

8797 5985

ACADÉMIE  
DES SCIENCES  
SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES  
SUD-EST EUROPÉENNES



ÉTUDES  
BYZANTINES  
ET  
POST-  
BYZANTINES  
I

EDITURA  
ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMANIA



Véritable panorama de la culture byzantine, ce recueil souligne la survivance des éléments byzantins dans l'art, la culture et la mentalité du monde balkanique après la chute de Constantinople.

S'appuyant sur des éléments documentaires inédits, les auteurs envisagent sous un angle neuf le problème de l'héritage byzantin.

Sur la couverture : Motif ornemental d'une écuelle découverte à Păcuiul lui Soare

ÉTUDES BYZANTINES  
 ET  
 POST-BYZANTINES

1979

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Avant-propos . . . . .	7
OCTAVIAN ILIESCU, Premières apparitions au Bas-Danube de la monnaie réformée d'Alexis I <sup>er</sup> Comnène . . .	9
PETRE DIACONU, À propos de l'invasion cumanne de 1148 . . .	19
SILVIA BARASCHI, Sur la production céramique de tradition byzantine au Bas-Danube . . . . .	29
STELIAN BREZEANU, La politique économique des Lascarides à la lumière des relations vénéto-byzantines . . .	39
TUDOR TEOTEOI, Remarques sur le travail manuel à Byzance au XIV <sup>e</sup> siècle . . . . .	55
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, La littérature byzantine et le réalisme . . .	77
VALENTIN AL. GEORGESCU, Remarques sur la publication des sources byzantines de l'histoire de l'ancien droit roumain (XIV <sup>e</sup> —XIX <sup>e</sup> ss) . . . . .	95
ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, Parénèses byzantines dans les pays roumains	117
RADU CREȚEANU, Traditions de famille dans les donations roumaines au Mont Athos . . . . .	135
MARIA ANA MUSICESCU, Byzance et le portrait roumain au moyen âge	153
<u>CORINA NICOLESCU</u> , Les derniers tissus de tradition byzantine	181
EUGENIA GRECEANU, Spread of Byzantine Traditions in Mediaeval Architecture of Romanian Masonry Churches in Transylvania . . . . .	197
DAN IONESCU, Șerban Cantacuzène et la restauration byzantine. Un idéal à travers ses images . . . . .	239
ANDREI PIPPIDI, « Fables, bagatelles et impertinences ». Autour de certaines généalogies byzantines des XVI <sup>e</sup> —XVIII <sup>e</sup> siècles . . . . .	269
Liste des abréviations . . . . .	307

*Avec ce volume, l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest ouvre une nouvelle série de ses publications : les Etudes byzantines et post-byzantines. Il s'agit non pas d'une publication à périodicité régulière, mais de recueils d'études sur Byzance et son héritage dans les pays du sud-est de l'Europe qui paraîtront à certains intervalles de temps. Une attention particulière sera accordée, certes, à l'héritage byzantin dans les pays roumains. Byzance et la « Byzance après Byzance » seront envisagées sous tous leurs aspects : économique, social, politique, culturel, artistique, linguistique.*

*Nos recueils ne seront pas le fruit du seul labeur des chercheurs de notre Institut. Dès ce premier tome, paru par les soins de E. Stănescu et N.-Ş. Tanaşoca, membres de notre Institut, nous avons gagné à notre cause quelques-uns des meilleurs spécialistes roumains de la numismatique byzantine, de l'archéologie, de l'histoire de l'art. En les remerciant, nous espérons que leur collaboration sera constante à l'avenir et que d'autres auteurs, de notre pays et de l'étranger, s'y ajouteront.*

*La Maison d'éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie nous a fourni son aide précieuse pour la publication de ce volume. Nous la remercions également, en témoignant notre gratitude à ses rédacteurs et tout particulièrement à Mălina Vornicu, dont la compétence et l'amabilité ont rendu aussi utile qu'agréable notre collaboration.*

L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES



# PREMIÈRES APPARITIONS AU BAS-DANUBE DE LA MONNAIE RÉFORMÉE D'ALEXIS I<sup>er</sup> COMNÈNE

OCTAVIAN ILIESCU

Il est notoire que la réforme monétaire entreprise en 1092/1093<sup>1</sup> par Alexis I<sup>er</sup> Comnène a marqué une étape importante dans l'histoire économique du moyen âge, en général, et du Sud-Est européen, plus spécialement. En effet, après les dévaluations successives imposées au *nomisma*<sup>2</sup> par ses prédécesseurs et lui-même, au début de son règne<sup>3</sup>, Alexis I<sup>er</sup> créa en automne 1092—printemps 1093 une nouvelle monnaie d'or, l'hyperpère, dont le titre était élevé jusqu'à environ 20,5 carats, soit 850 millièmes<sup>4</sup>. Grâce à cette qualité, maintenue presque intacte durant un siècle et demi, l'hyperpère byzantin réussit à conserver son rôle de monnaie universelle ; ce ne sera qu'après les dévaluations apportées par Jean Vatatzès<sup>5</sup> et les Paléologues<sup>6</sup>, d'une part, et l'apparition des monnaies d'or italiennes<sup>7</sup>, d'autre part, qu'il sera détrôné de sa position dominante dans les échanges économiques européens.

Mais la réforme monétaire d'Alexis I<sup>er</sup> ne se borna pas à la création de l'hyperpère ; c'est tout un nouveau système monétaire qu'elle édifia<sup>8</sup> et qui devait se maintenir, avec des modifications en général de faible importance<sup>9</sup>, jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Compte tenu de ces circonstances, il nous a semblé utile de tâcher à surprendre les reflets immédiats que la

---

<sup>1</sup> Pour la date de la réforme, voir notamment Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261*, Dumbarton Oaks Studies XII, Washington D.C., 1969, p. 39—49.

<sup>2</sup> On admet généralement que ce nom désigna la monnaie d'or byzantine (l'ancien *solidus*, créé par Constantin le Grand en 309) à partir du règne de Nicéphore II Phocas (963—969) ; voir en ce sens Warwick Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, Londres, 1908 ; vol. I, p. 111 ; vol. II, p. 474 ; plus récemment, Philipp Grierson, *DOC*, p. 581 ; cf. néanmoins Cécile Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, II, Paris, 1970, p. 513, note 5, qui est d'avis que le nom *nomisma* est préférable à celui de *solidus* à partir de Théophile (829—842).

<sup>3</sup> A consulter, au sujet de la dévaluation des monnaies byzantines d'or au XI<sup>e</sup> siècle, les travaux suivants : Philipp Grierson, *The debasement of the Byzantine Solidus in the Eleventh Century*, *BZ*, 47, 1954, p. 379—394 ; idem, *Notes on the Fineness of the Byzantine Solidus*, *BZ*, 54, 1961, p. 91—97 ; idem, *DOC*, vol. III, part 1, p. 39—44 ; Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Rivista italiana di numismatica »<sup>6</sup>, 12/66, 1964, p. 56—57 ; Michael F. Hendy, *op. cit.*, p. 3—9 ; Cécile Morrisson, *op. cit.*, II, p. 615, 617, 665—666.

<sup>4</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 10 (et même 21 carats ou 880 millièmes de fin ; *ibid.*).

<sup>5</sup> T. Bertelè, *op. cit.*, p. 59—60 ; M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 12, 247—254.

<sup>6</sup> T. Bertelè, *op. cit.*, p. 60.

<sup>7</sup> Sur l'apparition des monnaies d'or italiennes au XIII<sup>e</sup> siècle, voir plus récemment Philipp Grierson, *The Origin of the Gross and of Gold Coinage in Italy*, dans « Numismalický Sborník », 12, 1971—1972, p. 43 (avec la bibliographie antérieure).

<sup>8</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 25 ; C. Morrisson, *op. cit.*, p. 671.

<sup>9</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 21—25, 160—162, 170—172 ; C. Morrisson, *op. cit.*, p. 702—703, 739—740, 751—752.

réforme de 1092/1093 a eus dans la circulation monétaire et la vie économique au Bas-Danube ; c'est ce qui fera l'objet de cette note.

Certes, la monnaie byzantine circulait depuis longtemps dans cette région et même en abondance, surtout à partir de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Généralement, ce sont les folles anonymes qui y prédominent en se diffusant sur un large territoire, soit par trouvailles isolées, soit en constituant un nombre de trésors<sup>11</sup>. Vient ensuite, par ordre de l'importance, la monnaie d'or, le *solidus* et, à partir de 963—969<sup>12</sup>, le *nomisma*, dont les deux nominaux différents, le *nomisma histaménon* et le *tétartéron*, ne manquent pas de la composition de quelques trésors importants, comme c'est le cas de ceux découverts à Dinogétia, sur le Danube<sup>13</sup>. La monnaie d'argent, le *miliarésion*, est de beaucoup plus rare ; on en trouve cependant et même dans la composition d'un petit trésor mis au jour à Călărăsi<sup>14</sup>.

Au début du règne d'Alexis I<sup>er</sup>, avant la réforme de 1092/1093, le numéraire byzantin qui circule au Bas-Danube est uniquement représenté par des folles anonymes de bronze, diffusés seulement en Dobroudja<sup>15</sup>. Au nord du Danube, sur le territoire de l'ancienne Dacie, leur présence n'est nulle part signalée, du moins jusqu'à présent. Cette absence est toutefois facilement explicable, si l'on pense aux fréquentes et dures campagnes menées à l'Empire byzantin par les Petchenègues, de 1072 à 1091<sup>16</sup>, et dont les bases d'opération se trouvaient justement dans cette

<sup>10</sup> Voir les listes des trouvailles et trésors, données notamment par Irimia Dimian, *Citena descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P.R.* (Quelques découvertes monétaires byzantines sur le territoire de la République Populaire Roumaine), SCN, I, 1957, p. 189—216 rés. russe et français ; Constantin Preda, *Circulația monedelor bizantine in regiunea carpato-dunăreană* (La circulation des monnaies byzantines dans la région carpato-danubienne), SCIV, 23, 1972, p. 375—415 rés. allemand. Ces listes sont d'ailleurs incomplètes ; la première comprend surtout les trouvailles et les trésors dont les pièces sont entrées dans la collection de l'auteur, la seconde se rapporte uniquement au territoire de l'ancienne Dacie, en omettant délibérément les découvertes faites en Dobroudja (C. Preda, *op. cit.*, p. 376—377). En outre, on reprocherait aux ouvrages cités le manque de précision concernant la datation des trouvailles et trésors enregistrés, ce qui n'est pas impossible dans la plupart des cas, vu le fait qu'un grand nombre de monnaies byzantines, surtout de bronze, sont précisément datées. Certaines erreurs auraient pu être évitées ; à corriger par exemple : I. Dimian, *op. cit.*, p. 195, trésor de Movileni, n° 6, demi-follis, Justinien I<sup>er</sup>, l'an XXX et non pas Tibère II Constantin ; C. Preda, *op. cit.*, p. 381, une pièce Andronic II (Ostrovul Mare, p. 405) et une pièce Andronic II et Michel IX (Curtea de Argeș, p. 400), total deux pièces, au lieu de deux pièces Andronic II et une pièce Michel IX.

<sup>11</sup> Trésors de Plopeni, Limanu (dép. de Constanța) et Tulcea ; I. Dimian, *op. cit.*, p. 200—202 ; Octavian Iliescu, *Cultura bizantină*, p. 187, n°<sup>os</sup> 419 (Plopeni) et 420 (Limanu).

<sup>12</sup> Voir la note 2, *supra*.

<sup>13</sup> Sur les trésors de Dinogétia-Garvăn, commune de Jijila (dép. de Tulcea), voir O. Iliescu, dans *Cultura bizantină*, p. 186, n°<sup>os</sup> 414, 415 et 418 (avec toute la bibliographie antérieure).

<sup>14</sup> I. Dimian, *op. cit.*, p. 199 ; O. Iliescu, *loc. cit.*, p. 185, n° 409.

<sup>15</sup> Découvertes de Plopeni, Limanu, Tulcea, déjà citées (*supra*, note 11) ; Păcuil lui Soare (dép. de Constanța), Bucur Mitrea, *Monede antice și bizantine descoperite la Păcuil lui Soare* (Monnaies antiques et byzantines découvertes à Păcuil lui Soare), dans le volume : Petre Diaconu, Dumitru Vilceanu, *Păcuil lui Soare. Cetatea bizantină*, Bucarest, 1972, p. 210—211, n°<sup>os</sup> 588—606 ; Isaccea (dép. de Tulcea), Gh. Poenaru Bordea, Al. Popeea, *Catalogul monedelor bizantine existente în Muzeul regional Dobrogea* (Catalogue des monnaies byzantines conservées dans le Musée régional Dobroudja), 1963 (manuscrit consulté grâce à l'amabilité des auteurs auxquels nous adressons nos sincères remerciements), n°<sup>os</sup> 331—332.

<sup>16</sup> Sur l'histoire des invasions petchenègues, voir notamment : Petre Diaconu, *Les Petchenègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 100—120, 130—134 ; Ion Barnea, DID, III, Bucarest, 1971, p. 143—153.

région. Ce n'est qu'après la défaite définitive des barbares déjà cités, survenue le 29 avril 1091, à Leboundion<sup>17</sup>, que l'empereur Alexis I<sup>er</sup>, une fois soulagé de leurs menaces permanentes, entreprit la réforme monétaire au cours de l'année suivante<sup>18</sup>.

La première présence au Bas-Danube d'une monnaie issue au moment même de cette réforme a été enregistrée à Păcuiul lui Soare, îlot danubien en face de Călărăsi, où se trouvait à cette époque une imposante forteresse byzantine<sup>19</sup>. Il s'agit en l'occurrence d'un *aspron trachy* de billon, frappé, selon le chercheur anglais M. F. Hendy<sup>20</sup>, à Thessalonique; en voici la description<sup>21</sup>:

Avers :  $\bar{\text{I}}\text{C}/\bar{\text{X}}\text{C}$  dans le champ. Le Christ debout de face, barbu et nimbé, vêtu de la *stola* et du *kolobion*, bénissant de la main droite et tenant en main gauche les Évangiles. Double bordure de grènetis.

Revers :  $\text{M. } \text{M}\bar{\text{E}}\text{Z}/\omega\Delta\text{E}\text{C}\Pi$  A droite, l'empereur, debout de face, portant le *stemma* et vêtu du *sakkos* et du *loros* avec le *maniakion*, tenant avec la Vierge — qui est à gauche — un *labarum*; la Vierge est vêtue de la *stola* et du *maphorion*. Double bordure de grènetis.

Billon. *Aspron trachy* (scyphate) 24 × 26 mm 3,37 g (pl. I, 1)<sup>22</sup>. Musée d'histoire de Călărăsi. Hendy, *Coinage and Money...*, p. 86 et pl. 7, 7 (exemplaire de la collection Whitting); reproduit par Cécile Morrisson, *Catalogue...* p. 684.

La pièce que nous venons de présenter offre deux particularités qui, à notre avis, méritent un commentaire plus ample. En premier lieu, envisagée du point de vue de l'iconographie, elle montre au revers la Vierge à gauche (c'est-à-dire à droite de l'empereur) et non pas à droite, comme il est d'habitude. Il paraît que cette particularité iconographique est propre à la monnaie de Thessalonique; on en connaît en effet deux émissions de l'ancien *nomisma histamenon* dévalué (*debased trachy*)<sup>23</sup> et une émission du *miliarésion*<sup>24</sup>, toutes les trois antérieures à la réforme et montrant au revers à gauche saint Démètre, à droite l'empereur Alexis I<sup>er</sup><sup>25</sup>.

La deuxième particularité de notre *trachy* a trait à la légende du revers: rétrograde et incomplète sur l'exemplaire de la collection Whitting<sup>26</sup>, elle est directe et complète sur le nôtre. Remarquons qu'au début, il y a un *M* qui remplace sans doute les monogrammes habituels

<sup>17</sup> Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 133; Ion Barnea, *op. cit.*, p. 153.

<sup>18</sup> En automne 1092; v. plus haut, note 1.

<sup>19</sup> Voir la monographie de Petre Diaconu, Dumitru Vilceanu, citée plus haut, note 15.

<sup>20</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 86.

<sup>21</sup> Nous suivons de près la description donnée par les ouvrages de M. Hendy et Mme Morrisson; en ce qui concerne les éléments du costume impérial byzantin, cf. *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, éd. par Klaus Wessel et Marcell Restle, Stuttgart, 1975, *sub voce* Insignien, coll. 369—498 (Klaus Wessel, Elisabeth Piltz et Corina Nicolescu).

<sup>22</sup> Publié pour la première fois par Octavian Iliescu, *Monede medievale și moderne descoperite la Păcuiul lui Soare în anii 1956—1974* (Monnaies médiévales et modernes découvertes à Păcuiul lui Soare au cours des années 1956—1974), dans la monographie: Petre Diaconu, Silvia Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, vol. II, 1977, p. 148—164.

<sup>23</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 72.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 86, 413.

ΜΡ ΘΥ<sup>27</sup>; par conséquent, la légende peut être complétée de la manière suivante :

Μ[ῆτηρ Θεοῦ βοήθει] Ἀλεξ[ί]ω Δεσπ[ότη]

Une nouvelle apparition de la monnaie « réformée » d'Alexis I<sup>er</sup> au Bas-Danube est marquée par le trésor découvert en 1928 à Silistrie — Kalipetrovo (Bulgarie)<sup>28</sup>. Ce trésor était composé, selon les informations recueillies peu après sa découverte<sup>29</sup>, d'un grand nombre de monnaies byzantines d'or, de lingots et de bijoux du même métal, le tout au poids d'environ 4 kg<sup>30</sup>. De cet imposant ensemble archéologique, on a sauvé seulement 31 monnaies, deux fragments d'une barre d'or et quelques objets de parure, à savoir : 28 monnaies, entrées dans la collection du Musée National d'Antiquités de Bucarest<sup>31</sup>; trois monnaies et les objets cités plus haut, constituant un second lot, acquis par le dr G. Severeanu de Bucarest<sup>32</sup>. Rappelons les émissions monétaires qui composaient les deux lots<sup>33</sup> :

- 3<sup>34</sup> ex., *nomismata histaména*, émissions de Basile II et Constantin VIII (976—1025), à savoir : Grierson, *DOC*<sup>35</sup>, class III, 989(?)
- 1001(?)<sup>36</sup>, 1 ex.; class IV, 1001(?)—1005—(?), 1 ex.; class VI, 1005—1025, 1 ex.<sup>36</sup>;
- 6 ex., *nomismata histaména*, émissions de Constantin IX (1042—1055); Grierson, *DOC*, class II (concave), var. a<sup>37</sup>;
- 1 ex., *histaménon*, émis par Isaac I<sup>er</sup> Comnène (1057—1059), Grierson, class II<sup>38</sup>;
- 4 ex., *histaména*, émissions de Constantin X (1059—1067), Grierson, class I a, 1 ex.; class I b, 2 ex.; class II, 1 ex.<sup>39</sup>;
- 10 ex., *histaména*, émissions de Romain IV, Eudocie, Michel VII, Constantin et Andronic (1068—1071), Grierson, class I<sup>40</sup>;

<sup>27</sup> On trouve également M ou ΜΘ au lieu des mêmes monogrammes au revers d'un aspron trachy d'électrum, frappé à Thessalonique sous le même empereur; HENDY, *op. cit.*, p. 85; MORRISON, *op. cit.*, p. 684, n° 59/Th/E1/01.

<sup>28</sup> Dr. G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo (Silistra)*, dans le volume : *Inchinare lui N. Iorga cu prilejul implinirii vârstei de 60 de ani* (Hommage à N. Iorga à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire), Cluj, 1931, p. 388—395.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.* (aujourd'hui l'Institut d'archéologie de Bucarest).

<sup>32</sup> *Ibid.* (aujourd'hui Collection Maria et Dr G. Severeanu, dans le cadre du Musée d'histoire de la ville de Bucarest).

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 390. Pour les pièces conservées à l'Institut d'archéologie, nous avons emprunté les indications sommaires qui se trouvent dans l'inventaire dressé par Mme Maria Chişescu.

<sup>34</sup> Dans la liste publiée par G. Severeanu, *op. cit.*, p. 390, on trouve à cet endroit 4 au lieu de 3, ce qui devrait donner un total de 32 au lieu de 31 pièces; sans doute, il s'agit d'une erreur.

<sup>35</sup> Voir *supra*, note 2.

<sup>36</sup> L'exemplaire class III, entré dans la coll. Severeanu, ne s'y trouve plus actuellement; les deux autres sont conservés dans la coll. de l'Institut d'archéologie.

<sup>37</sup> Cinq exemplaires dans la coll. de l'Institut d'archéologie; le sixième, qui devait être conservé dans la coll. Severeanu, ne s'y trouve plus.

<sup>38</sup> Exemplaire entré dans la coll. Severeanu, où pourtant il ne se trouve plus. Nous ne possédons aucune information concernant le sort des trois pièces, acquises par le Dr G. Severeanu et provenant du trésor de Kalipetrovo.

<sup>39</sup> Tous ces quatre exemplaires sont conservés aujourd'hui dans la collection de l'Institut d'archéologie.

<sup>40</sup> Même collection.



1



2



3

Planche I. — 1, Trachy de billon, frappé à Thessalonique en 1092/1093. Trouvaille de Păcuil lui Soare.

2, Hyperpère d'or, frappé à Thessalonique ? en 1092/1093 ? Du trésor de Silistrie — Kalipetrovo.

3, Trachy de billon, frappé à Constantinople, IV<sup>e</sup> émission réformée. Trouvaille de Bucarest — Pipera. Grandeur : 2 × 1.





- 6 ex., *nomismata histaména*, émissions de Michel VII (1071—1078), Grierson, class I<sup>41</sup>;
- 1 ex., *hyperpère*, émis par Alexis I<sup>er</sup> Comnène (1081—1118)<sup>42</sup>, que nous allons commenter plus loin.

Si l'on accepte la chronologie proposée, pour les émissions de Basile II et Constantin VIII, par M. Grierson, les pièces provenant du trésor de Silistrie—Kalipetrovo, enregistrées jusqu'à présent, s'échelonnent de 989(?)—1001(?) à environ 1092/1093, date de l'hyperpère d'Alexis I<sup>er</sup>. On remarque l'absence totale des *histaména* dévalués frappés par Nicéphore III Botaneiates (1078—1081) et Alexis I<sup>er</sup>, avant la réforme; même si l'on tient compte du fait que nous possédons des données concernant seulement une partie du trésor en question, cette absence pourrait s'expliquer plutôt par la mauvaise qualité des émissions respectives que par les troubles provoqués dans cette région à la suite des invasions pechenègues de 1072/1073 à 1091<sup>43</sup>.

L'hyperpère d'Alexis I<sup>er</sup>, provenant du trésor de Silistrie—Kalipetrovo — qui est d'ailleurs la seule pièce qui nous intéresse, dans le cadre de cette note —, représente, lui aussi, une émission inconnue jusqu'à présent; aussi avons-nous estimé utile de lui accorder une attention particulière. En voici d'abord la description :

Avers : + Κε RO HθεI<sup>44</sup> (légende circulaire);  $\overline{IC}/\overline{XC}$  dans le champ, à gauche et à droite. Le Christ, barbu et nimbé, vêtu de la *stola* et du *kolobion*, assis sur un trône sans dossier, bénissant de la main droite et tenant en main gauche les Évangiles. Double bordure de grènetis.

Revers : Légende sur deux colonnes<sup>45</sup> :

Λ	Τ
ΛΕ	Σ
≡Ι	Κ
Ω	Ο
ΔΕΣ	ΜΝΗ
ΠΟ	Ν
Τ	Ω

Au centre, Alexis I<sup>er</sup> debout de face, portant le *stemma* et vêtu du *divitision* et de la chlamyde, tenant en main droite le *labarum*, en main gauche le globe crucigère. Au-dessus, à droite, la *manus Dei*. Double bordure de grènetis.

AV. Hyperpère (scyphate) 26 × 28 mm 4,49 g, très bien conservé. Coll. de l'Institut d'Archéologie de Bucarest, inv. n<sup>o</sup> 718 (pl. I, 2). Frappé à Thessalonique? en 1092/1093?

<sup>41</sup> Même collection.

<sup>42</sup> Même collection.

<sup>43</sup> Cf. l'opinion dans le même sens, exprimée par P. Diaconu, *Les Petchenègues...* (déjà cité), p. 63 n. 175 et 109, n. 378—379.

<sup>44</sup> Légende que l'on doit compléter comme suit : Κ(ύρι)ε Βοήθη.

<sup>45</sup> Ἀλεξίω Δεσπότ(η) τῷ Κομνηνῷ (continuation de la légende du droit).

Cet hyperpère diffère essentiellement de toutes les variétés publiées jusqu'à présent, par deux particularités, à savoir :

a. la manière dont est représenté le costume impérial : les bas de la chlamyde, côté gauche de derrière, ne tombent pas exactement au-dessous du globe crucigère — comme c'est le cas général —, mais au-dessous de l'avant-bras gauche ;

b. la légende du revers est différemment disposée à la deuxième colonne :

Τ	au lieu de :	Τω <sup>46</sup>	ou	Τ <sup>47</sup>
ω		KO		ω
K		MH		KO
O		Nω		MH (MN)
M NH				N
N				ω
ω				

A en juger d'après ces particularités, nous sommes enclin à attribuer l'hyperpère du trésor de Silistrie—Kalipetrovo à l'atelier de Thessalonique et lui assigner, comme date d'émission, les années du début de la réforme, 1092/1093, ce qui, à notre avis, représente un *terminus post quem* convenable pour l'enfouissement du trésor même<sup>48</sup>.

Plus au nord, en Dobroudja, et ensuite en remontant la rive gauche du Danube, on a trouvé d'autres monnaies « réformées » d'Alexis I<sup>er</sup> ; dans tous les cas enregistrés jusqu'à l'heure actuelle, il s'agit uniquement de pièces de billon, aspres *trachea* de faible valeur. Ainsi, à Isacceia (dép. de Tulcea), on a découvert un *trachy* de billon au cours des fouilles archéologiques pratiquées en 1967 dans les ruines de l'ancien Noviodunum<sup>49</sup> ; de la même localité, proviennent trois autres *trachea* de billon, découverts en 1963 (les conditions ne sont pas précisées)<sup>50</sup>. Il est à regretter que, du moins pour le moment, on ne possède aucun élément susceptible d'établir la date de leur émission.

En passant au nord du Danube, on signale un aspre *trachy* de billon d'Alexis I<sup>er</sup>, découvert en 1953 à Bucarest—Pipera<sup>51</sup>, il appartient à la IV<sup>e</sup> émission, Constantinople, selon la chronologie proposée par M. Hendy<sup>52</sup> (pl. I, 3).

Plus à l'ouest, à Orlea (dép. d'Olt), non loin de l'ancienne Sucidava romano-byzantine, on a découvert un aspre *trachy* de billon du même

<sup>46</sup> Disposition propre aux hyperpères émis à Constantinople ; Hendy, *op. cit.*, p. 81.

<sup>47</sup> Disposition propre aux émissions de Thessalonique (Hendy, *op. cit.*, p. 82—83), Philippopolis (?) ou Andrinople (?) (*ibid.*, p. 83—84, 95—96 ; Morrisson, *op. cit.*, p. 687).

<sup>48</sup> Toutefois, on doit tenir compte des réserves imposées par la disparition de la plupart des pièces qui constituaient ce trésor, sans avoir été au préalable identifiées par des spécialistes.

<sup>49</sup> Bucur Mitrea, *Découvertes récentes et plus anciennes de monnaies antiques et byzantines en Roumanie*, « Dacia », N.S., 12, 1968, p. 458, n° 90.

<sup>50</sup> Gh. Poenaru Bordea, Al. Popea, *ms. cité*, n° 340—342.

<sup>51</sup> C. Preda, *op. cit.*, p. 406.

<sup>52</sup> M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 118.

empereur, frappé également à Constantinople, II<sup>e</sup> émission « réformée »<sup>53</sup>, donc datée après 1093.

Il y a encore quelques découvertes qui ont livré au jour des aspres de billon « réformés » d'Alexis I<sup>er</sup>; cependant, pour les uns, manque une description adéquate, en vue de permettre une datation plus précise<sup>54</sup>, tandis que les autres proviennent de quelques trésors qui contiennent également des aspres semblables émis par Jean II<sup>55</sup>, Manuel I<sup>er</sup><sup>56</sup> ou Alexis III<sup>57</sup> et qui, pour les motifs déjà exposés, ne font pas l'objet de cette note.

De tout cela, il résulte que la monnaie « réformée » d'Alexis I<sup>er</sup> s'est rapidement diffusée dans la région du Bas-Danube, en longeant son cours, des environs de Sucidava jusqu'à Noviodunum. Le nombre des pièces enregistrées par les sources n'est pas très grand; en effet, on compte seulement une pièce d'or — l'hyperpère du trésor de Silistrie—Kalipetrovo — et au moins sept aspres *trachea* de billon. Nous avons déjà fait ressortir l'extrême rareté de deux pièces provenant de ces trouvailles: l'aspre *trachy* de billon, découvert à Păcuiul lui Soare et l'hyperpère de Kalipetrovo. Notons cependant que ce n'est pas pour la première fois que de tels exemplaires, très rares, voire uniques, aient été trouvés dans cette région<sup>58</sup>, ce qui prouve l'importance des relations économiques qui unissaient à diverses époques le Danube inférieur à l'Empire byzantin<sup>59</sup>.

Dans la diffusion au Bas-Danube des monnaies « réformées » d'Alexis I<sup>er</sup>, on peut facilement distinguer trois étapes successives. La première est marquée par les trouvailles de Păcuiul lui Soare, Silistrie—Kalipetrovo et, peut-être également, Isaccea. À notre avis, le *trachy* de billon découvert à Păcuiul lui Soare et l'hyperpère de Kalipetrovo, émis tous les deux justement au cours des premières années de la réforme, ont été enfouis sous l'impact de la grande invasion coumane de 1094<sup>60</sup>, date à laquelle ces

<sup>53</sup> Bucur Mîtreă, *Découvertes récentes et plus anciennes de monnaies antiques et byzantines sur le territoire de la République Populaire Roumaine*, « Dacia » N.S., 7, 1963, p. 599, nr. 57; Iudita Winkler, Constantin Băloiu, *Circulația monetară în așezările antice de pe teritoriul comunei Orlea* (La circulation monétaire dans les habitations anciennes sises sur le territoire de la commune d'Orlea), AMN, 10, 1973, p. 209, n° 794; la datation de cette monnaie selon M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 86.

<sup>54</sup> I. Barnea, *op. cit.*, p. 333—334.

<sup>55</sup> Le trésor de Făgăraș; C. Preda, *op. cit.*, p. 401.

<sup>56</sup> Trésors découverts à Isaccea; Const. Moisiu, *Monete și tezaur monetare găsite în România și în Ținuturile românești învecinate (vechiul teritoriu geto-dac)* (Monnaies et trésors monétaires trouvés en Roumanie et dans les pays roumains environnants — l'ancien territoire geto-dace), BSNR, 11, 1914, p. 25, n° 39; Copuzu (dép. de Ialomița); I. Dimian, *op. cit.*, p. 202; Bucarest, rue Armașului; Octavian Iliescu, dans *Creșterea colecțiilor. Caiet selectiv de informare*, 39—40, 1972, p. 36.

<sup>57</sup> Trésor de Tuzla; O. Iliescu, dans *Cultura bizantină*, p. 188, n° 427.

<sup>58</sup> Cf. Octavian Iliescu, *Le dernier hyperpère de l'empire byzantin de Nicée*, Bsl. 26, 1965; p. 94—99, pl. XII (hyperpère unique, émis par Michel VIII Paléologue régnant à Nicée, et trouvé à Giurgiu); du même auteur, *Emisiune monetară la Antiochia în aprilie—iunie 540* (Emission monétaire à Antioche en avril—juin 540), dans BSNR, 67—69, 1973—1975; p. 113—117 rés. français (demi-follis unique, provenant du trésor de Gropeni, dép. de Braïla).

<sup>59</sup> Cf. Octavian Iliescu, *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, RESEE, 7, 1969, p. 109—119.

<sup>60</sup> Sur l'invasion coumane de 1094, voir Ion Barnea, *op. cit.*, p. 154—155 et, plus récemment, Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, București, 1978, p. 41—58.

barbares ont franchi le Danube probablement par le gué de Dervent, en se dirigeant d'abord vers Anchialos et ensuite vers Andrinople<sup>61</sup>. Aux mesures prises à cette occasion par l'empereur, en vue de faire face à l'invasion, devrait se rapporter, selon notre opinion, la présence de deux sceaux en plomb qui portent son nom et qui ont été trouvés à Păcuil lui Soare<sup>62</sup>, et à Spantov (dép. d'Ilfov)<sup>63</sup>.

La deuxième étape débute après 1094 ou 1095 et finit vers 1114, date de la seconde invasion des Coumans<sup>64</sup>; elle comprendrait les trouvailles isolées faites à Orlea et Bucarest—Pipera, qui sont datées, par les émissions respectives, après 1093, mais certainement avant 1114, sans toutefois pouvoir leur assigner cette dernière date comme *terminus ante quem* de leur enfouissement. En effet, il s'agit de pièces isolées, probablement perdues par hasard.

Enfin, à la troisième étape appartient la diffusion au Bas-Danube des monnaies « réformées » d'Alexis I<sup>er</sup>, affluées dans cette région après 1114 et qui par conséquent, entrent dans la composition des trésors qui comprennent également des émissions similaires au nom de ses successeurs. Cette dernière vague ouvre l'époque de la grande circulation au Bas-Danube des aspres *trachea* de billon et puis de cuivre, frappés par les Comnènes et les Anges; leur circulation devra se prolonger, à travers les successives dévaluations<sup>65</sup>, jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, quand ils seront remplacés, surtout en Dobroudja, par la monnaie de la Horde d'Or<sup>66</sup>.

En ce qui concerne la composition des espèces en circulation, on a sans doute remarqué la prédominance des pièces de faible valeur, qui ont néanmoins une importance de beaucoup plus grande dans la vie économique quotidienne. La présence continue dans cette zone de telles émissions témoigne en effet de la fréquence des échanges qui exigent un emploi habituel de la menue monnaie. C'est d'ailleurs là une particularité constante, propre à la circulation de la monnaie byzantine au Bas-Danube, à partir même du règne de l'empereur Anastase I<sup>er</sup>. Sans compter quelques lacunes

<sup>61</sup> Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 52. La narration de l'invasion *ibid.*.

<sup>62</sup> Petre Diaconu, *Un sigiliu de plumb al lui Alexie I Comnenul descoperit la Pacuul lui Soare* (Sceau en plomb d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène découvert à Păcuil lui Soare), SCN, 4, 1968, p. 249—251.

<sup>63</sup> Ion Barnea, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, NEH, 1955, p. 5; idem, DID, III, p. 322; idem, *Sceaux des empereurs byzantins découverts en Roumanie*, dans « Byzantina », 3, 1971, p. 170—171. Cf. pour les deux sceaux l'interprétation, plus ample, donnée par Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube...*, p. 53—55.

<sup>64</sup> Ion Barnea, DID, III, p. 155; Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube...*, p. 59—61.

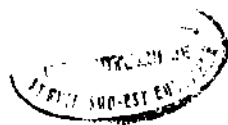
<sup>65</sup> Dévaluations du *trachy* de billon, par rapport à l'hyperpère, en 1147, 1190 et 1199; M. F. Hendy, *op. cit.*, p. 21—25, 160—162; cf. C. Morrisson, *op. cit.* p. 702—703.

<sup>66</sup> Sur la circulation des monnaies mongoles au Bas-Danube, voir Octavian Iliescu, *Monede tătărăști din secolele XIII—XV, găsite pe teritoriul Republicii Populare Române — Notă preliminară* (Monnaies tartares des XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles, trouvées sur le territoire de la République Populaire Roumaine — Note préliminaire), dans SCN, 3, 1960, p. 263—275; cf. du même auteur, *Emitstunt monetare ale orașelor medievale de la Dunărea de Jos* (Emissions monétaires des villes médiévales du Bas-Danube), dans *Peuce*, II, 1971, p. 261—266.

aux VIII<sup>e</sup>—IX<sup>e</sup> siècles, explicables elles aussi, pour des motifs d'ordre social et économique <sup>67</sup>, cette particularité peut être suivie jusqu'à l'époque des premiers Paléologues, au XIII<sup>e</sup> siècle. En dépit des troubles incessamment provoqués dans cette région par des circonstances politiques peu favorables — invasions, guerres entre Byzance et migrants de toute sorte — la population locale, fermement attachée à la terre natale et à ses habitudes de vie, a continuellement conservé l'usage de la menue monnaie dans les échanges économiques quotidiens. La diffusion des *trachea* de billon d'Alexis I<sup>er</sup> n'est qu'une nouvelle preuve en ce sens.

---

<sup>67</sup> Explication suggérée d'abord par I. Dimian, *op. cit.*, p. 204—214 ; cf. D. M. Metcalf, *Coinage in the Balkans 820—1355*, Chicago, 1966, p. 18—25.



## À PROPOS DE L'INVASION CUMANE DE 1148

PETRE DIACONU

Au printemps de 1148, juste au moment où l'empereur Manuel I<sup>er</sup> (1143—1180), fils et successeur de Jean II Comnène (1118—1143), en route pour Corfou (l'antique Corcyre), passait aux environs de Philippopoli<sup>1</sup>, les Cumans traversaient le Danube, pillant tout ce qu'ils rencontraient en chemin. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent d'« une ville que baignaient les eaux du Danube » (καὶ εἶλον γε καὶ πόλιν ἀξίαν λόγου τῶν Ἰστροῦ καὶ αὐτὴν πίνουσαν ναμάτων)<sup>2</sup>.



L'expédition de l'empereur avait pour but de délivrer l'île de Corfou des mains du roi normand Roger II (1101—1154)<sup>3</sup>, qui s'en était rendu maître au cours de l'automne de 1147. Vers cette même époque, Roger avait également conquis Thèbes et Corinthe, importantes cités de la soie, portant de la sorte atteinte aux intérêts byzantins.

Pour faire face aux pressions exercées par les Normands, Manuel dut recourir à un système d'alliances. C'est ce qui l'amena à conclure un pacte avec les Vénitiens et un autre avec Conrad III, l'empereur d'Allemagne, l'un des chefs de la deuxième croisade. Néanmoins, le projet « d'une campagne byzantino-allemande en Italie échoua par suite d'une efficace contre-offensive diplomatique de Roger II »<sup>4</sup>. En effet, celui-ci répliqua par la conclusion d'une alliance avec le duc de Guelfes, ce qui obligea Conrad de se concentrer sur les troubles fomentés dans son empire, au lieu de veiller aux intérêts byzantins. Le Normand sut attirer ensuite dans son camp les Français, tout en soutenant les Serbes et les Magyars dans leur dispute avec Byzance. Ces alliances étaient si nettement dessinées, que G. Ostrogorsky pouvait noter à juste titre cette remarque : « Les Etats européens se trouvaient ainsi distribués en deux camps : d'un côté Byzance, l'Allemagne et Venise, de l'autre, les Normands, les Guelfes, la France, la Hongrie, la Serbie, etc. »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Cinnamus, Epitome*, recensuit Aug. Meineke, Bonnæ, 1836, p. 93; D. Onciul, *Originele Principatelor Române* (Œuvres choisies), I, București, 1968 (édition critique par les soins de Aurel Sacerdoțeanu), p. 597, parle aussi d'une victoire de Manuel I Comnène emportée sur les Cumans en 1144, mais, malgré nos efforts, nous n'avons rien trouvé à ce sujet dans les sources du temps. I. Ferent, *Cumanii și episcopia lor*, Blaj (sans la mention de son année de parution), p. 40, date l'invasion cumane de 1148 en 1152.

<sup>2</sup> *Cinnamus*, p. 93.

<sup>3</sup> F. Chalandon, *Les Comnène, II: Jean II Comnène et Manuel I<sup>er</sup> Comnène*, Paris, 1912, p. 323.

<sup>4</sup> G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, 1956, p. 404.

<sup>5</sup> *Ibidem*.



lu et relu cette partie du récit de Kinnamos, elle me donna toujours l'impression d'un récit épique, dénué de l'apparence de la vérité historique. Il me semble que le récit même comporte tous les indices d'un chant épique adressé au héros déifié »<sup>17</sup>. Un peu plus loin, le même auteur écrivait : « L'empereur, apprenant que les ennemis étaient de retour sur la gauche du Danube, accourut jusqu'au fleuve, où, ayant trouvé une embarcation "faite d'un seul tronc d'arbre", il ordonna à un paysan de l'endroit de la lui apporter. Le paysan, au lieu de lui apporter l'embarcation, commence à lui faire des remontrances pour avoir négligé les villages et les villes de Bulgarie, qu'il a laissés exposés au pillage des Cumans »<sup>18</sup>. Et, après avoir donné l'ample description des aventures vécues par les Byzantins à cette occasion, I. Ferentz continuait : « Par conséquent les '500' cavaliers de Manuel ont pénétré jusqu'aux frontières de la Russie 'après la traversée d'un vaste espace'. Mais dans quelle partie de la Russie ? Là où les montagnes en constituent la frontière ; dans le meilleur cas, en ce qui concerne Kinnamos, nous admettons nous aussi les frontières de la Galicie montagnaise. Eh bien, est-ce possible que le grand Manuel Comnène ait été téméraire, au point de poursuivre les Cumans invisibles depuis le Danube jusqu'aux montagnes de la Galicie avec seulement '500' hommes ? Ne savait-il rien des innombrables hordes cumanes, qui pouvaient le massacrer avec son groupe de cavaliers ? S'était-il avancé avec tant d'aplomb à travers le pays même des Cumans avec quelques hommes à peine, sans craindre tout un peuple sauvage de cavaliers ? En outre, les préparatifs de la bataille, l'attaque et son résultat raffermissent à leur tour notre impression que nous avons affaire à une épopée grecque, à proximité du prétendu Teleorman du voisinage des montagnes galiciennes. À part les critères internes, nous relevons encore un critère extérieur : le silence de *Niketas Choniates*, qui décrit, comme nous l'avons démontré, la même expédition de Manuel Comnène contre les Cumans, sans rien mentionner d'une traversée du Danube ou d'une bataille byzantino-cumane dans les régions du nord de l'Istros, bien qu'il s'agisse d'un éclatant fait d'armes des Byzantins »<sup>19</sup>.

Que I. Ferentz se trompe en jetant l'ombre du doute sur ce passage de la chronique de Kinnamos, nous le verrons ci-après. Procédons, pour le moment, à la revue des opinions avancées par les historiens au sujet de la localisation des événements qui eurent lieu au nord du Danube et des toponymes figurant dans le passage respectif.

Pour V. G. Vasiljevskij<sup>20</sup>, Demnitzikos devrait être localisée à Zimnicea, sise sur la rive gauche de Danube. L'historien russe voyait dans l'ὄρος Τενοούρμου, un inexistant Ὀροστένου ὄρμου qu'il identifiait avec la localité actuelle Urziceni, située au centre de la grande plaine valaque, au bord de la Ialomîța. De là sa conclusion que les troupes de Manuel I<sup>er</sup> Comnène, à la poursuite des Cumans, auraient touché Urziceni, opinion ralliée aussi par F. Chalandon<sup>21</sup>. B. Petriceicu-Hasdeu pensait

<sup>17</sup> I. Ferentz, *op. cit.*, p. 48.

<sup>18</sup> *Ibidem*.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 42—43.

<sup>20</sup> V. G. Vasiljevsky, *Из истории Византии в XII веке*, dans *Славянский сборник* t. II, Petrograd, 1877, p. 221, note 13 et p. 222.

<sup>21</sup> P. Chalandon, *op. cit.*, p. 325.

que la « montagne Tenuormon », au nom d'évidente résonance turque, devrait se trouver dans la région de Buzău<sup>22</sup> ou de Rîmnicu Sărat. En revanche, A. D. Xenopol, estimait que la « montagne Tenuormon » était située quelque part du côté de la Galicie, ce qui signifiait que l'expédition de l'empereur Manuel avait eu pour théâtre le nord de la Moldavie<sup>23</sup>. Avec W. Tomaschek, ces événements se seraient déroulés aux abords du Danube, dans la région du coude de ce fleuve, aux environs des confluences du Siret et du Prut<sup>24</sup>. Suivant K. Grot<sup>25</sup>, les troupes byzantines auraient traversé le fleuve entre Svištov et Silistra, et les deux cours d'eau navigables dont parle la chronique seraient un bras du Danube et l'Argeș.

Compte tenu de ce que la chronique de Kinnamos place Demnitzikos sur la rive méridionale du Danube, il faut renoncer à identifier cette localité avec l'actuelle Zimnicea, ainsi que K. Grot le proposait, car cette dernière se trouve sur la rive gauche du fleuve. Frappé par la similitude phonétique entre « Teleorman » et « Tenuormon », K. Grot estime pourtant que les troupes byzantines lancées à la poursuite des Cumans ont dû passer par Urziceni avant d'atteindre les montagnes. La localisation de Demnitzikos à Zimnicea a été également contestée par V. N. Zlatarsky<sup>26</sup>, qui place ce centre quelque part sur la rive droite du fleuve, dans le voisinage de Turtucaia<sup>27</sup>. Il croit aussi que les deux rivières navigables en question devaient être soit la Vedeia et l'Argeș, soit (dans une deuxième variante) l'Argeș et la Dîmbovița<sup>28</sup>. Enfin, la frontière méridionale de la Tauroscythie (la Galicie dans la conception de l'historien bulgare) se trouvait dans l'est de la Valachie ou en Moldavie méridionale<sup>29</sup>. Penchant pour la localisation des mouvements des troupes byzantines dans la région de Zimnicea, N. Iorga<sup>30</sup> n'écarte pas tout à fait la thèse de B. P. Hasdeu<sup>31</sup>, qui fut d'ailleurs ralliée aussi par I. Donat<sup>32</sup>. Pour N. Bănescu<sup>33</sup>, Demnitzikos et les deux rivières navigables étaient Zimnicea, avec la Vedeia et le Teleorman. Un autre partisan de la localisation à Zimnicea de Demnitzikos

<sup>22</sup> B. Petriceicu-Hasdeu, *Originile Craiovei*, București, 1878, p. 31.

<sup>23</sup> A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, II, 3<sup>e</sup> ed. (soignée par I. Vlădescu), București (sans année de parution), p. 191.

<sup>24</sup> W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, *Handelswege im 12 Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabes Idrisi*, dans « Sitzunberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften », vol. 113, Wien, 1886, p. 328.

<sup>25</sup> K. Ya. Grot, *Из истории угрии и Славянства в XII веке*, Varsovie, 1889, p. 132.

<sup>26</sup> V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 384—385, note 2.

<sup>27</sup> *Ibidem*, V. N. Zlatarski se demande si Δεμνίτζικος ne serait pas la Γλαβίντζα de l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Pour notre part, nous pensons que le passage respectif de l'*Alexiade* comporte une erreur. La Glavinitzia dont parle la princesse-historien devait être la localité sise en Albanie, déjà citée par d'autres sources. (Voir, à propos de la Glavinitzia albanaise V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 245—246, 251, 332—333).

<sup>28</sup> V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 386.

<sup>29</sup> Cette délimitation découle de la relation de V. N. Zlatarski. Elle n'est pas consignée *expressis verbis*.

<sup>30</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, București, 1937, p. 70; *idem*, *Revelații toponimice pentru istoria neștitută a românilor*, I, *Teleormanul*, AARMSI, III<sup>e</sup> série, t. XXIII, 14, București, 1941, p. 11.

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, note 22.

<sup>32</sup> I. Donat, *Revelații toponimice pentru istoria neștitută a românilor*, Compte rendu, « Ramuri », Craiova, 1941, p. 4 — tiré à part.

<sup>33</sup> N. Bănescu, *Bizanțul și romanitatea la Dunărea de Jos*, AAR, LXXII, București, 1938, p. 29; *idem*, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et Bulgarie*, București, 1942, p. 104.

est I. Nistor <sup>34</sup>, qui suggère pour la localisation de la « montagne » ou la colline Tenuormon la zone des collines de Valachie <sup>35</sup>. Appréciant que « les montagnes Tenu-ormon » devaient constituer la limite méridionale de la Galicie, N. S. Derjavin place l'action militaire de Manuel I<sup>er</sup> Comnène dans le sud de la Moldavie <sup>36</sup>. Gyula Moravesik <sup>37</sup> situait « la montagne Tenuormon » au nord du Danube, à proximité des terres russes. Un point de vue tout à fait original a été formulé par A. A. Bolşacov-Ghimpu <sup>38</sup>, suivant lequel Demnitzikos serait le nom de la célèbre station archéologique de Dinogetia, située dans l'îlot de Bisericuţa, près du village de Garvăn, dans l'angle nord-ouest de la Dobroudja. Le même chercheur pense que « Tenuormon et la forteresse cumane, probablement en bois et en terre, doivent être localisées dans la région de Rimnicu Sărat » <sup>39</sup> et que les deux cours d'eau navigables étaient le Siret et le Birlad. Cette opinion de A. A. Bolşacov-Ghimpu semble avoir été adoptée aussi par I. Barnea, car il entend préciser que « au point de vue archéologique... la seule hypothèse confirmée jusqu'à présent par les recherches en terrain est celle qui localise Demnitzikos à Dinogetia-Bisericuţa-Garvăn » <sup>40</sup>. De quelle manière « les recherches en terrain » confirment-elles cette hypothèse, nous le verrons ci-après. L'hypothèse de P. Ş. Năsturel est que Demnitzikos était située à Turnu Măgurele, dont le nom antérieur était Holavnic (Holovnic) <sup>41</sup>.

Il s'ensuit du présent exposé qu'à part I. Ferent, qui niait l'authenticité de l'« épopée » racontée par Kinnamos concernant l'incursion de l'empereur Manuel I Comnène dans la contrée nord-danubienne, les autres historiens ne l'ont jamais mise en doute. Et ce sont eux qui ont vu juste, car le récit de Kinnamos est digne de confiance.

On ne saurait tirer aucune conclusion du fait que l'autre grand auteur de chronique de l'époque, Niketas Choniates, n'a pas enregistré ces événements. Ceci ne peut fournir une preuve quant au caractère « épique » d'un renseignement dénué de l'apparence de la vérité historique, d'autant plus que l'historiographie connaît quantité d'exemples d'informations relatées par une seule chronique et sur lesquelles les autres chroniques contemporaines sont muettes. Par exemple, la traversée du Danube en 1048 par les deux tribus de Kegen et leur implantation dans l'Empire n'a été enregistrée que par Skylitzes <sup>42</sup>, l'autre grand chroniqueur du temps. Attaleiates, tout en fournissant d'amples données sur l'invasion petchenègue des années 1048, n'a pas jugé nécessaire de mentionner même en passant le nom de Kegen. Il est vrai que I. Ferent n'appuie pas son argumentation seulement sur cette remarque. En effet, il attire, par exemple, l'attention sur l'impossibilité de faire traverser par une troupe byzantine de seulement

<sup>34</sup> *idem*, *Românii în luptă cu recucerirea Daciei și a Transdunaviei*, AARMSI, III<sup>e</sup> série, t. XXV, 15, Bucureşti, 1943, p. 28.

<sup>35</sup> I. Nistor, *Emanciparea politică a Dacoromanilor din Transdunavia*, AARMSI, III, t. XXIV, 17, Bucureşti, 1942, p. 12.

<sup>36</sup> N. S. Derjavin, *История Болгарии*, II, Moskva—Leningrad, 1946, p. 112.

<sup>37</sup> Gy. Moravesik, *Byzantinoturcica*, IX, Berlin, 1958, p. 305—306.

<sup>38</sup> A. A. Bolşacov-Ghimpu, *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, RESEE, V, 1967, 3—4, p. 543—549.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 546.

<sup>40</sup> I. Barnea, DID, III, p. 160; *idem*, *Dinogetia et Noviodunum, deux villes byzantines du Bas-Danube*, RESEE, IX, 1971, 3, p. 355.

<sup>41</sup> P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 171—174.

<sup>42</sup> Skylitzes-Cedren, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 582—584.

500 hommes le vaste espace conduisant aux confins de la Galicie<sup>43</sup>, petite troupe qui aurait sortie victorieuse de sa confrontation avec les nombreuses hordes cumanes. Mais cette partie de la « démonstration » de I. Ferentz s'appuie sur une traduction incomplète et sur l'interprétation forcée des dires de Kinnamos. Erreur qui, à la vérité, fut comise par d'autres historiens aussi. Ces historiens, s'écartant du sens strict des paroles de Kinnamos et de l'esprit de son texte, ont fini par placer l'entreprise de Manuel I<sup>er</sup> Comnène soit au sud ou au centre de la Moldavie — sinon dans son nord même —, soit dans le nord du département de Teleorman ou dans les régions de Buzău ou bien de Rimnicu Sărat, par conséquent à une bonne distance du Danube. Or, la juste traduction de Kinnamos montre clairement que « l'épopée » byzantine s'est consommée dans le voisinage immédiat de la rive gauche du fleuve.

Kinnamos note que, chargés de leur butin, les Cumans campèrent, après avoir traversé le Danube, non loin de ses bords : οὐ μακρὰν τε ἀποθεν ἐσκηνωκότες ἀλλίζονται<sup>44</sup>. Il raconte aussi que pour se rendre à ce campement, l'empereur a dû traverser deux rivières navigables ainsi qu'une portion de terres, opération qui n'a pris qu'une demi-journée ἐπεὶ δὲ ἀμφὶ μέσῃν ἡμέραν ἤδη<sup>45</sup>. Cependant, la distance à parcourir, si l'on tient compte de la nécessité d'amener quelques embarcations du Danube afin d'en faire des ponts sur les deux « rivières navigables », ne pouvait guère être longue, puisqu'une demi-journée suffit à la couvrir. Il s'ensuit donc que le bivouac des Cumans devait se trouver dans le voisinage immédiat du fleuve, pas plus loin de 5—6 km. Le champ de bataille devait se trouver, certes, un peu plus loin, c'est-à-dire à une distance de quelques kilomètres. En effet, la chronique nous dit que Guiphard a rattrapé bientôt les Cumans — « peu après avoir quitté Manuel I<sup>er</sup> » (οὐκ εἰς μακρὰν οὖν ὁ Γυφάρδος τοῖς πολεμίοις ἐντετυχηκώς)<sup>46</sup> — or, cette séparation a eu lieu près du camp abandonné par les Cumans. Si le champ de bataille s'était trouvé loin, il aurait été impossible à l'empereur de faire venir les troupes de la rive méridionale du fleuve, car il est bien entendu que Manuel accourut à la rescousse de Guiphard non seulement à la tête de 500 hommes, mais bien avec toute son armée. C'est la seule explication des dires de Kinnamos, qui affirme que l'empereur, répondant à l'appel de Guiphard, s'est lancé à son secours *en levant toute son armée* (ταῦτα ἐπειδὴ βασιλεὺς ἤκουσεν αὐτός τε πρὸς τοῖς ὅπλοις αὐτίκα ἐγένετο καὶ τὸ στράτευμα ἐξώπλιστο ἅπαν)<sup>47</sup>.

Telles étant les choses, les deux cours d'eau navigables ne pouvaient être ni la Vedea et le Teleorman, ni l'Argeș et la Dimbovița, ni le Prut, le Birlad ou le Siret. Il devait s'agir, en réalité, de deux bras ou canaux du fleuve, innombrables dans la région bas-danubienne. Et, dans ce cas-là, ὄρος Τένου ὄρμον (Tenu Hormon) ne saurait désigner telle ou telle montagne de la chaîne carpatique, mais simplement l'une des collines ou terrasses en bordur du fleuve.

<sup>43</sup> En réalité, il s'agit de la traversée d'une portion de terrain étirée, peut-être un promontoire; voir ci-dessus, p. 21.

<sup>44</sup> Kinnamos, p. 93.

<sup>45</sup> *Idem*, p. 94.

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> *Ibidem*.

Pour ce qui est de préciser le gué employé par les Byzantins pour passer au nord du fleuve ou l'emplacement du champ de bataille, la question est très difficile. Comme de juste, les toponymes mentionnés par Kinnamos nous incitent à pencher pour la localisation de l'entreprise militaire de Manuel I<sup>er</sup> Comnène dirigée contre les Cumans dans la région de Teleorman, mais à proximité du Danube, peut être même dans les environs de Zimnicea.

Si les historiens qui ont admis la localisation de Demnitzikos à Zimnicea sont nombreux, également nombreux sont ceux qui réfutent une telle hypothèse. Quelques-uns de ces derniers ont affirmé que la localisation de Demnitzikos à Zimnicea ne pourrait être acceptée qu'en prouvant que Kinnamos s'est rendu coupable d'une inadvertance géographique lorsqu'il a placé ladite localité sur la rive droite du fleuve.

Posée de cette manière, la question n'est point troublante. Nous nous trouvons à une époque où les erreurs géographiques sont monnaie courante, ainsi que l'attestent les chroniques et les cartes du temps<sup>48</sup>.

Un autre argument évoqué contre la localisation de Demnitzikos à Zimnicea a été l'absence de toute trace d'habitat susceptible d'être daté du XII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>. Hâtons-nous de répondre que cette absence de traces pourrait être un simple hasard. Il n'est pas exclus que des explorations méthodiques pratiquées dans le périmètre de l'antique ville de Zimnicea se soldent par la mise au jour de quelques vestiges archéologiques du XII<sup>e</sup> siècle, ceci d'autant plus que les archéologues ont déjà dégagé bon nombre de huttes, riches en céramique, outils et objets de parure. Il est vrai que ces vestiges sont datés de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>, mais leurs traits caractéristiques reflètent une tradition ancienne, dont les racines pourraient tirer leur sève d'un passé reculé.

Ceci ne veut pas dire que nous sommes d'accord avec la localisation de Demnitzikos à Zimnicea. En effet, en ce qui nous concerne, nous estimons tout à fait valable la thèse de K. Grot, qui identifiait Demnitzikos avec l'ancienne localité de Svištov<sup>51</sup>. Que Svištov ait pu s'appeler au XII<sup>e</sup> siècle Zimnicea, comme K. Grot le pense, la chose n'a rien d'insolite, puisque dans cette région nombreuses sont les localités de la rive droite du Danube portant le même nom que certains centres de l'autre rive : le phénomène est encore saisissable de nos jours. En voici quelques exemples : Nicopolu Mare—Nicopolu Mic, Calimoc—Calimoc, Spanțov—Spanțov, Aidemir—Vaidemir, Coslugea—Coslogeni, Satu Nou—Satnoeni, Oltina—Oltina, Beilic—Beilic, Mirleanu—Mirleanu.

De toute façon, il nous est impossible de rallier la localisation de P. Ș. Năsturel, qui identifiait Demnitzikos avec Holăvnic (Holevnic) = Turnu Măgurele, ni celle de A. A. Bolșacov-Ghimpu pour lequel Demnitzikos égale Dinogetia-Garvăn. Ni l'une, ni l'autre de ces hypothèses ne repose sur aucune preuve tant soit peu acceptable.

<sup>48</sup> Par exemple, les erreurs de la carte d'Idrisi, datée vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle (Konrad Müller, *Karta Rogeriana. Weltkarte des Idrisi von Jahre 1151 n. Chr.*, Stuttgart, 1926) et même celles d'Anne Comnène (chez Petre Diaconu, *Les Pelchenègues au Bas-Danube*, București, 1970, p. 127—129).

<sup>49</sup> P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 171.

<sup>50</sup> I. Nestor et collab., *Raport sumar asupra campaniei de săpătură arheologică de la Zimnicea*, SCIV, I, 1950, p. 100—102.

<sup>51</sup> Voir ci-dessus, note 25.

Pour accorder au point de vue phonétique Holevnic avec Demnitzikos, P. Ş. Năsturel procède à une estropiation du nom de Holevnic, opération qu'il met ensuite sur le compte de l'un des copistes de Kinnamos<sup>52</sup>. Avec un tel point de départ, la démonstration de P. Ş. Năsturel n'arrive pas à convaincre.

Ni l'identification de Demnitzikos avec Dinogetia-Garvân ne saurait résister à l'examen. En effet, à l'époque où Manuel I<sup>er</sup> Comnène entreprenait son expédition punitive contre les Cumans, ce centre, situé dans l'angle nord-ouest de la Dobroudja n'était pas habité. Son existence avait cessé depuis les attaques cumanes de 1123 et l'îlot de Bisericuța-Garvân ne devait plus être habité jusque vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sinon le commencement du siècle suivant.

Avant de clore cette discussion, il convient d'aborder encore deux questions.

Alors que nous citons le passage de Kinnamos, nous avons attiré l'attention sur le fait qu'avant le commencement de la bataille décisive avec les Byzantins, les Cumans, rangés déjà en ligne, avaient demandé à leurs *alliés* d'engager le combat : Σκύθαι τοίνυν τὸ μὲν πρῶτον ἔστησάν τε ὡς ὑποδεξόμενοι σφᾶς καὶ ἐς φάλαγγα ταξάμενοι βοήθειαν σφῶν τε αὐτῶν καὶ ὧν ἐπήγοντο λαφύρων προπονεῖσθαι ἤθελον, ἥ τε ξυμβολή ἐκατέρωθεν σὺν ὠθισμῶ καὶ βία ἐγένετο<sup>53</sup>. Il résulte donc que les pillards étaient accompagnés d'une troupe alliée. Qui étaient ces alliés? Vraisemblablement, il devait s'agir d'éléments valaques, habitant le pays du même nom. La chose n'a rien d'étonnant, car au cours de leur histoire danubienne, les Cumans se sont alliés maintes fois aux Valaques balkaniques et en 1199, ils se lancèrent à l'aide des Asénides en compagnie des Valaques nord-danubiens<sup>54</sup>. De toute façon la horde « scythique » qui avait engagé le combat avec les Byzantins comptait aussi des guerriers qui n'étaient pas Cumans.

L'un des chefs « scythes », captif de guerre des troupes impériales, s'appelait Lazare, nom qui, comme de juste, ne pouvait s'appliquer qu'à un chrétien. Or, il ne saurait être question à cette époque de Cumans ayant reçu le baptême, par conséquent, il reste à savoir si ce Lazare n'était pas quelque chef valaque du nord du Danube, l'un de ces *alliés* des Cumans, lors de leur incursion dans l'Empire en 1148.

<sup>52</sup> P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 172—173.

<sup>53</sup> Cinnamus, p. 95.

<sup>54</sup> Nicetas Choniates, p. 663.



# SUR LA PRODUCTION CÉRAMIQUE DE TRADITION BYZANTINE AU BAS-DANUBE

SILVIA BARASCHI

La Dobroudja, cette région géographique ayant acquis la signification et la valeur de région historique<sup>1</sup>, a joué un rôle particulièrement important pour les relations entre Byzance et les Roumains du nord du Danube, ainsi que pour la transmission des influences de l'Empire parmi ces derniers.

Les matériaux archéologiques datant des X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles découverts dans la Dobroudja ont donné aux archéologues comme aux historiens de l'art la possibilité de poursuivre les relations des Roumains avec le monde byzantin, dans leurs étapes successives, parfois jusque dans les moindres détails. On est à même de constater que c'est dans la céramique et surtout dans la céramique émaillée qu'on peut le mieux surprendre l'intégration des éléments nouveaux, byzantins, dans la culture matérielle locale<sup>2</sup>.

Le caractère byzantin de la céramique médiévale roumaine a été constaté depuis au moins 40 ans : «... les débuts de notre poterie ont été profondément influencés par la céramique byzantine d'importation» affirmait à juste titre B. Slătineanu, en ajoutant que, depuis un certain moment, la céramique byzantine a fourni son modèle pour les vases produits par les artisans indigènes<sup>3</sup>.

Les études plus récentes<sup>4</sup>, élaborées à base d'informations plus amples, ont démontré le bien-fondé de ces conclusions, en leur apportant toutefois des nuances et en les enrichissant à la suite d'une analyse comparative des nombreux matériaux de notre pays<sup>5</sup> d'une part et de ceux provenant des anciens centres byzantins ou bien des centres influencés

<sup>1</sup> Cf. A. Decei, *Le problème de la colonisation des Turcs Seldjoukides dans la Dobrogea au XIII<sup>e</sup> siècle*, « *Tarih araştırmaları dergisi* », Ankara, VI, 1968, 10—11, p. 85.

<sup>2</sup> Corina Nicolescu, *Aspecte ale relațiilor culturale cu Bizanțul la Dunărea de Jos în secolele X—XIV*, SMIM, V, 1962, p. 15; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *Ceramica românească tradițională*, București, 1974, p. 6, 15.

<sup>3</sup> Barbu Slătineanu, *Contribuțiuni la studiul originii ceramicii românești*, Conv. Lit., 1933, iunie, p. 559; Idem, *Contribuțiuni la ceramica bizantină de la Turnu Severin, Cetatea Albă și Ienissala*, RF, 1937, 11, p. 12—14; Idem, *Ceramica românească*, București, 1938, p. 42—45.

<sup>4</sup> Corina Nicolescu, *Moștenirea artei bizantine în România*, București, 1971, p. 34—43; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *Ceramica românească tradițională*, București, 1974.

<sup>5</sup> L'inventaire des matériaux connus et la liste des ouvrages publiés jusqu'en 1973 chez Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 60—61, notes 34—40. Voir aussi : Gh. I. Cantacuzino, A. Rădulescu, *Considerații asupra ceramicii descoperite la mănăstirea Putna în anul 1971*, SCIVA, 25, 1974, 4, p. 527—544; Petre Diaconu, Silvia Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, vol. II, *Așezarea medievală (sec. XIII—XV)*, București 1977; Elena Busuloc, Dumitru Vilceanu, *Unele probleme ale secolului al XIV-lea la Dunărea de Jos în lumina ceramicii de la Basarabi-Calafat*, SCIVA, 27, 1976, 4, p. 495—516.

par Byzance, mais situés en dehors des frontières de celle-ci, de l'autre<sup>6</sup>. L'étape actuelle de la recherche pourrait être caractérisée non seulement par la nouveauté du matériel, mais aussi par celle de l'interprétation des formes, des ornements et des considérations sur les centres de production de la céramique, surtout en ce qui concerne les détails<sup>7</sup>.

L'étude intégrale d'un lot céramique très riche en provenance du site médiéval de Păcuil lui Soare (XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles) s'est avérée très féconde en résultats de ce genre<sup>8</sup>. Elle nous a permis de vérifier et de confirmer certaines observations plus anciennes concernant le niveau de vie de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup> et de dépister une série d'éléments qui font avancer nos connaissances dans le domaine de la production artisanale de l'époque, notamment sur les centres de production de la céramique émaillée.

On admet généralement qu'au XI<sup>e</sup> siècle une bonne part de l'ancienne céramique émaillée était déjà produite dans les ateliers de certains sites de la Dobroudja, comme Dinogetia, Capidava, Păcuil lui Soare<sup>10</sup>. Quant à la céramique au sgraffito, qui apparaît au même siècle dans les grands centres byzantins<sup>11</sup> et, bientôt, en tant que marchandise d'importation, dans les sites danubiens de la Dobroudja également<sup>12</sup>, elle deviendra une source d'inspiration pour la poterie indigène, qu'elle marque de son influence, seulement au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Certaines formes et procédés techniques de la céramique byzantine étant à cette époque déjà

<sup>6</sup> V. la bibliographie complète jusqu'en 1973 chez Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 58—59, notes 2—21. Voir aussi : Carevgrad Târnov. *Dvorecâm na bălgarskite care prez niorata bălgarska dâržava*, tome 2, Sofia, 1974, p. 7—165; A. Kuzev, *Arheologiĳeski dani za proizvodstvo na sgraffito i dekorativna keramika vâv Varna prez XIII—XIV v.*, *Izvestija-Varna*, XI (XXVI), 1975, p. 155—159; L. L. Polevoi, *Gorodskoe gonĳarstva, Pruto-Dnestrovja v XIV veke*, Chişinău, 1969, p. 145—184; T. I. Makarova, *Polivnaja keramika v drevnej Rusi*, Moscou, 1972; G. A. Brikina, *Karabulak*, Moscou, 1974. Jordan Alextev, *Za njakoi izobraženija vâru sgraffito keramika ot stolicato Târnougrad*, *Izkustvo*, XXVII, 1977, 1, p. 40—43.

<sup>7</sup> Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 15.

<sup>8</sup> La céramique émaillée découverte à Păcuil lui Soare jusqu'en 1962 a fait l'objet de l'étude de Corina Nicolescu et Radu Popa, *La céramique émaillée de XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de Păcuil lui Soare*, Dacia, IX, 1965, p. 337—350. Pour une information générale sur le site, voir Petre Diaconu, Dumitru Vilceanu, *Păcuil lui Soare. Cetatea bizantină*, I, Bucureşti, 1972; Petre Diaconu, Silvia Baraschi, *ouvr. cité*.

<sup>9</sup> Petre Diaconu, *Păcuil lui Soare*, I, p. 55. L'étude intégrale des monnaies a offert à son tour une base numismatique pour cette datation, v. O. Iliescu, *Monede medievale şi moderne descoperite la Păcuil lui Soare în anii 1956—1973*, dans *Păcuil lui Soare*, II, Bucureşti, 1977, p. 154.

<sup>10</sup> Petre Diaconu, *Cetatea bizantină de pe insula Păcuil lui Soare*, *RevMuz*, II, 1965, 1, p. 14; Corina Nicolescu, *La céramique à vernis plombeux des X<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles dans les Pays Roumains*, Faenza, 1965, fasc. V—VI, p. 102; I. Barnea, *Dinogetia*, I, Bucureşti, 1967, p. 238, 249; D. Vilceanu, *Păcuil lui Soare*, I, p. 104—105; Petre Diaconu, *Cetatea bizantină din insula Păcuil lui Soare*, *BMI*, 1, 1971, p. 14; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 48—49.

<sup>11</sup> Ch. H. Morgan II, *The Byzantine Pottery* (Corinth, Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens, vol. XI), Cambridge-Massachusetts, 1942, p. 115; David Talbot Rice, *Byzantine Glazed Pottery*, Oxford, 1930, p. 32.

<sup>12</sup> I. Barnea, *Dinogetia*, I, p. 244—249. On a découvert récemment à Păcuil lui Soare un fragment de vase ornementé dans le style « spirale » semblable à ceux de Dinogetia. V. aussi Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 38, 50.

<sup>13</sup> Corina Nicolescu, *ouvr. cité*, p. 103; Corina Nicolescu et Radu Popa, *ouvr. cité*, p. 338—341.

assimilées<sup>14</sup>, les artisans autochtones ont commencé à produire eux-mêmes des vases au sgraffito et émaillés.

Les recherches sur les ateliers où l'on produisait des vases de ce type sont des plus difficiles. En effet, la découverte dans un site de la céramique émaillée n'est pas une indication suffisante pour en conclure que celle-ci a été produite à cet endroit même. Quant aux preuves d'une fabrication locale, elles sont très peu nombreuses.

Nous pouvons affirmer, à la suite des recherches entreprises jusqu'à présent, que les indices nous permettant supposer l'existence d'ateliers locaux sont les suivants : 1) la présence des *taches d'émail* sur les vases communs ; 2) les *particularités de l'émail* (densité, couleur, transparence) ; 3) la *composition de la pâte* qui doit être la même pour les deux catégories de céramique (émaillée et commune) ; 4) *l'originalité des formes* de la poterie émaillée et leur éventuelle ressemblance avec des formes de la poterie commune ; 5) les *maladresses* dans l'exécution des formes et surtout de la décoration ; 6) *l'absence de certains motifs ornementaux* standardisés<sup>15</sup> ; 7) l'éventuelle découverte de *fragments* de poterie portant des *inscriptions* significatives ; 8) l'éventuelle découverte des *supports* utilisés dans le four à cuire les vases émaillés ; 9) la découverte de *l'atelier même ou du four* dans lequel on cuisait les vases émaillés. Cette preuve serait irréfutable, mais il est assez malaisé de la fournir. En Roumanie on a trouvé de pareils fours seulement dans quelques centres comme Suceava<sup>16</sup>, Curtea de Argeș<sup>17</sup> et Făcăi—Craiova<sup>18</sup>, datant des XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles.

La fabrication de la poterie émaillée et au sgraffito comporte deux phases<sup>19</sup>. La première comprend le modelage, l'engobement, la décoration par incisions ou excisions faites dans la pâte cuite du vase. Une première cuisson des pièces clôt d'habitude cette phase. La suivante comprend l'émaillage mono- ou polychrome et une seconde et dernière cuisson. Les pièces rebutées à un moment ou l'autre de ce processus de

<sup>14</sup> Corina Nicolescu, *La céramique à vernis plomboux des X<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles dans les Pays Roumains*, Faenza, 1965, p. 103.

<sup>15</sup> Voir T. I. Makarova, *ouvr. cité*, p. 19 ; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 48—49 et p. 67, note 160 ; A. Andronic, *Contribuții arheologice la istoricul orașului Iași în perioada feudală*, ArhMold, I, 1961, p. 277 ; Gh. I. Cantacuzino, A. Rădulescu, *ouvr. cité*, p. 535—536, 541 ; voir aussi Barbu Slătineanu, *Contribuțiuni la ceramica bizantină de la Turnu Severin. Cetatea Albă și Enisala*, p. 12—14 ; Ch. H. Morgan, *The Byzantine Pottery. Corinth*, p. 116.

<sup>16</sup> Voir *Șantierul arheologic Suceava—Cetatea Neamfului*, SCIV, VI, 1955, 3—4, p. 780—781 et p. 782, fig. 26.

<sup>17</sup> Voir Barbu Slătineanu, *Contribuțiuni la studiul originii ceramicii românești*, ConvLit, 1933, mai, p. 418.

<sup>18</sup> Information due à O. Toropu qui est prié de vouloir trouver ici l'expression de nos remerciements.

<sup>19</sup> Pour les détails concernant la technique de production des vases émaillés décorés au sgraffito, voir : David Talbot Rice, *ouvr. cité*, p. 7, 31—32 ; Barbu Slătineanu, *Ceramica românească*, p. 34, note 1 ; Ch. H. Morgan, *ouvr. cité*, p. 115 ; A.-L. Jacobson, *Srednebovskij Chersones XII—XIV vv.*, MIA, 17, 1950, p. 168—171 ; Barbu Slătineanu, Paul H. Stahl, Paul Petrescu, *Arta populară în Republica Populară Română. Ceramica*, București, 1958, p. 17 ; I. Barnea, *Dinogetia*, I, p. 244—245 ; N. Constantinescu, *Coconi. Un sat din Clmpia română în epoca lui Mircea cel Bătrîn*, București, 1972, p. 129—131 ; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 50 ; Gh. I. Cantacuzino, A. Rădulescu, *ouvr. cité*, p. 531 ; Silvia Baraschi, *Păcutul lui Soare II (Ceramica smălțuită)*, note 6.

fabrication long et compliqué sont jetées par l'artisan, pendant son travail, dans la proximité du four. L'un des indices les plus sûrs de l'existence d'une production locale est justement 10) la découverte de ces *déchets* et surtout des fragments de vases qui, après avoir subi la première cuisson, attendaient l'émaillage<sup>20</sup>. En effet, s'il arrive à des pièces émaillées ayant certains défauts de fabrication de pénétrer quand même dans le commerce de l'époque, la circulation de pièces inachevées est inconcevable.

Dépister ces fragments de vases rebutés n'est pas chose facile et, par conséquent, rare. Ainsi, en classant la céramique découverte à Păcuiul lui Soare pendant les années 1956—1974, on a trouvé seulement quelques dizaines de fragments de « déchets »<sup>21</sup> (fig. 1 ; fig. 2/1, 5, 7, 10). Ces fragments appartiennent à des vases qui, une fois passés par la première phase

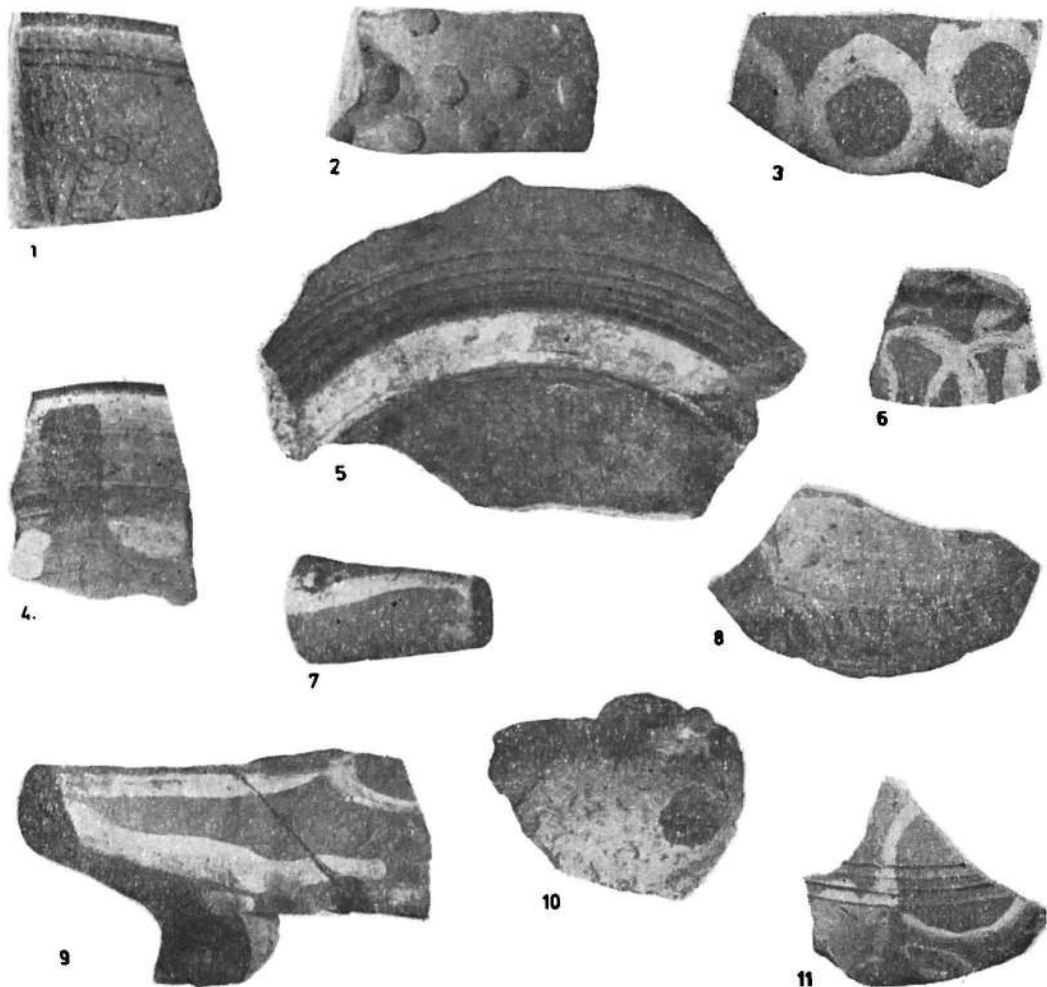


Fig. 1. — Păcuiul lui Soare. Fragments céramiques appartenant à des vases préparés pour l'émaillage.

<sup>20</sup> Ch. H. Morgan, *ouvr. cité*, p. 116.

<sup>21</sup> Voir aussi Silvia Baraschi, *ouvr. cité*, p. 110—113.

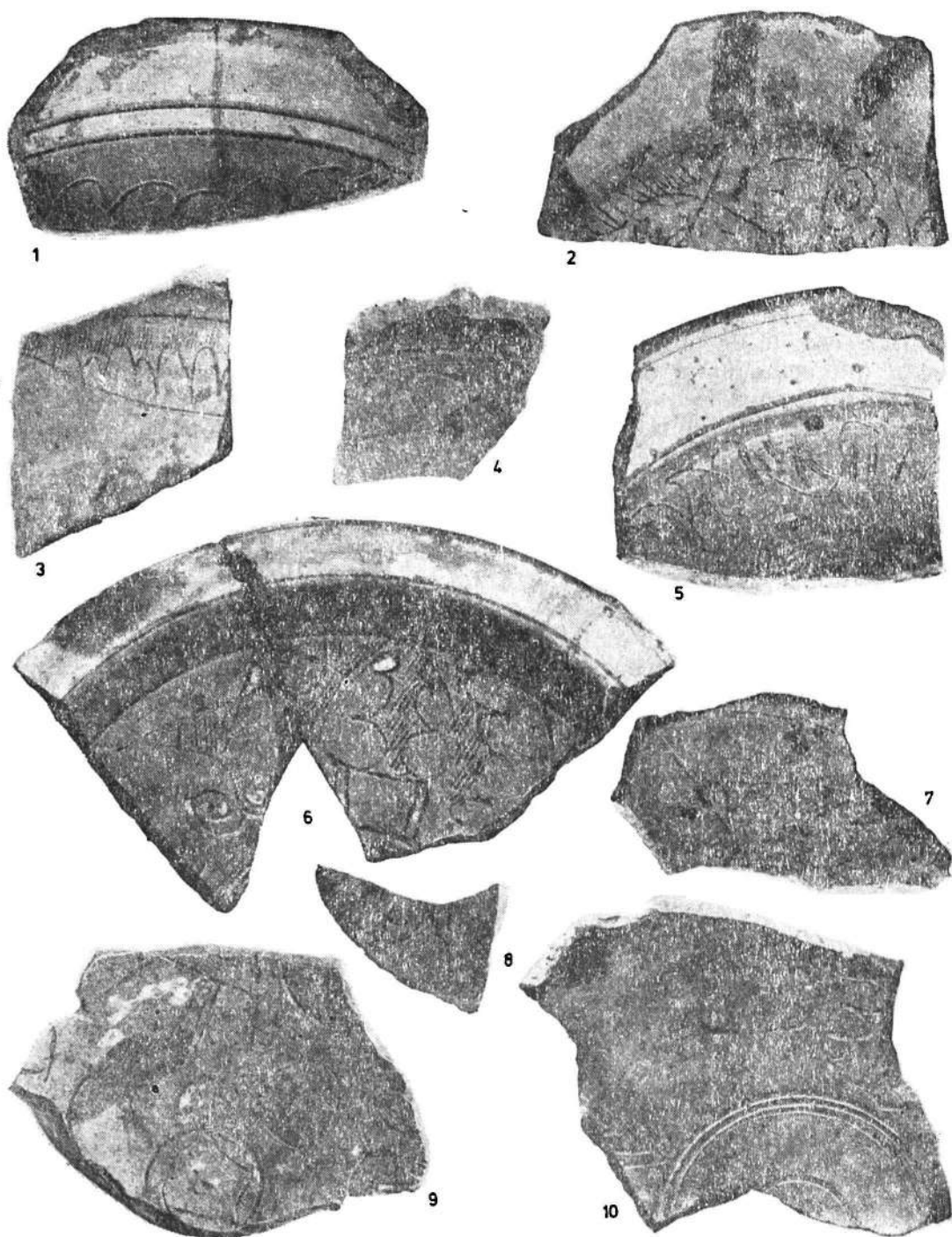


Fig. 2. — Păcuil lui Soare. Fragments céramiques appartenant à des vases préparés pour l'émaillage (1, 5, 7, 10); fragments de vases émaillés (2-4, 6, 8, 9).

de leur fabrication n'ont pas été achevés, donc émaillés. Dans des proportions variées, ils représentent les principales formes de la poterie émaillée propres au site de Păcuiul lui Soare au XIII<sup>e</sup> siècle : cruches décorées de petits cercles en terre glaise blanche (fig. 1/3, 6, 7, 9, 11) ou de pastilles en argile (fig. 1/2), brocs à ornements au sgraffito (fig. 1/8), tasses à petites anses de section circulaire (fig. 1/10), assiettes et plats décorés au sgraffito et émaillés en deux séries monochromes de jaune et vert nuancé<sup>22</sup>.

Ce sont les fragments de plats et d'assiettes qui suscitent les remarques les plus intéressantes (fig. 1/1, 4, 5; fig. 2/1, 5, 7, 10). Certains d'entre eux présentent des motifs décoratifs identiques à ceux qui se trouvent sur les vases émaillés découverts dans le site (fig. 2/1, 4; 5, 3; 7, 8). Dans d'autres cas, le décor incisé du fragment pas encore émaillé n'est pas le même que celui qu'on trouve sur les pièces achevées ; il est quand même évident qu'il appartient à la même famille (fig. 2/10, 6; fig. 3/3, 4; fig. 4/1). L'élément essentiel de la décoration est la spirale associée à la ligne simple, en faisceaux courts ou en réseau (figs 3, 4).

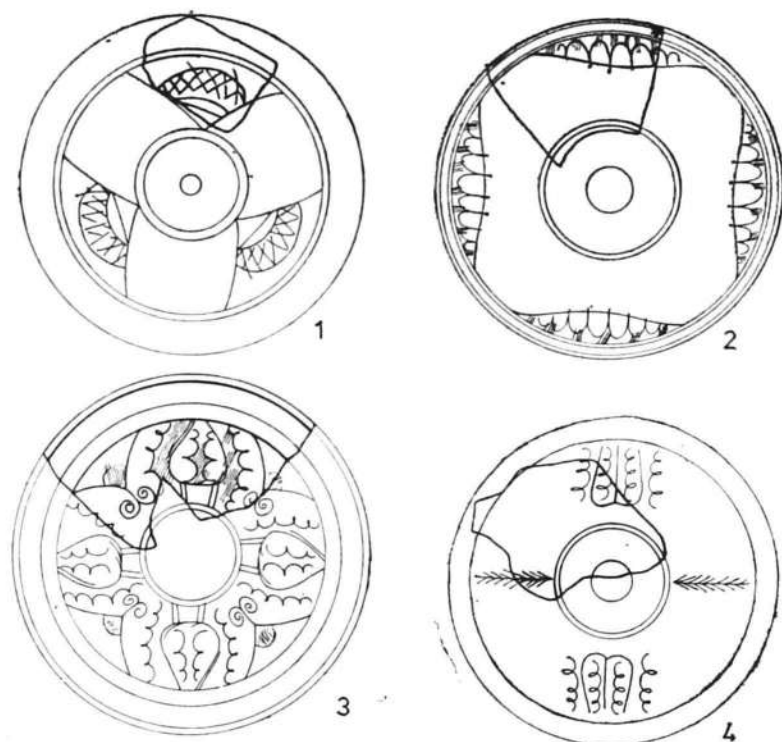


Fig. 3.— Păcuiul lui Soare. Assiettes et plats à décor au sgraffito (reconstitution).

<sup>22</sup> Dans la deuxième partie du XIII<sup>e</sup> siècle la monochromie disparaît peu à peu, en faveur d'une polychromie dont les couleurs fondamentales sont le vert, le jaune, le brun.



Tant du point de vue typologique que du point de vue stylistique, le groupe céramique auquel appartiennent ces vases de Păcuiul lui Soare présente des analogies avec le matériel tardif (*late material*) découvert à Corinthe, avec le « painted sgraffito » de Ch. Morgan et avec certaines pièces d'autres groupes établis par le chercheur américain. Toutes ces pièces datent de la période comprise entre la fin du XII<sup>e</sup> et le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Il n'y a pas de raison pour supposer une différence chronologique importante entre le matériel de Păcuiul lui Soare et celui qu'on

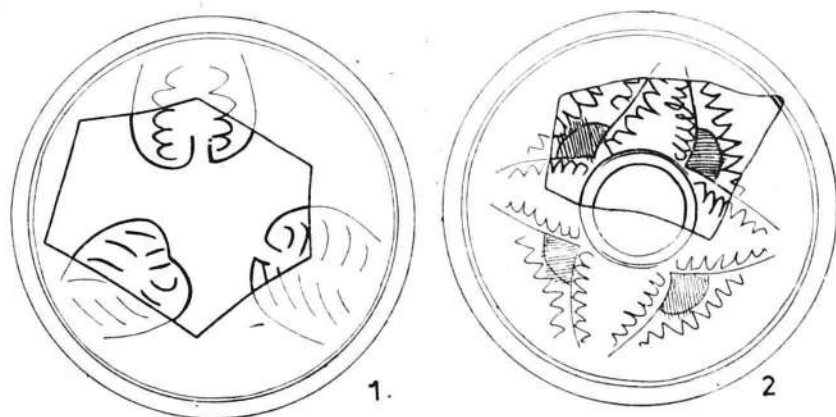


Fig. 4. — Păcuiul lui Soare. Vases décorés au sgraffito (reconstitution).

a découvert dans les centres purement byzantins<sup>24</sup>. Les quelques fragments ici envisagés proviennent d'assiettes datant de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, peut-être même du début du XIV<sup>e</sup> (fig. 1/1, 5). Quant aux autres pièces (cruches à pastilles et à petits cercles en terre glaise<sup>25</sup>, brocs au sgraffito, tasses), elles proviennent surtout du niveau archéologique du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>.

Nous pouvons donc en déduire que le (les) four(s) dont nous avons découvert les produits rebutés à cause de leur mauvaise cuisson a fonctionné dans le site de l'île au XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>23</sup> Ch. H. Morgan, *ouvr. cité*, p. 116—162 et fig. 103, 111. On peut y voir quelques profils de vases (milieu du XII<sup>e</sup> — début du XIII<sup>e</sup> siècle) présentant des analogies avec des matériaux découverts à Păcuiul lui Soare. Pour d'autres formes analogues voir aussi Robert B. Stevenson, *The Great Palace of the Byzantine Emperors. The Pottery*, Oxford, 1947, pl. 25/14 ; pl. 20/16 ; cf. aussi David Talbot Rice, *ouvr. cité*, p. 37 ; Corina Nicolescu et Radu Popa, *ouvr. cité*, p. 340.

<sup>24</sup> Voir Petre Diaconu, Silvia Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, I, passim ; O. Iliescu, *Monede medievale și moderne descoperite la Păcuiul lui Soare în anii 1955—1973*, dans le même volume ; Corina Nicolescu et Radu Popa, *ouvr. cité*, p. 341.

<sup>25</sup> Voir aussi Ch. H. Morgan, *ouvr. cité*, p. 95 et suiv. où l'on décrit la céramique peinte à slip blanc (*slip painted ware*) d'un style tout proche de celui qui caractérise les cruches décorées de cercles en terre glaise découvertes à Păcuiul lui Soare.

<sup>26</sup> Certains matériaux (les cruches décorées à terre glaise) se trouvent aussi dans le niveau postérieur au XIII<sup>e</sup> siècle ; cela arrive toutefois rarement. Voir aussi Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 65, note 107. Quant aux fragments de ce type, datés dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, découverts à Coconi, nous somme d'avis qu'ils appartiennent à la première moitié de ce siècle. Selon nous, le site fortifié de Coconi est antérieur même au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir N. Constantinescu, *ouvr. cité*, p. 72, 140 ; cf. Silvia Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, II, passim.

Nous devons, certes, tâcher de localiser, ne fut-ce que de manière aproximative, l'atelier. Dans des conditions de travail normales, nous pouvions même espérer de découvrir cet atelier au cours des fouilles. Malheureusement, seule une partie de la cité aujourd'hui disparue sous les eaux du Danube est restée intacte jusqu'à présent. Et même celle-ci n'a pas été entièrement fouillée<sup>27</sup>. La plupart des fragments décrits ci-dessus provenant de la zone périphérique de la cité<sup>28</sup>, nous pouvons toutefois y voir un indice du placement de cet atelier dans la zone sud-est du site, près du mur d'enceinte. C'est justement la zone qui a été le plus grièvement endommagée par les déversements des eaux du Danube ces dernières années. Cela rend impossible toute vérification de notre hypothèse.

Le site de Păcuiul lui Soare n'était pas dépourvu de traditions dans le domaine de la poterie. Au XI<sup>e</sup> siècle dans la cité byzantine fonctionnait un four pour les pots, à deux chambres superposées et à grille sans sustentance<sup>29</sup>. Nous avons démontré autrefois que ce type de four est utilisé aussi aux siècles suivants<sup>30</sup>. Il n'est que très possible qu'une installation semblable, sans doute améliorée, ait fonctionné dans le site médiéval. Rappelons en passant l'estampille — négatif — en bronze d'un potier producteur d'amphores découverte sur place<sup>31</sup>.

Ce n'est pas seulement la présence de fragments céramiques rebutés — indice, certes, de première valeur — qui nous permet d'affirmer l'existence d'un centre de production céramique émaillée dans l'île de Păcuiul lui Soare. Il y a aussi là-bas des fragments de pièces achevées (assiettes ou plats), émaillées, qui présentent des défauts de cuisson ou des maladroites dans l'exécution des ornements. L'une de ces pièces, portant des figures incisées au compas et à la main aussi nous semble plutôt un produit d'exercice en vue du perfectionnement (fig. 2/9). Tout aussi malhabile est l'exécution d'une simple spirale sur d'autres fragments dont celui d'un vase rebuté avant l'émaillage et la deuxième cuisson (fig. 2/5).

Les autres indices de la production locale qu'on retrouve dans la céramique émaillée de Păcuiul lui Soare sont : la présence fréquente de taches d'émail sur le rebord des vases communs, les ressemblances des pièces émaillées à des pièces de la céramique commune (lampes, couvercles de cruche, petits pots, pots à anses)<sup>32</sup>, l'originalité de certains motifs d'ornementation créés par les artisans indigènes (par exemple le triangle meublé d'un bandeau en réseau — fig. 2/8, 7 ; fig. 3/1). Ajoutons qu'au niveau du XIII<sup>e</sup> siècle surtout le registre ornemental composé de quelques éléments fondamentaux (spirale, arc de cercle, ligne droite ou brisée) comporte bon nombre d'associations de ces éléments, en variantes diverses, parfois très semblables, mais jamais identité du motif<sup>33</sup>. Or, cette situation est caractéristique pour l'état initial d'un métier qui, tout en ayant des

<sup>27</sup> Voir le plan général du site dans *Păcuiul lui Soare*, I, 11.

<sup>28</sup> Section V, fouillée en 1958.

<sup>29</sup> Silvia Baraschi, *Un cuptor de ars oale de la Păcuiul lui Soare (sec. al XI-lea)*, SCIVA, 25, 1974, 3, p. 461—472.

<sup>30</sup> *Idem*, p. 469—470 et note 35.

<sup>31</sup> Silvia Baraschi, *O stampilă de bronz de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 24, 1973, 3, p. 541—544.

<sup>32</sup> Voir Silvia Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, II, p. 67—107.

<sup>33</sup> *Ibidem*.

modèles, cherche ses propres voies d'expression. De plus en plus standardisée, l'expression qu'il trouvera bientôt sera une synthèse des éléments traditionnels joints — de manière admirable — aux éléments d'influence byzantine.

Mais quelle est la proportion entre vases d'importation et vases autochtones d'imitation ? Voilà un autre aspect, également important, du problème qui nous occupe. L'étude d'un matériel riche comme celui de Păcuil lui Soare nous permet d'affirmer la prépondérance quantitative des produits indigènes. Pour certains motifs (fascicules intercalés faits de vagues et lignes parallèles par exemple) on reconnaît la source d'inspiration étrangère ; l'originalité d'autres motifs est également évidente. Toutefois, au niveau actuel de la méthodologie, nous ne pouvons guère avancer dans ce domaine.

Nos conclusions seront les suivantes : le matériel céramique provenant du site médiéval de Păcuil lui Soare offre des éléments nous permettant d'affirmer qu'une part de la céramique émaillée utilisée dans la cité — et il s'agit de la plus nombreuse — était produite sur place depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Dans le modelage de la forme des vases, ainsi que dans leur ornementation, on suivait des modèles provenant des centres byzantins de production et de distribution. Ce sont des centres situés tant au sud du Danube que dans la zone nord-pontique<sup>34</sup>. Très souvent, la décoration au sgraffito (surtout celle des assiettes et des plats), tout en gardant la fidélité envers le modèle byzantin, s'enrichissait par des associations spécifiques de certains motifs créés par les artisans indigènes. Leur présence, ainsi que celle de leurs ateliers nous invite à réfléchir sur le caractère du site de l'île, car la production de la céramique émaillée n'est pas propre à toute agglomération urbaine. Ce travail artisanal ne peut pas être organisé que dans une grande ville où la densité de la population assure une vente des produits dans des conditions avantageuses<sup>35</sup>.

Le site médiéval de Păcuil lui Soare (XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles) est donc, parmi les premiers centres urbains importants situés sur le territoire de la Roumanie où l'on peut saisir, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, l'un des aspects de la synthèse culturelle qui sert de fondement à la civilisation médiévale roumaine.

<sup>34</sup> Certains matériaux céramiques ont des analogies avec des pièces provenant de Chersonèse. Voir et Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *ouvr. cité*, p. 35.

<sup>35</sup> T. I. Makarova, *ouvr. cité*, p. 19.

# LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE DES LASCARIDES À LA LUMIÈRE DES RELATIONS VÉNÉTO-NICÉENNES

STELIAN BREZEANU

La politique économique des empereurs nicéens ne saurait s'expliquer ni en ce qu'elle contenait d'original, ni sous le rapport de ses éléments traditionnels, sans tenir compte des nouvelles circonstances dans lesquelles évoluait alors l'Empire micrasiatique, circonstances qui exercèrent une influence profonde, souvent même décisive. Notons, entre autres, le fait que la formation politique des Lascarides était un Etat continental, au contrôle duquel avait échappé la maîtrise des mers, qui constituait jadis l'un des traits essentiels de Byzance. Or, ce fait-là n'est pas sans conséquence en ce qui concerne la direction prise par la politique économique nicéenne. Les efforts de Vatatzès afin de doter son Etat d'une nouvelle flotte ne visait pas tant à arracher cette maîtrise de la mer aux jeunes républiques maritimes italiennes, qu'à restaurer la domination byzantine dans les territoires perdus en 1204 et notamment à Constantinople. De leur côté, les transformations essentielles de la société byzantine intervenues avant et surtout au XII<sup>e</sup> siècle poussèrent au premier plan la grande propriété foncière. Comme l'Asie Mineure était l'une des zones les plus marquées par ce processus, les basileis nicéens ne pouvaient perdre de vue l'hypothèque sociale des Comnènes.

Mais aucun de ces facteurs ne s'imposa avec plus de constance à l'attention du pouvoir impérial, aucun d'entre eux n'influa autant sur l'activité économique de l'Empire grec que la situation externe. La vie économique de l'Etat nicéen constitua tout à la fois la toile de fond et le support d'un vaste effort sur le plan externe tendant à refaire l'unité de l'ancien Empire. C'est ce qui impose une étroite corrélation entre l'étude des mesures économiques prises par les Lascarides et leur politique externe, les seismes de cette dernière étant la cause et, très souvent aussi, l'effet des changements économiques, bien que, à cause de la pauvreté des sources et de leur nature même, les dimensions du phénomène échappent parfois à l'historien. Né dans une conjoncture historique des plus complexes et menacé de grands périls au cours de la première partie de son existence, l'Etat lascaride dut tenir compte des mouvements du « seismographe » externe, qui imprimèrent leur marque, de manière directe ou indirecte, les multiples registres de la société byzantine, la vie économique étant l'une des zones les plus exposées à cette sorte d'oscillations. Durant la seconde partie de l'histoire nicéenne, la politique extérieure fut dominée par le plan de réfection de l'intégrité de l'ancien Empire. Le couronnement de ce plan devait être la reconquête de la Nouvelle Rome, cette « grande idée » au service de laquelle a été mise, de près ou de loin, toute activité intérieure<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 112.

Le principal bénéficiaire des événements de 1204 fut, sans aucun doute, la cité de Saint Marc, qui, en dépit des difficultés initiales <sup>2</sup>, gagna des avantages inespérés : une position-clé du commerce levantin, la transformation des mers Egée et Adriatique en véritables lacs vénitiens, le monopole des détroits, des antennes sûres dans tous les pays de la Méditerranée orientale et une flotte sans rival. Leur prix fut l'engagement de plus en plus avancé de Venise dans les affaires de la Romania et, en tout premier lieu, son association sans réserves aux efforts en vue de la défense de l'Empire latin, de même qu'elle l'avait fait lors de sa création <sup>3</sup>. Le gros de ces efforts tendaient à conserver les pièces centrales de son édifice colonial, c'est-à-dire Constantinople et l'île de Crète, et à protéger de toute atteinte le réseau des ports et des îles qui lui assuraient le contrôle des détroits <sup>4</sup>. C'est pourquoi la Commune adriatique s'avéra au début le plus important auxiliaire de la fondation des Croisés dans le Bosphore lors de son expansion en Asie Mineure et par la suite le principal obstacle dressé devant l'œuvre de reconquête byzantine des empereurs de Nicée. Très tôt, cette réalité s'imposera aux Lascarides. Aussi, l'évolution de leurs rapports avec la Commune posera-t-elle son empreinte particulière non seulement sur leur politique extérieure, mais également sur leur politique intérieure et surtout sur leur activité économique.



La première étape de l'histoire nicéenne, englobant le règne de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris, coïncide avec la cristallisation et avec la relative consolidation intérieure de l'Empire grec surgi dans l'exil micrasiatique. Sur le plan extérieur, on constate l'expansion des Etats voisins, à l'apogée de leur force — l'Empire latin, l'Empire de Trébizonde, le Sultanat d'Iconium — qui, visant à détruire l'Etat nicéen, l'obligeaient à une politique extérieure défensive. Tous ces phénomènes ne pouvaient n'avoir des suites quant à l'évolution de la vie économique à Nicée.

Pour la première décennie de cette période et de l'existence de l'Empire nicéen, à défaut de toute donnée de nature économique, mais sans perdre de vue l'ensemble des circonstances internes et externes qui présidèrent aux premiers pas du jeune Etat, c'est à peine si l'on peut esquisser un tableau sommaire du domaine qui nous occupe. Cette première décennie de l'Etat grec est l'étape la plus difficile de toute son existence. A l'intérieure, il y a les difficultés qui marquèrent les débuts de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris ; celui-ci mit son énergie au service de la création d'une puissante entité politique, en effaçant les petites principautés des dynastes micrasiatiques qu'il se proposait d'unir dans un cadre étatique cristallisé. Sur le plan extérieur, le jeune basileus devait faire face aux tentatives concertées de ses puissants adversaires qui avaient pour but d'anéantir l'Etat nicéen. Dans le bref intervalle de ces dix ans, l'Asie Mineure fut le théâtre des campagnes dévastatrices des Latins, des Seldjoukides et des Grecs de Trébizonde, qui se sont succédées chaque année, touchant presque

<sup>2</sup> Fr. Thiriet, *La Romania vénitienne au Moyen Âge. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1959, p. 80 sq.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 77—78, 104.

toutes les régions du jeune Empire. Théodore I<sup>er</sup> procéda, dans le cadre des mesures destinées à assurer la sécurité de ses sujets menacés par les invasions de l'étranger, à certains transferts de population des plaines, zones préférées par l'envahisseur, vers la montagne, mieux abritée<sup>5</sup>. Mais, si grands que fussent les efforts du pouvoir central, cette sorte de mesures ne pouvaient avoir qu'un caractère local, sans empêcher la désorganisation de l'économie nicéenne. A toutes ces vicissitudes, s'ajoutaient les essais du premier Lascaris de créer une force armée capable de contenir l'invasion. Or, dans cet ordre d'idées, le corps de mercenaires latins qui, malgré sa médiocrité numérique, devait tenir un rôle militaire décisif pendant cette étape de l'histoire nicéenne, grevait lourdement les modestes ressources de l'Etat lascaride à peine éclos.

Ce climat d'insécurité et les grands efforts militaires eurent un effet négatif sur l'évolution de la vie économique. Les domaines de la vie économique les plus affectés au cours de cette période ont été, sans aucun doute, l'artisanat et le commerce. Le phénomène a dû revêtir, dans le cas concret de l'Etat nicéen, des formes d'autant plus graves, vu le retentissement inévitable des longs conflits avec le monde latin et avec Venise tout particulièrement sur une économie assujettie au commerce italien depuis plus d'un siècle. Ceci explique pourquoi la période qui suivit dans l'immédiat à l'an 1204 n'a pu coïncider avec une étape d'épanouissement économique pour les villes nicéennes<sup>6</sup>. Il est fort probable que les villes de l'intérieur du pays, par exemple Nicée, Brousse, Philadelphie etc., aient suivi la même courbe économique descendante, dessinée déjà dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, à l'époque de l'anarchie qui sévit sous la dynastie des Anges. Comme tous les ports micrasiatiques, si l'on excepte Smyrne, se trouvaient sous le contrôle latin, seldjoukide ou de Trébizonde, cependant que l'Égée et les détroits étaient contrôlés par Venise, l'Etat nicéen ne pouvait guère compter pratiquement sur un commerce maritime<sup>7</sup>. Qui plus est, les invasions incessantes, ainsi que les transferts de population opérés par le pouvoir central ont porté une grave atteinte à l'agriculture, support essentiel de la vie économique, empêchée de suivre un développement normal.

Vu la nature des rapports politiques de l'Empire grec avec le monde latin, les contacts sur le plan commercial entre les deux parties ont dû être fort réduits pendant la première décennie de l'histoire nicéenne. Même si dans les brefs intervalles de calme les marchands latins — pisans, sinon vénitiens<sup>8</sup> — fréquentaient les marchés micrasiatiques, dans l'intérêt des deux camps, leurs contacts demeuraient à la discrétion des aléas du climat politique, sans pouvoir surmonter un caractère provisoire.

<sup>5</sup> Les sources mentionnent Georges Lascaris, le frère du basileus, chargé de cette mission dans la région de Smyrne (Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, t. IV, p. 35, 38—40).

<sup>6</sup> Opinion contraire, *Istoria Vizantii*, t. III, Moscou, 1967, p. 34—35.

<sup>7</sup> Bien que les sources attestent l'existence d'une flotte militaire nicéenne pendant la première partie du règne de Théodore I<sup>er</sup> (H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 304 sq.), celle-ci ne pouvait guère se mesurer à la flotte vénitienne, qui détenait le contrôle de la mer. C'est donc à juste titre qu'on a souligné que le projet d'une attaque de Constantinople par la mer, attribué par l'empereur latin Henri I<sup>er</sup> au basileus grec (G. Prinzing, *Der Brief Kaiser Heinrichs von Konstantinopels vom 13. Januar 1212*, « Byzantion », 43, 1973, p. 412) manquait de fondement (H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, p. 305).

<sup>8</sup> Les Pisans sont les premiers marchands acceptés par Venise sur les marchés de la Romanie, dès 1206 (F. Thiriet, *op. cit.*, p. 91, n. 2).

La fin de la première décennie du règne de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris inscrit un véritable tournant pour l'histoire de son Empire. L'union des principautés micrasiatiques sous son sceptre était devenue une réalité. Le danger seldjoukide qui, quelques années auparavant, menaçait encore l'existence de son Etat avait été écarté dans la plaine du Méandre. David Comnène une fois disparu, la plupart de ses territoires avaient été englobés par Nicée et son frère, Alexis I<sup>er</sup> Comnène, ne présentait plus de danger après la chute de Trébizonde devenue vassale des Seldjoukides. Enfin, l'an 1214 apporta la conclusion de la paix entre Nicée et son adversaire le plus redoutable : l'Empire latin — paix fondée sur le statu quo. Les deux décennies suivantes, à quelques petites exceptions près, constituèrent une période de tranquillité, si nécessaire à une économie aussi profondément atteinte que l'économie nicéenne. Toutefois, bien qu'une série de résultats dans le sens du rétablissement de son potentiel économique se dessinent, on ne saurait parler pour toute cette période d'un système de mesures positives dressé par le pouvoir central afin de stimuler l'économie du jeune Etat nicéen. Au moins de fait, Théodore I Lascaris poursuit la politique des concessions économiques en faveur de Venise antérieure à 1204.

La tension des rapports politiques entre Nicée et le monde latin une fois relâchée par la paix de 1214, les relations économiques vénéto-nicéennes entrent dans une nouvelle étape, avec la reprise par le fondateur de la dynastie des Lascarides d'une politique de concessions commerciales.

Nous avons pris en considération à cet égard l'hypothèse de l'existence d'un traité de commerce entre Venise et Nicée dès 1214<sup>9</sup>, partant d'une remarque sur l'une des clauses du traité du mois d'août 1219, qui se réfère à un accord économique antérieur<sup>10</sup>. Une telle hypothèse s'impose par ailleurs aussi si l'on analyse les intérêts du moment des deux parties. En effet, après les incertitudes de sa position en Romania pendant les premières années qui suivirent à l'an 1204 — incertitudes dues à la rivalité gènoise, à la résistance de la population grecque, ainsi qu'à l'insubordination de ses propres représentants à Constantinople — la Commune avait intérêt de clore les hostilités avec l'Etat grec d'Asie Mineure, d'autant plus que son basileus reconnaissait les acquis territoriaux de Venise de 1204. Elle avait intérêt, en même temps, d'accéder à une position privilégiée sur le marché micrasiatique, après avoir obtenu par ses représentants d'importants privilèges commerciaux dans les Etats voisins : l'Empire latin<sup>11</sup>, le Sultanat seldjoukide<sup>12</sup>, l'Epire<sup>13</sup> et la Principauté moréote<sup>14</sup>. D'autre part, compte tenu du rôle joué par Venise dans le long conflit

<sup>9</sup> S. Brezeanu, *Le premier traité économique entre Venise et Nicée*, RESEE, XII (1974), n° 1, p. 143—146.

<sup>10</sup> Fr. Tafel et M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, t. II (= *Fontes rerum austriacarum*, t. XIII), Vienne, 1856, p. 207 : « a principio nuper transacte treuge ».

<sup>11</sup> *Ibidem*, I, p. 571—574.

<sup>12</sup> *Ibidem*, II, p. 222—224. Le texte du traité commercial du mois de mars 1220 mentionne deux autres accords analogues, établis précédemment (*Ibidem*, p. 222), le premier signé par Kaikosrou I, selon toute probabilité en 1209, quand Venise avait servi d'intermédiaire pour l'alliance politique du sultan avec l'empereur latin, et le second signé après 1211, par le successeur de Kaikosrou I<sup>er</sup>.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 120.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 96—100.

de Nicée avec l'Empire latin, Théodore I<sup>er</sup> Lascaris, en reprenant la politique des Comnènes et des Anges, était disposé à payer de quelques concessions économiques la position favorable de la cité de Saint Marc lors de la paix latino-nicéenne, car il va de soi que l'empereur latin n'aurait pu se décider à faire ce pas-là sans l'accord de son puissant allié adriatique. De son côté, le basileus grec désirait résoudre la grave crise économique qui sévissait dans son Etat à la suite des dix années de guerres avec ses voisins et la désorganisation des relations commerciales avec Venise. Enfin, Théodore Lascaris gagnait d'importants avantages sur le plan moral par sa reconnaissance en tant qu'empereur des Romains et d'héritier de la tradition de l'antique monarchie byzantine.

Cinq années plus tard, au mois d'août 1219, un nouveau traité commercial sera conclu par les deux parties. Son texte, valable pour les cinq ans à venir, s'est conservé.

Dans le préambule de ce document, Venise et Nicée tombaient d'accord au sujet des nouvelles réalités politiques intervenues dans le territoire byzantin après 1204. La Commune traitait Théodore Lascaris d'« *imperator et moderator Romeorum et semper augustus* », alors que le basileus s'adressait à Giacomo Tiepolo dans les termes d'« *altissimi Ducis Venecie Potestate Venetorum in Romania et Despote Imperii Romaniae et quarte et dimidie eius Imperii vice sui dominatore* »<sup>15</sup>. Par ce traité, le basileus s'engageait d'accorder entière liberté aux marchands vénitiens de procéder à leur commerce dans la totalité du territoire nicéen ; il s'engageait aussi de veiller sur leur vie et sur leurs biens. A l'instar de ses prédécesseurs, Théodore Lascaris renonçait à l'une des sources les plus importantes du trésor public : les taxes douanières. Celles-ci, vu les circonstances externes auxquelles était confronté l'Empire grec micrasiatique, étaient devenues un véritable instrument de la diplomatie nicéenne dans la politique internationale<sup>16</sup>. Cependant, cet accord ne donnait pas le droit aux hommes d'affaires péninsulaires de créer dans les villes nicéennes des factoreries, ni des comptoirs — clause présente dans les traités analogues de Venise avec les prédécesseurs de Théodore Lascaris et avec ses voisins. Ce fait est probablement dû moins à la clairvoyance de la partie grecque qu'au faible intérêt manifesté par la République pour ce privilège, puisque plusieurs villes latines du littoral micrasiatique étaient dotées de factoreries et de comptoirs vénitiens d'où les marchands des lagunes pouvaient voyager facilement à l'intérieur de l'Empire nicéen. Par contre, mue par des principes économiques nettement supérieurs à ceux dont usaient les Byzantins la Commune obligeait les marchands nicéens à payer des taxes, dans les détroits comme à Constantinople<sup>17</sup>.

On a expliqué les concessions économiques faites aux Vénitiens par le besoin de faire reconnaître *de jure* le titre impérial de Théodore I<sup>er</sup> par la cité de Saint Marc<sup>18</sup>. Mais ce faisant, on a perdu de vue le fait que la reconnaissance de Théodore Lascaris en tant qu'empereur nicéen et succes-

<sup>15</sup> Ibidem, p. 205.

<sup>16</sup> H. Antoniadis-Biblicou, *Recherches sur les douanes à Byzance*, Paris, 1963, p. 150 — 151.

<sup>17</sup> Tafel-Thomas, *Urkunden*, II, p. 206.

<sup>18</sup> Ch. Diehl, R. Guillard et colab., *L'Europe orientale du 1081 à 1453*, Paris, 1945, p. 147 ; A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, p. 182.



seur légitime des basileis byzantins était déjà une réalité en 1219. Venise avait reconnu le jeune Empire micrasiatique dès 1214, en même temps que l'Empire latin, car — ainsi que nous l'avons déjà dit — il est inconcevable qu'Henri I<sup>er</sup> ait agit sans l'accord de la puissante république italienne. C'est pourquoi l'explication des privilèges accordés par le basileus nicéen doit être cherchée plutôt dans la situation de plus en plus précaire de l'Empire latin qui, après la mort d'Henri I<sup>er</sup> (en 1216), connaît un déclin irréversible<sup>19</sup>. Entre 1216 et 1221, le trône impérial de Constantinople est pratiquement sans cesse vacant. Théodore Lascaris ne devait guère tarder de s'en rendre compte et, dès 1218, il tenta d'exploiter à son avantage cette vacance prolongée du trône constantinopolitain. Il épouse Marie, la fille de la régente Yolande de Courtenay et la petite-fille des premiers empereurs latins, dans l'espoir de gagner la Nouvelle Rome par des moyens diplomatiques. C'est probablement dans ce même ordre d'idées que s'inscrit aussi le document de 1219, destiné à écarter le seul obstacle sérieux du principal objectif de sa politique extérieure<sup>20</sup>.



Le règne de Jean III Vatatzès (1222—1254) enregistrera une réaction par rapport à la politique économique de ses prédécesseurs. En pleine connaissance des impératifs de la politique extérieure de son Etat, le grand basileus usera de toute une gamme de moyens divers, parmi lesquels les plus importants seront ceux fournis par la politique économique et sociale, susceptibles de valoriser les ressources matérielles et humaines de son Empire. Sur le plan social, l'empereur nicéen et son fils, Théodore II Lascaris (1254—1258), ont soutenu les intérêts des classes moyennes de la population micrasiatique, paysans stratiotes et petits pronoiars<sup>21</sup>, qui fournissaient l'Etat en cadres militaires et payaient les impôts. Au point de vue économique, tel un véritable précurseur d'Henri IV, il stimula l'agriculture et l'élevage. La chronique nous apprend comment Vatatzès, aidé par la basilissa Irène, s'occupait de l'administration des domaines de la couronne, donnant ainsi le bon exemple à ses sujets<sup>22</sup>. Bientôt, les fruits de cette politique, dont les chroniqueurs firent grand éloge, allaient servir par suite de certaines circonstances externes favorables, telle par exemple la famine qui sévit dans le Sultanat d'Ikonium en assurant un excellent marché aux produits de l'agriculture nicéenne<sup>23</sup>. L'image de la prospérité agricole de Nicée sous Vatatzès et son fils reproduite par les sources narratives est confirmée par les documents du cartulaire du monastère de Lembos concernant la région voisine de Smyrne<sup>24</sup>. Cependant, cette politique agricole s'accompagna aussi de mesures visant à la protection des finances publiques, mises en danger par les privilèges

<sup>19</sup> Andrea Dandolo avait justement ceci en vue quand il tenta de justifier l'accord de Venise et de Nicée (*Chronicon Andreas Danduli*, R.I.S., XII, éd. Muratori, Milan, 1728, p. 341).

<sup>20</sup> J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, Paris, 1949, p. 157.

<sup>21</sup> G. Ostrogorski, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 62—63.

<sup>22</sup> N. Gregoras, éd. Bonn, I, p. 41—44; Th. Scutariotes, éd. Heisenberg, p. 285—287.

<sup>23</sup> N. Gregoras, I, p. 42—43.

<sup>24</sup> Sur la vie économique de la région de Smyrne, H. Ahrweiler, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317)*, particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle, TM, I, Paris, 1963, p. 29 sq.

des marchands étrangers — notamment italiens. Afin de retenir l'or à l'intérieur du pays, l'empereur interdit à ses sujets l'achat des riches étoffes étrangères, italiennes ou arabes, les obligeant à s'en tenir à ce que la « terre des Romains produit et ce que les mains des Romains peuvent fabriquer »<sup>25</sup>. Cachée sous cette apparence éthique, la mesure était cependant dirigée contre les marchands vénitiens<sup>26</sup>. Aussi, l'analyse des rapports de Vatatzès avec la Commune de Saint Marc est-elle susceptible, à notre avis, de jeter le jour sur deux problèmes essentiels que pose l'étude de l'œuvre économique du basileus grec.

Le premier de ces problèmes porte sur les débuts et la durée de cette œuvre économique. Pour Fr. Dölger, c'est l'automne de 1243 qui marque le commencement de la mise en œuvre des mesures économiques du basileus, celles-ci étant concrétisées dans l'élaboration du décret somptuaire<sup>27</sup>. Son opinion repose sur le contexte dans lequel Grégoras parle du décret : le traité intervenu entre le sultan seldjoukide et le basileus durant l'automne de la-dite année et l'accalmie sur le front macédonien. En effet, en parlant de la paix conclue sur les frontières orientales, le chroniqueur trouve l'occasion de mentionner l'intérêt pris par l'empereur au développement de l'agriculture et de l'élevage, la disette qui, frappant le Sultanat, créa un débouché important pour les produits agricoles byzantins et, en fin de compte, la loi somptuaire<sup>28</sup>. Toutefois, on ne peut faire confiance à Grégoras pour ce qui est du rapport chronologique qu'il fixe entre le traité turco-nicéen et les mesures économiques du basileus. En outre, si l'on considérait ces mesures comme dirigées contre les marchands des lagunes, la logique voudrait qu'elles se placent à un moment de grande tension vénéto-nicéenne — or, ce n'était guère le cas en 1243. Il est difficile d'imaginer d'autre part que l'empereur ait pris des mesures pour la consolidation du potentiel économique nicéen destinées à servir sa politique offensive en Europe seulement vers la fin de son règne. Enfin, le récit de Grégoras comporte une inadvertance. Lorsqu'il parle de l'activité économique du basileus, le chroniqueur réserve une place importante à la basilissa Irène en tant que stimulatrice du développement de l'agriculture et de l'élevage ce qui impliquerait que celle-ci était encore en vie à l'époque<sup>29</sup>. Par conséquent, l'année de sa mort, 1240<sup>30</sup>, constitue une *terminus ante quem* pour les débuts de l'œuvre économique de Vatatzès.

Si l'on veut établir la filiation chronologique des mesures économiques du basileus grec, il faut procéder à l'examen de l'évolution de la situation externe de l'Etat nicéen, et surtout ses rapports avec Venise.

L'avènement au trône de Nicée de Jean III Vatatzès, qui se montra d'emblée hostile à un rapprochement des Latins, devait ouvrir une page nouvelle dans les rapports de l'Empire grec avec la fondation franque de Constantinople. Ayant trouvé asile à la cour de Robert de Courtenay, Alexis et Isaac Lascaris, les frères du basileus défunt, le déterminèrent

<sup>25</sup> Gregoras, I, 43.

<sup>26</sup> G. Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Staates*<sup>2</sup>, München, 1963, p. 366.

<sup>27</sup> Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, n° 1777.

<sup>28</sup> Gregoras, I, p. 41.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 43-44.

<sup>30</sup> A propos de cette date, cf. S. Brezeanu, *Notice sur les rapports de Frédéric II de Hohenstaufen avec Jean III Vatatzès*, RESEF, XII (1971), n° 4, p. 581.

à entreprendre une expédition anti-nicéenne. Mais les envahisseurs allaient être anéantis par Vatatzès en 1224 : tous les territoires latins d'Asie, exceptant la zone environnante de Nicomédie et la région située face à Constantinople, seront annexés par l'Etat nicéen<sup>31</sup>. En même temps, la flotte du basileus occupa les îles Lesbos, Cos et Icarie<sup>32</sup>. Il va sans dire que ces années troubles devaient retentir sur les rapports vénéto-nicéens, qui traversèrent une nouvelle période critique. La crise fut telle, qu'il semble que, vu les circonstances, le Sénat vénitien examina même une solution extrême : le transfert du centre de son empire à Constantinople. Cette information, transmise trois siècles plus tard par Daniele Barbaro<sup>33</sup> et contestée par certains historiens, paraît pourtant plausible si l'on tient compte des événements de l'époque. A l'appui de l'information fournie par Barbaro, Thiriet attire l'attention sur les débats importants qui eurent lieu en 1224 dans le Sénat vénitien au sujet de la Romania, ainsi que sur le contrôle rigoureux exercé à ce moment par la République sur son représentant dans la cité du Bosphore<sup>34</sup>. Dans le même sens plaide aussi la situation précaire de l'Empire latin, qui posait pour les Vénitiens le problème de l'avenir de leur domination en Romania. C'est que la fondation des Croisés se trouvait alors prise dans un véritable étau : en Europe se dressait menaçant Théodore I<sup>er</sup> Ange, qui avait conquis Thessalonique et tournait son attention vers la métropole latine<sup>35</sup> ; en Asie, le basileus nicéen projetait l'attaque conjuguée de Constantinople par la flotte et des troupes terrestres — unique explication possible de la fébrilité avec laquelle il faisait construire des navires à Holkos, près de Lampsaque. Seuls les troubles internes, et surtout la conspiration d'Andronic Nestongos, obligèrent le nouvel empereur nicéen à écarter ce projet et à ordonner l'incendie des bateaux afin d'éviter à sa flotte de tomber entre les mains des Vénitiens<sup>36</sup>.

Quelle fut l'évolution des rapports économiques vénéto-nicéens au cours des premières années du règne de Vatatzès ? Bien que les témoignages directs en ce sens nous fassent défaut, il est hors de doute que pendant les hostilités entre les Latins et le basileus grec ces rapports subirent une nouvelle période de crise. Il n'y a pas d'informations non plus sur l'éventuelle reprise des liens commerciaux entre Venise et Nicée pendant la période qui suivit au traité de paix latino-nicéen de 1225, par lequel Robert I de Courtenay reconnaissait les conquêtes territoriales de Vatatzès durant le conflit. Au point de vue politique, les relations continuèrent à être tendues entre Nicée et les Latins, ces derniers ne pouvant renoncer à jamais aux territoires perdus en 1224 — 1225. Lors du traité conclu en 1229 par le pape Grégoire IX et les barons latins, d'une part, avec Jean de Brienne, ex-roi de Jérusalem et régent de Baudouin II, d'autre part,

<sup>31</sup> Acropolites, éd. Heisenberg, p. 38.

<sup>32</sup> Gregoras, I, p. 28 — 29. Cf. H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, p. 316.

<sup>33</sup> Apud Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 92 — 93.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 92, n. 2.

<sup>35</sup> J. Longnon, *La reprise de Salonique par les Grecs en 1224*. Actes du VI<sup>e</sup> Congrès int. des études byz., Paris, 1950, p. 41 sq. ; B. Sinogowitz, *Zur Eroberung Thess. im Herbst 1224*, BZ, XLV (1952), p. 28.

<sup>36</sup> Acropolites, p. 36 — 37.

celui-ci, escomptant l'appui de Venise, s'engageait de reconquérir tous les territoires perdus par les Francs en Asie Mineure, l'Empire de Nicée y compris, qu'il devait céder à l'empereur latin en titre au moment de sa majorité <sup>37</sup>. Deux années plus tard — mai 1231 — les représentants du Doge s'engageaient vis-à-vis de l'empereur latin, par un traité commercial conclu entre Venise et Jean de Brienne, de lui fournir, en échange des grandes concessions économiques qui leur étaient assurées, une flotte de quatorze navires complètement équipés, pour une offensive projetée dans les terres de Vatazès (*in terram Vatacii*) <sup>38</sup>. Il est difficile d'imaginer dans ce climat politique que Vatazès aurait été disposé à renouveler les privilèges accordés par son prédécesseur aux marchands de la cité de Saint Marc. Et si les contacts entre Venise et Nicée se sont poursuivis <sup>39</sup>, quand même ils ont dû sans doute connaître un volume réduit, fait également confirmé par les tendances générales du commerce vénitien avec la Romania. L'étude des documents d'archive vénitiens montre la diminution sensible du trafic de Venise dans les détroits après l'avènement de Jean III Vatazès. Si jusqu'en 1222 le chiffre d'affaires des Vénitiens à Constantinople, reflété par le nombre des contrats relatifs au commerce dans les deux sens avec la métropole du Bosphore, était fort élevé <sup>40</sup>, après cette date les documents d'archives ne mentionnent jusqu'en 1261 qu'un seul contrat, en 1232 <sup>41</sup>. L'un des facteurs essentiels de cette situation fut la politique active du jeune basileus grec dans les détroits et l'Égée.

L'un des premiers actes du règne de Vatazès fut de transférer sa résidence de Nicée à Nymphaion, mesure prise par la littérature spécialisée pour une tentative du jeune empereur d'échapper à l'emprise du nid aristocratique qu'était l'ancienne capitale <sup>42</sup>. Peut-être plus près de la vérité serait d'interpréter ce transfert de résidence à Nymphaion, dans le voisinage de Smyrne — qui était le premier port nicéen et où fonctionnaient les grands chantiers maritimes de l'Empire <sup>43</sup> — comme faisant partie du programme de l'empereur visant la reconquête de Constantinople, reconquête pour laquelle il lui fallait ranimer le facteur naval nicéen. D'autre part, l'importance économique de la région n'a pas dû tenir un rôle négligeable, elle non plus, dans l'option du basileus <sup>44</sup>. Donc, vu la dispersion des forces navales vénitiennes à travers tout le bassin de la Méditerranée orientale, l'empereur grec avait beau jeu en détenant la

<sup>37</sup> R. Cessi, *Deliberazioni del Maggior Consiglio di Venezia*, t. I, Bologna, 1934, p. 210—211.

<sup>38</sup> Tafel-Thomas, *Urkunden* II, p. 277.

<sup>39</sup> Voir les clauses du traité latino-vénitien, mai 1231 (*Ibidem*, p. 293, 295, 296).

<sup>40</sup> Les documents publiés par R. Morozzo della Rocca et A. Lombardo (*Documenti del commercio veneziano nei sec. XI—XIII*, Torino, 1940) offrent le tableau suivant pour la période 1204—1222 : 1205 — 3 contrats ; 1206 — 1 ; 1207—1 ; 1209 — 1 ; 1210 — 4 ; 1211 — 2 ; 1212 — 1 ; 1217 — 3 ; 1218 — 1 ; 1222 — 3.

<sup>41</sup> *Ibidem*, n° 662. Sans doute, la valeur de ce critère est relative — les sources narratives viennent compléter le tableau avec quelques données (M. Berza, *La mer Notre à la fin du Moyen Age*, Balç., IV, 1941, p. 416) — mais il n'en reste pas moins suggestif en ce qui concerne l'évolution du commerce vénitien dans la capitale latine.

<sup>42</sup> *Istoriia Vizantii*, III, p. 35.

<sup>43</sup> H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, p. 321—322 ; *idem*, *Région de Smyrne*, p. 34 sq.

<sup>44</sup> Sur le poids économique de la région, *ibidem*, p. 29 sq.

majeure partie du littoral micrasiatique de la Propontide. La jeune flotte nicéenne allait tenir un rôle de plus en plus important dans les détroits et elle en profitera pour débarquer des troupes sur le rivage thrace dès l'an 1226<sup>45</sup>. Dès cet instant, la sécurité de l'artère commerciale Venise—Constantinople devient sujet à caution, ce qui explique la chute du trafic avec la ville du Bosphore. Il paraît aussi que quelques nobles Vénitiens de l'Archipel, qui menaient une politique indépendante de leur métropole<sup>46</sup>, ont joui, du moins pendant les premières années du règne de Vatatzès, de privilèges commerciaux sur le marché de Nicée, d'où le comportement de Marco Sanudo, duc de Naxos, au cours de la révolte contre Venise de la population grecque de Crète<sup>47</sup>.

Les années trente du XIII<sup>e</sup> siècle sont celles des débuts d'une étape importante pour la politique extérieure de l'Etat nicéen. Si les grandes difficultés de la période précédente avaient obligé l'Empire de rester sur la défensive, celles-ci une fois surmontées pendant les premières années du règne du plus grand basileus nicéen, les prémisses étaient créées pour une politique offensive. Pourtant, le premier essai de Vatatzès de mettre en pratique cette politique offensive fut mis en échec par l'ascension fulgurante de l'Empire grec d'Europe. Bientôt cependant la défaite retentissante infligée à Théodore Ange Ducas par Jean Assen II aux bords de la Maritza devait sonner le glas de son fragile édifice politique. Lui écarté de la compétition, de nouvelles perspectives s'ouvraient pour le projet nourri par Vatatzès de refaire l'ancienne unité impériale. Le basileus nicéen ne pouvait guère ignorer le principal obstacle qu'il lui fallait affronter pour arriver à ses fins, c'est-à-dire la force maritime de Venise. Aussi, l'hostilité latente qui séparait les deux puissances éclatera ouvertement dès l'an 1230, en même temps qu'une nouvelle révolte de la population grecque de l'île de Crète, dressée contre la domination vénitienne. Le basileus ne se fit pas faute d'envoyer des troupes à la rescousse des autochtones insurgés, et au cours des années suivantes les victoires des Grecs mirent en danger le pouvoir vénitien en Crète. Seule l'habile diplomatie d'un profond connaisseur des réalités de la Romania, tel le doge Giacomo Tiepolo, réussit à sauver la situation, en usant d'une politique de collaboration avec les autochtones<sup>48</sup>. Entre temps, Venise tâcha d'obtenir la dispersion des forces du basileus nicéen, en l'attaquant sur un autre front. En effet, alors que le gros des forces nicéennes se portaient en 1233 dans l'île de Rhodes pour la ramener à l'obédience impériale, Jean de Brienne envahissait par les Dardanelles le littoral micrasiatique, soutenu par la flotte vénitienne. Après quelques succès médiocres, l'ex-roi de Jérusalem dut évacuer les terres nicéennes, non sans laisser entre les mains du basileus toutes les possessions qu'il avait encore gardées en Asie Mineure<sup>49</sup>.

Une année plus tard, la flotte nicéenne de Propontide — celle que Jean III Vatatzès avait fait construire à Lampsaque — s'emparait de

<sup>45</sup> H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, p. 317.

<sup>46</sup> Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 82.

<sup>47</sup> J. K. Fotheringham, *Marco Sanudo Conqueror of the Archipelago*, Oxford, 1915, p. 101 sq.

<sup>48</sup> Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 98—99.

<sup>49</sup> Acropolites, p. 47—48.

Gallipoli, la principale base vénitienne située entre le Bosphore et les Dardanelles, de Madytos, de Sestos et de toute la Chersonèse de Thrace<sup>50</sup>. C'est probablement dans ces circonstances que Venise, essayant d'affaiblir la pression nicéenne dans les détroits, parvint à soustraire Rhodes au contrôle de l'Empereur, grâce à un traité d'alliance avec Léon Gabalas, par lequel les deux parties s'engageaient à se fournir mutuellement « subsidium, auxilium et jurementum contra Vatattium et contra suam gentem »<sup>51</sup>. La diversion vénitienne de Rhodes, qui n'eut pas, d'ailleurs, des suites durables<sup>52</sup>, ne devait guère empêcher le basileus de consolider sa position dans les détroits. Les fortifications dressées à Ganos et Chersonèse témoignaient de sa ferme volonté de s'imposer sur la côte thrace. Dès lors, la flotte nicéenne tient sous son contrôle le bassin de la Propontide, pouvant assurer le libre accès des troupes impériales en Europe, en vue de la grande offensive balkanique projetée par Vatatzès. Une coalition orthodoxe fut créée en 1235, par le rapprochement du basileus grec et de Jean Assen II, dans le but d'abolir l'Empire latin et d'évincer les Vénitiens en Romania. Par deux fois les forces coalisées tentèrent la conquête de Constantinople, en 1235 et en 1236. Mais, la flotte vénitienne, à laquelle s'était jointe celle des Génois, la vaillance de Jean de Brienne et, en fin de compte, la fragilité de la coalition orthodoxe ont sauvé la métropole latine<sup>53</sup>. L'échec de Vatatzès aux bords du Bosphore coïncidait avec le retrait des dernières troupes nicéennes de la Crète, réintégrée à l'Empire de la Commune adriatique<sup>54</sup>.

A notre avis, c'est dans cette première décennie du règne de Vatatzès que se placent les commencements de son œuvre économique. C'est la période durant laquelle, après la pleine réussite de la première étape de son projet de reconquête — réussite concrétisée dans l'évincement des Latins en Asie Mineure — l'empereur se rend compte petit à petit des difficultés du pas suivant, ainsi que des moyens à employer pour le faire réussir. Parmi ces moyens, la politique économique tient une place de tout premier rang ; ses objectifs étaient : à l'intérieur, de consolider l'Empire nicéen ; à l'extérieur, de miner les positions de Venise et de l'Empire latin. Il s'ensuit que les mesures destinées à encourager le développement de l'agriculture et de l'élevage ont dû se contourner dès les années qui suivirent à la paix de 1225 avec les Latins. Le décret somptuaire, dirigé contre les marchands vénitiens, adopté alors que la basilissa Irène était encore en vie, doit remonter selon toute probabilité aux années 1233—1235, époque où le conflit de Vatatzès avec la puissante République des lagunes touchait à son point culminant. Le basileus ne pouvait ignorer que l'or qui s'épanchait hors de ses frontières servait à consolider les positions de Venise, principale barrière sur la voie qui menait à Constantinople. Parallèlement aux mesures intérieures, l'empereur renforça le contrôle de la Propontide.

<sup>50</sup> Acropolites, p. 50—51 ; Gregoras, I, p. 29 ; cf. H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, p. 318—319.

<sup>51</sup> Tafel-Thomas, *Urkunden*, II, p. 320.

<sup>52</sup> Une année plus tard, le César de Rhodes commandait la flotte byzantine contre les Vénitiens (*Chronicon Andreas Danduli*, p. 295, cf. Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 92, n. 2).

<sup>53</sup> Acropolites, p. 51—52.

<sup>54</sup> Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 99.

tide<sup>55</sup> après son échec aux bords du Bosphore. Il paralysa le trafic de la Commune dans les détroits en donnant l'ordre à sa flotte de harceler sans merci les navires marchands vénitiens en route pour la capitale latine<sup>56</sup>. Les fruits de la politique de Vatatzès visant à isoler Constantinople et à étouffer sa vie économique allaient être cueillis un quart de siècle plus tard par Michel Paléologue.

Le protectionnisme rigide appliqué par l'empereur nicéen devait finir par miner profondément les positions des marchands vénitiens, en les écartant peu à peu du marché micrasiatique. Des témoignages indirects jettent le jour sur les moyens dont usaient les Byzantins au détriment des fils de la cité de Saint Marc. Par exemple, deux commerçants de Lucques, qui s'étaient rendus à Adramyttion avec une grosse somme d'argent sur eux, ont été arrêtés par les fonctionnaires de l'empereur Michel VIII Paléologue et emprisonnés. Au mois d'avril 1261, le pape Alexandre IV intervenait auprès du basileus en leur faveur, réclamant leur mise en liberté et la restitution de leurs biens<sup>57</sup>. On apprend à cette occasion que d'autres négociants latins étaient détenus dans les prisons nicéennes. Le pape Urbain IV, qui succéda à Alexandre IV, revient à la charge au mois de décembre 1261, pour prier Michel VIII de faire rentrer dans leur argent les marchands lucquois, libérés entre-temps<sup>58</sup>. Parmi les marchands latins retenus dans les prisons grecques, le texte du traité de Nymphaion mentionne des Génois, que l'empereur s'engageait à remettre en liberté dès que la Commune ligurienne l'aura ratifié<sup>59</sup>. Dans les circonstances de l'affrontement manifeste qui caractérise les rapports de l'Empire nicéen avec le monde latin à partir des années 1233—1234 et jusqu'à la reconquête de Constantinople, les basileis grecs recoururent même à des représailles, quand la protection de la vie économique de leur Etat était en jeu. Et cette sorte de mesures étaient elles aussi pointées comme de juste contre les marchands vénitiens. D'une situation exceptionnelle parmi les négociants péninsulaires bénéficiaient cependant les Pisans, qui sont attestés vers 1240 « apud Landermite in Romania in terra Bacassari »<sup>60</sup>, c'est-à-dire à Adramyttion, dans le territoire de Vatatzès. Les liens commerciaux entre Nicée et Pise continuèrent au cours des décennies suivantes, sous Théodore II et sous Michel VIII, le texte du traité de Nymphaion mentionnant les Pisans comme des « fideles nostri imperii »<sup>61</sup> — seuls bénéficiaires, entre les commerçants latins, d'un statut privilégié sur le marché d'Asie Mineure. A défaut de plus ample informé, on ne saurait préciser la nature des privilèges pisans. Mais la situation dont jouissait dans l'Etat nicéen les mar-

<sup>55</sup> N. Gregoras (I, p. 129) parle même d'une thalassocratie nicéenne dans les détroits.

<sup>56</sup> Th. Scutariotes, éd. C. Sathas, dans *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη* VII, p. 470.

<sup>57</sup> *Liber Jurium Reipublicae Genuensis*, I, Gênes, 1854, p. 1345.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 1307.

<sup>59</sup> J. et P. Zepos, *Jus graecoromanum*, Athènes, 1931, I, p. 491. Le volume très modeste du commerce génois avec la Romania pendant cette période (M. Balard, *Les Génois en Romantie entre 1204 et 1261*, « Mélanges d'archéologie et d'histoire », 178, 1966, p. 488) était probablement dû non seulement à l'opposition vénitienne, mais aussi à la politique économique des empereurs nicéens.

<sup>60</sup> R. Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*, II, Berlin 1900, p. 295.

<sup>61</sup> Zepos, *op. cit.*, I, p. 489. Sur l'activité des marchands pisans en Romania, au cours de cette période, cf. S. Borsari, *I rapporti tra Pisa e gli stati di Romania nel duecento*, RSI, 7, 1955, p. 477—492.

chands de la cité toscane, fidèle alliée de Frédéric II de Hohenstaufen dans son conflit avec la papauté et les communes italiennes<sup>62</sup>, était sans doute une conséquence de l'alliance politique de Jean III Vatatzès avec l'empereur allemand — alliance dont les débuts sont attestés au plus tard en 1238, quand les troupes nicéennes prirent part, aux côtés du Grand Staufen, lors du siège de Brescia<sup>63</sup>.

Partant de ces informations, on peut affirmer que — même si entre-temps la politique ou la pratique de la vie obligea le pouvoir central à transiger avec son protectionisme rigide, à atténuer la rigueur du décret somptuaire — les mesures économiques de Vatatzès sont néanmoins restées en vigueur sous Théodore II et au cours des années nicéennes du règne de Michel Paléologue, avant le traité de Nymphaion. Nées de raisons politiques, la tension croissante de la compétition entre l'Empire de Nicée et le monde latin, avec Constantinople pour enjeu, devait contribuer à les maintenir. Quand Michel Paléologue décida de les abolir, ce furent toujours les raisons politiques qui pesèrent sur sa décision.

Le deuxième problème important éclairé par l'étude de l'évolution des rapports vénéto-nicéens est celui du caractère revêtu par la politique économique de Vatatzès. On ne saurait, certes, contester le caractère autarchique de cette politique, que les recherches modernes ont mis en lumière. Toutefois, dans l'analyse de la politique de Vatatzès, on a souvent fait preuve d'un modernisme exagéré, dans le sens de l'assimilation des mesures économiques du basileus grec avec le protectionisme de l'époque moderne<sup>64</sup>, sans tenir compte des différences qui séparent l'Etat moderne de l'Etat médiéval sur le plan conceptuel, de même qu'en ce qui concerne les moyens à leur disposition. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que, d'après certaines sources de l'époque, même sous le règne de Jean III Vatatzès et de son fils les contacts de Nicée avec les marchands étrangers n'étaient pas tout-à-fait abolis. Les premiers témoignages en ce sens sont ceux relatifs aux rapports des Nicéens avec les marchands pisans ou du monde seldjoukide voisin — rapports dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. D'autres sources de l'époque montrent l'arrivée à Magnésie de marchands venus d'Egypte ou de l'Inde<sup>65</sup>; c'était là qu'on rencontrait aussi des négociants arabes, de la catégorie de ceux qui fournissaient à Théodore II les étoffes précieuses achetées pour son ami Georges Mouzalon<sup>66</sup>. Sans qu'on dispose de témoignages directs à cet égard, il est néanmoins à supposer que le protectionisme de Vatatzès et de Théodore II favorisa le développement des métiers dans l'Empire nicéen. Ce fut aussi

<sup>62</sup> Durant cette période, les marchands pisans étaient les seuls à jouir de privilèges commerciaux dans le Royaume de Sicile aussi (H. Chone, *Die Handelsbeziehungen Kaiser Friedrichs II, zu den Seestädten Venedig, Pisa, Genua*, Berlin, 1902, p. 92—93). Dans certains documents, Frédéric II appelle les Pisans les « fideles nostri », tout comme les empereurs nicéens (E. Winkelmann, *Acta Imperii inedita saeculi XIII et XIV*, Innsbruck, 1888, I, p. 681).

<sup>63</sup> S. Borsari, *Federico II e l'Oriente bizantino*, RSI, 63, 1951, p. 283—284.

<sup>64</sup> D. Xanalatos, *Wirtschaftliche Aufbau — und Autarkie-Massnahmen im 13. Jahrhundert (Nikänisches Reich 1204—1261)*, « Leipzig'ger Vierteljahrschrift für Südosteuropa », III (1939), p. 129 sq.

<sup>65</sup> Sculariotes, éd. Heisenberg, p. 286.

<sup>66</sup> *Theodori Ducae Lascaris Epistulae CCXVII*, éd. N. Festa, Florence, 1898, p. 98, 264—265.



le cas, selon toute probabilité, du vaste réseau de fortifications et des nombreux édifices publics dont ils dotèrent leur Empire<sup>67</sup>. Pour notre part, nous pensons que le pouvoir central a dû également encourager les contacts économiques avec certaines régions du voisinage. Les intérêts économiques nicéens manifestés dans la mer Noire, ainsi que la présence massive des hyperpères de Vatatzès dans les terres roumaines<sup>68</sup>, plaident pour l'hypothèse qui envisage l'existence de liens marchands entre Nicée et la région du Bas-Danube<sup>69</sup>, de tels liens répondant aux intérêts grecs autant qu'aux besoins de la société roumaine en plein développement. Un rôle important, dans le cadre de tels contacts, aura revenu à la population grecque des villes du littoral ouest-pontique, comme c'est le cas de Vicina qui, fort probablement, était déjà à cette époque à l'obédience de la patriarchie de Nicée<sup>70</sup>.

Par conséquent, les mesures économiques de Vatatzès ont un caractère bien complexe; elles ne peuvent revêtir leur véritable signification que considérées dans le climat propre à l'exil micrasiatique. Dans la conjoncture des graves problèmes extérieurs auxquels étaient confrontés les empereurs nicéens, ces mesures sont l'expression économique des mêmes impératifs qui, sur le plan religieux, se sont traduits par le développement du caractère militant de l'orthodoxie, et sur le plan politique culturel, par l'éclosion de certaines formes spécifiques de patriotisme au sein de la société nicéenne<sup>71</sup>. En même temps, elles sont dotées aussi d'un sens social, étant directement liées aux intérêts des classes moyennes de la population micrasiatique, sur laquelle reposait l'effort fourni par Jean III Vatatzès et par Théodore II Lascaris sur le plan de la politique extérieure.



A propos du traité de Nymphaion, les recherches modernes ont mis l'accent tout particulièrement sur sa part au déclin de l'Empire restauré, notamment à cause des clauses innovatrices qui marquent la rupture brutale d'avec la sage politique économique de Vatatzès et de son fils et qui devaient finir par transformer Byzance en simple annexe économique des républiques marchandes italiennes. On discute encore de nos jours les motifs qui poussèrent les parties intéressées à effectuer ce pas-là. En ce qui concerne la Commune ligurienne, les débats ont souligné la position

<sup>67</sup> Acropolites, p. 110; Scutariotes, éd. Heisenberg, p. 285 sq.; Gregoras, I, p. 24, 41—45. Cf. H. Ahrweiler, *Région de Smyrne*, p. 42 sq.

<sup>68</sup> O. Iliescu, *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, RESEE, VII (1969), p. 109—119. L'étude donne en annexe (p. 119) une carte de la diffusion de cette monnaie nicéenne dans le territoire roumain.

<sup>69</sup> Cf. à propos de cette hypothèse S. Brezeanu, *Asupra Inceputurilor pătrunderii monedei niceene la Dunărea de Jos* (Les débuts de la pénétration de la monnaie nicéenne au Bas-Danube), « Studii », XXVI (1973), n° 4, p. 699 sq.; Idem, *Byzantinische Wirtschaftskontakte an der Unteren Donau in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts, (1204—1261)*, « Dacoromania » III (1975—1976) p. 9—16.

<sup>70</sup> V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*, RHSEE, XXII (1945), p. 193, sq.; G. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 35, 53—54.

<sup>71</sup> Sur le sentiment patriotique né dans l'exil micrasiatique, J. Irmscher, *Nikāa als „Mittelpunkt des griechischen Patriotismus"*, BF, IV, 1972, p. 114—147.

difficile où elle se trouvait par suite des défaites que lui avait infligées sa rivale de l'Adriatique, rendant imminente son éviction du commerce levantin <sup>72</sup>. On a évoqué aussi les perspectives du commerce pontique à la lumière de l'unification du vaste territoire compris entre les Carpates et le Pacifique, réalisée par l'Empire mondial des Mongoles <sup>73</sup>. Quand il a fallu expliquer les immenses concessions acceptées par la partie grecque, les spécialistes mirent en lumière le désir du basileus de contrecarrer les menées du pape, qui tâchait d'attirer Gênes sous la bannière de la croisade anti-grecque et aux côtés de Venise <sup>74</sup>. Ils attirèrent également l'attention sur les difficultés dressées devant Michel Paléologue, dont le dessein était de chasser les Latins de Constantinople et de toute la Romania <sup>75</sup>. Ces arguments sont tous parfaitement fondés. Mais, pour ce qui est de l'Empire nicéen, des raisons internes tout aussi puissantes déterminèrent l'acte de mars 1261 du basileus. Tout d'abord, la position personnelle de Michel Paléologue à ce moment. Grâce à son habileté généralement reconnue, il était parvenu à se faire proclamer empereur avant le basileus légitime, non sans éveiller cependant la vive opposition des différents milieux de la société nicéenne. Sa situation devait sortir consolidée de la victoire de Pélagonie, sans lui permettre pour autant de réaliser ce qui lui tenait le plus au cœur : la complète éviction du basileus légitime et la fondation de sa propre dynastie. La conquête de Constantinople au prix de n'importe quels sacrifices devait fournir la justification de l'acte politique qu'il se préparait de traduire en fait. Une première tentative en vue de reconquérir la Nouvelle Rome devait rendre parfaitement évidentes les difficultés d'une telle entreprise. Elle montra — si besoin était encore de le faire voir — que le seul obstacle à cet égard résidait dans la force maritime de Venise.

Mais l'acte de Michel Paléologue de 1261 comporte aussi d'importantes implications sociales. C'est à juste titre qu'on a interprété la révolte aristocratique du mois d'août 1258 contre le régime des Mouzalons comme le symbole de la réaction manifestée par l'élite constantinopolitaine vivant dans l'exil face à la politique sociale de Jean III Vatatzès et, surtout, de Théodore II Lascaris, qui prenait appui sur les classes moyennes de la population micrasiatique, « la revanche constantinopolitaine contre l'Etat micrasiatique qu'était en train de devenir l'Empire de Nicée » <sup>76</sup>. Toutefois, l'assassinat des Mouzalons et l'avènement au trône de Michel VIII Paléologue ne devaient être que les premiers pas de « la revanche constantinopolitaine », la conquête de Constantinople ainsi que les mesures ultérieures de la politique interne et externe du premier Paléologue constituant son parachèvement. Entre ces deux moments-là, le traité de Nymphaion fut l'étape décisive. L'aristocratie nicéenne était partisane des concessions commerciales au profit des villes italiennes, tout comme elle s'était montrée hostile à la politique économique de Vatatzès, dont le caractère autori-

<sup>72</sup> D. J. Geanakoplos, *Emperor Michael Paleologus and the West*, Cambridge, Mass., 1959, p. 90.

<sup>73</sup> M. Berza, *op. cit.*, p. 416.

<sup>74</sup> C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero Bizantino e i Turchi*, « Atti della Società di Storia Patria », 28, 1898, p. 665.

<sup>75</sup> Fr. Thiriet, *op. cit.*, p. 113.

<sup>76</sup> H. Ahrweiler, *L'idéologie politique*, p. 113.

taire lésait ses intérêts. Car, si la politique économique d'un Jean III ou d'un Théodore II avait pour *conditio sine qua non* l'existence d'un pouvoir central absolu, la politique concessive vis-à-vis des communes italiennes, coïncida avec la décentralisation de l'Etat et l'affirmation des forces byzantines centrifuges.



Au terme de notre analyse, on peut se poser la question si « l'économie est-elle au service de la politique ? ou bien n'est-elle pas une maîtresse servante qui commande quand on croit qu'elle sert ? »<sup>77</sup>

En ce qui nous concerne, nous pensons que chez Théodore I<sup>er</sup> et chez Michel VIII le politique prend incontestablement le pas sur l'économique. Plus complexe s'avère le rapport entre ces deux facteurs dans le cas de Vatatzès et de son fils. Du moins, chez Vatatzès on surprend une très nette prise de conscience de la fonction du commerce par rapport à la situation financière de l'Etat, voire sur la manière dont la politique économique influe sur la dynamique sociale de l'Etat, même si les objectifs d'une telle politique sont en dernière instance d'ordre fiscal et militaire. C'est pourquoi, le facteur économique a pu avoir un certain poids dans la marche politique à un moment ou à un autre. Toutefois, étant donné que la reconquête de Constantinople et des autres territoires byzantins perdus en 1204 était la raison même de l'existence de l'Etat grec en exil, c'est toujours le politique qui domine même dans le cas de ces deux empereurs. Malgré la complexité des facteurs qui jouèrent dans les changements de direction subis par la politique économique lascaride, les tournants de sa courbe coïncident chaque fois avec les moments essentiels pour la position extérieure de l'Etat nicéen : la reprise d'une politique de concessions commerciales au profit des Vénitiens répondait à l'établissement d'un *modus vivendi* avec le monde latin, qui avait mis son existence en péril pendant une dizaine d'années ; le commencement de l'œuvre économique de Vatatzès est étroitement lié au début de l'offensive générale des Grecs d'Asie Mineure en vue de la reconquête de Constantinople, dont le principal support était la force maritime de la Commune adriatique ; quant à la reprise des privilèges économiques encore plus importants accordés aux marchands génois par Michel Paléologue, elle était commandée par les objectifs immédiats de la politique intérieure et extérieure de l'empereur.

---

<sup>77</sup> M. Mollat, *Le commerce maritime normand à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1952, p. 542.

# REMARQUES SUR LE TRAVAIL MANUEL À BYZANCE AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

TUDOR TEOTEOI

Bien que les sociétés médiévales ne fussent pas à même d'attribuer au facteur économique sa valeur réelle — ce fait constituant un acquis des temps modernes —, le sentiment du rôle considérable de ce facteur pour l'existence humaine se dégage parfois de la lecture des sources historiques de la période en question. On pourrait dire même que sa présence est d'autant plus frappante que le désir de saisir la réalité est plus évident. Cependant, ce désir s'est accusé de préférence dans l'Occident de l'Europe plutôt qu'à Byzance, où le caractère rhétorique marqué de ces sources met mieux en lumière le penchant contraire : celui d'une évocation de la réalité.

D'autre part, le faible degré de développement des forces productives et de la technique — trait général du moyen âge — devait conduire à reléguer les forces productives dans la catégorie du travail manuel, activité réservée en règle générale aux classes inférieures de la pyramide sociale.

En revanche, l'Occident devait connaître un processus incessant de « démocratisation » du travail productif, c'est-à-dire que les classes supérieures de la société vont commencer à s'intéresser aux activités auparavant traitées d'indignes d'un tel honneur — par exemple le commerce. Par conséquent, les activités vouées au mépris de la mentalité féodale verront elles aussi leur statut social s'élever. Cette évolution mena même à la naissance de certaines formes étatiques dans le genre des républiques italiennes, qui finiront par devenir l'un des ferments actifs de la dissolution de Byzance.



La sorte de mépris, de *ἀδοξία*, attaché par les Byzantins, par ceux de la haute société byzantine tout au moins, au travail productif se reflète dans leur goût pour la rhétorique, qui semble augmenter avec le temps. Ce penchant rhétorique est illustré entre autres par la manière dont ils ont adopté et développé le genre des dialogues imités de Lucien. Toutefois, l'effervescence politique et sociale qui suivit à la mort d'Andronic III devait éveiller l'intérêt pour la vie quotidienne. De l'avis général, les sources importantes en ce qui concerne la prise de position face aux réalités sociales du temps remontent justement à cette période. Tel est par exemple le cas des deux discours de Neilos Kabasilas, l'un dirigé contre les usuriers et connu depuis longtemps, l'autre cité pour la première fois par O. Tafrali (qui le rattacha, pourtant, à la révolte des zélotes de Thessaloniques). Mais il existe de cette même période, ou, pour plus d'exacrité, de l'intervalle des années 1342—1345, l'ouvrage d'un auteur moins connu, également rédigé dans le style des dialogues de Lucien. Intitulé « Dialogue du riche avec le

pauvre », l'œuvre appartient à Alexios Makrembolites — subalterne d'un personnage que l'Histoire de Jean Cantacuzène nous rend assez familier <sup>1</sup>. « S'étant occupé pendant longtemps de l'enregistrement des terres (ἀπογραφαί) et disposant d'une grande expérience dans cette sorte de questions », Patrikiotes — car c'était là son nom — se montre au moment où Cantacuzène venait d'ordonner par écrit aux stratiotes des villes de se préparer pour l'éventualité où une campagne contre les Mysiens deviendrait nécessaire <sup>2</sup>. « Voyant cependant bon nombre, non seulement de ceux inscrits dans les listes militaires, mais aussi des autres non rares, comme ils négligent complètement leurs devoirs envers les campagnes militaires et privent ainsi l'Etat (τὸ κοινόν) du profit tiré d'eux, sous prétexte que les ressources (αἱ χορηγία) attribuées à chacun d'eux par l'empereur sont insuffisantes, il (c'est-à-dire Jean Cantacuzène, à l'époque grand domestique puisqu'il s'agit de l'été de 1341, juste après la mort d'Andronic III) se mit à méditer comment les sortir du manque de ressources qui les oppressait, en complétant à tout un chacun ce qui lui manquait de la *pronoïa* (les italiques nous appartiennent, T.T.) attribuée par l'empereur » <sup>3</sup>. C'est dans cette circonstance que Patrikiotes offrit ses biens et ses services, loué par Cantacuzène pour la générosité avec laquelle il se donna à la cause publique « non dans un esprit de lucre », mais pour rendre « l'Empire des Romains plus grand et plus illustre ». Patrikiotes lui confessa alors que sa générosité était née aussi de ses remords quant à la provenance de sa richesse : les abus fiscaux auxquels il s'était adonné avaient fini par éveiller en lui un sentiment de repentance et le désir d'expier les injustices commises. Afin d'alléger sa conscience, il avait pensé tout d'abord d'édifier un monastère et de distribuer de l'argent aux « pauvres mendiants » (εἰς πένητας ἀγύρτας). Réfléchissant à la longue que son argent risquait d'être prodigué ainsi sans grand profit, soit en dépenses inutiles, soit confié à des mains indignes, il lui vint l'idée de le tenir à la disposition de Cantacuzène pour lui donner l'emploi le plus convenable et le dépenser de la sorte « dans les intérêts communs des Romains ».

La même source nous apprend aussi le montant de la richesse dont Patrikiotes entendait disposer à cet effet. Comme Cantacuzène lui demandait de combien d'argent il disposait, sa réponse fut qu'il possédait cent mille *nomismata* en numéraire, à part quarante mille *nomismata* en pièces de mobilier et divers objets de prix, en or et en argent <sup>4</sup>. Pour mieux saisir l'importance de ces sommes rappelons que l'argent légué à sa mort (en 1317) par l'impératrice Irène de Montferrat étant divisé en deux parts, l'une à

<sup>1</sup> Ihor Ševčenko, *Alexios Makrembolites and his "Dialogue between the Rich and the Poor"*, ZRVI, 6, 1960, p. 190 et 200. L'éditeur est d'avis que le dialogue a dû être composé dans la capitale, entre les tremblements de terre des mois octobre—novembre 1343 et le massacre des aristocrates de Thessalonique (1345), qui ne s'y trouve pas mentionné. Le tremblement de terre de 1343 est mentionné dans une petite chronique (éd. B. T. Gorjanov, *Nezdannij anonimnij vizantijskij hronograf XIV veka*, VV, II (XXVII), 1949, p. 285).

<sup>2</sup> Le conflit byzantino-bulgare a revêtu cette fois-ci un aspect dynastique : l'ex-tzar Ivan Šišman (1330—1331) était allé chercher asile dans l'empire byzantin après la perte de son trône. Cantacuzène donne de longs détails sur la manière dont les Byzantins refusèrent d'accéder aux demandes d'extradition, malgré les grandes insistances des autorités bulgares vers la fin du règne d'Andronic III.

<sup>3</sup> Cantacuzène, *Historiarum libri*, éd. Bonn, (= Cant.), II, p. 58.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 62.

distribuer comme de juste entre ses fils, l'autre destinée à la restauration des édifices religieux suivant le désir de son époux Andronic II, la seconde somme — que Grégoras considérait comme très importante (ce qui l'incite à souligner la portée d'un tel acte, ainsi que le fait que l'empereur accordait plus d'intérêt à la réfection des édifices de culte déjà existant qu'à la construction des nouveaux) — montait à plusieurs milliers de *nomismata*. « Plusieurs milliers » veut dire que si nombreux qu'ils fussent, ils ne pouvaient guère dépasser dix mille, car dans ce cas-là notre écrivain aurait écrit « myriades » au lieu de « chiliades ». Même si chaque fils d'Irène recevait une partie égale à la somme affectée à la restauration des églises, cette partie ne pourrait représenter plus de dix mille *nomismata* par personne. En multipliant cette somme par le nombre des enfants d'Irène et ajoutant au tout la part qui revenait à la réfection des monuments on n'obtient ni la moitié des cent quarante mille hyperpères offerts par Patrikiotes, qui disposait donc d'une richesse de beaucoup supérieure à une dotation impériale. La chose ne saurait passer pour invraisemblable, puisque, à la suite de l'entrée dans Constantinople d'Andronic III (le 24 mai 1328) et de sa victoire sur son grand-père, Andronic II, celui-ci se vit allouer le revenu annuel des pêcheries de la capitale, estimé à environ dix mille *nomismata* <sup>5</sup>.

Ce fut dans ces circonstances qu'on pillait les luxueuses maisons de Théodore Métochite, le grand logothète d'Andronic II. Une partie de ses biens aboutirent à la trésorerie impériale (τὸ βασιλικὸν πρυτανεῖον), alors que l'autre partie était distribuée à la populace constantinopolitaine. Des voix s'étaient élevées à cet égard, prétendant que les richesses respectives représentaient le sang et les larmes des pauvres, accumulés par ceux auxquels avait été confiée l'administration des villes et campagnes byzantines. La vindicte populaire détruisit alors également les lettres avec les notes détaillées de Métochite relatives aux sommes données aux différentes personnes de son entourage (φίλοι) <sup>6</sup>. Il est facile de concevoir la valeur que ces notes auraient eu pour nous. Tout aussi précieuses auraient été les copies des cinq cents lettres adressées par Jean Cantacuzène à la mort d'Andronic III aux gouverneurs administratifs des provinces impériales, que le texte désigne par le terme d'épîtres des éparchies, ainsi qu'aux percepteurs qui prélevaient les impôts, pour les mettre en garde contre les abus qu'ils auraient pu commettre en pensant que tant que durera la vacance du trône il n'y aurait personne pour leur en demander compte <sup>7</sup>. La copie de telles lettres aurait permis de dresser une liste complète des provinces administratives de l'Empire byzantin à cette époque. Sans compter encore qu'elles auraient révélé les noms des gouverneurs de ces provinces, les titres auliques qui étaient les leurs, ainsi que nombre d'autres éléments susceptibles de fournir une image générale de la vie économique et de l'organisation administrative de Byzance.

Par contre, les manuscrits de l'époque comportent souvent des listes d'*offikia*, c'est-à-dire des dignités à fonctions publiques (impériales et patriarcales), d'où il résulte que celles-ci présentaient aux yeux des

<sup>5</sup> Grégoras, *Byzantina historia*, éd. Bonn, (= Greg.), I, p. 428.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 425—426.

<sup>7</sup> Cant., II, p. 14—15.

Byzantins un intérêt nettement supérieur à tout autre. La conclusion à tirer d'un tel état des choses est que la province n'avait pas réussi à s'imposer suffisamment pour égaler sinon estomper l'éclat mirifique du centre et de la capitale. Comparée au prestige des dignités et fonctions de la hiérarchie centrale qui, en dépit de leur caractère bureaucratique et de leur manque fréquent de contenu, constituaient des sources de revenu plus importantes que les activités liées directement au travail productif, l'administration provinciale restait de second ordre<sup>9</sup>.

Commentant cette différence de position dans le processus de la production des biens matériels en tant que source de l'inéquité sociale, Alexios Makrembolites soulignait le statut inférieur attribué à l'activité productive, qui réclamait de grands efforts et n'obtenait qu'une rémunération infime. Ceux qui se trouvaient dans cette situation étaient « les pauvres », parmi lesquels l'auteur du Dialogue se comptait lui-même, en écrivant « et nous nous dépensons dans des activités nombreuses, à la suite desquelles le gain obtenu est minime sinon même nul ; cependant que pour vous [les riches, N.D.A.] le grand profit s'accompagne d'un petit effort »<sup>9</sup>. Il continue : « Même si nous autres, dépourvus de biens, passons pour être de sang moins noble que le vôtre, nous prouvons toutefois souvent combien utiles sommes-nous ; car nous différons de vous par la richesse et non par nature, et vous ne pouvez pas vous dispenser de notre aide. De nos rangs viennent les travailleurs de la terre, les bâtisseurs des maisons, des navires, les artisans, tous ceux qui forment les assises des villes ; et de vos rangs, si difficile soit-il à le dire, de vos rangs sortent les profiteurs, les hommes élevés dans la mollesse et ceux qui dirigent les destinées publiques avec la démesure de leurs désirs, ceux qui ruinent les villes et font augmenter la pauvreté »<sup>10</sup>. En réunissant dans le même passage les riches et les pauvres, Makrembolites avait en vue les coupes d'or, les vêtements brillants et couverts de dorures, les pièces de monnaie dont l'or de toute première qualité était thésaurisé en abondance dans des coffrets de bois qui faisaient la richesse des premiers, alors que les seconds, les siens, devaient se contenter du vin éventé et sans effet des vases de terre, des vêtements en poils de bêtes, cependant que l'argent qu'ils maniaient était celui des monnaies divisionnaires d'argent et de bronze, les oboles affectés à l'achat de la nourriture quotidienne.

Les pauvres présentés par le Dialogue ou que son auteur prétend représenter sont les indigents de la ville. Malheureusement, aucune source de celles connues jusqu'à présent ne rend compte de la situation sociale où se trouvaient à l'époque les pauvres du monde rural. Pour la civilisa-

<sup>9</sup> En ce qui concerne l'administration provinciale, il convient de valoriser un renseignement fourni par la vie du moine athonite Germanos pour la période du XIII<sup>e</sup> siècle, juste après la restauration de Byzance par les Paléologues. Cette source précise que les parents de son héros étaient des citoyens honorés de la ville de Thessalonique, tant pour leurs richesses, que pour les hautes fonctions détenues dans l'administration : son père avait été nommé par l'empereur même à la tête de « ceux qui géraient les revenus et les dépenses de la ville » (éd. P. Joannou, *Vie de S. Germain l'Agiorite par son contemporain le patriarche Philothée de Constantinople*, An Boll, LXX, 1952, p. 51, l. 15—22). C'est dans cette qualité qu'il allait relater plus tard à son fils comment deux citoyens de la ville prétendaient qu'ils avaient fait l'objet d'une injustice, par des impôts et autres pratiques fiscales abusives (*ibidem*, p. 69, l. 20—25).

<sup>9</sup> I. Ševčenko, *Dialogue*, ZRVI 6, 1960, p. 205, l. 28—29.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 210, l. 6—13.

tion byzantine, l'élément dominant était la ville, le centre politique-administratif auquel se subordonnait la vie des campagnes bien que l'agriculture n'ait jamais cessé de constituer la maîtresse pièce de son économie. Peu sensibles à la nature, lui préférant les modèles livresques de la rhétorique antique, les Byzantins ne tiraient qu'une maigre inspiration de ce qu'on pourrait appeler « la vie rurale » ; même si celle-ci leur assurait l'existence, ils vivaient dans un monde dominé par une aristocratie citadine, dont l'idéal était de détenir des fonctions dans l'entourage de l'empereur ou des dignités (civiles, militaires et ecclésiastiques) dont le centre naturel était la ville.

Cet esprit bureaucratique, cet étatisme ont imprimé profondément leur marque sur le monde byzantin avec pour conséquence de réduire sensiblement son intérêt pour le milieu naturel et les possibilités de l'homme de le modifier à son profit. Les suites du fait que les Byzantins ne se rendirent pas compte de la valeur sociale de toute activité productrice de biens matériels ont été le mépris du travail manuel, ainsi que la position inférieure dans la société de ceux qui peinaient avec leurs bras. Il s'agissait sans doute d'une mentalité héritée et non d'une création propre au monde byzantin<sup>11</sup>. Mais il convient de retenir que ce monde byzantin n'a pas su surmonter l'inertie du passé ; tout au contraire, la force de celle-ci ne fit qu'augmenter avec le temps. Les croisades et la confrontation des Byzantins avec l'Occident devaient accentuer encore plus cet état d'esprit. Anne Comnène justifie son hostilité envers les Occidentaux, leur reprochant entre autres défauts leur esprit entreprenant, leur audace, leur aptitude à traduire leur pensée en fait sur le champ<sup>12</sup>.

A moins de trois siècles plus tard, Demetrios Kydones, en parlant de l'abîme qui s'était ouvert entre les deux mondes jadis unis, montrait que les Byzantins s'étaient engagés sans espoir de retour dans la voie de l'antique division de la gent humaine en deux camps : les Hellènes et les Barbares, se nourrissant de l'idée que tous ceux qui leur étaient étrangers manquaient de jugement et d'éducation (πᾶν ἀνόητον καὶ σκαιόν) et que les Barbares n'étaient en rien supérieurs aux ânes et aux bœufs : « comptant les Latins<sup>13</sup> aussi dans les rangs de ces-derniers [les Barbares — N.D.A.], ils ne reconnaissent rien d'humain en eux, se réservant à eux-mêmes tel un héritage Platon et son disciple [donc, Aristote] et s'attribuant toute la sagesse des Hellènes<sup>14</sup>, alors qu'ils rejettent avec mépris

<sup>11</sup> Ce mépris pour le travail manuel à Byzance offre une nette analogie avec la mentalité qui dominait la ville romaine de la basse-époque, minée par la crise du système esclavagiste, quand « on se serait déshonoré par l'exercice d'un métier ou d'une industrie » — R. Latouche, *Les origines de l'économie occidentale (IV<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1970, p. 22. Le même état d'inertie explique sans doute également l'absence à Byzance des innovations dans le domaine de la technique agricole dont l'Occident de l'Europe avait bénéficié (cf. Lefebvre des Noëttes, *Le système d'attelage du cheval et du bœuf à Byzance et les conséquences de son emploi*, « Mélanges Charles Diehl », I, Paris, 1930, p. 183—190). Sous ce rapport aussi Byzance se figeait donc dans la tradition héritée de Rome.

<sup>12</sup> *Aléxiade*, éd. B. Leib, Paris, 1967, I, p. 10 et 38 ; II, p. 210—211 ; III, p. 13, 28, 51, 107.

<sup>13</sup> C'est ainsi qu'étaient désignés les Occidentaux par les Byzantins parce qu'ils usaient du latin comme langue de culture et de culte.

<sup>14</sup> Également appelée la sagesse « du dehors » — expression qui chez les Byzantins englobait la totalité du domaine de la connaissance profane, celle située en dehors de la théologie, qui était définie, elle, comme la sagesse « intérieure » ou « de chez nous », c'est-à-dire appartenant aux Byzantins et qui avait manqué aux Hellènes de l'Antiquité.



sur le compte des Latins le métier des armes et quelques ignobles activités d'épiciers. Car il n'y avait auparavant personne qui puisse convaincre les nôtres qu'ils pouvaient avoir quelque chose de commun avec eux dans leur tour de pensée ou que ceux-là soient à même d'avancer quelque opinion compétente en dehors de ces métiers bon marchés et entachés de banalité »<sup>15</sup>.

Les commentaires de la campagne militaire dirigée par Michel IX contre les Turcs au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, dont l'échec est attribué par Grégoras à la déchéance de l'armée, fournissent à l'historien un élément véridique et l'occasion bienvenue d'une critique sévère de la société byzantine, qui avait négligé les activités militaires. Dans ce contexte, Grégoras parle de la qualité inférieure des combattants byzantins, dont les troupes se composaient d'une « populace » nombreuse provenant des rues et des champs, à laquelle s'ajoutaient ceux qui gagnaient leur vie avec « la bêche et la pioche »<sup>16</sup>, autrement dit les travailleurs manuels qui déshonorent de leur présence la profession militaire. Et notre auteur estime les classes sociales adonnées au travail manuel indignes non seulement du métier des armes, mais aussi de certaines autres professions, par exemple de la profession ecclésiastique. Malgré son respect pour les qualités spirituelles du patriarche Arsène, sous le pontificat duquel Michel VIII Paléologue usurpa le trône des Lascaris, Grégoras ne manque pas de mentionner, avec une teinte dépréciative, que sous le rapport des affaires administratives et politiques l'édit patriarche était au-dessous « même de ceux qui rentrent chez eux tard dans la nuit, pioche en main »<sup>17</sup>.

Un trait général des informations — du reste peu nombreuses — concernant le travail agricole ou la pratique des métiers à Byzance pendant la basse-époque est leur apparition, en quelque sorte fortuite, dans les sources. Les mentions à cet égard ne sont pas le fruit d'un intérêt pour l'aspect concret du travail respectif ou pour ses résultats, leurs buts étant étrangers à cette sorte d'intérêt. Par exemple, nous apprenons l'existence de quatre ateliers spécialisés dans la vente des étoffes, de la région de Smyrne, notés à l'occasion d'une liste des biens de Goudelès Tyrannos<sup>18</sup>; la corporation des maçons de Thessalonique et surtout son chef, Georgios Marmaras, nommé πρωτομαστορ τῶν οἰκοδόμων (δομητόρων)<sup>19</sup>, sont mentionnés pour avoir évalué à 250 hyperpères certaines maisons à vendre vers la fin du premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle; une allusion à un tailleur est faite à propos des vêtements de Jean Cantacuzène lors de son premier couronnement à Didymoteichon (le 26 octobre 1341)<sup>20</sup>; un homme « de

<sup>15</sup> D. Kydones, l'« Apologie de sa propre foi », chez G. Mercati, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*, Cité du Vatican, 1931, p. 365, l. 80—86.

<sup>16</sup> Greg., I, p. 256.

<sup>17</sup> *Ibidem*, I, p. 66.

<sup>18</sup> MM, IV, Vienne, 1871, p. 286.

<sup>19</sup> Franz Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, I, Munich, 1948, p. 306, l. 33 (doc. n° 112 du mois de mars 1326); W. Regel, E. Kurtz, B. Korabiev, *Actes de Zographou*, annexe à VV, XIII, 1907, p. 54—56 (doc. n° XXV de l'an 1327). A part l'origine occidentale de la notion de μαστορ, remarquons aussi dans le dernier cas l'origine latine de quelques « terminis technici » du domaine de la construction des maisons, par exemple κανάλος (*ibidem*, p. 54, l. 18—20).

<sup>20</sup> Cant., II, p. 168. L'intérêt de l'auteur ne porte pas sur le tailleur, mais sur l'anecdote relatée par le texte.

ceux qui tissent les habits de pourpre de l'empereur » fit l'objet d'une guérison miraculeuse de Grégoire Palamas<sup>21</sup>; un acte de donation de l'an 1392 fait état d'un atelier (sans aucune précision quant à sa nature) propriété de Demetrios Tzeringes et situé dans la cour d'un couvent de Thessalonique, qui bien des années auparavant avait été la proie d'un incendie<sup>22</sup>; des « grands maîtres jardiniers » (ἀνεπίληπτοι κηπουροί) étaient appelés en tant qu'experts dans un procès du monastère Iviron avec les Argyropouloi de Thessalonique, qui avaient affermé les terres du monastère dans la période 1403—1421<sup>23</sup>. Ces quelques exemples ne prétendent guère fournir une liste exhaustive des divers métiers, qui ne sont mentionnés qu'accessoirement dans le texte respectif, dont l'intérêt porte sur d'autres questions.

Parmi les rares exceptions à cette règle comptent deux lettres anonymes, inédites jusqu'à présent, adressées à Tzykandyles — très probablement, ce Tzykandyles était le fameux copiste de l'œuvre de Jean Cantacuzène, des années 1358—1370. Ces lettres avaient pour objet de prier leur destinataire une encre noire de meilleure qualité que celle qu'on trouvait à l'époque sur le marché. Leur auteur se plaint de ce que l'encre qu'on pouvait alors acheter était insuffisante et qu'elle n'était pas de la qualité prétendue par ses vendeurs : confectionnée à la hâte, on ne l'exposait plus au soleil aussi longtemps qu'il était nécessaire<sup>24</sup>. Particulièrement important pour les détails relatifs à la manière dont on fabriquait l'encre à Byzance, le fragment en question constitue une singularité par les précisions « technologiques » qu'il nous apporte. La valeur de ces détails serait sensiblement supérieure s'ils s'accompagnaient de quelques précisions au sujet des métiers en rapport avec l'activité de production proprement dite. Malheureusement, en ce qui concerne cette dernière question, l'information dont nous disposons est de beaucoup plus maigre. Parfois, les documents des monastères comportent quelques données sur les « ateliers » ou les « moulins » (considérés eux aussi comme une sorte d'ateliers) desservant les couvents respectifs. Encore moins fréquentes sont les mentions des *praktika* désignant un paysan tailleur (ράπτης), un autre forgeron (χαλκικός), ou savetier (τζαγγάρης)<sup>25</sup>. Ils pratiquaient leur métier dans le cadre restreint du village ou du domaine respectif, en même temps que les travaux du champ et sans que le produit de leur activité insuffisamment spécialisée, ait jamais pris le chemin du marché.

Eloquent de ce point de vue-là nous semble le fait qu'un appareil de guerre utilisé par les Byzantins au siège de Philippopoli et dont Cantacuzène donne la description minutieuse était l'œuvre d'un Occidental<sup>26</sup>.

<sup>21</sup> Philotheos Kokkinos, *Encomion Gregorii Palamae*, PG 151, col. 640 (ἀνὴρ τις τῶν ἀλουργίδας ἰστουγούτων βασιλικάς).

<sup>22</sup> F. Dölger, *éd. cit.*, 310—311 (doc. n° 114 du mois d'oct. 1392).

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 266, l. 15 (doc. n° 102 du mois de déc. 1421). Laissons de côté les fonctionnaires préposés à veiller sur les détails techniques d'un recensement fiscal, subordonnés en règle générale aux *apographeis*, tels les *geometrai*, par exemple (J. Bompaire, *Actes de Xeropotamou*, Paris, 1964 (coll. « Archives de l'Athos », III), p. 167—168, doc. n° 19 du 1319).

<sup>24</sup> Cf. Sp. Lambros, *NE*, IV, 1907, p. 172—173.

<sup>25</sup> Otto Mazal, *Die Praktika des Athosklosters Xeropotamou (Ein Beitrag zur byzantinischen Wirtschaftsgeschichte des 14. Jahrhunderts)*, JÖBG, XVII, 1968, p. 113.

<sup>26</sup> ἐκ Γερμανῶν τις περὶ τειχομαχικῆς μηχανᾶς ἐξησκημένος (Cant., I, p. 173, l. 19—20).



Les sources traitant de la vie monastique usent d'une forme d'expression moins recherchée, car elles s'adressent également aux couches inférieures de la société. Elles se révèlent, en outre, plus sensibles à la vie et au labeur du petit peuple.

Mentionnée précédemment dans une note, la vie de l'athonite Germanos (1252—1336) ouvre la série des références dont nous nous proposons de faire état ci-après. Notre choix a été décidé tant par des raisons d'ordre chronologique, que par l'intérêt exceptionnel de certains détails qui nous sont communiqués par cette voie. Un épisode de l'enfance de Germanos nous le montre envoyé un jour par son père pour surveiller les ouvriers qui travaillaient leur vignoble (τοῖς τοῦ ἀμπελῶνος ἐργάταις). Une fois arrivés au vignoble « les gens s'adonnèrent avec zèle à leur travail », compte tenu du maître pour lequel ils œuvraient et du gain qui récompensait leur peine<sup>27</sup>. Cependant, l'âme charitable de Georgios (tel était le nom laïque de Germanos) s'émut de voir les hommes en sueur, accablés de fatigue et de la chaleur du midi : « estimant comme la pire des injustices de ne point alléger leur fardeau et leurs efforts, d'autant plus que la paye fixée ne lui semblait pas en rapport avec leur peine »<sup>28</sup> (les italiques nous appartiennent, T.T.), il ordonna aux hommes de laisser leurs bèches et leurs houes, pour se reposer à l'ombre des arbres. Et pendant que l'un sommeillait, qu'un autre nettoyait sa tunique et qu'un troisième cueillait des légumes, s'appêtant à apporter de l'eau et le bois nécessaire pour faire un bouillon, Georgios s'écarta un peu, s'entretenant « seulement avec le Seigneur, en *hésychia* » et tenant entre ses mains le psautier dont il ne se séparait jamais. Mais son père, venant plus tard et se rendant compte sur place de ce qui se passait, il rassembla les gens, les remettant au travail, et punit son fils de quelques coups, « le renvoyant à la maison comme un homme de rien et inutile »<sup>29</sup>. L'épisode est clos, sans d'autres précisions quant à la somme d'argent payée aux ouvriers — car le but du récit n'était pas de fournir des détails de cet ordre mais de bien mettre en lumière la charité de Germanos.

Plus tard, quand le même Germanos deviendra moine au Mont Athos, la même source raconte qu'il accomplissait toutes sortes de travaux difficiles, portant souvent sur son dos de grosses charges, malgré les sentiers accidentés réunissant les divers monastères de la Sainte Montagne. Cet acte semblait d'autant plus méritoire au patriarche Philothée, qu'il s'agissait d'une personne de sang noble, habituée à être servie dans les moindres choses<sup>30</sup>.

Le récit de la vie de Grégoire le Sinaïte (+1346) — personnage qui contribua à la diffusion au Mont Athos des traits spécifiques pour cette époque de la direction hésychaste et fut le guide spirituel du patriarche Kallistos I<sup>er</sup> (1350—1353 et 1355—1363) — montre que bien que absorbé

<sup>27</sup> P. Joannou, *éd. cit.*, (ci-dessus, n. 8), AnBoll, LXX, 1952, p. 58, l. 28—32.

<sup>28</sup> καὶ ἀδικίαν τὴν ἐσχάτην ὡσπερ νομισας τὸ μὴ κουφίσαι τὸ βᾶρος καὶ τὸν κάματον τοῖς ἀνδράσι, μάλιστα καὶ τῶν ὀρισμένων μισθῶν οὐκ ἀναλόγων ἐκείνῳ νομισθέντων τοῖς πόνοις (*ibidem*, p. 59, l. 5—7).

<sup>29</sup> *Ibidem*.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 66.

en « la prière mentale » et la « contemplation spirituelle », celui-ci ne s'esquivait pas des travaux manuels du couvent de Magoula. Il « accomplissait de bon cœur le service qui lui avait été confié au *mankipeion* et à la cuisine »<sup>31</sup>.

Philotheos Kokkinos (1353—1354 et 1363—1376), le successeur de Kallistos au siège de la patriarchie œcuménique, a laissé, entre autres écrits, le récit de la vie d'un ermite athonite moins connu : Sava le Nouveau ou le Jeune. Il raconte comment alors que Sava se trouvait encore à un degré moins avancé de vie monastique, celui-ci rendait certains services pratiques aux autres moines, qui s'adonnaient à la contemplation. Par exemple, en début de l'année, il se chargeait de ramener des monastères plus riches les provisions nécessaires<sup>32</sup>; comme l'année byzantine commençait le 1<sup>er</sup> septembre, il semble naturel que le ravitaillement ait eu lieu en automne, la saison des récoltes déjà emmagasinées.

Les travaux manuels à la cuisine du couvent sont également attestés en ce qui concerne la jeunesse du patriarche Athanasios I<sup>er</sup> (1289 — 1293 et 1304—1310)<sup>33</sup>. Au même âge, alors qu'il vivait dans un couvent de Thessalonique, sa ville d'origine, le futur patriarche Isidore (1347—1350) était souvent vu portant dans ses bras les achats nécessaires à la vie de ses frères du couvent. Gerasimos, son guide spirituel « ordonnait souvent au bon Isidore de porter sur ses épaules, à travers le centre de la ville, les achats nécessaires à l'entretien de l'existence, en les transportant au monastère; et celui-ci n'hésitait jamais à accomplir tout ce qui lui avait été ordonné par son supérieur (c'est-à-dire Gerasimos) et apportait à son père spirituel et à ses frères moines les biens achetés, les hissant ceux plus lourds sur ses épaules et traversant avec eux la place et le centre de la ville aux yeux de tous ». Ceci était fait au vu et au su de tous les citoyens, de ceux de son âge et de ses amis — poursuit le texte — « non par un homme de ceux sans importance ou de ceux trouvés au hasard, mais par l'un de ceux les plus en vue et honorés, maître de la parole et de la vertu dans la ville, jouissant d'une bonne renommée parmi presque toute la population citadine, notamment chez les aristocrates »<sup>34</sup>.

Quant à Maximos Kausokalybites (+1365), l'une de ses biographies nous apprend qu'après avoir été reçu dans les ordres et avant de se retirer

<sup>31</sup> Bibl. de l'Académie Roumaine, Bucarest, ms. grec 1388 (XVIII<sup>e</sup> siècle), f. 114 r. Le terme de *μαγκιπέιον* figure avec le sens de boulangerie (*ἀρτοποιητικὸν ἐργαστήριον*) dans la *Novelle 85*, chap. 5, de Justinien. Les exemples donnés par Ducange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Graz, 1958 (la reproduction anasthatique de l'édition de Lyon, 1688), col. 846, ne dépassent guère le XI<sup>e</sup> siècle. Ed. Schwartz, *Kyrrillos von Skythopolis*, Leipzig, 1939, p. 86, assimile le terme de *μάγκιψ* (= le boulanger) avec *ἀρτοκόπος*.

<sup>32</sup> *Vita Sabbae*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, *Analekta Hierosolymitikés Stachyologias*, V, St. Pétersbourg, 1898, p. 208.

<sup>33</sup> *Vita Athanasii*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, *Zapiski*, LXXVI, 1905, p. 6, l. 27—32.

<sup>34</sup> *Vita Isidori*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, *Zapiski*, LXXVI, 1905, p. 72, l. 3—17. Des pratiques mortifiantes analogues sont également attestées en ce qui concerne le futur métropolitain de Thessalonique, Gabriel (1397—1416/19) qui, alors qu'il était encore moine à Nea Monè, traversait souvent la rue principale de la ville un chargement de bois au dos, comme n'importe quel ouvrier modeste (cf. V. Laurent, *Une nouvelle fondation monastique des Choumnos*, REB, 13, 1955, p. 118, n. 2, fondé sur l'information de G. I. Theocharides, 'H Néa Movḗ Θεσσαλονίκης, Makedonika, III, 1955, p. 337).

à Athos, il resta quelque temps au monastère de la Grande Laure, remplissant la tâche de *ὄρολόγος*, en faisant sonner les cloches à l'heure dite <sup>35</sup>.

Une situation analogue a été celle d'Athanasios (+1383), le fondateur de la communauté monastique de Météores. Après avoir pérégriné en Crète et à Constantinople, en y rencontrant Grégoire le Sinaïte, Isidore, le futur patriarche dont il a été déjà question ci-dessus, ainsi qu'Akindynos, « celui qui plus tard allait diffuser de mauvais enseignements, mais qui à l'époque ne s'y était pas encore adonné » et « bien d'autres pères », Athanasios se rendit au couvent de Magoula. Là, en apprenant la présence de deux moines « arrivés à un sommet de vertu », il entra à leur service et revêtit l'habit saint à l'âge de trente ans. La besace sur l'épaule, il devait ensuite fréquenter divers monastères, dans le but de subvenir aux besoins des deux autres moines <sup>36</sup>.

Ioannes Koukouzeles, le plus en vue des compositeurs de musique byzantine, est le héros d'une anecdote non dépourvue d'intérêt. Originaire de Dyrhachium, sa mère était de sang slave (c'est à sa mémoire qu'il consacra sa composition « la Bulgare », en s'inspirant du psaume dit Polyélee). Grâce à sa voix et à un don musical particulièrement développé, il fut appelé très jeune à la cour impériale de Constantinople. Sous le coup de la forte impression reçue du contact avec l'higoumène de la Laure athonite venu dans la capitale appelé par certains intérêts de son monastère, Koukouzeles décide de tout quitter : « orgueil, gloire, honneur impérial et vêtements de soie, en prenant le bâton du travailleur (*ῥάβδον ἐργατικὴν*) » pour se diriger sur Athos. Arrivé au couvent, le portier lui demanda ce qu'il désirait et que savait-il faire. Ayant répondu qu'il savait garder les boucs, il est entré au couvent, en cachant son identité jusqu'à ce que sa voix merveilleuse l'eût trahit. Mais il devait se dédier définitivement à la vie monastique, en parvenant à convaincre l'higoumène que c'était là son ferme désir. Par conséquent, lorsque les émissaires de la cour qui le cherchaient partout l'ont trouvé, il demanda la permission de continuer à garder les boucs du couvent, car il préférait ce travail à Athos à la vie de cour <sup>37</sup>. Toutefois, son activité ultérieure nous permet de croire que la garde des boucs ne dura pas trop longtemps, Koukouzeles la laissant bientôt aux soins de quelques autres novices. Il est d'ailleurs fort possible que la vérité dans son cas ait été moins haute en couleurs que ne le laisse penser ce motif bucolique de notre texte hagiographique, dont la peinture ne semble guère étrangère à une certaine rhétorique.

Enfin, la biographie d'un autre personnage d'origine gréco-slave — il s'agit de Rhomanós ou Romyl, né à Vidin et mort à Ravanica en Serbie après 1381 — parle des travaux manuels effectués dans le cadre de la communauté de Paroria, sans fournir d'autres précisions, à part le fait qu'il y en avait des faciles et des difficiles <sup>38</sup>. Les sources parlent de la construction à Athos d'un *kellion* <sup>39</sup> ; une fois de plus, nous avons la preuve d'un véritable système suivant lequel les jeunes moines étaient tenus à

<sup>35</sup> *Vita Maximi*, éd. F. Halkin, AnBoll., LIV, 1936, p. 44.

<sup>36</sup> *Vita Athanasii Meteorensis*, éd. N. A. Beès, dans « Byzantia », I, 1909, p. 242—243.

<sup>37</sup> S. Eustratiadès, Ἰωάννης ὁ Κουκουζέλης, EEBS, XIV, 1938, p. 4—7.

<sup>38</sup> *Vita Romylī*, éd. F. Halkin, *Recherches et documents d'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1971, p. 120.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 133—134.

fournir un travail physique plus gros, notamment pour rendre service à leurs guides dans la vie monastique, plus âgés<sup>40</sup>.

Dans la période comprise entre les années 1366 et 1374, Makarios, membre de la famille des Choumnos devenu higoumène à Thessalonique, se rendait à Constantinople pour prendre la direction du monastère de Stoudios. Ne voulant pas laisser au hasard le sort de la douzaine de moines dont il avait pris la responsabilité en fondant son propre monastère après 1350 — Néa Monê de Thessalonique —, il leur laissa une sorte de *typikon* (*hypotypôsis*), ainsi qu'une lettre qui peut passer pour son testament. Cette dernière contient quelques éléments intéressants au sujet de la conception des Byzantins en ce qui concerne le rapport du travail physique avec la contemplation en tant qu'essence de la vie monastique. Bien que n'étant pas un adversaire déclaré des activités manuelles, auxquelles il reconnaissait le pouvoir de faciliter parfois le recueillement de la contemplation, Makarios Choumnos pense que l'effet positif du travail physique sur la contemplation ne peut être que limité, sa validité se bornant au stade initial de la vie monastique. Prolonger la durée de l'effort physique pendant toute une vie lui apparaissait comme un empêchement sérieux pour accéder à la perfection monastique. Par conséquent, il recommandait même à ceux aimant le travail manuel de renoncer à l'exécuter après dix ans d'activité en ce sens<sup>41</sup>. Se référant au fait que jusqu'au moment où il rédigeait sa lettre, le travail avait été assez dur dans son monastère, Makarios explique que le délabrement de l'endroit respectif avait imposé un effort soutenu afin de nettoyer la place et bâtir l'édifice religieux. D'autre part, il avait fait son possible pour exempter ses moines d'un tel effort, sans y réussir entièrement : il avait consacré ses biens au monastère édifié par lui, ce qui lui avait permis de payer souvent des gens n'appartenant pas au monastère pour accomplir les travaux les plus durs<sup>42</sup>. A l'avenir, il entendait délivrer ses moines du souci de travailler de leurs mains, c'est pourquoi il recommandait une marge de sûreté prise sur les revenus du couvent.

Tous ces exemples autorisent la conclusion que dans le monde monastique byzantin — reflet fidèle de toute la société de l'Empire — la valeur du travail manuel était limitée, ce travail étant réservé aux premiers stades, donc aux degrés inférieurs de la vie monastique. La remarque s'applique tout aussi bien aux couvents féminins. Partant des données fournies par Grégoras, on a affirmé, par exemple, qu'au monastère *tu Sôteros Christou tou Philanthrôpou* de la capitale byzantine, restauré et gouverné par Irène-Eulogie Choumnos (probablement une tante de Makarios Choumnos, morte en 1360) les religieuses étaient divisées en deux catégories : celles plus âgées et avancées dans la voie monastique, les « mères » proprement dites (*ekklêsiastikai mêteres*), qui se consacraient à la psalmodie, et les autres, les « sœurs » (*adelphai*) occupées aux travaux manuels. Mais Eulogie elle-même s'occupait de tels travaux, bien que supérieure du couvent, afin d'effacer les différences ainsi marquées, « héritées de la tradi-

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 139—140.

<sup>41</sup> V. Laurent, *Écrits spirituels de Macaire Choumnos*, *Hellênika*, XIV, 1955, p. 83, l. 240—247.

<sup>42</sup> ἵνα μισθῶνται πολλακίς ἐν ταῖς ἐξωτερικαῖς δουλείαις ἀνθρώπους (*Ibidem*, p. 84, l. 281—282).

tion »<sup>43</sup>. L'infériorité de la position de la femme à Byzance est sans doute à l'origine des renseignements plus complets sur les travaux manuels effectués dans les couvents féminins. C'est ainsi que des détails peu communs en ce sens sont fournis par le typikon que Neilos (Nil) Damilas donna au monastère qu'il avait fondé à Baionaia, dans l'île de Crète, en 1400. Les religieuses confectionnaient de leurs mains des vêtements et autres articles (λοιπά ἐργόχειρα)<sup>44</sup>, sans négliger pour autant les soins de la vigne et du jardin<sup>45</sup>, travaux dont étaient exemptes seulement les deux religieuses âgées préposées à la garde de l'entrée du couvent. Il se peut qu'une certaine influence occidentale se soit faite sentir dans cette manière détaillée d'évaluer les activités manuelles — chose d'autant plus possible dans l'île de Crète, qui se trouvait sous la domination vénitienne<sup>46</sup>.

Le typikon de Makarios Choumnos présente une brève caractérisation de chaque moine du couvent Nea Monê. Deux d'entre eux retiendront notre attention du point de vue qui nous occupe. Il s'agit de Theosteriktos et d'Akakios, qui confectionnaient les chaussures<sup>47</sup>, peut-être aussi les vêtements de la communauté. Leur cas n'est d'ailleurs pas mentionné dans le typikon, mais dans un autre écrit de Choumnos, qui ne comporte aucun détail supplémentaire susceptible d'écarter les nombreuses conjonctures à cet égard.

On peut pourtant affirmer avec assez de certitude que les métiers d'art n'étaient guère pratiqués dans les couvents. Le terme « atelier » s'accompagne presque chaque fois dans les documents des monastères du mot « moulin », auquel il se rapporte généralement, et dans les « forges » (*siderokausia*), plus fréquemment mentionnées, c'étaient les laïcs plutôt que les moines, qui y travaillaient. Ce qu'on peut affirmer en toute certitude c'est qu'un produit exécuté par les moines d'un couvent ne pouvait être négocié individuellement à l'extérieur du couvent respectif, car pour les transactions et autres rapports d'ordre économique avec le monde laïque, le monastère dans son ensemble revêtait seul un statut de « personne juridique ». Du reste, c'est un fait généralement connu que le commerce était sévèrement interdit au clergé, interdiction réitérée aussi par les instructions données par la patriarchie à ses exarques en 1350<sup>48</sup>. Encore plus éloquent nous semble le document de 1389, par lequel le moine Daniel s'engageait dans les termes suivants : « je ne confectionnerai plus des

<sup>43</sup> S. Salaville, *Une lettre et un discours inédit de Théophile de Phladelphie*, REB, 5, 1947, p. 110 (cf. Greg., III, p. 239).

<sup>44</sup> S. Pétridès, *Le typikon de Nil Damilas pour le monastère de femmes de Baeonia en Crète (1400)*, IRAIK, XV, 1911, p. 102, l. 35.

<sup>45</sup> ἐν ταῖς ὑπηρεσίαις τοῦ ἀμπελίου ἢ περιβολίου ἤγουν δραγατεύειν καὶ ποτίζειν (*Ibidem*, p. 108, l. 16—17).

<sup>46</sup> Le même texte se réfère à la transcription en grec de la liste des biens appartenant au monastère enregistrés seulement en latin — langue ignorée par les religieuses. Voir au sujet de l'influence des règles bénédictines à Byzance J. Leroy, *S. Athanase l'Athonite et la Règle de saint Benoît*, « Revue d'Ascétique et de Mystique », 114, 1953, p. 108—122 et H.-G. Beck, *Die Benediktinerregel auf dem Athos*, BZ, XLIV, 1951, p. 21—24.

<sup>47</sup> τὰ δέρματα ραπτύσας (éd. V. Laurent, *art. cit.*, Hellénika, XIV, 1955, p. 73, l. 69).

<sup>48</sup> MM I, p. 308 (cf. E. Herman, *Le professtont vietate al clero bizantino*, OCP, X, 1944, p. 39—40).

tonneaux hors de ma cellule et je ne pratiquerai plus guère ce métier ; de même, je ne vendrai plus des livres au marché »<sup>49</sup>.

En 1376, l'empereur Jean V envoyait à Lemnos son parent Makarios Glabas Tarchaniotes, dans le but d'y édifier des fortifications. Comme les monastères athonites et notamment la Grande Laure disposaient d'une série de possessions dans l'île, l'empereur adressa à cette dernière un « prostagma » pour demander son appui à la mise en œuvre de son projet. Compte tenu de ce que « vous aussi avez des propriétés dans cette île », l'empereur demandait au monastère de fournir la matière première nécessaire et d'autres matériaux encore, ainsi que deux ouvriers qualifiés (τεχνίτας δύο), qui devaient faire partie de son personnel ou bien des gens dépendants du monastère. De toute façon, les deux constructeurs sollicités ne pouvaient guère mener à eux seuls l'ouvrage à bonne fin, c'est pourquoi nous semble fondée l'hypothèse de H. Hunger que l'empereur sous-entendait aussi le travail même d'édification des dites fortifications (*kastroktisia*)<sup>50</sup>, fait qui rentrait dans la catégorie des corvées courantes imposées aux habitants de l'Empire byzantin.

Il est à présumer que s'il existait vraiment un métier tenu en haute estime entre les murs d'un couvent, ce métier là devait être lié aux valeurs « théoriques », de nature intellectuelle, dans le genre de la confection des livres, c'est-à-dire la copie des manuscrits et leur embellissement avec les motifs décoratifs des miniatures. C'est ainsi que le patriarche Philothée note que la calligraphie était l'activité préférée de Germanos, entre tous les travaux manuels qu'il exécutait pour ses pères spirituels<sup>51</sup>.

Le testament de Neilos Damilas, rédigé en 1417, donne la liste — dressée avec un soin tout particulier — des livres qu'il possédait<sup>52</sup>. Quant au typikon qu'il donna au monastère de Baionaia, il comporte aussi une clause formulée comme suit : « ne donnez sous aucun prétexte vos livres hors du monastère et de votre église ; car je ne veux pas que vous les empruntiez à d'autres personnes, parce que s'ils seront détériorés, vous n'avez personne qui puisse les reconditionner (τὸν ἀνακαινίσοντα)<sup>53</sup> ». En ce qui concerne la pénurie en livres (de culte, naturellement) du couvent en question, son explication, satisfaisante, à notre avis, nous semble résider dans le fait que moins attirées par le métier des livres et plus prises par leurs activités manuelles<sup>54</sup> — situation qui laisse entrevoir l'infériorité de la condition des femmes dans la société byzantine — les religieuses des communautés monastiques devaient se ressentir de cet état des choses. La remarque s'applique d'autant plus dans le cas des régions comme

<sup>49</sup> ὁμολογῶ, ὅτι οὐ μὴ ἐργάσομαι ἔξω τοῦ κελλίου μου ἢ βουτζία ἢ ὄλωσ τὴν τέχνην αὐτήν, ἀλλ' οὐδὲ πωλήσω ποτὲ εἰς φόρον βιβλία (MM II, p. 134).

<sup>50</sup> H. Hunger, *Kaiser Johannes V. Paleologos und der Hl. Berg*, BZ, XLV, 1952, p. 369—372.

<sup>51</sup> P. Joannou, *éd. cit.*, AnBoll, LXX, 1952, p. 65.

<sup>52</sup> E. Legrand, *Testament de Nil Damilas*, REG, IV, 1891, p. 180—181.

<sup>53</sup> Ed. S. Pétridès, *art. cit.*, IRAIK, XV, 1911, p. 109, l. 180—181.

<sup>54</sup> Un détail de la même source nous apprend qu'il était interdit à une femme d'entrer dans les ordres si elle avait une fillette au-dessous de dix ans, même si la femme respective sollicitait elle-même cette faveur. Si la fillette était plus âgée, il était permis d'accéder au désir de la mère, à condition que la fille accepte d'apprendre à écrire (τὰ γράμματα) et d'entrer elle aussi dans les ordres ; car il ne lui était pas permis d'apprendre un autre métier (ἄλλην τέχνην) — continuait notre texte — avant de revêtir le froc à treize ans (*Ibidem*, p. 100).



l'île de Crète, où la population de rite oriental ayant les Occidentaux pour maîtres se trouvait dans une situation spéciale : il lui manquait les hiérarques orthodoxes, en dépendance directe de Constantinople. En effet, le clergé était investi de ses qualités pastorales dans ce cas-là par des prélats byzantins siégeant soit en Grèce continentale, soit dans l'Heptanèse, mais de toute façon soumis aux Vénitiens. Ces circonstances difficiles pour l'orthodoxisme crétois allaient conduire à une carence de l'art de la copie des manuscrits, encore plus évidente si on la compare aux centres de grande effervescence orthodoxe comme ceux de l'Athos, des régions balkaniques et des pays roumains (la Moldavie et la Valachie). Le désavantage d'une telle position fut compensé par la suite du fait que la Crète se trouvera à l'avant-garde spirituelle du monde grec, grâce à ce qu'on appelle l'art et l'école crétoise avec leurs variantes qui comportent des éléments laïques et modernes mieux contourés, marqués en outre par un esprit populaire plus accentué. Celui-ci « a pu se garder et même se développer d'autant plus librement que la Crète ne vivait pas sous la pression directe de l'esprit conservateur de la capitale »<sup>55</sup>.

Pour revenir à la grande vogue dont jouissait l'art de la copie des manuscrits à Byzance, mentionnons que dès le début de notre siècle on a pu établir un répertoire pour ce domaine<sup>56</sup>, sans doute susceptible d'être complété et corrigé. Les monastères de la capitale byzantine sont ceux qui se sont illustrés le plus dans cette direction, faisant même école<sup>57</sup>. Bon nombre des manuscrits composés à cette époque seraient dignes d'une mention spéciale, par leur valeur historique ou paléographique autant que par leur prix en soi. Souvent une note (colophon) ajoutée au texte nous apprend aux frais de qui le manuscrit respectif a été exécuté ; les noms impériaux de Jean VI Cantacuzène ou d'Anne de Savoie ne font point défaut, ainsi que ceux de hautes personnalités, laïques ou religieuses. Par contre, on ne sait presque rien quant au prix d'un ouvrage réalisé donc sur commande et non pour être négocié sur quelque marché.



Fait intéressant, l'idéal de la contemplation a suivi une trajectoire ascendante dans la vie monastique byzantine, ce qui la rend radicalement différente des expressions du monachisme occidental. Période du grand schisme religieux qui creusa un abîme entre Byzance et l'Occident, le XI<sup>e</sup> siècle constitue sous ce rapport aussi un tournant décisif, le monachisme occidental accordant une priorité incontestable aux activités pratiques, alors que Byzance s'adonnait de plus en plus aux pratiques de la contemplation. Celui qui contribua largement à ce développement de la contemplation, Syméon le Nouveau Théologien, arrivait au terme de sa vie vers la fin du premier quart du XI<sup>e</sup> siècle. La direction suivant laquelle même à Byzance le monachisme avait cultivé le primat du travail manuel était déjà rentrée dans son cône d'ombre peu après la mort de Théodore Stoudite, deux siècles auparavant. Toutefois, avant l'an mille, une per-

<sup>55</sup> Börje Knös, *Histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, p. 194.

<sup>56</sup> M. Vogel et V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909.

<sup>57</sup> L. Politis, *Etne Schreiberschule im Kloster τῶν Ὁδηγῶν*, BZ, LI, 1958, p. 265-283.

sonnalité comme Cyrille le Philéote jugeait que le fait d'avoir atteint aux sommets de la perfection monastique ne saurait guère constituer un empêchement à l'activité manuelle<sup>58</sup>. Or, au XIV<sup>e</sup> siècle, Makarios Choumnos ne partageait plus ce point de vue.

De son côté, l'Occident n'était certes pas dépourvu de cette double orientation, active et passive, de la vie monastique. Il l'a même connue au point que les deux courants finirent par entrer en conflit — phénomène assez peu fréquent dans l'histoire byzantine. Révélateur en ce sens pour le XI<sup>e</sup> siècle nous semble un épisode concernant Pierre Damien. A cette époque, la papauté en pleine expansion désirait s'assurer des avantages spirituels en accordant une priorité à la direction active imprimée au monachisme par la réforme clunisienne. Le pape ayant promu à de hautes fonctions ecclésiastiques un ermite adonné à la contemplation tel Pierre Damien (1007—1072), celui-ci — devenu évêque d'Ostia en 1057 — se voit confier par le pontife toutes sortes de missions. C'est ainsi qu'il rendit visite au couvent de Cluny, où son ascétisme fut froissé de constater l'abondance de la chère. En le faisant remarquer à l'abbé, celui-ci le pria de mener pendant huit jours la vie de travail des frères clunisiens. Ayant accédé à ce désir, Pierre Damien dut lui donner raison au bout de huit jours, et reconnaître sa défaite<sup>59</sup>. Mais cette défaite n'était pas une simple défaite personnelle : la direction contemplative toute entière était mise ainsi en échec.

Il convient de remarquer que Byzance, évoluant sous ce rapport en sens inverse, n'enregistra aucun conflit bien défini entre les deux directions, mais ni la nette défaite de l'une d'entre elles. À Byzance, toute prise de position ou idée une fois déclarée hérétique était écartée à jamais, ne pouvant plus faire l'objet d'une discussion. De même que sur le plan social où l'individualisation des groupes nettement définis était difficile à réaliser, sur le plan religieux on constate le caractère diffus dû à la double orientation de la vie monastique ; cependant, la direction active était subordonnée à la contemplation.

La vie de Germanos l'Hagiorite met en lumière l'importance exagérée prise à un moment donné au sein de la Grande Laure athonite par des activités laïques. En effet, les circonstances avaient imposé alors une sorte de fusion des modes de vie monastique et laïque (*πραγματικὴν καὶ ἀνθρωπίνην συμμίξαντα πολιτείαν*) : les moines pratiquèrent l'agriculture et le commerce — maritime et terrestre — s'occupant même de la perception des taxes dues au couvent<sup>60</sup>. C'étaient des activités nécessaires, nous apprend la source, car « il était impossible aux moines de vivre sans elles » : pour que les uns puissent adopter la voie d'une vie contemplative (*theōretikos*), il fallait que d'autres se dévouent à pra-

<sup>58</sup> « Même si tu bouges ta main pour une activité, que ta langue psalmodie et que ton âme prie » (*κἀν εἰς ἔργα τὴν χεῖρα κινήσῃ, ἢ γλῶσσα ψαλλέτω καὶ ὁ νοῦς προσευχέσθω*), affirmait celui-ci en confectionnant des filets pour ses voisins, « non par amour du gain », mais pour l'amour du prochain, comme le texte le dit (Et. Sargologos, *Vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin*, Bruxelles, 1964, p. 67).

<sup>59</sup> Aug. Fliche, *La réforme grégorienne*, I, Paris—Louvain, 1924, p. 262 (le passage dont Fliche s'est servi se trouve dans PL, 145, col. 857—860).

<sup>60</sup> ὡς ἐν ταύτῳ καὶ γεωργεῖν ..... καὶ νῦν μὲν ναυτιλλομένους, νῦν δὲ περὶ εὐνοίας πραγματεύειν..... καὶ προσέτι φορολόγους τε καὶ χρηματιστάς τινας τῶν χρημάτων τῶν ἱερῶν (P. Joannou, *éd. cit.*, AnBoll, LXX, 1952, p. 78).

tiquer l'ascétisme du travail physique, en œuvrant pour subvenir aux besoins du monastère. A l'instar de son maître Job, Germanos suivit la voie de la « theōria », — évidemment, la meilleure des deux ; le seul travail qu'il pratiquait pendant les loisirs que lui laissaient ses exercices ascétiques étant l'écriture<sup>61</sup>.

En tant qu'higoumène de la Grande Laure, Job tâcha de ramener ses moines à une vie plus contemplative, en rappelant ceux qui exerçaient à l'extérieur du couvent les métiers d'agriculteurs, de marchands, etc. Il se heurta alors à une opposition qui l'accusa de procéder contre les intérêts du monastère (ὡς ἀσύμφορον) ; les choses se sont même aggravées au point de décider l'higoumène de renoncer plutôt à sa charge que de céder en la matière. Job quitta donc la direction du couvent, direction qui lui avait été confiée « contre son gré » et qui l'oppressait comme « un poids des plus grands et des plus lourds »<sup>62</sup>.

Ces conflits<sup>63</sup> s'aplanissent par la reconciliation des deux parties, les deux directions souvent réunies dans une seule et même personne. Toutefois, la préséance indiscutable revenait à la contemplation, qui conférait sa valeur à la vie monastique. Toutes les sources hagiographiques susmentionnées sont marquées par cette manière de voir les choses. Elles mettent en lumière — comme un lieu commun ne réclamant pas l'appui du moindre exemple — les qualités exceptionnelles des sujets qui ont atteint les hauts sommets de la perfection monastique, en répétant souvent que leur perfection est autant attestée par la « praxis » que par la « theōria »<sup>64</sup>. Il convient d'ajouter que la « praxis » des sources byzantines ne désigne pas l'activité pratique courante, mais les exercices ascétiques des moines. Réunies, les notions de *praxis* et *theōria* avaient pour les Byzantins une valeur se rapportant en tout premier lieu, et peut-être même uniquement, à la vie monastique<sup>65</sup>.

Prise en ce sens, la vie active de la « praxis » se place à un degré inférieur, étant considérée la voie d'accès à la contemplation<sup>66</sup>. La vie contemplative (βίος θεωρητικός) et sa supériorité sur la vie active (βίος πρακτικός) constituaient l'une des valeurs fondamentales de la

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 79—80. Voir aussi ci-dessus, note 51.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 83—84.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 39—40. Joannou estime qu'une lettre du patriarche Philothée adressée à l'évêque de Hiérissos, qui voulant faire valoir son droit de juridiction sur les monastères athonites finissait par se quereller parfois avec eux devait se rapporter à quelque tension analogue au sein de la Laure athonite.

<sup>64</sup> Le Crétois Arsenios qui enseigna à Grégoire le Sinaïte la doctrine hésychaste était doué aussi bien du don de la « pratique » que de celui de la « contemplation » (ἐστολισμένος καὶ πρᾶξιν καὶ θεωρίαν), cf. J. Bois, *Grégoire le Sinaïte et l'hésychasme à l'Athos au XIV<sup>e</sup> siècle*, EO, V, 1901, p. 67. Sava le Jeune était un « pilier immuable de l'activité et tout aussi bien de la contemplation » (τὸν τῆς πράξεως ὁμοῦ καὶ τῆς θεωρίας ἀπερίτρεπτον στυλοῦν), Philotheos, *Vita Isidori*, cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Analecta*, V, St.-Petersbourg, 1898, p. 341, la note en sous-sol). Pour Grégoire Palamas, Philotheos, *Encomium*, PG, 151, col. 632 D. Athanase de Météores était « riche en grâce tant pour ce qui était de la parole, que pour l'activité et la contemplation » (λόγῳ καὶ πράξει καὶ θεωρίᾳ χάριτος μεστός), éd. N. A. Bees, *Vita Athanasii Meteorensis*, « Byzantia », I, 1909, p. 245—246.

<sup>65</sup> H.-G. Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München, 1952, p. 49.

<sup>66</sup> L'expression appartient à Origène et on la retrouve également chez Nicéphore le Solitaire (XIII<sup>e</sup> siècle), dans son *Traité « sur la sobriété et la garde du cœur »*, cf. J. Gouillard, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris, 1966, p. 140.

civilisation byzantine<sup>67</sup>. Conformément à ce point de vue, Nicéphore le Solitaire adoptait au XIII<sup>e</sup> siècle la comparaison de l'un des ermites du désert (de ceux connus sous le nom de « pères du désert ») entre l'homme et l'arbre : dans le cas de l'arbre, l'activité physique (autrement dit la vie active) était représentée par les feuilles et la vie contemplative par les fruits ; tout arbre qui produit seulement des feuilles, sans jamais donner des fruits, sera coupé et voué au feu<sup>68</sup>.

La notion de « praxis », à Byzance, tout comme celle de « theôria », avait un sens par excellence monastique. Elle n'évoquait que de loin l'idée d'un travail manuel, se rapportant en tout premier lieu aux exercices ascétiques qui devaient conduire à la contemplation. Sur le plan physique, l'ascétisme représente une attitude plutôt passive — d'abstinence et de renoncement aux exigences d'une vie normale —, ne cherchant que fort peu à agir sur la nature et l'environnement en général. Ce genre de « praxis » ne visait pas à transformer la nature, mais à sa désaffectation ; c'était un moyen de mortification en vue d'accéder à un degré supérieur de la vie spirituelle, celui de l'absence totale des passions (*apatheia*) et de la contemplation (*theôria*). Quand Grégoire le Sinaïte rapportait à son maître et guide spirituel Arsène les jeûnes et les exercices ascétiques auxquels il s'était adonné, celui-ci lui répondait qu'il ne s'agissait là que de la « praxis », sans « theôria » (πραξις μὲν ἀκριβῆς λέγεται, θεωρία δ' οὐδαμῶς)<sup>69</sup>.

Cependant, l'exagération du rôle tenu par les valeurs « théoriques » au dépens des activités « pratiques » suppose des implications concernant non seulement l'institution monastique à Byzance<sup>70</sup>. En effet, elle a contribué à répandre dans la société byzantine une certaine passivité qui préférerait à l'exercice des professions lucratives et à l'activité pratique les spéculations théoriques. L'involution des forces productives de Byzance pendant la basse époque n'est pas étrangère à cette mentalité.



Les situations illustrées par la série d'exemples que nous venons d'exposer permettent quelques conclusions, à savoir :

a) La préséance des valeurs théoriques par rapport à l'activité manuelle qui formait au moyen âge la base du travail productif est l'une des principales coordonnées de l'histoire byzantine.

b) Les classes sociales qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front avaient un statut inférieur aux cadres de l'administration ou de l'armée et à celui des fonctionnaires remplissant des *archontikia* — magistrats, rhéteurs, philosophes, clergé de différents degrés. Par conséquent, ceux qui se consacraient à un travail productif ne pouvaient guère espérer qu'il

<sup>67</sup> J. Verpeaux, *Nicéphore Choumnos, homme d'État et humaniste byzantin (vers 1250/1255—1327)*, Paris, 1959, p. 185 et 191.

<sup>68</sup> J. Gouillard, *op. cit.*, p. 144.

<sup>69</sup> Bibl. de l'Académie Roumaine, ms. grec 1388, f. 104 v. Dans le même sens, J. Bois, *art. cit.*, p. 67.

<sup>70</sup> « On pourrait dire en général que le monachisme oriental est exclusivement contemplatif, si la distinction entre les deux voies, contemplative et active, avait le même sens en Orient qu'en Occident. En réalité, les deux voies sont inséparables pour les spirituels orientaux : l'une ne peut s'exercer sans l'autre puisque la maîtrise ascétique, l'école de l'oraison intérieure, reçoit le nom d'*activité* spirituelle. Si les moines exercent parfois des travaux physiques, c'est surtout dans un but ascétique, pour arriver mieux à rompre la nature rebelle » (Vi. Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient*, Paris, 1944, p. 15—16).

les conduira aux sommets de la hiérarchie sociale. D'autre part, la petite récompense que leur peine leur valait rendait pratiquement impossible l'accumulation de la richesse susceptible de leur permettre des progrès dans cette voie<sup>71</sup>. On ne saurait d'ailleurs affirmer en toute certitude que les Byzantins donnaient à la notion de « gain » son acception moderne<sup>72</sup>. De toute façon, pour eux le gain ne pouvait guère venir d'un travail productif. Malgré la grande mobilité de la société byzantine, c'est-à-dire la relative facilité du passage d'une classe sociale à l'autre, on ne connaît aucun cas où un artisan ou tout autre ouvrier manuel eût abouti *en tant que tel* à une haute condition sociale. Le tremplin habituel dans ces cas-là était, à part les mérites militaires — de plus en plus rares du reste —, l'administration, comme pour Patrikiotes.

<sup>71</sup> La conclusion de G. Ostrogorsky au sujet du salaire absolument modique des ouvriers à Byzance garde son entière valabilité, bien que la majeure partie de ses informations provenaient alors de la haute époque byzantine, ce qui justifiait pleinement son idée suivant laquelle l'une des causes de cet état des choses était la concurrence de la main d'œuvre servile (G. Ostrogorsky, *Löhne und Preise in Byzanz*, BZ, XXXII, 1932, p. 300). Le même (p. 298) était d'accord que le salaire moyen par jour d'un ouvrier byzantin était d'un carat (un *keration* = 1/24 d'un *nomisma*), ce qui donnait un salaire mensuel d'environ un *nomisma*. Une liste du commencement du VIII<sup>e</sup> siècle accordait 6,5 *nomismata* par an à un ouvrier (ἐργάτης), probablement non qualifié, cependant qu'un forgeron gagnait 3/4 *nomisma* par mois, un charpentier 1 1/3 *nomisma*, un calfat 1,5 *nomisma* par mois, alors qu'un notaire recevait plus de 2,5 *nomismata*, ce qui signifiait plus de 30 *nomismata* par an (*Ibidem*, p. 295—296). Le fait qu'un matelot recevait 2 *nomismata* par mois s'explique tant par les risques de la profession que par la richesse du gain obtenu à la suite des transactions marchandes, le commerce étant parmi les activités productives celle qui rapportait le plus. Un goûter chaud sur la place coûtait un *folles* (= 1/12 d'un *keration*), et un déjeuner en ville montait à 10—15 *follets* (oboles ou *nommia*) par jour, ce qui signifiait en réalité environ un *keration*, c'est-à-dire autant qu'il est attesté que recevait un tailleur de pierre pour une journée de travail (au VI<sup>e</sup> siècle), alors que le tressage des paniers rapportait un peu plus, autrement dit 16 *follets*. Une personne qui travaillait à Constantinople au VI<sup>e</sup> siècle, dans un atelier, recevait trois *follets* par jour, ayant le gîte et la nourriture assurés. Or, un prêtre d'Edessa avant la conquête arabe gagnait 100 *follets* par jour (*Ibidem*, p. 298). Le préfet de l'Afrique recevait sous Justinien 7 200 *nomismata* par an, et ses quatre cents subalternes recevaient en tout une somme de 6 000 *nomismata*; les taxes et les amendes qu'ils avaient le droit de percevoir leur permettaient d'arrondir sensiblement leurs revenus, de sorte que les sommes acquises par l'exaction dépassaient en importance les salaires (*Ibidem*, p. 301—302). En glanant parmi les renseignements contradictoires dont on dispose pour ce qui est de la basse-époque, notons que le prix d'un cheval était au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle de 18 hyperpères (MM, IV, p. 259); pour ce qui est du prix du blé, il convient de consulter l'étude de St. Novaković, dans « Archiv für die slavische Philologie », XXVII, 1905, p. 173—174 et D. Zakythinis, EEBS, XII, 1936, p. 389—400; pour d'autres prix, E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970. Un manuel de comptes du XV<sup>e</sup> siècle nous apprend que le chef de chantier (τεχνίτης ou μάστορης) recevait pour la construction d'une maison 1 000 aspres, ce qui valait un peu plus de 80 hyperpères, somme qui correspond par ailleurs aux évaluations de certaines maisons, telles qu'elles y figurent dans les documents du patriarcat datés vers les années 1400. Tout naturellement, les prix devaient varier alors aussi en rapport avec les dimensions des maisons qu'on se proposait de bâtir. Nous savons aussi que, dans le cas mentionné ci-dessus, les travaux de construction duraient dans les cinquante jours, rétribués de 20 aspres par jour (cf. A. Každan, compte rendu de H. Hunger et K. Vogel, *Ein byzantinisches Rechenbuch des 15. Jahrhunderts*, Vienne, 1963, dans VV, XXVI, 1965, p. 281), ce qui revenait justement aux mille aspres par total dont nous venons de parler; on ne saurait pourtant préciser si cette somme appartenait uniquement au chef de chantier ou bien à l'ensemble de l'équipe qu'il dirigeait. Il est fort probable que la rétribution de ses apprentis (οἱ μαθητάδες) y était comprise. Mais là encore, nous nous heurtons au fait que nous ignorons et le nombre de ces apprentis, et le prix du matériel de construction. La dévaluation irréversible de la monnaie byzantine au cours de la basse-époque complique encore plus la question.

<sup>72</sup> V. l'étude de A. P. Každan publiée dans *Vizantijskije Očerki (Trudy sovetskikh učnykh k XIV Kongressu Vizantinistov)*, Moscou, 1971, p. 169—212; G. Weiss dans *Byzantina*, VI, 1974, p. 477.

Le mépris où étaient tenues les activités manuelles explique sans doute aussi la modicité de nos informations en ce qui concerne cette question. C'est à juste titre que P. Lemerle se demandait si dans le cas d'un bien militaire on peut être sûr que le possesseur du bien respectif et le véritable combattant sont une seule et même personne<sup>73</sup>. On peut tout aussi bien se demander si le possesseur respectif était une seule et même personne avec celui qui le faisait fructifier.

c) Donc, les Byzantins n'ont pas saisi la valeur sociale du travail manuel ; ils n'ont pas compris qu'à la base de la richesse d'une société se trouve l'activité productive et non la thésaurisation du numéraire qu'ils jugeaient comme étant le facteur déterminant dans l'évaluation de leur propre situation matérielle et de celle de leur Etat. Les sphères d'activité qui, par une modernisation forcée pourraient être appelées productives n'intéressaient pas la société byzantine en tant que telles. Celle-ci ne s'y intéressait que dans la mesure où elles constituaient le fondement de quelque organisme indispensable à la vie de l'Etat, comme l'armée, ou quand elles assuraient à l'Etat les sommes d'argent nécessaires à ses besoins, par le canal des impôts. C'était là le mobile essentiel de l'Etat quand il se penchait sur ces secteurs d'activité. Il se souciait aussi des ateliers qui confectionnaient les produits destinés aux réserves impériales comme la pourpre et la soie ; mais l'information à cet égard est très rare pour la période des Paléologues.

d) Une mentalité formée dans le mépris du travail manuel et de ses fruits devait conduire à un manque d'intérêt croissant vis-à-vis de l'environnement. De sorte que l'activité consacrée à la transformation et à l'embellissement de la nature ne s'est jamais révélée aux Byzantins dans toute la plénitude de ses valences. Parce qu'ils envisageaient le Beau et le Bien dans leur acception métaphysique, s'essayant à atteindre l'idéal des archétypes, et modélant leur vie suivant des principes abstraits qui dépassaient le sentiment de la nature, les activités manuelles constituaient pour les Byzantins la modalité inférieure de la manifestation de l'esprit humain. En plaçant la perfection humaine au-delà des cadres de la nature, qu'ils jugeaient déçue, ils cherchaient leur parachèvement non dans le monde matériel, considéré par eux imparfait, mais dans celui des idées et des abstractions théoriques. Traité d'étape inférieure du parcours à la recherche de la perfection, le travail manuel dut céder le pas aux valeurs contemplatives. La conséquence naturelle de cet état des choses fut le faible intérêt accordé à la production en général. On constate donc un développement excessif, ainsi qu'une importance exagérée accordée au rôle social des institutions qui cultivaient les valeurs contemplatives, autrement dit aux institutions monastiques. Ceci explique les données tellement lacunaires en ce qui concerne l'organisation et l'activité des ateliers contrôlés par l'Etat au cours de la basse-époque byzantine, surtout par rapport aux renseignements dont nous disposons pour les périodes précédentes. L'affaiblissement de l'intérêt accordé aux activités pratiques avec pour pendant l'épanouissement des penchants contemplatifs a connu de ce fait à Byzance une évolution avec des hauts et des bas, mais l'étude plus poussée de cette question dépasserait le cadre du présent exposé.

<sup>73</sup> P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes*, RevHist. CCXX, p. 50 et 68.

Révéléateur nous semble cependant le fait qu'au XIV<sup>e</sup> siècle — qui ouvre pour l'Occident la série des grandes découvertes géographiques — un Cosmas ayant voyagé aux Indes au VI<sup>e</sup> siècle (Indicopleustes) était inimaginable à Byzance. Celle-ci avait perdu entre-temps le secret des inventions scientifiques de la portée du « feu grégeois » ; elle n'avait pas eu la révélation de l'observation directe de la nature comme source de la science et semblait de plus en plus dans de stériles exégèses et commentaires des extraits tirés des textes antiques.

e) Témoignant de la préséance des valeurs « théoriques » à Byzance, l'institution monastique suit un développement presque incessant, qui est en soi une affirmation constante des éléments contemplatifs d'essence ascétique-mystique. Ces éléments font abstraction de la nature et de l'action de l'homme sur l'environnement, de sorte que l'orientation active et rationaliste du monachisme, fondée sur le dialogue avec la nature, finira par passer tout à fait au second plan, sinon à être écartée complètement. Le triomphe de l'hésychasme palamite au XIV<sup>e</sup> siècle a été la conséquence directe de cette situation.

f) Quand des activités manuelles se font jour dans le cadre du monachisme byzantin, celles-ci ne jouissent que d'une attention limitée. Aux stades incipients de la vie monastique, les mentions en ce sens sont plus fréquentes. D'autre part, les activités manuelles en question sont bien plus liées aux travaux agricoles ne réclamant point de spécialisation, qu'à la pratique des métiers au véritable sens du terme. Elles se rapportent parfois aussi aux besoins de la vie quotidienne des communautés monastiques — la nourriture et les habits des moines — pour la satisfaction desquels point n'était nécessaire une grande spécialisation. Et quand dans le cadre des grandes communautés monastiques il s'agit de quelque activité manuelle réclamant une spécialisation plus poussée, alors c'est qu'elle se rattache — comme on a pu le constater — à un travail de nature intellectuelle (par exemple, la confection des manuscrits).

g) Il n'y a aucune contradiction dans le fait que les archétypes, les personnages donnés pour modèle, si fréquemment mentionnés par les sources byzantines, sont présentés comme tout aussi parfaits dans le domaine de la théorie et dans celui de « la pratique », alors que l'activité manuelle était dépréciée par les Byzantins, car « la pratique » telle qu'ils la concevaient dans ce cas-là était en réalité l'ascétisme, la mortification du corps humain. De même que bon nombre d'autres formules dont la fréquence dans les textes médio-grecs vaut à ces derniers le reproche d'être par trop rhétoriques, on retrouve là encore, bien qu'avec une difficulté de pénétrer jusqu'à son sens réel, l'idéal byzantin de l'homme intégral, ce leitmotif qui exprime l'aspiration propre à cette civilisation de réunir en un tout des qualités diverses et d'autres éléments disparates, préférant la synthèse à toute spécialisation unilatérale. Mais en conférant une telle priorité aux éléments théoriques, cette aspiration obstinée à la synthèse ne faisait que prolonger la vision globale du monde et de la vie caractéristique au moyen âge dans une époque où commençait l'affirmation des valeurs modernes, fondées sur la diversité et sur la spécialisation réclamées par l'observation directe de la réalité.



L'histoire du travail manuel et des métiers à Byzance reste une chose à faire. L'étude présente n'a pas eu la prétention d'épuiser ce sujet, mais surtout de l'amorcer. On se gardera donc de prendre ses conclusions comme définitives. L'auteur est bien conscient du fait que même pour la période envisagée ici, bon nombre d'informations n'ont pas été mises en valeur<sup>74</sup>. Il est à supposer que les actes de l'Athos, en train d'être publiés intégralement, apporteront bien des choses nouvelles à ce sujet. Pour les autres régions balkaniques<sup>75</sup>, l'histoire du travail manuel constitue un thème à part mais ayant beaucoup de liaisons avec celui que nous avons tenté d'esquisser.

---

<sup>74</sup> Vu le manque d'espace nous n'avons pas fait état des précieuses données qu'on trouve dans les actes patriarcaux d'environ 1400 (nous citons l'éd. MM II, p. 406—407 pour une liste des différents objets, p. 419 pour ζωνάριον φραγγικόν, p. 446 pour ζωνάρια καὶ δακτυλίδια, p. 467 pour σχοινοπλόκος, p. 472—475 et 490, mais surtout p. 440 pour σαπωνικὸν μέγα κακάβιον καὶ ... τὰ ἐργαλεῖα τοῦ σαπωναρίου, ainsi que pour le feu époux, d'une certaine Gabraina, qui οὐδὲ ἀργὸς ἦν, ἀλλὰ πολλὰ μὲν οἶδεν ἐπιτηδεύματα, πολλὰ δὲ ἐργόχειρα μετεχειροῖ(ζετο).

<sup>75</sup> Certains détails puisés à l'hagiographie byzantine et sud-slave sont à trouver aussi dans P. A. Syrku, *K istorii ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke*, I, Londres, Variorum Reprints, 1972 (= St.-Petersbourg, 1898), p. 64 (pour Grégoire le Sinaïte calligraphe au Mont Sinaï), 70, 86—87, 149 et 243.



# LA LITTÉRATURE BYZANTINE ET LE RÉALISME

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Le réalisme n'est certainement pas le trait le plus saillant de la littérature byzantine. Les meilleurs connaisseurs de cette littérature préférèrent parler de son classicisme ou même de son maniérisme, de sa rhétorique pédante et de son formalisme rigide. Les chercheurs ont maintes fois mis en évidence l'absence de spontanéité et d'originalité dans la façon des écrivains byzantins d'exprimer les sentiments ou de formuler les idées ; ils en ont également relevé la préférence accordée aux éléments miraculeux et à leur explication théologique, l'intérêt centré sur le monde de l'au-delà, tel que celui-ci est prêché par la doctrine chrétienne, au détriment de l'observation et de la représentation réaliste du monde « terrestre ». Aussi bien n'a-t-on pas manqué de mettre en lumière les sources des déformations dans la représentation exacte des réalités humaines, telle qu'elle est figurée dans les œuvres des écrivains byzantins ; soit le fanatisme et l'intolérance, soit, au contraire, la flatterie et la servilité envers les grands. Tout ceci fondé sur une documentation plus ou moins riche, le plus souvent sur un ton de critique véhémement, mais parfois avec une certaine indulgence et un désir marqué de comprendre ou de pénétrer cet univers idéologique si différent du nôtre, en fonction du niveau d'information, du tempérament, du goût et de l'orientation idéologique propres aux chercheurs qui se sont penchés sur cette littérature<sup>1</sup>.

Il est bien évident que la conception classicisante de l'écriture littéraire est un héritage que la littérature byzantine doit à l'antiquité tardive,

---

<sup>1</sup> Sur la littérature byzantine en général et ses caractères v. les pages classiques de Karl Krumbacher, *Die griechische Literatur des Mittelalters*, dans *Die griechische Literatur und Sprache* Leipzig—Berlin, 1907, p. 239—290, ainsi que Franz Dölger, *Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache*, Berlin, 1948, p. 7—13. Sur le rhétorisme byzantin : Herbert Hunger, *Aspekte der griechischen Rhetorik von Gorgias bis zum Untergang von Byzanz*, Wien, 1972 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 277. Band, 3. Abhandlung). Sur le classicisme des Byzantins : Franz Dölger, *Der Klassizismus der Byzantiner, seine Ursachen und seine Folgen*, « Geistige Arbeit », 5, 1938, 12, p. 3—5 (= *Paraspora*, Ettal, 1961, p. 38—45), ainsi que Gy. Moravcsik, *Klassizismus in der byzantinischen Geschichtsschreibung*, dans *Polychronion*, Festschrift Fr. Dölger zum 75. Geburtstag, Heidelberg, 1966, p. 366—377. Des quelques jugements négatifs sur la rhétorique byzantine reproduits par Hunger, *Aspekte...*, p. 6 nous citons ici celui, très expressif, de Max Treu : « Adnumerandus est (il s'agit de Nicéphore Chrysoberges) in sordido illo grege rhetorum Byzantinorum, quorum si noveris unum noveris omnes... prae se ferunt splendidos titulos dignitatum, sed nullo verae existimationis pudore humiliter serviunt et adulantur... verborum denique sententiarumque pompa inani in orationibus turgentes villum plerumque rerum captant nitorem fucatum » ; « iuvat novisse os hominis grandiloqui : nullo opinor specimine melius degustabis perditissimum illud genus adulatorum Byzantinorum ; videlicet quaecumque de ingenio, moribus, animo, actionibus Alexii promuntur, cuncta ad verbum ficta et commenticia » (Max Treu, *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres*. Programm Friedrichs-Gymnasium Breslau, 1892, p. 41 suiv., 47).

à la littérature grecque de l'époque hellénistique et surtout à celle de l'époque romaine. La spéculation en marge de la littérature ne tournait plus aux époques que nous venons de mentionner autour de l'examen des rapports entre l'art et la réalité, mais s'était déplacée vers le rapport de l'écrivain aux grandes réalisations « classiques » du passé. L'esthétique littéraire avait élaboré, au I<sup>er</sup> siècle av.n.è., une nouvelle théorie de la *mimésis*, de l'imitation, en principe conforme à la conception aristotélienne mais qui proposait à l'artiste, en tant qu'objet de l'imitation, non plus la nature, mais les classiques, les grands modèles littéraires du passé. Ces modèles, inventoriés avec minutie et classés selon les genres, dont chacun comportait son style propre, fournissaient aux auteurs des traités de rhétorique les bases de leurs préceptes à caractère normatif pour la pratique littéraire. L'idéal littéraire et linguistique de type classique s'avérait être favorable — quand il ne l'imposait pas — à l'immuabilité des formes, à la distanciation par rapport à la réalité de la vie et de la langue parlée, contribuant ainsi à l'apparition et à la prolifération d'une littérature à caractère livresque<sup>2</sup>. Ces tendances de la réflexion critique, avancées et soutenues par des rhéteurs tels que Cécilius de Calacté, Denys d'Halicarnasse, par l'auteur inconnu du *Traité du sublime* ou encore par Démétrios, ont été reprises et continuées par les auteurs qui ont mis les fondements de l'enseignement littéraire à Byzance : Hermogène de Tarse, Aphthonios d'Antioche ou encore par des grammairiens tels que Dyscolos ou Hérodien<sup>3</sup>. Les Pères de l'Église chrétienne, en tant eux-mêmes qu'élèves des derniers rhéteurs du monde païen — comme par exemple le célèbre Libanios —, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse ou Jean Chrysostome dont certains ont d'ailleurs pratiqué l'enseignement rhétorique, ont cautionné la tendance classicisante de la pensée critique. Envisager l'art littéraire à partir de l'angle rhétorique, donc par le biais exclusif de la forme, était pour eux non seulement le résultat d'un apprentissage, mais aussi un moyen qui leur permettait, à partir de la distinction établie entre l'expression artistique et le contenu d'idées, de valoriser de façon critique et sélective et de sur des positions chrétiennes, l'héritage de l'Antiquité. C'est ainsi qu'ils en arrivèrent à réaliser la synthèse entre christianisme et hellénisme qui est la leur et qui a fourni les bases de la culture byzantine. La rhétorique de type classique s'est de la sorte adjoint aussi le territoire nouvellement institué de la littérature chrétienne, avec toute sa charge de traditions judéo-helléniques et que représentaient en premier lieu les *Écritures*, dont la valorisation esthétique reposait sur les mêmes critères et l'interprétation — sous l'aspect littéraire — s'étayait sur les mêmes concepts critiques utilisés dans l'exégèse des œuvres de l'antiquité païenne<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Cf. Wilhelm von Christ-W. Schmidt-Otto Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, VI. Aufl., II, 1, München, 1920, p. 462; D. M. Pippidi, *Formarea ideilor literare in antichitate*, București, 1972, p. 129 suiv.

<sup>3</sup> Cf. Romilly J. H. Jenkins, *The hellenistic Origins of Byzantine Literature*, DOP, 17, 1963, p. 43.

<sup>4</sup> Cf. Christ-Schmidt-Stählin, II, 2, p. 1374—1375; H. Hunger, *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist in der byzantinischen Kultur*, Granz—Wien—Köln, 1965, p. 355—369; Hans-Georg Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise der byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München, 1952, p. 50 suiv. parle d'un « classicisme théologique-ecclesiastique ».

Ainsi qu'il résulte des nombreux traités de rhétorique composés par les Byzantins, et des observations éparses contenues dans les œuvres des écrivains de Byzance, la critique littéraire ne semble pas y avoir beaucoup innové en la matière. Même les esprits les plus élevés et les plus vigoureux qui la représentent — un Théodore Métochite (1260—1332) par exemple, dont l'œuvre a fait l'objet d'une étude approfondie de la part de Hans-Georg Beck<sup>5</sup>, c'est à peine s'ils ont réussi à formuler, en tant que principe de l'activité littéraire, le déplacement de l'imitation servile des classiques, antiques ou chrétiens — Pères de l'Église — vers une émulation créatrice, entendue cependant comme participant du même cadre classique, c'est-à-dire excluant toute invention en matière de genres, toute inspiration salutaire des réalités de la vie, tout appel aux ressources expressives d'une autre réalité, celle de la langue parlée. L'ambition majeure de ces auteurs en quête de renommée littéraire se borne à l'effort d'imprimer à leurs ouvrages, pesamment érudits et élaborés, écrits dans un langage « attique » de cabinet, le plus pur possible, la marque d'un style personnel. Ce serait pourtant une erreur d'en conclure, comme on l'a déjà fait, que les Byzantins auraient résolu l'ancienne dispute entre philosophie et rhétorique en faveur de cette dernière<sup>6</sup>. Il semble plus exact de dire qu'ils ont eu et promu une compréhension rhétorique de la littérature, considérée comme étant l'art de l'expression élégante et suggestive, ce par quoi ils ont considérablement limité le champ de la réflexion critique. Une même limitation de la philosophie à des aspects d'ordre formel a fait des Byzantins plutôt des transmetteurs fidèles et des exégètes éclectiques des anciens textes philosophiques de l'Antiquité que de véritables créateurs<sup>7</sup>. Par ailleurs, la dispute mentionnée a été résolue par un compromis, auquel le territoire de la théologie chrétienne a servi de théâtre, et où l'orthodoxie s'assujettissait, en les réconciliant à son usage, la rhétorique et la philosophie. C'est là la conception qu'exprime d'une façon parfaitement claire la célèbre lettre de l'« humaniste » Michel Psellos (1018—1079 ?) au patriarche Jean Xiphilin<sup>8</sup>. Aux termes de celle-ci, le parfait écrivain, à la fois philosophe et rhéteur, en tant que formé par l'enseignement de l'Antiquité classique, se doit de promouvoir par le monde la vérité de la religion chrétienne, laquelle a déjà été énoncée en des formes définitives et ne requiert donc pas de confirmations fournies par l'expérience de la vie. La littérature a un caractère didactique au sens le plus étendu du terme, elle est instructive et moralisatrice. Cette dernière fonction exclut par principe toute réflexion personnelle sur les vérités de la vie, ainsi que la représentation de celle-ci dans toute sa complexité dans le but d'en induire un sens philosophique ou moral. C'est ainsi que les possibilités de s'« inspirer de la vie » sont une fois de plus exclues, au préjudice du réalisme littéraire, mais au bénéfice d'une production d'*exempla* édifiants, fournis principalement par la tradition. Des recherches entreprises sur la terminologie du procès créateur dans le monde byzantin viennent confirmer, en y ajoutant certaines nuances, les affirmations précédentes. Il suffit dans ce sens de rappeler le fait que,

<sup>5</sup> V. note 4.

<sup>6</sup> Cf. B. Tatakis, *La philosophie byzantine*, Paris, 1959, p. 16—17.

<sup>7</sup> Tatakis, *loc. cit.*

<sup>8</sup> Michele Psellos, *Epistola a Giovanni Xifilino*, testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo, Napoli, 1973.

pour les Byzantins, l'écrivain n'est plus le *poietes*, au sens de « créateur », qu'il était pour l'ancienne Hellade. Il n'en porte le nom qu'en tant que versificateur, dans la mesure donc où il s'oppose à tel auteur qui cultive la prose avec ses genres (*historikos* — « historien », *rhetor* — « auteur de discours », *geographos* — « auteur de descriptions géographiques », etc.). Il doit être, pour l'essentiel, sinon un « sage » (*sophos*), au moins un « amant de la sagesse » (*philosophos*), un « érudit » (*logios*) et, en tout cas, un « homme qui écrit » (*syngrapheus*).

Les effets de cette conception sur la littérature quant à la pratique de l'écriture ne sont que trop bien connus. Quelques exemples — qui constituent de véritables *topoi* des études de byzantinologie — pourront illustrer certains aspects des limitations du réalisme littéraire dans les œuvres de l'époque.

En voici quelques-uns que nous proposons l'*historiographie*, genre qui a donné les meilleures réalisations littéraires de Byzance et également le plus proche des réalités de la vie<sup>9</sup>. Dans la biographie qu'il consacre à son aïeul Basile I<sup>er</sup> le Macédonien (867 — 886), l'empereur-écrivain Constantin VII Porphyrogénète (913 — 959) attribue à son héros la phrase suivante, que celui-ci aurait exclamée lorsque, à son avènement au trône, il trouve le trésor vide : « Il nous faut de l'argent, rien de ce qui doit être fait ne saurait l'être sans argent ». On pourrait en conclure que l'auteur a fait preuve de réalisme, en marquant la « réalité » du personnage. En fait il s'agit là de l'insertion dans le récit d'un exemple de « généralisation déclarative » (*gnome apophantike*), que R. H. J. Jenkins identifie dans le manuel de rhétorique d'Aphthonios et que celui-ci à son tour avait recueilli dans un des discours de Démosthène<sup>10</sup>. Nous l'avons retrouvée, attribuée à Alexis I<sup>er</sup> Comnène, par sa fille, Anne, dans son *Alexiade*<sup>11</sup>. Et il n'y a pas que de simples maximes, mais des discours tout entiers de personnalités historiques qui sont repris à la littérature antique. Laonikos Chalkokondyle (cca 1423 — cca 1490) attribue au prince de Valachie Radu le Beau un discours inspiré — ainsi que le démontre V. Grecu — d'Hérodote, au Vénitien Victor Capella, un autre copié d'après Thucydide<sup>12</sup>. Les discours qui parsèment les œuvres historiques des antiques étaient aussi, pour la plupart, fictifs ; cependant, ils avaient en vue d'exprimer le caractère et les idées du héros, évoqué sur le mode réaliste, et leur base documentaire était souvent réelle. Les Byzantins se contentent d'adapter les modèles littéraires. Afin de caractériser l'éparque Jean Taronite (XI<sup>e</sup> siècle), Anne Comnène (1083 — après 1147) emprunta à l'écrivain byzantin « classique » Théophylacte Simokattes (VII<sup>e</sup> siècle) les mots par lesquels celui-ci évoquait la personnalité du questeur Jean (VI<sup>e</sup> siècle)<sup>13</sup>,

<sup>9</sup> Cf. Moravesik, *Klassizismus in der byzantinischen Geschichtsschreibung*, dans *Polychronon*, Heidelberg, 1966, p. 366 — 377.

<sup>10</sup> Theophanes Continuatus ... ex recognitione Immanuelis Bekkeri, Bonn, 1838, p. 257 = Aphthonios, *Progymnasmata*, ed. Rabe, Teubner, Leipzig, 1926, p. 7 = Démosthène, *Olynthiaques*, I, 20, cf. Jenkins, *op. cit.*, p. 44.

<sup>11</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, I, éd. Leib, Paris, 1937, p. 59 (I, XVI, 5).

<sup>12</sup> Cf. Laonic Calcocondil, *Expuneri Istoriei*, en roumain par Vasile Grecu, București, 1958, p. 13.

<sup>13</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, XIII, 1, 3 (Leib, III, p. 88) = Théophylacte Simocattes, I, 1, 3 (éd. de Boor, p. 39).

tandis que Critobule d'Imbros (cca 1410 — après 1467) reprend au portrait que Thucydide fait de Thémistocle les phrases qu'il utilise pour caractériser, d'abord, l'empereur Constantin XI (1449 — 1453), ensuite le vizir osman Mahmoud<sup>14</sup>. L'usage est typique pour les Byzantins de désigner les peuples « barbares » contemporains par des noms employés dans l'Antiquité : les Petchenègues et les Coumans sont appelés Scythes, les Turcs — Perses, les Russes — Tauroscythes, les Francs — Celtes<sup>15</sup>; il en est de même pour les toponymes<sup>16</sup> et aussi pour les noms des mois de l'année<sup>17</sup>. E. Stein démontre que Procope de Césarée (vers 500 — après 562) ne s'embarrasse pas de conclure ses relations sur chaque année de la guerre de Justinien contre les Ostrogoths par la formule calquée d'après Thucydide : « et l'hiver prit fin et ainsi s'acheva aussi la ...ème année de la guerre dont Procope a écrit l'histoire »; sauf que les années de la guerre contre les Ostrogoths s'achevaient... en été!<sup>18</sup> Tous ces exemples que l'on pourrait multiplier à volonté témoignent de la prédominance de la rhétorique classique dans la conscience des écrivains byzantins, aussi bien que dans leur pratique littéraire, aux dépens du réalisme artistique. Il était certainement question là aussi d'un trait caractéristique du goût littéraire des lecteurs.

C'est ce que nous confirme la *littérature épistolaire*, autre genre fort cultivé dans le monde byzantin et qui, apparemment, semble être par définition favorable au réalisme. Les Byzantins ont cependant préféré le transformer en un prétexte pour l'exercice ostentatoire de leur habileté rhétorique. Les lettres qui nous sont parvenues d'écrivains des plus distingués contiennent d'innombrable exemples de variations rhétoriques sur des thèmes classiques — surtout ceux des plus rebattus comme l'amitié, l'éloignement des êtres chers —, des descriptions rhétoriques (les ainsi dites *ekphraseis*) des allusions érudites à la mythologie antique, à la littérature classique et chrétienne. L'érudite Jean Tzétzès (vers 1110 — 1185) par exemple, en guise de remerciement à un ecclésiastique qui lui avait envoyé un don de trois poissons salés, se lance dans des divagations érudites et allégoriques sur ce don ainsi que sur le nombre trois et ses significations, avec la référence obligée à la Trinité<sup>19</sup>. C'est d'ailleurs toujours à Tzétzès que nous devons un commentaire de 12 674 vers, les ainsi dites *Chiliades*, dont deux rédactions successives nous sont parvenues, commentaire de ses propres lettres, où l'on en trouve expliqués avec force érudition historique et philologique à l'appui, les passages les plus « diffi-

<sup>14</sup> Cf. Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451—1467*, édition de Vasile Grecu, București, 1963, p. 18. Il s'agit des passages I, 72, 1 = I, 77, 2 = Thucydide, I, 138. 3. Critobule fait allusion à Périclès, mais dans le texte de Thucydide, qu'il cite sans doute par mémoire, il est question de Thémistocle.

<sup>15</sup> Cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 13—17.

<sup>16</sup> Ainsi, la Bulgarie est nommée *Mysia*, la Hongrie — *Paionia*, le sultanat de Rum (Ikonion) — *Persia*, etc. D'autres exemples chez Moravcsik, *ouvr. cité*.

<sup>17</sup> V. *Traité d'études byzantines*, I. *La chronologie*, par V. Grumel, Paris, 1958, p. 176—177; P. Tannery, *Les noms de mois attiques chez les Byzantins*, RA, 3<sup>e</sup> s., 9, 1887, p. 23—36. Il suffit de dire que l'ordre des mois « attiques » dans les calendriers byzantins classifiants est différent de celui du calendrier d'Athènes, pour nous en rendre compte du caractère purement rhétorique de cet usage.

<sup>18</sup> E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris, 1949, p. 715.

<sup>19</sup> Ioannis Tzetzae *Epistulae*, éd. P.A.M. Leone, Teubner, Leipzig, 1972, ep. 39, p. 56—58.

ciles »<sup>20</sup>. Il circulait à Byzance de nombreux traités et manuels épistolaires destinés à l'enregistrement et à la codification de tous les types de lettres, de toutes les nuances du cérémonial des appellatifs de rigueur dans une société hiérarchisée de façon aussi exacte et rigide que l'était celle byzantine<sup>21</sup>. Il serait malaisé de retrouver dans la littérature épistolaire byzantine la variété des états affectifs, la richesse des idées et l'expression si personnelle et si réaliste des lettres d'un Cicéron ou d'un Sénèque ou bien des *Epîtres* des apôtres.

La situation du roman byzantin n'est pas moins significative. Ecrits qu'ils sont en vers, mais dans une langue plus proche de celle parlée, des romans comme *Belthandre et Chrysantze*, *Callimaque et Chrysorrhoe*, *Lybistre et Rhodamné* ne manquent pas d'une certaine couleur locale, d'un certain réalisme aussi en ce qui concerne les descriptions, la présentation des mœurs et de la psychologie de l'amant — leur héros de prédilection. Ils n'en restent pas moins tributaires de leur modèle — le roman hellénistique d'amour, du style rhétorique, de l'érudition mythologique, de l'allégorie classique. Et même ce réalisme que nous serions disposés à leur concéder s'avère être, lors d'une lecture plus attentive, plutôt une réminiscence du roman hellénistique que le résultat d'un directionnement de l'écrivain vers la vie réelle qu'il tendrait à reproduire de façon adéquate dans son œuvre. En tant qu'apparu dans un monde imprégné de scepticisme philosophique, le roman hellénistique, aussi bien d'ailleurs que la nouvelle comédie, avait marqué le détachement de la littérature de ses traditions héroïco-mythologiques, sa tendance à se rapprocher de l'humain, de la complexité psychologique et sociale de la vie, de son ambiance géographique et historique, évoqués sur le mode réaliste<sup>22</sup>. La réplique byzantine de ce roman, avec son cadre spatio-temporel anhistorique, son idyllisme livresque, son appareil de mythologie néo-classique, ses buts agréablement moralisateurs, ne se propose pas d'instruire le lecteur sur la vie réelle, sur la condition naturelle de l'homme. Elle signifie, tout au plus, un moment de revitalisation du goût littéraire et non pas une étape réaliste dans l'évolution de la littérature<sup>23</sup>.

L'exemple le plus typique pour la question qui nous intéresse demeure cependant la façon dont la rhétorique classicisante a capté à Byzance les eaux abondantes du nouveau courant de la spiritualité chrétienne. La poésie byzantine d'inspiration chrétienne n'est pas, le plus souvent, ce à quoi on pourrait s'y attendre, c'est-à-dire l'expression spontanée et personnelle d'un certain type de sensibilité, elle ne nous propose pas cette représentation du monde à travers son reflet dans un esprit animé par la foi, l'espérance et l'amour que l'on serait en droit d'exiger d'elle<sup>24</sup>. Au VI<sup>e</sup>

<sup>20</sup> Ioannis Tzetzae, *Historiae*, recensuit Petrus Aloisius M. Leone, Napoli, 1968.

<sup>21</sup> Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 452 suiv. ; V. A. Smetanin, *Epistolografija*, Sverdlovsk, 1970.

<sup>22</sup> Cf. Christ-Schmidt-Stählin, II, 1, p. 14, 20—24 ; Moses Hadas, *Hellenistic Literature*, DOP, 17, 1963, p. 21—35.

<sup>23</sup> Hans-Georg Beck, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München, 1971, p. 117 suiv. V. aussi H. Hunger, *Un roman byzantin et son atmosphère : Callimaque et Chrysorrhoe*, TM, III, Paris, 1968, p. 405—422.

<sup>24</sup> Cf. Fr. Dölger, *Die byzantinische Dichtung...*, R. H. Jenkins, *The Hellenistic Origins...* p. 40. La décadence de la poésie à Byzance serait due, selon Jenkins, à plusieurs facteurs parmi lesquels l'austérité, le puritanisme, le manque de gaieté et de naïveté de l'homme byzantin représentant d'une civilisation traditionaliste, soumis entièrement à l'Eglise orthodoxe.

siècle, Romain le Mélode crée, par ses *kontakia*, un nouveau genre littéraire. Il compose, en marge de certains épisodes de l'histoire sacrée, de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, qu'il raconte à nouveau en leur adjoignant des commentaires lyriques, un genre de sermons rythmés, savamment composés selon un schéma compositionnel et prosodique, lequel devient bientôt, aussi bien pour lui-même que pour d'autres écrivains, une norme rhétorique à valeur exemplaire. La citation biblique y est utilisée d'abondance; n'y manque pas non plus l'acrostiche, qui renforce l'impression artificieuse de ces ouvrages<sup>25</sup>. L'unique drame byzantin qui nous soit parvenu, *Christos Paschon* (Le Christ subissant la Passion) et qui date du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, est composé de 2 610 vers dont un tiers, ainsi que le prouve Herbert Hunger, sont adaptés d'après des vers de pièces d'Euripide (*Médée*, *Les Bacchantes*, *Hippolyte*, *Rhésus*, *Oreste*, *Hécube*, *Les Troyennes*), d'Eschyle (*Agamemnon*, *Prométhée enchaîné*), d'autres pièces antiques, auxquelles s'ajoutent enfin des citations des *Écritures*<sup>26</sup>. Citons également le poème de Georges le Pisidien, *Hexaemeron*, sur la création du monde, et que certains chercheurs considèrent comme une des rares réussites de la poésie byzantine. Là encore l'inspiration tirée de la *Bible* et d'autres ouvrages de l'Antiquité (d'Aristote, d'Élien) ainsi que le penchant prononcé pour la spéculation théologique et philosophique mise en vers pèsent de tout leur poids sur l'élan vers une évocation lyrique de la Création et du monde créé<sup>27</sup>.

Ce même poète du VII<sup>e</sup> siècle est l'auteur d'un panégyrique en 471 vers, dédié à l'empereur Héraclius (610—641), l'*Héracliade*. Ce poème d'inspiration historique — on y traite des guerres de l'empereur contre les Perses — met une fois de plus en évidence la tendance classicisante et rhétorique de la littérature byzantine — aspect qui réduit au maximum les chances du réalisme artistique. L'auteur s'ingénie en premier lieu à établir un parallèle entre les exploits de son souverain et les douze travaux d'Hercule, le héros mythologique à nom semblable. C'est là l'idée poétique de base, idée laborieuse et malheureuse s'il en fût, car les résultats n'en sont pas du meilleur goût<sup>28</sup>. Quant à la *littérature panégyrique* en prose abondamment représentée dans toutes les époques à Byzance, elle est encore plus soumise à la rhétorique, par conséquent encore plus éloignée du réalisme. L'abus de tropes et de citations utilisés pour comparer les souverains dont il est fait l'éloge aux grands chefs des peuples du passé estompe la représentation des événements qui occasionnent la louange — par exemple, une victoire de guerre — et ceci à tel point que l'on pourrait parfaitement attribuer tel panégyrique d'un empereur à un auteur soit d'une époque précédente, soit d'une époque postérieure! Robert Browning a publié un discours adressé, pensait-il, à Alexis I<sup>er</sup> Comnène

<sup>25</sup> V. P. Maas-C. A. Trypanis, *Sancti Romani Melodi Cantica*, I. *Cantica genuina*, Oxford, 1963, II. *Cantica dubia*, Berlin, 1970. Pour la bibliographie sur Romain le Mélode v. aussi S. Impellizzeri, *Storia della letteratura bizantina dal'Constantino agli iconoclasti*, Bari, 1965, p. 358.

<sup>26</sup> H. Hunger, *On the imitation...*, p. 34—35.

<sup>27</sup> Cf. Impellizzeri, *Storia...*, p. 266.

<sup>28</sup> V. A. Pertusi, *Giorgio di Pisidia. Poemi*, I. *Panegirici epici*, Ettal, 1960. Cf. Jenkins, *The Hellenistic Origins...*, p. 41—42: «Apollo is dead and Demosthenes Musagetes reigns on Mount Helicon... Euripides was a poet who sometimes descended to rhetoric; George was a rhetorician who never ascended to poetry». V. aussi Hunger, *On the imitation...*, p. 23—24.

(1081—1118)<sup>29</sup>. Jean Darrouzès a cependant prouvé que ledit discours appartenant à Constantin Stilbès, fait l'éloge de Isaac II Ange (1185—1195)<sup>30</sup>. Cet exemple-limite met en évidence à quel point les panégyristes byzantins sont surtout préoccupés d'affirmer rhétoriquement l'idéologie impériale, de brosser le portrait du « parfait souverain » plutôt que d'évoquer des caractères ou des situations réelles. C'est dans un autre sens, mais également pesant, que la rhétorique occulte le réalisme dans les discours funèbres, genre que Michel Psellos a illustré avec éclat. Le discours composé à l'occasion de la mort de sa mère<sup>31</sup> est pénétré par l'esprit de discipline de la rhétorique dans une mesure qui en rend la lecture moderne absolument pénible.

Nous mettrons un point à cette suite d'exemples. Des textes divers, appartenant à d'autres genres, à d'autres écrivains, à toutes les époques de la littérature byzantine pourraient s'y ajouter indéfiniment pour nous fournir autant de preuves de son orientation classicisante et de l'esprit rhétorique prédominant, en défaveur du réalisme. Mais s'il y a prédominance, il n'y a cependant pas exclusivité. Après avoir dénoncé à l'envie le formalisme et l'absence de réalisme des écrivains byzantins, les chercheurs se sont tournés avec plus d'attention — ces derniers temps surtout — vers les textes, tentant d'y surprendre les rapports entre la production littéraire de Byzance et la réalité de la vie<sup>32</sup>. Les résultats en ont été assez surprenants. Aussi bien eût-il été impossible de concevoir l'existence millénaire d'une littérature dont les seuls buts auraient été l'adulation des grands, la virtuosité des démonstrations théologico-morales et l'étalage ostentatoire de l'érudition<sup>33</sup>. Impossible de penser que ces « bibliothécaires du monde », selon le mot de Paul Lemerle, n'aient été justement rien de plus que cela<sup>34</sup>; que, sauvant de l'oubli Aristophane et Euripide, Hérodote et Thucydide, Plutarque et Lucien, ils n'aient pas eu idée de la valeur cognitive et de l'action sociale de l'art littéraire, qu'ils ne se soient jamais posé la question de la représentation du réel par la littérature, qu'ils ne se soient enfin jamais laissé emporter par l'élan narratif et par le sens mimétique si profondément caractéristique de la race à laquelle ils appartenaient.

<sup>29</sup> R. Browning, *An Anonymous Basilikos Logos addressed to Alexios I Comnenus*, « Byzantion », 28, 1958, p. 31—50.

<sup>30</sup> J. Darrouzès, *Notes de littérature et de critique, II. Constantin Stilbès et Cyrille, métropolitain de Cyzique*, REB, 18, 1960, p. 186—187.

<sup>31</sup> Publié dans K. N. Sathas, *Mesaionike Bibliothek*, V, Paris, 1876.

<sup>32</sup> Nous en citons, à titre d'exemples Herbert Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit. Versuch einer Neubewertung*, « Anzeiger phil.-hist. Klasse Österreichischer Akademie der Wissenschaften », Jg. 1968, Nr. 105, Graz—Wien—Köln, 1968, p. 59—76; Hunger, *Aspekte*; les rapports présentés au cadre du premier thème du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, *Société et vie intellectuelle au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 1974, p. 69—151, v. surtout sur la littérature et l'écrivain à Byzance I. Sevčenko, *Society and Intellectual Life in the Fourteenth Century*, p. 69—92; Hans-Georg Beck, *Die griechische volkstümliche Literatur des 14. Jhdts.*, p. 125—138 et Herbert Hunger, *Klassizistische Tendenzen in der byzantinischen Literatur des 14. Jh.*, p. 139—151, ainsi que les actes du récent colloque organisé à Dumbarton Oaks, *Byzantine Books and Bookmen*, A Dumbarton Oaks Colloquium, Washington, 1975, 109 p. (rapports de N. G. Wilson, J. Irigoin, C. Mango, H. G. Beck et K. Weltman).

<sup>33</sup> Cf. Hunger, *Aspekte*, p. 7.

<sup>34</sup> P. Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation*, dans *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e rinascimento*, Firenze, 1966, p. 17.



En tâchant de revaloriser du point de vue littéraire l'époque des Comnènes (1081—1185), Herbert Hunger a prouvé de la façon la plus convaincante — exemples fournis par l'historiographie, la littérature des mémoires, les satires et les romans du temps à l'appui — l'existence d'un courant réaliste manifesté par des représentations authentiques, vraisemblables, véritablement artistiques de la vie dans les écrits byzantins. Pour ce qui est de l'un des romanciers de cette époque, Nicéas Eugénianos (XII<sup>e</sup> siècle), du moins, nous disposons d'une analyse détaillée du réalisme qui caractérise ses œuvres, analyse due au byzantiniste soviétique A. P. Každan<sup>35</sup>. Il y a lieu d'espérer que des recherches similaires verront le jour, qui rendront compte de tous les genres et de toutes les époques de la littérature byzantine. Car on peut déceler chez presque tous les écrivains de cette littérature, à des degrés divers et en des modalités différentes, maint trait réaliste, même si aucun d'entre eux ne donne une formulation exacte des exigences du réalisme littéraire, une théorie du réalisme comme telle. Et pour en revenir aux textes, arrêtons-nous à quelques exemples.

L'historiographie byzantine est constituée par deux types d'écrits : 1) la chronique universelle, le plus souvent d'origine monastique, qui envisage l'histoire depuis « la création du monde » jusqu'à l'époque contemporaine de l'auteur et 2) l'histoire contemporaine proprement dite, les « mémoires » dus, pour la plupart, à des personnalités politiques. Les chroniques sont rédigées dans un style plus simple, plus proche de la langue parlée, on y trouve un certain laisser-aller stylistique et compositionnel ; y sont notés, par ordre chronologique et en résumé, les événements de chaque année. Les histoires, elles, sont écrites dans un langage à tendance archaïque, classique tout au moins, souvent très alambiqué et utilisent toujours des modèles fournis par l'historiographie antique. En dépit de la sécheresse et de la brièveté des notations qui composent les premières, en dépit de la rhétorique pesante des secondes, les unes comme les autres laissent assez de liberté aux écrivains doués de personnalité pour manifester leur réalisme. Le chroniqueur Théophane le Confesseur (vers 752—818) glisse dans son œuvre, entre autres passages du même genre, un bref « récit » des amours tragiques de l'impératrice Eudoxia-Athénaïs, épouse de Théodose II (408—450) et du *magister* Paulin, courtisan aussi érudit et raffiné que son impériale amante. Les sources en sont livresques, et cependant le récit est passionnant ; n'y manque pas non plus le dialogue en langage familier, celui parlé à l'époque<sup>36</sup>. Le même chroniqueur évoque, en des termes d'une grande précision et avec un remarquable sens de la progression dramatique, en y employant également le dialogue familier, la fameuse révolte du peuple de Constantinople, connue sous la dénomination de *Nika*, au temps de Justinien<sup>37</sup>. Un autre chroniqueur, Jean Skylitzes (XI<sup>e</sup> siècle) évoque avec sobriété et concision et sur le mode réaliste le conflit entre deux chefs de tribus petchenègues, Tyrach et Kéguène. A un certain moment, Kéguène donne un conseil, qui n'est d'ailleurs pas

<sup>35</sup> A. P. Každan, *Bemerkungen zu Niketas Eugenianos*, JÖBG, 16, 1967, p. 101—117. V. aussi A. D. Aleksidze, *Vizantijskij roman XII veka*, Tbilisi, 1965, cf. cependant Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit...*, p. 75—76.

<sup>36</sup> Theophanis *Chronographia recensuit Carolus de Boor*, I, Leipzig, 1883, p. 99.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 181—186.

suiwi, à ses alliés, les Byzantins, le fondant sur un proverbe « barbare »<sup>38</sup>. Cependant, l'art réaliste atteint un sommet dans l'œuvre de Michel Psellos. Cet écrivain, le plus doué peut-être de toute la littérature byzantine, nous a laissé toute une galerie de portraits des empereurs du XI<sup>e</sup> siècle, crayonnés dans un style de tendance assez classique, il est vrai, mais qui sont surpris dans l'irréductible de leur personnalité grâce à un sens psychologique très poussé, à l'attention toute particulière que l'auteur accorde au détail significatif, au mot ou au geste révélateur. Le réalisme de Psellos est accusé jusqu'au naturalisme dans les épisodes où il décrit la maladie et la mort de Constantin IX ou d'Isaac I<sup>er</sup> Comnène, ou encore dans celui où il évoque la révolte populaire qui a détroné, puis soumis au supplice, Michel V<sup>39</sup>. Psellos trouve ses sources d'inspiration dans la vie même, ses écrits sont le résultat d'observations et de réflexions personnelles ; ses dons de conteur s'y exercent librement et il laisse transparaître, au travers de la narration, avec tact et discrétion parfois, le mépris ou l'antipathie, l'ironie, l'admiration, l'affection ou la compassion que lui inspirent ses héros. À son tour, avec peut-être moins de talent et un surcharge de pédanterie rhétorique, Anne Comnène nous offre, dans son *Alexiade*, de très nombreux passages réalistes : descriptions, portraits, scènes de la vie aulique, récits alertes et vivants. Un remarquable exemple dans ce sens nous est fourni par l'histoire de la révolte des frères Comnènes, avec les intrigues du palais, les menées secrètes qui l'ont précédée, ses échos dans la masse du peuple — y est aussi reproduite une chanson populaire à ce sujet —, les opérations militaires et les pourparlers politiques auxquels elle a donné lieu<sup>40</sup>. Le réalisme du portrait de Bohémond, chef des Croisés, pour lequel la jeune princesse semble avoir eu un tendre penchant, ne constitue pas seulement un écart hétéroclite vis-à-vis de la rhétorique littéraire classicisante ; Anne Comnène vieillissante enveloppe cette évocation d'une atmosphère de nostalgique rêverie. À une autre époque, Nicéphore Grégoras compare, dans le prologue de son *Histoire*, l'écrivain au peintre et se sert de cet argument pour blâmer ceux des artistes qui ne paignent que les côtés agréables des hommes et des choses<sup>41</sup>. C'est d'ailleurs dans ce même ordre d'idées qu'il faut citer son récit d'une mission diplomatique entreprise auprès de la cour serbe, mémoires de voyage réalistes et savoureux en dépit de leur style artificiel<sup>42</sup>. Et c'est encore Grégoras qui insère dans son œuvre le récit « digne d'être, écouté » relatant les amours d'une Tartare et de son esclave byzantin amours couronnées par le baptême de la « barbare » et son mariage, mais compliqués par suite de l'apparition intempestive de la femme grecque du

<sup>38</sup> Ioannis Scylitzae *Synopsis historiarum*, editio princeps, recensuit Ioannes Thurn, Berlin—New York, 1973, p. 455—459.

<sup>39</sup> Psellos, *Chronographie*, éd. E. Renauld, I, Paris, 1926, p. LIV—LX, 108—116 ; II, Paris, 1928, p. 31—35, 70—71, 129—138.

<sup>40</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, livre II—III, éd. B. Leib, I, Paris, 1937, le couplet — p. 75. Il est « traduit » par Anne Comnène aussitôt. Sur ces couplets dans la littérature byzantine v. Beck, *Der Leserkreis der byzantinischen Volksliteratur im Licht der Handschriftlichen Überlieferung*, dans *Byzantine Books and Bookmen*, p. 50—51.

<sup>41</sup> Nicephori Gregorae *Byzantina Historia*, cura L. Schopeni, I, Bonn, 1829, p. 11.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 374—383.

captif de guerre. Cette digression tragi-comique s'individualise par rapport au contexte à la manière d'une véritable boccaccienne<sup>43</sup>.

On retrouve aussi dans la littérature byzantine des œuvres épistolaires différentes de celles de Jean Tzetzès, que nous avons déjà mentionnées. Telles, par exemple, la correspondance de Théophylacte d'Ochride<sup>44</sup>, archevêque de Bulgarie (1090—1108), qui intéresse non seulement en tant que source documentaire à partir de laquelle on pourrait reconstituer la vie dans la province byzantine, mais aussi en tant que littérature, dans la mesure où elle marque un moment réaliste<sup>45</sup>. Il en est de même pour celle de Démètre Cydonès (vers 1324—1397), érudit remarquable lequel, décidant de quitter Byzance pour aller vivre en Italie, essaye d'y expliquer cette décision à ses amis, parmi lesquels l'empereur Manuel II Paléologue (1391—1425)<sup>46</sup>. Cydonès est de ces érudits qui arrivent à maîtriser leur culture, par exemple en utilisant les fréquentes citations tirées des classiques familiers pour caractériser certaines situations ou qualifier des faits d'observation personnelle. La rhétorique est pour lui un moyen et non pas un but, et c'est ce qui a déterminé Karl Krumbacher à le citer parmi les théoriciens byzantins de l'art littéraire qui annoncent l'humanisme occidental<sup>47</sup>. Moins brillant que lui quant à la formation classique, un aristocrate de province comme Kékauménos (XI<sup>e</sup> siècle) par exemple, fonde les *Conseils et récits* adressés à ses fils non pas sur des citations livresques, mais bien sur sa propre expérience de vie ainsi que sur les traditions familiales. Le réalisme de ses évocations — la révolte de Thessalie de 1066, la vie de cour dont il se montre dégoûté, les bons empereurs du passé qui ont soutenu ses aïeux — leur vaut une place à part dans la littérature byzantine<sup>48</sup>.

C'est ainsi que, sans pour autant abandonner le terrain de la rhétorique classicisante, les Byzantins ont réussi à l'y combattre avec ses propres armes, au nom justement du réalisme. Le fait est surtout sensible dans la *satire*, et le moyen en est la *parodie*<sup>49</sup>. Un écrivain inconnu du XII<sup>e</sup> siècle a composé un dialogue, intitulé *Timarion*, dans le style de Lucien. Il s'agit d'une « descente aux Enfers » dans la tradition classique, à cela près que la matière de la relation de voyage fantastique du héros Timarion est strictement contemporaine. Après avoir parcouru le chemin de Constantinople à Thessalonique, où il a assisté à la foire de la Saint-Démètre, évoquée

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 542—544.

<sup>44</sup> Editées par Migne, PG, 126, col. 308—557.

<sup>45</sup> Cf. D. Kanalatos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Mazedoniens im Mittelalter hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Achrid*, Dissertation, München, 1937; B. Panov, *Teofilakt Ohridski kako izvor za srednevekovnata istorija na makedonskiot narod*, Skopje, 1971.

<sup>46</sup> I émétrius Cydonès, *Correspondance*, publiée par Raymond-J. Loenertz O. P., Citta del Vaticano, I—II, 1956—1960. La correspondance de Cydonès avait été publiée, en partie, auparavant, par Giuseppe Camelli, dans la série byzantine de la collection Budé, Paris, 1930, avec traduction en français. Ici nous nous référons à la lettre 309 de l'édition Loenertz, II, p. 231—234 (= éd. Camelli, 27, p. 63—68).

<sup>47</sup> Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 454.

<sup>48</sup> *Sovety i rasskazy Kekaumena. Socinenie vizantijskogo polkovodca XI veka, podgotovka teksta, vvedenie, perevod i kommentarii* G. G. Litavrina, Moskva, 1972.

<sup>49</sup> Cf. Franz Dölger, *Byzantinische Satire und byzantinische Kultur*, dans « Geistige Arbeit », 12, 20.VI.1939, p. 5—6; Hunger, *On the imitation...*, p. 36; Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit...*, p. 68—72; v. aussi Beck, *Leserkreis...*, p. 64 suiv.

d'une façon pittoresque et haute en couleur, Timarion descend aux Enfers où il rencontre tour à tour l'empereur Romain IV Diogène (1068—1071), son ex-maître de rhétorique Théodore de Smyrne, Michel Psellos et le disciple de celui-ci, Jean Italos. Il est inutile de fournir d'autres précisions : on comprendra facilement les raisons pour lesquelles l'ouvrage a été interprété comme une satire politique et sociale à sens très précis, issu qu'il était des milieux de l'aristocratie militaire qui cultivaient le souvenir du malheureux Romain IV, devenu la victime des menées de la bureaucratie constantinopolitaine — dont Psellos était l'un des chefs —, ralliée à la famille Ducas<sup>50</sup>. La parodie épique *La Katomyomachie* (La guerre des rats et des chats) de Théodore Prodrome (XII<sup>e</sup> siècle), dont le modèle lointain est la *Batrachomyomachie* d'Homère, utilise dans une mesure facile à prévoir, aussi bien les procédés de l'épopée que ceux de la tragédie. C'est ainsi que le commandant des rats, Kreillos, a été rapproché par Herbert Hunger, éditeur, traducteur et commentateur de la parodie, de tel ou tel des militaires rebelles qui, à cette époque politiquement trouble des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, briguaient la couronne<sup>51</sup>. Nous retrouvons également des traits réalistes accusés dans les « poèmes prodromiques » en langue parlée, attribués à un certain Théodore Ptochoprodrome (l'humble Prodrome), fort probablement le même que l'auteur de la *Katomyomachie*, mais qui utilise un pseudonyme approprié au genre qu'il aborde. Y sont évoqués des prieurs tyranniques avarés et rapaces et des épouses acariâtres ; on y trouve le portrait du poète famélique, variante byzantine du parasite antique<sup>52</sup>. A cette même catégorie d'ouvrages appartient aussi le poème satirique du XIV<sup>e</sup> siècle dirigé contre un certain Néophyte, aspirant à la dignité de patriarche<sup>53</sup>. L'auteur du pamphlet dévoile la véritable identité du moine ambitieux et sa carrière de parvenu y est tracée sur le mode sarcastique : Néophyte ne serait qu'un berger d'origine vlaque-bulgare-albanaise, Momčil de son vrai nom, complètement ignare, avide et assoiffé de puissance. L'ouvrage est attribué à Jean Katrares, copiste de manuscrits et, paraît-il, auteur aussi de parodies tragiques qui ont fait récemment l'objet de l'attention des spécialistes<sup>54</sup>.

Aussi abondamment qu'il soit représenté dans les écrits byzantins, le réalisme ne saurait cependant y être considéré autrement que limité aux cadres de la conception rhétorique et classicisante, incontestablement dominante. Il n'apparaît qu'en tant que résultat spontané du libre exercice des dons naturels, plus ou moins remarquables, des écrivains et n'a jamais été élevé au rang d'une méthode de création, de même qu'il n'a jamais constitué la norme du goût, ni un critère de la critique. Son

<sup>50</sup> Pseudo-Luclano, *Timarione*, testo critico, introduzione, traduzione, commentario e lessico a cura di Roberto Romano, Napoli, 1971, cf. Hunger, *Die Literatur der Komnenenzeit...*, p. 72.

<sup>51</sup> Herbert Hunger, *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg*, Theodoros Prodromos, *Katomyomachia*, Einleitung, Text u. Übersetzung Graw—Wien—Köln, 1968, v. spécialement p. 51—65. Selon Hunger, dans les 384 vers de ce poème on trouve 200 homérismes et 60 mots propres au lexique des poètes tragiques grecs.

<sup>52</sup> D. C. Hesselring-H. Pernot, *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*, Amsterdam, 1910.

<sup>53</sup> I. Dulčev, *Bălgarski dumî vāv vizantijski stihove ot XIV vek*, SBANI, XLI, Sofia, 1945, p. 130—150 (édition et commentaire).

<sup>54</sup> Gregorio de Andrés, Jean Irigoin, Wolfram Hörandner, *Johannes Katrares und seine dramatisch-poetische Produktion*, JÖBG, 23, 1974, p. 201—214.

caractère est, pour la littérature byzantine, sinon accidentel, du moins second. Si Psellos se targue de sa qualité de philosophe, ses contemporains et sa postérité l'apprécient en tant que rhéteur, que maître du style, de la langue et de la composition, et non pas pour ses mérites d'écrivain réaliste<sup>55</sup>. D'ailleurs Psellos lui-même, ainsi que le démontre J. N. Ljubarskij<sup>56</sup>, se soumet, pour ce qui est de ses portraits, à un schéma rhétorique général, assez strict : à l'instar de tous les écrivains byzantins qui se plient aux canons des genres qu'ils adoptent. Le mérite de ceux qui font preuve de réalisme dans tel ou tel aspect de leurs ouvrages est celui d'avoir animé d'un souffle d'inspiration de la vie quotidienne ces canons de la rhétorique classique. La déclaration que Théodore Prodrome formule dans le prologue de la satire *Contre les higoumènes* vient illustrer éloquemment les constatations que nous offrent les textes précédemment cités : « Je ne t'écris nullement des contes extraits des écrits antiques, dont le sens, bien que précis, est difficile à saisir ; il s'agit, au contraire, de faits simples et clairs, connus de tous... »<sup>57</sup>. Rien de polémique à déceler dans ces affirmations qui ne font que définir le genre de l'écrit, genre inférieur, destiné à être compris des plus humbles, et auquel sied la langue parlée, populaire. L'idée d'une possible rivalité entre la littérature classicisante et celle populaire reste étrangère au poète, et c'est peut-être pourquoi il signe ses ouvrages satiriques du nom, également parodique, de Ptochoprodrome. Il s'agit là d'un jeu rendu légitime, à ce qu'affirme explicitement le prologue à la *Katomyomachie*, par le modèle homérique. Une fois de plus, la référence à l'auteur classique garde son caractère d'obligation<sup>58</sup>.

<sup>55</sup> Cf. Em. Kriaras, *Mihail Psellos, « Byzantina »*, 4, 1972, p. 118—122 (RE, Suppl. XI, col. 1124—1182).

<sup>56</sup> J. N. Ljubarskij, *Istoričeskij geroj v Hronografii Mihaila Psella*, VV, 33, 1972, p. 92—114.

<sup>57</sup> Voici le texte intégral du prologue, traduit d'après l'édition Hesseling-Pernot, III, p. 49 : « Admire maintenant, Prince, l'audace inouïe de cette fourmi qui sort de son trou et se met à courir après les bêtes sauvages et fortes ; sans peur, elle ose suivre les traces des lions, sans avoir pu acquérir la force de leurs ongles. Regarde, donc, Maître couronné, moi-même, moi, la fourmi qui ose s'aventurer sur les traces des lions, ce sont les rhéteurs et les philosophes, ainsi que lui permet la force de ses mots ou, pour mieux dire, sa faiblesse. Eux, ils sont éprouvés dans la versification et l'écriture, eux ils façonnent des écrits destinés aux empereurs, ils célèbrent leurs victoires. Certes, ils écrivent à la manière des sages, selon les exigences du discours, car ils sont des intellectuels et des rhéteurs, tandis que moi, je n'écris pas comme ça. Parce que je suis dépourvu de culture, je suis un jeune vêtu de haillons, un moine vulgaire, de ceux qui siègent à l'écart. Moi, j'écris donc simplement, à la manière des moines, simplement et paisiblement. Je ne t'écris nullement des contes extraits des écrits antiques, dont le sens, bien que précis, est difficile à saisir ; il s'agit, au contraire, de faits simples et clairs, connus de tous ceux qui parcourent en commun la voie de la vie monastique et qui supportent toutes les choses que je t'écris ».

<sup>58</sup> Le prologue de la *Katomyomachie* est dû à Aristobulos Apostoles, le futur métropolitain Arsénios de Monembasie, premier éditeur de cet ouvrage byzantin, paru à Venise dans les années 1495—1498. Le caractère tardif, post-byzantin de ce prologue ne lui enlève guère sa valeur en tant que témoignage d'une certaine idéologie littéraire byzantine qui continue à dominer les esprits des clercs grecs du XV<sup>e</sup> siècle. Les allusions aux *Ionia* (Plant de violettes) qu'on rencontre dans le texte du prologue réclament un éclaircissement : il s'agit d'un ouvrage de Michel Apostoles, père d'Aristoboulos, paru à Bâle, en 1538 ; par les soins de ce dernier, une partie de l'ouvrage fut publiée vers 1517, cf. Hunger, *Katz-Mäuse Krieg*... , p. 75. Voici le texte du prologue : « Homère, le plus noble des poètes, étant chargé de l'éducation des enfants de Chios, composa la *Batrachomyomachie* et *Les Grives* — c'est Hérodote qui le raconte — et maints autres ouvrages, pleins d'amusements destinés à réjouir les enfants de cet homme et ceux de l'avenir. Cela, afin qu'ils entendent des choses plaisantes au commencement de leurs études

La vitalité de la rhétorique classique dans la littérature byzantine n'est pas le fait d'un hasard, non plus que le résultat d'une manie d'intellectuels entichés d'antiquité. A investiguer d'autres domaines de la culture et de la civilisation byzantine, nous pourrions y découvrir, dans d'autres formes, ce que, en matière de littérature rhétorique et classicisante, nous avons appelé absence de réalisme. Qu'il s'agisse de peinture ou de science, de philosophie ou de spéculation théologique ou encore de pensée politique, et jusqu'au comportement quotidien des Byzantins, on retrouve partout ces mêmes caractéristiques, l'orientation de l'effort créateur conformément à certaines normes fondées sur l'autorité des grands réalisateurs du passé, des « classiques », et codifiées par les traités « rhétoriques », l'attention des intellectuels et des artistes centrée presque exclusivement sur les aspects techniques et formels de leur activité, le manque d'intérêt pour toute observation immédiate de la nature, de la variété de ses phénomènes, pour l'étude de ses lois, en vue de son « imitation » conforme par les ouvrages humains<sup>59</sup>. Songeons, par exemple, pour ce qui est de la peinture, à ces manuels « rhétoriques » de peinture religieuse où tout est prescrit de ce qui constitue l'activité du peintre d'églises, depuis la composition, les couleurs, les dimensions et jusqu'aux vêtements que les personnages des scènes bibliques doivent porter<sup>60</sup>. Ou bien, en ce qui concerne la science, à ces traités « scientifiques » des Byzantins, ouvrages de compilation, inspirés des classiques antiques des divers domaines de la connaissance<sup>61</sup>. Il en va de même des manuels d'étiquette, où l'on retrouve le cérémonial requis par les diverses fêtes ou les banquets ; ou bien encore de l'organisation subtile et savante jusqu'au pédantisme de la hiérarchie

---

et pour que leurs oreilles ne soient pas grattées par les leçons de l'autre type. Et quelqu'un des poètes plus récents, voulant imiter le Poète, imagina la guerre de la chatte et des souris, dans la forme d'une comédie écrite en vers iambiques. Cet ouvrage tomba dans mes mains et j'ai décidé de l'envoyer aux jeunes gens qui aiment à s'instruire et il est comme un héraut qui annonce l'ouvrage qui sera imprimé sous peu, la *Ionia*, préparé avec beaucoup d'efforts par mon père. De séjour à Rome, il avait promis jadis au très révérend Gaspar, évêque d'Osimo, de composer un recueil de proverbes. Mais, en commençant avec les proverbes, il se rappela les sentences et les maximes et les conseils des hommes très sages de l'antiquité. Car les proverbes, les sentences, les conseils et les maximes sont apparentées. Je pense que ce livret sera très utile aux jeunes désireux de s'instruire... Quant à la *Guerre de la chatte avec les souris* que l'auteur, qui que ce soit, composa très bien et avec beaucoup d'esprit, nous l'envoyons aujourd'hui aux gens désireux de s'instruire. Et aussitôt nous allons éditer et imprimer la *Ionia*, de laquelle les étudiants pourront récolter non seulement le plaisir, mais aussi l'utilité ».

<sup>59</sup> Sur le problème de l'humanisme byzantin et de ses rapports avec celui de la Renaissance occidentale, voir A. Pertusi, *Leonio Pilato fra Petrarca et Boccaccio*, Venezia—Roma, 1964, p. 498—520 avec bibliographie.

<sup>60</sup> Sur l'esthétique de la peinture byzantine, voir Gervase Mathew, *Byzantine Aesthetics*, London, s.a. Les manuels de peinture (*hermeneiai tes zographikes technes*) dont nous disposons sont relativement récents. Ils descendent du manuel de Denys de Phourna (XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle). Mais celui-ci semble avoir résumé lui-même des ouvrages plus anciens, cf. I. D. Ștefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești*, București, 1973, p. 13. V. Grecu, à qui nous devons plusieurs études sur les *hermeneiai* byzantines et leurs traductions roumaines, en avait préparé une édition critique de ces manuels, pas encore publiée.

<sup>61</sup> Cf. Karl Krumbacher, *Geschichte...*, p. 605—638. V. aussi le chapitre dédié à la science byzantine par J. Théodoridés dans *l'Histoire générale des sciences*, publiée sous la direction de René Taton, I. *La science antique et médiévale (Des origines à 1450)*, Paris, 1957.

religieuse ou de celle de la cour<sup>62</sup>. Dans ce sens on peut parler de la rhétorique classicisante de la littérature byzantine comme étant l'expression de tout un *style culturel*, dont les racines plongent dans l'ensemble complexe des réalités économiques, sociales, politiques, ethniques et spirituelles qui ont produit Byzance elle-même.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ces questions, en cherchant à éclaircir en quelques phrases un des plus grands problèmes de l'histoire universelle et auquel on continue encore à chercher la solution la plus proche de la vérité. Nous pensons cependant qu'il est nécessaire pour la compréhension de la littérature byzantine, et afin de poser correctement la question de son (manque de) réalisme, de chercher à déchiffrer la signification majeure de ce style, sa principale raison d'être. C'est d'ailleurs ce que fait récemment l'un des maîtres de la byzantinologie contemporaine, le professeur Paul Lemerle, en des termes qui ouvrent de nouvelles perspectives à la recherche dans ce domaine<sup>63</sup>.

« Ayant placé sa justification dans le passé et le prolongement de ce passé inchangé, son fondement dans la correspondance entre empire terrestre et empire de Dieu et dans la légitimité politique de la descendance romaine, sa force dans l'affirmation d'une tradition ininterrompue — affirme-t-il en parlant de Byzance —, elle devait s'offrir aux yeux de tous... comme une essence éternellement immuable. Cette représentation d'elle-même, c'est l'objet de sa *propagande*... ». Et le professeur Lemerle poursuit, en présentant les *techniques* et les *moyens* de cette propagande qui revêt et déguise des apparences de l'immobilité, les transformations continues, l'incessante et absolument remarquable adaptation de Byzance aux exigences du temps : « Dans le domaine des gestes, c'est le cérémonial, le rituel, la titulature ; dans celui de l'expression, c'est la citation, la répétition, la comparaison, la référence ; en allant un peu plus au fond des choses, c'est la rhétorique ; en allant un peu plus loin, c'est le style — au sens où André Malraux a eu autrefois cette formule heureuse : l'art byzantin est un art du style ».

Dans cet art, « ce qui demeure essentiel et permanent, c'est l'effort pour dépasser l'homme et l'accident, l'individuel et le passager ; pour atteindre quelque chose que par définition on ne saurait nommer, que l'on appelle le surhumain, l'impersonnel, l'intemporel, l'éternel, le sacré : tous ces termes conviennent et en même temps sont insuffisants. L'art byzantin est une liturgie et, comme toute liturgie, une incantation... L'art byzantin transpose et transcende. Or, le procédé pour atteindre ce but c'est... justement le style, dans la mesure où le style est ce qui éloigne de la ressemblance, ce qui détruit la ressemblance, et avec elle l'humain ». C'est à dire tout ce qui s'oppose au réalisme — au sens moderne du terme —

<sup>62</sup> Le plus célèbre des écrits de ce genre est sans doute le recueil de Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis aulae Byzantinae*, recensuit I. I. Reiske, I—II, Bonn, 1829—1830 (édition nouvelle incomplète, avec traduction et commentaire par A. Vogt, dans la série byzantine de la collection Budé, Paris, 1935—1940). Voir aussi Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*, Introduction, texte et traduction par Jean Verpeaux, Paris, 1966 ; *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Introduction, texte, traduction et commentaire par Nicolas Oikonomidès, Paris, 1972.

<sup>63</sup> Collège de France, Chaire d'histoire et civilisation de Byzance, *Leçon inaugurale*, faite le Vendredi 8 décembre 1967 par M. Paul Lemerle, membre de l'Institut, Professeur.

au nom de l'aspiration vers une réalité absolue, conçue celle-ci dans l'esprit du Moyen Âge, au nom donc d'un réalisme *autre* que le nôtre.

Revenons encore une fois aux textes pour en examiner, dans la perspective plus ample que nous ouvre la réflexion de l'érudit français, les plus typiquement byzantins, les plus marqués par la rhétorique et la tendance classique, les plus « asservis » et les moins réalistes, à savoir les panégyriques. Nous y constaterons que leur but est celui de révéler à l'auditoire ou, pour mieux dire, aux participants à la « liturgie impériale » aux cadres de laquelle ils étaient prononcés, l'essence « réelle » et le sens « réel » du souverain célébré, ainsi que de ses actes. Or, cette essence est bien divine, l'empereur étant porteur du charisme impérial qui lui est octroyé, conformément à la conception byzantine, par Dieu lui-même<sup>64</sup>. Ses faits ne sont donc pas seulement des actions politiques entreprises à des fins séculières, mais également des actes religieux. C'est par leur moyens que l'empereur accomplit sa mission de propagateur et défenseur de la vraie croyance chrétienne. Dans un certain sens, l'empereur réactualise par chacune de ces actions les faits de ses homologues paradigmatiques, les rois bibliques de l'ancien Israël. Ses victoires sont aussi celles du Christ, que l'empereur sert et imite. C'est ce que tout rhéteur byzantin se propose de faire ressouvenir à ses auditeurs lorsqu'il écrit un discours panégyrique adressé à un souverain. Et c'est dans ce but qu'il stylise la figure de l'empereur ainsi que la présentation narrative-lyrique de ses faits et gestes : afin de les réduire, selon les possibilités que lui offre sa propre maîtrise, aux modèles préécrits. Dans le texte de Nicéas Choniatae (m vers 1213), Isaac II Ange (1185—1195) qui a combattu les Vlaques et les Bulgares rebelles des Balkans, devient le « nouveau Moïse » qui « descendra du mont Hémus comme d'un autre mont Sinaï » pour « graver à la lance dans les âmes des Barbares la loi de leur esclavage d'antan ». Il est « l'ange du Seigneur », qui va « poursuivre et défaire l'ennemi », auquel « ni l'ennemi, ni le Fils du crime, ne parviennent et ne peuvent faire du mal ». Par contre, le chef des rebelles, lui, « s'est révolté à l'exemple de Lucifer par orgueil d'asseoir son trône au sommet des hautes montagnes du septentrion », « ainsi qu'un Satan ennemi du trône » il se soulève contre l'empereur lequel est « semblable à Dieu »<sup>65</sup>. C'est dans le même but, celui de mettre en évidence l'essence éternelle de Byzance, dont parlait Paul Lemerle, que la géographie de ces panégyriques se trouve stylisée, l'ethnonymie fortement archaïsée suivant la tradition classique. Byzance, en tant que Rome éternelle, doit combattre contre les mêmes « Barbares », Scythes, Perses ou Celtes, représentés tour à tour par les différents peuples qui ont approché et affronté l'Empire du nord, de l'est ou de l'ouest. Quant à la langue archaïsante, les tropes utilisés d'abondance, les allusions à la littérature

<sup>64</sup> Sur l'idéologie impériale à Byzance voir surtout O. Treitinger, *Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee*, München, 1938 ; A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1932 ; E. von Ivanka, *Rhomäerreich und Gottesvolk*, Freiburg—München, 1968 ; Hélène Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975.

<sup>65</sup> Nicetae Choniatae, *Orationes et epistulae*, recensuit I. A. van Dieten, Berlin—New York, 1972, p. 6 (cf. *Psalmes*, 20, 2), p. 4 (cf. *Psalmes*, 88, 22), p. 5 (cf. *Isaïe*, 14, 13), voir aussi p. 60. Un autre usurpateur est présenté par le même auteur comme un « faux Moïse » qui « fait semblant d'apporter du mont Haemus des lois, comme celui-ci du Sinaï » (p. 108, cf. *Exode*, 24, 12).



classique, tout cet appareil constitue le « langage hermétique » de mise dans une cérémonie panégyrique<sup>66</sup> où l'on révèle le mystère sacré, la « réalité » ultime du pouvoir politique. Seuls les initiés peuvent comprendre ce langage ; ce sont, ainsi que l'on s'y attend, ceux qui partagent ce pouvoir avec le souverain, l'élite aulique et ecclésiastique, aussi bien élite sociale, qui a accès à la culture. C'est ainsi que nous est révélé, à nous, le caractère de classe de la culture byzantine.

Aussi à la lire attentivement et à la rapporter au milieu social ainsi qu'au climat idéologique qui lui ont donné naissance, la littérature panégyrique byzantine nous apparaît-elle beaucoup plus « réaliste » — du moins quant à l'intention de ses auteurs — que nous ne l'aurions pensé ; quant à l'explication de sa structure spécifique, elle est également beaucoup plus complexe que ne l'avaient envisagé les philologues à formation classique et de tendance démocratique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui l'ont étudiée, mais sans la comprendre en profondeur. Déchiffrer le message réel que la littérature byzantine a adressé à ses propres contemporains, ce message sans doute difficile à comprendre et même à percevoir pour nous autres esprits modernes, demeure une tâche des plus importantes et des plus passionnantes de la byzantinologie. Et il ne s'agit pas seulement des textes littéraires, édités ou encore inédits ; d'autres monuments de la culture et de la civilisation byzantines attendent encore leurs exégètes.

Quant à ces quelques pages où nous avons tenté plutôt de poser et de définir un problème que de le résoudre, leur conclusion sera peut-être aussi une invite à réfléchir sur la relativité et l'historicité des concepts de la critique, en particulier sur le « réalisme ».

---

<sup>66</sup> P. Lemerle, *ouvr. cité*, p. 24.

# REMARQUES SUR LA PUBLICATION DES SOURCES BYZANTINES DE L'HISTOIRE DE L'ANCIEN DROIT ROUMAIN (XIV<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> ss)

VALENTIN AL. GEORGESCU

La grande histoire n'est jamais servie du document. Mais l'histoire tout court, sans la maîtrise constante d'une documentation sûre et complète, est inconcevable. Cette double évidence, que l'on s'excuse de devoir rappeler<sup>1</sup>, s'impose à l'historien du droit au même titre qu'à l'historien généraliste.

En matière de documentation, la mission de l'historien du droit roumain est rendue particulièrement difficile, entre autres, par l'existence de nombreuses sources internes<sup>2</sup> (documents ou monuments du droit) rédigés en plusieurs langues étrangères : le slavon, le grec savant et le grec populaire, le turc et, en Transylvanie, le latin, le hongrois et l'allemand<sup>3</sup> selon les époques envisagées.

Les causes, tantôt générales, voire européennes, tantôt locales et accidentelles de cette situation de « polyglottisme » sont connues. Il serait superflu de revenir là-dessus à cet endroit. C'est un fait historique donné et irrécusable qui, certes, ne saurait se soustraire pour autant à un attentif contrôle critique. Mais jamais aucun historien roumain n'a préconisé l'ignorance de telles sources, à cause de la langue de leur rédaction. Les difficultés et lacunes existantes dans ce domaine ne relèvent que des possibilités de fait concernant leur meilleure mise en valeur. On doit, par contre, constater et louer l'effort considérable qui a été fourni dans cette direction, surtout au cours du dernier quart du siècle. Les résultats

---

<sup>1</sup> Rappel qui s'impose à beaucoup d'historiens ; voir Antonio Marongiu, *Réflexions sur l'heuristic des origines des institutions parlementaires*, in *XIII<sup>e</sup> Congrès intern. des sciences historiques* (Moscou, 1970) = *Etudes CIHAE*, LII. Varsovie, 1975, p. 19 : « Les documents... sont évidemment de toute première importance. Mais... une véritable étude historique (n'est pas)... un simple fichier... Méfions-nous, donc, d'une religion des documents, ... superstition absurde et brutale, et présentons nos hommages à la vérité... extraite des sources ».

<sup>2</sup> En tenant compte soit de leur écriture soit de leur circulation à l'intérieur des Principautés. Ce critère élargi n'exclut pas le fait que la rédaction byzantine initiale, très souvent aussi la traduction ou l'adaptation slaves et parfois la confection de la copie slave ou grecque avaient eu lieu à l'étranger. Au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des textes métabyzantins sont rédigés ou adaptés dans les Principautés. Les versions grecques des codes valaques de 1780 et 1818 et celle du code moldave de 1816/1817 ne sont même pas des textes métabyzantins, pas plus que les projets de D. Katartzis (1793) et Th. Carra (1806) et, partiellement, ceux de M. Fotino (Phôteinopoulos) de 1765, 1766 et 1777 (liv. IV).

<sup>3</sup> Les documents internes et surtout externes, à contenu juridique, rédigés en latin ou en allemand ne manquent pas pour la Valachie et la Moldavie.

qui ont été atteints dans de nombreux secteurs<sup>4</sup> sont remarquables. Cependant, la tâche accomplie est loin de toucher à sa fin et le problème des sources anciennes continue d'avoir pour l'historien, en général, comme pour celui du droit, en particulier, une actualité des plus pressantes.

Dans les pages qui suivent, notre propos se limitera à la discussion du seul problème énoncé dans le libellé de notre titre. Nous nous proposons de montrer : a) le volume des sources connues depuis longtemps ou récemment signalées, mais qui sont encore inédites ; b) l'intérêt que présente leur publication tantôt intégrale, tantôt sous une autre forme appropriée ; c) les moyens par lesquels on peut y parvenir dans des délais profitables pour la recherche présente et pour celle du proche avenir, car une attente indéfinie de leur publication ne nous semble plus concevable.

Les sources byzantines concernant l'histoire de l'ancien droit roumain peuvent se diviser en vue de leur publication et de leur utilisation, selon plusieurs critères que nous allons examiner à tour de rôle : I) la langue de leur rédaction ; II) leur forme diplomatique (documents internes et monuments du droit) ; III) leur état de conservation (monuments intégraux ; fragments ; œuvres inachevées ; projets) ; IV) le système de droit mis en cause (droit écrit ou coutumes) ; V) nécessité de publication chronologique intégrale ou possibilité d'un choix thématique. Ce qui ne veut pas dire que la même source aura besoin d'être publiée séparément d'après chacun de ces critères, l'un après l'autre. Par contre, le choix du critère dominant constituera un problème difficile dont la solution peut ne pas être unique pour toutes les sources envisagées. Autrement dit, certaines sources sont susceptibles d'être réparties entre des collections relevant de critères différents ou d'un critère mixte.

## I. LA LANGUE DE LA RÉDACTION

Le peuple roumain a toujours vécu son droit et manifesté sa vie juridique dans sa langue populaire<sup>5</sup>. Les langues étrangères n'ont été utilisées qu'en tant que langues culturelles à caractère « universaliste » (tel le latin médiéval en Occident), comme langue de chancellerie ou d'Eglise, comme mode linguistique des couches sociales « supérieures » ou comme langue imposée par une puissance dominante.

<sup>4</sup> Collections générales (DIR, DRH, Catalogues et répertoires des Archives de l'Etat) et spéciales ou thématiques de documents internes à contenu juridique ; Hurmuzaki, N. S. (4 vol.) ; « Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit », dont 9 volumes (1955—1975) contiennent des monuments du droit (XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), auxquels s'est ajouté en 1973 un gros recueil d'*Actes judiciaires de Valachie (1775—1781)* ; un projet (acad. Andrei Rădulescu, 1948—1949) de *Questionnaire pour la collection des coutumes juridiques* (inédit, non mis à exécution) et un *Questionnaire semblable* (1970 initiative de L. P. Marcu, revue par l'auteur de ces pages), qui a connu une réalisation localement limitée, sous les auspices de l'Institut d'Etudes sud-est européennes ; matériaux recueillis par Romulus Vulcănescu pour son *Ethnologie juridique* (1970, en roum.). On trouve des matériaux juridiques dans les *Regestes de documents ottomans* (M. Guboglu), les *Documents ottomans* (I : Mustafa Mehmet) et même dans les *Chroniques ottomanes* (les deux auteurs cités).

<sup>5</sup> Sur le caractère général de ce processus, par rapport aux langues officielles, de chancellerie, voir récemment Dinu C. Giurescu, *Țara Românească în secolele XIV și XV*. Bucarest 1973. p. 33—37.

La lutte du roumain pour sa pénétration dans les secteurs réservés, constitue un processus historique très complexe. Il se caractérise par le triomphe irrésistible et généralisé eu roumain à des dates variables, à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>.

#### A. SOURCES BYZANTINES EN LANGUE SLAVE

Du XIV<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les monuments du droit byzantin qui ont pénétré ou qui ont été copiés dans les Principautés Roumaines sont rédigés, sauf les exceptions signalées ci-dessous, dans une langue slave que l'on désigne conventionnellement par le terme de « slavon » (le plus souvent le médio-bulgare ancien)<sup>7</sup>. Leur nombre est assez important et de précieux manuscrits uniques se trouvent actuellement conservés dans des Archives et Bibliothèques étrangères, surtout soviétiques, ce dont il faut tenir compte dans l'organisation de la recherche et des opérations devant conduire à la publication des manuscrits de ce genre.

Dans notre historiographie, il n'existe pas encore d'éditions critiques de ces manuscrits byzantins en langue slave et l'élaboration d'amples études monographiques reste une tâche d'avenir, tout comme l'établissement d'un catalogue exhaustif et scientifiquement mis à jour. Des descriptions, parfois très analytiques, d'un bon nombre de ces manuscrits, ont été présentées par des spécialistes comme A. I. Iacimirskij, Melchisedec, Ladislav Pić, Miletic et Agura I. Bogdan, I. Peretz (qui utilise beaucoup les recherches de ses prédécesseurs), I. Crețu, Dimitrie Dan, Șt. Gr. Berechet, E. Turdeanu, Damian P. Bogdan, P. Olteanu, Ioan Iufu, etc. Le catalogue général des manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, à Bucarest, établi par P. P. Panaitescu (1959) s'arrête au n<sup>o</sup> 300 et ne s'occupe que de quelques manuscrits juridiques ne dépassant pas cette limite de traitement. Plus nombreux et importants seront les manuscrits juridiques figurant dans la suite du Catalogue (jusqu'au n<sup>o</sup> 600), mise au point par Madame D. Aramă, et qui se trouve sous presse. Même après l'apparition attendue de ce second tome, on consultera toujours avec profit, au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque, la version élargie du Catalogue pour les importantes données d'érudition qu'elle contient. Le répertoire général des manuscrits slavo-byzantins des Principautés Roumaines, établi par Ion Radu-Mircea<sup>8</sup>, présentera aussi pour l'historien du droit un intérêt particulier, de même que la liste des manuscrits juridiques ayant circulé dans les Principautés Roumaines, dressée par l'auteur<sup>9</sup> de ces pages, permettra d'évaluer l'ampleur et l'urgence de la tâche qui reste à accomplir.

<sup>6</sup> Sur cet important problème et sur le terme de « biruință » (victoire, triomphe), voir le récent ouvrage de P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, București, 1965.

<sup>7</sup> Cf. Lucia Djamo-Diaconiță, *Aspects de l'influence du roumain dans la langue des chartes slavo-roumaines rédigées en Valachie aux XIV<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles* (Le Pronomi), in *RI.SSI*: 14, 1976, p. 101 : « Le slavo-roumain »; Ion Bogdan : « la langue de chancellerie et de culture d'un peuple non slave qui procède du médio-bulgare... ».

<sup>8</sup> *Manuscrisele slavo-române din anii 1451—1605*, à paraître dans la série de volumes intitulée *Bizanțul și Țările române*, III, à l'Institut d'études sud-est européennes.

<sup>9</sup> Voir ci-dessus, n. 8, tome II. *Bizanțul și instituțiile românești*.

1. Parmi les manuscrits slavo-byzantins inédits, il importe de souligner tout particulièrement le groupe des 14 copies du Syntagme alphabétique de Mathieu Blastarès (1335), exemplairement répertoriées par le prof. G. Mihăilă<sup>10</sup>, œuvre dont Șt. Gr. Berechet<sup>11</sup> a eu le mérite de signaler plus particulièrement l'importance. Malgré sa diffusion exceptionnelle, cette œuvre qui a joué un rôle de premier plan dans le Sud-Est et en Russie, n'a jamais été chez nous ni imprimée, ni traduite en roumain<sup>12</sup>. Elle n'a fait l'objet d'aucune grande monographie susceptible de suppléer à l'absence d'une très difficile édition critique. Les éditions et les études publiées à l'étranger et concernant des versions locales<sup>13</sup>, ne peuvent remplacer l'édition et l'examen direct des matériaux roumains avec leurs particularités et leur histoire propre, imparfaitement connues ou même partiellement ignorées jusqu'à présent.

La tradition manuscrite du Syntagme se divise en trois manuscrits provenant de Valachie, et onze, de Moldavie<sup>14</sup>. Je ne pense pas que ces deux traditions locales puissent et doivent aboutir à deux éditions indépendantes. Le problème n'a pas été discuté dans notre historiographie et pour le moment on doit réserver l'analyse minutieuse des manuscrits existants, avant de rechercher et de trouver la technique d'édition susceptible de mettre en lumière les éventuelles différences régionales.

En dépit de la faible circulation que la version abrégée du Syntagme semble avoir connue en Roumanie (une seule copie en Valachie du XV<sup>e</sup> siècle, et des fragments dans un autre manuscrit moldave de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, le problème de l'édition (commune ?) se posera pour les

<sup>10</sup> *Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris și Inceputurile lexiconografiei slavo-române* (sec. XV—XVII), in *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*. Bucarest, 1972, p. 261—306 (cf. 270—292) [première version in *Studii de slavistică*. Buc., 1, 1969, p. 1—44].

<sup>11</sup> *Descoperirea a două manuscrise juridice românești*, in «*Întregiri*», Jassy, 1, 1938, 3—8 (*Întrebuințarea Sintagmei... lui Matei Vlastarie*). Son répertoire était beaucoup moins complet que celui dont on dispose aujourd'hui; cf. idem, *Cîteva chestiuni din istoria vechiului drept românesc*, tiré-à-part de «*Întregiri*», Jassy, 1, 1931, à la BAR (II, p. 459—451).

<sup>12</sup> L'absence d'une traduction roumaine, manuscrite ou imprimée, n'a jamais suscité d'essai d'une explication. Au premier abord, cette absence semble prouver que la circulation et l'emploi du texte slave ont eu lieu dans des conditions satisfaisantes. Mais, dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le besoin de traductions roumaines se faisait sentir, à un certain niveau social plus modeste et pour des textes moins difficiles que le Syntagme alphabétique de Blastarès. Lorsque, de 1632 à 1652, on assiste à l'épanouissement de la codification en langue roumaine, les manuscrits grecs auxquels on eut recours représentent aussi des œuvres plus modernes et parfois plus vastes que Blastarès : le Nomocanon de Manuel Malaxos, le résumé néo-grec et laïque de l'œuvre de P. Farinacius, alors que le commentaire d'Aristène (XII<sup>e</sup> s.), utilisé en Valachie en 1652, semble se rattacher, comme d'autres textes aussi, un peu par le hasard de la tradition manuscrite, à celui de Malaxos. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Syntagme de Blastarès est encore cité par le tribunal canonique de la Métropole (*dicasteria*, 1765 et suiv.) mais déjà en 1730 Nicolas Mavrocordat, à Bucarest, souhaitait avoir un nouveau Nomocanon (voir ci-dessous) et en 1754, à Jassy, on fournissait un effort considérable pour traduire en roumain non pas le vieux Blastarès, mais la moderne *Vaktéria ton archieron* de Jacob de Iannina (1645), laquelle, à l'instar de Malaxos, avait mis à profit le Syntagme de Blastarès, qu'ils pouvaient donc d'autant plus facilement remplacer.

<sup>13</sup> Editions grecques (G. A. Rhalles et M. Pottles, Athènes, 1859; I. B. Pitra, 1891); grecque et latine (J. P. Migne, P.-G., 1865, p. 144—145); russe (N. Ilijnskij, Moscou, 1892; Simféropol, 1901); serbe (St. Novaković, Belgrade, 1907). Etudes de N. Benešević (1901); Al. V. Soloviev (1928; 1939); S. Troicki (1956), M. Andreev (Wrocław, 1961); G. I. Theodoridis (1970). L'édition de T. D. Florinskij (1888) est une édition slave intéressant aussi la zone roumaine.

<sup>14</sup> V. G. Mihăilă, *op. cit.* 291.

<sup>15</sup> *Ibidem* et n<sup>os</sup> 2 et 14.

deux versions (longue et abrégée). Le Syntagme réélaboré en Moldavie par le chroniqueur évêque de Roman, Macarie (1531—1550; 1551—1558) et envoyé en 1561 par le prince Alexandre Lăpușneanu à Ivan IV le Terrible, grand kniaz de Moscovie et tsar de « toute la Russie » (1533—1584), se trouve actuellement à Moscou<sup>16</sup> et posera à l'éditeur des problèmes ardu, sauf dans le cadre d'une édition indépendante de ce manuscrit, ce qui ne semble pas une éventualité bien réaliste avant longtemps.

Par ailleurs, le Syntagme de Blastarès a connu exceptionnellement au XV<sup>e</sup> siècle (une seule copie)<sup>17</sup> et amplement aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, une diffusion en langue grecque<sup>18</sup>. D'où le problème de savoir si son édition doit être établie séparément pour le groupe slave et pour le groupe grec, ou bien en commun pour ces deux groupes, de façon à simplifier les proportions du volume et à présenter dans une vue d'ensemble la circulation roumaine du célèbre nomocanon, sans double traduction des textes identiques.

2. Un second exemple éloquent de manuscrit slavo-byzantin inédit est constitué par la soi-disant « Cormcia du Musée » de Bucarest (I. Peretz)<sup>19</sup>, réplique locale de la *Krmčaja knjiga* élaborée en Serbie au XIII<sup>e</sup> siècle et qui a connu une grande diffusion ultérieure en Russie<sup>20</sup>, à travers la Bulgarie. L'œuvre est trop connue, dans ses lignes générales, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur elle dans la présente étude. Rappelons seulement qu'elle contient, outre les canons des conciles œcuméniques, les nomocanons des XIV et des LXXXVII titres, des nouvelles de Justinien, le Procheiron de Basile I<sup>er</sup> le Grand et des extraits de l'Eclogue isaurienne,

<sup>16</sup> Le manuscrit, découvert à Lvov par E. Kaluźniacki (1874), se trouve actuellement à Moscou (Musée historique, fonds Barsov n<sup>o</sup> 152), voir G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 281 et D. P. Bogdan, *Le Syntagme de Blastarès dans la version du chroniqueur roumain Macarie*, in *I<sup>er</sup> Congrès International d'études balkaniques et sud-est européennes* (Sofia, 1966). *Résumés des communications de la délégation roumaine. Moyen Âge*. Bucarest, 1966, p. 8. G. Mihăilă a montré que Macarie a travaillé pour des besoins locaux et que l'idée du don, après sa mort, appartient au prince. L'ancienne hypothèse erronée d'E. Kaluźneacki et St. Berechet (*Ist. vechiului drept românesc*. I : *Izvoarele*. Iași, 1933 p. 126) selon laquelle Ivan se serait adressé à Lăpușneanu et celui-ci aurait chargé Macarie d'un travail à l'intention du tsar, se retrouve en substance chez des auteurs récents qui ne discutent pas la nouvelle interprétation des faits proposée par G. Mihăilă.

<sup>17</sup> Bibl. Centr. Univ. « M. Eminescu », Jassy, ms. gr. VI 11 (anc. 303), provenant de la Métropole de Jassy. V. la discussion chez Al. Elian, *Moldova și Bizanțul în sec. XV*, in *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, sous la direction du Prof. M. Berza. Buc., 1964, p. 114, n. 5 : à l'époque où un Damian ou un Iachim, d'origine grecque, occupaient le siège métropolitain; cf. G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 268. Pour la structure de la tradition manuscrite grecque, v. I. Peretz, *Curs* II 2 (1928).

<sup>18</sup> V. ci-dessus, n. 9; cf. Gh. Cronț, *Le Syntagme de Mathieu Blastarès dans les Pays roumains*, in = *Ξένοι Festschr. f. Pan J. Zepos*. Athènes Freiburg/Br. — Cologne, 1, 1973, p. 447 — 454, qui n'indique pas le nombre des manuscrits (slaves et grecs) existants ou en circulation.

<sup>19</sup> *Curs de istoria dreptului român*. II 1 : *Pravilele slavonești*. Buc., 1928, p. 189—206; cf. N. Smochină, *Le Procheiros Nomos de l'empereur Basile (867—879) et son application chez les Roumains au XIV<sup>e</sup> siècle*, *Balk. St.* 9, 1968, p. 167—208, qui s'occupe surtout des titres 7 et 39 dans le Petit code (*Pravila mică*), et fort peu de l'ensemble du *Procheiros Nomos* dans la *Krmčaja*.

<sup>20</sup> V. Francis Dvornik, *Byzantine political ideas in Kievan Russia*, *DOP*, 9—10, 1958, p. 71—121 (cf. 78—91).

à travers des fragments du *Zakon sudnyi ljud'm*<sup>21</sup>. C'est le recueil ancien qui, avant le Code moldave de 1646, s'écarte le plus du schéma nomocanonique dominant dans les Principautés Roumaines jusqu'en 1765, mais il s'agit plutôt d'un miscellané que d'une œuvre systématisée. Pour la Russie kiévienne, F. Dvornik<sup>22</sup> lui a, à juste titre, accordé un intérêt particulier, lorsqu'il s'est attaché à reconstituer l'influence de la pensée politique de Byzance sur l'idéologie kiévienne en particulier et russe en général. Le problème se pose dans des termes analogues pour la circulation roumaine de la *Krmčaja*, à condition de bien connaître les textes de ce recueil qui ont circulé dans les Principautés et de les encadrer dans le contexte des autres sources du droit roumain qui ont pu nuancer ou modifier leur impact direct. Le problème de la présence de l'Eclogue dans la *Krmčaja* a été jusqu'à présent ignoré. La présence du Procheiron et des nouvelles justiniennes n'a pas fait l'objet d'analyses correspondant à leur importance. Ici encore se pose le problème du choix entre une édition globale de la *Krmčaja* et des éditions séparées pour chaque œuvre ayant une individualité propre en dehors du Recueil (Le Procheiros Nomos, les Nouvelles, etc.). Dans ce dernier cas, chaque œuvre devrait être réintégrée, le cas échéant, dans l'ensemble de sa tradition manuscrite, en brisant l'unité historique de la *Krmčaja* comme recueil individualisé.

Une position particulière occupe le manuscrit du fonds Barsov (Musée d'histoire, à Moscou), n° 152<sup>23</sup>, qui contient le *codex tripartitus* d'Étienne Dušan (1349–1354) : Le Syntagme abrégé de Blastarès, le *Zakonik* de Dušan et la Loi de Justinien, ainsi que le Nomocanon de Saint-Jean Nестеутès. En 1956, N. Radošić pensait à une édition du *Zakonik*. La loi de Justinien a été éditée par le regretté M. Andréev<sup>24</sup> d'après une version élargie des XVI<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles, mais le manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle reste inédit en dehors de larges fragments publiés en 1888 par T. D. Florinskij<sup>25</sup>.

Pour l'histoire du droit roumain, cet important manuscrit mériterait une édition indépendante (étant le seul qui contient la version abrégée du Syntagme), mais l'on concevrait également des éditions séparées pour chaque œuvre, dans l'ensemble de sa tradition manuscrite et de son individualité historique. Une telle méthode d'édition ne refléterait pas le caractère unitaire du *Sbornik*, qui constitue la législation de Dušan, le *codex tripartitus* dont il a été question.

En nous référant à notre répertoire cité<sup>26</sup>, et sans entrer dans les détails d'une énumération analytique, on doit souligner le contenu juri-

<sup>21</sup> Sur l'origine morave, pannonienne ou bulgare de ce recueil (Vašica, Schmidt, Andrejev), v. la bibliographie chez Ioan N. Floca, *Originea dreptului scris în Biserica ortodoxă română, Studii de istorie canonică*, Sibiu, 1969, n. 208.

<sup>22</sup> V. ci-dessus, n. 20.

<sup>23</sup> V. mon article *Présentation de quelques manuscrits...*, RESEE, 6, 1968, p. 628–630 ; G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 270–274, n° 2.

<sup>24</sup> Закон на Константин Юстиниан. Правно-историческо проучване. Издането е придружено с факсимил-тата на Софийския и Раваницкия препис на закона, Sofia, 1972, et mon c.r. in RHD 54, 1976, p. 80–83 ; cf. *Loi de Jugement*, Compilation attribuée aux empereurs Constantin et Justinien. Version slave et roumaine établies par Mihail Andréev et Gheorghe Cronț. Bucarest, AIESEE, 1971.

<sup>25</sup> V. les références dans les travaux cités ci-dessus, n. 23.

<sup>26</sup> V. ci-dessus, n. 8.

dique très divers, nomocanonique, d'un nombre appréciable de recueils (*sborniks*), dont plusieurs préparent la *Pravila de la Govora* (Valachie, 1640), sans en être la source directe<sup>27</sup>. S'y ajoutent des variations sur deux types de Nomocanons : celui des Saints-Apôtres (le *Nomocanon* de Jean Nестеутès) et la *Pravila pentru isprava oamenilor*. Les tables des matières de tous ces recueils, publiées par I. Peretz et par d'autres auteurs sont insuffisantes pour une étude valable et révélatrice des textes qu'ils contiennent. Par ailleurs, leur édition intégrale est difficilement réalisable. Leur mise en valeur devra revêtir des formes intermédiaires, à mi-chemin entre l'édition intégrale et le simple catalogue de type classique. On doit penser à des tables des matières, avec de nombreux extraits significatifs et avec d'amples études concernant les sources et le rayonnement de chaque texte.

L'effort qu'exigera la publication de ces textes, avec leur diffusion à l'étranger, ne doit pas être dissimulé. Mais il nous apparaît comme indispensable et il sera amplement récompensé par les résultats qu'il permettra d'atteindre, à savoir :

a) Une connaissance précise des centres de diffusion ; b) la circulation de ces manuscrits en territoire roumain ; c) le nom et la personnalité des copistes ; d) les roumanismes du slavo-roumain ; e) les institutions réglementées ; f) les écarts par rapport au droit byzantin original ; g) les similitudes avec les modèles en circulation chez les slaves ; h) possibilité d'établir enfin d'une manière scientifique les cas où les solutions judiciaires des documents internes, sans référence expresse à la *pravila*, relèvent cependant du *ius receptum* byzantin.

## B. RECUEILS BYZANTINS EN LANGUE ROUMAINE

Les premières traductions roumaines de textes ou de recueils byzantins circulant jusqu'alors en langue slave, datent de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Au milieu du siècle suivant (de 1632 à 1652), la législation roumaine d'origine byzantine directe (le *Nomocanon* de Manuel Malaxos, les lois agraires) ou d'origine latino-italienne à travers des élaborations néo-grecques (le résumé codifié de l'œuvre de P. Farinacius)<sup>28</sup> connaît une exceptionnelle floraison.

Personne ne s'étonnera du fait que cette partie de la tradition byzantine a connu la meilleure mise en valeur et de son temps et à notre époque sous des formes adéquates.

L'édition du code moldave de Basile Lupu (*Cartea românească de învățătură*, 1646) et des parties correspondantes du code valaque de Mathieu Basarab (*Îndreptarea legii*, 1652) avec une belle traduction française (A. Patrogné) et indication des sources, que S. G. Longinescu a établie en 1912, après de laborieuses et retentissantes recherches qui ont fait de lui l'un des fondateurs de la science moderne de l'histoire du droit roumain,

<sup>27</sup> V. surtout I. Peretz, *Curs*, II, 1, 1928 et les auteurs cités ci-dessus (A, p. 3) : *Pravila de Bisericani* (1512), de Neamț (1567), de Putna (1518), de Bistrița, de l'Académie, etc. ; St. Gr. Berechet, *op. cit.*, passim ; P. P. Panaitescu, *op. cit.* ci-après, n. 38.

<sup>28</sup> V. mon étude *Prosper Farinacius et les codes roumains de 1646 (Moldavie) et de 1652 (Valachie). Une influence indirecte de la Glose sur ces deux codes*, in *Atti del Convegno intern. di studi Accursiani* (Bologne, 1963). Milan 3, 1968, p. 1165-1206.



stait déjà une œuvre monumentale et difficilement égalable. On doit à son plus jeune émule, I. Peretz, la découverte des sources grecques directes du code moldave, dont Longinescu avait détecté le modèle latino-italien. C'est le résultat de ces recherches et découvertes qui se retrouve dans l'édition des deux codes publiée par une équipe sous la direction de l'acad. Andrei Rădulescu<sup>29</sup>, édition qui pour le code de 1652 s'est enrichie du texte grec et de la traduction roumaine du Nomocanon de Malaxos<sup>30</sup>, alors que pour le code moldave on a ajouté ce qui s'est conservé du résumé néo-grec de l'œuvre de Farinacius<sup>31</sup>, ainsi que le texte grec du *Nomos georgikos* (dont Longinescu avait donné le texte latin).

En 1930, C. A. Spulber<sup>32</sup>, élève de Longinescu, a fait paraître une édition de la plus ancienne pravila roumaine : *La pravila de Iehud* (fragment imprimé, probablement de la *Pravila* de Coresi, 1570—1580) et la *Pravila des 318 Pères d'après l'enseignement de Basile le Grand* (manuscrit du Codex Negoianus, 1620—1621)<sup>33</sup>.

L'exemplaire de l'édition de C. A. Spulber qui se trouve à la BAR (II.489—762) contient de précieuses notes et corrections en vue d'une seconde édition. Depuis cette date lointaine (1942), les rapports de ces deux textes entre eux et avec deux autres canonaires moldaves (*Pravila de isprava oamenilor...*, BAR, ms. roum. 5211, et *La pravila du scholastique Lucaci*, BAR, ms. sl. 692) ont été étudiés par P. P. Panaitescu<sup>34</sup> et à sa suite par plusieurs auteurs. L'image que l'on se fait actuellement des débuts des codes en langue roumaine diffère beaucoup de celle que proposait Spulber ou ses devanciers. Une édition critique commune des trois premières pravile citées, avec leurs sources byzantines encore mal connues, s'impose, sans omettre d'utiliser les matériaux rassemblés par Spulber pour sa seconde édition.

Quant à la *Pravila* du « rhéteur et scholastique Lucaci » de Putna (1581), en partie interlinéaire, insérée dans un texte slavon plus vaste, elle a été récemment publiée par I. Rizescu<sup>35</sup> dans des conditions excellentes.

La *Petite Pravila de Govora* imprimée en 1640<sup>36</sup> attend une édition critique, à partir des deux textes imprimés pour la Valachie et la Transylvanie, et des Sborniks slavons dont il a été question ci-dessus.

<sup>29</sup> *Adunarea izvoarelor vechiului drept românesc scris*, 6, 1961; 7, 1962. A. Patrognat a laissé en manuscrit une autre belle traduction française de la *Pravila* valaque de 1652. Autour de 1960—1964, sa fille, avant de se rapatrier, avait essayé d'obtenir (avec mon avis scientifique favorable) la publication du texte. J'ignore où il peut se trouver en ce moment. Sa disparition serait une perte regrettable.

<sup>30</sup> La contribution de l'éminent byzantiniste, le prof. V. Grecu dans l'établissement et la traduction de ce texte et de ceux qui vont suivre, est bien connue, quoique non signalée avec la précision nécessaire par l'introduction de l'édition.

<sup>31</sup> BAR, mss. gr. 532 et 588 (V. C. Litzica, *Catalogul...*, 1, 1909, p. 155—156 (n<sup>o</sup> 305 et 308).

<sup>32</sup> *Cea mai veche pravilă românească*. Cernăuți (1930).

<sup>33</sup> BAR ms. roum. 3821, publié d'abord par Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*. Buc. 1—2 (1878, 1881).

<sup>34</sup> *Inceputurile dreptului în limba română*, Studii, 7, 1954, p. 215—228. V. récemment Ioan N. Floca et Stelian Marinescu, BOR, 81, 1963, p. 297—319; 320—346 avec la bibl. antérieure.

<sup>35</sup> *Pravila ritorului Lucaci, 1581*. Bucarest, 1971.

<sup>36</sup> V. Gh. Cronț, *Pravila dela Govora*, Studii, 14, 1961, p. 1211—1226; Ioan N. Floca, *Pravila dela Govora de 1640—1641*, BOR, 81, 1963, p. 297—319.

On ne peut que regretter le fait de devoir attendre depuis plus de dix ans l'apparition de la *Pravila aleasă* (*Code sélecté* ou *Livre de lois*) traduite et adaptée en 1632 par Eustratie à Jassy, d'après le Nomocanon de Malaxos, et dont C. Tegăneanu a préparé une bonne édition moderne à l'Institut d'Histoire « N. Iorga » (1965). Etablie d'après l'unique manuscrit de Cluj connu jusqu'à présent, l'édition doit subir une mise à jour importante, à la suite de la découverte par l'auteur de ces pages, d'un second manuscrit fragmentaire qui en 1693/1694 était déjà écrit et se trouvait au monastère de Voroneţ<sup>37</sup>.

Il manque une bonne édition scientifique des petits codes imprimés auxquels on ne prête pas l'attention qu'ils méritent :

a. *Şapte taine a Bisearicii* (*Les sept sacrements de l'Eglise*) avec une préface du métropolitain Varlaam, traduite du slave, d'après un modèle polonais, par le métropolitain ou plutôt par Eustratie (Jassy, 1644), le traducteur des codes de 1632 et 1646. A la réglementation juridique des sacrements se mêlent des dispositions sur l'usure, sur les rapports entre parents et leurs enfants, sur l'exhérédation, etc.

b. *Învăţătura bisericăescă* (*Les préceptes de l'Eglise*), par le Métropolitain Antim (Tîrgovişte, 1710), dont on possède aussi une seconde édition de 1741. On y trouve une intéressante condamnation du quatrième mariage et des mesures de détection de ceux qui, par immigration de Transylvanie ou de Turquie, essayent de rendre la faute plus facile.

c. *Capetele de poruncă* (*Chapitres de commandement*) par le même Métropolitain (Tîrgovişte, 1714), qui fournit d'intéressants formulaires pour la rédaction des testaments et des inventaires de dot, ainsi que des dispositions sur le mariage des fuyards, sur celui des tsiganes et des serfs (rumâni) et sur les serfs affranchis qui appartiennent au clergé. Rappelons qu'Em. Em. Săvoiu a retrouvé des actes de la pratique établis d'après les formulaires de ce code ;

d. *Prăvilioara*<sup>38</sup> ou (selon la préface du métropolitain Gabriel) *le petit code* (« mica pravilă », Jassy, 1784) qui régit les sept sacrements ;

Pour ce qui est de la période 1765—1830, les codifications officielles bilingues (texte grec et roumain : 1780, 1816—1817 ; 1818) ou le Manuel juridique (code privé) d'Andr. Donici (1814), ont été édités d'après leur texte imprimé à plusieurs reprises et tout dernièrement à un niveau supérieur, dans la Collection de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, « Adunarea izvoarelor vechiului drept românesc scris », où doit paraître aussi l'édition du code pénal et de procédure pénale (Jassy, 1820, 1826) préparée par C. Tegăneanu<sup>39</sup>, et dont une partie des sources

<sup>37</sup> V. mon étude citée à la n. 22 (631—632) : BAR, ms. roum. 1476, f. 75 : « сша кнѣга » este a părintelui Efrim arhimandritul de la Voroneţ ».

<sup>38</sup> Voir Berechet, *Legătura*, p. 142—144. Pour la *Prăvilioara* de 1784, voir Stelian Marinescu, BOR, 92, 1974, p. 469—475 qui à la n. 1 reprend la liste de Berechet et la référence de celui-ci à un article (C. Erbiceanu) paru dans la même revue 16, 1891—1893, p. 769, 912 et 17, 1894, p. 130, 225. Cet article s'intitule : *Învăţătura bisericăescă a Vlădicăi Antim*. Pour des détails intéressants (a—d), voir I. Blanu et N. Hodoş, BRV 1, 1903, p. 147, n° 47 (1644) et p. 481, n° 158 (1710) ; 2, 1910, p. 54, n° 218 (1714) ; 1, 1903, p. 492, n° 168 (1714) ; 2, 1910, p. 292, n° 478 (1784). Adde : Em. E. Săvoiu, *Capetele de Poruncă ale mitropolitului Antim Ivi-reanu*. Craiova, 1944 ; idem, *Capete de poruncă ale lui Antim Ivi-reanu*, BOR, 84, 1966, p. 997—1006.

<sup>39</sup> A l'Institut d'histoire « N. Iorga ».

est encore byzantine, à côté du modèle autrichien amplement utilisé, tout comme pour le code civil moldave de 1816/1817 (Code Callimache)<sup>40</sup>. Le texte grec du code valaque de 1780 (Συνταγματικόν Νομικόν) a fait en 1936 l'objet d'une savante édition athénienne due à l'Acad. Prof. Pan. J. Zepos.

La traduction roumaine d'époque (avant 1817) du IV<sup>e</sup> livre d'un projet de code général rédigé en néo-grec et en grec savant (liv. I—III, V—VII) par Michel Fotino, et constituant le seul coutumier roumain antérieur à la réception du droit européen, a été publié par l'auteur de ces pages<sup>41</sup>. Une traduction moderne en avait été donnée par C. A. Spulber<sup>42</sup>, avec attribution erronée de paternité au grand ban Michel Cantacuzino. Un condensé de droit urbain d'origine byzantine (Bas. et Hexabible), tel qu'il se trouve dans le chrysobulle valaque du 12 mai 1768 (découvert et publié en 1761 par G. Potra)<sup>43</sup> a été de nouveau édité d'après l'original dans le volume *Législation urbaine de Valachie (1765—1782)*<sup>44</sup>.

Quatre versions de code pénal<sup>45</sup> qui semblent se rattacher au code officiel sanctionné par Al. Ipsilanti et mentionné comme tel dans la *Pravilniceasca condică* (IV 2), seront éditées par les mêmes auteurs dans un volume consacré à la *Législation pénale de Valachie (1775—1782)*.

Quant aux lois agraires byzantines, dont la nouvelle traduction et confirmation est également attestée par le code d'Ypsilanti (XV 2), les quatre copies roumaines qui s'en sont conservées semblent se rattacher à cet épisode législatif et trois variantes de ce texte ont été utilisées dans *La législation agraire de Valachie (1775—1782)* qui en 1970 a ouvert la série des éditions critiques fotiniennes que je viens de citer<sup>46</sup>.

Tout récemment, la *Loi de Justinien-Constantin*, dans sa version élargie en Serbie aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, a été éditée<sup>47</sup> d'après une copie roumaine de 1776 (BAR, ms. roum. 3093), dont j'ai eu l'occasion de situer l'origine dans le Banat<sup>48</sup>. Grâce à une précieuse collaboration bulgare (le prof. M. Andréev), l'édition du manuscrit roumain s'ouvre par la version slave élargie qui s'est conservée dans un important manuscrit de la Bibliothèque de Sofia. Le codex roumain, signalé pour la première fois et mis

<sup>40</sup> V. mon étude *Les contacts entre le droit moldave et le droit autrichien au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le code civil moldave de 1816/1817 (Code Callimache)*, in *Festschrift für E. C. Hellbling*, Salzburg, 1971, p. 160—178 et App. A et C (187—188; 191—193); cf. idem, *Trăsăturile generale și izvoarele...*, Studii, 13, 1960, p. 73—106.

<sup>41</sup> RESEE, 5, 1967, p. 152—165 (BAR ms. roum. 2112, f. 59—84).

<sup>42</sup> BSII, 26, 1945, n<sup>o</sup> 1<sup>er</sup> (extrait 85 pp.).

<sup>43</sup> *Doc. priv. ist. orașului București*, Buc., 1961, p. 475—478, n<sup>o</sup> 385.

<sup>44</sup> Édition critique par Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popesco, Buc., 1975.

<sup>45</sup> BAR, ms. roum. 52 (signalé à mon attention par M. Ioan Dinu), 1136, 1405, 5826 (fusionné avec le ms. 5782).

<sup>46</sup> BAR, ms. roum. 52 (v. ci-dessus, n. 45), 1336, 1405 et 5782 (fusionné avec le ms. 5826). L'édition du *Nomos geōrgikos* par Dinu C. Arion (1929) est trop connue et ancienne pour y insister. Pour un inventaire complet de la réception de cette loi, voir mon étude *Contribution à l'étude de la réception du « Nomos geōrgikos » dans les principautés danubiennes*, Byzantina, 1, 1969, p. 81—134. Cette étude est omise par Georges Cronț dans son inventaire incomplet. *La loi agraire byzantine dans les pays du Sud-Est européen*, in *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès intern. des études byzantines*, Bucarest, 2, 1975, p. 543—553.

<sup>47</sup> V. ci-dessus, n. 24, l'édition publiée par Gh. Cronț, 1971.

<sup>48</sup> *Présentation de quelques manuscrits...*, RESEE, 6, 1968, p. 628—630; cf. BAR, ms. roum. 3093, f. 3; « Constantin Suboni protopresbiter Timișoari(1) » și provincialismete limbii.

en valeur par I. Peretz, contient aussi le *Zakonik de Dušan*, qui n'a plus été édité, et dont nous ne possédons que la traduction moderne d'I. Peretz (1905). La loi de Justinien-Constantin et le *Zakonik (codex bipartitus)* représentent la réduction tardive du *codex tripartitus* de Dušan (XIV<sup>e</sup> s.), par élimination du Syntagme de Blastarès qui avait commencé de circuler séparément, tout en ayant enrichi par un certain nombre de ses dispositions la petite loi de Justinien du XIV<sup>e</sup> siècle.

Malgré ces efforts couronnés de succès ou en cours de développement, il reste à assurer la publication des recueils suivants :

a. La version abrégée du Manuel juridique d'Andr. Donici d'après le ms. roum. 1294 de la BAR et d'un autre manuscrit se trouvant dans ma collection privée<sup>49</sup> et dont une note d'époque atteste la rédaction avant Juin 1805 (au lieu de 1814). D'autre part, si l'on tient compte du ms. roum. 444 de la BAR, on peut suivre l'élaboration de la version élargie de 1814, à partir de la version abrégée de 1805. Le Manuel se rattache au programme législatif d'Al. C. Morouzi (1804—1806) et y constitue une réplique roumaine vigoureuse aux grandioses projets byzantinistes de Thomas Carra, dont on connaît à la fois les mérites et l'échec. Il n'est donc pas excessif de dire que l'édition de l'œuvre de Donici dans son ensemble doit être reprise selon les exigences critiques résultant de l'exposé précédent.

b. La traduction roumaine de l'Hexabible effectuée à Jassy en 1804 par Thomas Carra avec l'aide de trois juristes moldaves<sup>50</sup>. Des fragments (la protimésis, le droit urbain) en ont été publiés en 1965 (*Preemfiunea* — par l'auteur de ces lignes) et en 1975 (*Législ. urbaine*, citée). L'importance juridique et linguistique d'une pareille édition n'a plus besoin d'être explicitée. Les deux manuscrits que possède la BAR permettent une édition critique, qui devrait rassembler également les traductions fragmentaires que nous possédons. Malheureusement la traduction intégrale de Chr. Flechtenmacher (1838) ne s'est pas conservée<sup>51</sup>.

c. La traduction roumaine de la *Vaktéria tôn arhiereôn*<sup>52</sup> effectuée à Jassy en 1754 par le moine Cosma avec l'aide de Duca Sotirovici pour

<sup>49</sup> V. mon étude *Contribution à l'étude de la réception du droit roumano-byzantin en Moldavie. Le Manuel juridique d'Andronaké Donici in Etudes offertes à Jean Macqueron*. Aix-en-Provence, 1970, p. 351—360 = *De la proiectele de codificare ale prințului de Ligne pentru Moldova la Manualul de legi al lui Andronache Donici. Dubla versiune (1805—1814), geneza și semnificația istorică a acestui manual în lumina unui nou manuscris datat*; cf. Idem, *Andronache Donici*, in *Din gindirea politico-juridică din România. I: Figuri reprezentative*. Buc. 1, 1970, p. 74, n. 8 et le fac-similé de la p. 83 (la note appartient au *vornic* de Botoșani, Bașotă, non pas à Donici; pour les trois fac-similés, p. 77, 83 et 91, on renvoie par erreur au ms. 444 de la BAR; ils sont empruntés à notre manuscrit personnel).

<sup>50</sup> BAR mss. roum. 4317 et 5282. Cf. mon ouvrage *Preemfiunea in ist. dreptului rom.*, Buc., 1965, p. 256—261; idem et Emanuela Popesco, *Législation urbaine...*, Buc., 1975. Les trois juristes moldaves étaient : Ioan Luca (*serdar*), Toma Luca, C. Negri (sluger).

<sup>51</sup> V. mon étude *Le droit de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIII<sup>e</sup> siècle. III: Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule*, STCl, 13, 1971, p. 236. Pour les trad. fragmentaires v. l'exemple qui est donné *ibid.*, p. 236, n. 98—99 (registre du spathaire Thomas Luca, après 1821. BAR, CMXLI/26<sup>e</sup>, 11§§ de l'Hexabible).

<sup>52</sup> BAR mss. roum. 1266, 1271 et 1468; cf. *Preemfiunea...*, cit. 178—182; Șt. Gr. Berechet, in « *Întregiri* », Jassy, 1, 1936, qui, après C. Erbiceanu [BOR, 16, 1892—1893, p. 31—60; 140—156], a bien saisi l'importance de ce monument juridique, et mon étude *Les ouvr. jur. de la Bibl. des Mavrocordato*, in JÖB, 18, 1969, p. 203—204.

les subtilités de la langue grecque et les questions d'érudition. L'emploi fréquent et durable de ce nomocanon, surtout en Moldavie, ainsi que sa valeur juridique et la beauté de sa langue rendent inexplicable le manque d'intérêt qu'a rencontré sa publication depuis plus de deux siècles. Ce nomocanon a circulé chez nous aussi en langue grecque, et comme tel figurait dans le catalogue de la Bibliothèque des Mavrocordato (l'actuel ms. gr. 800 de la BAR, décrit par C. Litzica?)<sup>53</sup>. Une édition bilingue susciterait de grosses difficultés. Pour l'édition du texte grec on pourrait donc s'en remettre aux spécialistes helléniques. Mais dans ce cas, il serait souhaitable que les manuscrits se trouvant en Roumanie fussent pris en considération et décrits attentivement. On pourrait même penser à cette occasion à une collaboration roumano-hellénique, comme la collaboration est possible, dans d'autres cas, avec d'autres voisins.

d. Les nombreux petits recueils, synopses ou syntagmes, parfois fragmentaires, à caractère officiel, officieux ou privé, dont j'ai eu l'occasion de signaler les principaux spécimens<sup>54</sup>.

Sans leur publication on ne peut avoir un tableau exact ni de la pratique judiciaire, ni du rôle quelque fois contesté du droit byzantin en tant que droit savant et modernisé, ni de la formation de la langue du droit, ni de la culture juridique dont l'affirmation prend un départ vigoureux.

e. Un recueil de chrysobulles normatifs ou législatifs, semblable à celui que I. Peretz a publié dans le IV<sup>e</sup> tome de son *Cours* et Șt. Gr. Berechet sous le titre de *Hrisoave legislative din sec. XVIII* (Jassy, 1930), mais cette fois-ci limité aux actes qui ont des sources byzantines susceptibles d'être documentées, tel le chrysobulle cité du 13 mai 1768. Un recueil selon les normes de la codicologie, absentes surtout de l'édition d'I. Peretz (Buc. 1931).

f. Un recueil de textes de droit byzantin cités in extenso en traduction roumaine dans le corps d'un document privé ou d'une décision judiciaire (d'un dignitaire, d'une instance, du divan ou du prince)<sup>55</sup>. Recueil de simples textes de lois ou de documents qui les contiennent.

Pour tout éditeur de sources byzantines du droit roumain, la détection et l'interprétation de l'origine concrète de chaque texte et de chaque ouvrage reste un problème capital. Mais les difficultés qu'implique sa solution satisfaisante justifient, dans le passé, un certain nombre de lacunes et d'insuffisances, dont l'élimination complète à l'avenir est un devoir indiscutable.

Le bon exemple dans cette voie a été donné en 1922 par S. G. Longinescu dans son édition des deux *pravile* du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais lui aussi ignorait la forme grecque des sources du code moldave et il n'avait pas

<sup>53</sup> BAR, mss. gr. 220, 229 et 800, v. *Preemfiunea...*, cit., p. 176 n. 2 et idem, *Les ouvr. jur. de la Bibl. des Mavrocordato*, cit. à la n. précédente.

<sup>54</sup> Cf. mon article cité, RESEE, 7, 1969, p. 335-365; BAR, ms. roum. 1405: Synopse alphabétique des Basiliques; Synopse systématique des liv. I-XI des Bas.; ms. roum. 5474 (signalé par Ioan Diniu): Synopse alphabétique semblable à celle du ms. 1405; ms. roum. 52: dispositions civiles et procédurales.

<sup>55</sup> V. plusieurs exemples chez V. A. Urechîă; cf. l'exemple que je donne in *Studii*, 18, 1965, p. 70-73 (I. Antonovici, *Doc. bîrlădene*, II, p. 239: 1820, Bas. éd. Fabrot, VII, p. 407, §§ 40-41).

à aborder le problème des sources byzantines de la partie correspondante du code valaque de 1652 qu'il éditait. C'est ce dernier problème que pour l'édition intégrale du même code C. A. Spulber a voulu affronter sans mener son projet à bon terme. Ce sont à peine les éditions de 1961 et 1962 (*Adunarea izvoarelor vechiului drept românesc scris VI et VII*, Académie de la République Socialiste de Roumanie) qui ont comblé les lacunes existantes : édition des fragments néo-grecs découverts par I. Peretz, édition du Nomocanon de Malaxos et reprise des sources latines publiées par Longinescu (Farinacius). Mais même dans ces dernières éditions les sources de Malaxos sont restées non indentifiées.

Les progrès ainsi réalisés ont été développés et présentés selon les exigences de l'édition critique de textes anciens dans les deux volumes (VIII et X) de la même collection : *La législation agraire* (1970) et *urbaine* (1975) de Valachie. Seuls les tomes I—V de la Collection ont fait abstraction du problème des sources de chaque texte. Le problème se posait dans une certaine mesure même pour le *Chrysobulle synodal* de Moldavie (1785), publié en 1958, car plusieurs de ses dispositions auraient comporté des références — qui font défaut — à des sources byzantines. Ces références auraient mieux mis en lumière, par contraste, l'originalité d'autres dispositions du chrysobulle vis-à-vis des modèles byzantins, en matière de promission et de mariage des tsiganes. La publication en appendice de la réglementation antérieure<sup>56</sup> eût été nécessaire, puisque le document édité y faisait allusion.

L'édition de 1962 du Code valaque de 1652 (*Îndreptarea legii*) a publié une sommaire concordance des *loci paralleli* avec le code moldave de 1646. Des concordances plus développées auraient été utiles pour d'autres volumes de la collection : le code de 1780, le Manuel de Donici, les codes de 1816/1817 et 1818. Dans le cas du code Callimache (1816/1817), la concordance avec le code civil général autrichien (ABGB), d'un côté, avec le droit byzantin, de l'autre, s'imposait. I. Corjescu, en publiant (1925) la traduction de l'ABGB, n'avait pas manqué d'indiquer la concordance avec le code de 1816/1817. Une autre concordance, non publiée, avait été établie par Vasile Conta. Ces deux concordances<sup>57</sup> que l'on peut consulter et qui ne concernent pas les sources byzantines, ne concordent pas parfaitement entre elles, ayant donc besoin d'une attentive mise au point. L'édition (1959) du Manuel juridique d'A. Donici donne les références byzantines de celui-ci, sans vérification et sans addition du paragraphe utilisé, que Donici n'indique pas (il se limite au livre et au titre en question). En ce qui concerne Farinacius comme source des codes de 1646 et 1652, Longinescu en avait établi le point de départ de chaque paragraphe dans le *Corpus Iuris Civilis* et même dans d'autres sources de langue latine, sans s'occuper des Basiliques. Pour montrer à quel point les codes roumains, à travers Farinacius, ne s'écartaient pas du droit byzantin appliqué en Orient, n'aurait-on pas dû montrer, par une concordance ambitieuse, mais nécessaire, dans quelle mesure l'œuvre du pénaliste italien trouvait son point de départ aussi dans les Basiliques et

<sup>56</sup> Voir I. Peretz, *Curs* IV(III), p. 45—57 et son petit cours lithographié sur la *Robia* (1934) ; cf. Șt. Gr. Berechet, *Hrisoave legislative...*, 1930. Tous ces ouvrages sont cités à la bibl. gén. de l'édition, mais non pas utilisés dans le sens que je préconise ici.

<sup>57</sup> V. ci-dessus, n. 40.

dans d'autres recueils byzantins proches du droit de Justinien? Pratiquement, en 1958, cette tâche était irréalisable.

J'ai cru devoir noter toutes ces constatations, sur lesquelles j'ai eu à réfléchir en ma qualité d'éditeur de textes dans la même Collection, non pas pour le plaisir de formuler des critiques, car les mérites de ces éditions sont unanimement reconnus, mais avec la conviction que les résultats d'une précieuse expérience doivent être mis en commun et que la perfection en cette matière ne peut être atteinte que par un long effort obstiné. Mon maître vénéré, S. G. Longinescu, a donné l'exemple d'un tel effort, tout en sachant qu'il n'avait pas atteint la perfection. La proche édition<sup>58</sup> de la *Pravila aleasă* d'Eustratie (le Code Sélecté moldave de 1632), adaptée d'après le Nomocanon de Malaxos, et celle<sup>59</sup>, un peu plus lointaine, du code criminel moldave de 1820—1826, dont les sources sont également byzantines et autrichiennes, sont appelées, ce me semble, à bénéficier amplement des constatations précédentes.

La période 1821—1834, et d'autant plus celle qui lui fait suite, ne concerne plus, au premier abord, notre sujet. Ni les projets de réforme et d'organisation de l'Etat, publiés par Vlad Georgescu (1765—1848), ni le projet de « constitution » élaboré par les *Carbonari* moldaves en 1822, ni les *Règlements organiques* (1831/1832)<sup>60</sup> ne se rattachent plus à vrai dire à une tradition byzantine. Cette période marque plutôt la fin de la réception du droit byzantin (mentionné encore par le Règlement de Moldavie, art. 375, en vue de sa liquidation) et son remplacement par une autre forme de réception et de synthèse modernisatrice. Et cependant, la traduction perdue de l'Hexabible par Flechtenmacher, date des années 1830—1838, et ses registres juridiques (après 1819) d'une valeur inestimable et méritant d'être édités, regorgent de droit byzantin. Mais, en principe, la publication des sources byzantines du droit roumain s'arrête en 1821 (avec un léger prolongement partiel en Moldavie, par le code pénal de 1826).

#### G. RECUEILS BYZANTINS EN LANGUE GRECQUE (SAVANTE OU POPULAIRE)

Outre l'unique Syntagme grec de Blastarès que l'on est tenté de repousser au XV<sup>e</sup> siècle et qui survivait encore aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en Moldavie, les recueils byzantins dans leur langue d'origine ne réapparaissent qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle par le Nomocanon de Malaxos<sup>61</sup>, précédé peut-être par le Nomocanon que Mélétiós Pigas promettait au métropolitain de Valachie, Eftimie, de faire copier et envoyer à Bucarest, sur la demande pressante de celui-ci<sup>62</sup>. Il pouvait s'agir justement d'un Malaxos qui fera bientôt son apparition dans le pays. Plus de dix Syntagmes grecs

<sup>58</sup> A l'Institut d'Histoire « N. Iorga », établie par E. Tegăneanu.

<sup>59</sup> Etablie par C. Tegăneanu à l'Institut d'Histoire « N. Iorga ».

<sup>60</sup> A l'Institut d'Histoire « N. Iorga ».

<sup>61</sup> V. sur ce Nomocanon Gh. Cronț, *Nomocanonul lui Manuil Malaxos în Țările Române. Editarea ms. gr. nr. 307 din BAR, în Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Buc., 1965, p. 303—316 (nombre des inss. identifiés par DS Gkinis : 74).

<sup>62</sup> V. le doc. du 6 août 1597, Hurmuzaki, XII, p. 348 ; XIV — 1, p. 106 ; cf. Nicolae I. Șerbăneșu, *Politica religioasă a lui Mihai Viteazul*, p. 85 ; idem, *Mitropolitul Ungrovlahiei*, BOR, 77, 1959, p. 767 ; Valentin Al. Georgescu, SCJ, 8, 1963, p. 11., n. 1.

de Blastarès lui font suite, à la fin du siècle et au siècle suivant<sup>63</sup>. Le nombre des manuscrits grecs de Malaxos s'élève à dix-huit. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au plus tard avant 1720, dans la Bibliothèque des Mavrocordato<sup>64</sup>, fait son apparition la *Vaktéria tón arhereón* de Jacob de Jannina, dont l'éventuelle édition doit être envisagée en rapport avec celle de l'importante traduction roumaine de 1754, dont il a été question ci-dessus.

Les fragments du modèle grec utilisé par Eustratie pour le code moldave de 1646 ont été édités (texte grec et trad. roum.) dans l'édition de 1961 de la *Cartea românească de învățătură*, d'après les ms. gr. 522 et 588 de la BAR. D'autres versions fragmentaires n'y ont pas été utilisées, il ne s'agit donc pas d'une édition critique et exhaustive<sup>65</sup>.

C'est durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque des Phanariotes et jusque vers 1821, que le nombre des manuscrits grecs restés inédits s'accroît et devient d'un intérêt particulier.

Pour ce qui est de la publication du texte néo-grec des codes de 1780, 1816/1817 et 1818, je renvoie à mes remarques précédentes. On peut à ce propos relever une fois de plus les mérites du prof. V. Grecu dans l'établissement du texte grec. La Législation de Caradja (1818) ne doit pas être séparée de son ample anté-projet rédigé probablement par Athanase Christopoulos et dont l'acad. prof. Const. C. Giurescu<sup>66</sup> a depuis longtemps publié, traduit et commenté un important fragment. Actuellement, l'ancien manuscrit de M. Seulescu dont on avait perdu la trace, a été redécouvert par M. Nestor Camariano. J'espère que ce dernier, avec sa compétence consacrée d'éditeur de textes néo-grecs, se fera un devoir de mettre sa découverte à la portée des historiens du droit qui attendent cette publication avec une légitime impatience (elle éclairera les modifications politiques imposées par la Porte ottomane et les positions respectives de Christopoulos et de Nestor Craiovescu ou de la majorité des grands boyards).

Les livres III (le code agraire — *Nómoi geórgikoi*) et V (le code urbain — *Περὶ καινοτομιῶν καὶ οἰκοδομῶν*) du projet de code général, rédigé pour Al. Ypsilanti par Michel Fotino ont été édités avec tout l'apparat de rigueur, dans le cadre de la législation agraire (1775—1782) et urbain (1765—1782) de l'époque<sup>67</sup>. Il en sera bientôt de même du livre VI (code pénal — *Περὶ Ἐγκληματικῶν*) extrait surtout des Basiliques et plus particulièrement du livre LX). Les autres livres du projet, les deux premiers (droit public, judiciaire et fiscal) et VII (*Code militaire — Nómoi stratiótikoi*) suivront à des intervalles réguliers.

Quant au coutumier (liv. IV du même projet fotinien), dont il a déjà été question<sup>68</sup>, l'édition établie par le prof. V. Grecu (1959) sur la

<sup>63</sup> Gh. Cront, *Le syntagme de Mathieu Blastarès dans les pays roumains*, in *Festschrift f. Par J. Zepos*, Athènes, Freiburg/Br., Köln, 1, 1973, p. 447—454, sans indication du nombre des manuscrits.

<sup>64</sup> V. ci-dessus, n. 53.

<sup>65</sup> V. mon article *Contrib. la stud. culturii juridice române în sec. XVII (ms. rom, 1440 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie)*, Anuarul Iași, 3, 1966, p. 215—218 (article dont les épreuves n'ont pas été corrigées par l'auteur, ce qui a rendu nécessaire la réimpression d'une page de ce texte, p. 218).

<sup>66</sup> *Legiuirea Caragea* (un anteprojet necunoscut), BCIR, 3, 1924, p. 43—74. Il ne s'agit, hélas, que d'un fragment. L'ensemble de l'avant-projet s'était ensuite perdu. M. N. Camariano semble l'avoir retrouvé. On ne peut pas s'en réjouir suffisamment.

<sup>67</sup> Editions critiques par l'auteur de ces pages et Emanuela Popesco.

<sup>68</sup> V. ci-dessus, n. 41.



base du seul ms. gr. 1195 de la BAR a dû être restructurée avec la collaboration de Gh. Cronț, afin de tenir compte d'une récente découverte<sup>69</sup> qui montrait que le *parartéma* de l'*Istoria tês Blachias*, imprimée à Vienne en 1806 par les frères Tounousli, contenait, avec de légères variantes, une bonne partie (11 titres sur 16) du livre IV du projet de Fotino. Malheureusement, depuis la refonte de l'édition, plus de quinze ans se sont écoulés sans qu'elle devienne accessible aux chercheurs qui doivent ou bien consulter le texte grec du manuscrit, ou se contenter de la traduction roumaine d'époque publiée en 1967, à laquelle ils ajouteront le texte grec et la traduction moderne du *parartéma* des frères Tounousli, que C. A. Spulber publiait en 1945 en l'attribuant au grand *ban* Michel Cantacuzino<sup>70</sup>.

L'édition du Manuel des lois (projet de code général) rédigé en grec populaire à partir des Basiliques (et d'autres sources secondaires) par Michel Fotino, a été préparée par le professeur V. Grecu à partir de 1957<sup>71</sup> sur la base, autant que je sache, de quatre des onze manuscrits existants à l'époque, transcription et traduction dont le même co-éditeur que pour le livre IV, a assuré à partir d'un certain moment la mise au point du bel travail effectué. En même temps on a décidé la publication séparée du Manuel de 1765 et de celui de 1766, ce qui était la seule solution scientifiquement correcte<sup>72</sup>.

Après le retrait du prof. V. Grecu, la mission de transformer cette transcription et cette traduction en édition critique est revenue uniquement à son coéquipier. Les études publiées sur l'œuvre de Fotino<sup>73</sup> n'ont fait que rendre plus évident l'intérêt exceptionnel que présenterait cette édition des deux premiers Manuels et Projets de code du grand juriconsulte grec devenu « pămintean » (naturalisé roumain). Mais des obstacles restent encore à franchir, en dehors de la nécessité de fonder l'édition sur l'ensemble de la tradition manuscrite, de Bucarest et de Jassy. Une deuxième copie du Manuel de 1766 a été découverte par l'auteur de ces lignes en 1969 à la Bibliothèque Nationale de Paris. Sa structure est unique (légèrement corroborée par le ms. gr. V 42 de Jassy) et contient un nombre considérable d'additions par rapport au texte que le prof. V. Grecu a

<sup>69</sup> Al. Elian, Bsl, 19, 1958, p. 223, n. 30; Valentin Al. Georgescu, SCJ, 4, 1959, p. 525 n. 2 et SMIM, 5, 1962, p. 309, n. 1, découverte connue du second éditeur et portée à la connaissance de l'acad. A. Rădulescu qui a exigé la restructuration de l'édition.

<sup>70</sup> BSHR, 26, 1945, 1: *Basiliques et coutume roumaine*; cf. mon étude cité à la n. précédente (306-309).

<sup>71</sup> V. *Pravilniceasca condică, 1780*. Buc. (1957) qui annonçait l'apparition prochaine du *Manuel de Phôteinopoulos* (un Manuel unique, selon la conception traditionnelle, encore unanime). V. Grecu était le byzantiniste du Secteur de l'ancien droit roumain, à l'époque. En 1957 (éd. de la *Pravilniceasca condică*, Buc. 7, n. 5), V. Grecu était d'avis qu'en dehors du ms. gr. 1195, tous les autres mss. fotiniens représentaient la version de 1765.

<sup>72</sup> Pour l'individualité de ces deux Manuels (Type I et Type II, auxquels s'ajoutait le Manuel de 1777, le type III), v. mon article *Un al treilea manuscris teșean al Manualului de legi - Νομικὸν Πρόχειρον - din 1766 al lui Mihail Fotino (Fotinopoulos)*. *Bibl. C. U. Iași*, ms. gr. V 42, Studiî, 14, 1961, p. 1508-1511. Dans cet article j'ai exposé la conception que les Manuels de Fotino étaient des projets de codes et non pas des codes sanctionnés (comme je le pensais encore avec tout le monde - v. I. Peretz, St. Gr. Berechet, Gh. Cronț, Studiî, 13, 1960, p. 272-275 - en 1959 (ci-dessous, n. 86) pour le Manuel « unique » daté de 1765).

<sup>73</sup> Valentin Al. Georgescu, Gh. Cronț, Nestor Camariano, Emanuela Popescu; depuis 1937, plusieurs articles du prof. Pan. J. Zeșos et l'introduction de l'éd. de 1954; parmi les pionniers, I. Peretz et St. Gr. Berechet; adde Al. Elian, note citée ci-dessus, n. 69. J'ai essayé une synthèse des problèmes photiniens dans *Pour mieux connaître l'oeuvre juridique de Michel Fotino (Phôteinopoulos)*, in RESEE, 12, 1974, p. 33-58.

transcrit et traduit. Malgré l'offre généreuse qui a été faite, ce manuscrit indispensable a dû être mis en valeur isolément, sous la forme d'une édition qui paraîtra à Athènes et à laquelle le prof. Pan. J. Zepos participe avec sa compétence d'éditeur consacré de Michel Fotino. Tout récemment, M. Nestor Camariano a eu le bonheur qui n'épargne jamais les chercheurs passionnés et infatigables, de retrouver une traduction roumaine d'époque du Manuel de 1766, imprimée dans un journal bucarestois en 1869<sup>74</sup>. Cette traduction sera jointe à l'édition athénienne du codex parisien de Fotino. Le rapport entre cette édition et celle de Bucarest, conçue dans des conditions différentes de celles des années 1969—1979, ne laisse pas d'apparaître problématique pour qui se pose le problème d'une édition intégrale et définitive des Manuels de Fotino. Et l'édition bucarestoise apportera-t-elle une simple traduction moderne en roumain, en tournant le dos à la traduction d'époque? Ou bien devrait-on tenir compte de la possibilité de présenter le Manuel de 1766, comme il en a été du code de 1780 ou de 1818, dans ses deux versions anciennes — grecque et roumaine — sans y ajouter une traduction moderne? Car, par ailleurs, on ne peut pas affirmer l'absolue inutilité de cette dernière traduction, du moment que celle de 1869 a des imperfections et, par rapport au texte grec définitif, d'inévitables lacunes.

Un autre projet de code — cette fois-ci de procédure civile, et possédant un caractère savant — nous le devons, toujours en langue grecque, à un autre juriste qui était un esprit très cultivé, Démètre Panagiotakis Katartzi, la « Technique judiciaire » (Δικανική Τέχνη). Nous ne possédons pas de véritable édition critique de ce texte dans l'historiographie roumaine. Mais en 1950, Oekonomidis en a publié à Athènes le texte grec et récemment sa traduction roumaine a été mise à la disposition des intéressés, avec une série de commentaires utiles<sup>75</sup>.

Sans pouvoir présenter ici un répertoire exhaustif, notons cependant les principaux monuments juridiques en langue grecque, dont l'édition ou la mise en valeur sous une forme adéquate, reste une tâche d'avenir :

1. Outre le résumé néo-grec de P. Farinacius, déjà cité, le ms. gr. 588 de la BAR, qui semble avoir des rapports avec la Bibliothèque des Mavrocordato<sup>76</sup>, contient un nombre important de textes juridiques — mentionnés en note<sup>77</sup> d'après le Catalogue de C. Litzica et d'après le ms. original —

<sup>74</sup> *O traducere în limba română a Manualului de legi al lui Mihail Fotinopolos publicată în 1869*, RArchiv, 49/34, 1972, p. 233—249; cf. l'étude citée à la note précédente.

<sup>75</sup> D. I. Oekonomidis, in 'Επετηρίς του 'Αρχαίου της 'Ιστορίας του ελληνικού δικαίου, Athènes, 1950, p. 19—26; Gh. Cront, *Artă judiciară a lui Dimitrie Panagiotache Catargiu*, SMIM, 7, 1974, p. 354—392 (texte : 338—354) qui n'indique pas le nom du traducteur du texte édité; voir l'importante étude du prof. Pan. J. Zepos, 'Η Δικανική Τέχνη του Δημητρίου Καταρτζή (Βουκουρέστιον, 1793) — The „Ars iuridica” of Demetrius Catargis (Bucharest, 1793), in «Πρακτικά της 'Ακαδημίας 'Αθηνών», Athènes 46, 1975, p. 85—101.

<sup>76</sup> V. ci-dessus, n. 52, p. 210.

<sup>77</sup> C. Litzica, *Catalogul...* 1909, p. 156, n° 308 :

- a) Έκλογαί des soixante livres des Basiliques;
- b) Ποίημα νομικόν (*Opusculum de iure*) de Michel Attaleiates;
- c) 'Εισαγωγή... εις τους νόμους; du patriarche de Jérusalem, Chrysanthe;
- d) Καόνες νομικοί;
- e) Περί βαθμῶν συγγενείας καὶ γάμων κεκωλυμένων;
- f) *Dosithei magistri liber III* (Sentences et épîtres de l'empereur Hadrien);
- g) Κατὰ τριμοιρίας κληρονομίας (explications du grand rhéteur Spadonès).

auxquels on n'a pas prêté l'attention qu'ils méritent. Editeurs bilingues et commentateurs doivent se pencher sur les textes précieux de ce codex, que l'histoire de notre culture a toutes les raisons d'estimer à sa juste valeur. On peut également les ranger dans le groupe des Synopses et petits recueils mentionnés ci-dessous, sous le n° 6.

2. Le Nomocanon de Georges de Trébizonde (1730) de la Bibliothèque des Mavrocordato, un très beau manuscrit sur lequel I. Peretz<sup>78</sup> a sans résultat attiré l'attention. Il a été rédigé à la demande de Nicolas Mavrocordato, décédé en 1730.

3. Les Pandectes (Πανδέκτη), tome I<sup>er</sup>, de Thomas Carra (Jassy, 1806), le premier volume du projet de code général qui devait réaliser l'ambitieux programme législatif d'Al. C. Morouzi, après l'abandon de l'idée de conférer à l'Hexabible de C. Harménopoulos (traduit en roumain, 1804), le caractère d'un tel code, ainsi que les Grecs le feront pendant et après la conquête de leur indépendance nationale, en 1827 et en 1835.

4. *Vaktéria ton arhieréon*, qui a circulé aussi en langue grecque, pose, à côté de sa traduction roumaine de 1754, le problème d'une édition bilingue ou de deux éditions indépendantes, dont je me suis occupé à propos des sources byzantines en langue roumaine<sup>79</sup>.

5. Le *Lexicon Nomikon*<sup>80</sup> de Jassy (XVIII<sup>e</sup> s.) sur lequel seul I. Peretz a attiré l'attention, contient également beaucoup de matériaux juridiques dont l'abandon n'est pas justifié. Comme il s'agit surtout de copies d'après des textes imprimés, l'idée d'une édition proprement dite peut être excessive, mais l'histoire de notre culture juridique ne peut plus se désintéresser de ce codex. Il doit être mis en rapport avec le ms. gr. 588 cité ci-dessus.

6. Un nombre appréciable de syntagmes, synopses et petits recueils, pendants de ceux que nous avons signalés comme circulant en langue roumaine, nous a été conservé en langue grecque<sup>81</sup>. Leur étude et leur mise en valeur, avec vérification de leurs sources et analyse de leur structure pratique et généralement trop traditionaliste, s'imposent.

<sup>78</sup> *Curs*, II 2 (1928) 411-412.

<sup>79</sup> V. ci-dessus, n. 52-53.

<sup>80</sup> V. I. Peretz, *Curs* II 2, 1928, p. 332-342 (ms. gr. appartenant à la bibl. « M. Eminescu » de Jassy. Il serait hors de propos de reproduire ici la table des matières établie par Peretz. Il s'agit de copies de textes imprimés : le dictionnaire de Labbaeus (gloses des Basiliques) ; les Graeco-Romanum de Leunclavius, éd. de Freherus 1596 (extraits de l'Épanagoge) ; nombreux extraits du code de Justinien, d'Harménopoulos, des nouvelles byzantines (C. Porphyrogénète, Romain Lécapène, Nicéphore II Phocas sur la protimésis, la plupart d'après Labbaeus ; Romain le Jeune, Manuel II Comnène, etc.) ; traités russo-turcs. Le recueil intéresse l'histoire de la culture juridique et permet de saisir les problèmes de droit qui intéressaient les praticiens et, selon le cas, les esprits cultivés de l'époque.

<sup>81</sup> V. I. Peretz, *Curs*, II 2, 1928, p. 343 = C. Litzica, *Catalogul* 1909, p. 155, n° 307 = BAR, ms. gr. 690 : a. en néo-grec, non identifié ni par Litzica ni par Peretz ; Le titre se réfère à Justinien. La table des matières rappelle l'Épanagoge, probablement d'après Leunclavius (sous le titre erroné d'Éclogue). Le *codex* a pu avoir appartenu à la Bibliothèque des Mavrocordato, cf. RËSEË, 5, 1967, p. 136, n. 53. b) Νόμοι, cinquante dispositions générales venant du Digeste à travers les Basiliques ; BAR, ms. gr. 1440, v. ci-dessus, n. 63 (218). c) *καθόνες διάφοροι ἀρχαίου δικαίου* ; BAR, ms. gr. 1440, v. ci-dessus, n. 65 (l.c.) Les textes signalés sous b. et c. se retrouvent dans le ms. gr. 188 de la BAR (Litzica, *Catalogul*, 409-411, n° 677 ; Peretz, *Curs* II 2, p. 304). Les *Καθόνες νομικοί* du ms. gr. 588 (v. ci-dessus n. 77) représentent un choix différent.

7. Le grand chrysobulle d'Al. C. Morouzi sur l'adoption <sup>82</sup> en Valachie, véritable petit code de l'institution, mériterait une édition critique. Sa structure de loi moderne, s'écartant de la tradition byzantine, reflète les conditions dans lesquelles se développait le droit en Roumanie, même lorsque l'on avait recours à la langue grecque et les juristes grecs étaient appelés à jouer un certain rôle non négligeable.

## II. LA FORME DIPLOMATIQUE

Par la force des choses, sauf quelques exceptions plutôt apparentes, nous n'avons eu l'occasion de nous occuper que de monuments législatifs à circulation interne. Certes, on ne peut faire abstraction des documents internes, lorsqu'il s'agit de l'étude historique du droit roumain dans ses rapports avec les sources byzantines. Et d'une façon générale, on aura toujours recours aux recueils chronologiques ou thématiques de documents internes. Mais dans la mesure où la recherche qui nous préoccupe pourra se développer et s'affirmer, on aurait besoin d'un catalogue ou d'une chrestomatie où figureraient tous les documents internes faisant, d'un côté, mention de la *pravila* en général ou d'un autre texte concret de droit byzantin, et, de l'autre, application sans référence topique d'une règle de droit byzantin dont il faudrait retrouver la référence exacte. Seuls de tels instruments de travail permettraient d'écarter nettement tout scepticisme ou quelques curieux points d'interrogation qui persistent parfois au sujet de la réception byzantine et de la structure historique du droit roumain avant 1830 <sup>83</sup>.

## III. L'ÉTAT DE CONSERVATION

La mise en valeur s'impose pour tous les états de nos sources. C'est pourquoi nous avons parlé de monuments intégralement conservés et de fragments, d'œuvres inachevées et de projets de codes, de chrysobulles ordinaires ou synodaux ou de copies d'ouvrages imprimés, d'œuvres originales, d'élaborations adaptées ou de simples copies et traductions. Une publication des sources dans des collections spécialisées d'après ce critérium n'aurait pas de sens.

## IV. LE SYSTÈME DE DROIT MIS EN CAUSE

Ce critère soulève des problèmes plus délicats. Notre actuelle collection de sources juridiques porte le nom de Recueil ou Collection des sources du droit écrit, et tous les monuments juridiques qui y sont parus figurent dans nos remarques, ayant inévitablement trait, avant 1830, à la réception

<sup>82</sup> De l'adoption (« Așezămîntul pentru facerea copiilor de suflet » sau hrîsovul pentru « punere de fil » ori « facere de fil — copil — de suflet » du 30 octobre 1800 en Valachie (9 titres sous rubriques) ; v. V. A. Urechîă, *Ist. rom.* 8, 1897, p. 45—50, dont le texte se retrouve chez I. Peretz, *Curs IV (III)*, 1931, p. 289—297 et résumé, p. 288—289 ; Șt. Gr. Berechet, *Ist. vechiului drept românesc. I. Izvoarele*, Jassy, 1933, p. 354—355 (résumé) et *Hrisoavele legislative din sec. XVIII*, Jassy (1930).

<sup>83</sup> V. Dinu C. Giurescu, *op. cit.* 434—435 et les auteurs cités ; cf. mon rapport présenté au XIV<sup>e</sup> Congrès intern. des études byzantines (Buc. 1971), dans les *Actes* de ce Congrès, Buc. 1, 1974, p. 444 ; 476—482.

byzantine. Par contre, la coutume, *obiceiuł pămîntului*<sup>84</sup> est toujours évoquée, tout au moins à première vue et par les historiens sans formation juridique, en tant que droit autochtone, local, « national », opposé au droit écrit byzantin, et même en conflit avec le droit écrit de la *pravila*. Michel Fotino lui-même dans la *Προθεωρία* de son coutumier (liv. IV du Manuel de 1777), adhérant aux nouvelles conceptions qui conduiront à la notion moderne<sup>85</sup> de « droit coutumier » (*Gewohnheitsrecht*), dira : la coutume c'est la loi non écrite ; la loi c'est la coutume écrite.

Mais en réalité la réception byzantine constitue un complexe processus historique dont une grande partie se déroule à un niveau coutumier, sans confirmation écrite et sanction législative<sup>86</sup>. Il y a des normes et des institutions byzantines qui deviennent « coutumes ». Fotino faisait figurer dans son coutumier la *trimoiria*, le tierçage successoral, et notait en marge de son texte *τοπική συνήθεια*, sans référence byzantine<sup>87</sup>. Mais dans son Manuel de 1765 ou 1766 et dans le code de 1652<sup>88</sup>, cette institution figurait visiblement comme une institution dont l'origine byzantine, du début du XIV<sup>e</sup> siècle avec de prémisses coutumières plus anciennes, ne fait pas objet de contestation.

Cela étant, le critère dont je m'occupe ici, est-il appelé à présider à l'organisation d'une collection des sources concernant les coutumes d'origine byzantine ? Je ne le pense pas. Le double aspect coutumier de la réception que je viens d'évoquer restera réservé aux chercheurs comme simple objet d'études et de recherches monographiques.

#### V. PUBLICATION INTÉGRALE CHRONOLOGIQUE OU CHOIX THÉMATIQUE

Pour l'historien du droit, chaque monument du droit a son individualité propre. Il n'y a donc pas de choix à faire entre ordre chronologique et structure thématique. Certes, dans une collection bien agencée, les

<sup>84</sup> Ou plutôt la *legea fărîi* (lex terrae — закон земли) si l'on admet avec P. P. Panaitescu (Al. Grecu), Studii, 7, 1954, p. 227, que *obiceiuł pămîntului* est une tardive (XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> ss.) traduction erronée de l'expression slave.

<sup>85</sup> V. Dieter Nörr, *Zur Entstehung der Gewohnheitsrechtlichen Theorie*, in *Festschr. f. Wilhelm Felgenträger*, Göttingen, 1969, p. 353—366 (cf. 354).

<sup>86</sup> V. mon étude *La Réception du droit romano-byzantin...*, in *Droit de l'Antiquité et Sociologie juridique. Mélanges H. Lévy-Bruhl*, Paris, 1959, p. 376 : « [La réception] accuse une individualité historique, qui en fait un mode féodal de formation du droit, intermédiaire, si l'on veut, entre le droit écrit interne et la coutume locale.

En dépit de cette structure idéologique... la réception fonctionne pratiquement jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle comme un processus coutumier ». Mais cela n'exclut pas de véritables actes législatifs de réception directe ou indirecte et surtout des actes consacrant l'état légal de réception byzantine existante (décision du prince ou d'une assemblée d'états que l'on doit appliquer la *pravila* ; constatation que « la *pravila* décide »). Voir aujourd'hui mon rapport présenté au IV<sup>e</sup> Congrès intern. d'études du Sud-Est européen (Ankara, 1979), *Les survivances du droit roumano-byzantin dans la coutume roumaine (XIV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles)*.

<sup>87</sup> V. BAR ms. gr. 1195, f. 47—48 et ci-dessus, n. 41 ; C. A. Spulber, *op. cit.* ci-dessus, n. 40 ; mon étude *Contrib. la studiul « trimiriul » și al operet juridice a lui Mihail Fotino*, R. Arhiv. 9, 1966, p. 103—112 (cf. 106).

<sup>88</sup> V. *Pravila aleasă* (1632), gl. 292 = *Îndreptarea legii*, 1652, gl. 272 (éd. 1962, 269—270) ; Michel Fotino, *Manuel des lois* 1765, I 13 § 13 (BAR, ms. 20, f. 16) ; *Manuel 1766* I 41 § 13 (éd. Pan. J. Zepos, Athènes 1959, p. 99) ; *Vaktéria* (Clrja), BAR, ms. roum. 1468, f. 176<sup>v</sup>—177 (A, ch. 119—120) ; Harm. V. 8, § 9 = éd. Peretz, Buc., 1921, § 1703 ; *Prav. cond. (Syntag. Nom.)* 1780, XXI (éd. 1957, p. 120—121) ; *Cod. Callimach (Code Callimache)* § 941 (éd. 1959, p. 366—367).

monuments publiés devraient se suivre chronologiquement. Ce n'est pas le cas dans notre Collection citée, où les sources éditées se suivent dans un certain désordre : I : 1818 ; II : 1780 ; III : 1816/1817 ; IV : 1785—1839 ; V : 1814 ; VI : 1646 ; VII : 1652.

Les tomes VIII et X de la Collection ont un caractère thématique : *Législation agraire* et *Législation urbaine*, réunissant chacun une multiplicité de monuments juridiques. Par contre, le tome IX, *Actes judiciaires de Valachie 1775—1781*, réunit dans le même recueil le critère chronologique et le critère thématique.

Il s'en suit que la Collection des sources du droit écrit abrite des éditions de sources établies selon trois critères différents, et lorsqu'il s'agit des actes judiciaires, où les arrêts de jurisprudence ne sont pas des lois écrites et la coutume peut être appliquée directement à côté de la loi, il est même permis de se demander si le recueil d'actes judiciaires correspond vraiment à la notion exacte de droit écrit ; c'est un recueil de documents internes à caractère particulièrement juridique. Bien entendu, cette élasticité dans le maniement des critères d'insertion d'un recueil de sources dans telle ou telle collection n'entraîne aucun inconvénient réel, et l'accent doit tomber sur l'efficacité de la mise en valeur du plus grand nombre de sources parmi celles que nous venons de passer en revue et qui attendent depuis longtemps leur entrée majeure et moderne dans le circuit scientifique.

Pour mener à bien les tâches nombreuses et difficiles dont je viens de montrer la nécessité et l'urgence, le nombre existant d'historiens du droit, spécialisés dans l'édition des textes et doublés d'un slaviste ou d'un byzantiniste, est loin d'être suffisant. On aurait besoin même d'une véritable école qui puisse assurer la formation continue et le renouvellement des équipes de spécialistes, dont, à vrai dire, l'histoire du droit n'a jamais disposé chez nous. Même les grandes réussites ont été le fruit d'exploits individuels ou d'efforts compensés. Beaucoup d'historiens généralistes ou de philologues ont dû travailler à la place des juristes (voir le cas récent du prof. V. Grecu), dépassés par la besogne à laquelle ils auraient dû s'atteler. A l'heure qu'il est, l'orientation pluridisciplinaire de la recherche facilite la bonne solution de telles difficultés. L'Institut d'études sud-est européennes a montré que la chose est possible, par ses jeunes équipes de byzantinistes et de turcologues, dont une seule attachée de recherche, sans être juriste, s'occupe de byzantinologie juridique. Dans le cadre de l'unification de la recherche et de l'enseignement, de larges possibilités légales doivent être créées pour la formation pluridisciplinaire approfondie. L'histoire du droit ne peut guérir de ses imperfections héritées et se hausser au niveau moderne de sa grande mission, sans posséder, au bout de 5 à 10 ans à partir d'aujourd'hui, les équipes d'historiens juristes, tantôt byzantinologues et tantôt slavistes, aptes à préparer dans d'excellentes conditions — c'est-à-dire supérieures, si besoin, aux meilleures éditions existantes — le vaste programme que nous venons d'esquisser. Une esquisse présentée dans ses lignes générales indispensables, mais sans entrer dans le détail de toutes les difficultés et surtout sans aborder les aspects financiers, importants mais qui ne doivent être jamais paralysants, d'un tel programme d'intérêt culturel national. La publication des sources byzantines n'est que l'un des quatre principaux problèmes qui se posent

d'une manière existentielle à l'histoire de l'ancien droit roumain ; les trois autres peuvent être énoncés comme suit : a) publication des sources non-byzantines (y compris l'énorme tâche de la reconstitution d'un coutumier systématique et diachronique des coutumes roumaines ; b) étude et reconstitution des institutions juridiques ; c) étude de la culture et de la pensée juridiques.

L'importance considérable et la vastité spécialisée de ces tâches expliquent pourquoi l'histoire du droit ne peut pas remplir sa mission si elle mène une existence diffuse<sup>66</sup> et incontrôlable à l'intérieur de l'histoire générale. Elle a besoin d'un statut scientifique propre et d'un ensemble efficient et actif de structures opérationnelles : un institut ou un centre de recherches spécialisées, un périodique, des réunions locales, nationales et internationales, et tous les contacts de prestige nécessaires avec ses homologues d'autres pays. Les historiens du droit éprouvent vivement la nécessité d'un tel statut et ils ont exprimé d'une manière constructive leur détermination par les moyens qui étaient à leur disposition.

Toute réflexion approfondie sur les sources byzantines de l'ancien droit roumain élève le débat et conduit à envisager avec optimisme et confiance l'organisation scientifique — dans le proche avenir — de la recherche dans le domaine de l'histoire du droit<sup>67</sup>.

---

<sup>66</sup> A l'égard de cette histoire du droit, les historiens ont toujours fait chez nous leur devoir et plus que leur devoir. Mais ils n'ont ni le temps ni toujours les moyens de tout faire, la séparation d'avec eux étant impensable.

# PARÉNÈSES BYZANTINES DANS LES PAYS ROUMAINS

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

La parénèse (παράινεσις), genre littéraire connu dans l'antiquité grecque comme à l'époque byzantine et post-byzantine, a été apprécié aussi par les peuples ayant subi l'influence de Byzance. Dans la plupart des cas, la parénèse est un discours, une épître où de brefs chapitres de préceptes morales et d'indications se rapportant au comportement des souverains et des hommes en général, afin de les aider à devenir vertueux, à trouver le bonheur. Il s'agit, au fond, de livres de bienséance, connus aussi dans la littérature moderne sous le titre de *Fürstenspiegel*, *Anstandsbücher*, *Usages du monde* ou *L'éducation par soi-même*. De nombreuses parénèses ont été créées pour les souverains, notamment les *Fürstenspiegel* ou *Miroirs des princes*.

Les œuvres littéraires de ce genre contiennent, outre les préceptes d'ordre général, se trouvant dans toute parénèse et utiles à toute personne sans distinction d'appartenance sociale, des indications spéciales nécessaires à tout futur chef d'Etat.

Dans l'antiquité grecque on composait des parénèses en vers et en prose. Ainsi la célèbre œuvre de Hésiode «*Ἔργα καὶ ἡμέραι*» comprend des conseils en vers offerts par l'auteur à son frère Persée. L'œuvre de Phocylidès, *Ποίημα νοῦθετικόν*, comprend 230 vers en hexamètres.

Toutefois les discours parénétiqes en prose d'Isocrate ou de Pseudo-Isocrate, *Πρὸς Νικοκλέα*, *Πρὸς Δημόνικον*, *Πρὸς Εὐάγοραν*, etc. ont joui d'une plus large diffusion. Isocrate, adversaire de Démosthène, lui est inférieur en tant qu'orateur, par contre, ses discours ont été très appréciés justement pour leur contenu parénétiqes et moral. L'auteur se propose de donner à la rhétorique un fondement moral, en s'éloignant ainsi des sophistes, lesquels accordaient une place de choix à la forme, au préjudice du contenu éthique. Son style est plutôt monotone, sa pensée souvent fautive; néanmoins, pour ses contemporains et tout le long du moyen âge, jusqu'à nos jours, les œuvres d'Isocrate et celles de Pseudo-Isocrate ont été et demeurent manifestement appréciées. Elles ont été étudiées, traitées et imitées des siècles durant<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> De la riche collection de traductions et d'éditions, dans presque toutes les langues européennes, nous mentionnons seulement quelques-unes. Par exemple, Louis Maigret, 1544; J. Brèche, 1544; Ant. Macault, 1547; De Matha, 1544; S. A. de Wassigny, 1549; Louis le roi, 1551 et 1568; Auger, 1781; Langue, 1803; Coray, 1807; Baiter et Sauppe, 1839; Fredericus Blass, 1886; Max Schneider, 1886—1888; Georges Mathieu et Emile Brémond, 1928 et 1960; Friedrich Zucker, 1954. Le discours pseudo-isocratique *Πρὸς Δημόνικον* a été traduit en roumain par Dinicu Golescu et ajouté à son ouvrage *Adunare de pilde...* (Recueil de proverbes...), 1826 où il est dit par erreur qu'il s'agit du discours de Socrate. Gh. Murnu a également traduit ce discours dans son recueil *Din comoara de înțelepciune antică* (Du trésor de la sagesse antique), Bucarest, 1923.



Isocrate se proposait d'inspirer des sentiments d'ordre moral aux habitants des villes, aux chefs et aux simples citoyens. Il prônait l'indulgence, l'égalité, le patriotisme, l'amour de la liberté, le respect des engagements, etc. Ses discours étaient recommandés aux souverains, en tant que source de précieux préceptes pour un sage gouvernement. C'est ainsi que, dans son discours à Nicoclès, l'auteur suggère à son élève d'aimer ses sujets, les simples et les pauvres en premier lieu, et de les protéger contre les lourds impôts, contre l'exploitation de la part des fonctionnaires. Il l'engage à renoncer aux traditions qui vont à l'encontre du bien public, à faire des lois équitables et à juger sagement et honnêtement, à être généreux envers les veuves, les vieillards, les enfants. Tous ces préceptes seront repris par les auteurs byzantins.

C'est dans l'Empire byzantin<sup>2</sup>, à l'époque de sa gloire, quand il s'étendait jusqu'à l'Euphrate, comprenant entre ses frontières de nombreux peuples aux coutumes et traditions différentes, que la littérature parénétiq ue a joui d'une remarquable floraison. Comme il devenait de plus en plus dur de gouverner ces peuples, comme on devait faire usage d'habileté et de diplomatie, il était nécessaire d'accorder une attention toute particulière aux princes héritiers du trône de Byzance. Ainsi s'explique le développement et la floraison de ce genre littéraire de l'antiquité, imité à Byzance.

Dans les pages qui suivent nous nous proposons d'étudier brièvement les œuvres byzantines les plus importantes du genre Fürstenspiegel, comme : *Περὶ βασιλείας* de Synésios, *Ἐκθέσεις κεφαλαίων παραινετικῶν* de Agapet, *Κεφάλαια παραινετικά* de Basile ou Pseudo-Basile I<sup>er</sup> le Macédonien et *Παιδεία βασιλική* de Théophylacte archevêque de Bulgarie. Ces parénèses s'adressent aux empereurs de Byzance : Arcadius, Justinien, Léon et Constantin Porphyrogénète.

Ces œuvres byzantines ont été extrêmement appréciées en Occident ainsi que dans le Sud-Est européen. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle elles ont joui d'une large diffusion, ont été rééditées et traduites en latin, français, allemand, anglais, slave, néo-grec et roumain. L'intérêt pour ces parénèses se maintint jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et même jusqu'à nos jours.

Dans son discours parénétiq ue, d'un style fier et téméraire, Synésios expose amplement les devoirs des souverains<sup>3</sup>. En puisant dans l'œuvre de ses prédécesseurs, Platon et Aristote, surtout dans celle de

<sup>2</sup> Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, Paris, 1963, p. 166.

<sup>3</sup> Originaire de Cyrène, Synésios a été l'une des personnalités les plus remarquables de son temps. Doté de qualités morales et intellectuelles, très apprécié par ses contemporains, il a été envoyé en mission à Constantinople pour offrir à l'empereur Arcadius une couronne d'or et demander de l'aide contre les barbares et l'oppression du gouverneur byzantin local. C'est à cette occasion qu'en 399 il a tenu son discours *Περὶ βασιλείας*. Poète et philosophe, Synésios a écrit aussi des vers et des romans. Quelques-unes de ses poésies ont été traduites en roumain et se trouvent dans le *ms. roum.* 5511. Une collection de lettres du même auteur nous est parvenue; elles ont été intensément étudiées dans toutes les écoles grecques et surtout dans les Académies Princières au cours d'épistolographie. Nous nous occupons de son *Epistolaire* dans notre étude sur les Académies Princières de Bucarest et de Iași *Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974.

Dion Chrysostome (auquel il emprunte mots et idées<sup>4</sup>, Synésios dévoile et soumet à la critique, avec courage et franchise, la décadence morale, la mollesse des souverains et des nobles et propose des solutions saines et justes en vue d'un gouvernement efficace de l'empire. Même si ce discours ne représente pas uniquement la pensée de l'auteur, il n'en prouve pas moins l'état d'esprit à Byzance en 339, gagnant ainsi un véritable intérêt historique.

Les auteurs de la plupart des parénèses que nous étudions s'inspiraient et imitaient les œuvres de l'antiquité grecque, ainsi que celles des écrivains byzantins plus anciens ; toutefois ces parénèses ne sont pas entièrement dépourvues d'originalité. Chaque auteur adaptait les préceptes de ses prédécesseurs en philosophie aux réalités de son temps, aux nouvelles conceptions philosophiques, aux relations sociales contemporaines. Les idées fondamentales qui se transmettaient d'un auteur à l'autre étaient : les devoirs du souverain, les idéaux du souverain et le souverain idéal, la philanthropie, la loyauté. C'est sur ce genre de desiderata qu'insistaient presque toutes les parénèses. Synésios indiquait à Arcadius, avec beaucoup de finesse, la route à suivre et celle à éviter ; il lui conseillait d'associer force et prudence, de se conduire en souverain, non en tyran, de rendre visite aux villes et aux provinces, d'écouter les doléances de son peuple, de donner gain de cause aux justes ; il lui demandait de réduire les impôts au minimum nécessaire, de les partager équitablement. L'auteur oppose le portrait du souverain idéal à l'image de la corruption des nobles et critique avec véhémence leurs abus. Synésios clôt son discours en s'adressant au roi : « soit philosophe, ce mot résume tout ce que j'ai dit », pensée qui reprend sans conteste l'idée de Platon que seul un philosophe est capable de régner.

Tout comme Synésios, Agapet recommandait, en s'adressant à Justinien la droiture ; il conseillait à l'empereur la vigilance, afin de faire régner la justice, afin que le navire de l'empire ne soit pas submergé par les vagues de l'injustice. Synésios désire un souverain, non pas un tyran. Agapet recommande à Justinien d'user avec douceur de l'autorité souveraine, d'être implacable envers l'ennemi, mais doux et bienfaisant envers ceux soumis à son autorité, etc. Il clôt ses chapitres parénétiqes sur ces mots : « Donne-toi toujours la peine, o invincible empereur, de ne faire que du bien autour de toi ».

L'œuvre de Basile le Macédonien est un vade-mecum moral, qui s'occupe de l'enseignement et des devoirs des souverains. Dans le premier chapitre de sa parénèse il parle de la culture, comme du bien suprême de l'humanité, indispensable à tout citoyen et en premier lieu aux souverains.

<sup>4</sup> Le byzantiniste allemand J. R. Asmus déclare que la philosophie de Synésios dérive de celle de Dion Chrysostome et en particulier de son discours *Du règne et de la tyrannie*. Cf. J. R. Asmus, *Synesios und Dio Chrysostomus*, BZ, IX, 1900, p. 85—151. Pour l'œuvre *Περὶ βασιλείας*, v. les p. 96—104. Chr. Lacombrade s'est aussi occupé de l'œuvre de Synésios. Il est d'accord que la thèse d'Asmus est juste, mais il est d'avis que Synésios, avec sa vaste culture, était capable de s'adresser directement aux œuvres des classiques de l'antiquité et qu'il n'était pas obligé de recourir au texte de Dion Chrysostome, cf. Christian Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius*, Paris, 1951, p. 105. Le byzantiniste Vladimir Valdenberg s'est également occupé de la philosophie de Synésios, dans ses articles *Discours politiques de Thémistios dans leur rapport avec l'antiquité*, Byzantion, I, 1924, p. 558 et *La philosophie byzantine aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles*, Byzantion, IV, 1927—1928, p. 237—247.

Tout comme la disparition du soleil entraîne les ténèbres, le manque de culture abandonne l'esprit aux ténèbres.

Théophylacte à son tour, au début de sa parénèse, considère la culture comme le don le plus précieux qu'un professeur puisse offrir à ses élèves. Les biens matériels sont éphémères, ils sont soumis au vol, à l'incendie, à l'inondation, tandis que la culture demeure un trésor immortel de l'âme.

Il est donc incontestable que la plupart des parénèses avaient un fonds commun, qu'elles recommandaient aux souverains et à tous les mêmes préceptes d'ordre moral, sous telle ou telle forme, dans des chapitres plus ou moins nombreux et dont l'ordre était parfois modifié. Toutes ces œuvres abondent en conseils de nature éthique; elles représentent un guide excellent de comportement et de gouvernement pour le bonheur de tous. Elles ont été qualifiées d'«œuvres d'or», plus précieuses que l'or et très utiles. Toutes ont comme but d'inspirer aux souverains et aux autres des sentiments de justice, la douceur, l'égalité, l'amour de la patrie, du zèle pour le maintien de la liberté.

Dans ce qui suit nous ne nous proposons pas de montrer l'originalité des œuvres parénétiqes byzantines ou d'indiquer leurs modèles, ce qui, en partie, a été fait, mais bien leur utilité pour la société roumaine. C'est l'aspect parénétiq (original ou emprunté), moral et pédagogique qui nous intéresse; leur diffusion dans les pays roumains, l'importance que la société roumaine accordait à ce genre littéraire, soit sous sa forme grecque, soit par le truchement des versions roumaines traduites du grec.

*Synésios.* Le texte de la parénèse synésienne *Περὶ βασιλείας* se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine en 12 manuscrits. Une partie de ces textes sont en interprétation interlinéaire, d'autres — des traductions en néo-grec dues à Sevastos Kyminitis, à Daniel de Patmos, à Néophyte Cavsoalyvitis ou à des anonymes. Le *ms. grec 233*, f. 55—124, est une traduction anonyme en néo-grec. Le *ms. grec 242*, f. 225—282 est une traduction en néo-grec due à Néophyte Cavsoalyvitis, professeur à l'Académie princière de Bucarest. En ce qui concerne le *ms. grec 274*, f. 403—451, le copiste recommande d'accorder une attention toute particulière à ce discours car : ὡς ἀπὸ λειμῶνος εὐανθοῦς πολὺ δρέψει τὸ μέλι, τὴν φίλεργον μιμούμενος καὶ φιλόπονον μέλισσαν (f. 402). Le *ms. gr. 423*, f. 162—204, est une traduction en néo-grec due à Daniel, professeur à Patmos, et dont la suite est une interprétation de l'*Epistolaire* synésien due au même Daniel, ainsi que des *Σχόλια* à l'*Epistolaire*, œuvre de l'hiérodiaque Grégoire de Patmos. Le *ms. gr. 424*, f. 108—223, est une traduction en néo-grec due à un anonyme et qui est identique à celle du *ms. 233*. Le *ms. gr. 460*, f. 333—437, est une traduction psychagogique, non pas interlinéaire, les synonymes se suivant l'un l'autre. Par exemple : Ὡ αὐτοκράτωρ Ἀρκάδιε, βασιλεῦ, ἄρα, τάχα, ἄν, ἀνίσως, καὶ τις, τινάς etc. La notice suivante se trouve au début du manuscrit : Κωνσταντίνου Σούτζου πέφυκεν ἡ βίβλος αὐτῆ εἰς χρῆσιν Κωνσταντίνου καὶ τοῦ ἐκείνου φίλων, 1740 et à la fin : Ταύτῃ ἡ βίβλος πέφυκεν ἐμοῦ τοῦ Σκαρλάτου Σούτζου. Ce manuscrit a appartenu successivement aux membres de la famille Soutzo. Le *ms. gr. 517* commence par un texte d'interprétation interlinéaire pour devenir, à partir de la f. 58 — 116 une

traduction néo-grecque. Il s'agit, à notre avis, du plus ancien manuscrit du texte synésien se trouvant dans la Bibliothèque de l'Académie. La date de 1670, juin 7, se trouve en tête du manuscrit, celle de la fin, p. 116, est 1670, août 5. Il est donc certain que la traduction a été faite entre ces dates. Le *ms. gr. 557*, f. 195—200, est un résumé du discours, suivi par une traduction de 1700, en néo-grec, due à Sevastos Kyminitis, directeur de l'Académie princière de Bucarest; l'œuvre est dédiée au prince Constantin Brincoveanu. Le *ms. gr. 726*, f. 166—189, a appartenu à Grégoire Brincoveanu: à la f. 3 et à la fin du manuscrit se trouve un ex-libris avec son nom: Κτῆμα καὶ τόδε σὺν τοῖς ἄλλοις Γρηγορίου Μπασσαράμπα Μπραγκοβάνου, 1784, septembre 15. Le *ms. gr. 864*, f. 144—179, est une traduction néo-grecque d'un anonyme. Le *ms. gr. 1027*, f. 333—371, est une copie du texte en interprétation interlinéaire du *ms. 274*. Notons, pour finir, le *ms. gr. 1288*, f. 33—40, lequel comprend un texte dans une interprétation qui n'est pas interlinéaire, les synonymes se suivant l'un l'autre, mais différente de celle du manuscrit 460.

Le fait que l'œuvre de Synésios ait attiré l'attention à un si grand nombre de savants témoigne de sa large diffusion ainsi que de l'intérêt dont elle a joui dans les pays roumains. De nos jours encore, l'œuvre de Synésios a fait l'objet d'une thèse de licence à Bucarest<sup>5</sup> et d'une thèse de doctorat à Paris<sup>6</sup>.

*Agapet.* La parénèse d'Agapet fait suite à celle de Synésios. Elle a été publiée pour la première fois en 1509 à Venise et porte un titre général et un titre qui représente le commencement du texte. Le titre d'ensemble est "Εκθεσις παραινετικὴ Ἀγαπητοῦ διακόνου πρὸς Ἰουστινιανὸν τὸν καίσαρα, ἥτις παρ' Ἑλλησι βασιλικὰ ὀνομάζεται σχέδη, suivi par celui en latin: *Opusculum Agapeti diaconi de officio regis ad Iustinianum Caesarem*; le titre intérieur est "Εκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν, σχεδιασθεῖσα παρὰ Ἀγαπητοῦ Διακόνου τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας ὧν ἡ ἀκροστιχίς ὡδε πῶς ἔχει: Τῷ θειοτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ βασιλεῖ ἡμῶν Ἰουστινιανῷ, Ἀγαπητὸς ὁ ἐλάχιστος διάκονος. La traduction en langue latine<sup>7</sup> fait suite au texte grec. Nous donnons les deux titres qui nous

<sup>5</sup> Constantin Angelescu, *Studiu asupra lui Synesie...* (Etude sur Synésios), București, 1903.

<sup>6</sup> Christian Lacombrade, *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien*. Thèse pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Paris, Paris, 1951 et *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius*, traduction nouvelle avec introduction, notes et commentaires. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Paris, 1951. Lacombrade avait l'intention de donner une édition critique d'après les 16 manuscrits qu'il connaissait, mais qu'il n'a pas réussi d'avoir à sa disposition, ceux-ci se trouvant dans différentes bibliothèques; ainsi il a été empêché de mettre son plan en pratique. Même s'il l'avait fait, une édition critique limitée aux 16 manuscrits aurait été incomplète, les manuscrits étant de beaucoup plus nombreux. La Bibliothèque de l'Académie en possède 12. Les œuvres de Synésios ont suscité l'intérêt d'autres savants de l'Occident, dont nous limiterons à citer quelques-uns. P. Petau a édité à Paris, en 1612, les œuvres complètes de Synésios, avec une traduction latine. On connaît plusieurs éditions. Elles ont été reproduites dans PG (Περὶ βασιλείας, t.LXVI, col. 1053—1108). J. G. Krabinger a donné une édition critique *Synesti Cyrenaei orationes et homiliarum fragmenta ad codd. mss. fidem recognovit et annotationes criticas...*, Landshut, 1850 (Περὶ βασιλείας, p. 3—77). H. Druon, *Études sur la vie et les œuvres de Synésios*, Paris, 1859 et *Œuvres de Synésios*, Paris, 1878 (Περὶ βασιλείας, p. 97—119). R. Voekmann, *Synestus von Kyrene*, Berlin, 1869. Schmidt Carolus, *Synesti philosophumena eclectica*, Halle, 1889.

<sup>7</sup> Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, I, Paris, 1885, p. 95.

aideront à établir le prototype des copies grecques, ainsi que celui de la version roumaine.

C'est à l'occasion de l'accession de son élève Justinien au trône de Byzance, qu'Agapet a écrit son œuvre parénétiq. Il a imité et même emprunté un nombre d'idées à ses prédécesseurs : Isocrate, Pseudo-Isocrate, Basile et Grégoire de Nazianze. Certains chapitres dérivent du fonds commun du roman *Barlaam et Joasaph* — œuvre elle aussi du genre Fürstenspiegel — ainsi qu'il a été prouvé par le byzantiniste Prächter<sup>8</sup> qui trouve des similitudes entre Agapet et Pseudo-Basile le Macédonien, ainsi qu'entre Agapet et Théophylacte, archevêque de Bulgarie.

L'œuvre d'Agapet comprend 72 brefs chapitres de quelques lignes, comportant chacun un enseignement formulé d'une manière sentencieuse et rhétorique.

C'est grâce aux qualités morales de ces préceptes, ainsi qu'à la beauté du style d'orateur, que l'œuvre d'Agapet a joui d'une grande popularité et d'une large audience<sup>9</sup>. Depuis la première décade du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours, l'œuvre d'Agapet est appréciée par les savants de l'Occident comme de l'Orient<sup>10</sup>.

Antonio Bellomo a publié au début de notre siècle un travail très documenté sur la parénèse d'Agapet : *Agapio diacono e la sua scheda regia*, Bari, 1906. Le byzantiniste italien étudie tous les aspects du problème. Il décrit et classifie 88 manuscrits (82 renferment le texte intégral et six — des fragments), soumet l'œuvre à une analyse littéraire et critique, prouve que le texte byzantin est apparenté à celui d'Isocrate et trouve des fragments des chapitres parénétiq. d'Agapet semblables au roman de *Barlaam et Joasaph*<sup>11</sup>. Bellomo essaye — sans convaincre les byzantinistes — de prouver que l'œuvre d'Agapet est antérieure au roman et que son auteur a imité Agapet. Quoiqu'il en soit, l'hypothèse que les deux auteurs se sont inspirés d'un même modèle, demeure plausible<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> Karl Prächter, *Der Roman Barlaam und Joasaph in seinem Verhältniss zu Agapets Königsspiegel*, BZ, II, 1893, p. 444—460, cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 456.

<sup>9</sup> Rudolf Vetschera, *Zur griechischen Paränese*, Smichow, 1912, p. 16.

<sup>10</sup> L'œuvre d'Agapet a connu au XVI<sup>e</sup> siècle environ vingt éditions, cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 457. L'édition princeps a paru à Venise en 1509, avec une traduction latine. De nombreuses autres éditions ont paru, comme, par exemple, celle de Bâle, en 1518, 1521 et 1541, avec les fables d'Esop, celle de Leipzig de 1669, etc. Une traduction en néo-grec due à Serafim Pisdidos a été publiée à Venise en 1782 dans le volume *Ἡ περιγραφή τῆς ἱερᾶς σεβασμίας καὶ βασιλικῆς μονῆς . . . κατὰ τὴν νῆσον Κύπρον*, p. 89—107. Une autre édition est parue en 1816 avec la Vie et les fables d'Esop et la *Christoithie* d'Antoine Vyzantios. Il devient donc évident que même au XIX<sup>e</sup> siècle l'œuvre d'Agapet était encore lue en même temps qu'une œuvre de bonne conduite comme la *Christoithie*. L'œuvre d'Agapet a été traduite dans les principales langues européennes et a été souvent réimprimée. La plus ancienne traduction en langue anglaise date de 1530, en italien de 1545, en français de 1563, en allemand de 1590, en espagnol de 1596. L'œuvre d'Agapet a été traduite en langue slave par Pierre Moghila et imprimée à Kiev, en 1628. V. Valdenberg a étudié les traductions d'Agapet en langue russe ainsi que l'influence de cette parénèse dans la pensée politique russe. Nous n'avons pas pu consulter ses articles, cf. BZ, XXIX, 1929, p. 89.

<sup>11</sup> La similitude entre l'œuvre d'Agapet et le roman de *Barlaam et Joasaph* a été signalée par Karl Prächter, v. note 8, cf. aussi Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 456.

<sup>12</sup> L'étude de Bellomo m'est restée inaccessible, cf. les comptes-rendus de Karl Prächter, BZ, XVII, 1908, p. 152—164 et Siméon Vaillhé, EO, X, 1907, p. 173 et 179.

Le grand nombre de manuscrits de l'Ἐκθεσις κεφαλαίων παρανετικῶν se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (soit des copies du texte byzantin, soit le texte byzantin lui-même en traduction interlinéaire, ainsi que la traduction en langue roumaine) atteste la large diffusion de cette œuvre. Les douze manuscrits de l'Académie peuvent être groupés en quatre catégories :

1) La plupart sont en traduction interlinéaire, notamment le *ms. gr. 15*, f. 373—394<sup>13</sup> ; le *ms. gr. 274*, f. 19—35 ; le *ms. gr. 316*, f. 166—171<sup>14</sup> ; le *ms. gr. 322*, p. 1—31<sup>15</sup> ; le *ms. gr. 406*, f. 2—19 ; le *ms. gr. 511*, p. 151—161<sup>16</sup> ; le *ms. gr. 552*, f. 42<sup>17</sup> ; le *ms. gr. 1202*, f. 20—50<sup>18</sup>.

2) Le *ms. gr. 1092* est une copie de l'original.

3) Le *ms. gr. 725*, f. 187—216, comporte le texte original d'Agapet, chaque chapitre ayant à la fin la traduction en néo-grec. Voilà un fragment de ce texte, que nous reproduisons comme modèle de la traduction en néo-grec : Ὡ βασιλεῦ ὡσάν ὀποῦ ἔχεις ὑψηλότερον ἀξίωμα ἀπό πάσαν ἄλλην ἀξιοματικὴν τιμὴν, τιμᾶς περισσότερον ἀπό ἄλλους τὸν Θεόν (f. 187<sup>v</sup>) ὀποῦ εἰς τοῦτο σὲ ἀξίωσε, διατι ὡσάν ὁμοιον τῆς οὐρανοῦ βασιλείας ἔδωκέ σου τὸ σκῆπτρον τῆς ἐπιγείου δυναστείας διὰ νὰ μάθης τοὺς ἀνθρώπους νὰ φυλάτουν τὴν δικαιοσύνην...

4) Le *ms. gr. 577* est le texte de l'interprétation de Sévastos Kyminitis, directeur de l'Académie Princièrè de Bucarest. Les pages 3—14 représentent la dédicace de Kyminitis au prince de Valachie, Constantin Brîncoveanu ; les pages 15—18 sont la préface au lecteur ; les pages 19—24 Προοίμιον εἰς τὴν βίβλον signé : Ὁ ἐλάχιστος καὶ παραμικρότατος τῆς ὑμῶν ἐνδοξότητος Μπάρμπουλος, υἱὸς Ῥαδούλου μεγάλου στολνίκου τοῦ Ἡσβοράνου· Ἐν μηνὶ μαρτίου κη' αψζ' (1707)<sup>19</sup>.

Afin de faire comprendre la manière d'interpréter du directeur de l'Académie, lequel, pour rendre le texte plus clair et plus instructif, l'amplifiait, notons le commencement du chapitre XVI du manuscrit grec 577, p. 55 : Ἐρμηνεῖα. Ὅτι δεῖ τὸν βασιλέα διατητὴν εἶναι πλουσίων καὶ πενήτων. Ἰατρός καὶ διαιτητῆς ἀναγκαῖος εἶναι τῆς πολιτικῆς ἀρρωστίας ὁ βασιλεὺς παρά Θεοῦ τεταγμένος. Πάσχουσι δὲ οἱ πολιτευόμενοι πάθη καὶ ἀρρωστήματα πολλὰ καὶ μεγάλα καὶ οἱ ἀδικοῦντες καὶ οἱ ἀδικούμενοι. Οἱ μὲν ἀδικοῦντες πάσχουν κατὰ τὴν ψυχὴν οἱ δὲ ἀδικούμενοι πάσχουν κατὰ τὸ σῶμα, διὸ καὶ λέγεται τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι μεῖζον κακόν. Πάσχουσι καὶ οἱ (p. 56) ἀνελεήμονες πλούσιοι ὡς ἀδικηταὶ καὶ αὐτοὶ καὶ κατέχοντες τὴν κυβέρνησιν

<sup>13</sup> La fin manque, le manuscrit a été écrit en 1788—1789.

<sup>14</sup> Le manuscrit ne contient qu'un fragment ; le texte commence avec le chapitre V, la fin manque.

<sup>15</sup> Le manuscrit contient à la fin, p. 459, l'ex-libris suivant : Καὶ τόδε ὑπάρχει Ἀνδρέου Εὐσταθίου Σουγδουρη.

<sup>16</sup> Seulement un fragment. Une page en interprétation interlinéaire, le reste est une copie du texte byzantin.

<sup>17</sup> Seulement les premiers neuf chapitres ; en partie une traduction interlinéaire.

<sup>18</sup> Manque la feuille avec le premier chapitre.

<sup>19</sup> Le manuscrit de Izvoranu a passé par plusieurs mains, preuve de la large audience du texte grec parmi les savants roumains. Sur la couverture du manuscrit se trouve une notice en langue grecque où il est dit que le manuscrit a été acheté par le fils de Dobrin ; sur la f. 1 une autre notice en langue roumaine de Grigore le barbier qui a acheté le manuscrit le 25 octobre 1712. Ces notices mettent en lumière un fait important : le texte parénétiq ue d'Agapet n'était pas lu exclusivement par l'aristocratie roumaine, mais également par des gens appartenant à d'autres couches de la société roumaine.

τῶν πενήτων. Πάσχουσι καὶ οἱ πένητες ὡς ἀδικούμενοι ὑπὸ τῶν πλουσίων. Ἀνάγκη ἔχει λοιπὸν ὁ κοινὸς ἰατρὸς νὰ θεραπεύσῃ τὰ τοιαῦτα νοσήματα καὶ πάθη τῆς πολιτείας...

Le ms. gr. 1224, f. 172—203 est une copie incomplète — y manquent le début et la fin — du texte de l'interprétation de Kyminitis.

Dans la Préface-dédicace à Brincoveanu, Kyminitis souligne l'importance de l'œuvre et l'utilité que les souverains peuvent en tirer de sa lecture, tenant compte du fait que cette œuvre ne s'adresse pas à un quelconque jeune roi sans expérience, mais au grand Justinien. Il ajoute également qu'il a traduit cette œuvre en néo-grec pour la rendre plus utile, pour éclairer les lecteurs, en premier lieu les chefs d'État appelés à gouverner leur pays pour le bonheur des peuples.

Hormis les manuscrits signalés plus haut, d'autres manuscrits conservés à présent dans des bibliothèques étrangères ont été connus d'abord dans les pays roumains. Par exemple, le manuscrit qui se trouvait dans la bibliothèque des Mavrocordato du monastère de Văcărești<sup>20</sup>, qui s'est perdu. Un autre, notamment le texte de Kyminitis avec sa dédicace à Brincoveanu, ayant appartenu à Constantin Cantacuzino<sup>21</sup>, se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Vienne<sup>22</sup>. Une autre copie de 1700 d'après la traduction de Kyminitis, due à l'hiéromoine supérieur du monastère de Saint-Sabbas de Bucarest, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du Métoche du Saint-Sépulcre<sup>23</sup>.

Cette parénèse, diffusée et étudiée en langue grecque, a été, comme nous le verrons plus loin, également traduite en langue roumaine.

*Basile I<sup>er</sup> le Macédonien.* Un autre byzantin, auteur d'une parénèse, imitant les œuvres isocratiques ou pseudo-isocratiques ainsi que celle d'Agapet<sup>24</sup>, est Basile I<sup>er</sup> le Macédonien ou Pseudo-Basile<sup>25</sup>: Βασιλείου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως κεφάλαια παραινετικά 66 πρὸς τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν Λέοντα ayant l'acrostiche: Βασίλειος ἐν Χριστῷ βασιλεὺς Ῥωμαίων Λέοντι τῷ πεποθημένῳ υἱῷ καὶ συμβασιλεῖ. Dans son ample étude: *Basile I<sup>er</sup> empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1908, A. Vogt développe les aspects de la civilisation de Byzance à l'époque de Basile I<sup>er</sup>. À l'égard de Krumbacher, Vogt compare l'empereur byzantin à Napoléon, indique les aspects positifs de la civilisation due à l'empereur. Ce basileus réfléchi, désireux de faire maintenir l'épanouissement de Byzance sous le règne de son fils comme de son corégent Léon, a écrit ou a ordonné à quelqu'un d'autre d'écrire

<sup>20</sup> Cf. N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut* (L'exemple des bons princes de jadis), AAR, s. II, section histoire, XXXVII, 1914, p. 94, n<sup>o</sup> 108.

<sup>21</sup> Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, Constantin Cantacuzino le stolnic), București, 1967, p. 155, n. 120.

<sup>22</sup> N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecă străină relative la istoria românilor* (Manuscrits se trouvant dans des bibliothèques étrangères, concernant l'histoire des Roumains), AAR, s. II, section histoire, XX, 1898, p. 39—43.

<sup>23</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, Petersburg, 1915, t. V, p. 224—225, ms. 672.

<sup>24</sup> « Basillios im wesentlichen dem Fürstenspiegel des Agapetos folgte », cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 57—458 et 461.

<sup>25</sup> Leo Sternfeld, *Analecta Photiana*, attribue sans réserve l'œuvre dont nous nous occupons au patriarche Photios, cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 458.

les 66 chapitres parénétiqnes où il donne à son fils de nombreux conseils utiles quant au maintien et à la prospérité de l'Etat ainsi qu'au bien-être de ses sujets <sup>26</sup>.

Kurt Emminger est l'auteur de trois excellentes études sur les œuvres parénétiqnes : *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, I. Zum 'Ανδρικός βασιλικός des Nikephoros Blemmydes, München, 1906 ; II. Die spätmittelalterliche Übersetzung der Demonicea ; III. Βασιλείου κεφάλαια παραινετικά, München, 1913 <sup>27</sup>. L'auteur a élaboré son étude de l'œuvre de Basile I<sup>er</sup> le Macédonien comme résultat d'une recherche très minutieuse. Il s'occupe en premier lieu de la filiation des textes, en utilisant 25 manuscrits, il trouve les sources d'inspiration de l'auteur (p. 47), adopte l'opinion de Krumbacher et de Prächter que l'auteur ne peut pas être l'empereur même, mais bien un homme d'église vivant à sa cour (p. 49). Emminger donne également une édition critique du texte (p. 50—73).

Constantin Brincoveanu, grand amateur de culture, s'intéressait entre autres, aussi au genre parénétiqne. Stimulé par le prince, Chrysanthé Notaras, futur Patriarche de Jérusalem, a traduit en néo-grec les chapitres parénétiqnes attribués à Basile le Macédonien. L'original et la traduction ont été imprimés en 1691 à Bucarest <sup>28</sup>, aux frais du prince. Nous ne savons pas si la traduction en néo-grec de 1697 des œuvres du genre parénétiqne dues à Jean Comnène, notamment: 'Αποφθέγματα βασιλέων, στρατηγῶν πάνυ βιωφελῆ ainsi que 'Αποφθέγματα φιλοσόφων τε και ῥητόρων ὠφελιμώτατα dédiées à Constantin Brincoveanu <sup>29</sup> sont également dues à l'initiative du prince.

Se rapportant à l'édition de 1691 de la parénèse de Pseudo-Basile, Al. Duțu affirme : « Point n'est besoin de commenter le fait que les œuvres que nous citerons sont, à de rares exceptions près, demeurées à l'état de manuscrits... c'est en 1691 que fut imprimée pour la première fois une œuvre de ce genre » <sup>30</sup>. Nous ne partageons pas l'avis de Al. Duțu. Dans notre livre sur les Académies Princières de Bucarest et de Jassy, ainsi que dans la présente étude nous prouvons qu'à partir de 1500 et jusqu'à nos jours, des dizaines d'éditions d'œuvres de ce genre ont paru, en grec et en d'autres langues. Nous avons montré plus haut (note 26) que même l'œuvre de Pseudo-Basile, dont Al. Duțu affirme qu'elle a été imprimée pour la première fois en 1691, avait été imprimée et réimprimée à partir de 1584, sinon encore plus tôt <sup>31</sup>. Nous ne sommes pas non plus d'accord avec l'opinion de Al. Duțu que la traduction de Chrysanthé Notaras du texte de Pseudo-Basile est « sollicitée par le voïvode moins par désir d'avoir à sa disposition les conseils d'un prédécesseur... que pour inscrire

<sup>26</sup> Le texte byzantin de la parénèse de Pseudo-Basile a été édité par Morel avec une traduction latine, Paris, 1584 ; il a été réimprimé par Dransfeld, Göttingen, 1674. Il a été traduit en langue française par David-Placide Porcheron, qui l'a publié en 1690 avec une autre œuvre du même genre : *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*.

<sup>27</sup> C'est à Kurt Emminger que nous devons l'étude *Ps.-Isocrates Πρὸς Δημόμακον* (Extrait du « Jahrbuch für Klassische Philologie », Suppl., vol. XXVII).

<sup>28</sup> Le livre est décrit par Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII<sup>e</sup> siècle*, t. III, 1895, p. 5 et Ion Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. I, București, 1903, p. 324—326, n<sup>o</sup> 93.

<sup>29</sup> Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms. gr. 1044. Nous reviendrons sur ces textes.

<sup>30</sup> Al. Duțu, « *Le miroir des princes* » dans *la culture roumaine*, RESEE, VI, 1968, 3, p. 442.

<sup>31</sup> Pour les éditions et les traductions des parénèses d'Agapet, v. note 10.



au nombre des livres imprimés sous son patronage généreux et évidemment ostentatoire un corpus des normes éthiques et didactiques capable de manifester son autorité sur ce plan également »<sup>32</sup>. D'ailleurs, à la page 445, Al. Duțu lui-même soutient le contraire de ce qu'il avait affirmé à la page 442 : « Quels autres conseils ce monarque pourrait-il quêter pour lui-même que ceux fournis par le « diacre Agapet au grand empereur Justinien » comme le déclaraient les frères Greceanu ou ceux rédigés par le patriarche Photius au nom de Basile le Macédonien ? Brancovan, du reste, qui avait appuyé l'impression de l'édition de Chrysanthe Notaras, éprouva le besoin d'en avoir un exemplaire en roumain pour son usage personnel ».

*Théophylacte, archevêque de Bulgarie.* Le dernier auteur dont nous étudions l'œuvre parénétiq̄ue est Théophylacte de Bulgarie, qui écrit également pour un prince. Le titre de l'édition gréco-latine de 1651 est le suivant : Τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν Θεοφυλάκτου, ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας Παιδεία βασιλική. Le titre latin est : *S. Patris nostri Theophylacti archiepiscopi Bulgariae Institutio regia ad Porphyrogenitum Constantinum. Interprete Petro Possino, Paris, 1651.* D'autres éditions sont également parues.

La parénèse de Théophylacte était adressée à Constantin le Porphyrogénète, au début de son règne, quand il manquait encore d'expérience. Il exhorte son élève à la morale, à un juste gouvernement, à un comportement équitable envers ses sujets, etc.

Ainsi que nous l'avons affirmé plus haut, toutes les œuvres parénétiq̄ues se ressemblent, s'occupent des mêmes problèmes, sont évidemment liées les unes aux autres. L'archevêque de Bulgarie suit la même route ; il emprunte la pensée des auteurs classiques et byzantins : Xénophon, Platon, Polybe, Synésios ; il imite surtout Dion Chrysostome et Thémistios tout en transformant leurs idées, les exprimant sous une autre forme<sup>33</sup>.

Dans son article *Antike Quellen des Theophylaktos von Bulgarien*<sup>34</sup>, Karl Prächter range sur deux colonnes les emprunts que Théophylacte a fait de Thémistios et surtout de Dion Chrysostome. Si les auteurs byzantins avaient offerts à leurs souverains — Arcadius, Justinien, Léon et Constantin le Porphyrogénète — chacun une seule parénèse, pour le prince Constantin Brîncoveanu Sévastos Kyminitis a traduit et interprété en néo-grec plusieurs œuvres de ce genre, comme celle d'Aristote Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν, le discours d'Isocrate Πρὸς Νικοκλέα περὶ βασιλείας et de Pseudo-Isocrate Πρὸς Δημόνικον, le discours de Synésios Περὶ βασιλείας, l'œuvre d'Agapet Κεφάλαια παραινετικά et celle de Théophylacte Παιδεία βασιλική. Parmi les œuvres offertes à Brîncoveanu il manque Κεφάλαια παραινετικά de Basile I<sup>er</sup> le Macédonien que le prince possédait déjà dans la traduction de Chrysanthe Notaras.

Dans la Préface-dédicace de la traduction de Théophylacte (*ms. gr.* 557 de la Bibliothèque de l'Académie, f. 281—288), Kyminitis fait l'éloge de cette œuvre. Il s'agit, dit-il, d'une œuvre parénétiq̄ue et pédagogique érudite et très utile ; il l'offre avec la conviction que le prince

<sup>32</sup> Al. Duțu, *Le miroir...*, p. 442—443.

<sup>33</sup> K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 463—464.

<sup>34</sup> Cf. BZ, I, 1892, p. 339—414.

pourra en tirer quelques sages conseils, considérant que ce genre d'œuvres, soigneusement élaborées par des professeurs compétents, est toujours profitable aux souverains. N'ayant pas quelque chose de meilleur à sa disposition, Kyminitis offre au prince les œuvres parénétiqes, ainsi que l'a fait « la veuve avec son denier », afin que celui-ci les lise, autant pour apprendre que pour son propre plaisir.

Dans la préface au lecteur (f. 289—299), Kyminitis attire l'attention sur le fait que les conseils de Théophylacte à l'empereur Constantin peuvent être utiles, à quelques modifications près, à tout le monde, sans distinction d'âge ou de rang. Car, dit-il, sagesse et vertu donnent de l'éclat à tous, elles sont la source de toute bonne action. La dignité impériale sans les vertus impériales attire la honte et le déshonneur de l'empereur. Les choses se passent de la même manière pour les communs mortels, le nom et la dignité de l'homme non accompagnés de vertus attirent la honte et le déshonneur de cet homme. L'empereur sera loué pour ses vertus et non pas pour son éclat impérial. Ceci est également valable pour les communs mortels, chacun est loué pour ses vertus et non pas pour sa parure extérieure. Kyminitis continue sur le même ton et achève comme suit : cette parénèse impériale est valable pour tous <sup>35</sup>.

*Les parénèses enseignées dans les Académies Princières.* Les parénèses mentionnées plus haut ont joui d'une large diffusion dans les Principautés Roumaines. Ceci est du aussi au fait qu'elles ont été imposées <sup>36</sup> dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>37</sup> comme manuels d'enseignement dans les Académies Princières <sup>38</sup>. Les princes phanariotes appréciaient ce genre littéraire ; ils en encourageaient la création ou l'actualisation des textes anciens. C'était pour enseigner à leurs fils à régner selon la morale et la justice qu'ils leur offraient des traités byzantins du genre parénétiqes. Et ceci explique pourquoi tout le long du XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs professeurs ont enseigné et interprété dans les Académies Princières la littérature parénétiqes. Ainsi, Sévastos Kyminitis a enseigné les *Discours* d'Isocrate et de Pseudo-Isocrate, les œuvres de Synésios, d'Agapet, de Pseudo-Basile le Macédonien, de Théophylacte. Théodore de Tîrnovo, Néophyte Causocalyvitis et Lambros Fotiadis ont également enseigné le discours de Synésios. La parénèse de Pseudo-Basile a été paraphrasée et enseignée par Théodore de Dristra, par Cyrille Lavriotis et par d'autres.

<sup>35</sup> La traduction et l'interprétation de l'œuvre de Théophylacte par Kyminitis ont circulé en plusieurs copies. En dehors de l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Académie (*ms. gr. 557*), une copie se trouvait dans la Bibliothèque des Mavrocordato, au monastère de Văcărești (cf. le catalogue de la bibliothèque dans le *ms. roum. 603, f. 291<sup>v</sup>*, de la Bibliothèque de l'Académie). D'autres copies : *mss. gr. 95, 299 et 672* se trouvaient en Roumanie, elles se trouvent de nos jours dans la Bibliothèque du Métoche du Saint Sépulcre (cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, vol. IV, p. 98 et 270 et vol. V, p. 225).

<sup>36</sup> Cf. Bibliothèque de l'Académie, paquet DCLXXVII/19 ; Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/1, p. 392—394 et Emile Legrand, *Recueil de documents grecs*, Paris, 1895, p. 79—81 (Bibliothèque grecque vulgaire, vol. VII).

<sup>37</sup> Même au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les parénèses continuaient à être étudiées dans les écoles. L'œuvre de Basile le Macédonien a été imprimée à Athènes en 1847 ; un ordre du Ministère de l'Instruction Publique recommandait que cette œuvre, riche en idées morales, soit introduite dans les écoles comme manuel didactique.

<sup>38</sup> Il ne nous paraît pas probable que parmi les œuvres parénétiqes qu'on enseignait dans les Académies Princières au XVIII<sup>e</sup> siècle se trouvait aussi le *Théâtre politique* de Marlianus dans la traduction de Ioan Avramie, ainsi que l'affirme Al. Duțu, cf. *Le miroir...*, p. 466.

Les professeurs de l'Académie appréciaient particulièrement les œuvres parénétiqes, qu'ils interprétaient devant leurs élèves selon la méthode psychagogique, ou bien en les traduisant et en les enseignant en néo-grec, comme il est prouvé par les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

La plupart de ces œuvres byzantines étaient souvent rassemblées ; elles se trouvent dans les mêmes manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine ou bien dans des bibliothèques étrangères. Ainsi le *ms. gr. 274* de la Bibliothèque de l'Académie contient en traduction interlinéaire — preuve qu'il s'agit de textes didactiques — les discours Πρὸς Δημόνικον et Πρὸς Νικοκλέα, Ἐκθρσις κεφαλαίων d'Agapet, les chapitres parénétiqes de l'archevêque Neilos, le discours de Synésios Περὶ βασιλείας, la Christoïthie d'Antoine Vyzantios et quelques discours parénétiqes de Basile archevêque de Cappadoce. Le *ms. 96* de la bibliothèque hiérosolymitaine contient les œuvres parénétiqes de Phocylidès, de Pitagora, de Synésios, d'Agapet, de Pseudo-Basile le Macédonien, de Théophylacte, archevêque de Bulgarie <sup>39</sup>.

Comme nous l'avons déjà dit, les cours des Académies Princières ont facilité la pénétration de la littérature parénétiqie en langue grecque dans la société roumaine. Nous avons des preuves que ce genre de littérature a été connu par les savants roumains, étudié et cité d'après les textes grecs. Il est certain, par exemple, que les frères Șerban et Radu Greceanu lesquels, dans leur *Préface aux Mărgăritare* (Perles) de saint Jean Chrysostôme, œuvre traduite et interprétée par leurs soins en 1691, citent des passages du premier chapitre d'Agapet et du premier chapitre de Basile le Macédonien, connaissaient ces textes dans leur version en langue grecque et que ce sont les textes grecs qu'ils ont traduits et reproduits et non pas une plus ancienne version roumaine. Ceci est incontestable ; aucune version roumaine de la parénèse de Pseudo-Basile, ainsi que nous le prouverons plus loin, ne commence d'une manière identique au texte des frères Greceanu <sup>40</sup>.

Le savant roumain Nicolae Milescu, dans son *Introduction au Chres-mologhion* édité en langue russe, cite la parénèse de Pseudo-Basile <sup>41</sup>. Or Milescu avait étudié à l'Académie de Constantinople, sa culture était grecque, il est donc indubitable qu'il a connu la parénèse dans sa version grecque.

Théodose, Métropolitte de Valachie, commence sa Préface-dédicace à Constantin Brincoveanu, au *Ménée* édité en 1698, par une citation du discours de Synésios Περὶ βασιλείας. Comme ce discours n'a pas été traduit en roumain, il est certain que Théodose a étudié la parénèse d'après l'original byzantin. Le fait même que les parénèses ont été traduites du grec en roumain est une preuve de plus que ces textes ont été diffusés dans les pays roumains d'abord en grec et puis en roumain, car si ces œuvres n'avaient pas été lues et appréciées d'abord en grec, elles n'auraient pas été traduites.

<sup>39</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, vol. V, p. 384—385.

<sup>40</sup> La préface des *Mărgăritare* est reproduite dans I. Blanu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, București, 1903, p. 316—319.

<sup>41</sup> Cf. *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I, București, 1964, p. 464.

*Les parénèses traduites en roumain.* A l'aide des connaisseurs de la langue grecque, deux des parénèses byzantines, notamment celles d'Agapet et de Pseudo-Basile ont été traduites en roumain. Les versions roumaines se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie. L'œuvre d'Agapet, par exemple, se trouve dans les manuscrits roumains 1788, f. 66—79 et 3190, f. 258—269<sup>v</sup> de l'Académie. Les deux textes roumains représentent la même version, les différences insignifiantes étant certainement dues au copiste. Le texte roumain de l'œuvre d'Agapet est une traduction d'après l'original byzantin — comme nous avons pu le constater en comparant les textes — et non pas d'après les versions néo-grecques de Kyminitis ou de l'anonyme du *ms. gr. 725* (Bibliothèque de l'Académie); certainement pas d'après un texte slave comme Al. Duțu est tenté de le croire<sup>42</sup>. Il est difficile d'admettre que l'œuvre d'Agapet a pénétré dans les pays roumains par un intermédiaire slave alors que le texte grec se répandait dès l'année 1707 dans la société roumaine par l'intermédiaire de ceux qui l'étudiaient et l'interprétaient dans les Académies Princières. La large diffusion du texte grec dans les pays roumains est également prouvée par les nombreuses copies de ce texte. Rien qu'à la Bibliothèque de l'Académie se trouvent 12 manuscrits, tandis que d'autres copies élaborées ici se trouvent à présent dans les fonds des bibliothèques étrangères. Les ex-libris des textes grecs prouvent que la version grecque de la parénèse d'Agapet a été lue par Constantin Cantacuzino, Barbu Izvoranu, Dobrin, Grigore le barbier, Constantin Rosetti, Cezar Bolliac, e.a.

Pour prouver que la version roumaine a été faite d'après le texte grec nous les mettons en parallèle :

### *Agapet, chap. X*

*Texte grec.* éd. Leipzig, 1669, p. 28

Ὅσπερ ἐπὶ τῶν πλεόντων, ὅταν μὲν ὁ ναύτης σφάλῃ, μικρὸν φέρει τοῖς συμπλέουσι βλάβην, ὅταν ὁμως αὐτὸς ὁ κυβερνήτης, παντὸς ἐργάζεται τοῦ πλοίου ἀπώλειαν...

*Texte roumain.* *ms. 1788*, f. 68

Cum iaste și la cei ce umblă cu corăbiiile că dacă greșaste vislarul puțină străcăciune aduce celor ce sint în corabie, iar cînd greșaste însuși cîrmaciul el face pereciune a toată corabia...<sup>43</sup>

(« Comme il arrive avec ceux qui naviguent, car si le rameur fait une erreur il s'ensuit quelques dégats pour les voyageurs, mais si le timonier fait une erreur tout est perdu sur le navire »).

C'est la parénèse byzantine de Pseudo-Basile le Macédonien, soit dans la version grecque, soit dans la traduction roumaine, qui a été la plus largement répandue dans les pays roumains. L'impression en 1691 à Bucarest du texte byzantin et néo-grec a beaucoup aidé à cette diffusion dans la société roumaine. La traduction en roumain a été également très répandue. Ainsi que nous le verrons plus loin, il y a une version roumaine d'après le texte byzantin, laquelle, grâce au fait d'avoir été attachée à

<sup>42</sup> Al. Duțu, *Le miroir...*, p. 445.

<sup>43</sup> Le même texte dans le *ms. roum. 3190*, f. 259<sup>v</sup> (Bibliothèque de l'Académie).

la fin des *Chronographes* de type Danovici, a pu circuler à travers le pays avec les gros volumes de l'histoire universelle<sup>44</sup>.

Dans son ouvrage, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1968 (p. 55), Al. Duțu affirme que les Conseils de Basile le Macédonien ont été traduits du slavon au cours du XVII<sup>e</sup> siècle pour être reproduits en néo-grec dans la version publiée par Chrysanthe Notaras (« au fost traduse din slavă în secolul XVII, pentru a fi redată în neogreacă în versiunea publicată de Hrisant Notaras »). Cette phrase n'est pas claire. Il est probable que l'auteur considère que la parénèse de Basile a été traduite en roumain d'après un texte slave et du roumain en néo-grec. Ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer plus loin, ils existent des textes roumains traduits d'après la version byzantine, d'autres d'après celle néo-grecque de Chrysanthe (laquelle reproduit indubitablement la version byzantine); en ce qui concerne une version roumaine d'après un texte slavon nous pouvons l'admettre pour un seul manuscrit.

Les 19 manuscrits en langue roumaine que nous avons étudiés peuvent être répartis en deux groupes auxquels s'ajoutent quelques textes isolés. Les manuscrits 1313, 1788, 1805 et 3190 peuvent être rangés en un seul groupe. Le manuscrit 1313 est plus récent (1825); le manuscrit 1788 date du XVIII<sup>e</sup> siècle, le 1805 paraît dater de la fin du XVII<sup>e</sup>.

Tous ces manuscrits sont des traductions d'après la version néo-grecque de Chrysanthe Notaras. On peut donc affirmer que la version roumaine se trouvant dans les manuscrits cités est postérieure à 1691.

Voilà la preuve de notre assertion :

*Version de Chrysanthe Notaras.*

Ἡ παιδείσις καὶ ἡ μάθησις εἶναι εἰς τὴν ζωὴν τῶν ἀνθρώπων ἓνα πρᾶγμα ὠφελέστατον καὶ σπουδαιότατον, ὅχι μόνον εἰς τοὺς ἰδιώτας καὶ κοινούς, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς ἰδίους βασιλεῖς...

(« L'étude et la science sont choses extrêmement utiles non seulement aux gens simples, mais à tout le monde, aux empereurs aussi... »).

Un second groupe de manuscrits du texte parénétiq ue de Pseudo-Basile en roumain est celui ajouté à la fin des *Chronographes*, comme par exemple le *ms. roum. 86*, f. 436<sup>r</sup> (XVIII<sup>e</sup> siècle, provenant de la bibliothèque de l'église du Șchei, Brașov); le *ms. roum. 108*, f. 425 (écrit en 1707, de la même provenance); le *ms. roum. 772*, f. 686 (XVIII<sup>e</sup> siècle); le *ms. roum. 1469*, f. 409<sup>v</sup> (écrit en 1732 au monastère de Neamțu); le *ms. roum. 1921*, f. 533<sup>v</sup> (XVIII<sup>e</sup> siècle, provenant du monastère de Cernica); le *ms. roum. 1926* (XVIII<sup>e</sup> siècle, même provenance); le *ms. roum. 2583*, f. 479 (XVIII<sup>e</sup> siècle); le *ms. roum. 2609*, f. 490 (XVIII<sup>e</sup> siècle); le *ms. roum. 2757*, f. 501 (XVIII<sup>e</sup> siècle); le *ms. roum. 3517*, f. 592 (XVII<sup>e</sup> siècle); le *ms. roum. 4243*, f. 484<sup>v</sup> (XVIII<sup>e</sup> siècle).

*Version roumaine, ms. roum. 1805, f. 2<sup>v</sup>*

Învățătura și știința iaste în viața omului un lucru foarte de folos nu numai la cei proști și de obște ce tocmai și la împărați...

<sup>44</sup> Cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucu-rești, 1939, p. 96. Une excellente étude sur les *Chronographes* est celui de Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești de tipul Danovici* (Les chronographes roumains de type Danovici), RIR, IX, 1939, p. 1-77.

Tous ces textes sont une version d'après le texte byzantin avec certaines différences insignifiantes de l'un à l'autre, dues certainement aux copistes.

*Ms. roum. 2338*, f. 90 (XVIII<sup>e</sup> siècle, provient du monastère de Ghighiu, Ploiești). Il s'agit d'une version légèrement amplifiée d'après le texte néo-grec. Ces amplifications sont soit l'œuvre du copiste, soit dues au fait que le traducteur a utilisé un texte suivi de commentaires.

*Ms. roum. 2352*, f. 27, provient toujours de Ghighiu. Au début du texte il est dit que la parénèse de Pseudo-Basile a été traduite du grec en slavon et imprimée en 1638, sans préciser si le texte roumain est une version du slavon. La comparaison de la version roumaine avec le texte byzantin et néo-grec ne nous a pas permis d'en établir le prototype. Le texte roumain est très sommaire. Il est en tout cas plus proche du texte byzantin que du néo-grec. Dans le texte byzantin il est dit que l'étude est utile οὐ μόνον βασιλεῦσιν, ἀλλὰ καὶ ἰδιώταις, tandis que dans le néo-grec il est dit : l'étude est utile ὄχι μόνον εἰς τοὺς ἰδιώτας καὶ κοινούς, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς ἰδίους βασιλεῖς et le texte roumain dit : « iaste un lucru oarecare învățătura foarte folositoriu de viață încă nu numai împăraților și domnilor și boiarilor ce a tot creștinul blagocestiv » (l'étude est très utile non seulement pour la vie des empereurs, des princes, des nobles, mais également pour celle de tout croyant fidèle). Nous sommes d'avis que les mots *domnilor și boiarilor* (princes et nobles) ont été ajouté soit par le traducteur, soit par le copiste avec l'intention de l'adapter aux conditions sociales des pays roumains. Il est possible qu'il s'agisse dans ce cas d'une traduction d'après un texte slave. Si la comparaison avec un texte slave — ce qui ne nous a pas été loisible de faire — ne prouverait pas la dépendance de la version roumaine d'une version slave, nous devons admettre qu'il s'agit d'une version roumaine indépendante des autres, rédigée d'après le texte byzantin.

*Ms. roum. 6055*, f. 1—20<sup>v</sup>, ne contient que quelques chapitres. C'est une version indépendante et différente des autres.

*Ms. roum. 2102*, f. 402<sup>r</sup> est également un texte différent ; il s'agit d'une traduction amplifiée. Il est possible que le traducteur ait utilisé un texte à commentaires, ce qui expliquerait l'amplification ; sinon, il est à supposer qu'il se soit permis d'ajouter lui-même quelques commentaires. Cette dernière alternative nous paraît la plus vraisemblable, car dans ce manuscrit Basile le Macédonien s'adresse non pas à son fils, mais bien à ses fils (f. 402<sup>r</sup>), ce qu'on ne trouve ni dans le texte grec original, ni dans les autres versions roumaines : « Ces conseils et cet ordre je les donne d'abord à vous, ô mes très chers fils spirituels. Les recevant aimez-les comme on aime une fidèle épouse qui désire votre bonheur. Car ces choses embellissent votre nation et vous font acquérir un renom honoré et loué par tous ».

Il est donc évident, du fait des nombreuses traductions et copies, que c'est la parénèse de Basile le Macédonien qui a eu la plus large diffusion dans les pays roumains.

*Parénèses élaborées dans les pays roumains.* Étudiées et traduites, les parénèses byzantines ont aussi été imitées ; on en a élaboré dans les pays roumains quelques-unes en langue néo-grecque d'après les modèles byzantins. Ainsi celle due au fameux prélat Mathieu des Myres, *Conseils*

à *Alexandre Iliasz quand il était prince régnant (1616—1618)*. Cette parénèse nous offre une image fidèle de la culture roumaine au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur suggère au prince d'organiser des écoles, d'aider les élèves pauvres, d'engager des professeurs pour répandre la science, d'être équitable et de juger, selon le cas, soit d'après les lois impériales soit d'après celles du pays, de respecter les engagements, d'être sobre, de ne pas devenir usurpateur, de ne pas convoiter le bien des autres, etc.<sup>45</sup> Tous ces conseils n'étaient pas l'œuvre de Mathieu des Myres, mais bien des préceptes courants provenant de ses prédécesseurs et évidemment utiles à leur destinataire.

Une autre parénèse, toujours en néo-grec, du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, est due à Antim Ivireanu, Métropolitain de Valachie; elle est adressée au prince Ștefan Cantacuzino: Νουθεσίαι χριστιανικοπολιτικαὶ πρὸς τὸν εὐσεβέστατον καὶ ὑψηλότατον ἀβέντην καὶ ἡγεμόνα πάσης Οὐγγροβλαχίας κύριον κύριον Ἰωάννην Στέρφανον Καντακουζηνόν..., Bucarest, 1715.

Il s'agit d'un choix de conseils, glanés des œuvres parénétiqes d'Agapet et de Pseudo-Basile le Macédonien. Dans son Introduction, l'auteur reconnaît d'avoir recueilli les préceptes des anciens sages, qu'il a choisi ceux qui pouvaient aider à un juste gouvernement du pays; l'auteur exhorte le prince de les lire avec patience, car, dit-il, ils lui seront certainement très profitables. Pour être plus facilement appris par cœur, l'auteur les a écrits en vers, d'ailleurs plutôt médiocres, sans valeur poétique. D'après ses prédécesseurs, Antim répète des lieux communs, tels que: il se doit au prince d'être doux, juste, pitoyable, d'éviter les flatteurs, etc. Les vers du début reproduisent le premier chapitre d'Agapet, auteur auquel Antim emprunte un grand nombre de préceptes; il s'inspire également de Pseudo-Basile le Macédonien.

On affirme que le livre d'Antim « resta sans lendemain; il ne fut ni réédité ni traduit en roumain » et l'on considère que, à cette époque de lutte pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale, c'étaient les recherches historiques qui se trouvaient être en première ligne d'importance, ceci ayant en vue les luttes pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale<sup>46</sup>. Si ceci était vrai, pourquoi aurait-on traduit, deux ans auparavant, en 1713, du grec en roumain, un livre comme *Les dits des philosophes*? La situation avait-elle changé après 1715 quand on traduit toute une série de livres du grec en roumain? D'ailleurs le livre d'Antim a également obtenu son vêtement roumain. Traduit par Constantin Erbicéanu, il a été publié dans la revue « Biserica Ortodoxă Română », XIV (1890—1891), p. 233—255. Le traducteur déclare avoir traduit cette œuvre en roumain « afin qu'elle puisse être lue et connue par tout le monde ». Voilà donc souligné l'intérêt du livre, même à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>45</sup> Des détails sur la parénèse de Mathieu, dans D. Russo, *op. cit.*, p. 165—166, où se trouvent mentionnées également les éditions de la *Chronique* du Métropolitain avec laquelle la parénèse a été publiée. Les traductions roumaines sont également mentionnées. Cf. aussi Dan Simonescu, *Le chroniqueur Mathieu de Myre et une traduction ignorée de son « Histoire »*, RESEE, IV, 1966, 1—2, p. 85—86.

<sup>46</sup> Al. Dușu, *Le miroir...*, p. 460.

Azarie Tzigala, professeur des fils d'Antioche Cantemir et de ceux de Michel Racoviță, a lui aussi composé des parénèses pour ses élèves, fils de Racoviță<sup>47</sup>.

Enfin, rappelons une dernière parénèse élaborée dans les pays roumains : il s'agit de l'œuvre écrite en 1725 par l'érudit prince Nicolae Mavrocordato, dédiée à son fils Constantin. L'œuvre est un mélange de conseils tirés des prédécesseurs et des préceptes tirés de la longue expérience des règnes en Valachie et en Moldavie de Nicolae Mavrocordato. Il conseille à son fils de ne pas prodiguer des dons chers et ajoute : « si ton père est dans sont tort de ce point de vue, que ses avatars te servent comme exemple ». Il lui conseille également de ne pas augmenter le taux des impôts, de choisir de bons conseillers, d'essayer de deviner les pensées des dignitaires ottomans, des nobles, des amis et des ennemis, de tenir des registres des revenus, de convoquer fréquemment le conseil d'État (le « divan ») et de rarement offrir des réceptions ou organiser des promenades, de n'accepter dans sa suite qu'un nombre réduit de dignitaires, de phanariotes<sup>48</sup>.

Le but des parénèses que nous avons étudiées était d'inspirer aux princes des sentiments humanitaires envers leurs sujets, ainsi que de limiter leur pouvoir absolu. Considérant le fait que ces parénèses étaient en fin de compte des guides de bonne conduite et de morale applicables à toute personne sans distinction de classe sociale — fait que Kyminitis souligne dans chacun des chapitres des enseignements de Théophylacte — ce genre d'œuvres a joué un double rôle : celui de *Fürstenspiegel* et celui de manuels didactiques et pédagogiques qui ont été étudiés dans toutes les écoles grecques et surtout dans les Académies Princières. C'est confirmer leur rôle de premier ordre dans la culture de l'époque.

<sup>47</sup> D. Russo, *op. cit.*, p. 533.

<sup>48</sup> Le texte grec de cette parénèse, daté 1727, a été publié par Emile Legrand dans Constantin Dapontès, *Ephémérides daces*, vol. I, Paris, 1880, p. 337—341, réimprimé dans Hurmuzaki, XIII, p. 459—462. Le texte se trouve également dans les mss. gr. 144 et 456 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Dans ces mss. on précise que le texte de la parénèse a été offert par Nicolas à son fils Constantin en 1725. Constantin Erbicéanu en a fait une traduction en roumain qui a été publiée dans « Arhiva societății științifice și literare din Iași », II, 1890—1891, p. 372—377, cf. D. Russo, *Studii și critice* (Études et critiques), București, 1910, p. 105—106.

*Note de la rédaction.* Le présent volume était en cours de publication lorsque parût l'article du byzantiniste américain Ihor Ševčenko, *Agapetus East and West: the Fate of a Byzantine „Mirror of Princes”*, RESEE, XVI, 1978, 1, p. 3—44. Dans cet important ouvrage, l'auteur s'attache, entre autres, au problème du prototype de la version roumaine de la parénèse d'Agapet. Se ralliant à l'opinion d'Alexandru Dușu il soutient que cette version roumaine a eu comme modèle un texte slave et non pas le texte grec (byzantin ou néo-grec) de l'œuvre d'Agapet. Une analyse très minutieuse des textes roumains et slaves conduit l'auteur à la conclusion suivante : les mss. roum. 1788, f. 66<sup>r</sup>—79<sup>v</sup> et 3190, f. 258<sup>r</sup>—269<sup>v</sup> de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont des traductions de la parénèse d'Agapet faites d'après le texte slave imprimé à Kiev, en 1628 par Pierre Moghila, le futur Métropolitte d'origine roumaine et réimprimé à Moscou, en 1660.



# TRADITIONS DE FAMILLE DANS LES DONATIONS ROUMAINES AU MONT ATHOS

RADU CREȚEANU

Le rôle des pays roumains dans le soutien des institutions orthodoxes de l'Orient et des Balkans après la chute de l'Empire byzantin et la disparition des Etats serbe et bulgare n'a plus besoin d'être souligné, surtout en ce qui concerne les monastères du Mont Athos. Il est attesté par d'innombrables documents conservés dans les archives roumaines et athonites, par des constructions dont certaines ont gardé leurs inscriptions originales grecques ou slavonnes, par des ensembles de peinture qui comprennent plus d'une fois les portraits de famille des bienfaiteurs, enfin par un grand nombre de livres et d'objets du culte, souvent de valeur artistique considérable. En témoignent, de même, la plupart des voyageurs étrangers, à commencer par l'Anglais Paul Ricaut qui, dès 1679, relevait que «...Moldavia, Valachia and Georgia remaining constant to that Patriarchate [le patriarcat de Constantinople], have been anciently and still continue to be very liberal and splendid in their Presents to these Monasteries, towards one or more of which some Prince or Princess of those Countries do always evidence an extraordinary devotion »<sup>1</sup>. Notons toutefois dès maintenant la tendance — bien naturelle d'ailleurs, étant donné le caractère du matériel existant, et que l'on retrouvera dans nombre d'écrits ultérieurs<sup>2</sup> — à attribuer tout le mérite de cette action roumaine d'assistance aux princes valaques ou moldaves, au détriment des personnes particulières, ce qui non seulement constitue une lacune, mais crée aussi une perspective fautive, en faisant croire que ces bienfaits roumains ont eu un caractère en quelque sorte officiel, d'Etat, alors qu'ils n'ont jamais représenté que des initiatives personnelles, souvent reprises du reste au cours de générations successives à titre de tradition, et cela, plus d'une fois, sur l'injonction expresse du premier fondateur.

En effet, pour peu que l'on surmonte le premier moment d'éblouissement que provoque la masse considérable et en apparence chaotique des données et que l'on en approfondisse l'examen, on y décèle certains fils conducteurs, certaines options qui tendent à devenir et deviennent

<sup>1</sup> Paul Ricaut, *The present State of the Greek and Armenian Churches*, London, 1679, p. 226.

<sup>2</sup> Nous nous référons souvent aux ouvrages suivants : Jean Comnène, Προσχωρητάριον τοῦ ἁγίου ὄρους τοῦ Ἄθωνος, Snagov, 1701, ouvrage essentiel pour notre sujet, car — spécialement rédigé pour le prince Constantin Brâncoveanu, à la cour duquel Comnène était médecin, à la suite d'un voyage au Mont Athos accompli en 1698 — il comprend des données détaillées sur les fondations et donations roumaines (désormais : Comnène) ; Gabriel Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, Paris, 1904 (désormais : M.P.P.) ; Teodor Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfântul Munte Athos*, Sibiu, 1940, très utile ouvrage de synthèse, avec une bibliographie exhaustive ; ainsi qu'aux collections de documents *Documentele privind istoria României. B. Țara Românească*, București, 1951—1956 et *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească*, București, en cours de parution depuis 1965. Pour les données concernant les dignitaires, nous avons utilisé l'excellent *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova* de Nicolae Stoicescu, București, 1971.

même parfois traditionnelles. A cet égard, on peut, selon nous, distinguer deux catégories d'options : les unes d'ordre — si l'on peut dire — national, telle que la tradition de soutien des monastères de Coutloumous et de Lavra par les princes de Valachie, indifféremment des dynasties et de appartenances politiques, ou bien celle des donations faites au monastère de Zographou par la plupart des princes de Moldavie, traditions qui remontent aux voïévodes Basarab du XIV<sup>e</sup> siècle pour la première<sup>3</sup> et au héros national de la Moldavie, Etienne le Grand, pour la seconde, impressionnantes tant par leur continuité que par l'importance matérielle des secours. Le problème est assez bien connu aujourd'hui, aussi n'insisterons-nous plus là-dessus. Nous voudrions, en échange, fournir quelques éclaircissements sur la seconde catégorie de traditions, que nous considérons comme des traditions avant tout de famille, même lorsque les donations ont eu pour auteurs des princes et d'autant plus quand ce furent des boyards.

Voici par exemple une lignée de princes valaques qui, de père en fils, sont attestés comme bienfaiteurs d'au moins deux monastères athonites, même s'ils ne se sont pas toujours succédé directement sur le trône : Mihnea II (1577—1583, 1585—1591) — Radu Mihnea (1601—1602, 1611—1616, 1620—1623) — Alexandru l'Enfant (1623—1627). On les rencontre comme donateurs au grand monastère d'Iviron, auquel Mihnea II avait confié son fils durant son second règne, service qu'il paya — entre autres bienfaits sans doute — en renouvelant la peinture du catholicon, où l'on voit les portraits de Mihnea couronné et tenant une croix, de Radu enfant et d'un hégoumène<sup>4</sup>; les attributs de Mihnea montrent que ce portrait a été exécuté pendant le règne de ce prince, avant sa destitution et son passage forcé à l'islamisme. Grâce à ce refuge, Radu a pu franchir sans encombre les années critiques qui suivirent, tout en recevant une excellente éducation grecque. Plus tard, il alla à Venise parfaire ses études et là, par reconnaissance envers les moines ivirites, il commanda un tableau sur bois de lui et de son père (tous deux sans couronne cette fois-ci), qui se trouve actuellement au monastère et a été identifié récemment par A. Xyngopoulos<sup>5</sup>. Après son accession au trône, Radu Mihnea combla le monastère de ses dons : le 6 septembre 1605, pendant son premier interrègne, « désireux d'être nommé son nouveau fondateur », il lui accorde un subside annuel considérable : 15 000 aspres et 500 aspres pour les frais de voyage du frère collecteur<sup>6</sup>. Puis, le 10 février 1613, il dédie au monastère le richissime couvent Radu-Vodă, de Bucarest, qu'il venait de renouveler entièrement, avec toutes ses possessions<sup>7</sup>. Grâce aux importants revenus dont il dispose maintenant, le monastère d'Iviron a pu construire

<sup>3</sup> Voir à ce sujet P. Ş. Năsturel, MO, 10, 1958, p. 735—758 et idem, RESEE, 1964, 2, p. 93—126.

<sup>4</sup> N. Iorga, *Muntele Athos în legătură cu țerile noastre*, AARMSI, II<sup>e</sup> série, t. 36, 1913, p. 43; M.P.P., n<sup>o</sup> 232; Grigore Nandriş, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine mural-painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970, p. 174; les portraits sont reproduits dans Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, Bucureşti, 1937, p. 43.

<sup>5</sup> A. Xyngopoulos, *Portraits inédits de deux voïvodes valaques*, dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines — Bucarest, 6—12 septembre 1971*, t. II, Bucureşti, 1975, p. 647—649.

<sup>6</sup> DIR, sec. XVII, t. I, n<sup>o</sup> 189.

<sup>7</sup> DIR, sec. XVII, t. II, n<sup>o</sup> 147.

un hôpital, un arsenal, une tour de guet, l'iconostase et l'exonarthex du catholicon, un nouveau baptistère, atteignant ainsi un degré de prospérité qu'il n'avait pas connu depuis longtemps<sup>8</sup>. Mais ce qui, dans le problème abordé ici, nous intéresse encore plus, c'est le fait que cette tradition sera maintenue, après la mort de Radu, par son fils et successeur, Alexandru l'Enfant : le 14 mars 1625, celui-ci dédie à la fondation de famille athonite le monastère de Bolintin<sup>9</sup>, puis, le 8 mars 1626, le monastère de Glavacioc, « afin qu'il soit sous la dépendance du saint monastère d'Iviron de la Montagne Sainte [...], auquel fut déjà donné et dédié le monastère de Ma Seigneurie de la Trinité, en aval de Bucarest, par feu les parents de Ma Seigneurie »<sup>10</sup>.

On retrouve les mêmes trois princes comme donateurs au monastère de Xéropotamos. Mihnea II lui dédie en 1585 le monastère de Plumbuita, près Bucarest, que son père le prince Alexandru Mircea (1568 — 1577) avait achevé et « doté » de nombreuses propriétés<sup>11</sup>. Cette donation est confirmée par Radu Mihnea le 18 novembre 1614<sup>12</sup>, puis par Alexandru l'Enfant le 8 juin 1626<sup>13</sup>. Celui-ci, montre Comnène, « a renouvelé tout le monastère au prix d'une très grande dépense et il a peint et embelli l'église telle qu'on la voit aujourd'hui »<sup>14</sup>. La présence de Radu Mihnea à Xéropotamos est marquée par les armes de la Moldavie et de la Valachie — l'aurochs et le corbeau crucifère — qui en ornent la porte d'entrée<sup>15</sup>, armes auxquelles il avait droit pour avoir régné (successivement) sur les deux pays.

De telles « séries » seraient certainement plus fréquentes s'il avait existé une plus grande continuité dans la succession des princes valaques. Mais l'histoire particulièrement tourmentée de la Valachie tout au long des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, d'une part, et, d'autre part, le système de succession à la fois électif et héréditaire, ou plus exactement électif dans le cadre du lignage des Basarab, ont fait que rares sont les cas — sauf chez les premiers Basarab du XIV<sup>e</sup> siècles, mais pour ceux-là les informations sont par trop sporadiques — où le trône soit revenu à plus de deux princes en descendance et succession directes. Sans les faire disparaître pour autant, une telle instabilité n'a pu manquer d'influer négativement sur les traditions. En tout cas, elle les a rendues plus difficiles à déceler.



Prenons, par exemple, le cas de Neagoe Basarab (1512—1521), prince de haute culture qui, mû par les idéals les plus élevés, a, au cours d'un règne prestigieux, dispensé ses bienfaits aux monastères du Mont Athos et, en général, à toutes les institutions religieuses de l'espace byzantin. Le fils mineur de Neagoe, Theodosie, qui lui a succédé, est mort au bout de quelques mois ; puis, après une interruption d'un an, son gendre,

<sup>8</sup> Bodogae, p. 142.

<sup>9</sup> DIR, sec. XVII, t. IV, n° 503.

<sup>10</sup> DRH, t. XXI, n° 26.

<sup>11</sup> Corina Popa, *Le monastère de Plumbuita*, Bucarest, 1968, p. 7.

<sup>12</sup> DIR, sec. XVII, t. II, n° 297.

<sup>13</sup> DRH, t. XXI, n° 85.

<sup>14</sup> Comnène, p. 98.

<sup>15</sup> Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 174.

Radu d'Afumați, n'a régné — pendant huit ans — que d'une façon intermittente, en alternance avec l'un ou l'autre de ses rivaux et en soutenant non moins de vingt guerres contre les ennemis tant du dehors que du dedans, qui ne lui ont guère laissé le loisir de s'occuper des fondations de son beau-père; après quoi le trône a été occupé durant 80 ans par des princes étrangers au lignage de Neagoe Basarab, jusqu'à l'avènement de Radu Șerban (1602—1610). Qu'est-il advenu, dans ces conditions, de la voie tracée par Neagoe en ce qui concerne l'assistance des monastères du Mont Athos? Qu'est-il advenu, en premier lieu, de Dionysiou, son monastère de prédilection, sa « nouvelle fondation » pourrait-on dire, celui auquel, dans l'énumération des bienfaits de Neagoe, son panégyriste Gabriel le Protos<sup>16</sup> accorde la « priorité des priorités », avant Coutloumous et Lavra, traditionnellement protégés par tous les princes valaques, et les autres monastères?

Avant de tâcher de répondre à cette question, rappelons brièvement qu'en aidant avant tous les autres et plus que tous les autres monastères celui de Dionysiou, Neagoe obéissait à ce qui constituait à ses yeux un impérieux devoir moral, à savoir la réhabilitation de la mémoire de Niphon, l'ancien patriarche de Constantinople et son ancien maître, que Radu le Grand avait traité injustement lors de son séjour en Valachie et qui était enterré à Dionysiou. Pour obtenir le pardon du « saint », Neagoe fit venir en grande pompe ses ossements en Valachie, puis, au bout de trois ans, les renvoya à Dionysiou dans un reliquaire de grand prix<sup>17</sup>. Il donna, en outre, au monastère un second reliquaire en or, serti de pierres précieuses, renfermant les reliques de saint Jean-Baptiste, qui a fini par échouer au Musée Top Kapu Sarai d'Istanbul<sup>18</sup>. Enfin, Neagoe a entrepris à Dionysiou d'importants travaux de construction — il y a bâti une église au-dessus de la tombe du « saint », ainsi qu'une tour qui conserve son inscription grecque de 1520, il a amené l'eau dans le monastère<sup>19</sup> — qui ont permis à Comnène de parler de lui comme du second fondateur du monastère, le premier étant Alexis Comnène<sup>20</sup>. Deux portraits de Neagoe Basarab perpétuent son souvenir à Dionysiou : l'un, avec son fils Theodosie, dans l'*archondarie* (résidence des hôtes de marque), l'autre, avec son épouse, la princesse Militza, et sa fille Roxandra, dans le catholicon<sup>21</sup>.

Si l'on passe maintenant en revue les princes valaques attestés comme bienfaiteurs du monastère de Dionysiou, on sera peut-être surpris en rencontrant en premier lieu Mircea le Pâtre (1545—1552, 1553—1554, 1558—1559), en tant que donateur d'un évangélaire magnifiquement relié et enluminé, sur le premier plat duquel il est gravé à côté de sa femme Kiajna, de son fils Petru et de sa fille Stana<sup>22</sup>. Ce geste de Mircea le Pâtre, que l'on pourrait être tenté d'attribuer à sa qualité de demi-frère de Radu

<sup>16</sup> Gavriil Protul, *Viața și traiul Sfântului Nifon, patriarhul Constantinopolului*, éd. Tit Simedrea, BOR, 55, 1937, p. 23 sqq. de l'extrait.

<sup>17</sup> M.P.P., n° 465; M. Beza, *op. cit.*, fig. p. 52.

<sup>18</sup> Emil Virlosu, BCMI 28, 1935, p. 1—6.

<sup>19</sup> Bodogae, p. 162—163.

<sup>20</sup> Comnène, p. 84.

<sup>21</sup> Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 174.

<sup>22</sup> M.P.P., n° 462; Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 174; reproductions dans M. Beza, *op. cit.*, p. 48, 50, 54.

d'Afumați<sup>23</sup>, si l'on oubliait à quel point leurs mentalités étaient contraires et les clans auxquels ils appartenaient antagonistes, peut s'expliquer logiquement si l'on remonte d'un échelon dans l'ascendance non pas de Mircea le Pâtre, mais de son épouse Kiajna, fille du prince de Moldavie Petru Rareș (1527—1538, 1541—1546), marié à une princesse Branković proche parente de Militza, l'épouse de Neagoe Basarab<sup>24</sup>. Grand bienfaiteur du Mont Athos, tout comme Neagoe et par la même filière serbe, Petru Rareș fit reconstruire plus belle et plus grande qu'elle n'avait été l'église de Dionysiou détruite par le feu en 1534<sup>25</sup>, où l'on peut voir encore son portrait avec ses deux fils et celui de sa femme<sup>26</sup>. Rareș fit également don au monastère d'un épitaphion avec inscription votive de 1545 et d'une étole<sup>27</sup>. Après Petru Rareș, la tradition sera héritée non seulement par Kiajna, mais aussi par son autre fille, Roxandra, mariée au prince de Moldavie Alexandru Lăpușneanu (1552—1561, 1563—1568). On leur doit la construction de l'hôpital et d'une partie du réfectoire<sup>28</sup>, ainsi que le don d'une icône du Prodrôme avec inscription de 1564<sup>29</sup>. Après la mort d'Alexandru Lăpușneanu, lorsque les Turcs mirent en vente les possessions des monastères de l'Athos qui n'avaient pu payer les nouveaux impôts, c'est chez la princesse Roxandra que les moines de Dionysiou accoururent tout naturellement et c'est elle qui paya — très cher — le prix de ces possessions<sup>30</sup>, ainsi que des autres monastères placés sous la tutelle de la famille : ce qui prouve, d'une part, que la protection du monastère de Dionysiou, héritée de Neagoe Basarab, était devenue une véritable tradition dans la dynastie de Petru Rareș et, d'autre part, que les bons moines, bénéficiaires de cette tradition, savaient fort bien à quelles portes il fallait frapper en cas de malheur.

Cependant, le véritable héritier spirituel de Neagoe Basarab et, en particulier, le continuateur de son œuvre de soutien des institutions religieuses tombées sous la domination turque a été Matei Basarab (1632—1654), descendant par les femmes de Pirvu Craiovescu, père de Neagoe. En Valachie, Matei Basarab a entretenu, refait, amplifié et embelli systématiquement toutes les fondations des Craiovescu et des Brâncoveanu ; à l'étranger, il a aidé plusieurs monastères serbes (Miliševo, Sopočani, Studenica, Papracha Ūaūpatra, Trebinje)<sup>31</sup>, il a bâti trois églises en Bulgarie (deux à Vidin et une à Svistov) — en vertu sans doute de quelque tradition ou de quelque autre motivation qui n'a pu être déchiffrée jusqu'à ce jour — et il est présent d'une manière ou d'une autre dans presque tous les monastères du Mont Athos. A Dionysiou, Matei Basarab a accordé en 1640 un subside annuel de 4 000 aspres, avec lequel le monastère a restauré en 1647 le catholicon et d'autres bâtiments<sup>32</sup>. Tout cela est plus ou moins connu.

<sup>23</sup> Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 174.

<sup>24</sup> Voir annexe 1. Cette idée a déjà été formulée par Emil Turdeanu, *CercLit*, 1941, 4, p. 77.

<sup>25</sup> M.P.P., n<sup>o</sup> 458.

<sup>26</sup> Gabriel Millet, *Monuments de l'Athos. I. Les peintures*, Paris, 1927, pl. 204, 1—2.

<sup>27</sup> M.P.P., n<sup>o</sup> 484 et 485.

<sup>28</sup> Comnène, p. 85 ; M.P.P., n<sup>o</sup> 491.

<sup>29</sup> M.P.P., n<sup>o</sup> 479.

<sup>30</sup> Bodogae, p. 165 ; Hurmuzaki, t. XIV/1, București, 1915, n<sup>o</sup> 113.

<sup>31</sup> E. Turdeanu, *op. cit.*, p. 90.

<sup>32</sup> Bodogae, p. 167.

Ce qui ne l'est pas, c'est que la tradition de protection du monastère de Dionysiou s'est transmise également dans la famille des boyards de Hotărani, dont faisait partie Neaga, la mère de Neagoe Basarab. On ne s'explique pas autrement pourquoi le monastère de Hotărani, bâti en 1588 par le *cornic* Mitrea de Hotărani et sa femme Neaga, a été dédié, à une date inconnue <sup>33</sup>, justement au monastère de Dionysiou. C'est là, à notre avis, une troisième voie par laquelle s'est manifestée la tradition de famille, à partir de Neagoe Basarab, en ce qui concerne le souci pour le monastère athonite préféré de celui-ci.

Revenons à la famille de Petru Rareș. En dehors de Dionysiou, le couple princier Alexandru Lăpușneanu et Roxandra apparaît comme bienfaiteur des monastères de Caracallou et de Dochiariou, où son action est attestée par des travaux de construction exécutés en 1563 pour le premier et en 1564—1568 pour le second. Or ici l'impulsion est venue non pas de Neagoe Basarab, mais directement des parents du prince et de la princesse, à savoir pour Caracallou du père de Roxandra, Petru Rareș, qui y a bâti une tour et a rénové l'ensemble, tandis que pour Dochiariou elle est venue du père de Lăpușneanu, Bogdan l'Aveugle (1504—1517), qui y commença la construction d'une église achevée par son fils. Après la mort de celui-ci, la princesse Roxandra a aidé de sommes énormes les moines de Caracallou (35 000 aspres) et de Dochiariou (165 000 aspres !), comme nous avons vu qu'elle l'avait fait pour Dionysiou et pour les mêmes raisons. Une seule condition était prévue de la part de la donatrice : que chaque année, à la saint Nicolas, les moines commémorent feu le prince, elle-même et ses enfants, invitant au banquet funèbre tous les hôtes des deux monastères. A la mort de Roxandra, son fils le prince Bogdan Lăpușneanu (1568—1572) renouvellera cet engagement, dont le caractère privé et familial n'a plus besoin d'être souligné <sup>34</sup>. A Dochiariou, les portraits du voïévode Alexandre, avec ses fils cadets, du voïévode Bogdan et de la princesse Roxandra, rappellent ces événements <sup>35</sup>. Ajoutons enfin qu'à Zographou on retrouve, dans la même ambiance de famille, tous les princes susnommés, autant ceux de la lignée de Bogdan l'Aveugle que ceux de la lignée de Petru Rareș, ayant pour souche commune le prince Etienne le Grand (1457—1504), qui a inauguré l'ère des donations moldaves presque ininterrompues dont ce monastère bénéficiera par la suite <sup>36</sup>.



Dans les exemples qui précèdent, la tradition de famille pourrait toutefois être contestée comme mobile des donations et celles-ci mises au compte d'une tradition d'Etat transmise d'un prince à l'autre, à laquelle s'ajouterait parfois une émulation entre princes de Valachie et de Moldavie, comme dans le cas du monastère de Dionysiou. Ces réserves ne sauraient évidemment être soulevées à l'égard des secours accordés par des personnes particulières, boyards ou marchands. Malheureusement, les données

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 166.

<sup>34</sup> Pour les données concernant les monastères de Dochiariou et de Caracallou, voir Bodogae, p. 227—230 et 239—240.

<sup>35</sup> G. Millet, *op. cit.*, pl. 242, 2 et pl. 243, 1—2.

<sup>36</sup> Bodogae, p. 215—222.

de cette nature sont en général trop sporadiques, trop inconsistantes pour pouvoir être prises en considération. C'est que de tels secours n'ont consisté que rarement en donations de terres ou de skites ayant fait l'objet d'un acte, ou dans le financement de travaux de construction, de rénovation ou de peinture assez considérables pour que leur souvenir se soit perpétué par des inscriptions ou des portraits, mais le plus souvent en sommes d'argent ou en objets du culte — ou autres — non signés, « que les quêteurs de l'Athos durent rapporter à leurs communautés dans leur besace, en plus des subsides officiels »<sup>37</sup>. Nous sommes néanmoins en mesure de fournir des exemples assez convaincants à ce sujet, concernant deux familles de grands boyards, l'une d'Olténie, l'autre de Moldavie.

Le premier cas est celui de la riche et puissante famille olténienne des Craiovescu, alliée à la dynastie princière des Basarab dans la personne de Neagoe Basarab, à la fois fils légitime du *vornic* Pirvu Craiovescu et fils naturel — véritable ou prétendu, pour les besoins de la cause, on en dispute encore — du prince Basarab le Jeune. De toute façon, cette qualité — ou cette fiction — a permis aux Craiovescu de s'emparer du pouvoir par Neagoe, qui a pris aussitôt le nom de Basarab et a régné glorieusement de 1512 à 1521. Les Craiovescu, chez lesquels l'esprit de clan était très fort, ont joué un rôle politique de premier plan en Valachie jusque vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque la famille s'est éteinte en ligne masculine. Mais ses descendants par les femmes ont hérité de ses avoirs, de ses ambitions politiques et aussi du souci permanent des fondations de la famille. Ce dernier trait est particulièrement marqué, en ce qui concerne les fondations de Valachie, chez le prince Matei Basarab, chez son neveu Preda Brâncoveanu et chez le petit-fils de celui-ci, le prince Constantin Brâncoveanu (1688—1714), qui, outre leurs fondations personnelles, ont considéré comme un devoir sacré d'entretenir et d'accroître toutes les fondations de leurs ancêtres. Ce sont des faits trop connus pour que nous nous y attardions. Mais ce souci pour les fondations de famille est décelable aussi, à un examen minutieux, dans au moins deux monastères du Mont Athos dont les Craiovescu ont été les bienfaiteurs, à savoir les monastères de Xénophon et de Saint-Paul.

Fondé vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, le monastère grec à l'origine de Xénophon a bénéficié de l'aide des empereurs de Byzance ; puis, au XIV<sup>e</sup> siècle, le monastère décline ; alors les Serbes d'abord, puis les Bulgares se présentent et, en peu de temps, Xénophon devient « un monument presque entièrement slave »<sup>38</sup>. Mais à partir de 1475, dit le rédacteur des Actes de l'Athos, « on ne rencontre plus que des noms exotiques »<sup>39</sup>, dont il cite quelques-uns. Disons dès le début que ces noms « exotiques » appartiennent au lignage des Craiovescu, dont les bienfaits vont se succéder sans interruption au long de cinq générations. La genèse de leur action ne nous est pas connue, mais on ne saurait exclure quelque parenté entre le dernier bienfaiteur slave du monastère, l'archonte Jean, fils de Simón, qui a

<sup>37</sup> P. Ş. Năsturel, RESEE, 2, 1964, p. 117.

<sup>38</sup> Louis Petit, *Actes de l'Athos. I. Actes de Xénophon*, supplément à *Vizantiskii Vremennik*, t. 10, 1903, p. 13.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 14.

restauré en 1475 les peintures du réfectoire <sup>40</sup>, et « jupan Neagoe de Craiova », qui en cette même année apparaît par deux fois dans le conseil princier <sup>41</sup>. Mais il se pourrait tout aussi bien que le représentant du monastère en quête de fonds ait tout simplement sollicité l'aide des Craiovescu sachant que c'était l'une des familles de boyards les plus riches de Valachie.

Tout comme au monastère olténien de Bistrița, la grande fondation de famille des Craiovescu, les premiers membres de la famille attestés à Xénophon sont les quatre frères Barbu, Pirvu, Danciu et Radu, fils de Neagoe de Craiova <sup>42</sup>, qui ont « dédié » au monastère leur skite de Zdralea (dép. de Dolj), avec ses terres de Recica et de Siliștea Plopului, ainsi que toutes ses autres propriétés. Les actes originaux se sont perdus, mais le nom du donateur principal, « jupan Barbu *ban* », est consigné dans le chrysobulle de Radu Șerban du 3 août 1607 <sup>43</sup> et dans celui de Matei Basarab du 8 août 1635 <sup>44</sup>; d'autre part, les archives de Xénophon renferment non moins de 27 actes voïévodaux de confirmation de la propriété <sup>45</sup>. Les frères Craiovescu ont, en outre, bâti ou peint une chapelle à Xénophon, ainsi que nous l'apprend Comnène : « le monastère de Xénophon a sept chapelles et au-dessus d'une chapelle sont peints les boyards suivants : Barbu, Danciu *voinic*, Pirvul et Radu » <sup>46</sup>. Malgré l'interversion des noms de Danciu et de Pirvu, il ne fait aucun doute qu'il s'agit des frères Craiovescu, auteurs de la donation susmentionnée. A l'heure actuelle, les portraits dont parle Comnène n'existent plus, à moins qu'ils ne soient recouverts par les badigeons ultérieurs, d'où ils apparaîtront peut-être un jour ; quant aux sept chapelles, il n'en reste plus que deux, l'un dédié à saint Démètre, qui est de grande importance pour notre sujet, comme on le verra, l'autre placé sous le patronage de saint Lazare.

Passons à la deuxième génération de bienfaiteurs Craiovescu. Dès les premiers mois de son règne, Neagoe Basarab a accordé un subside annuel de 1000 aspres au monastère dit de « la Tour d'Arbanassi » <sup>47</sup> qui — sur la base de son patron, saint Georges, le même que celui de l'ancien catholicon de Xénophon — a été identifié avec ce dernier monastère <sup>48</sup>, ainsi que d'autres privilèges en 1519 — 1520 <sup>49</sup>. Il a, de même, offert au monastère de Xénophon une belle étole sur laquelle sont brodés son portrait et celui de la princesse Militza <sup>50</sup>. A vrai dire, ces dons sont, étant donné le personnage, relativement modestes. Il se pourrait que Neagoe, compte tenu de son rôle de protecteur et bienfaiteur universel du monde orthodoxe, ait laissé le soin de s'occuper de Xénophon à d'autres membres de sa famille. Cette hypothèse est confirmée par la présence à Xénophon d'un portrait

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>41</sup> DRH, t. I, n<sup>o</sup> 148 et 150.

<sup>42</sup> Voir l'arbre généalogique sélectif des Craiovescu, annexe 2.

<sup>43</sup> DIR, sec. XVII, t. I, n<sup>o</sup> 255. Dans plusieurs actes, le nom du *ban* Barbu représente les quatre frères.

<sup>44</sup> Ion Donat, *ArhOlt*, 14, 1935, p. 351 — 352 ; l'article comprend tout l'historique du skite de Zdralea (ou Roaba), y compris la donation des Craiovescu.

<sup>45</sup> Victor Langlois, *Le Mont Athos et ses monastères*, Paris, 1867, p. 77 — 80.

<sup>46</sup> Comnène, p. 125.

<sup>47</sup> DRH, t. II, n<sup>o</sup> 109.

<sup>48</sup> P. Ș. Năsturel, *op. cit.*

<sup>49</sup> DRH, t. II, n<sup>o</sup> 187.

<sup>50</sup> M. Beza, *op. cit.*, p. 50 et fig. p. 44 (dans le texte, par erreur, le nom de « Elena » au lieu de « Militza »).



de Preda Craiovescu, frère de Neagoe, qui n'est pas attesté autrement en dehors des frontières de la Valachie, ce qui rend le fait d'autant plus significatif. Le portrait de « jupan Preda », signalé par le peintre serbe Dimitrie Avraamovič dès 1847<sup>51</sup> et publié à nouveau par l'architecte serbe Dj. Boskovig avec un substantiel commentaire<sup>52</sup>, se trouve sur la paroi extérieure ouest de la chapelle Saint-Démètre, englobée à un moment donné dans l'église Saint-Georges, qui a servi d'église principale jusqu'à la construction de l'actuelle cathédrale placée sous le même vocable. Voici comment Boskovig décrit ce portrait : « ... le superbe portrait d'un noble indiqué par une inscription serbe [sic], à peine lisible (les lettres blanches sur fond bleu sont presque complètement effacées), comme *jupan Preda*. La tête, de grandeur presque naturelle, est très belle : le front large et haut, de grands yeux sombres, les pommettes un peu saillantes, la moustache fine et effilée, le menton énergique, le cou long, les cheveux châtain, qui tombent en longues boucles bien frisées des deux côtés du visage, indiquent en même temps un homme du monde et un homme d'action »<sup>53</sup> (fig. 1). Suit une ample discussion sur l'identité du personnage, Boskovig hésitant entre Preda Craiovescu et Preda Buzescu, l'un des boyards de Michel le Brave (1593—1601). Or, il existe un terme *ante quem* irrécusable : 1545, date à laquelle a été peinte l'église Saint-Georges, qui barre l'entrée de la chapelle Saint-Démètre et a donc été construite après elle, ainsi qu'il ressort clairement des esquisses et des explications de l'architecte serbe. L'hypothèse Preda Buzescu doit donc être rejetée et le portrait doit être attribué à Preda Craiovescu, qui fut grand *ban* d'Olténie en 1520 et 1521. Cette identification est du reste confirmée par les caractéristiques du portrait : les longues mèches frisées encadrant le visage allongé sont, notamment, spécifiques pour l'époque de Neagoe Basarab et nullement pour celle de Michel le Brave. Quant au rôle précis de Preda Craiovescu en rapport avec la chapelle Saint-Démètre, Boskovig commente : « On est aussi, pour le moment, dans l'impossibilité de savoir si elle fut construite par Preda ou si celui-ci ne fit qu'exécuter les peintures. En tout cas, il est à remarquer que les fresques qui existaient à l'intérieur de la chapelle ont été recouvertes d'un badigeon de chaux, sous lequel elles reparaissent par endroits. Peut-être pourrait-on un jour enlever le badigeon et étudier de plus près aussi bien les fresques que les inscriptions slaves qui, jugeant d'après celle de Preda, devaient s'y trouver »<sup>54</sup>. Nous ignorons si le décapage préconisé par Boskovig a été effectué ou non. A priori, l'existence du portrait de Preda Craiovescu sur la façade de la chapelle Saint-Démètre indique que c'est très probablement dans cette même chapelle que Comnène a vu les portraits du père et des oncles de ce boyard. Ceux-ci ont sans doute, autour de l'année 1500, rénové et peint ou repeint l'édifice (il ne peut s'agir de sa construction, puisqu'il est bien établi que c'est l'élément le plus ancien de l'ensemble), ouvrage que Preda aura achevé peut-être plus tard.

<sup>51</sup> Damian Bogdan, *Despre danitile românești la Athos*, « Arhiva românească », VI, 1941, București (tiré à part, p. 31—32).

<sup>52</sup> Dj. Boskovig, *Du nouveau au Mont Athos*, BCMI, 32, 1939, p. 64—67.

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 64.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 67.

La troisième génération de boyards Craiovescu donateurs au monastère de Xénophon est représentée en premier lieu par le voïévode Radu d'Afumați, gendre de Neagoe Basarab, qui malgré les conditions tourmentées de son règne a néanmoins aidé à deux reprises le monastère par des sommes d'argent : le 4 mai 1525<sup>55</sup> et à nouveau en 1527—1528<sup>56</sup>. Ensuite dans le chrysobulle du prince Mihnea III Radu du 1<sup>er</sup> mai 1658, confirmant au monastère de Xénophon les propriétés du skite Zdralea, on trouve les noms de plusieurs étangs, d'un bac et d'un gué non mentionné dans les actes antérieurs et il est spécifié que « ...ces villages et ces étangs et ces cours d'eau susmentionnés ont été donnés et ajoutés par jupan Barbul *ban* le Vieux et par jupan Barbul *ban* le Jeune et par Șerban *vornic*, pour leurs âmes et celles de leurs aïeux »<sup>57</sup>. Le premier per-



Fig. 1. — Portrait de Preda Craiovescu au monastère de Xénophon (d'après Dj. Boskovig, Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice, 32, 1939, p. 67)

<sup>55</sup> DRH, t. II, n<sup>o</sup> 235.

<sup>56</sup> Hurmuzaki, n<sup>o</sup> 102.

<sup>57</sup> Grigore Nandriș, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntelui Athos*, București, 1936, p. 228—236.

sonnage est évidemment Barbu I Craiovescu. Quant aux deux autres, on les identifie sans peine à Barbu III Craiovescu, fils de Preda mentionné plus haut, qui fut grand *ban* en 1534—1535, et à Șerban d'Izvorani, époux de Maria, fille de Radu Craiovescu, et donc parent par alliance des Craiovescu, grand *vornic* en 1530—1535. L'attestation documentaire de Barbu III comme donateur à Xénophon confirme indirectement, si c'était encore nécessaire, l'identification du « jupan Preda » au beau portrait avec le père de ce boyard.

La quatrième génération est représentée — à titre d'hypothèse pour l'instant — par Danciu et Radu de Brâncoveni, descendants de Pirvu Craiovescu. Voici de quoi il s'agit. Dans le naos de l'église Saint-Georges se trouve une inscription qui, dans sa rédaction actuelle, a le contenu suivant : « Cette divine et vénérée église a été peinte à l'aide des frères d'ici, aux frais du très honorable boyard messire Contu [complété Constantin] vornic et de son frère Radu, seigneurs du pays, en l'année 7053 [1545], indiction 3, septembre le 11 ». Au-dessous, en lettres plus petites : « Un autre peintre a peint aux frais du défunt Milmanou, qui est le nouveau fondateur » (fig. 2). Dans sa rédaction actuelle, avons-nous



Fig. 2. — Inscription de 1545 dans le naos de l'église Saint-Georges du monastère de Xénophon (d'après Gabriel Millet, *Monuments de l'Atchos*, Paris, 1927, pl. 180, 1)

dit, car nous ne pensons pas que ce soit là le texte original, dès lors que Comnène — qui se trompe rarement — a lu en 1698 : «... ..ό τε Δούκας Βορνικος και ό αδελφός αύτου Ραδουλας, αρχοντες τής θεοφυλάκτου Ούγγροβλαχίας ». La mention de la nouvelle peinture fait défaut ; la date est la même<sup>58</sup>. Comme on le voit, le nom du premier archonte est chez Comnène « Doukas » au lieu de « Contu » ; en outre, au lieu de « seigneurs du pays », expression vague et à peu près incompréhensible, ceux-ci sont

<sup>58</sup> Comnène, p. 125.

qualifiés avec précision de « archontes de la Hongrovalachie bénie de Dieu ». D'où l'on peut déduire que le texte de l'inscription a subi de sérieuses modifications lors de la nouvelle peinture, non datée<sup>59</sup>, due au dénommé Milmanou (un nom vraiment exotique, celui-là, et qui ne nous dit rien)<sup>60</sup>. Malheureusement, cette constatation ne nous avance guère pour l'identification de nos archontes, car un Duca *vornic* ayant pour frère un Radu est tout aussi inconnu au XVI<sup>e</sup> siècle en Valachie (ainsi qu'en Moldavie, au demeurant) qu'un *vornic* Contu ou Constantin. On en arrive ainsi à la conclusion que les parties de l'inscription modifiées après la lecture de Comnène étaient sans doute déjà assez effacées lors de la visite de celui-ci en 1698, 153 ans après l'exécution de la peinture originale, pour qu'il ait lu de travers le nom du *vornic* valaque. Dès lors, rien ne nous empêche de supposer que le nom deux fois estropié était en réalité « Danciu » (un nom peu familier aux Grecs), étant donné que Danciu de Brâncoveni fut grand *vornic* en 1591–1593, qu'il avait un frère « Radu » qui apparaît sans titre dans tous les documents, que les deux frères comptaient parmi les plus grands boyards du temps et faisaient partie du lignage des Craiovescu, bienfaiteurs du monastère depuis trois générations. Le contexte généalogique, surtout, nous paraît un argument très fort. La principale objection est la date de l'inscription, antérieure de presque un demi-siècle au *vornicat* de Danciu. La date ne peut être mise en doute, d'autant plus que l'indication correspond ; il faudrait donc admettre que la peinture exécutée en 1545 par les « frères d'ici », c'est-à-dire par les moines du monastère, a été achevée aux frais de Danciu et de Radu de Brâncoveni vers 1591–1593, en tout cas avant 1595, date de la mort de Danciu, et que ce sont eux qui ont mis l'inscription.

Nous arrivons ainsi à la cinquième génération, représentée par les princes Radu Șerban et Matei Basarab, arrière-arrière-petit-fils, par les femmes, le premier de Radu Craiovescu, le second de Pirvu Craiovescu. Par le chrysobulle déjà mentionné du 3 août 1607<sup>61</sup>, Radu Șerban octroie au monastère un important subside annuel : 9 000 aspres, plus 700 aspres pour les frais du frère quêteur. Quant à Matei Basarab, il n'a pas démenti cette fois-ci non plus son souci permanent pour les fondations de la famille. Comnène montre en effet que « l'illustre prince de Valachie, ce grand voïévode Matei Basarab, a peint à ses propres frais l'exonarthex de l'église [Saint-Georges] et tout le réfectoire, où lui et son épouse sont peints en éternelle mémoire »<sup>62</sup>. Ces portraits, qui se sont conservés jusqu'à ce jour, attestent la présence active de la cinquième génération successive de boyards du lignage des Craiovescu dans les annales du monastère de Xénophon.

<sup>59</sup> Cette restauration est sans rapport avec celle effectuée en 1902–1903, car le texte est le même dans la photographie, antérieure à la restauration, publiée par N. P. Kondakov, *Pamiatniki khristianskago iskusstva na Afon, Sanktpetersburg, 1902* et celle, postérieure à la restauration, de Gabriel Millet, *op. cit.*, pl. 180, 1.

<sup>60</sup> Gerasimos Smyrnakis, *Tò "Άγιον Όρος, Αθήνας, 1903*, p. 621 reproduit correctement l'inscription, en complétant « Contu » par « Constantin », mais il n'a pas remarqué que la ligne du bas, mentionnant la restauration de la peinture, est écrite dans de plus petits caractères et ne fait pas partie de l'inscription originale, à part la date de la fin de la ligne.

<sup>61</sup> Voir note 43.

<sup>62</sup> Comnène, *loc. cit.*

En conclusion, on peut affirmer que le monastère de Xénophon possède tous les attributs d'une fondation de famille : continuité des dons de toutes sortes, entretien des immeubles et construction de nouveaux édifices, portraits de famille. Il n'y manque que les tombes.

Si la genèse des bienfaits dispensés par les Craiovescu à Xénophon demeure incertaine, il n'en va pas de même pour le monastère, d'ambiance tout à fait serbe, de Saint-Paul. Ainsi qu'il est bien connu, les Craiovescu étaient apparentés aux familles de la noblesse serbe par des alliances multiples et, lors de l'effondrement au XV<sup>e</sup> siècle des dernières formations politiques de Serbie, c'est tout naturellement que Neagoe Basarab en Valachie et Petru Rareș en Moldavie, mariés tous deux à des princesses Branković, ont assumé le rôle de continuateurs de l'action serbe d'assistance des monastères du Mont Athos. C'est là l'un des aspects les plus intéressants et les mieux connus de l'influence serbe qui s'est manifestée si puissamment dans les deux principautés roumaines — mais surtout en Olténie — au cours de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et durant tout le siècle suivant.

A Saint-Paul, cependant, les Craiovescu n'ont pas attendu de régner pour manifester leur sollicitude. Le 28 janvier 1501, le *ban* Barbu, le *vornic* Pîrvu, le *comis* Danciu et le *postelnic* Radu remettent au prohégoumène Nikon un acte par lequel ils accordent au monastère un subside de 2 000 aspres, payable le jour du Baptême du Christ, moyennant l'obligation de commémorer les membres de la famille, dont la liste est comprise dans l'acte ; cette liste comprend entre autres le *postelnic* Neagoe, le futur prince<sup>63</sup>. Celui-ci bâtit plus tard à Saint-Paul une tour, dont l'inscription slavonne mentionne « . . . l'aimant Dieu et orthodoxe Jean Niegoe voïévode et son fils Théodose voïévode et hospodars de la terre Ougrovalaque et nouveaux fondateurs de ce saint temple »<sup>64</sup>. D'autre part, si les « deux hommes encore jeunes, avec de petites moustaches, sans barbe, dans des vêtements enrichis de fourrure », qui figurent sur une icône ancienne découverte à Saint-Paul avec l'inscription « *blagovearnyi kniazi* » sont bien, comme le pense l'auteur de la découverte<sup>65</sup>, « deux nobles valaques », il est fort possible que ce soient des boyards Craiovescu, peut-être Preda et Pîrvu II. La chapelle Saint-Georges, datant de 1555, a également été attribuée à des bienfaiteurs roumains (peut-être de la même famille), dont l'activité s'exerçait encore à cette époque<sup>66</sup>.

Par la suite, le monastère a certainement été aidé par les princes de la dynastie des Craiovescu Matei Basarab, Șerban Cantacuzino et surtout Constantin Brâncoveanu, ainsi qu'en témoigne l'existence dans les archives du monastère d'obituaires au nom de ces trois princes<sup>67</sup>. En ce qui concerne Constantin Brâncoveanu, il a surélevé la tour de Neagoe Basarab, réparé les cellules et le réfectoire, bâti enfin une chapelle ornée de son portrait et de celui de la princesse Marica. Si importants ont été les travaux entrepris par Constantin Brâncoveanu à Saint-Paul, qu'un voyageur peu au

<sup>63</sup> DRH, t. II, n<sup>o</sup> 2.

<sup>64</sup> M.P.P., n<sup>o</sup> 466.

<sup>65</sup> Dj. Boskovig, *op. cit.*, p. 68.

<sup>66</sup> Bodogae, p. 260.

<sup>67</sup> E. Turdeanu, *op. cit.*, p. 90-96.

courant de l'histoire du Mont Athos a pu croire que le monastère était sa propre fondation<sup>68</sup>. A la lumière de ces faits, la donation au monastère de Saint-Paul des terres de Constantin Bălăceanu — accusé d'avoir provoqué par ses intrigues l'arrestation de l'archimandrite Issaias, de ce monastère, par les autorités autrichiennes de Transylvanie et la saisie de tous ses biens, amassés au cours d'un voyage de plusieurs années à travers la Russie et les pays roumains —, donation faite par Constantin Brâncoveanu, à titre de dédommagement, le 30 mai 1694<sup>69</sup>, apparaît comme une mesure dictée non seulement par le plaisir de jouer un vilain tour à son ennemi personnel, mais aussi par une tradition de famille biséculaire.

Tout aussi généreux, sinon plus, se révèle le soutien dont a bénéficié le monastère, serbe par excellence, de Chilandari de la part des princes roumains alliés aux Branković, Neagoe Basarab et Radu d'Ăfumați en Valachie, Petru Rareș en Moldavie<sup>70</sup>. La tradition serbe était si forte à Chilandari, qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle elle s'est manifestée directement dans le milieu des mineurs serbes de Baia de Aramă (dép. de Mehedinți), par la fondation d'un couvent dédié à ce monastère et conduit par un hégoumène venu de là, où sont représentés les saints rois Sava, Siméon et Stevan Dečanski<sup>71</sup>; mais il semble qu'il ait fallu contrecarrer auparavant les tentatives du monastère de Saint-Paul, faites par l'entremise du supérieur du monastère de Jitianu, sa dépendance, pour mettre la main sur la nouvelle fondation<sup>72</sup>.

Pour illustrer la notion de tradition de famille dans l'assistance accordée aux monastères de l'Athos par les boyards de Moldavie, nous présenterons un exemple qui, sans avoir l'ampleur et la continuité relevées dans les actions de la famille Craiovescu, ne laisse pas d'être significatif. Voici, succinctement, quels sont les faits. Le 6 mai 1682<sup>73</sup>, Gavril Costaki, grand *vornic* de Moldavie, fait don au monastère d'Esphigménou du Mont Athos du skite bâti par lui dans la vallée de Ciocănești (district de Fălcui); l'acte est signé par Gavril Costaki et trois de ses fils<sup>74</sup>. Plus tard, ce lieu prendra le nom de Bursuci. On ne sait rien sur les circonstances de la donation, mais il convient de mentionner que, parmi les bienfaiteurs antérieurs du monastère, on trouve des membres de la famille Branković : Georges Branković, despote de Serbie, en 1429, et la princesse Angelina

<sup>68</sup> Lord Curzon, *Visits to the Monasteries of the Levant*, London, 1849, p. 216. cité par Bodogae, p. 262, note 2.

<sup>69</sup> Le récit des événements chez Dan Pleșia, *Biserica Ortodoxă Română*, 71, 1963, p. 951—958.

<sup>70</sup> Voir à ce sujet Bodogae, p. 118—159 et E. Turdeanu, *op. cit.*

<sup>71</sup> Radu Crețeanu, *Bulletin AIESEE*, 12, 1974, 1, p. 189—208.

<sup>72</sup> Les donations reçues en 1671 par l'hégoumène Ionikie du monastère de Jitianu et par le monastère de Saint-Paul, confirmées par le prince Antonie le 21 juillet 1671 (Archives de l'État — Bucarest, ms. 723, f. 890), sont antérieures à la première mention (1776) d'un représentant de Chilandari à Baia de Aramă (voir R. Crețeanu, *op. cit.*, p. 203).

<sup>73</sup> Le document porte la date de 1662. Mais à cette date Gavril Conaki était à peine au début de sa carrière; il ne fut grand *vornic* qu'à partir de 1673 (N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 380—381). La date exacte a été établie par I. Antonovici, *Mănăstirea Florești din plasa Simila, județul Tulova*, București, 1916, p. 9, cité par Al. Ellan (voir note 77).

<sup>74</sup> L. Petit et W. Regel, *Actes de l'Athos*. III. *Actes d'Esphigménou*, supplément à *Vizantiskii Vremennik*, t. 12, 1905, p. 56—57, n° 31; *Eclaircissements sur la question des monastères grecs situés dans les Principautés danubiennes*, (s.l.), octobre 1857, p. 51—53.

en 1499 <sup>75</sup>. Le même Gavril Costaki, associé à son parent Antiohie Jora, a reconstruit une autre fondation de famille, située à Florești (district de Tutova) <sup>76</sup>, mais sans la dédier.

D'autre part, le monastère d'Esphigménou a traversé des moments fort difficiles dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un redressement s'est ensuite opéré vers la fin du siècle et au début du siècle suivant sous l'impulsion de l'hégoumène Théodorite, une personnalité remarquable. Au cours d'un voyage en Moldavie effectué en 1801—1802, Théodorite découvre que l'évêque de Roman Veniamin Costaki était le descendant direct de Gavril Costaki, l'auteur de la donation de 1682. Il découvre aussi qu'une église de Galați dédiée à Esphigménou avait pour fondateur un parent de Veniamin, Manuil Costaki. Aussi, en 1805, Veniamin Costaki étant devenu entre-temps métropolite de Moldavie, Théodorite lui fait une proposition des plus intéressantes : qu'il accorde — ou fasse accorder — au monastère d'Esphigménou une aide annuelle déterminée, moyennant quoi « autant le monastère que tous ses biens, meubles et immeubles, n'importe où ils se trouveraient, seront reconnus comme les propres biens du peuple moldave, pour toujours, immuablement et inviolablement » <sup>77</sup>.

Pour des raisons qui n'ont pas encore été élucidées, le projet de Théodorite n'a pu être mené à bien. Néanmoins, le métropolite s'est senti obligé moralement, en sa qualité de descendant direct du grand *vornic* Gavril, d'aider dans la mesure de ses moyens le monastère athonite. Dans ce but, au nom de toute la famille, il signe le 20 août 1806 un acte par lequel il fait don au monastère d'Esphigménou du monastère de Florești, qu'il place, avec le skite de Bursuci, sous la gestion d'un même hégoumène <sup>78</sup>. Le document révèle une élévation morale et un culte pour les fondations des ancêtres qui n'ont jamais, à notre connaissance, été exprimés en termes à la fois aussi clairs et aussi émouvants <sup>79</sup>. L'acte est signé par « les primats de la famille Costaki », au nombre de huit (treize avec leurs fils). Par reconnaissance pour la donation, Théodorite a fait peindre Veniamin Costaki, à côté du patriarche de Constantinople, dans l'exonarthex du catholicon d'Esphigménou <sup>80</sup>.

Hélas, à ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, un acte comme celui de Veniamin Costaki ne pouvait venir que d'une âme d'élite comme celle du métropolite de Moldavie. Grâce à la liberté du commerce des grains accordée aux Principautés Roumaines par le traité d'Andrinople (1829), les terres acquerront tout à coup une valeur qu'elles étaient loin d'avoir eue dans le passé et allumera toutes les convoitises. D'où l'aggravation de l'exploitation des paysans, d'où l'agitation créée autour des monastères dédiés et de leurs immenses domaines, agitation qui aboutira inévitablement à ce « crime nécessaire » accompli par les « boyards patriotes » : la sécularisation des biens conventuels.

<sup>75</sup> L. Petit et W. Regel, *op. cit.*, p. 44—46, n<sup>o</sup> 23 et 24.

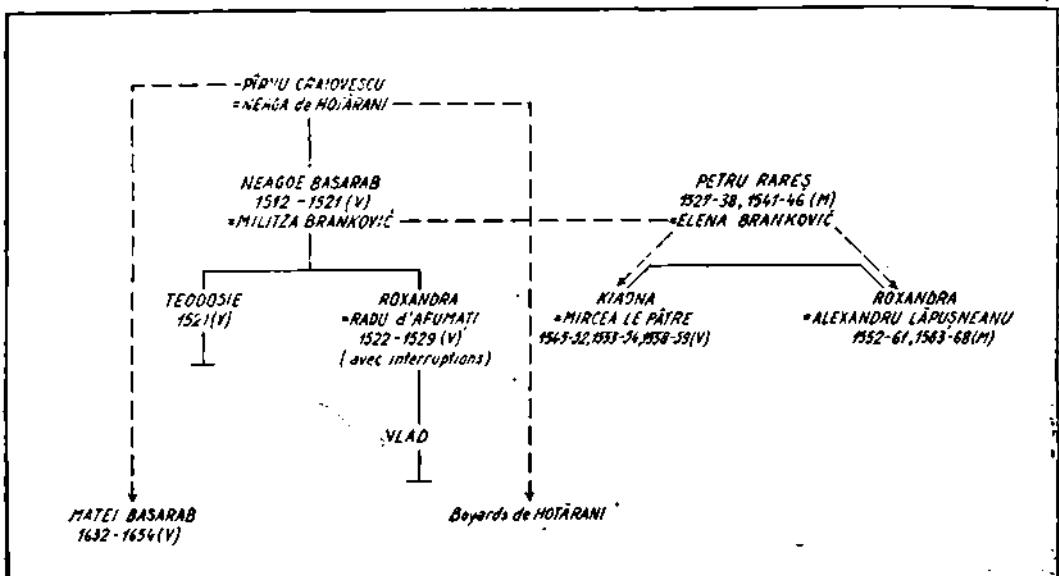
<sup>76</sup> N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 381.

<sup>77</sup> Tous ces faits sont consignés dans l'étude approfondie consacrée par Alexandru Elian, *Studii Teologice*, 19, 1967, p. 391—402, à ce dernier aspect des relations entre le monastère d'Esphigménou et la Moldavie.

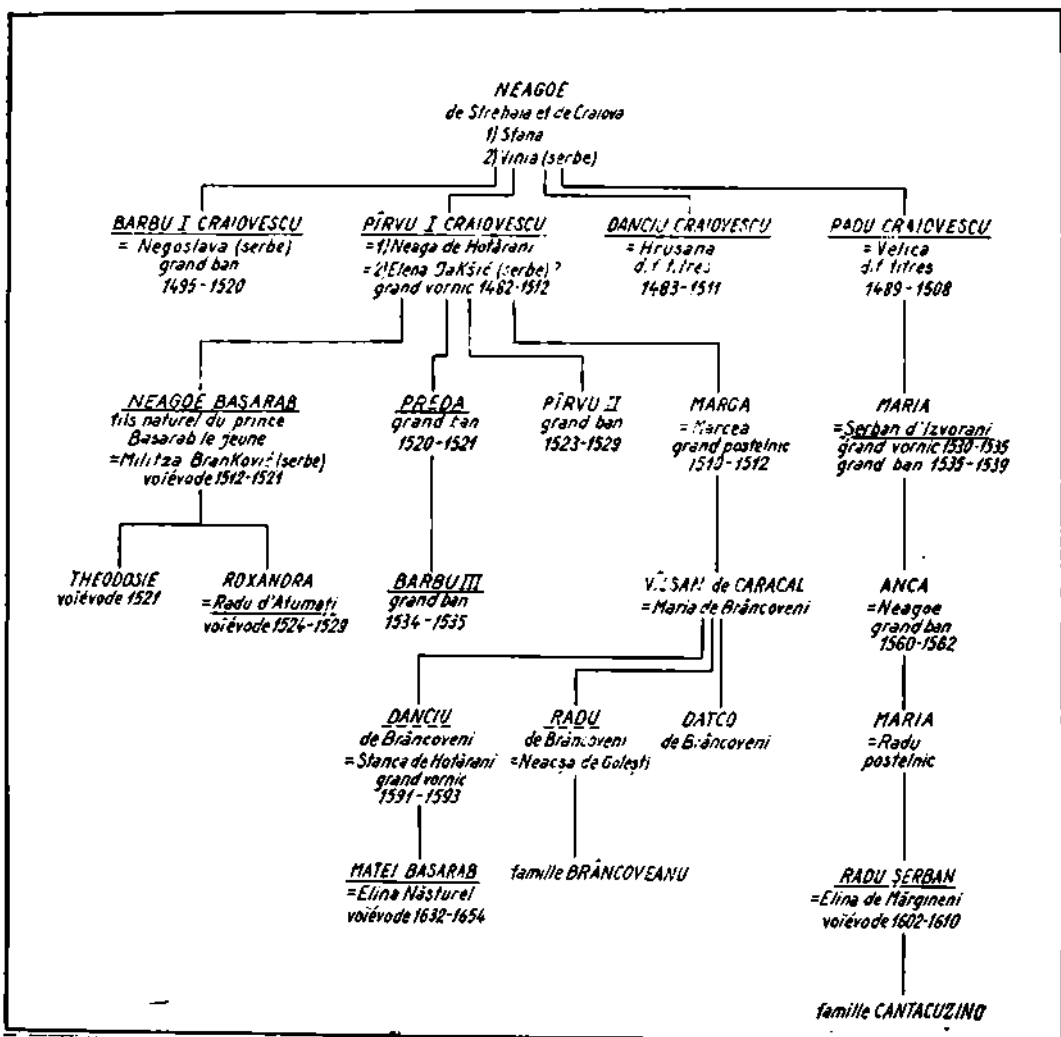
<sup>78</sup> L. Petit et W. Regel, *op. cit.*, p. 89—94, n<sup>o</sup> 41 ; *Eclaircissements...*, p. 54—63.

<sup>79</sup> Voir les principaux passages de cet acte à l'annexe 3.

<sup>80</sup> Gr. Nandriș, *Byzantine Humanism...*, p. 172.



Annexe 1. — Schéma de la transmission, à partir de Neagoe Basarab, des traditions de famille en rapport avec le monastère de Dionysiou



Annexe 2. — Généalogie sélective de la famille des boyards Craiovescu (les noms soulignés appartiennent aux membres de la famille attestés comme bienfaiteurs du monastère de Xénophon)



## ANNEXE 3

20 août 1806. Acte du métropolitte de Moldavie Veniamin Costaki par lequel il fait don du monastère de Florești, ancienne fondation de sa famille, au monastère d'Esphigménou

Il y a cependant [au monastère d'Esphigménou] d'autres fondateurs encore dont j'ai le bonheur d'être descendant, comme je vais le prouver. Gabriel le grand *voinic*, descendant de Consta, grand *voinic* aussi, et dont la postérité, à laquelle j'appartiens, après le surnom de Costaki, mù par des sentiments de zèle et de pitié, a fondé à ses frais un petit cloître dans la vallée de Ciocănesti, au district de Fălciu sous l'invocation des Saints Apôtres Pierre et Paul, et l'a dédié au susdit couvent Esphigmène avec tous les biens dont il le dota. Le lieu où ce cloître est situé lui a valu le nom de Bursuci [en roumain, blaireaux — n.n].

Je savais en effet que cette donation faite au couvent susdit du Mont Athos venait d'un membre de la famille Costaki, mais j'ignorais que c'était de Gabriel, notre aïeul. Maintenant que le R. P. Théodorète, hégoumène du couvent d'Esphigmène, vint ici et me présenta l'acte de donation en date de l'an de grâce 1662, j'ai appris le nom du fondateur et je fus comblé de bonheur à penser quelle bénédiction ma famille mérita par la fondation pieuse de notre aïeul, dont le tombeau avec celui de Consta, qui est la souche de notre arbre généalogique, existe aujourd'hui encore dans le cloître susnommé.

C'est en vertu de cette donation de mon aïeul que je me permets le titre de fondateur du couvent royal du sauveur au Mont Athos [le monastère d'Esphigménou].

Ainsi, ayant pris connaissance des besoins qui oppressent ce couvent et que l'hégoumène susdit m'a racontées [...], j'ai senti mon devoir de fondateur et celui envers mes aïeux et de plus mon devoir de pasteur, et en cherchant des moyens de m'acquitter de ces devoirs et d'éterniser la mémoire de mes parents, j'en ai trouvé un qui m'a paru de nature à devenir triplement utile. Voici lequel :

La même famille Costaki possède un autre cloître nommé Florești dans le district de Tutova, provenant de l'héritage de ses pères [...]. Ces raisons et ces circonstances m'ont amené à dédier le cloître de Florești au monastère d'Esphigmène du Sauveur pour l'associer à la donation de mes aïeux et le placer sous la gestion d'un seul et même hégoumène [...].

A côté de ce triple avantage, il y aura aussi pour les branches du tronc généalogique de Costaki celui du titre de fondateurs directs du saint couvent Esphigmène et en même temps ils auront exécuté l'ordre paternel contenu dans l'acte de donation de notre aïeul Gabriel, leur imposant d'ajouter de leur propre fortune à la fondation paternelle.

Ces considérations m'ayant fait prendre la résolution de dédier le monastère de Florești, j'en ai fait part à nos parents et j'ai eu la satisfaction de les trouver tous animés du même zèle à exécuter le projet que j'avais conçu [...].

En conséquence, moi et les participants du droit de fondateurs, primats de la famille Costaki, qui signons le présent acte de donation en notre nom et celui des autres membres de notre famille, déclarons et disons :

De notre propre et inviolable volonté, nous dédions le saint cloître situé dans le district de Tutova sous l'invocation du prophète Elie, et nommé Florești, propriété de nos aïeux, avec tous ses biens [...].

En mettant en exécution notre vœu par la donation de Florești au couvent du Sauveur, avec tous ses biens, pour notre éternelle mémoire, je prie aussi tous les héritiers et parents de notre famille et je leur ordonne paternellement de vouloir bien imiter notre exemple et protéger et ajouter de leur propre fortune à cette donation d'après la volonté et l'ordre de notre aïeul le premier fondateur [...].

En fait de quoi nous avons rédigé deux actes identiques, l'un en grec, l'autre en moldave [...], tous les deux servant à prouver en tout temps l'inviolabilité et la légitimité de notre donation.

Fait à Jassy, capitale de la Moldavie, le 20 août, l'an de grâce 1806.

Benjamin Costaki, métropolitain de Moldavie

Basile Costaki *voinic*

Miche! Costaki *spathar* et ses fils Elie Costaki et Georges Costaki

Șerban Costaki *spathar*

Constantin Costaki *postelnic*

Mathieu Costaki *postelnic*

Nicolas Costaki *comice*

Grégoire Costaki *spathar* et ses fils Jean Costaki *stolnic*, Théodore Costaki, Georges Costaki.

(Extrait de *Eclaircissements sur la question des monastères grecs situés dans les Principautés danubiennes*, (s.l.), octobre 1857, p. 54—63).

# BYZANCE ET LE PORTRAIT ROUMAIN AU MOYEN ÂGE

MARIA ANA MUSICESCU

Ce texte nous a été suggéré par l'étude de Tania Velmans sur le portrait dans l'art des Paléologues\*. Les portraits roumains, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'époque prémoderne, sont un héritage — direct ou par l'intermédiaire des Slaves du Sud — de Byzance. Les formules iconographiques des portraits paléologues y ont été connues, accueillies, adaptées, interprétées. Car Byzance demeure une source active d'inspiration pour exprimer des cas particuliers dans le domaine de l'histoire politique, sociale, culturelle des Roumains non sans mettre à contribution les traits de mentalité individuelle, ou même les complexes liens de famille apparemment plus ou moins énigmatiques. C'est ainsi qu'à leur tour les portraits roumains témoignent des différentes manières dont on maniait, tout au long de l'époque byzantine et post-byzantine, le vocabulaire iconographique de Byzance, si riche en ressources capables d'aider à révéler, à maints égards, des aspects essentiels concernant la culture roumaine et ses corrélations avec celle du monde balkanique.

Loïn de prétendre épuiser le problème qui demande encore de patientes recherches comparatives en détail, nous avons choisi, parmi les très nombreux exemples, les plus significatifs, capables de faire voir ce qui, à l'aide de la présence et de l'héritage byzantins à travers des *suggestions balkaniques* et quelques *reflets occidentaux*, devient *création nationale* dans les portraits roumains des XIV<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles.

## BRÈVE PERSPECTIVE HISTORIOGRAPHIQUE

Signalés, mais insuffisamment étudiés, presque complètement ignorés par l'historiographie étrangère, les portraits roumains du moyen âge n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet d'une ample recherche. Les élégants albums de N. Iorga<sup>1</sup> qui rassemblaient pour la première fois les portraits des princes et des princesses les plus connus, représentés surtout dans la peinture murale et dans les manuscrits enluminés, gardent leur vertu évocatrice, à défaut d'une précise valeur documentaire. D'autre part, c'est justement le grand nombre de références à ces portraits, disséminés dans toute étude de plus ample ou de moindre envergure ayant trait aux monuments du moyen âge, qui rendait difficile, sinon vaine, toute

---

\* *Le portrait dans l'art des Paléologues*, dans *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Actes du Colloque organisé par l'Association Internationale des études byzantines (Venise, septembre 1968), Venise, 1971, p. 93—148, 64 ill.

<sup>1</sup> N. Iorga, *Domnii români după portrete și fresce contemporane*, Sibiu, 1929; Idem., *Portretele doamnelor române*, București, 1937.

suggestion théorique plus poussée quant à leur signification, à leurs particularités, par rapport au contexte iconographique, etc. Ces « ktitors » appartiennent à leur fondation, à leur don ; quand il advient qu'ils ne figurent point parmi ceux que glorifie l'histoire de la signification, leur image tout au plus demeure obscure à l'instar du nom d'un auteur peu connu, d'un livre non encore lu. Signaler simplement la présence d'un portrait sur le mur d'une église ou figurant sur un objet d'art, même en y ajoutant une description détaillée (attitude, costume, etc.), n'aboutit qu'à une impasse : enrichir au fur et à mesure la collection de ces portraits, sans leur accorder la parole. Or, ce qu'ils avaient à dire s'adressait — souvent d'une manière très complexe — aux compatriotes contemporains et à venir, mais ce n'était qu'un monologue, l'écho de leur paroles se croisant avec celui des portraits byzantins, serbes, bulgares, albanais, auxquels ils étaient apparentés par leur symbolisme, par le message, souvent par le style même.

L'étape de l'information additionnelle dépassée, il devenait indispensable de déchiffrer le message de ces portraits, d'étudier de plus près leur structure iconographique, leur typologie, de les grouper selon leur parenté stylistique, etc. La nouvelle étape, celle de l'interprétation, s'est développée un peu au hasard du cheminement des recherches après la Seconde Guerre mondiale<sup>2</sup>. C'est ainsi que, à partir de quelques précisions de détail (attribution, datation, etc.) concernant tel ou tel portrait connu ou nouvellement découvert, certains d'entre eux se révélaient d'importance majeure, soit pour compléter l'ensemble de faits qui avaient présidé à la mise en œuvre d'un monument ou d'un ensemble de peinture<sup>3</sup>, soit pour élucider le sens précis que le donateur avait voulu attribuer à son effigie par une « mise en page » particulière<sup>4</sup>, soit pour faire part de l'invention d'un nouveau genre de portrait dans

<sup>2</sup> Pour tous les travaux parus entre 1945 et 1970, concernant aussi les portraits, v. *Bibliografia selectivă a lucrărilor de istoria artei din România*, BMI, Supli. XL, 1971. Vu le très grand nombre d'ouvrages où il s'agit de portraits, il devenait impossible de les mentionner toutes. Notre choix s'est porté sur les plus récents qui comportent généralement une riche bibliographie.

<sup>3</sup> I. D. Ștefănescu, *L'église de Lujeni. Les peintures murales*, « Analecta », III, 1946. L'auteur, qui est le seul, parmi les spécialistes encore en vie, à avoir vu ce monument, se trouvant actuellement en U.R.S.S., suppose que le chevalier peint dans le pronaos serait le fondateur de l'église, Théodore Vitold. Comme il n'y a pas de reproduction de ce portrait, qui semble unique dans la peinture de l'art roumain du moyen âge, il nous paraît nécessaire d'en reproduire la description d'après I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, p. 277—278. « Un original, non restauré, a été conservé : c'est le portrait équestre du fondateur de Lujeni, Théodore Vitold ; la figure est, malheureusement, très effacée [...] le personnage est représenté à cheval et portant un écu ; son portrait est peint sur la paroi nord du pronaos ; le tombeau de Vitold doit se trouver au-dessous, sous le dallage de l'église. Il est regrettable que l'état de la peinture ne nous laisse pas distinguer les détails du costume que porte ce chevalier. Les deux remarques précédentes nous font pourtant penser à une mode occidentale, et très probablement italienne » ; Sorin Ulea, *Portretul unui ctitor uitaț al mănăstirii Sucevița ; Teodosie Barbouschi, mitropolit al Moldovei*, SCIA, VI, 1959, 2.

<sup>4</sup> Pavel Chihaia, *Semnificația portretelor din biserica mănăstirii Argeș*, « Glasul Bisericii » XXVI, 1967, 7—8 ; Nicolae Vătămanu, *Revelații în tabloul ctitorilor mănăstirii Argeș*, BOR, LXXXV, 1967, 7—8 ; Pavel Chihaia, *Considerații despre fațada bisericii lui Neagoie din Curtea de Argeș*, SCIA, XVI, 1969, 1.

l'art roumain<sup>5</sup>. C'est à la première génération d'historiens de l'art de l'après-guerre que revient le mérite d'avoir élargi l'horizon des possibilités interprétatives quant à l'iconographie des portraits, en premier lieu ceux de la peinture murale. Ce sont leurs travaux qui seront mentionnés le plus souvent au cours de notre étude. Parmi eux il convient de citer en premier lieu Sorin Ulea, qui fait figure de chef de file, pour avoir dans ses recherches sur la peinture de Moldavie commencé par préciser — à l'aide de minutieuses analyses des portraits votifs — la date exacte de la décoration de plusieurs monuments. Les portraits ont obtenu de la sorte une nouvelle expressivité, leur vie à eux, tout en révélant certains traits de la mentalité de la société moldave, ainsi que des événements ayant trait à l'histoire de cette province. Récemment les études de Pavel Chihajia et surtout celles de Carmen Laura Dumitrescu sur la peinture valaque ainsi que les études de Vasile Drăguț et d'Ecaterina Cîncezabuculei sur la peinture de Transylvanie, ont largement contribué à éclairer la voie pour la compréhension des portraits dans l'ensemble de l'art roumain des XVI<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles.

En même temps paraissaient quelques essais consacrés exclusivement à ce sujet : les portraits d'Etienne le Grand<sup>6</sup>, les portraits dans le broderie<sup>7</sup>, ceux peints dans les églises de village de Valachie et d'Olténie au XVIII<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Ces derniers, infiniment nombreux — on les compte par centaines couvrant les murs des narthex jusque dans les églises des hameaux perdus dans les montagnes — ressuscitent tout un monde encore mal connu : le « menu peuple » roumain de la fin du moyen-âge. C'est l'étape finale, l'aboutissement de l'évolution du portrait du fondateur dans l'art du Sud-Est européen.

L'intensification des études comparées entre l'art roumain et celui des Balkans a permis une esquisse de classification typologique des portraits roumains<sup>9</sup>, ainsi que la constatation de l'enrichissement progressif des formules du portrait de fondateur à mesure qu'on s'éloignait du moyen âge. Dans les pays roumains ce genre d'art acquiert une valeur culturelle

<sup>5</sup> Sorin Ulea, *Portretul funerar al lui Ion — un fiu necunoscut al lui Petru Rareș — și datarea ansamblului de pictură ae la Probota*, SCIA, 1959, 1.

<sup>6</sup> Teodora Voinescu, *Portretele lui Ștefan cel Mare în arta epocii sale*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1964.

<sup>7</sup> Maria Ana Musicescu, *Portretul latic brodat în arta medievală românească*, SCIA, IX, 1962.

<sup>8</sup> A. Pănoiu, *Pictura votivă din nordul Olteniei*, București, 1968 ; Radu Crețeanu, *Biserica din Baia de Aramă*, MO, 1955, 10—12 ; *Bisericile de zid de pe Valea Motrului. I. Rătonul Baia de Aramă*, MO, 1—2 ; *Bisericile de zid de pe Valea Motrului. II. Rătonul Strehaiia*, MO, 1957, 5—6 ; *Cei ce au clitorit cu munca, zugrăviți în bisericile de pe Valea Motrului*, « Monumente și muzee », I, 1958 (111.) ; *O prețioasă clitorie a lui Antonie vodă : Biserica « în Popești-Gâlbinași (regiunea București) »*, « Glasul bisericii », 1958, 8 ; *Bisericile de pe Valea Cosuștei (raioanele Baia de Aramă, Turnu Severin și Strehaiia)*, MO, 1961, 7—9 ; *Monumentele religioase de pe Valea Rîului Doamnei*, MO, 1969, 1—2 ; *Cine era Lupu Buliga, clitorul schitului Topolnița, și ceva despre moartea lui*, MO, 1959, 11—12 (ill.) ; *Zugrăviții din Teiuș*, « Magazin istoric », 1970, 12 (ill.) ; *Un mare clitor de locașuri sfinte — Climent al Râmnicului*, MO, 1970, 5—6 (ill.) ; *O clitorie necunoscută a spătarului Mihai Cantacuzino : Biserica din Stilpu—Buzău*, BMI, 1971, 2 (ill.) ; *Măndăstirea Surpatete*, BMI, 1972, 4 (ill.) ; *Trei conace boierești din prima jumătate a veacului al XVIII-lea aflate în județul Ilfov*, BMI, 1974, 4 (ill.) ; *Mari clitori de locașuri sfinte. 2. Dionisie Bălăcescu*, MO, 1973, 11—12 (ill.).

<sup>9</sup> Maria Ana Musicescu, *Introduction à une étude sur le portrait de fondateur dans le Sud-Est européen. Essai de typologie*, RESEE, VII, 1969, 2.

et sociale insoupçonnée, tout en dépassant souvent en variété les formules iconographiques connues dans les Balkans.

C'est à l'analyse très poussée des particularités iconographiques comme nous l'avons dit plus haut que c'est révélée l'étroite parenté entre la composition des portraits et certains détails insolites en apparence, sinon inexplicables dans l'ordonnance connue et traditionnelle de l'agencement des thèmes. C'est ainsi, par exemple, que la représentation, sur le mur extérieur sud de l'église de Voroneț, du portrait de l'ermite Daniel (supérieur de la communauté monastique de l'endroit et dont l'église en bois avait précédé la fondation d'Etienne le Grand de 1488) et de celui de Grégoire Roșca, métropolitain de Moldavie sous le règne de Pierre Rareș, initiateur de la peinture extérieure du monument (1547), paraissait être une étrangeté dans le contexte très unitaire de l'ensemble iconographique de la peinture extérieure moldave. Ces deux portraits entourés de la représentation équestre du patron de l'église, saint Georges, terrassant le dragon, des scènes de la vie du martyr de saint Jean le Nouveau, patron de la Moldavie médiévale, ainsi que de la Déisis, qui appartient à toute l'orthodoxie, témoignent — en l'absence du « Siège de Constantinople » au symbole trop apparent à cette époque d'intensification du danger ottoman, — de la même idée qui présidait à l'ensemble de la peinture extérieure, celle de l'intercession divine pour la victoire des chrétiens de Moldavie<sup>10</sup>. Cette innovation d'ordre iconographique est à coup sûr le fait du métropolitain, qui a voulu, à côté du sien, le portrait du moine sanctifié (il porte le nimbe) Daniel, dont le tombeau se trouve dans l'église, comme pour légitimer son initiative avec le consentement de ce vénéré personnage qui incarnait la tradition locale. Ce genre de portrait demeure unique dans l'art roumain. Étudiée de près, la peinture de quelques églises orthodoxes du XIV<sup>e</sup> siècle de Transylvanie<sup>11</sup>, ainsi que celles des XVI<sup>e</sup><sup>12</sup> et XVII<sup>e</sup><sup>13</sup> siècles de Valachie, révèle, quant aux portraits, des aspects dont l'intérêt dépasse l'histoire du monument pour éclaircir des traits de mentalité individuelle ou collective, de classe, de rang.

<sup>10</sup> Pour la signification de ce thème v. A. Grabar, *Les Croisades de l'Europe orientale dans l'art*, dans *L'art de la fin de l'antiquité et du moyen âge*, I, Paris, 1968 ; Sorin Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave (I)*, RRH, I, 1963, 1.

<sup>11</sup> Vasile Drăguț, *Biserica din Leșnic*, SCIA, X, 1963, 2 ; *Biserica din Strei*, SCIA, XII 1965, 2 ; *Pictura murală din Transilvania*, București, 1970 ; Ecaterina Cincheza-Buculei, *Ansamblul de pictură de la Leșnic — o pagină din istoria românilor transilvăneni din veacul al XIV-lea* SCIA, 21, 1974 ; *Portretele constructorilor și pictorilor din Strei*, SCIA, 22, 1975. La bibliographie plus ancienne se trouve dans les notes de ces articles.

<sup>12</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura din secolul al XVI-lea de la bolnița mănăstirii Bistrița-Vitea*, SCIA, 19, 1972, 2 ; *Programe iconografice în pronaosul bisericilor de mănăstire din Țara Românească în veacul al XVI-lea*, SCIA, 20, 1973, 2 ; *Deux églises valaques décorées au XVI<sup>e</sup> siècle*, RRHA, X, 1973, 2 ; *Mănăstirea Căluș și câteva precizări despre ctitorii ei și despre Mihai Viteazul*, dans *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, București, 1975 ; Pavel Chihaia, *Cîteva date în legătură cu portretele votive din „Biserica lui Neagoe” din Curtea de Argeș*, MO, XIV, 1962 ; *Semnificația portrețelor din biserica mănăstirii Argeș*, « Glasul Bisericii », XXVI, 1967, 7-8 ; v. aussi Idem, *Cu privire la „Învățătură” și la cîteva monumente din vremea lui Neagoe Basarab*, dans le volume *Neagoe Basarab 1512-1521. La 460 de ani de la urcarea sa pe tronul Țării Românești*, București, 1972.

<sup>13</sup> Teodora Volnescu, *Pirvu Mutu Zugravu*, București, 1968.

A l'aide des travaux récents concernant les portraits byzantins et balkaniques<sup>14</sup>, il est devenu possible d'élargir la perspective de la recherche sur les portraits roumains, afin de préciser leur place dans la grande famille des portraits sud-est européens du moyen âge.

## PRÉSENCES BYZANTINES ET SUGGESTIONS BALKANIQUES

### I. XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Dans la Déisis surmontant l'entrée du naos de l'église Saint-Nicolas de Curtea de Argeş, un prince, aux pieds de la Sainte Vierge, est prosterné devant le Pantocrator assis sur un trône (Saint Nicolas, patron de l'église et du prince, remplace Saint Jean). C'est, dans la plus ancienne église conservée entière sur le territoire valaque, le plus ancien portrait princier roumain et qui représente, selon nous<sup>15</sup>, Nicolas Alexandre (1352—1364), fils et successeur de Basarab I<sup>er</sup>, fondateur de l'Etat valaque indépendant. Iconographie et style du portrait sont byzantins, d'époque paléologue, tout comme l'architecture et surtout la peinture du monument<sup>16</sup>. Il s'agit, très vraisemblablement, d'un portrait funéraire, qui serait le plus ancien de ce genre connu dans les pays roumains<sup>17</sup>. Et ce n'est pas le portrait de Théodore Metochites qui a dû inspirer, comme on l'a

<sup>14</sup> Nous nous permettons de citer, à titre d'exemple, quatre types de travaux envisageant chacun une manière différente d'aborder l'étude des portraits dans les Balkans. Il y a tout d'abord la formule la plus simple, celle du très utile catalogue raisonné chronologique utilisé par A. Vassiliev dans ses *Kittorski portrett* (Sofia 1960) pour les portraits bulgares jusqu'à l'époque moderne. Avec V. Djurić (*Compositions historiques dans la peinture médiévale serbe et leurs parallèles littéraires*, ZRVI, XI, 1968; *Trois événements dans l'Etat serbe du XIV<sup>e</sup> siècle et leur incidence sur la peinture de l'époque*, « Zbornik za likovne umetnosti », Novi Sad, 4, 1968; *Les portraits sur la porte de Studenica*, « Zbornik Svetozara Radojčića », Beograd, 1969. (Les articles sont en serbo-croate avec résumé français). Les relations de cause à effet, « événements » d'ordre historique, « comparaisons » et « métaphores » d'ordre littéraire et transposition dans l'iconographie des portraits, obtiennent, grâce à une vérification inattaquable, une puissance expressive capable de prouver, une fois de plus, l'interdépendance entre réalité — historique, culturelle, sociale — et création artistique.

Sur l'exemple d'un seul monument, celui de Psaca (construit 1350—1355, peint 1366—1371) en Yougoslavie, Frank Kämpfer (*Die Stiftungskomposition der Nikolaus-Kirche in Psaca — Zeichentheoretische Beschreibung eines politischen Bildes*, « Zeitschrift für Balkanologie », München, 1974, 2) soumet à une analyse très minutieuse les portraits de fondateurs, analyse qui ouvre une perspective riche en suggestions sur la manière dont ce genre d'art peut rendre compte d'une certaine mentalité dans le monde du Sud-Est européen. L'auteur met à contribution méthodologie sociologique, histoire politique et culturelle, etc.; étudiés dans cette perspective, les portraits de Psaca deviennent un exemple pour une « Sozialgeschichte der Kultur ». Il est, d'autre part, pleinement justifié d'affirmer que « Die Zeichentheoretische Beschreibung eines byzantinisch-slavisches Bildes ist mit ästhetischen Begriffen nicht adäquat zu leisten, weil dieses Bild kein ästhetisches ist, sondern ein politisches, d.h. soziales » (p. 41).

Enfin, Tania Velmans (*op. cit.*) étudie à l'aide de nombreux exemples choisis parmi les portraits byzantins, serbes et bulgares à l'époque des Paléologues, l'iconographie de ces portraits avec leurs implications symboliques, propose une classification des différents genres de portraits et offre, pour la première fois, une image d'ensemble de cet important chapitre d'histoire de l'art et de la culture à Byzance et dans le monde sud-slave.

<sup>15</sup> La bibliographie ayant trait à l'attribution de ce portrait à Nicolas Alexandre est très riche. V. Maria Ana Musicescu et Grigore Ionescu, *Biserica domnească din Curtea de Argeş*, Bucureşti (sous presse).

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*

affirmé, celui d'Argeș, mais bien le portrait funéraire d'Isaac Comnène qui se trouve également dans la Chora de Constantinople<sup>18</sup>.

Repeints au XVIII<sup>e</sup> siècle, les portraits représentant sur le mur ouest du naos de Curtea de Argeș probablement le prince Vladislav Vlaicu I<sup>er</sup> (1364—1377) et son épouse Anna, tenant la maquette du monument, adoptent la formule la plus fréquente de l'iconographie des portraits byzantins. Toutefois, rien dans ces portraits, sinon le geste de l'offrande et l'image de Pantocrator bénissant des deux mains le prince et la princesse, peinte dans un demi-cercle au-dessus de la maquette de l'église<sup>19</sup>, ne rappelle l'éclat, l'hiératisme, la somptuosité des représentations des basileis, des kral, des tsars du monde impérial de Byzance, des Serbes et des Bulgares des XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles. C'est le schéma fondamental des portraits princiers roumains, lequel, tout en s'enrichissant de nombreuses nuances iconographiques, gardera son actualité dans le portrait de toutes les catégories sociales jusqu'à la fin du moyen âge. A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Valachie et en Olténie, la maquette de l'église — image toujours parfaitement fidèle du monument — sera souvent peinte au-dessus de la porte d'entrée tandis que les portraits figurent à droite et à gauche de celle-ci. Les ktitors ne tiennent plus l'église qui, elle, plane dans un registre supérieur. Il faut croire qu'à cette époque tardive l'unité donateur-don avait perdu sa signification initiale.

Vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le portrait de Mircea l'Ancien (1386—1418) dans sa fondation, la grande église du monastère de Cozia (portrait retouché lui aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle) choisit une autre formule iconographique, laquelle, unique en Valachie, deviendra celle préférée pour les portraits moldaves de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle : il s'agit du *portrait à intercesseur*. A Cozia, Mircea l'Ancien, ayant à ses côtés son fils Michel (associé au trône), offre l'église à l'Enfant Jésus, qui les bénit. De la main droite, la Mère de Dieu, assise sur un trône et tenant Jésus sur ses genoux, fait le geste de l'intercesseur<sup>20</sup>. L'aigle bicéphale décore les chausses du costume occidental des deux princes<sup>21</sup>. Ce détail évoque le titre de despote adopté par Mircea lors de la prise de possession de la Dobroudja, l'aigle bicéphale figurent aussi dans la décoration sculptée

<sup>18</sup> Pour la parenté de la peinture de Argeș avec les mosaïques et les fresques de Kahrî-Djami, v. Paul Underwood, *Kahrî-Djami*, New York, 1966.

Compte tenu des nombreuses similitudes qui existent (architecture et peinture murale) entre l'église de Curtea de Argeș et celle des Saints-Apôtres de Thessalonique, il est peut-être utile de noter que tant l'emplacement des portraits dans le narthex, que l'attitude des deux personnages représentés sont identiques dans ces deux monuments. L'higoumène Paul est prosterné devant la Vierge trônant avec l'Enfant entre deux archanges. Les similitudes vont encore plus loin : sur le mur occidental d'Argeș sont représentées des scènes de l'enfance de la Mère de Dieu et juste devant la Déisis avec le portrait du prince, se trouve la Présentation de la Vierge au temple. Sur le mur nord de Argeș, les scènes de la vie du Prodrôme rappellent également celles des saints Apôtres. (Pour les peintures des saints Apôtres, v. André Nyngopoulos, *Les fresques de l'église des Saints-Apôtres à Thessalonique*, dans le volume cité *Art et société*, ..., p. 85—89, 21 fig.

<sup>19</sup> V. l'excellente communication de Mirjana Tatić-Djurić, *L'iconographie de la donation dans l'ancien art serbe* dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des études byzantines*, III, Bucarest, 1976, p. 311—322.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Răzvan Teodorescu, *Despre un insemn sculptat și pictat de la Cozia (In jurul „Despotiei” lui Mircea cel Bătrîn)*, SCIA, 2, 1969; *Autour de la « Despotie » de Mircea l'Ancien*, dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des études byzantines*, II, Bucarest, 1975.

des façades<sup>22</sup>. Ce rappel d'une dignité byzantine vient s'intégrer à l'iconographie constantinopolitaine de la peinture du narthex de Cozia<sup>23</sup> (celle du naos a été complètement refaite au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle). Le portrait de Mircea dans le naos de Cotmeana II (1403—1406), repeint lui aussi au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, reprend tous les détails de celui de Cozia<sup>24</sup>. Toutefois, sur une série de monnaies (1399—1400), dans son effigie, le prince porte un costume d'origine byzantine, qui rappelle celui des basileis, des tsars et des kral<sup>25</sup>.

Dans le milieu artistique éclectique de la Transylvanie vers la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle, Byzance affirme encore sa présence et c'est à travers son symbolisme iconographique que s'expliquent, entre autres, les compositions votives des églises de Leşnic<sup>26</sup> (environ 1394—1395) et de Strei (vraisemblablement vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>27</sup>. Dans la petite église de Leşnic l'ensemble peint du naos est étroitement lié — par son fondateur, le Roumain Dobre, anobli pour services rendus au roi d'Hongrie, Sigismund de Luxembourg (qui l'appelle « fidelis noster ») — à l'histoire contemporaine de la province<sup>28</sup>. A Strei on a fait figurer les portraits des tailleurs de pierre et ceux des peintres (fait unique dans l'art roumain jusque vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle); le fondateur est béni par la Sainte Vierge, patronne de l'église; le style de la peinture est visiblement byzantinisant.

Il n'est pas inutile de souligner la maîtrise dans la pratique de l'iconographie byzantine de la part d'un personnage dont la vie se passait dans une ambiance culturelle catholique (le ktitor de Leşnic), ainsi que la présence (à Strei) de plusieurs peintres, de formation différente, dont le plus important fut chargé de peindre le bēma et le portrait du fondateur, en y ajoutant le sien (dans le naos). La Transylvanie précède ainsi de trois siècles la Valachie quant à l'initiative de représenter dans une église le portrait du peintre qui l'avait décorée.

Les portraits de ces Roumains sont aussi les premiers à évoquer — de manière aussi bien symbolique que directe — certains traits particuliers à la vie roumaine de cette province.

Les derniers portraits roumains de l'époque byzantine sont ceux représentant le prince de Moldavie, Alexandre le Bon (1400—1432) et

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> Gordana Babić, *L'iconographie constantinopolitaine de l'Acatiste de la Vierge à Cozia* (Valachie). ZRVI, XIV/XV, Beograd, 1973.

<sup>24</sup> Lia Bătrina et Adrian Bătrina, *Date noi cu privire la evoluția bisericii fostei mănăstiri Cotmeana*, « Monumente istorice și de artă », București, 1, 1975.

<sup>25</sup> Pavel Chihaia, ... *din cătăfile de Scaun* ... p. 184—185.

<sup>26</sup> Ecaterina Cincheza-Buculei, *Ansamblul de pictură de la Leşnic — o pagină din istoria românilor transilvăneni din veacul al XIV-lea*, SCIA, 21, 1974.

<sup>27</sup> *Idem*, *Portretele constructorilor și pictorilor din Strei*, SCIA, 22, 1975.

Une Déisis où figure également saint Pierre, patron de l'église à l'époque, entourée de saints militaires; la prière pour l'absolution des péchés d'un personnage mêlé aux élus dans le Jugement Dernier et quelques autres détails très particuliers de l'ensemble iconographique, corroborés avec les documents et l'histoire, obtiennent, ainsi que l'a très judicieusement prouvé l'auteur, la signification d'une prière du « ktitor » pour le pardon du péché d'avoir lutté, à côté des ennemis de ses compatriotes (les Hongrois) et obtenu par la suite des privilèges personnels. A noter qu'à Leşnic, manquent les saints rois de Hongrie, Etienne, Emeric et Ladislas dont la représentation était obligatoire à l'époque dans les églises des roumains de Transylvanie.

<sup>28</sup> Ecaterina Cincheza-Buculei, *Portretele* ... p. 63—64.



son épouse Marina, brodés sur un épitrachilion (aujourd'hui perdu)<sup>29</sup>. Ils s'intitulent « avtokrator » et « avtokratorissa »; la princesse porte la « granatsa » et une « stemma », tandis que le prince est vêtu d'un manteau et porte un chapeau de mode occidentale<sup>30</sup>. D'autres princesses, dont Maria Voichița, fille du prince valaque Radu le Beau (1462—1475) et troisième femme d'Etienne le Grand, ainsi qu'Hélène Rareș, fille du despote serbe Iovan Branković et femme du prince Pierre Rareș (1527—1538, 1541—1546) portent la granatsa dans leurs portraits peints et brodés.

## II. PÉRIODE POST-BYZANTINE

Cette longue époque d'art, qui commence en Moldavie avec le règne d'Etienne le Grand (1457—1504) et dure — au-delà de la pénétration de quelques traits du baroque occidental au temps du règne des princes phanariotes — jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprend toute une série de portraits, de tous les genres connus à Byzance et dans les pays balkaniques.

La structure des portraits princiers moldaves des XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles est assez unitaire : le prince entouré de sa femme et de leurs enfants, formant groupe ou se suivant selon l'âge, présente son don par l'intermédiaire du saint patron de l'église et reçoit la bénédiction divine du Pantocrator. Faisant pendant à cette composition, sur le mur opposé se trouve la Déisis qui, à Voroneț (1488) et à Saint-Ilie (1488) est celle appelée en vieux slave *прѣдста царюца* avec Jésus en grand prêtre, portant saccos, omophore et mitre et la Vierge portant couronne. « Apologie indirecte du pouvoir autocrate », comme la qualifie V. N. Lazarev<sup>31</sup>, cette Déisis, création du XIII<sup>e</sup> siècle, a dû inspirer les commanditaires et les artistes de Moldavie afin de souligner, à une époque où l'Etat de Moldavie était fortement centralisé, le prestige d'un monarque de droit divin<sup>32</sup>. Même si ces compositions votives — le prince et sa famille — ne rappellent jamais comme celles byzantines, la cérémonie de la Prokypsis<sup>33</sup> ils ne font appel ni à l'hieratisme, ni à la frontalité, ni à l'excessive somptuosité des vêtements — ils n'en communiquent pas moins au peuple l'autorité d'origine divine dont le voïévode se considérait investi. Cette qualité est exprimée non seulement à l'aide du contexte iconographique ou du geste, de l'intercesseur (à Voroneț par exemple, saint Georges entoure

<sup>29</sup> Maria Ana Musicescu, *Date noi asupra epitrachilului de la Alexandru cel Bun*. SCIA, I, 1958, avec la bibliographie ancienne; *La broderie médiévale roumaine*, București, 1969.

<sup>30</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările Române*, București, 1970, p. 153—154; fig. CLIV et 58. Serait également à signaler le tableau d'Altdorfer (1508), « Le Christ devant Pilate » à Innsbruck. (Kunstgeschichtliches Jahrbuch der K. K. Zentral Kommission für Erforschung und Erhaltung der Kunst — und Historischen Denkmale, II, 1908, pl. III (p. 16—17). V. Pour certains détails des costumes portés par les princes, P. Chihaia, ... *din cetățile de Seacă ale Țării Românești*, București, 1974.

<sup>31</sup> Apud Sorlin Ulea, *Istoria artelor plastice în România*, I, București, 1968, p. 354. A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, p. 103—105, 196, 258; V. N. Lazarev, *Old rusian murals*, Londres, 1966, p. 173; P. Mijović, *L'iconographie impériale dans la peinture serbe médiévale*, « Starinar », XVIII, 1967, p. 103—117.

<sup>32</sup> Toute formule dédicatoire au temps du règne d'Etienne le Grand commence par « Іоанъ стѣфанъ воєвода въ(о) живю м(и)лостноу господарю земанъ молдавсконъ ».

<sup>33</sup> Apud Tania Velmans, *Le portrait...*, p. 101—103.

familièrement de son bras les épaules d'Etienne le Grand), mais se trouve renforcée par la solennelle de l'inscription dédicatoire :

Quelques portraits à caractère généalogique se trouvent dans les églises de Moldavie dont la peinture date d'un règne postérieur à celui du monument. Ainsi à Saint-Nicolas de Dorohoi, construite en 1495 par ordre d'Etienne le Grand et peinte entre 1522 et 1525, on a représenté Etienne, son successeur Bogdan le Borgne (1504—1517) et Ștefăniță (1517—1527)<sup>34</sup>; de même à Dobrovăț (1503—1504) peinte en 1529<sup>35</sup>, à Saint-Georges de Suceava (1522), fondation du prince Ștefăniță et peinte entre 1527 et 1534 sous Pierre Rareș<sup>36</sup>. Généralement repeints au XIX<sup>e</sup> siècle (les figures surtout) l'intérêt de ces portraits ne réside pas dans leur valeur artistique; il n'en sont pas moins de très précieux documents de l'époque, aidant à dater plus exactement l'ensemble peint, à résoudre certains problèmes soulevés par les relations de famille des dynasties moldaves, etc.

En Valachie, sur le panneau des fondateurs du monastère de Curtea de Argeș, le prince Neagoe Basarab (1512—1521) est représenté tenant la maquette de l'église avec son épouse, Despina, une princesse serbe, ayant devant eux leur six enfants<sup>37</sup>. Ces portraits sont, à l'instar du monument, d'une étonnante originalité et demeurent uniques non seulement dans l'art roumain, mais dans l'ensemble de l'art post-byzantin. Absolue frontalité, richesse des atours (le prince porte le manteau avec l'aigle bicéphale)<sup>38</sup>, immobilité hiératique — tout appartient à un passé qui remonte à Byzance et aux portraits serbes et bulgares des XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, tout en exprimant la volonté de Neagoe Basarab qui est celle d'un prince du XVI<sup>e</sup> siècle imbu de culture byzantine, connaissant et comprenant l'Empire, grâce à celui qui avait été plus que son conseiller, un de ses proches, Niphon, ex-patriarche de Constantinople<sup>39</sup>. L'ampleur et la somptuosité du monument, l'éclat de la cérémonie de son inauguration qui rassembla les représentants du monde orthodoxe, patriarche œcuménique en tête, la présence du portrait du prince Lazare, le héros de Kossovo (1389) et de sa famille, tenant la maquette de leur fondation, l'église de Ravanica (1366—1377)<sup>40</sup>, les portraits des fondateurs de l'Etat serbe, les « saints rois » Sava et Siméon, celui du patriarche Niphon<sup>41</sup>, ainsi que ceux de quelques princes du passé

<sup>34</sup> Sorin Ulea, *Datarea ansamblului de pictură de la Sf. Nicolae-Dorohoi*, SCIA, XI, 1961, 1.

<sup>35</sup> Idem, *Datarea ansamblului de pictură de la Dobrovăț*, SCIA, VIII, 1961, 2.

<sup>36</sup> Idem, *Datarea frescelor bisericii metropolitane Sf. Gheorghe din Suceava*, SCIA, XIII, 1966, 2.

<sup>37</sup> V. les travaux récents de Pavel Chihaia (note 12) et Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XVI-lea*, București, 1978. Je remercie l'auteur de m'avoir permis de consulter le texte en manuscrit.

<sup>38</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului...*, p. 152—161, 235 (avec de nombreux dessins de détail).

<sup>39</sup> V. A. Scrima, *Les Roumains et le Mont Athos dans Le millénaire du Mont Athos. Etudes et mélanges*, Venezia, 1961. Neagoe « témoigna sa reconnaissance envers son saint maître (Niphon avait été canonisé *vivae oraculo vocis*) en ramenant solennellement ses reliques en signe de réconciliation posthume avec le pays qu'il avait quitté dans l'amertume. La canonisation officielle eut lieu le 15 août 1517, lors de la dédicace de l'église du monastère de Curtea de Argeș » (p. 149). Pour la vie de saint Niphon Gabriel le Prote, v. *La vie et l'activité de saint Niphon, Patriarche de Constantinople*, édition roumaine de Tit Sîmedrea, București, 1937.

<sup>40</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *op. cit.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

valaque en commençant avec Nicolae-Alexandru, sont autant de preuves que Neagoe, auteur des *Enseignements à son fils Théodose*<sup>42</sup>, et son épouse Despina tenaient à offrir au monde orthodoxe une image saisissante des rapports complexes entre la Valachie et la chrétienté soumise à l'Islam.

Il est évident, selon les recherches de Carmen Laura Dumitrescu, que la présence des saints serbes, celle du prince Lazare, ainsi que l'idée des portraits dynastiques, sont dues aux suggestions de la princesse d'origine serbe, épouse du voïévode. Cela s'explique en premier lieu par les étroites relations culturelles entre Roumains et Serbes au cours du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>.

Le portrait dynastique, que la Moldavie ne connaîtra pas, inauguré en Valachie par Neagoe Basarab, sera repris dans quelques autres fondations princières, dont la plus représentative demeure l'élégante église du monastère de Hurez (1691—1692). C'est vraisemblablement aussi pour légitimer sa continuité sur le trône valaque, que, tout comme Neagoe Basarab qui descendait d'une famille de grands boyards, Constantin Brâncoveanu (1688—1714) apparenté aux Cantacuzène par sa mère, aimait faire allusion à ses devanciers. Tout comme à Argeș, le grand narthex de Hurez a reçu les portraits de plusieurs princes, dont Șerban Cantacuzène, qui avait précédé Brâncoveanu sur le trône valaque. Nous avons affaire à Hurez avec un mélange de portraits dynastiques et généalogiques. Le souvenir de l'hieratisme des portraits de l'époque byzantine n'est pas perdu à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ni leur langage symbolique non plus. Les portraits de Brâncoveanu et de sa famille sont exceptionnellement situés sur le mur est de narthex, près de la porte d'entrée dans le naos et au-dessus de laquelle se trouve, exactement comme à Pătrăuți en Moldavie, la scène de l'apparition de la Croix à Constantin le Grand avant la bataille du pont Milvius. Sur le mur ouest, faisant face aux portraits, ont été représentés Constantin et Hélène tenant la Croix.

Parmi les nombreux portraits de Constantin Brâncoveanu, ceux du monastère de Surpatele (1706), fondation de la femme du prince, Maria, de 1706, reprennent la formule de Hurez<sup>44</sup>. On y voit Brâncoveanu avec ses quatre fils, la princesse avec les sept filles, les parents du voïévode, ceux de son épouse, enfin les ancêtres du couple princier : Mathieu Basarab

<sup>42</sup> Edition roumaine par Florica Moisil et Dan Zamfirescu. Traduction d'après l'original slayon par G. Mihăilă, București, 1971.

<sup>43</sup> Ion Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle*, RESEE, I, 1963, 3—4. Les portraits des saints rois serbes se trouvent également dans le narthex de Humor. Il est très vraisemblablement (le problème n'a pas été étudié) qu'il s'en trouve d'autres, fait qui n'aurait rien d'étonnant. Le Tétraévangile moldave de Gabriel Uric (1429) (à la Bodleyenne, can. gr. 122) mentionne dans le synaxaire les saints rois serbes (P. A. Sircu, apud Sorin Ulea, *Gavril Uric, primul artist român cunoscut*, SCIA, II, 1964, 2). Des copies d'après les « vies » des premiers Némánides circulaient au XVI<sup>e</sup> siècle en Moldavie. Une copie datant de 1567, due au moine Azalaire, a été récemment trouvée au monastère de Sucevița. V. Ion Radu Mircea, « Les vies des rois et archevêques serbes » et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567, RESEE, IV, 1966, 3—4.

Il nous paraît intéressant de mentionner un portrait du roi serbe Etienne Decanski, se trouvant dans la petite église de Baia de Aramă—Olténie (1699—1701), fondation d'un Serbe Milco (entrepreneur d'une mine de cuivre de l'endroit). Etienne, nimbé, est désigné par l'inscription comme « svetî cár ». Radu Crețeanu, *Un centre minier et une fondation religieuse serbe en Olténie au XVII<sup>e</sup> siècle*, AIESEE, XII, 1972, 2, fig. 6.

<sup>44</sup> Radu Crețeanu, *Mănăstirea Surpatele*, BMI, XLI, 1972, 2, fig. 6.

(régnant entre 1632 et 1654) et Antoine de Popești (régnant entre 1669 et 1672). Long manteau doublé d'hermine, riches couronnes, attitude frontale, tout parle, dans cette modeste église, du faste dont s'entourait le prince. Son portrait est remarquablement expressif dans l'ambiance parfaitement hiératique de l'ensemble.

Les pays roumains ont connu aussi le type de portrait que Tania Velmans appelle « purement représentatif »<sup>45</sup>. Mais s'agit-il réellement de portrait purement représentatif ? Il nous semble que cette notion impliquerait une certaine uniformité, la même cause aboutissant au même effet. Or, il n'y a jamais identité, répétition. Ce qui intéresse dans un portrait autre que celui du fondateur ou du donateur, c'est surtout le « motif » de sa présence. Comme rien n'est gratuit dans le langage artistique médiéval, c'est uniquement la réponse à cette question qui permet l'interprétation correcte, sinon toujours complète, de ce bref texte de l'histoire du pays ou de chronique de famille que communiquent les portraits profanes dans l'art de l'Orient chrétien.

Il est vrai, d'autre part, que les portraits des saints rois serbes qu'on trouve dans nombre d'églises jusqu'à l'extrême fin du moyen âge, ne peuvent être qualifiés de purement représentatifs qu'en Serbie même (voir plus haut, la signification de la présence de Lazare à Curtea de Argeș). Pierre Rareș et sa femme figurent dans le naos de l'église de Humor (1530), fondation du logothète Théodore Bubuioș, puisque c'est avec le « consentement et l'aide du très croyant prince Pierre » que son dignitaire a érigé le monument. Mircea l'Ancien figure dans le narthex de la chapelle de l'hospice de Cozia (1542—1543) en tant que premier fondateur de la grande église du même couvent (XIV<sup>e</sup> siècle). Les portraits de Pierre Boucle d'Oreille (1583—1585) et de Michel le Brave (1593—1601), bénis par la main de Dieu et couronnés par un ange qui descend en plein vol, figurent dans le naos de l'église de Călușiu, décoré en 1588 par les frères Radu, Preda et Stroe Buzescu. Ainsi que l'a démontré l'auteur de la plus récente étude sur la peinture de Călușiu<sup>46</sup>, la présence de Pierre Boucle d'Oreille, frère de Michel, son prédécesseur sur le trône, et, en même temps, bienfaiteur des frères Buzescu, est là pour attester l'origine princière — demeurant incertaine — du voïévode régnant<sup>47</sup>.

On pourrait multiplier les exemples qui prouvent qu'en dehors du rôle direct du prince dans la construction ou la décoration peinte d'un monument, la présence de son portrait y acquiert toujours une signification d'ordre historique, de famille, etc., qui s'exprime par le truchement du langage symbolique de l'iconographie byzantine. Et c'est justement ce symbolisme qui confère aux portraits roumains une parenté avec l'art des portraits byzantins, et surtout avec la manière byzantine d'utiliser le symbole. Ainsi, on vient mettre en évidence la présence dans tous les portraits princiers valaques (à partir de 1564 dans la chapelle funéraire de Cozia)

<sup>45</sup> Tania Velmans, *op. cit.*, p. 108—109.

<sup>46</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *Mănăstirea Călușiu și câteva precizări despre ctitorii ei și despre Mihai Viteazul*, dans *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, București, 1975. V. aussi dans le même volume, Ștefan Andreescu, *Familia lui Mihai Viteazul*. V. aussi Pavel Chibala, *Cu privire la Învățătură și la câteva monumente din vremea lui Neagoe Basarab*, dans *Neagoe Basarab ... volum omagial*, București, 1972.

<sup>47</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *op. cit.*

(à Snagov, à Bucovăț, à Călușiu) de l'ange qui couronne le fondateur, illustration explicite maintenant, de la formule d'investiture divine<sup>48</sup>. Également présentée est la bénédiction divine (soit le Pantocrator, soit la Vierge et l'Enfant), dont bénéficient, dans leurs portraits, princes et nobles. A Bucovăț, fondation seigneuriale, le prince Alexandre II (1568—1577) tient dans sa main gauche l'« apokombion » pour signifier son aide financière à la décoration du monument<sup>49</sup>.

Aucun détail n'est une répétition, aucune innovation n'est gratuite ou simplement représentative. Nous disposons dans le domaine des portraits roumains d'une abondante série de preuves indéniables quant à l'assimilation des subtilités de langage byzantin et aussi du très complexe patrimoine culturel des Roumains à une époque encore pauvre en œuvres écrites.

Emouvant chapitre de l'histoire roumaine, les portraits des princes roumains peints dans les monastères du Mont Athos, témoignent de l'aide permanente envers le plus grand centre de l'orthodoxie à l'époque post-byzantine. Ils sont très peu connus et encore moins étudiés<sup>50</sup>. Le plus ancien (1496) est un bas-relief en pierre et représente Etienne le Grand offrant à Jésus la maquette d'un bâtiment, vraisemblablement la tour de guet qu'il avait fait bâtir (il n'y a toujours pas de bonne reproduction de ce portrait). Debout, la Mère de Dieu présente de sa main gauche le prince à son Fils, qu'Elle tient sur son bras droit; Jésus fait le geste de la bénédiction. Sous la maquette, les armoiries de la Moldavie (rencontre d'aurochs, étoile entre les cornes, soleil et lune de part et d'autre). La figure du prince ressemble à celle qu'on voit dans le Tétraévangile de Humor (1473) et à celle peinte dans le naos de Voroneț<sup>51</sup>.

Le R. P. Pr. Th. Bodogae<sup>52</sup>, auquel nous devons l'étude la plus complète sur les relations roumano-athonites, signale les portraits — en tant que ktitors, tenant la maquette d'une église — du prince Vlad Vintilă (1532—1535) et de son fils Drăghici sur une icône de la Vierge offerte à la Lavra<sup>53</sup>. Sur une autre icône se trouvant à Dionysiou, l'auteur signale les portraits du prince Neagoe Basarab et celui de son fils Théodose<sup>54</sup>. Toujours à Dionysiou, monastère restauré avec l'aide du prince Pierre Rareș, son portrait avec sa femme et leur fils serait l'œuvre du peintre crétois Zorzis<sup>55</sup>, auteur des fresques du catholicon et du réfectoire (1547, date à laquelle le prince moldave n'était plus en vie). Dans le naos de Dionysiou se trouvent les portraits de Alexandre Lăpușeanu (1552—1561, 1563—1568) et de son épouse, la princesse Roxane, fille de Pierre Rareș<sup>56</sup>.

<sup>48</sup> *Ibid.*, *Pictura murală...*

<sup>49</sup> *Ibid.*; A. Grabar, *L'Empereur...* p. 107—108.

<sup>50</sup> Petre S. Năsturel, *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI<sup>e</sup> siècle* (avec la bibliographie plus ancienne), RESEE, II, 1964, 1—2. V. surtout pour les portraits de boyards au Mont Athos, dans le présent volume, l'article de Radu Crețeanu, *Tradition de famille dans les donations roumaines du Mont Athos*.

<sup>51</sup> Teodora Volnescu, *Portretele lui Ștefan cel Mare...*

<sup>52</sup> *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfintul Munte Athos*, Siblu 1941. V. aussi Marcu Beza, *Urme românești în răsăritul ortodox*, București, 1935; Gr. Nandriș, *Christian humanism in the neo-byzantine mural-painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970.

<sup>53</sup> T. Bodogae, *op. cit.*, p. 95.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 166.

Dans l'exonarthex de Zographou l'on peut voir les portraits de plusieurs des princes roumains ayant fait des dons au monastère : Alexandre le Bon, Etienne le Grand, Basile Lupu<sup>57</sup>. Les portraits de Mathieu Basarab (1632—1654) et de son épouse se trouvent dans le narthex de Xenophontos<sup>58</sup>. A Iviron il y a les portraits du prince valaque Mihnea (1577—1583, 1585—1591)<sup>59</sup> et de son fils Radu<sup>60</sup>, qui sont peints au même monastère sur les battants d'une porte<sup>61</sup>. Le Prof. E. Turdeanu vient de signaler un portrait de Șerban Cantacuzène se trouvant toujours à Iviron<sup>62</sup>.

Ce ne sont là que quelques exemples choisis parmi les nombreux portraits roumains peints, gravés ou brodés, conservés dans les monastères de la Sainte Montagne. Ces princes et ces princesses roumaines, dans leurs somptueux costumes et portant de riches couronnes, par leur hiératisme traditionnel de l'attitude et du geste, continuent, dans ce mode de « Byzance après Byzance », la forme et le programme de l'idée impériale des basileis<sup>63</sup>. Et, au-delà de la valeur artistique, c'est dans cette perspective que les portraits princiers roumains du Mont Athos sont, dans l'art post-byzantin, des héritiers directs des portraits impériaux byzantins et sud-slaves d'avant 1453.

Les portraits des dignitaires et ceux des boyards déjà nombreux aux XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, s'accumulent, en Valachie et en Olténie à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, pour devenir au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle toute une foule : familles entières avec leurs ancêtres qui couvrent les murs des narthex. Ce sont autant de chroniques de famille de la petite noblesse terrienne, qui reprend pour son compte la tradition seigneuriale de bâtir des églises sur leurs terres, dans les villages afin de perpétuer leur mémoire. Si le prince régnant n'y figure que rarement, on y voit souvent le métropolite du pays ou l'évêque de la région parmi ceux qui avaient contribué par leur aide financière à la construction ou à la décoration d'un édifice religieux. La fondation n'est plus, même dans la mentalité du ktitor, uniquement un geste d'offrande personnelle, mais une œuvre et un don auquel participe toute une communauté. Ces portraits attestent la persistance des valeurs du passé dans la structure d'un présent où la nouveauté pénétrait au fur et à mesure, au début comme un événement singulier, puis de plus en plus fréquemment. Ainsi, dans des fondations de petits boyards, l'enfant qui avait fréquenté une école supérieure est représenté vêtu à l'occidentale, un livre à la main ; les descendants d'une famille dont les vieux portent encore le cafetan sont représentés vêtus de robes et de costumes occidentaux ; des jeunes gens qui avaient voyagé à l'étranger portent le costume du pays où ils se sont arrêtés, etc. D'innombrables détails de ce genre indiquent comment, dans cette formule traditionnelle du portrait,

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>61</sup> A. Xyngopoulos, *Portraits inédits de deux voévodes valaques*, in *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des études byzantines*, II, București, 1975.

<sup>62</sup> E. Turdeanu, *Un portrait inconnu de Șerban Cantacuzène au monastère d'Iviron*. *Revue des études roumaines*, Paris, 1975.

<sup>63</sup> Dumitru Năstase, *Ideea imperială în Țările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească*, Athenes, 1972.

les fondateurs racontaient — d'une manière tout aussi brève que le faisaient les mentions sur les pages de manuscrits d'antan — l'un ou l'autre des événements qui avaient marqué leur vie de famille.

Quelques-uns de ces portraits se classent parmi les meilleures réussites artistiques de ce genre d'art dans les pays roumains, tel par exemple celui du logothète Jean Tăutul dans sa fondation de Bălinești (1493)<sup>64</sup> peinte par le moine Gavril ; en Valachie, dans la chapelle de Bistrița, le portrait du grand Barbu Craiovescu, devenu moine sous le nom de Pacôme<sup>65</sup> ou celui du spathaire Stroe de la chapelle de Cozia<sup>66</sup>. Ce qui frappe, en premier lieu dans ces portraits, surtout dans ceux de Valachie, c'est, en l'absence de toute composition rigide, leur véridicité, exprimée par l'effort de rendre la ressemblance physique, les détails du costume, etc. Une certaine puissance vitale s'en dégage. Le contraste entre les portraits princiers et ceux de la noblesse réside justement dans l'abandon par ces derniers du solennel en faveur du véridique. C'est aussi le cas des portraits serbes et bulgares des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles.

La Moldavie nous a légué quelques intéressants portraits de gens d'église. Le plus ancien connu représente, dans le narthex de Saint-Georges de Suceava, dans une rangée de saints, mais sans nimbe, le métropolite Theoctiste II qui, en 1522, avait béni l'église<sup>67</sup>. En 1532, Grégoire Roșca, alors higoumène du monastère de Probota, fait peindre son portrait sur la façade du monument près de la porte d'entrée. Il figurera, en 1547, cette fois-ci en tant que métropolite de Moldavie et initiateur de la peinture extérieure du monument, sur la façade de Voroneț, ayant à ses côtés le moine Daniel. Le Prof. A. Grabar a découvert sur la façade nord de l'église de Humor, le portrait de l'higoumène Paisios<sup>68</sup> (1530). A Moldovița, en 1537, dans la chambre des tombeaux, on a représenté l'higoumène Avramie<sup>69</sup>. La peinture de l'église du monastère de Rîșca qui date de 1554, œuvre du grec Stamatélos Kotronas de l'île de Zakynthos, figure à l'extérieur l'échelle de Jean le Sinaïte. « En bas de l'Echelle on voit une théorie de moines, dominée par deux personnages : en tête Jean Climaque qui, d'un geste bienveillant, invite un évêque — le seul personnage à ornements pontificaux de toute la procession — à gravir l'Echelle. Celui-ci recommande à son tour, à Jean Climaque, le premier des moines qui le suivent, lequel est représenté plus petit que lui, mais sensiblement plus grand que les autres caloyers. Il est clair que l'évêque ne peut être que Macaire en personne, de même que le moine qu'il présente au saint est, de toute évidence, le supérieur du couvent de Rîșca à l'époque où

<sup>64</sup> Sorin Ulea, *Gavril Ieromonahul...*, fig. 17.

<sup>65</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura din secolul al XVI-lea de la bolnița mănăstirii Bistrița—Vitea*, SCIA, 1972, 2, figs 1 et 13.

<sup>66</sup> *Istoria artelor plastice în România*, I, București, 1968, fig. 239. Pour la signification de ce portrait dans l'ensemble peint de la chapelle de Cozia, v. Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală...*

<sup>67</sup> Sorin Ulea (v. note 33).

<sup>68</sup> A. Grabar, *L'origine des façades peintes des églises moldaves*, dans *L'art de la fin de l'antiquité et du moyen âge*, II, Paris, 1968, p. 903 (apud Sorin Ulea, *Datarea frescelor... Sf. Gheorghe Suceava*, nota 38, p. 215). A. Grabar, le qualifie de « portrait de marguillier », sans donner le nom. Il s'agit en réalité de l'higoumène Paisie, tel que l'indique l'inscription. V. Sorin Ulea, *Portretul funerar...*, p. 67, note 3.

<sup>69</sup> Sorin Ulea, *ibid.*, p. 216.

fut peinte l'église. Cela d'autant plus que toute la théorie des moines est représentée entrant et sortant d'un édifice qui n'est pas autre chose que l'image stylisée de l'église de Rîșca »<sup>70</sup>. Son portrait au pied de l'Échelle mystique de Rîșca, pourrait bien être « la réponse publique que l'hésychaste Macaire, évêque de Roman, donnait à l'ardent Roșca, avec son portrait de Voroneț, entouré de scènes belliqueuses et démonstrativement antimusulmanes »<sup>71</sup>. Ce personnage remarquable que fut l'évêque Macaire, auteur d'une chronique du règne de Pierre Rareș et de ses fils, qui suggéra au prince l'idée de financer la construction de Rîșca et de l'église de Roman et que le moine Azaire, un de ses disciples, qualifie dans sa chronique de « très excellent parmi les philosophes » ne pouvait plus avoir, à cette époque dramatique pour la Moldavie, l'optimisme de son prédécesseur Grégoire Roșca. « C'est bien pour cela que ses affinités spirituelles majeures allaient au berceau vénéré de l'hésychasme, aux « métaphysiciens » du Mont Athos qui représentaient, sous sa forme la plus pure, la théologie évansionniste d'un monde hautement civilisé qui souffrait profondément sous la domination ottomane : la grécité byzantine »<sup>72</sup>.

Deux autres portraits : celui de Georges Movilă, métropolite de Moldavie et frère du prince Jérémie Movilă (1595—1606) fondateur de Sucevița et celui de Théodose Barbovschi, évêque de Rădăuți et futur métropolite, figurent, dans le cadre d'une très complexe Déisis peinte dans le naos de Sucevița, à gauche de la porte d'entrée, et font pendant au tableau du fondateur<sup>73</sup>. Ce contexte iconographique — fusion d'une Déisis et d'une Trinité — est unique en son genre et la présence des portraits souligne la participation des deux prélats à la fondation du monastère de Sucevița<sup>74</sup>.

Un autre portrait, celui d'Anastase II, évêque de Rădăuți (1639—1645), devenu en 1645 évêque de Roman, se trouve peint sur un obituaire du monastère de Moldovița datant de 1644. C'est un portrait à intercesseur, caractéristique pour la Moldavie : Anastase, debout devant une église, s'avance les mains tendues vers le Pantocrator, assis sur un haut trône, gardé par deux anges. La Vierge tient le rôle d'intercesseur<sup>75</sup>. Comme en Serbie au XVI<sup>e</sup> siècle, le portrait du plus grand des saints bulgares, Jean de Rila, figure en Valachie, dans le narthex du monastère de Tismana (1564) et en Moldavie dans l'exonarthex de Voroneț (1550).

C'est toujours en Moldavie qu'on a largement utilisé le portrait funéraire. Le plus ancien connu est celui d'un enfant : Jean, un fils de Pierre Rareș<sup>76</sup>, peint en 1532, dans la chambre funéraire de l'église du monastère de Probota. L'enfant, portant la « granatsa », coiffé du bonnet des dignitaires moldaves, se tient debout, les mains vers saint

<sup>70</sup> Sorin Ulea, *Un peintre grec en Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle; Stamatelos Kotronas*, RRHA, Série Beaux-arts, VII, 1970, p. 23.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>73</sup> Sorin Ulea, *Portretul unui ctitor uitat al mănăstirii Sucevița; Teodosie Brabovschi, mitropolit al Moldovei*, SCIA, VI, 1959, 2.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> Teodora Voinescu, *Pomelnicul cu donatori al mănăstirii Moldovița*, SCIA, X, 1963, 1.

<sup>76</sup> Sorin Ulea, *Portretul funerar al lui Ion, un fiu necunoscut al lui Petru Rareș — și datarea ansamblului de pictură de la Probota*, SCIA, 1, 1959.



Nicolas, patron de l'église, qui le bénit. Deux autres portraits funéraires représentent dans la chambre des tombeaux de leur fondation, l'église de Humor, au-dessus de la niche qui abrite leurs sépultures, le logothète Théodore Bubuioğ<sup>77</sup> et sa femme Anastasie. Dans le narthex de l'église d'Arbore<sup>78</sup>, sont peints sous l'arcosolium gothique qui abrite le tombeau, le logothète Luca Arbore et sa famille. Sur la façade sud du monastère de Rîșca, dans la niche qui protège la dalle tombale de l'higoumène Siluan, mort en 1579, se trouve son portrait peint<sup>79</sup> : le moine s'avance les mains tendues vers la Sainte Vierge assise sur un trône avec deux anges de part et d'autre. Sorin Ulea qui a découvert ce portrait signale, sur le même mur, les traces d'un autre portrait funéraire : celui d'un moine, mort en 1597<sup>80</sup>.

Les portraits funéraires brodés sont un des titres de gloire de ce genre d'art en Moldavie<sup>81</sup>. La couverture du tombeau de Marie de Mangop (1477, au monastère de Putna), seconde épouse d'Etienne le Grand, princesse byzantine originaire de Crimée, est un chef-d'œuvre qui assimile, dans une parfaite synthèse, traits orientaux, occidentaux et byzantins<sup>82</sup>. Aigle bicéphale et monogramme des Paléologues se trouvent aux quatre coins de la broderie. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les riches couvertures de tombeau des princes Jérémie (1616) et Siméon Movilă (1609), (au monastère de Sucevița)<sup>83</sup>, représentent des portraits dont le style se ressent déjà d'une certaine influence du baroque, mais l'ambiance tient toujours du symbolisme byzantin : l'image de l'église, bénie par la main de Dieu, la représentation de l'Anastasis et de la Trinité, etc.

Parmi les peu nombreux portraits historiques parvenus jusqu'à nous, les plus anciens représentent, dans la chapelle de Bistrița en Moldavie (fondation d'Alexandre le Bon, mais la peinture date du XVI<sup>e</sup> siècle), sur la façade sud de Voroneț (1547), dans l'exonarthex de Sucevița (1601), ainsi que dans le narthex de l'église de l'évêque de Roman (commencement du XVII<sup>e</sup> siècle), le prince Alexandre le Bon, au milieu de sa Cour, accueillant au dehors des murs de Suceava, le cortège portant les reliques de saint Jean le Nouveau<sup>84</sup>. L'iconographie de cette scène — sauf certains détails de costume — est celle d'origine byzantine dont se sont inspirés aussi les Serbes pour des représentations de même genre<sup>85</sup>.

<sup>77</sup> Pour le portrait v. Corina Nicolescu, *Istoria costumului...*, fig. CXXXIV.

<sup>78</sup> *Ibid.*, fig. CXXXII—CXXXIII. Sorin Ulea, *Portretul funerar...*, p. 65, note 3, sur les portraits funéraires moldaves.

<sup>79</sup> Sorin Ulea, *op. cit.*, p. 65, note 3.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> Maria Ana Musicescu, *Portretul laic brodat...*

<sup>82</sup> I. D. Ștefănescu, *Broderiile de stil bizantin și moldovenesc, în a doua jumătate a sec. XV. Istorie, iconografie, tehnică*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1964 ; Maria Ana Musicescu, *La broderie médiévale roumaine*, București, 1969.

<sup>83</sup> Maria Ana Musicescu, *La broderie...*

<sup>84</sup> Pour la bibliographie concernant les représentations de la translation des reliques de saint Jean le Nouveau v. Teodora Volnescu, *Cea mai veche operă de argintărie medievală din Moldova*, SCIA, Série Art plastique, II, 1964, 2. V. aussi Corina Nicolescu, *Arta epocii lui Ștefan cel Mare. Relații cu lumea occidentală*, SMIM, VIII, 1975.

<sup>85</sup> V. J. Djurić, *Compositions historiques dans la peinture médiévale serbe et leurs parallèles littéraires...*

Une chronique moldave nous parle d'une fresque représentant sur les murs d'un édifice de Suceava, « la guerre entre le Despote et Alexandre » avec « les portraits des capitaines et surtout des princes »<sup>86</sup> (il s'agit de la bataille de Verbia, 1561). En Valachie, Constantin Brâncoveanu a fait peindre dans son palais de Mogoșoaia les étapes de son voyage de 1703 à Andrinople<sup>87</sup>. Cette peinture, encore visible en 1854—1855, est disparue de nos jours, ainsi que la précédente.

Les portraits enlumines sont aussi nombreux en Moldavie qu'en Valachie. Le plus ancien est le célèbre portrait d'Etienne le Grand, illustrant le Tétraévangile de Humor (1473) (aujourd'hui au Musée d'Histoire de Bucarest). Dans les manuscrits à enluminures duș au métropolitain de Moldavie, Anastase Crimca, son portrait manque rarement. Il en est de même des portraits de Mathieu Basarab et de son épouse Elina, peints dans les manuscrits commandé par le voïévode. Ces derniers rappellent de très près les miniatures byzantines<sup>88</sup>.

Aussi étrange que cela puisse paraître pour une époque aussi tardive que les XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, cinq Chrysobulles valaques présentent des portraits princiers, à savoir : Radu Mihnea (1611—1616, 1620—1623), son épouse et leur fils Alexandre sur le chrysobulle de 1614, confirmant au monastère de Dealu la propriété de quelques terrains ; Mathieu Basarab (1632—1654) et son épouse sur le chrysobulle de 1646, confirmant au monastère de Doicești (fondation du prince, 1645—1646) la possession d'une montagne et d'un autre terrain ; Grégoire Ghica dans le chrysobulle de 1670 qui confirme la propriété d'un village au monastère de Tismana ; Grégoire Ghica (1659—1664, 1672—1673) son épouse et quatre enfants ; dans le chrysobulle de 1673 qui accorde à l'évêché de Buzău l'exemption d'impôts et de corvées pour tous les prêtres de l'évêché ; enfin Alexandre Constantin Morouzi (1793—1796, 1799—1801) dans le chrysobulle de 1796 pour la fondation d'un hôpital de pestiférés et de typhiques sur la terre de Dudești<sup>89</sup>.

Exception faite de chrysobulle de 1793, dont le portrait est baroque, les autres gardent une puissante empreinte byzantine quant au style et à l'iconographie des portraits<sup>90</sup>.

<sup>86</sup> Dinu C. Giurescu, *Date noi asupra picturii istorice românești în epoca feudală*, SCJA, VII, 1960, 2.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> Il n'y a malheureusement pas d'études des nombreux portraits enlumines de ce prince. Ils se ressemblent tous ; le cadre, très riche, est d'une décoration orientale, le portrait garde somptuosité et hiératisme. V. pour quelques-uns de ces portraits N. Iorga, *Portretele...*

<sup>89</sup> Emil Virtosu, *Chrysobulles valaques ornés de portraits princiers. Un chapitre nouveau de diplomatie roumaine*, București, 1947, avec 5 fig.

<sup>90</sup> Pour les études sur les chrysobulles byzantines, v. Tania Velmans, *op. cit.* p. 104—106, notes 50—51. Etant donné que l'étude de E. Virtosu, *op. cit.*, est demeurée sans écho et tenant compte du fait que ce genre de portrait est exceptionnel dans l'art post-byzantin, nous considérons utile de reproduire les conclusions de l'auteur : « [...] les portraits princiers sont toujours accompagnés, soit à l'intérieur du cadre votif même, soit dans le restant du chrysobulle, des figures des saints, patrons du monastère ou de l'édifice qui bénéficie du chrysobulle, ou du Christ et de la Vierge. D'autre part, en dehors d'Alexandre Constantin Morouzi, tous les voïévodes sont représentés avec toute leur famille : la princesse, les fils et les filles. De plus, leurs portraits à tous, sauf celui du même prince Alexandre Constantin Morouzi, sont exécutés d'après les règles de l'art byzantin, dans des attitudes hiératiques, presque rigides. De même pour les portraits des saints. Enfin, ces portraits princiers ne sont que de simples représentations con-

Il nous faut mentionner aussi le cas — plus rare — où les portraits des donateurs accèdent à l'intérieur même de l'espace sacré de l'icône. La Moldavie paraît ne pas avoir connu ce genre de portrait, tandis que la Valachie nous en a légué quelques exemplaires d'un remarquable intérêt. Les plus anciens connus sont ceux dus à la commande de la princesse Despina, femme de Neagoe Basarab. Il s'agit de trois icônes, dont l'une (au Musée de la Patriarchie, l'église Antim de Bucarest) représente saint Nicolas bénissant avec — à droite, en bas — les portraits de Neagoe et des fils Théodose, Pierre et Jean et — à gauche — ceux de Despina et des deux filles, Stana et Ruxanda (l'icône date très vraisemblablement de 1518)<sup>91</sup> ; la seconde icône représente, à droite, la princesse et, à gauche, Stana et Ruxanda, agenouillées aux pieds des saints rois serbes, Siméon et Sava<sup>92</sup> (env. 1522, au Musée d'Art de Bucarest), la troisième, une « Descente de Croix »<sup>93</sup>, avec, à droite, Despina en grand deuil, tenant dans ses bras son fils défunt Théodose (env. 1522, date de la mort de Théodose ; au Musée d'Art de Bucarest). Disparue de nos jours, une quatrième icône avec le portrait de Neagoe Basarab se trouvait dans l'église de Saint-Niphon à Tirgoviste. Il s'agit d'une icône représentant le patriarche Niphon canonisé, patron de l'église du même nom de la ville de Tirgoviste. Deux autres scènes, inspirées par le texte de Gabriel, prote du Mont Athos et auteur de la vie de saint Niphon, ont été peintes dans le champ de l'icône : Niphon donnant la bénédiction au jeune Neagoe et son apparition, dans un rêve du prince, lors de la translation de ses reliques<sup>94</sup>.

Initiative princière, tout comme l'œuvre littéraire de Neagoe Basarab, l'un des intellectuels du XVI<sup>e</sup> siècle dans le Sud-Est européen, suggestion serbe, hommage également envers les patrons de son pays, de la part de la princesse, ces icônes représentent, avec celles autrefois disposées dans

---

ventionnelles, mais ils présentent des éléments d'individualité plus ou moins prononcée ; [...] Nous remarquons aussi que, parmi les princes émettant ces chrysobulles, certains apparaissent comme étant les fondateurs à proprement parler des monastères ou institutions au bénéfice desquels est accordé le document. Les autres princes pourraient être également considérés comme des fondateurs par rapport à la valeur des privilèges qu'ils dispensent. [...] L'apparition de chrysobulles aussi exceptionnels, signifie *ipso acto* le début d'un nouveau chapitre dans la diplomatique roumaine, ainsi que des compléments au chapitre correspondant, non encore étudié, de la miniaturistique roumaine. Il est donc naturel de se demander si l'on se trouve en présence d'un élément apparu spontanément dans la Chancellerie de la principauté de Valachie, ou bien si c'est, au contraire, le résultat d'une influence étrangère exercée sur cette chancellerie. De ce qui précède nous avons la conviction que tous les portraits — princes ou saints — et, dans une très faible mesure, également celui de Alexandre Constantin Morouzi, obéissent aux règles de l'iconographie strictement et directement orthodoxe byzantine. De même nous avons vu que sur les bulles d'or sigillaires roumaines figure le portrait du voévode, ce qui est le résultat d'une influence byzantine indubitable. [...] Pour nous, le problème de l'influence étrangère — byzantine — sur la diplomatique roumaine en rapport avec cette sorte de chrysobulle apparaît tout à fait certaine. [...] Le moment et la modalité de cette influence reste à déterminer. De même qu'il faudra rechercher et déterminer, en même temps, si cette influence ne s'est pas exercée par l'intermédiaire de la Chancellerie slave. Nous ne pouvons donner actuellement de réponse à cette suggestion » (p. 10, 11, 12, 13).

<sup>91</sup> Al. Efremov, *Portrete de donatori in pictura de icoane din Țara Românească*, BMI, XL, 1971, 1, fig. 1.

<sup>92</sup> *Ibid.*, fig. 2.

<sup>93</sup> *Ibid.*, fig. 3.

<sup>94</sup> *Ibid.*, fig. 5.

le narthex<sup>95</sup> et les portraits peints dans l'église du monastère de Curtea de Argeș, un chapitre trop peu connu de l'histoire de la culture orthodoxe à l'époque post-byzantine.

Les portraits du prince Mathieu Basarab et du métropolite de Valachie Etienne sont peints (entre 1648 et 1653) à la base de la croix qui surmonte l'iconostase dans l'église de Crasna—Gorj<sup>96</sup>. Les portraits sont puissamment véridiques et vivants.

Le même métropolite Etienne, avec — cette fois-ci — le prince Mihnea III Radu (1658—1659), figurent à la base de la croix surmontant l'iconostase de l'église de Bălănești (Vilcea). Tradition et innovation s'y mêlent d'une manière aussi pittoresque qu'inattendue : en haut, la Vierge du type Blachernitissa avec l'enfant Jésus dans son giron ; une guirlande de nuages sépare l'image sainte du monde terrestre, un paysage, un vrai — collines, arbres, routes — suggérant le lointain ; au premier plan, de part et d'autre de ce « tableau », à genoux, en attitude de prière, le prince et le métropolite<sup>97</sup>.

Un esprit baroque anime la manière traditionnelle de représenter ces portraits de donateurs ; toutefois, cet écho de l'Occident contemporain demeure un néologisme plutôt insolite au milieu d'un texte qui pour s'exprimer dans le langage des ancêtres n'en est pas moins capable de satisfaire les exigences des commanditaires et de l'entendement des contemporains.

Une belle icône, de pur style italo-crétois, représentant Constantin et Hélène, qui tiennent une haute et mince croix avec Jésus les pieds posés sur un suppedaneum (env. 1697, à la chapelle du monastère de Hurez) est, à notre connaissance du moins, la dernière à figurer les portraits des donateurs : Constantin Brâncoveanu, son épouse Marie et trois fils, Constantin, Etienne et Radu<sup>98</sup>. L'icône (se trouvant aujourd'hui au Musée d'Art de Bucarest) représentant le grand boïar Barbu Craiovescu, agenouillé aux pieds de saint Procope qui, d'après la légende<sup>99</sup>, l'aurait sauvé de la prison, est vraisemblablement une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après une icône du XVI<sup>e</sup>.

Seule une étude comparative qui reste encore à faire, sur les portraits de donateurs dans les icônes, pourrait décider s'il s'agit d'une tradition byzantine ou d'une influence occidentale, comme il paraît être le cas d'icônes chypriotes des XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, où les donateurs — parfois nombreux — peints à la manière vénitienne, figurent dans un contexte iconographique, sinon stylistique, parfaitement byzantin<sup>100</sup>. A la même tradition vénitienne devait se rattacher le modèle du tableautin de Crasna, le lion de saint Marc ayant été probablement remplacé par le bœuf de saint Luc.

<sup>95</sup> Emil Lăzărescu, *O icoană puțin cunoscută din secolul al XVI-lea și problema pronaosului bisericii mănăstirii Argeșului*, SCIA, XIV, 1967, 2.

<sup>96</sup> *Ibid.*, fig. 6. Sur la signification de ce portrait, voir le compte rendu d'Andrei Pippidi sur un livre récent de Al. Dușu, dans RESEE, XI, 1973, fig. 3, p. 578—579 et la réponse de l'auteur (Al. Dușu, *Umanistii români și cultura europeană*, București, 1974, p. 120, nota 62).

<sup>97</sup> Al. Efremov, *op. cit.*, fig. 4.

<sup>98</sup> *Ibid.*, fig. 9.

<sup>99</sup> Corina Nicolescu, *Icoane vechi românești*, București, 1971.

<sup>100</sup> *Trésors de Chypre. Musée des Arts décoratifs*. Palais du Louvre — Paris, 1967.

Signalons encore pour le XVI<sup>e</sup> siècle valaque si riche en formules de portraits profanes, trois dalles funéraires, sculptés dans la technique du champlévé. Il s'agit d'un portrait équestre du prince Radu de la Afumați (1524—1529)<sup>101</sup>, gendre de Neagoe Basarab, dans l'église du monastère de Curtea de Argeș, ainsi que, dans l'église du monastère de Vieroși (1571—1573), d'un portrait du boïar Albu Golescu (+1574), qui est une copie du relief précédent. Dans l'église de Stănești enfin, sur la tombe de Stroe Buzescu, on voit le duel du défunt avec un Tatar (1602). Un ample texte gravé, une brève chronique en fait, accompagne chacune de ces représentations. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'une inspiration occidentale, vénitienne notamment<sup>102</sup>.

### REFLÈTS OCCIDENTAUX

Dès le début de l'existence des Etats indépendants valaque et moldave, l'Occident est présent dans leur culture matérielle ainsi que dans certains traits de la création artistique. La Transylvanie joue évidemment un rôle permanent dans ces nombreux contacts avec le monde occidental. Toutefois, rien d'essentiel ne vient changer, du moins jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'attache des portraits roumains à leur origine byzantino-balkanique. Il est vrai que les fondateurs de Saint-Nicolas de Curtea de Argeș ainsi qu'à Cozia Mircea l'Ancien, portent le costume des chevaliers d'Occident ; qu'Alexandre le Bon (sur l'épitrachilion mentionné) porte également un vêtement et un chapeau de coupe occidentale. Ces faits, comme les bijoux, parmi lesquels la célèbre boucle de ceinture en or<sup>103</sup>, trouvés dans un tombeau de l'église Saint-Nicolas de Curtea de Argeș, reflètent un aspect très caractéristique de la vie à la cour princière valaque du XIV<sup>e</sup> siècle. D'autre part, l'Occident joue un rôle bien connu dans l'architecture et la sculpture décorative moldaves des monuments des XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles. De nombreux restes de tissus précieux, de provenance surtout italienne, ont été mis au jour par les fouilles ; les brocarts des costumes princiers et liturgiques ont souvent la même provenance<sup>104</sup>. Une certaine vogue occidentale, à intensité variable, marque la vie de la cour en Valachie comme en Moldavie. D'ailleurs, des traits occidentaux ne manquent pas non plus à Byzance, comme dans l'art serbe et bulgare. Pour nous limiter aux portraits funéraires rappelons les portraits sculptés sur le sarcophage se trouvant dans l'église du monastère Saint-Georges de Arta (XIII<sup>e</sup> siècle), la statue tombale du tsar Dusan (au Musée de Kursumli-han à Skoplje), le « gisant » de Tyrnovo, qui sont autant de preuves de la pénétration d'influences occidentales dans le monde byzantino-balkanique. Le « gisant » se trouvant dans l'église Bărăția de Cimpulung appartenant au « comte Laurent de Longo-Campo »<sup>105</sup> ; un autre « gisant » portant le costume occi-

<sup>101</sup> N. Iorga, *Domniile române...*, fig. 42.

<sup>102</sup> Une étude sur ce genre de sculpture funéraire en Roumanie est encore à faire.

<sup>103</sup> Pavel Chihala, *Cîteva date în legătură cu paftaua de la Argeș*, dans *Omagiul G. Oprescu*, București, 1961 (avec la bibliographie plus ancienne).

<sup>104</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului...*

<sup>105</sup> Emil Lăzărescu, *Despre piatra de mormint a Comitelui Laurențiu și cîteva probleme arheologice și istorice în legătură cu ea*, SCIA, IV, 1957, 1—2.

dental se trouvait dans l'église princière de Curtea de Argeș<sup>106</sup> ; enfin un troisième (sur un couvercle de sarcophage, aujourd'hui au Musée d'Art de Bucarest) représente le fils mort en 1652 de Mathieu Basarab<sup>107</sup>. De très nombreux portraits funéraires du même genre se trouvent en Transylvanie ; ceux-ci sont directement inspirés de l'Occident.

En ce qui concerne les portraits roumains peints, brodés ou gravés, l'empreinte byzantine est, comme nous avons essayé de le montrer, trop profondément marquée, pour qu'un partage soit possible ou nécessaire. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand les portraits des princes phanariotes adopteront, ainsi d'ailleurs que d'autres genres d'art le font également (architecture religieuse et profane, répertoire, décoratif, sculpture en pierre), la manière stylistique, l'iconographie et la technique occidentales, c'est sur le modèle et de la tradition byzantine que vont s'inspirer tous les genres de portraits profanes. Il est vrai d'autre part que l'interminable source byzantine était devenue, dès la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, à tel point partie intégrante du patrimoine culturel, artistique, stylistique roumain, que pour toute innovation nécessaire afin de communiquer un message ou un autre, on reprend l'expérience déjà existante dans le pays même.

Les portraits de facture occidentale commandés par les princes sont l'œuvre d'artistes occidentaux, exécutés pour l'Occident, et généralement inconnus à la société roumaine. Gravures, portraits à l'huile, médailles, sont assez nombreux ; ainsi les portraits de Vlad l'Empaleur (1456—1462), de Pierre le Boiteux (1574—1577, 1578—1579, 1582—1591), de Michel le Brave (1593—1601)<sup>108</sup>, de Mathieu Basarab, de Basile Lupu (1634—1653), de Grégoire Ghica (1660—1664, 1672—1673), de Démètre Cantemir (1693, 1710—1711)<sup>109</sup>, de Constantin Brâncoveanu<sup>110</sup> e.a. Dorénavant les portraits princiers, tout en gardant l'attitude et les gestes traditionnels des fondateurs et des donateurs d'antan, figureront comme un monde à part, étranger, dans le contexte du patrimoine artistique roumain, où le maintien de la tradition demeure le titre de noblesse le plus digne de survivre.

Il ne faut pas oublier non plus que ça et là une empreinte parfois très sensible de l'Orient musulman perce dans la facture des portraits phanariotes. C'est à l'aube des temps moderne un autre chapitre de la civilisation de l'aristocratie roumaine, même si l'Occident l'emporte dans les portraits princiers des XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles ; à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, vers sa fin surtout, nombre de portraits des princes phanariotes manifestent, parfois jusqu'à côtoyer la caricature, ce flottement entre Orient et Occident qui définit la vie de cette société éminemment

<sup>106</sup> *Istoria artelor plastice...*, I, fig. 162.

<sup>107</sup> Pavel Chihala, *Date noi cu privire la pietrele de mormint ale lui Matei Basarab și ale familiei sale*, SCIA, XI, 1964, 1.

<sup>108</sup> I. C. Băncilă, *Portretele lui Mihai Viteazul*, Sibiu, 1926 ; Andrei Pippidi, *Portretele lui Mihai Viteazul. O nouă încercare de tipologie* (sous presse).

<sup>109</sup> Maria Ana Musicescu, *Démètre Cantemir et ses contemporains à travers leurs portraits*, RESEE, XI, 1973, 4.

<sup>110</sup> Les portraits, très nombreux et très différents entre eux, de Constantin Brâncoveanu mériteraient une étude que leur soit consacrée. Pour un portrait sur un manuscrit (perdu aujourd'hui) qui, dans un cadre décoratif parfaitement baroque garde l'image du Pantocrator bénissant le prince, v. N. Iorga, *Portrete și lucruri domnești nou descoperite*, AARMSI, Série III, IX, 1928, Mém. 5.

ecléctique, oscillant entre le prestige d'un passé qu'ils ne comprenaient plus et la séduction d'un présent qu'ils n'avaient pas encore assimilé <sup>111</sup>.

Il y a, visible déjà vers la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, une dissociation de plus en plus nette entre les portraits princiers et les autres. Quasi-contemporains à la fresque de Hurezi représentant Constantin Brâncoveanu et sa famille encore toute traditionnelle et dégageant une fierté hiératique qui est encore du moyen âge, il y a cinq portraits de Démètre Cantemir imbus d'esprit occidental et exécutés à la manière « française » <sup>112</sup>. Les portraits officiels adopteront la manière stylistique occidentale. Ce sera d'autant plus le cas des portraits à l'huile, de plus en plus fréquents au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout est occidental dans la manière de peindre un portrait tel que celui de Jean Georges Caradja, prince de Valachie (1812—1818), sauf le costume d'un orientalisme poussé à l'excès en vue de l'effet pittoresque (le personnage qui se tient nonchalamment appuyé au dossier d'un fauteuil est coiffé d'un riche châle bariolé enroulé autour de sa tête comme un turban) <sup>113</sup>.

Toutefois ces reflets de l'Occident, l'ambiance baroque qu'on retrouve de plus en plus fréquemment dans les portraits des princes phanariotes, s'arrêtent, pour ainsi dire, au seuil des églises. S'il n'est pas étonnant, par exemple, que dans un médaillon au coin de la carte de 1797 de Rhigas Velestinlis, Alexandre Callimaki (1795—1799) <sup>114</sup> pourrait être n'importe quel souverain d'Europe entouré des plus grandiloquents symboles héraldiques rassemblés d'un peu partout dans le monde occidental, le portrait de Michel Racoviță (1730—1731, 1741—1744) à l'église de Cotroceni <sup>115</sup> (Bucarest) ou ceux de Constantin Ypsilanti (1802—1807) à Mărcuța <sup>116</sup> et au monastère de Plumbuita (les deux à Bucarest <sup>117</sup>), rappellent — par l'hiératisme de l'attitude, tenant la croix et offrant la maquette de l'église, et par certains détails du costume — l'iconographie traditionnelle du portrait princier de fondateur. Car, c'est en tant que fondateurs que ces princes phanariotes demeuraient attachés au passé, d'autant plus que le rôle même de « ktitor » devenait l'unique titre de noblesse qui liait le règne passager de ces hauts fonctionnaires de la Porte à l'histoire culturelle du pays. Tandis que dans leur vie privée ces riches personnages adoptaient — assimilées ou non — les modes venues de l'Occident.

Ce n'est donc qu'au cours de la seconde décennie du XIX<sup>e</sup> siècle que disparaîtra, dans les portraits princiers notamment, ce genre d'art hérité de Byzance et maintenu, un demi-millénaire durant, dans les pays roumains.

<sup>111</sup> Pour une vue d'ensemble sur l'art roumain à l'époque des Phanariotes v. Maria Ana Musicescu, *Y-a-t-il un art phanariote dans les Pays Roumains?*; V. Dréguț, *Le monastère de Văcărești. Expression des relations artistiques roumano-grecques*; v. Stancu, *L'architecture dans les pays roumains à l'époque phanariote*, publiée dans *Symposium. L'époque phanariote*, Thesalonique, 1974.

<sup>112</sup> Maria Ana Musicescu, *Démètre Cantemir...*

<sup>113</sup> N. Iorga, *Portretele domnilor...* Une variante de ce portrait se trouve à Athènes en possession de Mlle Marie Caradja.

<sup>114</sup> N. Iorga, *op. cit.*

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> *Ibid.*

Quelle est la place du portrait occidental dans l'art roumain ? Il forme un chapitre à part, témoignant, d'une part, de l'intérêt que l'Occident portait à quelques-uns des princes régnants de Moldavie et de Valachie et, de l'autre, des contacts qui, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle deviennent de plus en plus fréquents avec un mode de vie, une civilisation matérielle, souvent appréciés par la classe dominante, mais sans modifier — du moins jusqu'à l'époque des Lumières — l'horizon culturel et la « Weltanschauung » de la société roumaine. C'est ce que prouvent les très nombreux portraits de paysans qui continuent à représenter les fondateurs, leurs familles etc., dans les humbles églises de village jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### CRÉATION ROUMAINE

Quelle est la part de création roumaine dans l'art de ces portraits du moyen âge et jusqu'au seuil de l'époque moderne ? Qu'est-ce qui est original dans cette permanente alternance entre suggestion, adaptation et reprise de formules iconographiques byzantines ? Cette trame si solide, si souple, maniée des siècles durant par tous les peuples orthodoxes, n'a jamais été déformée dans sa géométrie intime ; le support byzantin survit à ses créateurs, comme à son art. D'innombrables dessins vont remplir et couvrir cette trame. Il en résulte autant de « tissus » qu'il y a de commandes à exprimer et d'artistes à les mettre en œuvre. La multitude d'images offertes par ces portraits proclame une puissance continue d'adaptation aux situations qu'il s'agissait de communiquer et de faire comprendre par l'intermédiaire de l'image. Ainsi, un modèle librement manié engage niveau de culture, goût de l'abstrait, inséparable du langage symbolique, fantaisie et, en fin de compte, maîtrise du métier d'art. Princes et dignitaires métropolitains, évêques ou simples moines, jusqu'au menu peuple et aux paysans se sont faits représenter selon les circonstances, leur manière de penser, leur possibilités matérielles. Ces portraits reflètent autant de périodes historiques, toutes les couches sociales, souvent des aspirations personnelles. Considérés dans cette perspective, chaque portrait, image votive ou funéraire, série généalogique ou dynastique, portrait de famille ou de collectivité, autoportrait, etc., n'est jamais une imitation, une reprise mécanique d'une formule héritée. Même les portraits princiers, qui sont les plus proches de Byzance, ne sont pas plus pauvres, mais plus humainement simples. Aussi, malgré les somptueux brocarts de leurs manteaux et leurs couronnes dorées, n'ont-ils jamais l'immobilité statuaire des empereurs byzantins et sud-slaves des XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles. Ils sont quelques fois figurés dans l'attitude frontale — plus souvent en Moldavie — avançant vers le trône divin, toujours accompagnés de leurs familles. C'est leur propre monde, leur environnement, leur classe, leur pays que ces portraits représentent, à l'aide de formules héritées. Plus que l'orgueil de leurs privilèges, c'est la fierté de leur rôle dans l'histoire du pays et au milieu des leurs qui anime ces portraits. Au fond c'est moins un « état », une fonction, que ces portraits signifient, mais bien plutôt une action, à finalité ethnique,



sociale, individuelle. Ceci se trouve à l'origine des quelques formules de portraits propres au peuple roumain.

C'est ce que prouvent, déjà vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup>, ces fiers familles des « knèzes » roumains de Transylvanie, issues de souche paysanne, qui, quoique vivant à l'intérieur d'un royaume catholique, se faisaient représenter dans leurs fondations, à l'instar des voïevodes valaques et moldaves<sup>118</sup>, avec lesquels ils partageaient un même héritage byzantin, dont l'autorité morale autant que religieuse ne saurait nous échapper.

Mais d'abord ces portraits sont-ils « ressemblants » ? La manière stylistique traditionnelle demeure celle paléologue ; n'arrivant pas toujours à suggérer la personnalité du modèle, les artistes essayaient d'obtenir au moins une ressemblance physique. Cependant « de tels portraits n'étaient pas exécutés au bon plaisir de tout chacun ou selon un type immuable, mais bien cherchant et parvenant dans une certaine mesure, à se rapprocher du modèle vivant »<sup>119</sup>.

A Humor, dans la scène du « Siège de Constantinople », un chevalier portant le bonnet des dignitaires moldaves du XVI<sup>e</sup> siècle, s'avance, à la tête de ses troupes, au-devant des Turcs assiégeant la cité. C'est un personnage connu par les documents : Toma (son nom figure peint en blanc sur le fond bleu, au-dessus de sa tête), courtisan de Pierre Rareș et peintre, auteur de l'ensemble des fresques du monument<sup>120</sup>. C'est l'autoportrait équestre de l'un des très grands artistes moldaves de l'époque.

Ce sont toujours les Moldaves qui au XVI<sup>e</sup> siècle ont *inventé* les portraits de quelques personnages du passé de leur pays : l'ermite Daniel à Voroneț, saint Jean le Nouveau, martyr de la foi chrétienne et qui est figuré (à Voroneț, mais aussi dans d'autres églises de l'époque) dans la rangée extérieure des saints militaires de l'orthodoxie<sup>121</sup>. Non moins originales, le portrait du métropolite Macaire (à Rîșca), ceux de Georges Movilă et de Théodose Barbovșchi (à Sucevița), mentionnés plus haut, figurés dans des contextes iconographiques témoignant d'une ambiance culturelle et artistique propre aux circonstances qui ont présidé à la fondation, expriment autant d'aspects particuliers de la culture roumaine de l'époque. L'expression artistique n'en est pas moins surprenante ; elle suggère avec les moyens d'un dessin souple, nerveux, sensible, des personnages appartenant à un temps réel, celui de la civilisation moldave des grands siècles de son histoire médiévale, le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup>. Le portrait de Jean Tăutu, fondateur de Bălinești, ceux (votif et funéraire) de Luca Arbore et de ses enfants à Arbore, le portrait d'Hélène Rareș à Humor, méritent une attention particulière pour leur effet artistique. Les deux garçonnets de Pierre Rareș peints dans l'église Saint-Démètre de Suceava (1534—1535), penchés l'un vers l'autre comme dans un dialogue familier, sont émouvant par l'atmosphère d'intimité qui les lie, par la vie qui les anime. D'ailleurs, les personnages représentés dans les scènes religieuses de la peinture

<sup>118</sup> V. Drăguț, *Pictura murală din Transilvania*, București, 1970 (avec une riche bibliographie).

<sup>119</sup> N. Iorga, *Istoria Românilor în chipuri și icoane*, III, București, 1906, p. 23.

<sup>120</sup> S. Ulea, *L'origine et la signification de la peinture extérieure...*

<sup>121</sup> *Ibid.*

moldave des XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles (à Voroneț quelques têtes d'apôtres dans la Communion, le groupe des Turcs dans le Jugement Dernier ; à Bălinești, Jésus entouré d'anges, saints Constantin et Hélène, un personnage agenouillé dans une scène de la vie de saint Nicolas <sup>122</sup>, à Arbore les groupes à figures nombreuses dans les Vies de saint Georges et de saint Nicéas <sup>123</sup>), sont souvent inspirés par la réalité même. Nombreux sont ceux qui gardent le type byzantin ; ils se mêlent à d'autres authentiquement roumains. Si l'on ajoute aux portraits peints ceux brodés de la même époque et du XVII<sup>e</sup> siècle, on peut affirmer que la Moldavie médiévale a eu une véritable vocation du portrait.

A son tour, la Valachie, qui n'est pas plus pauvre en réussites artistiques que la Moldavie, enrichit considérablement le répertoire iconographique des portraits peints à l'époque post-byzantine. C'est en Valachie que vers la fin de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle les portraits des peintres et ceux de leurs aides (Pîrvu Mutul à Filipeștii-de-Pădure et à Măgureni) <sup>124</sup>, ceux des maîtres d'œuvre à Hurez <sup>125</sup>, plus tard ceux des humbles travailleurs ayant contribué à la construction ou à la décoration du monument, deviennent très fréquents. C'est toujours en Valachie que le portrait de famille obtient une considérable ampleur. Ceci est dû à l'initiative de la noble et puissante famille des Cantacuzènes, immensément riche, munie d'un savoir bien au-dessus de celui de la société valaque contemporain. A Filipeștii de Pădure (1692, fondation de Mathieu) et à Măgureni (169 fondation de son frère aîné, Drăghici), 50 à 60 personnages couvrent le murs des narthex. Ils sont disposés par groupes de famille, avec leurs femmes et leurs nombreux enfants. On reconnaît dans cette foule de personnages, parmi les chefs de famille — tous grands dignitaires et fondateurs d'édifices religieux —, le père, Constantin Cantacuzène, et ses fils Drăghici, Șerban (l'ancien voievode de 1678—1688), Mathieu et Constantin le « stolnic ». Dans cette très riche série de personnages <sup>126</sup>, seuls quelques-uns attirent les regards par une individualisation plus soulignée ; il se dégage pourtant de cette multitude un sentiment de puissance et d'orgueil, très différent de l'hératisme des portraits princiers d'antan. Ces portraits des Cantacuzènes sont la première brèche dans la continuité traditionnelle. Ce n'est pas l'Occident qu'ils imitent, comme le feront certains des portraits phanariotes ; ils expriment, toutefois, à l'aide d'un schéma maintes fois manipulé, le commencement d'une nouvelle page de l'histoire de la mentalité roumaine à l'aube de l'époque des Lumières.

Peu à peu les portraits des grands boyards se font plus rares ; plus rares seront aussi leurs fondations. Ce sont les dignitaires de province, la petite noblesse aussi, qui se font bâtir des églises sur leurs terres ou dans les villes voisines, qui prendront la relève de la noblesse médiévale. C'est vers la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît un groupe de portraits, assez nombreux, représentant — en tant que fondateurs d'églises — les

<sup>122</sup> S. Ulea, *Gavril ieromonahul...* ; dans *Istoria artelor plastice*, I. Le chapitre sur la peinture moldave du XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>123</sup> V. Drăguț, *Dragoș Coman, maestrul frescelor de la Arbore*, București, 1969.

<sup>124</sup> Teodora Voinescu, *Pîrvu Mutu Zugravu*, București, 1968.

<sup>125</sup> V. Drăguț, *Arta brâncovenească*, București, 1971, fig. 101.

<sup>126</sup> Teodora Voinescu, *Zugravul Pîrvu Mutul și școala sa*, SCIA, II, 1955, 3—4.

administrateurs des districts de montagne d'Olténie et de Buzău (« vâtafi de plai ») et leurs familles<sup>127</sup>. L'institution date de XV<sup>e</sup> siècle ; vers la fin du XVIII<sup>e</sup> on compte 17 districts, dont les chefs, importants personnages que leur métier enrichit considérablement, constituent un véritable groupe social intermédiaire entre la petite noblesse de province et les paysans. Aussi se font-ils représenter dans leurs nombreuses fondations très richement vêtus, avec leurs parents, leurs femmes, leurs enfants en longue file, gardant attitude et gestes traditionnels. Leurs portraits sont souvent remarquables, d'une beauté fruste et puissante que l'on retrouve de nos jours chez les montagnards. Ces effigies sont autant de très fidèles documents pour une étude sociologique de la vie provinciale valaque à la fin du moyen âge.

Le dernier chapitre, qui est encore à écrire, l'un des plus féconds et des plus originaux dans l'art du portrait roumain et post-byzantin, se déroule dans les églises de village d'Olténie et de Valachie aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles. Par centaines, ces portraits figurent, dans le narthex, les fondateurs presque toujours accompagnés de tous les membres de leur famille ; d'autres fois on a représenté tout le village, par groupes de familles, vieux et jeunes, les femmes tenant leurs bébés dans les bras. Ils portent tous le costume paysan de la région. En longues frises ou en groupes compacts, le regard tourné vers la maquette de l'église, les mains jointes, la pesante dignité de leur attitude rejoint l'hiératisme médiéval. Cependant la fondation n'est plus l'offrande solennelle d'un personnage insigne, voévode ou boïar, mais une œuvre et un don collectifs auxquels participent toute une communauté. S'il s'agit toujours d'un don offert à la divinité, c'est en égale mesure un don à la collectivité. Ces portraits témoignent aussi du fait que, malgré les profonds changements dans la vie individuelle de la société valaque de l'époque, la tradition se maintenait vivante. C'est par son intermédiaire que la conscience nationale en germe s'exprimait dans ces portraits collectifs. Il n'ont pas leur pareil dans les pays balkaniques. Phénomène en apparence anachronique dans une société où se produisait un profond bouleversement des conceptions de vie, du goût, de la mentalité même. Dans sa dernière phase, le portrait de fondateur dans les pays roumains devient l'écho d'une réalité située en dehors du temps et qu'il est difficile de déceler dans d'autres manifestations artistiques et même culturelles. Nous pensons à cette stabilité de la tradition qui demeure le fondement de la conscience de la continuité historique du peuple. Par-delà les institutions, la culture écrite, les influences du dehors, la pression des idées novatrices, il existe une permanence qui est l'aboutissement d'une sélection multiséculaire de tout ce qui avait été expérience de la vie historique autant qu'individuelle au cours des siècles, patrimoine unique de la culture et de l'art d'une nation. C'est la conscience de cette permanence que reflètent les portraits des paysans de Valachie et d'Olténie ; elle n'exprime nullement une survivance, un anachronisme, mais bien l'actualité la plus profonde : la continuité d'un peuple au moment du passage d'une époque historique à une autre et qu'il s'agit d'intégrer dans les permanences qui définissent une nation.

<sup>127</sup> Teodora Voinescu, *Contribuții la o istorie a artei păturilor mijlocii - Efforturi de vâtafi de plai din Țara Românească*, SCIA, série Art plastique, 20, 1973, 2.

En somme, un coup d'œil sur les portraits roumains du moyen âge solennels, bien en vue à l'intérieur du monument, ou modestement plongés dans l'ombre d'un recoin ; portraits individuels, de famille, de collectivité, accompagnant presque sans exception toute œuvre d'art religieux ou profane — révèle non seulement la conscience du rôle que fondateur ou donateur avaient joué au cours des siècles, accumulant une riche dot spirituelle pour le pays, mais aussi le juste orgueil de ces gens conscients de leur devoir accompli. C'est ainsi que les Roumains, héritiers, à travers leur art, d'une Byzance qui avait pu naguère ignorer l'Occident, mais également fiers de ce qu'eux-mêmes avaient ajouté à cette tradition, arrivent à revendiquer ce que N. Iorga s'est plu à appeler leur « place dans l'histoire universelle »\*.

---

\* Je remercie M. Andrei Pippidi pour les utiles suggestions qu'il m'a proposées après la lecture patiente du manuscrit de ce texte.

L'usage des tissus historiés représentant des figures de saints ou des scènes religieuses était déjà très répandu dans la société protobyzantine, surtout en Syrie et en Asie Mineure. De pieux évêques s'élèvent contre l'habitude de porter des vêtements somptueux qui ressemblent à des « murs peints ambulants »<sup>1</sup>. Scandalisé, Théodoret de Cyr (395—457) nous raconte pareillement qu'il n'est pas rare de rencontrer l'histoire de Christ tissée ou brodée sur la toge d'un sénateur<sup>2</sup>. On mentionne aussi des scènes historiques à caractère profane, reproduites sur les tissus utilisés pour les vêtements d'apparat des empereurs et des grands dignitaires de la cour<sup>3</sup>. Plus tard dans l'art byzantin, la broderie des thèmes religieux n'est utilisée que pour les costumes sacerdotaux, ce qui devient tradition pour l'église orthodoxe jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Confectionnés en soie de provenance orientale et — plus tard — italienne, de tels costumes liturgiques brodés, datés de la dernière époque de l'art byzantin, peuvent être admirés aujourd'hui dans les trésors d'Italie, de Grèce, d'Union Soviétique, etc. Des pièces d'un grand intérêt iconographique et artistique sont conservées aussi en Roumanie, dans le trésor du monastère de Putna et dans la collection du Musée d'Art de Bucarest. Elles ont constitué l'objet d'un important nombre d'études<sup>4</sup>.

Les tissus historiés à caractère religieux qui ont survécu en Roumanie et dans les autres pays du Sud-Est européen même à l'époque post-byzantine sont moins connus et peu étudiés. Les trésors des monastères de Moldavie possèdent des pièces intéressantes dans un grand nombre.

Les recherches récentes concernant le domaine des tissus byzantins ont apporté de nouvelles considérations sur leur datation, provenance et

<sup>1</sup> J. Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance. Etude sur l'art impérial de Constantinople*, Paris, 1923, p. 140 ; PG, t. 40, col. 168, cf. Ch. Delvoye, *Les tissus byzantins*, in *XVI Corso di Cultura sull'Arte Ravennate e bizantina*, Ravenna, 1969, p. 118.

<sup>2</sup> PG, t. 83, col. 617, cf. Delvoye, *op. cit.*, p. 118.

<sup>3</sup> Les deux évêques cités mentionnent en même temps les vêtements en tissus décorés de scènes de chasse et de course de hypodrome. Justinien avait fait broder sur un de ses vêtements d'apparat les principaux épisodes de son triomphe sur Gélimer, Delvoye, *op. cit.*, p. 118—119.

<sup>4</sup> G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1947, tome II, p. 1—71, le chapitre sur les vêtements liturgiques, pl. XLI—CLIII ; I. D. Ștefănescu, *Broderiile de stil bizantin și moldovenesc în a doua jumătate a secolului al XV-lea* (Broderies de style byzantin et moldave dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle), in *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București, 1964, p. 479—511, figs 1—31 ; la bibliographie complète sur les broderies liturgiques des collections roumaines, dans l'étude de Corina Nicolescu, *Broderiile din Moldova. Stadiul cercetărilor. I. Aere și epitafe* (Les broderies de Moldavie. L'état de la recherche. I. Aères et épitaphes), MMS, 1973, XLIX, 1—2, p. 62—70, notes 1—40.

technique<sup>5</sup>. Beaucoup de soieries attribuées auparavant à l'époque de Justinien sont maintenant situées vers les X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles. C'est l'époque où une nouvelle vague de motifs orientaux-islamiques, d'origine arabo-persane gagnent en importance dans la conception décorative de l'art byzantin. Dès le début, les tissus byzantins ont été caractérisés par le décor en médaillons ou « roues » réunis par des disques ou des entrelacs, ce qui tient des soieries sassanides<sup>6</sup> et se maintient encore très tard dans les tissus post-byzantins, datés de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du siècle suivant. On connaît un nombre assez restreint de tissus à sujets religieux de cette époque de l'art byzantin, tels les fragments illustrant l'Annonciation, d'autres représentant la scène de Samson et le lion et, en troisième lieu, celles à caractère abstrait, décorés par les initiales de Jésus-Christ, parsemées parmi des motifs géométriques<sup>7</sup>. Certains textes mentionnent aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles l'usage des tissus avec l'image de Jésus-Christ, de la Vierge et des Apôtres<sup>8</sup>, de pair avec les soieries décorées de scènes historiques illustrant la vie de l'empereur Jean Tzimiscès — utilisées certainement comme à l'époque de Justinien dans le milieu de la cour impériale. Les motifs animaliers à caractère symbolique — l'aigle, le lion, le paon, etc. — ont été présents dans le répertoire des tissus byzantins dès l'époque de début. Les plus fréquentes compositions datées du VI<sup>e</sup> siècle tiennent de la manière sassanide, alors qu'aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles les aigles, les lions et les paons affrontés ou adossés de deux côtés d'un arbre (hom), s'avèrent suivre la formule antithétique de l'Orient. D'autres sujets fréquents à cette époque sont les cavaliers de deux côtés d'un arbre, les archers transperçant une féline, des scènes de chasse ou de triomphe, etc.<sup>9</sup>. Mais le lion, symbole du pouvoir, a été interprété aux IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles, sur un précieux pallium, comme le symbole de Jésus-Christ, précision donnée par une inscription grecque, *Christos Despotes*<sup>10</sup>.

Les somptueux portraits votifs peints dans les églises serbes, bulgares et roumaines des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles nous offrent fréquemment le même décor<sup>11</sup> à signification profane, rattachée aux symboles du cérémonial de la cour. Après la chute de Byzance nous ne connaissons plus l'existence de tels tissus symboliques utilisés auparavant dans le milieu

<sup>5</sup> Th. Müller, Sigrid Müller-Christensen, *Sakrale Gewänder des Mittelalters*, Ausstellung im Bayerischen Nationalmuseum München, 8. Juli bis 23. September 1955, München, 1955, 31 p. + 75 fig. ; Sigrid Müller-Christensen, *Das Grab des Papstes Clemens II. im Dom zu Bamberg*, München, 1960, 102 p. + 107 fig. ; Ch. Delvoye, *op. cit.*, p. 115—149 ; Hans Wenzel, *Das byzantinische Erbe des ottonischen Kaiser. Hypothesen über den Brautschatz der Theophano*, « Aachen Kunstblätter des Museumsvereins », 43, 1972, p. 11—96 + 86 fig.

<sup>6</sup> Delvoye, *op. cit.*, p. 127.

<sup>7</sup> *Ibidem*, le fragment est conservé dans le trésor de la cathédrale de Liège.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 140.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 138 ; L. Weberhahn, *Die Tiergestalt auf Textilien*, CIBA, Rundschau, 1967, 1, p. 2—44 + 33 fig.

<sup>10</sup> L. Weberhahn, *op. cit.*, p. 36. La chronique de la cathédrale d'Auxerre mentionne parmi les objets de l'évêque Gualdricus (913—933) ce pallium.

<sup>11</sup> J. Kovačević, *Srednovekovna nošna balkanskih slovena*, Beograd, 1952, figs 1, 3—5, 8, 20, 24—25, 29, 32. Le prince de Valachie Mircea le Grand (1386—1418) peint au monastère de Cozla, dans l'église principale et la chapelle de l'hospice, est vêtu d'une chlamide décorée d'aigles bicéphales et de cerceles ; v. Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările Române. Secolele XIV—XVIII* (Histoire du costume de cour dans les pays roumains. XIV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), București, 1970, p. 97, pl. LXXVIII—LXXIX.

des cours byzantines et des princes des Balkans ou des pays roumains. Mais les soieries de tradition byzantine, décorées de motifs symboliques chrétiens ou de figures religieuses, ont survécu encore deux siècles, partout dans les pays sud-est européens.

Une étude récente nous aide à poursuivre la continuité des tissus figuratifs à caractère religieux du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle à Byzance et ailleurs<sup>12</sup>. Exécutés en fil de soie et de lin, les tissus figuratifs de conception byzantine répandus dans les trésors de l'Europe occidentale appartiennent aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Dans une étude plus poussée, D. King s'attache à démontrer qu'ils sont exécutés tous à Venise. Cette nouvelle opinion vient contredire celle des chercheurs allemands Falke et Schmidt, qui les attribuent aux centres de Regensburg et de Köln. La conclusion nous semble importante pour la tentative de trouver les éléments de liaison entre cette dernière étape de l'art byzantin et celle, tardive, qui constitue l'objet de notre étude. Les vêtements liturgiques confectionnés de tels tissus (dont on fait mention dans les inventaires des cathédrales occidentales)<sup>13</sup> ont été décorés, les uns de la scène de la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, la Vierge et l'Enfant, etc., d'autres d'anges et de séraphins<sup>14</sup>. Nous pouvons donc dénicher peu à peu les prototypes des tissus produits sur le territoire de l'Empire ottoman aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dans des centres qui n'ont pas été encore établis avec précision.

Les soieries à sujets religieux d'époque post-byzantine répandues dans les pays roumains et dans les Balkans ont attiré tout d'abord l'attention du chercheur anglais R. M. Reifstahl<sup>15</sup>. Le regretté savant D. Talbot Rice en a signalé dans une étude plus large d'il y a vingt ans la présence de quelques fragments dans les collections de la Grande-Bretagne<sup>16</sup>. Des pièces entières, des vêtements sacerdotaux ou des fragments semblables se trouvent dans les collections de la Grèce<sup>17</sup>, au monastère de Sainte-

<sup>12</sup> Donald King, *Some Unrecognised Venetian Woven Fabrics*, « Victoria and Albert Museum Yearbook », London, 1969, p. 53-63.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 55-60. Un fragment illustrant la Naissance de Jésus-Christ est conservé dans le trésor de la cathédrale de Warburg ; il porte une inscription demi-coupée en latin, fig. 1. Des inventaires des cathédrales de Durham et de Saint-Paul de Londres, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, mentionnent des vêtements tissés d'or, décorés d'anges et de séraphins. A Vienne, dans le Musée de l'Habillement on conserve un fragment décoré de la scène de l'Adoration des Mages ; dans le Musée des Tissus de Lyon, sur un autre fragment, est représentée la Vierge portant Jésus-Christ Enfant. En 1352, l'église Saint-Georges de Le Puy possédait trois vêtements de Venise décorés de portraits de la Vierge et de la Vierge portant l'Enfant. D'autres exemples se trouvent dans les musées des Arts décoratifs de Leipzig et de Berlin-Ouest.

<sup>14</sup> Le trésor papal de Peruggia possédait un vêtement d'origine vénitienne décoré d'anges et de la figure de la Vierge.

<sup>15</sup> R. M. Reifstahl, *Greek Orthodox vestments and ecclesiastical fabrics*, « Art Bulletin », XIV, 1932, p. 359.

<sup>16</sup> David Talbot Rice, *Post-Byzantine figured silks*, « Annual of the British School at Athens », XLVI, 1951, p. 177-181, pl. 20-22.

<sup>17</sup> G. A. Sotiriou, « Η συλλογή της Χριστιανικής 'Αρχαιολογικής 'Εταιρείας και η συμβολή της προς καταρτισμόν του Βυζαντινού Μουσείου, « Δελτίον της Χριστιανικής 'Αρχαιολογικής 'Εταιρείας », 1924, I, p. 74-87, fig. 5 — deux épitrichiles décorées de croix inscrites dans des cercles ; la composition est tout à fait similaire d'un tissu de Putna ; *idem* *Guide du Musée Byzantin d'Athènes*, Athènes, 1939, D. T. Rice, *op. cit.*, p. 178-180.

Ecathérine du Mont Sinaï<sup>18</sup>, à Venise<sup>19</sup>, dans la collection de la fondation Abbege de Riggisberg près de Berne, en Suisse<sup>20</sup> et dans les collections des Etats-Unis<sup>21</sup>.

Excepté les velours de Venise et de Florence de l'époque d'Etienne le Grand et les soieries ottomanes que nous avons signalés dans d'autres études<sup>22</sup>, les remarquables trésors des monastères de Putna, de Sucevița et de Secu disposent de vêtements liturgiques et de voiles d'iconostase en tissus d'époque byzantine tardive, respectant encore l'ancienne tradition. Le trésor de la fondation du prince Etienne le Grand de Putna (1466) conserve un félon du monastère de Solca<sup>23</sup>, d'où il a été apporté vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la sécularisation des biens monastiques par l'administration autrichienne. Le félon porte sur l'encolure une inscription en vieux slave, qui mentionne le nom du prince moldave Etienne Tomșa et la date 1614. Il est décoré de médaillons ellipsoïdaux dans lesquels se trouve inscrite la figure de Jésus-Christ, présenté en buste frontal, les bras élevés. Il est vêtu d'un sakkos, l'omophorion croisé sur sa poitrine et mitre sur tête. C'est le costume et l'attitude classiques de Jésus-Christ comme « Megas Archiereus »<sup>24</sup>. A droite et à gauche de sa tête on peut lire les initiales de Jésus-Christ  $\text{IC XC}$  en caractères grecs. Entre les médaillons, des croix encadrées par les initiales  $\text{IC}$ .  $\text{XC}$ .  $\text{N}$ .  $\text{K}$ . Le fond du tissu est bleu cobalt, le dessin est souligné par des fils d'or et de soie blanche et noire. Une doublure de toile de lin bleu, mentionnée dans un inventaire des biens du monastère, datant de l'année 1783 sous le nom de « bogaseu albastru » est prolongée à la partie inférieure par une bordure d'atlas mordoré, appelé dans le même inventaire « atlas naramgiu ». Un fragment tout à fait semblable au point de vue composition se trouve dans la collection du Musée d'Art de Bucarest.

Explorant les inventaires des biens monastiques de Putna (1783- et de Solca (1772) nous avons trouvé, énumérés sous la mention de « vêtements anciens », d'autres tissus de la même catégorie, qui ont appartenu auparavant au monastère de Solca<sup>25</sup>, fondé par Etienne Tomșa en 1612. Il s'agit de sept félons décorés de l'image de Jésus-Christ. Dans le texte

<sup>18</sup> Madame Maria Théocharis, spécialiste dans les textiles byzantines, a eu la gentillesse de me signaler la présence d'un omophorion décoré du buste de Jésus-Christ comme Grand Archevêque, et de m'en donner une photographie.

<sup>19</sup> Dans le Musée des icônes de l'église Saint-Georges des Grecs de Venise est exposé un vêtement liturgique, présenté par D. T. Rice, *op. cit.*, p. 178, pl. 20.

<sup>20</sup> Grâce à la gentillesse de Madame M. Fleury-Lemberg qui m'a signalé le fragment dans les collections de la Fondation Abbege de Riggisberg, près de Berne en Suisse, à l'occasion de ma visite du musée en 1968, j'ai reçu aussi la photo de la pièce.

<sup>21</sup> Wiebel Coulin Adèle, *Two Thousand Years of Textiles*, New-York, 1952, le catalogue d'une exposition des textiles, cat. 204, pl. 136, un fragment représentant Jésus-Christ Grand Archevêque, provenant de la collection de l'Institut d'Art de Chicago, n° 16378, considéré comme provenant d'Arménie.

<sup>22</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului*, les chapitres sur les tissus occidentaux et orientaux avec toute la bibliographie.

<sup>23</sup> O. Tafrafi, *Le trésor byzantin et roumain de Putna*, Paris, 1925, p. 69, pl. LX. L'auteur a daté la pièce au X<sup>e</sup> siècle, sans aucune argumentation; D. T. Rice, *op. cit.*, p. 179; *Cultura bizantină*, cat. 90, p. 128.

<sup>24</sup> Sur l'omophorion de Sinaï on peut lire l'inscription grecque précisant cette attribution.

<sup>25</sup> Ms. roum. Bibl. Putna, Inv. 7.



roumain, ce genre de tissu est désigné par le mot d'origine slave « zlotoglav ». Dans le même inventaire sont encore énumérées d'autres pièces comme des « épitrachiles en atlas rouge avec des fleurs tissées d'or et les initiales de Jésus-Christ », un voile d'autel « d'atlas rouge avec des fleurs et croix tissées de fil d'or et les mots Jésus-Christ », un voile de lutrin et un oraire décorés de la même manière et un voile tissé d'or figurant l'Annonciation. Excepté le félon décrit ci-dessus, à Putna est conservé un fragment de voile qui appartenait peut-être à l'ancien voile d'autel de Solca, aujourd'hui dans un mauvais état, dont le coloris est fanné<sup>26</sup>. Des croix pattées, inscrites dans des médaillons ellipsoïdaux entourés de rubans entrelacés et les initiales de Jésus-Christ en caractères grecs constituent le décor. Dans les espaces existant entre les médaillons il y a d'autres croix dont les bras sont réunis par des tulipes et des rinceaux. Les contours des motifs en soie verte et jaune se détachent sur le fond rouge-violet. Ce tissu ressemble beaucoup au fragment publié par Talbot Rice<sup>27</sup>. Dans le trésor du monastère de Sucevița, fondé vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par la famille Movilă, on peut admirer aussi d'autres tissus de la même catégorie, appartenant de par leurs inscriptions au règne du prince Etienne Tomșa (1611—1615, 1621—1623). La pièce la plus importante est un rideau de grandes dimensions, utilisé peut-être comme teinture pour les portes dites impériales de l'autel<sup>28</sup>. Le décor s'inscrit au type de Putna, avec le portrait de Jésus-Christ; seulement le coloris est différent: le fond est rouge, les contours du dessin — bleu lavande, crème et or. Les initiales sont brun foncé. Dans la même collection se trouve un félon refait au XVIII<sup>e</sup> siècle en réutilisant des fragments plus anciens, parmi lesquels il y a un tissu décoré des portraits des Trois Hiérarques<sup>29</sup>. Les figures de saint Jean Chrysostôme, saint Jean le Théologien et saint Basile le Grand sont disposées en trois rangs. Les saints sont représentés en vêtements sacerdotaux, debout, chacun dans une arcade trilobée en accolade, de type oriental. Au coin, entre le cadre de chaque composition et l'arcature de la niche, deux petites fleurs de poirier de style ottoman. A gauche et à droite de chaque saint — l'inscription en langue grecque désignant leur nom. Le coloris conserve encore la nuance origininaire, pleine d'éclat. Les figures se détachent sur un fond rouge framboise, broché d'or, les contours sont bien marqués en soie noire.

Sous l'aspect technique, toutes ces soieries sont apparentées aux tissus produits à Brousse aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, désignés sous le nom turc de « kambâ »<sup>30</sup>. Leur coloris ressemble à celui-même des soieries utilisées pour les vêtements princiers dans le milieu des cours de Bucarest, Tirgovîște, Iași, Suceava, etc. que nous avons présentées ailleurs<sup>31</sup>. Il

<sup>26</sup> Inv. n° 589 a), dimensions : 64,8 cm de largeur ; 43 cm de hauteur ; de trois côtés on a rajouté des bordures de velours vert.

<sup>27</sup> Rice, *op. cit.*, pl. 21 c.

<sup>28</sup> Inv. n° 274/1863 (360) ; dimensions : 135 cm de hauteur ; 127 cm de largeur ; largeur du tissu 64,8 cm y compris la lisière.

<sup>29</sup> Inv. n° 349/2, dimensions du fragment : 34 cm de hauteur ; 66 cm de largeur.

<sup>30</sup> En ce qui concerne les précisions techniques, grâce à la bienveillance du Prof. Gabriel Vial du Centre International d'Études de Textiles Anciennes de Lyon, nous aurons toutes ces dates dans une étude qui va paraître dans le Bulletin de CIETA.

<sup>31</sup> Corina Nicolescu, *Quelques tissus orientaux dans les collections roumaines*, Bulletin de CIETA, n° 29, 1969, Janvier, p. 27—75, figs 1—19.

faut souligner, comme une particularité, la présence parmi les motifs figuratifs d'ordre symbolique, des motifs floraux orientaux, propres à l'art ottoman<sup>32</sup>. La tulipe, l'églantine ou la fleur de poirier y sont présentes comme éléments secondaires qui remplissent les espaces vides d'entre les médaillons. La plupart de ces tissus représentent un mélange d'anciens éléments byzantins et de motifs orientaux, plus récents.

La croix pattée, originaire de la première époque de l'art byzantin, n'est pas représentée ailleurs à cette époque tardive. C'est bien clair que le décor de ces tissus est inspiré par des prototypes plus anciens, au moins des XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, que nous ne connaissons pas encore. Des motifs tout à fait proches se rencontrent sur les vêtements sacerdotaux et les nappes d'autel représentés dans les peintures murales des églises serbes (Studentitza)<sup>33</sup>. Plus tard, dans la peinture du monastère de Sucevița, au nord de la Moldavie, datant de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les archevêques participant aux synodes œcuméniques sont revêtus de sakkos décorés de croix en médaillons<sup>34</sup>. Dans le naos du même monastère est figuré le portrait de Gheorghe Movilă, l'un des fondateurs de Sucevița et archevêque de Suceava<sup>35</sup>. Il porte un sakkos, confectionné d'un tissu du même groupe que nous avons présenté ci-dessus. En faisant des recherches comparatives sur les étoffes utilisées pour les vêtements princiers dès le XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>, nous avons constaté que les peintres ont introduit dans la représentation des vêtements, même religieux, avec une certaine précision, des détails de velours italiens ou de soieries orientales selon les différentes époques. De cette façon nous en avons obtenu un nouveau élément sûr de datation. Un autre élément de datation qui situe ces textiles vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et vers le début du siècle suivant est le décor floral propre à l'art ottoman surtout à cette époque. Il est à souligner aussi que tous les exemples présentés ci-dessus portent des inscriptions grecques. C'est un indice assez vague sur leur provenance d'un atelier grec. Dans l'article cité de David Talbot Rice, l'auteur a signalé l'existence de tissus semblables comme technique et conception artistique, portant des inscriptions en langue géorgienne<sup>37</sup>. Nous pouvons donc conclure que ces tissus ont été exécutés sur commande pour les différents pays chrétiens qui se trouvaient sous la domination ottomane. Nous sommes encore dans le domaine des hypothèses en ce qui concerne leur provenance d'un atelier grec de Chios ou d'un autre centre. On peut réfléchir aussi sur la possibilité de leur exécution dans un atelier de Constantinople, dirigé directement

<sup>32</sup> Celal Esad Arseven, *Les arts décoratifs turcs*, Istanbul, 1954, le chapitre sur les motifs floraux dans l'art turc et ottoman, p. 57—72, figs 212—221.

<sup>33</sup> I. D. Ștefănescu, *L'illustration des liturgies dans l'art byzantin et l'art oriental*, Bruxelles, 1936, pl. LXIX, pl. LXXIX.

<sup>34</sup> I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, pl. LXXXI, fig. 2 album.

<sup>35</sup> I. D. Ștefănescu, *Études d'iconographie et d'histoire. Portraits inconnus de Georges Moghilă, métropolitain de Moldavie et Pierre Moghilă, métropolitain de Kiev*, RIR, 1934, IV, fasc. 1—4, 1935, p. 5—6, pl. 1.

<sup>36</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului*, passim. Les étoffes de provenance italienne apparaissent dans la peinture murale d'Arbore, de l'église Saint-Georges de Suceava, etc., au XVI<sup>e</sup> siècle, dans la représentation des vêtements des saints. Au XVII<sup>e</sup> siècle, à Sucevița, Hurezi, etc. les archevêques portent souvent des sakkos de tissus orientaux, persans ou de Brousse.

<sup>37</sup> Rice, *op. cit.*, p. 179—180, pl. 22.

par la Patriarchie œcuménique. Des recherches nouvelles en établiront peut-être la provenance et les maîtres.

Rattachant les tissus conservés dans les collections roumaines à d'autres, répandus dans différents monastères et musées du monde, on peut suggérer quelques conclusions concernant l'art post-byzantin dans le Sud-Est européen. *Premièrement*, il s'agit de la survivance, jusqu'au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une ancienne conception décorative de l'art byzantin, reflétée pour la première fois dans les tissus utilisés pour les vêtements d'apparat des empereurs. *Deuxièmement*, on constate la large diffusion de ces tissus chez tous les peuples chrétiens de l'Empire ottoman, en Grèce, Géorgie et Arménie, Serbie, Moldavie, etc. Leur étude nous aide par ailleurs à mieux comprendre la technique, la conception décorative et le style d'un certain groupe des soieries byzantines anciennes, dont ces tissus sont les héritiers.

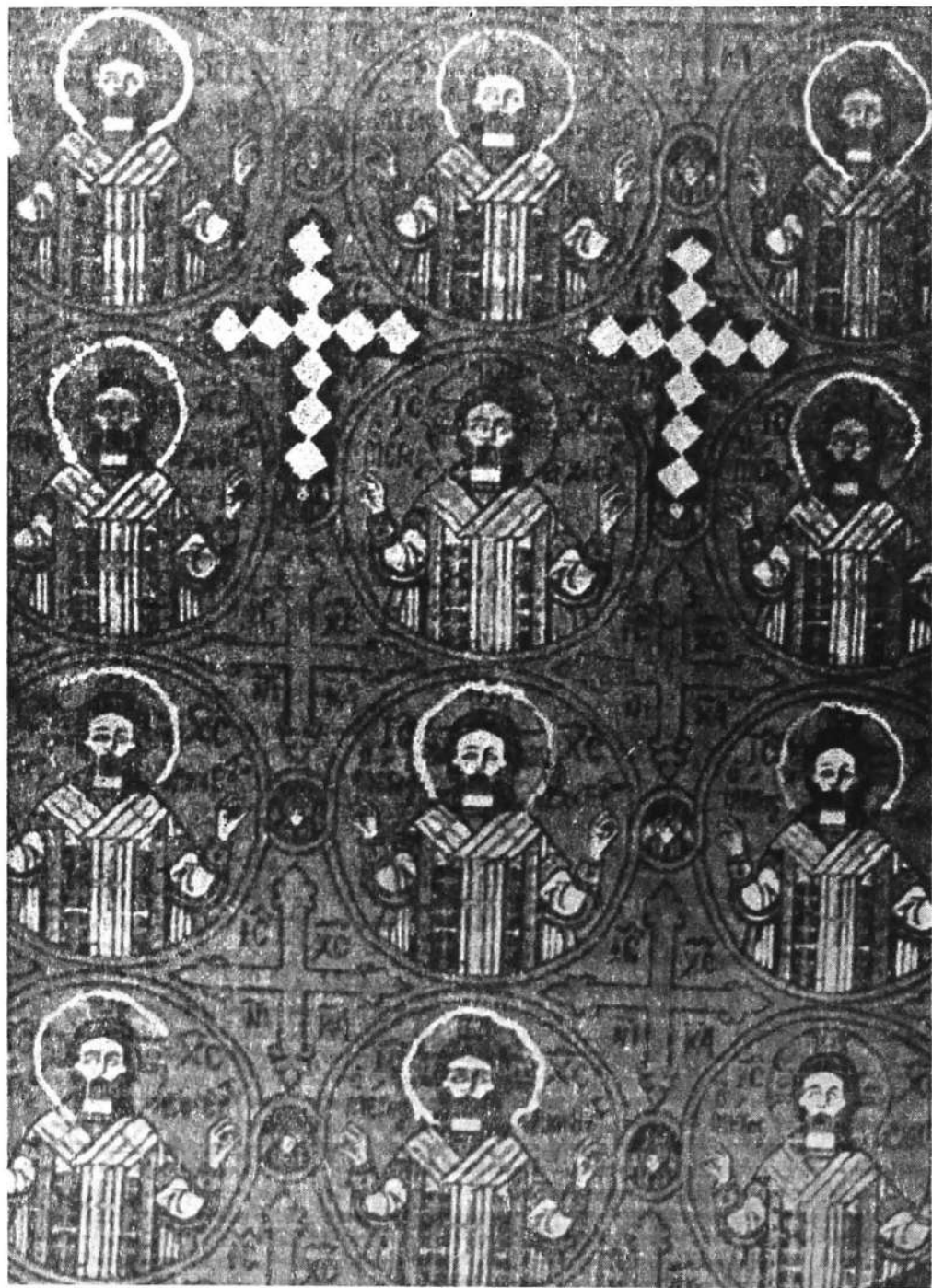


Fig. 1. — Détail d'un omophorion conservé dans le trésor du monastère de Sainte-Ecathérine du Mont Sinai (photo Maria Théocharis).



Fig. 2. — Fragment d'un tissu décoré par le portrait de Jésus-Christ — Grand Archevêque, Fondation Abbeg de Riggisberg, Suisse (Photo de la Fondation Abbeg).

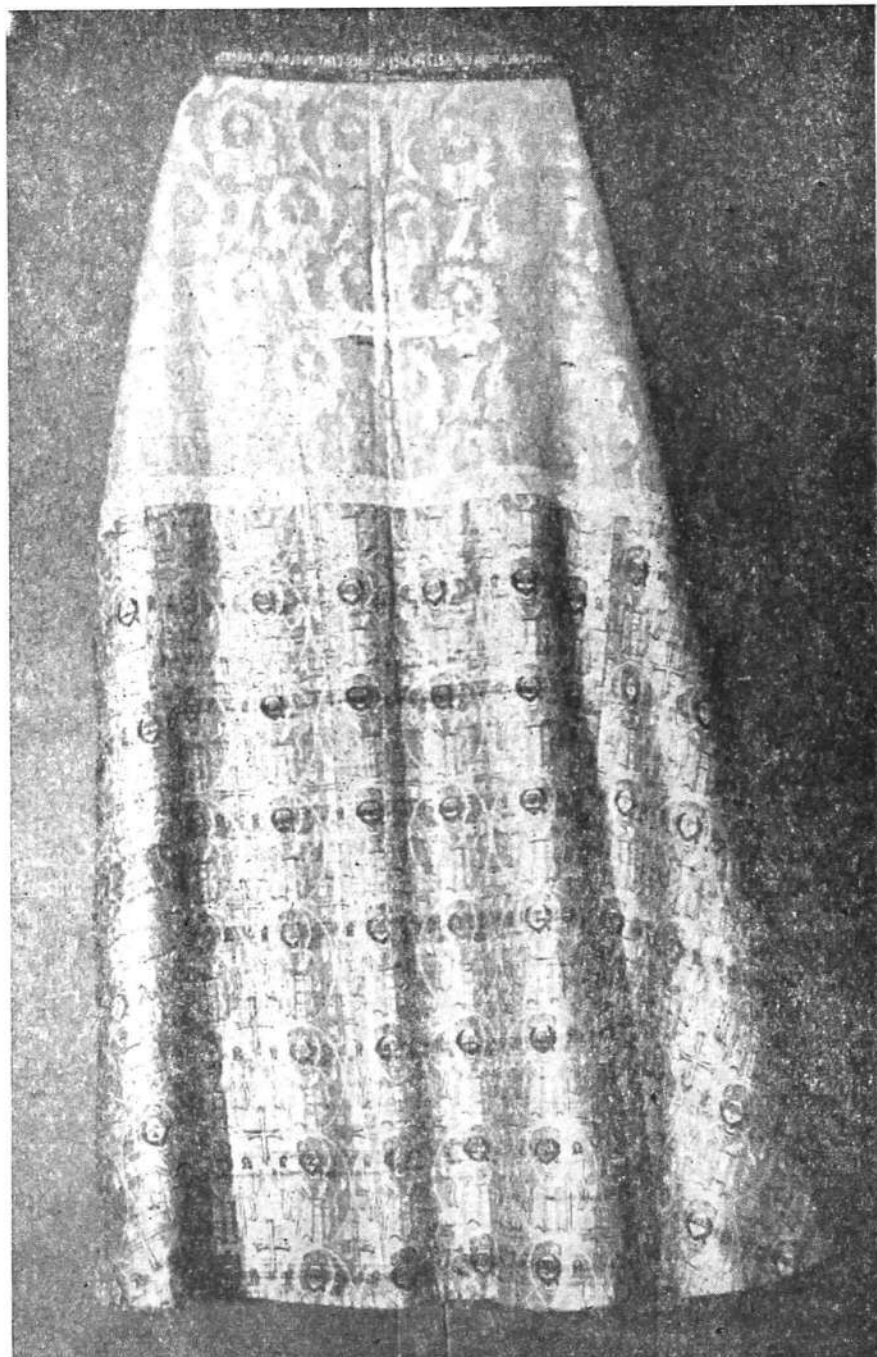


Fig. 3. — Le félon du monastère de Solca (département de Suceava), 1614 (Trésor du monastère de Putna, photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).





Fig. 4. — Détail du félon de Solca. Le portrait de Jésus-Christ. (Trésor du monastère de Putna, photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).

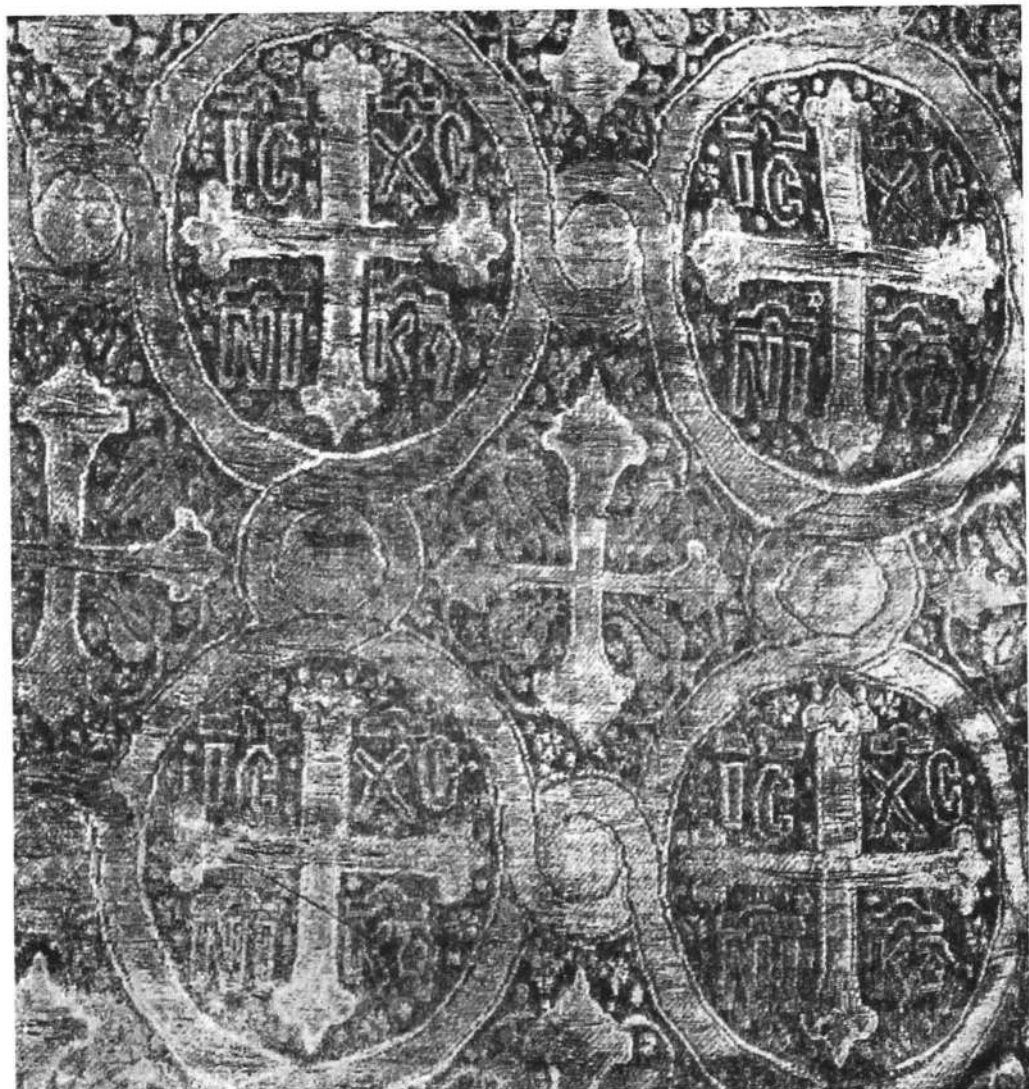


Fig. 5. — Fragment d'un voile d'autel de Solca (Trésor du monastère de Putna, photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).



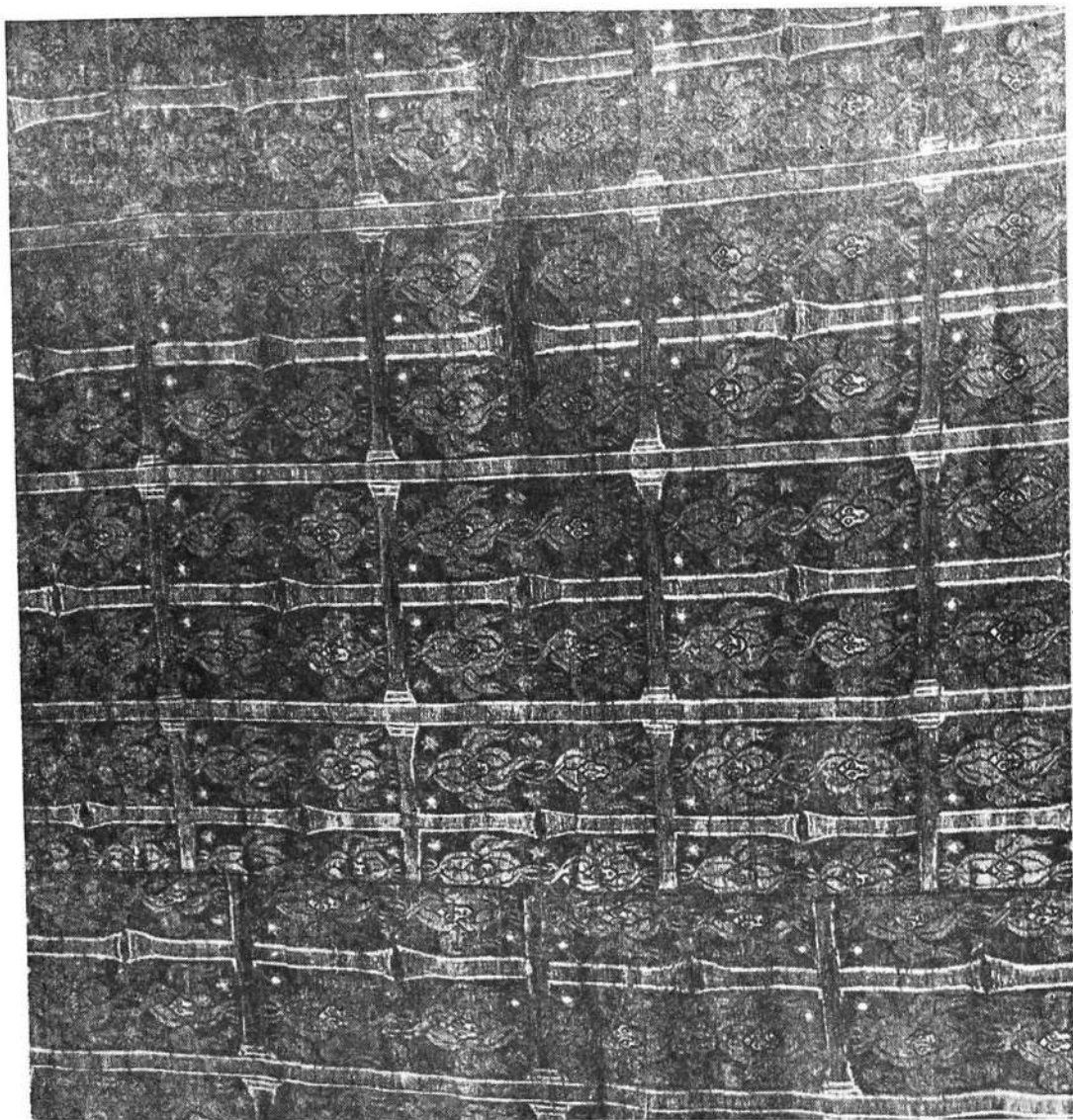


Fig. 8. — Détail d'un félon du monastère de Secu (département de Neamț), (photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).



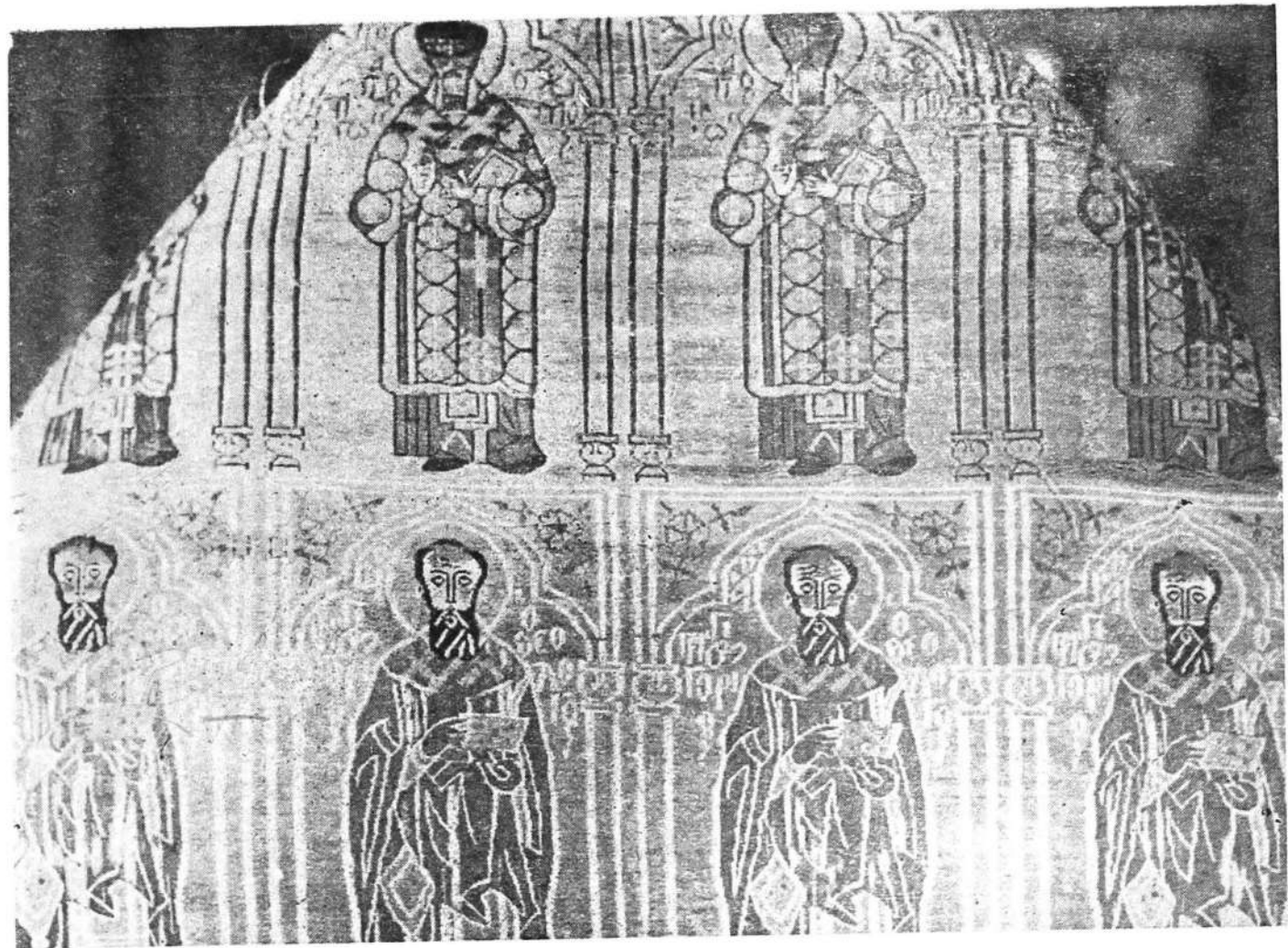


Fig. 6. — Fragment d'un tissu réutilisé dans un félon du trésor de Sucevița (département de Suceava), (photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).



Fig. 7. — Détail. Le portrait de Saint Grégoire le Théologien (photo du Musée d'Art de Bucarest, I. Ghidali).

# SPREAD OF BYZANTINE TRADITIONS IN MEDIAEVAL ARCHITECTURE OF ROMANIAN MASONRY CHURCHES IN TRANSYLVANIA\*

EUGENIA GRECEANU

For a long time, studies on Mediaeval architecture have consisted in the investigation of the most important buildings, chosen among the various artistic currents, analysed from an aesthetical standpoint or from that of the development degree of the constructive technique and integrated in the conventional concept of styles. In the last decades, however, researches have covered both national and local schools, showing at the same time an increasing interest for the intermediate stages which have prepared the emergence of the most representative creations. These researches have revealed the frequency of such phenomena as traditionalism, anticipation, return to older formulas or independent parallelisms, which break the moulds of style notions and may be explained only by the historical background in which they were created.

Thus, some researchers<sup>1</sup> have reached the conclusion that, especially with the Mediaeval churches, both aesthetic value and technical achievement are only secondary effects of a selection imposed by the ideological content, which had to be expressed through the architectural form and which was requested by the employer (urban or rural communities, feudal lord, monastic order, a.s.o.). Such consideration of the Mediaeval architecture is confirmed by the spread of Byzantine and post-Byzantine forms in Transylvania, a historical Romanian country where the Mediaeval architecture of the cohabiting nationalities was permanently oriented toward Western culture.

The situation of Romania at the meeting line between the area of Byzantine culture (Russia, Bulgaria, Serbia) and the area of western culture (Hungaria, Czechoslovakia, Poland) is reflected in its Mediaeval architecture, with slight variations determined by the history of each province.

The foundation of the feudal states — Wallachia and Moldavia — in the 14th century (1330 and 1359, respectively) and their political orientation towards an alliance with the South-Danubian states — in view of resisting to both the Ottoman danger and the Hungarian tendency of expansion — led to the strengthening of the ancient relations with the Byzantine church, even if — in the beginning — concessions were made to Catholic propaganda. As a result, during the 14th and early 15th centuries, church architecture in Moldavia and Wallachia presents some sporadic examples of Romanesque and Gothic interpretations, which gradually

---

\* Measurements and photos are made by the author.

<sup>1</sup> Günter Bandmann, *Mittelalterliche Architektur als Bedeutungsträger*, Berlin, 1951; Hans Sedlmayr, *Epochen und Werke*, Wien, vol. I, 1959, vol. II, 1960.

disappear with the assertion of the national schools of Byzantine tradition in both countries.

Owing to the situation of Wallachia within the Byzantine cultural area and to its close relations with the states in this zone, before and even after their incorporation in the Ottoman empire, the Wallachian school of architecture showed strongly attached throughout its evolution to the classical Byzantine types, with marked preference for the Serbian triconch structure. These types were creatively interpreted and enriched, until the early nineties.

The more intensive relations of Moldavia with Poland — under the Jagello dynasty — and Hungary, during the 14th—16th centuries, induced a freer utilisation of the Byzantine vocabulary of form and structure, with specific planimetric and structural innovations, combined with a large receptivity for the Gothic sculptural decoration, and occasionally for its vaulting forms. This receptivity was to be expressed later on by the adoption of some Renaissance sculptural elements, Baroque roofs and — about the end of the 18th century — by the superposing of the classicist architectural decorations on structures of ancient Byzantine tradition.

Therefore, in the Romanian feudal states, we witness a constant evolution of the architectural schools of Byzantine tradition, which — more or less — also assimilate some western influences, especially in decoration. Conversely, the architecture of the Romanian masonry churches in Transylvania starts from western patterns and evolves — under the pressure of peculiar historical conditions — towards the adoption of Byzantine traditions, in the specific Moldavian and Wallachian forms, up to their wide spread and assimilation in the rural architecture of the 18th and even 19th centuries. It should be noted that the affiliation of the early stages to the western cultural area regards only the entirely preserved churches, which are not older than the 12th—13th centuries. Considering that the first political organizations in Transylvania and Banat had — during the 9th and 10th centuries — multiple relations with the Byzantine empire<sup>2</sup>, it seems reasonable to expect that future archaeological excavations should discover the remains of some churches of Byzantine influence, dating back to the period prior to the Hungarian conquest<sup>3</sup>. This assumption is also supported by the fact that the Romanians had adopted the Slavonic liturgy before the above mentioned conquest<sup>4</sup>.

This study deals with the spread of Byzantine forms in the Romanian church architecture, within the boundaries of the Voivodship — later Principality — of Transylvania, during the 14th—18th centuries<sup>5</sup>. Al-

<sup>2</sup> Ștefan Pascu, *Voievodatul Transilvaniei* (The Voivodship of Transylvania). Cluj, 1971, pp. 57, 64—65, 69—74, 78—81; Corina Nicolescu, *Considérations sur l'ancienneté des monuments roumains de Transylvanie*, RRIH, N, 1962, 2, pp. 411—426.

<sup>3</sup> Eugenia Greceanu, *Observații asupra arhitecturii bisericilor românești de zid din Transilvania — secolele XIII—XVII* — (Observations on the architecture of the Romanian masonry churches in Transylvania — XIII—XVII centuries), communication at the annual scientific session of the Historical and Art Monuments Directorate, January 23—25, 1973.

<sup>4</sup> Ștefan Meșes, *Istoria bisericii românești din Transilvania* (History of the Romanian church in Transylvania), vol. I, Sibiu, 1935, pp. 28—33; *Istoria României* (History of Romania), vol. II, București, 1962, p. 181, 183; Ștefan Pascu, *op. cit.*, pp. 72—73.

<sup>5</sup> *Atlas istoric* (Historical atlas), București, 1971, plates 49a and 68.

though this principality has also temporarily ruled over the Banat, the Crishana and the Maramureş, these countries are not included in the study, because of their different historical conditions — especially those of the Banat — and considering that, in Crishana and Maramureş, the flourishing of wood churches interrupted the development of the old Romanian masonry architecture, recorded in the documents and brought to light by archaeological excavations made during the last decade<sup>6</sup>.

Unlike Moldavia and Wallachia, where the evolution of the first autochthonous political structures resulted in the formation of independent, centralized states, in Transylvania and Banat, which were conquered by Hungary (10th—12th centuries<sup>7</sup>), this process was interrupted by the Hungarian rule, also supported by the immigration of Hungarians, Szeklers and German settlers. However, the original political structures of the Romanians represented so strong a feature in the social life of Transylvania, that they not only held on long after feudalization, but also determined the preservation of the “lands” autonomy under the form of districts, imprinted their character on the administrative organization of the Szekler and Saxon *sedes* (seats) and finally led to the permanent struggle for autonomy in the Transylvanian voivodship then principality. The very fact that the Hungarian kingdom acknowledged the title of “voivode” for the political chief of Transylvania, represented a victory of the local institutions<sup>8</sup>.

This is the historical background on which the oldest, wholly preserved, Romanian masonry churches have been erected in Transylvania. Moreover, these are the most ancient masonry churches all over Romania. Until recently, their dating from the 12th—13th centuries was based on stylistic characteristics, or on *ante quem* terms supplied by documents. In 1975, researches carried out at the Streisingeorgiu church, in the Haţeg land, brought to light a painted votive inscription in Slavonic<sup>9</sup>, which indicates the *Knez* Balea as founder and the painting date 1313—1314. This inscription and the contemporaneous painting belong to a second plaster layer with frescoes, *applied on a first decorative mural painting*, fact which — corroborated with the archaeological inventory (coins, adornments, etc.) — can shift back the construction date of the church to the end of the 12th century<sup>10</sup>.

The inscription of Streisingeorgiu supports the theory (not refuted so far) whereby until the 15th century the Romanian masonry churches were erected only by Romanian chieftains — called *Knezes*, *jupani* and

<sup>6</sup> Radu Popa, *Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea* (The Maramureş Land in the XIV th century), Bucureşti, 1970.

<sup>7</sup> Kurt Horedt, *Etapele de pătrundere a feudalismului maghiar în Transilvania* (Penetration stages of the Magyar feudalism in Transylvania), in “Contribuţii la istoria Transilvaniei. Sec. IV—XIII”, Bucureşti, 1958, pp. 109—131.

<sup>8</sup> *Istoria României*, vol. II, p. 36; Ştefan Pascu, *op. cit.*, pp. 78—80.

<sup>9</sup> DIR, *Introducere* (Documents concerning the history of Romania. Introduction), vol. I, Bucureşti, 1956, p. 105 and 319—320; *Istoria României*, vol. II, p. 178, 180—181, 664, 684.

<sup>10</sup> Radu Popa, *Streisingeorgiu. Ein Zeugnis rumänischer Geschichte des 11—14. Jahrhunderts im süden Transsilvaniens*, “Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne”. Nouvelle série, N.X, 1976, pp. 37—61. The widely spread custom of periodical renewing of painted decoration is confirmed at Streisingeorgiu by a third fresco layer, made in 1409 together with some structural modifications, due to the bounty of *jupan* Cindreş and his wife Nistora — and by a last general repainting in 1743.



*voivodes*, who were assimilated to the minor nobility of the Hungarian kingdom, by grants of estates — declared *terra deserta* — which belonged to the communities these leaders issued from. This policy of assimilation had been enforced after the great Tartar-Mongolian invasion of 1241 and it culminated in the 15th century, owing to the Turkish peril, which called for a mass participation of the Romanians against the Ottoman invasion<sup>11</sup>. That the Romanian local nobility lived within the sphere of influence of the Hungarian kingdom and particularly that it held (with the exception of a few families) a low rank in the feudal hierarchy, can account for the general features of the above mentioned masonry churches, namely :

— Reflection of Romanesque and Gothic influences, brought in Transylvania by the German settlers or spread through the agency of the Hungarian rulers.

— Interpretation of these influences into plans of a simple form, with preference for single naves individualized by the form of the apse, by the varied disposition of the belfry (existing in most of the cases) and by vaulting or moulding details.

As a rule, the affiliation to the Eastern church was expressed by the use of an iconography of Byzantine tradition, as well as by inscriptions either Slavonic, or Romanian with Cyrillic letters.

To illustrate these *Knezial* foundations, we give the following examples :

#### A. Churches of Romanesque pattern<sup>12</sup>

— The Sintămăria Orlea (Fig. 1 a) and Strei (Fig. 1 d) churches, with projecting belfry and rectangular chancel covered by a quadripartite ribbed vault of Romanesque type<sup>13</sup>. Both are dated to the 13th century<sup>14</sup>.

— The church in Riul de Mori — Suseni (Fig. 1 c), founded by the *Knezes* Cinde. Its Romanesque pattern is emphasized by the fortified tower erected on the rectangular chancel, a disposition extant in Transylvania only in the Romanesque architecture<sup>15</sup>. The existence of this tower

<sup>11</sup> Ștefan Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara* (The part played by the Transylvanian *knezes* in the fight of Iancu de Hunedoara against the Turks), SCI, XVIII, 1957, 1—4, pp. 25—67.

<sup>12</sup> We use the term *pattern* instead of *style* because it is very difficult to set precise stylistic limits in Transylvania, where the western and eastern influences were transmitted with delay, filtered in successive stages by regional schools and adapted to the specific needs — not only of each nationality, but also of the main territorial groupings of the respective nationality.

<sup>13</sup> Franz Hart, *Kunst und Technik der Wölbung*, München, 1965, pp. 19—20.

<sup>14</sup> The Sintămăria Orlea church, belonging now to the Calvinist cult, was formerly Orthodox. This fact is proved by its iconographical characteristics and Cyrillic inscriptions. Since this church — of definite Romanesque pattern — had a catholic priest in 1315, it was dated to the end of the XIII th century (about 1270). The Strei church is also dated to the XIII th century, owing to its stylistic characteristics. See : Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române* (History of the feudal art in the Romanian countries), vol. I, București, 1959, pp. 9—11 and 77 ; *Istoria artelor plastice în România* (History of the fine arts in Romania), vol. I, București, 1968, p. 128 ; Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii în România* (History of architecture in Romania), vol. I, București, 1963, pp. 90—100 ; Geza Entz, *Die Baukunst Transsylvaniens im 11—13. Jahrhundert*, in "Acta historiae artium Academiae scientiarum Hungaricae", XIV, 1968, 3—4, Budapest, first part, p. 22.

<sup>15</sup> Defence towers raised on the chancel are met in the XIII th century at the Ocna Sibiului calvinist church (see Virgil Vătășianu, *op. cit.*, p. 24 and 27) and within the first fortification stage of the Saxon Romanesque church in Cismădie.



restricts the dating to the period in which the Romanian *Knezes* had the liberty to build such defence works, i.e. from the last decades of the 13th century up to the first two decades of the following century<sup>16</sup> —, namely the period of feudal anarchy caused by the extinction of the Arpadian dynasty.

— The Streisingeorgiu church (Fig. 1 b), whose ancienty was mentioned above, still preserves a single 12th—13th century vault, namely

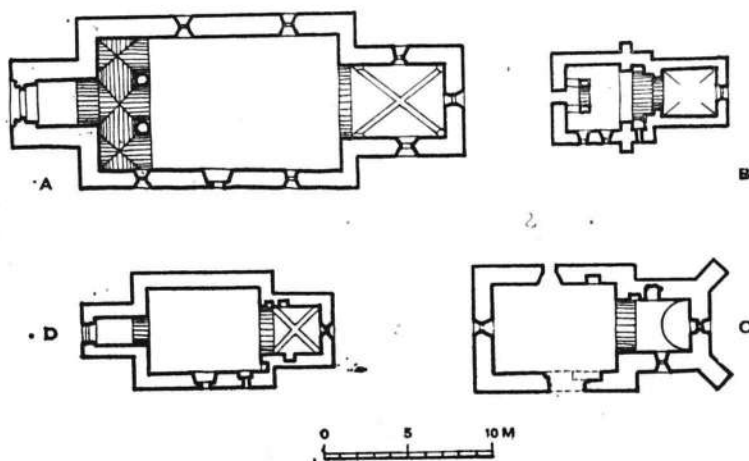


Fig. 1. — Romanesque churches with rectangular chancel. A. — Sântămăria Orlea. B. — Streisingeorgiu. C. — Riul de Mori — Suseni. D. — Strei.

a stone-stilted groined vault over the chancel, of specific Romanesque type. The barrel vault over the nave and the present aspect of the belfry, incorporated in the nave, are due to the transformations carried out in 1408—1409<sup>17</sup>.

— The Nueșoara church (Fig. 2 a) which initially had a stone roof, laid directly on the vaults made of the same material.

An exception in this group of single-nave churches are the two Romanesque churches of central type, also erected by the *Knezes*, namely :

— The Densuș church (Fig. 3), which was considered for a long time to be the most ancient church preserved all over the country<sup>18</sup>. Its initial building stage, including the central tower, the square nave and the semi-circular apse, belong to a very rare type of the Romanesque architecture, whose structure corresponds to that of the Zábोři nad Lábeň church in Bohemia, erected about 1150. A quite unique feature of this church is the utilisation in construction of old Roman remains (Fig. 3) such as funeral monuments, columns and sculptures taken from the ruins of the neighbouring former capital of Roman Dacia, Sarmizegethusa.

<sup>16</sup> Radu Popa, *Cetățile din Țara Hațegului* (Strongholds in the Hațeg Land), BMI, XLI, 1972, 3, p. 64 and note 75.

<sup>17</sup> Grigore Ionescu, *op. cit.*, pp. 100—104.

<sup>18</sup> V. Vătășianu, *Vechile biserici de piatră românești din județul Hunedoara* (Old Romanian stone churches in the Hunedoara district), in "Anuarul Comisiunii monumentelor istorice — Secția pentru Transilvania — pe 1929", Cluj, 1930, p. 188 ; Grigore Ionescu, *op. cit.*, pp. 64—66 ; Geza Entz, *op. cit.*, p. 42.

— The Gurasada church (Fig. 2 b) is single of its kind in the whole area of the European central type chapels<sup>19</sup>, owing to the flanking chambers forming a rectangle<sup>20</sup>.

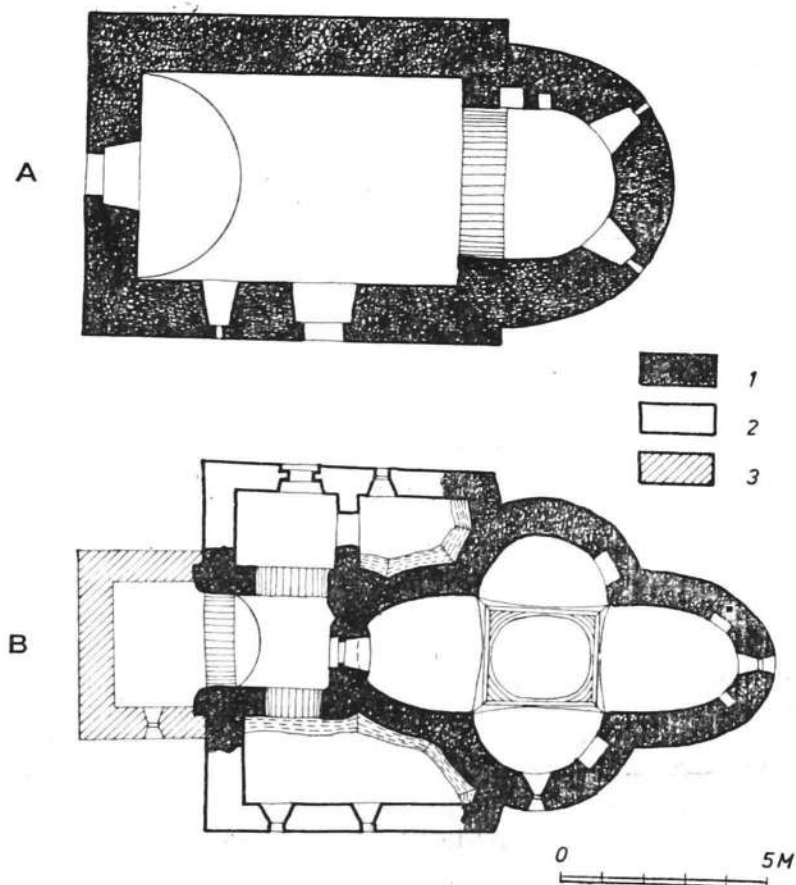


Fig. 2. — Churches of Romanesque pattern. A. — Nucșoara. B. — Gurasada. 1. XIIIth century masonry. 2. Later walls on XIIIth century foundations. 3. Belfry built in 1820.

### B. Churches of Gothic pattern

— Single-nave churches with a 4-sided polygonal chancel, forming a central angle on the eastern side. Among these, we mention that of Cinciș

<sup>19</sup> Anežka Merhautova-Livorova, *Einfache mitteleuropäische Rundkirchen (Ihr Ursprung, Zweck und ihre Bedeutung)*, Prague, 1970.

<sup>20</sup> Preliminary archaeological researches have shown that the quadriconch, the porch and the flanking chambers have separate foundations — see Radu Popa, Ion Chicideanu, Alexandru Nemoianu, *Șantierul arheologic Gurasada, jud. Hunedoara. Raport de cercetări pentru campania 1977* (The Gurasada archaeological site, Hunedoara district. Research report for the 1977 campaign), communication presented at the XIIIth annual report session concerning archaeological researches in 1977 — March 1978. The integration of these three parts into a Romanesque structure, probably towards 1292, when documents mention a Romanian community in Gurasada, is demonstrated by the structural unity of the stone vaults, identically executed in a very unusual technique (with unhewn, irregular extradoses), without traces of later embeddings.

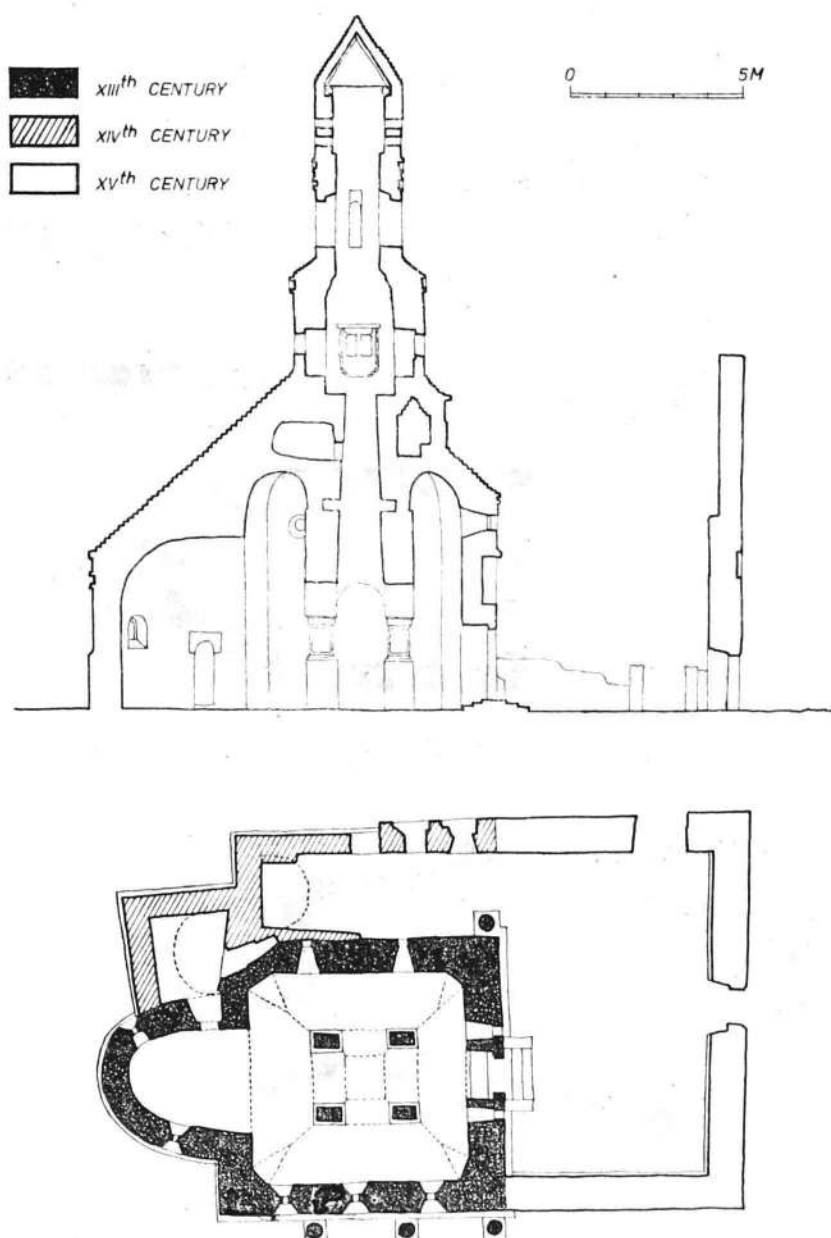


Fig. 3. — The Densuș church. Plan and section.

(Fig. 4 b) — no longer existing —, erected by the Cinciș *knezes* after they had been rewarded with privileges and estates for deeds of bravery in the Varna battle (1444) against the Turks<sup>21</sup> —, and that of Birsău (fig. 4 a), whose chancel stone vaults lost their ribs during later transformations. The erection of the Birsău church was probably supported by Iancu de Hunedoara, since he and his brother John had been granted the Birsău estate in 1440, as a reward for their deeds of valour in the fights against the

<sup>21</sup> Ștefan Pascu, *op. cit.*, p. 51 and 60; the decorative, false stucco ribs were applied on the penetration vault of the nave in the XVI<sup>th</sup> century.

Turks<sup>22</sup>. This type of church, encountered in the 15th—16th centuries, represents a simplified interpretation of the chapel erected in 1453 by king Mathias Corvin within the Hunedoara castle<sup>23</sup>.

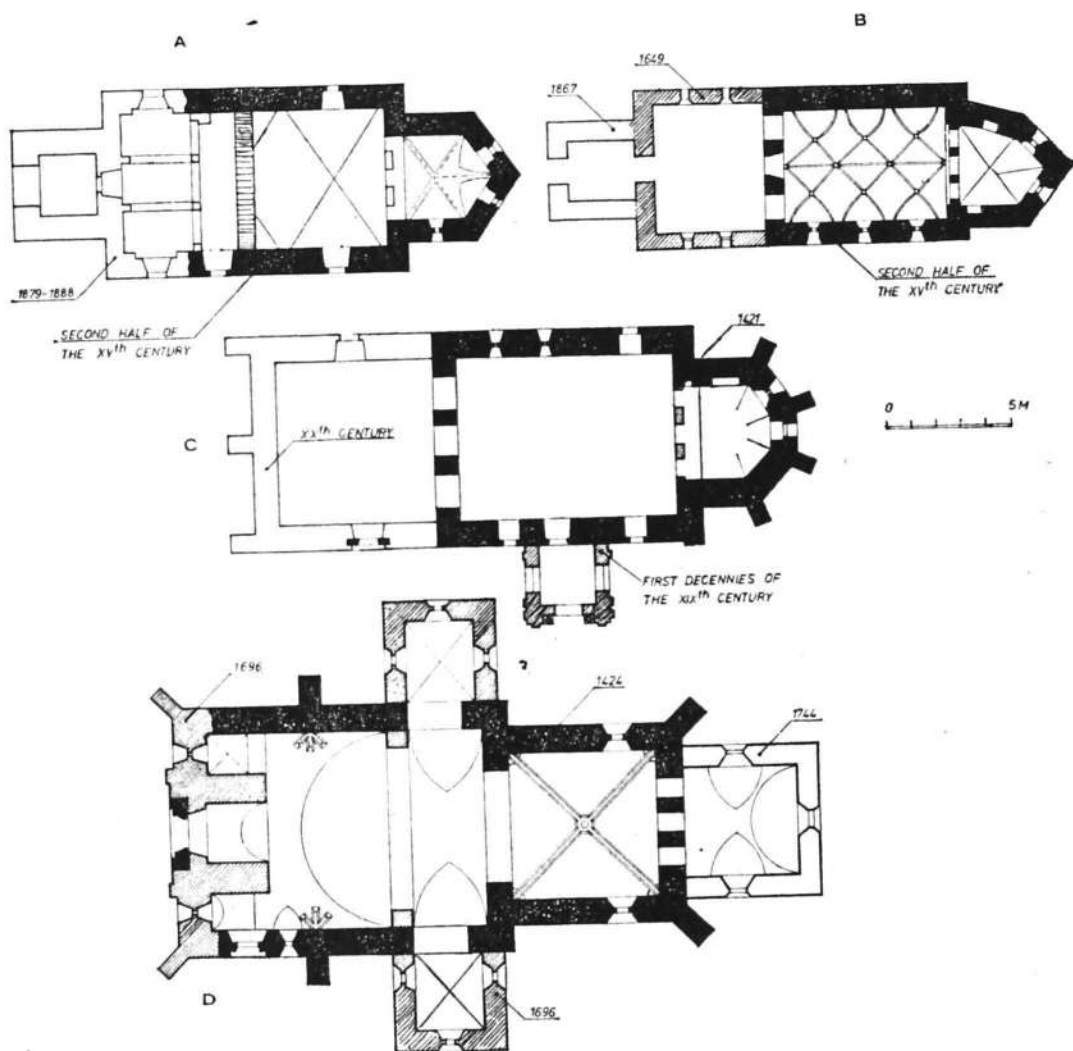


Fig. 4. — Churches of Gothic pattern. A. — Birsău. B. — Cinciș. C. — Lupșa. D. — Zlatna.

— The Lupșa church (Fig. 4 c), with single nave and polygonal apse, erected in 1421 by the local nobleman Stănișlav Hgavoru<sup>24</sup>.

— The Gothic church in Zlatna (Fig. 4 d), with single nave and rectangular chancel, both covered by ribbed vaults. The church was

<sup>22</sup> Ștefan Pascu, *op. cit.*, p. 42.

<sup>23</sup> V. Vătășianu, *Istoria artelor feudale în țările române*, pp. 271—272.

<sup>24</sup> Eugenia Greceanu, *Influența gotică în arhitectura bisericilor românești de zid din Transilvania* (The Gothic influence in the architecture of the Romanian masonry churches in Transylvania), SCIA, series "Artă plastică", XVIII, 1971, 1, p. 53.

erected in 1424 by the same Stănilav Hgavoru, founder of the Lupșa church<sup>25</sup>.

The importance of local, minor nobility foundations decreased as the Turks established their domination in Hungary (the Mohács battle, 1526) and when the autonomous Transylvanian principality was established in 1541, under Turkish suzerainty. The living conditions of the Romanians (already excluded from the political life in 1437<sup>26</sup>) under the Hungarian feudal rule were gradually aggravated by the abolishment of their customary law (*jus Wallachicum, lex Olachorum*) in 1517<sup>27</sup>, as a penalty for their participation in the peasant war led by Gheorghe Doja in 1514, by their being barred from all educational forms or guilds, and little by little by their expelling from the fortified precincts of towns<sup>28</sup>. Moreover the religious persecutions exerted by the Catholic Clergy ever since the 13th century were followed — after 1545 — by pressure on the people to convert them to Protestantism, — all these persecutions aiming at the denationalisation of the Romanians<sup>29</sup>.

The maintenance of the specific ethnic character greatly supported by the Orthodox confession, was mainly due to the aid granted to the Romanian population in Transylvania by the feudal states of Moldavia and Wallachia. This policy of relief began in the late 14th century and was intensified throughout the following centuries by constant relations with the voivodes and princes of Transylvania, by aids granted — often unofficially — to the population and by the erection of Orthodox churches or by endowing the existent ones with mass-books and sacerdotal attires.

<sup>25</sup> V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 256; Grigore Ionescu, *op. cit.*, pp. 179–180; E. Greceanu, Ioana Cristache-Panait, *Contribuții la datarea etapelor de construcție ale bisericii ortodoxe Adormirea Maicii Domnului din Zlatna* (Contributions to the dating of the building stages of the Virgin's Dormition Orthodox church in Zlatna), in "Monumente istorice. Studii și lucrări de restaurare", vol. 2, București, 1967, pp. 165–169.

<sup>26</sup> After the Bobilna uprising, in 1437–1438, to which the Romanian and Hungarian peasants had participated in great number, the Magyar nobility, as well as the leading strata of the Saxons and Szeklers, consolidated their power by concluding, at Căpîlna (16 September 1438), the so-called *Unio trium nationum*. Excluded from the Union — and consequently from the political life of the country —, the Romanians, who formed the majority of the population, were treated like a tolerated people.

<sup>27</sup> Ștefan Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, pp. 262–263.

<sup>28</sup> In the first stages of the urban Mediaeval life in Transylvania, the Romanians lived together with the Saxons, inside the defence precincts of the towns. This fact is confirmed for the Mediaș city by the 1498 document, through which king Vladislav II ordered all the inhabitants — including the Romanians and Serbians — "who live in this town of mine, in its middle", to help to the raising of the defence walls. The process of removing the Romanians from inside the town walls of Mediaș seems to be completed in 1621, when the internal legislation states that the *intra muros* area belongs only to the Saxons, to whom it is forbidden to sell their houses or courtyards to people of other nationalities — see Eugenia Greceanu, *Monumente medievale din Mediaș* (Mediaeval monuments in Mediaș), București, 1968, p. 8, 15, 19, 26. The Romanians were removed outside the Bistrița town walls in 1713, when the town-council gave them a 15-days respite to move outside the walls. At the end of this respite (June 1, 1713), "all the houses which would still exist, shall be burnt to ashes, according to the ancient custom followed formerly" — see V. Meruțiu, *Județele din Ardeal și din Maramureș pînă în Banat. Evoluția teritorială* (Transylvanian and Maramureș districts up to Banat. Territorial evolution), Cluj, 1929, p. 69, note 1.

<sup>29</sup> Nicolae Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor* (History of the Romanian church and of the Romanians' religious life), vol. I, 2nd edition, București, 1929; Ștefan Meteș, *Istoria bisericii românești din Transilvania*, vol. I.

It should be noted that during the 14th—15th centuries (a time when the Hungarian kingdom showed a minimum of tolerance for the old rights and customs of the Romanians), the churches built in Transylvania by Wallachian and Moldavian princes were not necessarily a transplantation of traditional Byzantine forms, which were at that time in full process of adaptation to the respective national schools, but could be erected by local craftsmen, with the financial support of the princes. Some significant such examples are: the Gothic-type churches erected at Rîșnov (Fig. 5)

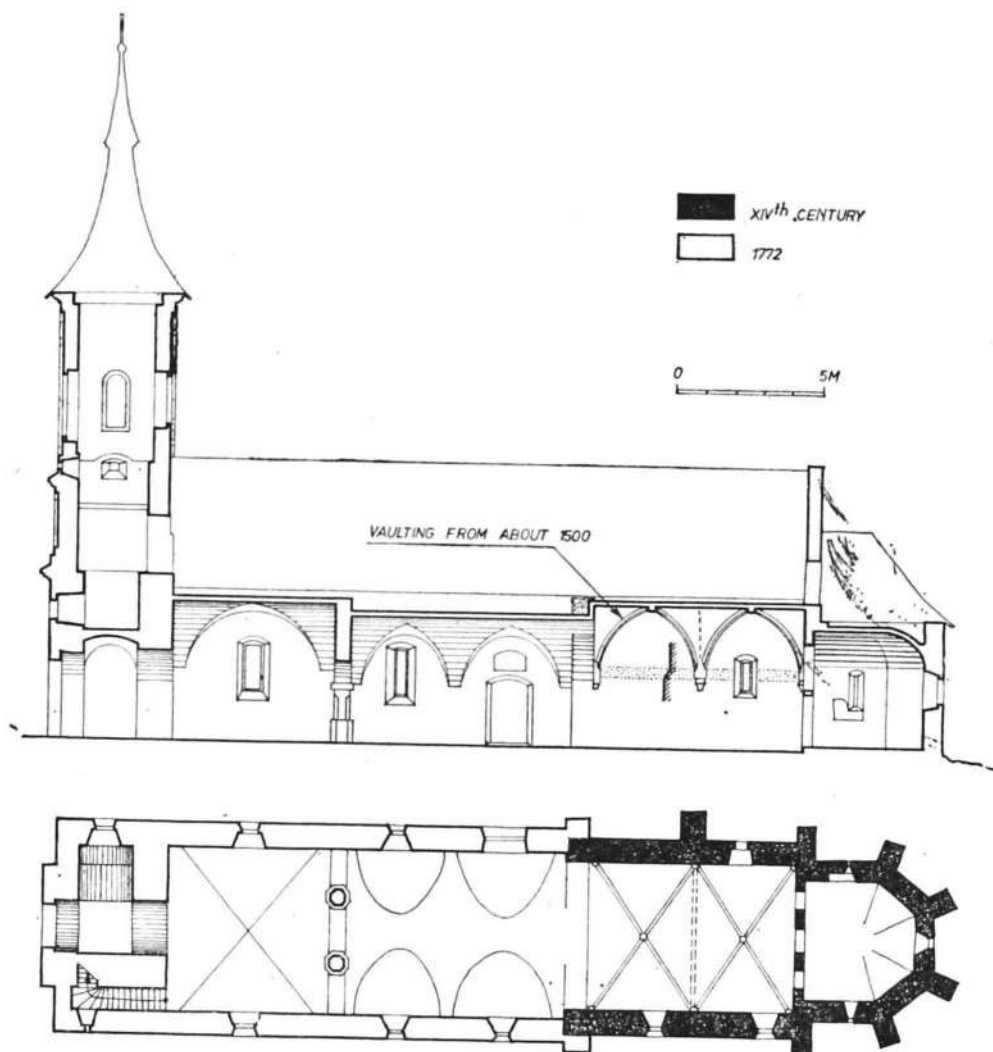


Fig. 5. — *St. Nicholas church in Rîșnov. Plan and section.*

as a donation — according to the tradition — of Mircea the Elder (1386—1418)<sup>30</sup>, — and in the Romanian quarter called Șchei, in Brașov (Fig. 6), as a “donation and bounty of the faithful princes of Moldavia and Walla-

<sup>30</sup> *Die Dörfer des Burzenlandes*, Brașov, 1929, pp. 17—18; Virgil Vătășianu, *op. cit.*, p. 257; Ștefan Mețeș, *op. cit.*, p. 46.

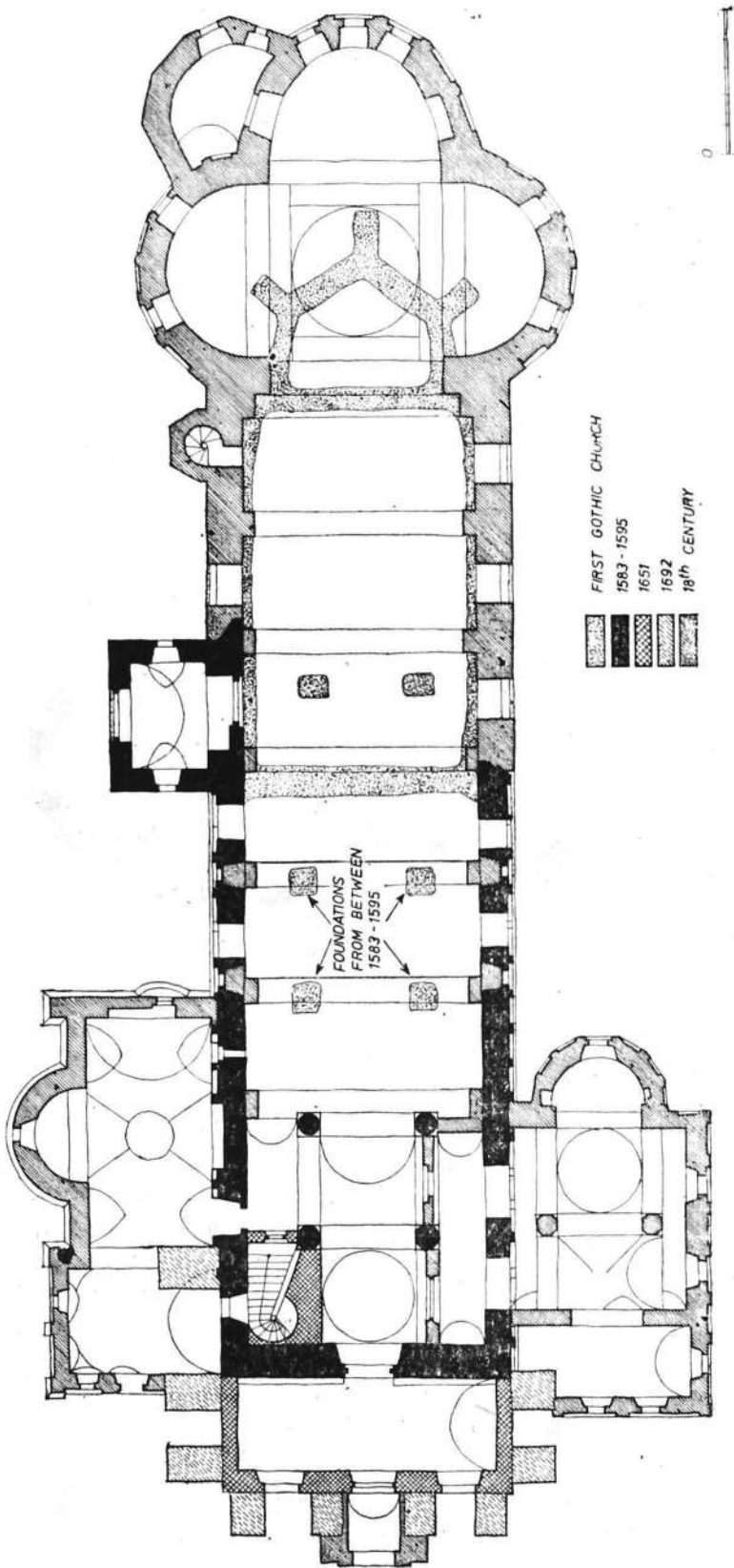


Fig. 6. — *St. Nicholas church in Șcheii Brașovului. Plan.*

chia", according to the votive tablet of 1598<sup>31</sup>; the Gothic churches founded — according to the tradition — by Stephen the Great (1457—1504)<sup>32</sup> at Feleac (Fig. 7 a) and at Vad (Fig. 7 b), the latter with the necessary planimetric modifications required by the Orthodox rite; the apse of the St. Nicholas church chapel in Zărnești (Fig. 7 c), of Romanesque tradition,

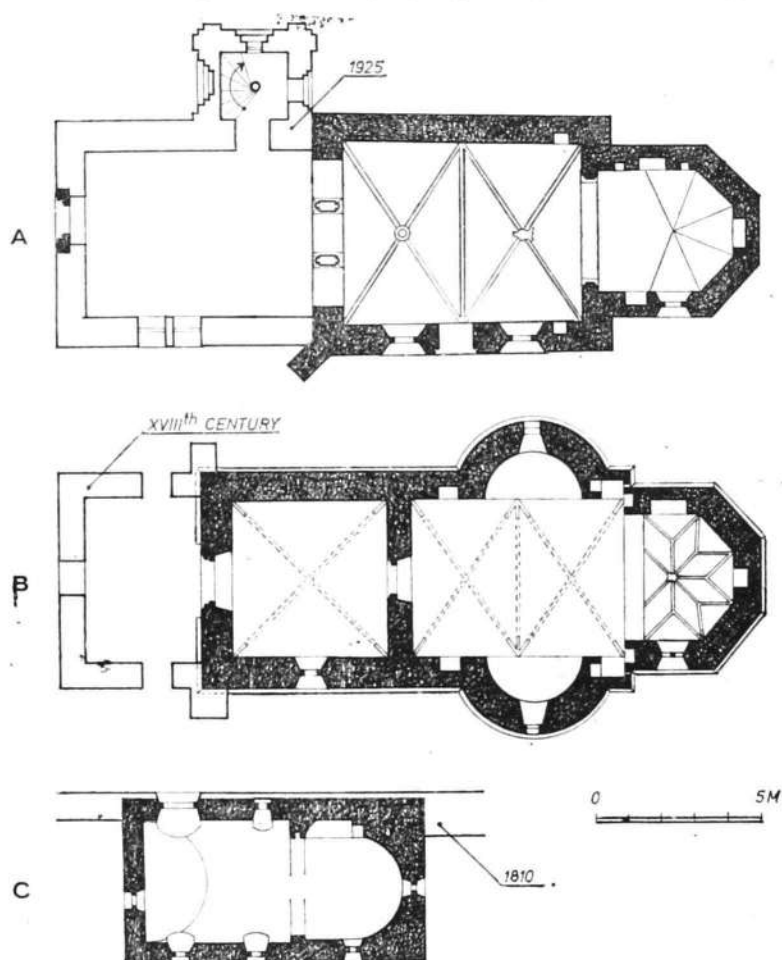


Fig. 7. — Moldavian and Wallachian princely foundations of local pattern in Transylvania. A. — Feleac. B. — Vad. C. — Zărnești.

semicircular on the inside and square finished on the outside, built according to the tradition by the grace of Neagoe Basarab (1512—1521)<sup>33</sup>.

At the beginning of the 16th century, when the political and religious persecutions of the Romanians became more violent, all the henceforth

<sup>31</sup> Translation of the Slavonic inscription on the votive tablet, according to Sterie Stinghie, *Istoria bisericii Șcheilor Brașovului (Manuscris de la Radu Tempé)* (History of the Șchei church in Brașov. Manuscript of Radu Tempea), Brașov, 1899, p. 215.

<sup>32</sup> Marius Porumb, *Bisericile din Vad și Feleac* (The churches at Vad and Feleac), București, 1968.

<sup>33</sup> Mircea Păcurariu, *Legăturile bisericii ortodoxe din Transilvania cu Țara Românească și Moldova în secolele XVI—XVIII*, (Relations between the Transylvanian Orthodox church, Wallachia and Moldavia, during the 16th—18th centuries), MA, XIII, 1968, 1—3, p. 139.



Wallachian and Moldavian foundations in Transylvania had mainly a Byzantine character, with forms specific to the architecture of these countries, — a character which thus became a *conscious* means of conveying political and ideological significances. An early manifestation of this new line might be the monastery church of Prislop (Fig. 8) with its Serbian

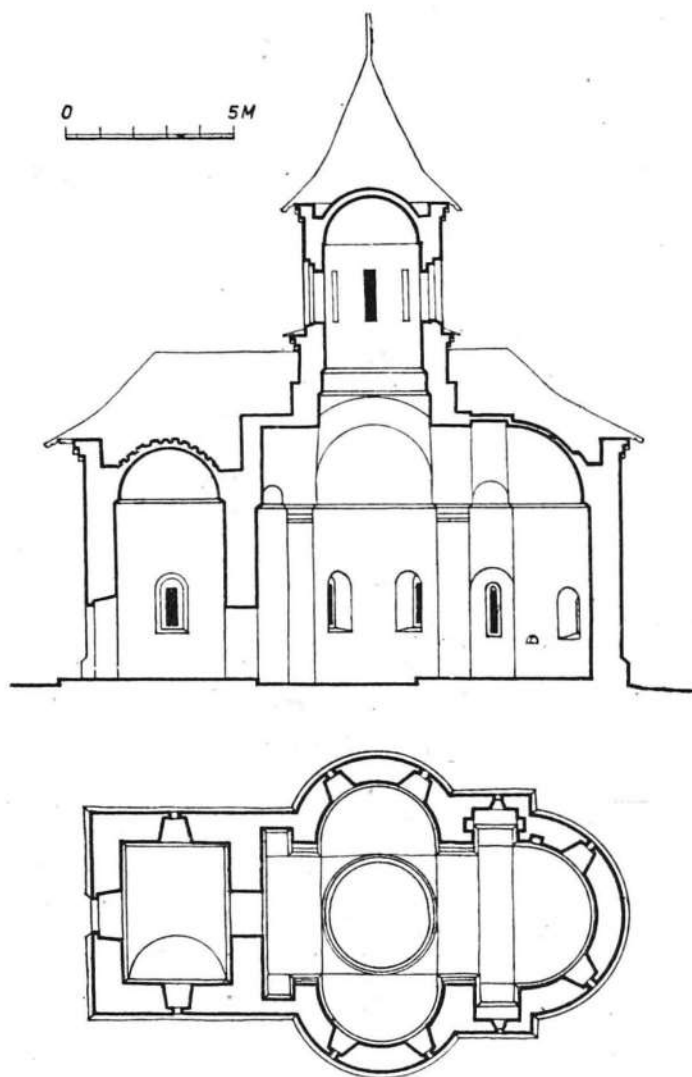


Fig. 8. — *The monastery church of Prislop. Plan and section.*

triconch type, provided future archaeological researches will confirm its erection — according to the tradition — before 1404, by the monk Nicodim, the organizer of the monastic life in Wallachia. However, its repairing or reconstruction in 1546 is due to princess Zamfira, daughter of the Wallachian voivode Moise (1529—1530) <sup>34</sup>.

<sup>34</sup> *Ibidem*, pp. 139—140.

Byzantine structures and decorations can be found in the church of the former bishopric of Geoagiu de Sus (Fig. 9), already existing in 1557 and erected — according to the tradition — by the Wallachian prince Radu de la Afumați (1525—1529)<sup>35</sup>. The stately exonarthex directly joined to the Gothic Orthodox church of Șchei in Brașov (Fig. 6), by the bounty of Petru Cercel, prince of Wallachia (1583—1585), and Aron the Tyrant, prince of Moldavia (1592 — 1595)<sup>36</sup>, is of particular

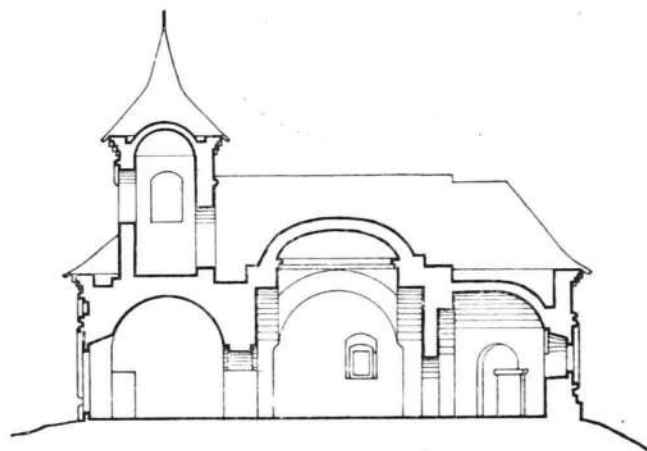
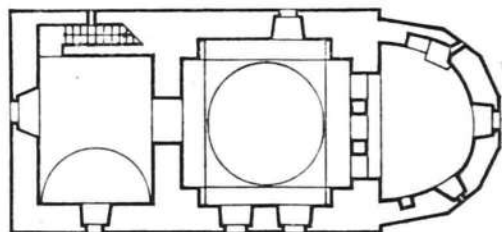


Fig. 9. — The church of the former bishopric of Geoagiu de Sus. Plan and section.



interest, owing to the transplantation of the mature forms of Wallachian architecture. The façades, decorated with double arcatures, toothed string course and cornice with dentwise laid bricks, were painted in imitation of the Byzantine facing of stone and brick (Fig. 10). The influence of the Transylvanian environment in this addition of the late sixteens

<sup>35</sup> E. Greceanu and Ioana Cristache-Panait, *Alte biserici ortodoxe române din raionul Alba Iulia* (Other Romanian Orthodox churches in the Alba Iulia district), MA, XI, 1966, 11—12, pp. 723—725.

<sup>36</sup> E. Greceanu, *Pătrunderea influențelor de tradiție bizantină în arhitectura bisericilor românești de zid din Transilvania — până la sfârșitul veacului al XVII-lea* — (Penetration of Byzantine-tradition influences in the architecture of Romanian masonry churches in Transylvania — until the end of the 17th century —), SCIA, series "Artă plastică", XIX, 1972, 2, pp. 207—213. The dating of the exonarthex has been confirmed by the 1975 archaeological excavations — see Luminița Munteanu and Mariana Beldie, *Cercetările arheologice de la biserica Sf. Nicolae din Șcheii Brașovului — Campania 1975* (Archaeological researches at St. Nicholas church in Șcheii Brașovului — The 1975 campaign), communication presented at the annual scientific session of the Directorate of the National Cultural Patrimony, on May 16, 1975.

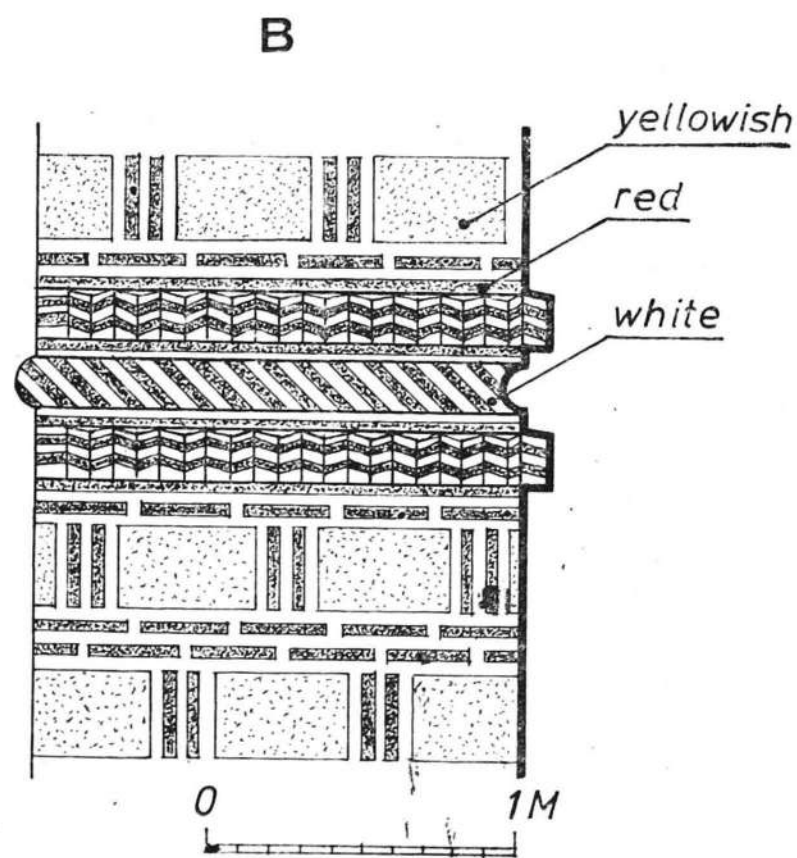
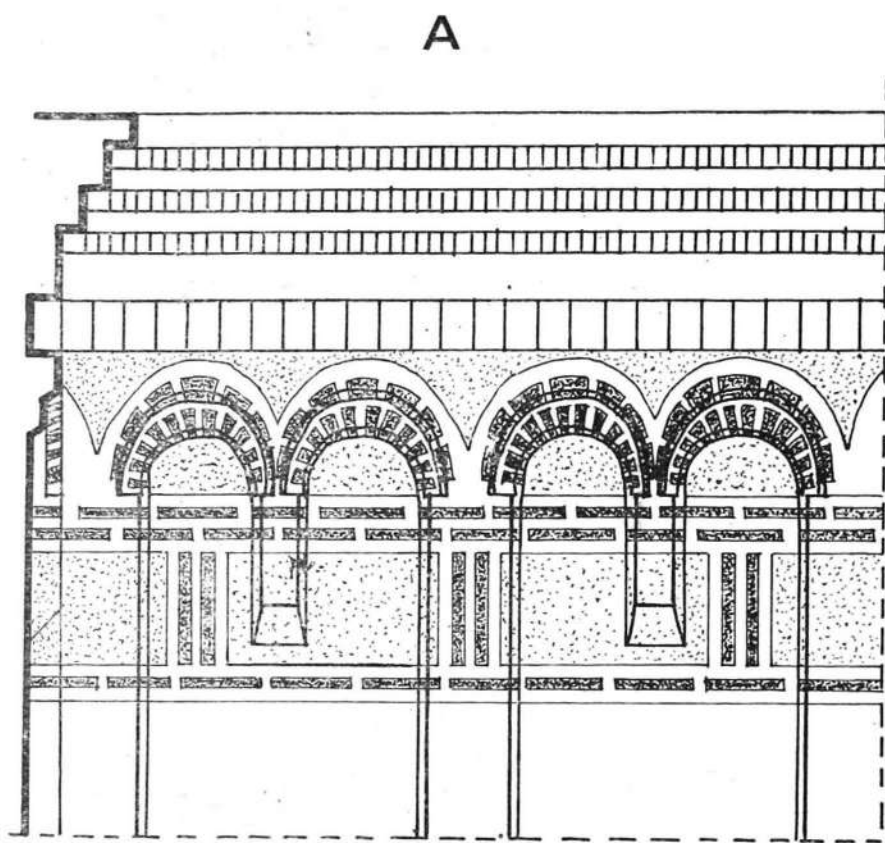


Fig. 10.—*St. Nicholas church in Șcheii Brașovului. Outer painting decoration of the exonarthex built between 1583 and 1595.*

can be seen in the layout of the belfry above the first bay (covered by a pendentive-supported cupola) in the central nave — and even in the Romanesque pattern of the double arcatures, covering the whole height of the façades, between cornice and base (Fig. 31).

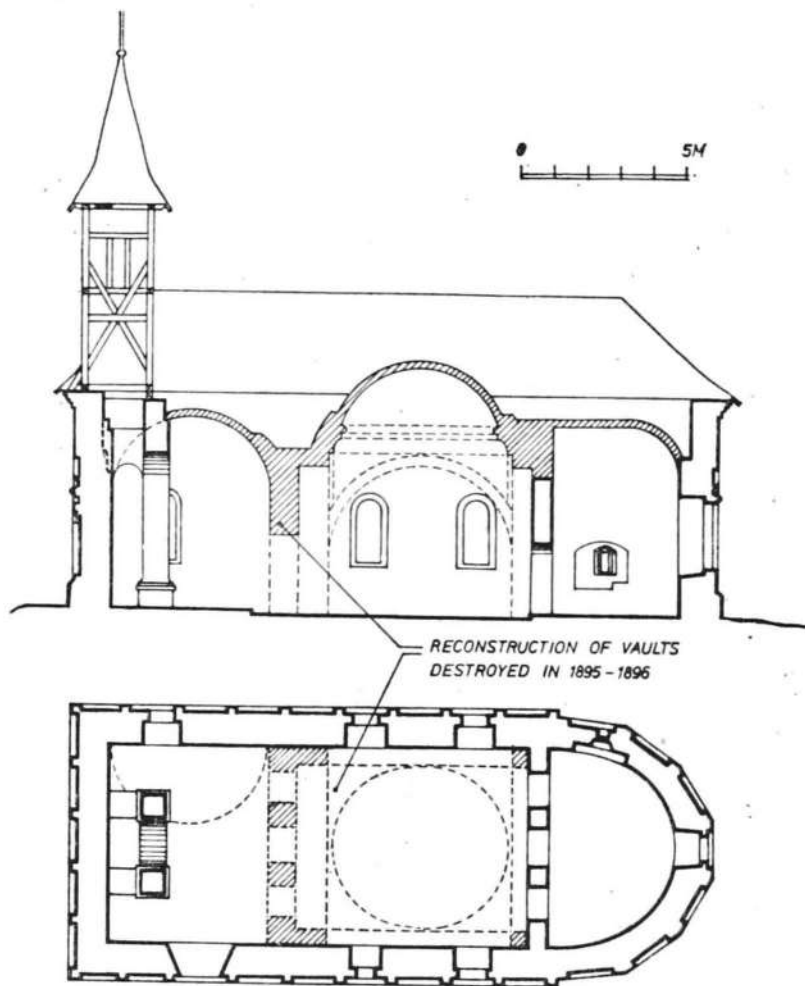


Fig. 11. — St. Archangels church in Ocna Sibiului. Plan and section.

St. Archangels church in Ocna Sibiului, built — according to the tradition — by Michael the Brave (1593—1601) and repaired by Constantin Brîncoveanu (1688—1714), presents the Wallachian formula of the partitioned single nave and a belfry of local tradition, incorporated in the nave (Fig. 11). At present, this tower does not exceed the height of the cornice, the top part being already demolished in the time of Constantin Brîncoveanu<sup>37</sup>.

The metropolitan church at Alba Iulia, the main Transylvanian foundation of Michael the Brave — the first outstanding Romanian ruler to achieve the political union of the three sister Romanian countries — was

<sup>37</sup> E. Greceanu, *op. cit.*, pp. 214—215.

demolished in the 18th century, but the study of an old plan of the former citadel proves that it belonged to the inscribed Greek cross type, or to the triconch one (the metropolitan church being erected close to an older masonry church) <sup>38</sup>.

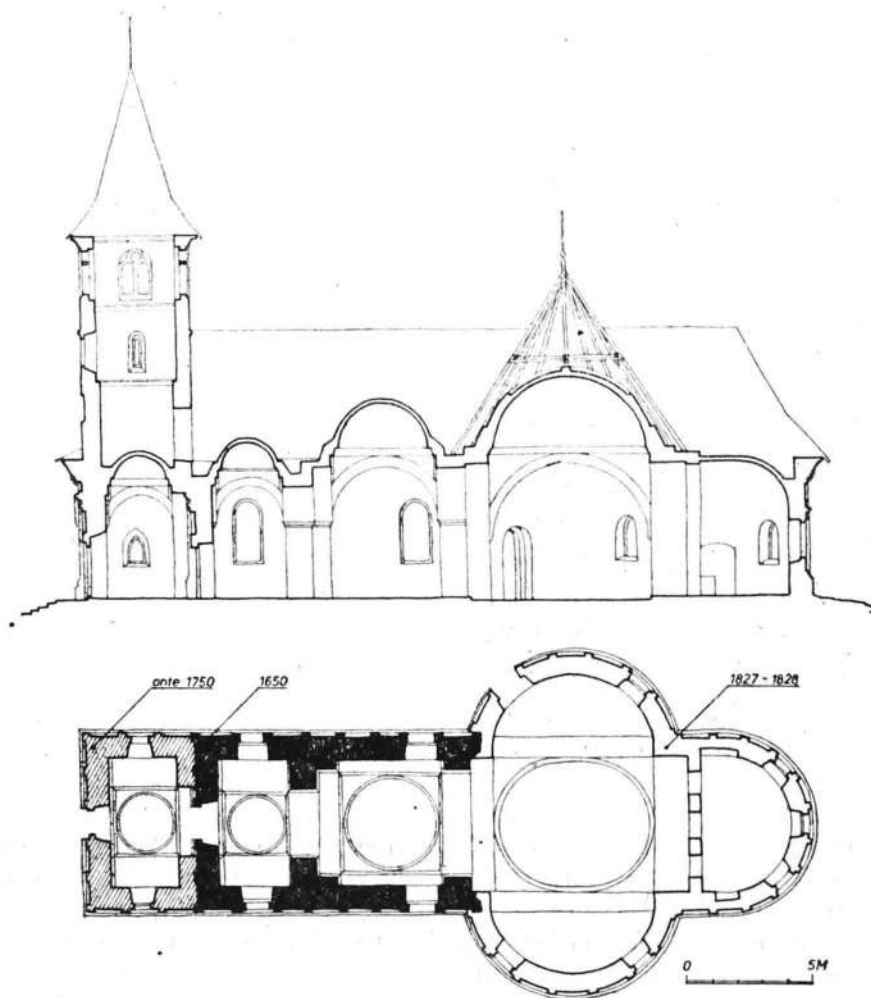


Fig. 12. — The church in Turnul Roșu—Porcești. Plan and section.

The church in Turnul Roșu—Porcești, erected in 1653 by the Wallachian prince Matei Basarab, represents a Byzantine interpretation of the partitioned single nave, covered by pendentive-supported cupolas (Fig. 12). As the economic importance of this rural community increased, the church soon became too small and had to be enlarged. This enlargement was achieved in two stages: the addition of the porch on the western façade in 1750, followed in 1827 by the replacing of the old apse by a vast triconch and the building of the belfry above the central bay of the porch.

<sup>38</sup> C. Moisescu, *Considerații asupra tipologiei monumen telor dispărute ale mitropoliei Bălgradului* (Considerations about the typology of the no-longer-existing churches of the Bălgrad — Alba Iulia — metropolis), SCIA, series "Artă plastică", XIX, 1972, 2, pp. 287—294.

The reproduction of the 1653 decoration (Fig. 27 b) in both stages (Fig. 13) is one of the most impressive evidence of the high reputation enjoyed by princely foundations within the Transylvanian rural communities<sup>39</sup>.

Towards the end of the 17th century, the churches erected in Transylvania by the Wallachian prince Constantin Brincoveanu, whose name



Fig. 13. — *The church in Turnul Roșu—Porcești. Western façade.*

is closely related to a flourishing period of the Romanian art, represent the climax in the transfer of the mature forms of learned Wallachian architecture in Transylvania. The monastery church of Simbăta, achieved in 1701, belongs to the Serbian triconch type with open porch, which had become a national feature (Fig. 14). The mouldings of the façades are now partly modified through the restoration carried out early this century, which — however — had the merit to save the church from decay as it was abandoned in 1785, after being devastated for the part it had played in the 18th century as Orthodox center in the struggle against the union with the Roman church<sup>40</sup>. St. Nicholas church in Făgăraș (Fig. 15) was erected by the same voivode, at the request of the inhabitants, between 17 June 1697 and 30 September 1698<sup>41</sup>. The church represents a monumental interpretation of the single-nave type with belfry-topped narthex, used in 1688 by Constantin Brincoveanu for the chapel of his Mogoșoiaia palace near Bucharest. An unusual feature is the vaulting system of the

<sup>39</sup> E. Greceanu, *op. cit.*, pp. 215—220.

<sup>40</sup> I. Cristache-Panaît, *Cu privire la unele monumente din Țara Făgărașului în lumina relațiilor cu Țara Românească* (Some monuments in the Făgăraș Land, considered in the light of the relations with Wallachia), BMI, 1970, 2, p. 32; M. Păcurariu, *op. cit.*, pp. 143—144.

<sup>41</sup> I. Cristache-Panaît, *op. cit.*, p. 32; M. Păcurariu, *op. cit.*, pp. 144—145.

apse : a pendentive-supported cupola, discharged on four arches inscribed in the semicircular apse. This solution was applied in Wallachia only in two princely foundations in Bucharest, namely the Metropolitan church and the Doamnei (princess') church, both built in the 17th century, but in Transylvania it has been used, after the Făgăraș church, in four 18th

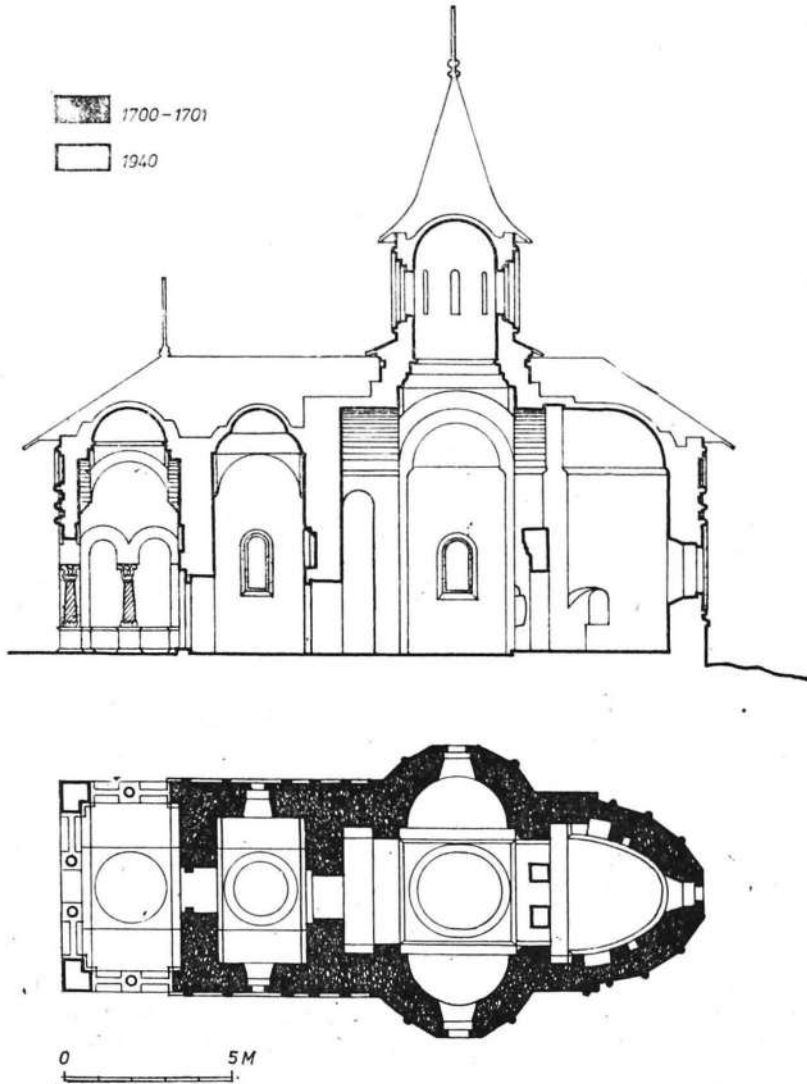


Fig. 14. — *The monastery church in Simbăta de Sus. Plan and section.*

century churches, which will be discussed below. The open porch of the church in Făgăraș (Fig. 15) is one of the most beautiful achievements of this kind in Transylvania. Both churches (in Simbăta and in Făgăraș) represented most revered models to be interpreted in various forms by the rural church architecture.

Thus, we come to the churches built by the Romanian communities. Owing to the gradual loss of their rights and to the opposition of the



Catholic clergy to the erection of "schismatic" masonry churches<sup>42</sup>, it is easy to understand why, during the 12th—15th centuries, the villages could build — as far as we know — only wooden churches. The erection of masonry churches began in the 15th century and their number increased progressively up to a climax in the 18th century within the limits of the Transylvanian principality.

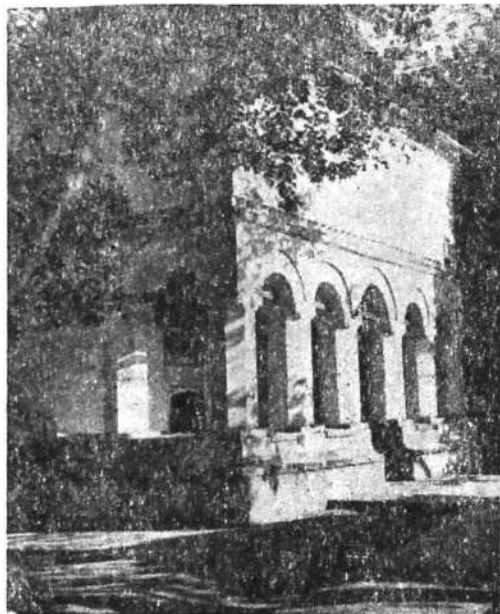
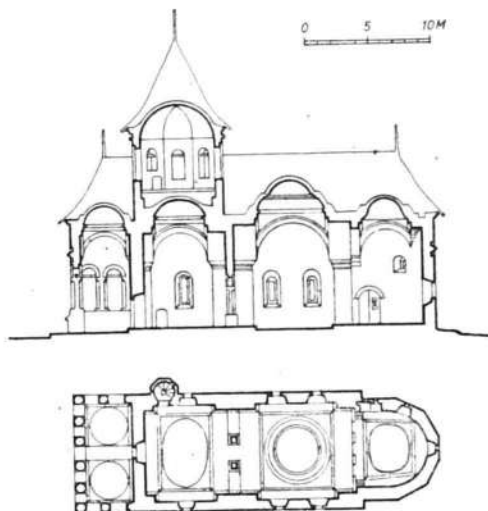


Fig. 15. — St. Nicholas church in Făgăraș. Plan and section. Western porch.

Until the end of the 17th century, despite the high esteem enjoyed by the foundations of the Romanian princes, the village masonry churches interpreted, with imperceptible time transitions, the Romanesque and Gothic local traditions, thus obtaining a typical Transylvanian synthesis, in which it is practically impossible to distinguish the contribution of each current. Some typical features of this blend are :

— The survival of the semicircular apse until the mid 19th century. This form, considered as typical for the Romanesque architecture in Transylvania<sup>43</sup>, has been frequently used as an *ante* 1300 dating element, even in the absence of documentary data or of structural and formal details, clearly defined in terms of stylistics<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> As a coercion measure against the "schismatic" Romanians, the 1297 provincial synod held in Buda forbade them "to hold the holly mass and to erect chapels or other worship buildings" (see Ștefan Meteș, *op. cit.*, p. 41). The translation may concern any kind of churches, either wood- or stone-, but at any rate, the erection of the Romanian masonry churches was so hindered, that, until the 18th century, the presence of such buildings implied either the nobiliary rank of the founder or the grant of a privilege to the rural or urban communities.

<sup>43</sup> V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 78 ; Geza Entz, *op. cit.*, p. 11.

<sup>44</sup> Some examples of incorrect datings to the 13th century of latter Magyar churches are given in : E. Greceanu, *Date noi asupra arhitecturii romanice din zona centrală a Transilvaniei* (New data on the Romanesque architecture in the central zone of Transylvania), in "Pagini de veche artă românească", vol. I, București, 1970, pp. 284—289.



— The persistence up to the 18th century of the flat-roofed single nave with rectangular chancel, generally barrel-vaulted.

— The long time utilization of a belfry incorporated in the nave, extant in 1409 after the first transformation of the Streisingeorgiu church, and which was to be repeated with other Transylvanian churches<sup>45</sup>, among which we mention the Annunciation church in Trestia, erected in 1674 (Fig. 16).



Fig. 16. — *The Annunciation church in Trestia, seen from S—W.*

— The general use of barrel vaults, groin vaults and barrel vaults with penetrations throughout the evolution of Romanian Mediaeval architecture up to the middle of the 19th century<sup>46</sup>.

This synthesis of Romanesque and Gothic traditions is illustrated by the following examples, spread-out over several centuries and demonstrating the thorough assimilation of the local constructive traditions by the Romanian communities :

— The Rîmeți monastery church which, according to its stone-cut votive tablet, was painted in 1486—1487<sup>47</sup>. Its single nave is partitioned so as to meet the requirements of the Orthodox cult and its pronaos is topped by a belfry with defence devices (Fig. 17 a). The semicircular apse is covered by a stone barrel-vault, directly intersecting — without the agency of a cupola — the eastern curved wall.

— St. Parasceva church in Comăna de Jos (Fig. 17 b) was built — according to the tradition — by the Wallachian prince Matei Basarab who — at any rate — has endowed it with sacerdotal attires, sacred vessels and mass-books<sup>48</sup>, which permit its dating to the first half of the 17th

<sup>45</sup> E. Greceanu, *Influența gotică în arhitectura bisericilor românești de zid din Transilvania*, p. 36.

<sup>46</sup> For the discussion of forms and structures which may be considered as relevant for the affiliation to a certain style, see E. Greceanu, *op. cit.*, pp. 33—49.

<sup>47</sup> Vasile Drăguț, *Zugravul Mihu și epoca sa* (The painter Mihu and his time), SCIA, series "Artă plastică", XIII, 1966, 1, pp. 39—47.

<sup>48</sup> I. Cristache-Panait, *op. cit.*, pp. 31—32.

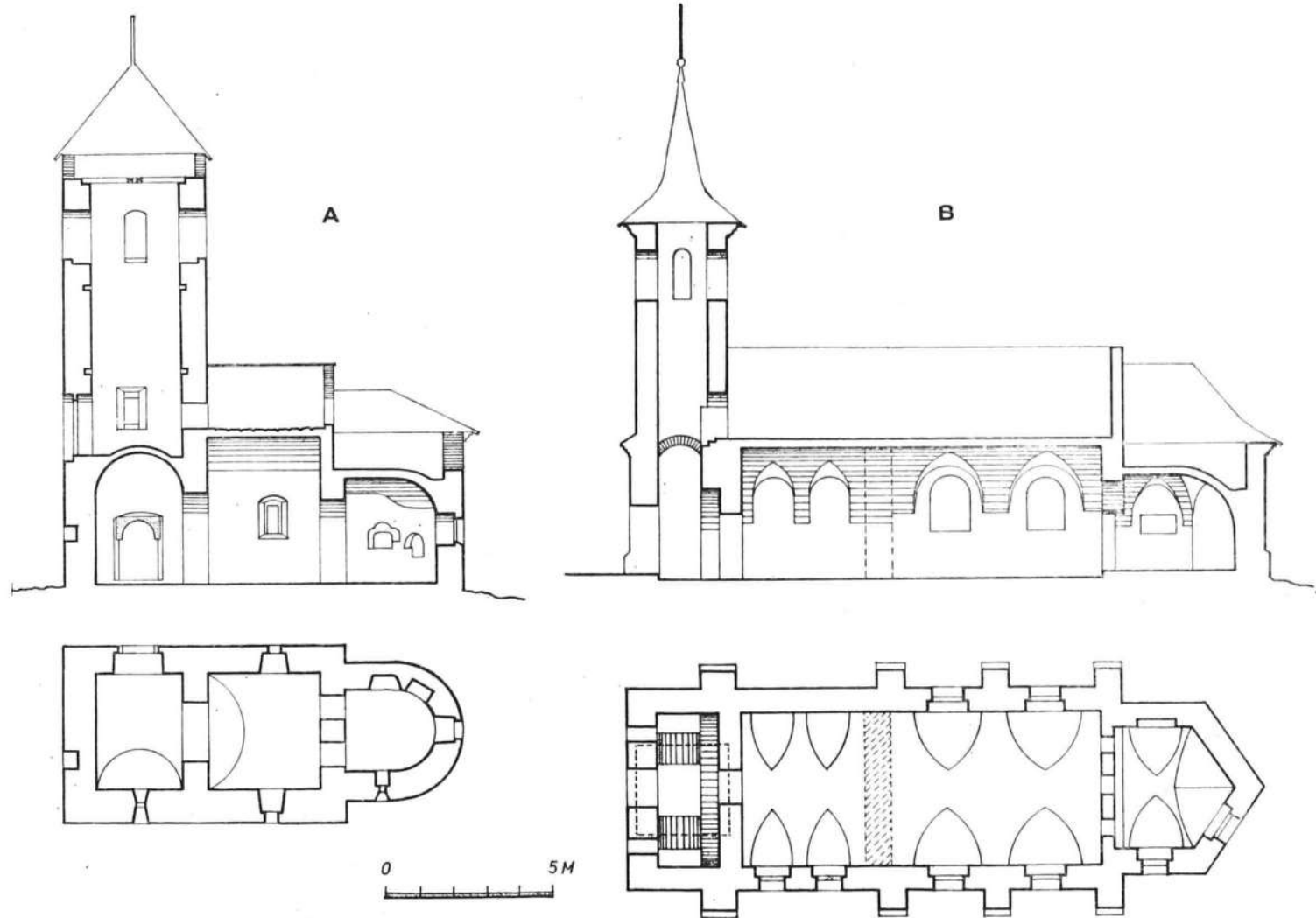


Fig. 17. — *Romanian synthesis of Romanesque and Gothic traditions.* A. — The Rimești monastery church. B. — St. Parasceva church in Comăna de Jos. Plans and sections.

century. The 4-sided apse of Gothic tradition and the nave — initially partitioned — are covered by penetration vaults which, in the Transylvanian Romanian environment, originate directly from the late-Gothic lierne vaultings. On the western side, the porch with narrow openings, topped by a belfry, represents — as far as we know — the first Transylvanian interpretation of the arcaded porch created by the Wallachian architecture.

— The extension of the Gothic church in Rîșnov, executed in 1772<sup>49</sup>, by using cross-vaults and barrel-vaults with penetrations (Fig. 5).

— The Assumption of the Virgin church in Roșia Montana, with semicircular apse and “a vela” vaulted nave, erected in the very heart of the Western Mountains toward the end of the 18th century, with a vertical development which expresses the pride of an ancient Romanian village (Fig. 18).



Fig. 18. — *The Assumption of the Virgin church in Roșia Montana, seen from S—W.*

Till the end of the 17th century, Byzantine forms and structures are found only sporadically in the Transylvanian *rural* architecture, deeply imbued with ancient western traditions, and are represented by some apses, semicircular inside and polygonal outside, or by a pendentive-supported cupola introduced in the semicircular apse of the Galda de Jos church, which was erected in the 16th century<sup>50</sup>. The only example of a unitary

<sup>49</sup> The church was enlarged in 1772, by the bounty of the merchants Ioan Boghici and Hagi Radu Boghici; the exterior painting, today nearly wiped, was executed in 1823.

<sup>50</sup> E. Greceanu and I. Cristache-Panait, *Biserici românești din raionul Alba Iulia*, pp. 327—328.

Byzantine structure, namely a naos of inscribed Greek cross type, combined with a Gothic-type apse, is found at St. Nicholas church in Hunedoara (Fig. 19). The historical background of this church is significant for the political meaning of the penetration of these influences in the Transylvanian environment: the church was reconstructed in masonry, in 1458, by the Romanian-Serbian Orthodox community, with a privilege granted by king Mathias Corvin, two years after the old Orthodox wooden church

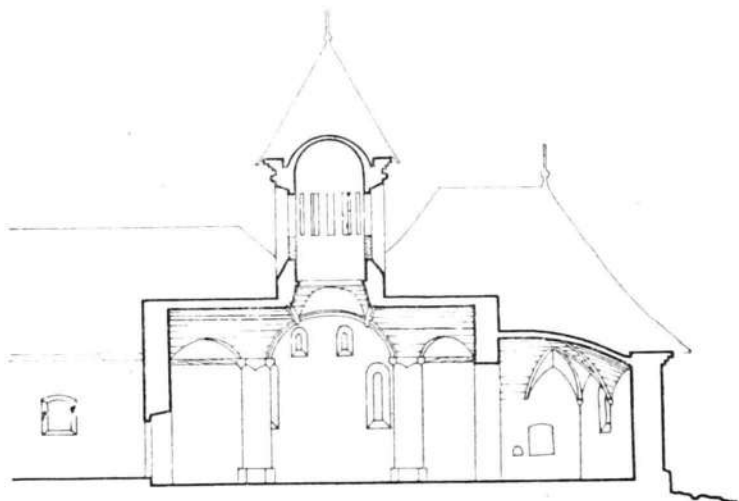
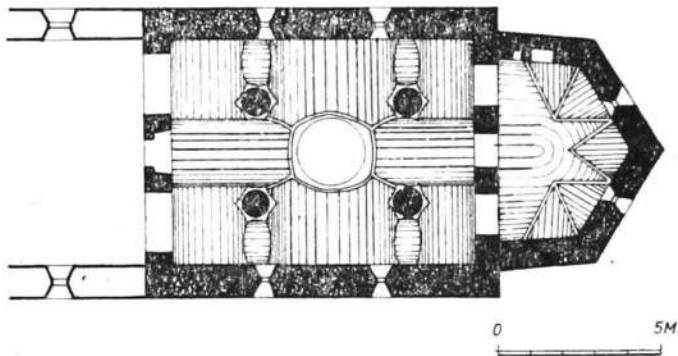


Fig. 19. — *St. Nicholas church in Hunedoara. Plan and section.*



had been destroyed at the request of the Catholic monk John of Capistrano, sent by the Pope to fight the "heresy of the schismatics"<sup>51</sup> and to organize a crusade against the Ottomans. The unusual solving of the corner bay vaultings and of the thrust-discharging of the lantern-tower stands proof of the endeavour of the local craftsmen, slightly familiar with the Byzantine structures, but who were assigned by the employer to reproduce by all means a model of symbolic value.

The true development of the Byzantine germs, implanted in Transylvania by the foundations of the Romanian princes, occurred in the 18th

<sup>51</sup> E. Greceanu, *Pătrunderea influențelor de tradiție bizantină în arhitectura bisericilor românești de zid din Transilvania*, pp. 196–197.

century and in the first decades of the following century, as a direct result of the persecution of the Orthodox Romanians, started in 1697 by the proclamation of the union of the Greek-Orthodox church with Rome. This union was initially accepted in order to allow the access of Romanians to the civil and political rights they were deprived of. The new Greek-Catholic bishopric had initially promised to keep the old custom unchanged. This conciliating policy is architecturally expressed by a large pendentive-supported dome, *with traditional post-Byzantine painting*, set on the naos of the Greek-Catholic cathedral in Blaj (Fig. 20), built between 1738 and 1749<sup>52</sup> in a style typical of the provincial classicism brought in Transylvania by Catholic orders, re-introduced by the Hapsburg empire, following the annexation of this province in 1701.

However, very soon, the attempts to impose by force the new confession resulted in a real religious war, culminating with the 1759 revolution led by the monk Sofronie<sup>53</sup>. This was followed by a fierce repression, involving also the destruction of many Orthodox churches and monasteries by the Austrian armies, under the leadership of general Bukow.

Under these conditions, the Wallachian and Moldavian forms of Byzantine tradition were widely adopted by the architecture of the masonry churches built by the rural communities, especially in the southern part of Transylvania, where the economical, political and cultural exchanges with Moldavia and Wallachia were most intensive. For a better understanding of this fact, we consider it necessary to examine the geographical distribution of Romanian masonry churches. The first map (Fig. 21) represents:

- Zones in which ancient Romanian communities and districts are known to have existed<sup>54</sup>;
- Knezial foundations;
- Foundations of Romanesque and Gothic pattern by Wallachian and Moldavian princes.
- Churches of Romanesque and Gothic patterns, or representing a synthesis of both, executed by the Romanian communities until the end of the 18th century.

A first general observation, as can be seen, is the scarcity of the masonry churches in Northern part of Transylvania, where — on the other hand — the wooden churches prevail. However, the possibility of finding some other ancient masonry churches in the Romanian districts area has been proved by the recent discovery in Maramuresh of the voivodal foundations in Giulești, Cuhea and Sărăsău (see note 6), a fact which emphasizes the scarcity of existing information about the oldest Romanian masonry buildings.

Another observation concerns the mass-assimilation of Romanesque-Gothic traditions in the Romanian villages of the Hațeg land and the Western Mountains. In the Hațeg land, all the churches erected in the

<sup>52</sup> *Istoria artelor plastice în România*, vol. II, p. 180.

<sup>53</sup> Spiridon Cindea, *Clerici ardeleni continuatori ai luptei împotriva împăratului de la Viena în secolul al XVIII-lea* (Transylvanian clergymen, continuators of the struggle against the Vienna emperor in the 18th century), MA, XI, 1966, 4-6, pp. 304-310.

<sup>54</sup> For the mapping of rural communities and Romanian districts in Transylvania, see Ștefan Pascu, *op. cit.*, pp. 33-36 and the map on page 220.

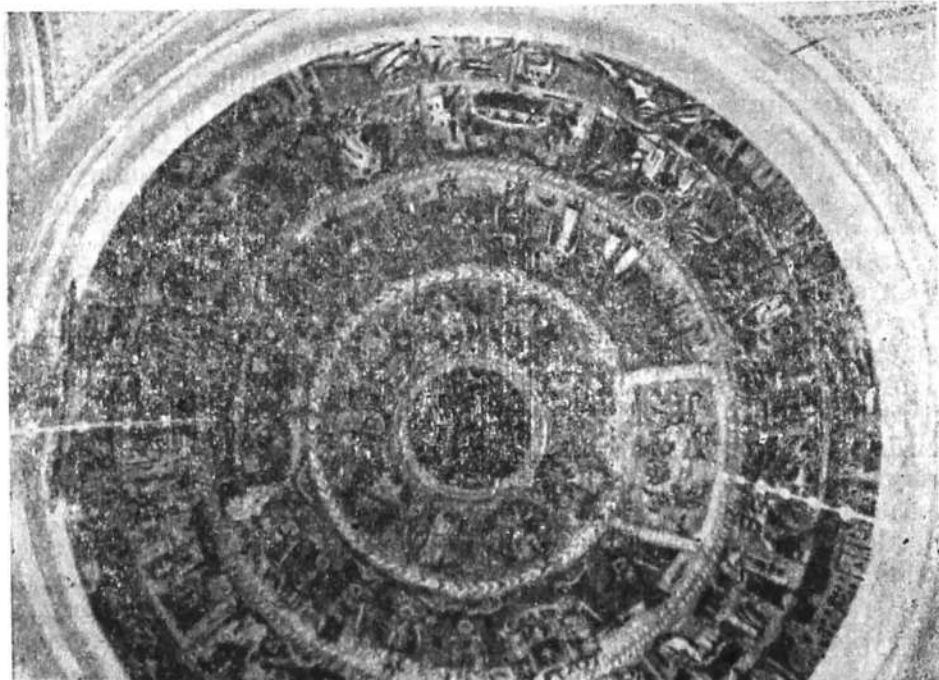


Fig. 20. — *The Greek-Catholic cathedral in Blaj. Detail of the cupola above the naos. View from N—W.*



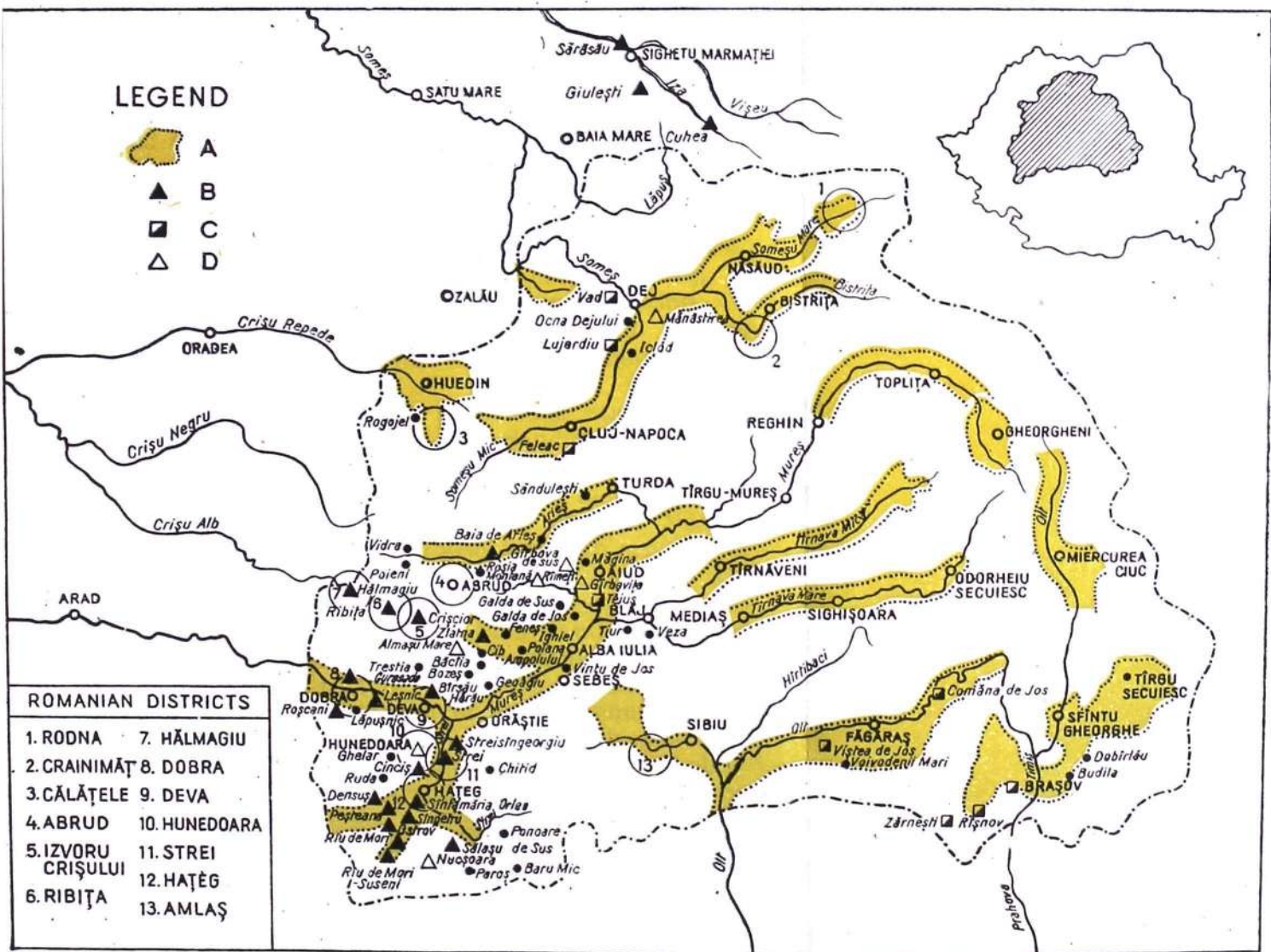


Fig. 21. — Romanian masonry churches in Transylvania of Romanesque and Gothic pattern or tradition, built until the end of the 18th century A. — Zones in which ancient Romanian communities and districts are known to have existed. B. — Knezial foundations. C. — Foundations of Moldavian and Wallachian princes. D. — Churches erected by the Romanian rural and urban communities. Black points refer to syntheses of both traditions.





16th—18th centuries are of the partitioned single-nave type, with projecting belfry and semicircular apse, the only exceptions being the Ghelar church (before 1770) with 3-sided polygonal apse and the Paroş church (before 1786), whose apse is internally semicircular and externally polygonal. The only church without belfry was built in Ruda in 1653.

Between the Mureş and the Arieş valleys, including the Tirnava up to Blaj, the churches built during the 16th—18th centuries have either polygonal or semicircular apses, combined with a single nave and projecting belfry. Churches on the Arieş valley are mainly of stately proportions like that mentioned above, in Roşia Montana (see fig. 18).

As obvious from the first map, in this western part of Transylvania the connection between the *knezes* and the communities they issued from, as well as the important part they played in defending the rights of the Romanians, were so deeply imprinted in the conscience of the Romanian peasants that they determined the general evolution of the rural churches in spite of the pure Byzantine type already existing in Prislop, while the protest represented by the Hunedoara naos remained an isolated case. The affiliation to the Orthodox world was expressed almost exclusively by the painting<sup>55</sup>.

In the Someş valley, in spite of the presence of Stephen the Great's foundations in Vad and Feleac, and of the Sânduleşti church<sup>56</sup> — all three of Gothic pattern — we meet the single-nave type with semicircular apse (at Lujerdiu, before 1684 and at Ocna Dejului, in 1776), represented in the Romanesque period by the Romanian church of Mănăstirea<sup>57</sup>. Likewise, at Miceşti and Iclod, there are also two 18th century churches with apses externally polygonal and internally semicircular. The very small number of masonry churches in this region is due to the wide spread of wooden architecture: only in the Sălaj land, limited on three sides by the Someş loop, there were about 200 Romanian wooden churches in 1762, out of which 64 dated to the 17th—18th centuries still exist<sup>58</sup>.

The map representing the distribution of masonry churches of Byzantine and post-Byzantine tradition (Fig. 22) shows clearly the uncommon position, in the western part of Transylvania, of the group of churches in the Alba Iulia—Teiuş area, which is characterized by the continuity — but

<sup>55</sup> For general works regarding the painting of the Romanian churches in Transylvania, see: I. D. Ştefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie, depuis les origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1932; Silviu Dragomir, *Vechile biserici de piatră din Zarand şi citorii lor în sec. XIV şi XV* (The old stone churches in Zarand and their founders in the 14th and 15th centuries), in "Anuarul Comisiunii monumentelor istorice — Secţia pentru Transilvania — pe 1929", Cluj, 1930, pp. 223—264; Virgil Vătăşianu, *op. cit.*; *Istoria artelor plastice în România*, vol. I, II, Bucureşti, 1968, 1970; Vasile Drăguţ, *Pictura murală din Transilvania*, Bucureşti, 1970.

<sup>56</sup> I. Cristache-Panait and Marinela Dala, *Biserica românească din Sânduleşti — jud. Cluj — (The Romanian church of Sânduleşti — the Cluj district —)*, "Revista muzeelor şi monumentelor", series "Monumente istorice şi de artă", 1974, 2, pp. 86—88.

<sup>57</sup> The Orthodox church in Mănăstirea, single-naved with semicircular apse, has the Romanesque pattern attested by the portal on the southern side. Geza Entz (*op. cit.*, pp. 13—14 and 162) considers that the church was initially Catholic, since he presumes that the Hungarian name of the village — Szent Benedek — originates from the patron of this old church. However, it seems hardly to believe that a Catholic church, situated on the feudal domain of the Magyar family Koronis, could have been transferred in Romanian possession and we consider that the existent church was always Orthodox.

<sup>58</sup> I. Cristache-Panait and Ion Scheletti, *Biserici de lemn din Sălaj* (Wooden churches in Sălaj), BML, 1971, 1, pp. 31—40.

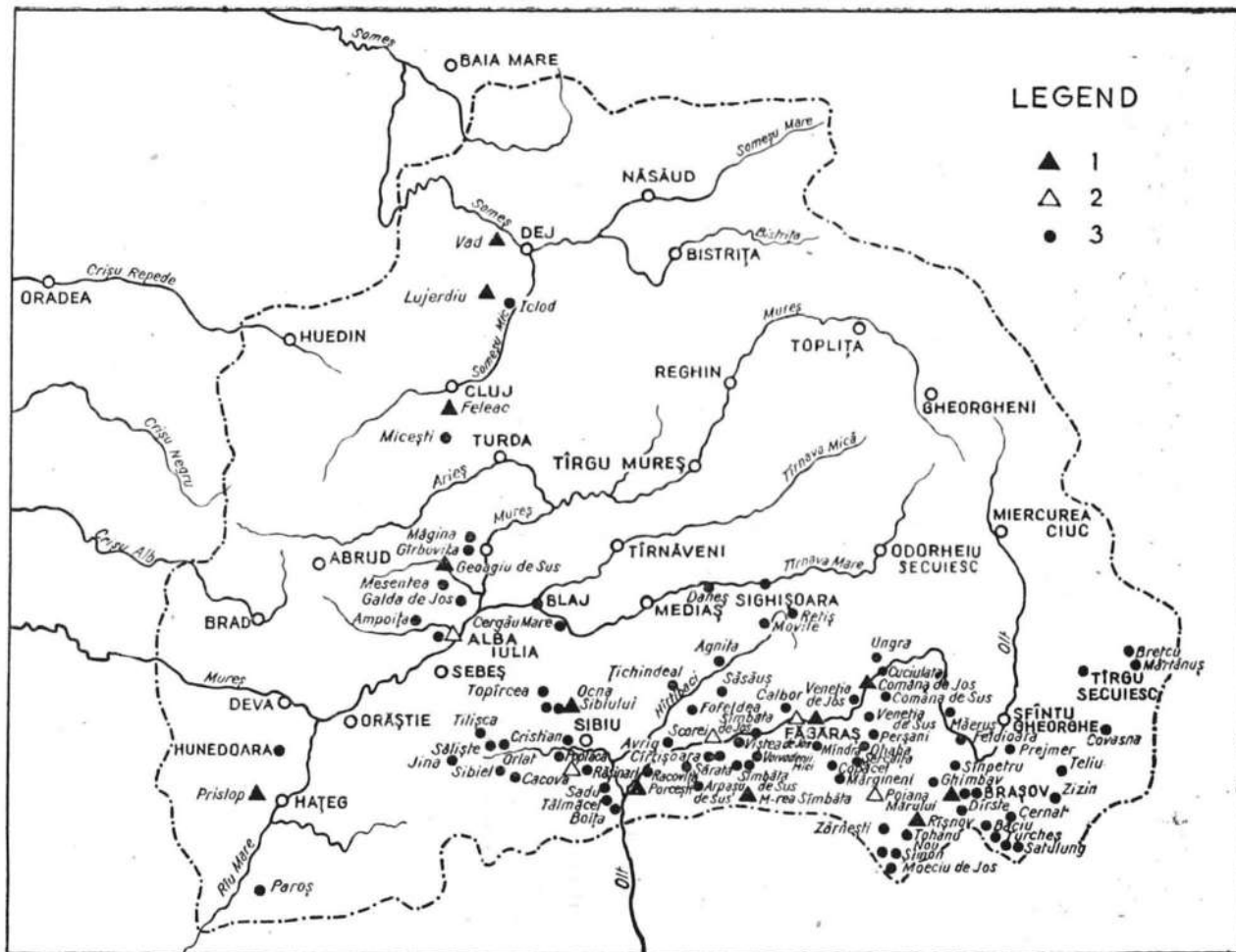


Fig. 22. — Romanian masonry churches in Transylvania of Byzantine and post-Byzantine tradition, built until the end of the 18th century. 1. — Foundations of the Moldavian and Wallachian princes wholly or partially preserved. 2. — Foundations of the Moldavian and Wallachian princes which are known to have existed. 3. — Churches erected by the Romanian rural and urban communities.

also the variety — of these influences. The oldest known examples of Byzantine feature are the Girbovița church apse, dated to the 13th—14th centuries<sup>59</sup> and the cupola inscribed in the semicircular apse of the Galda de Jos church (16th century). The church of the former bishopric of Geoagiu de Sus, mentioned above, is the first example of an integral Wallachian architecture transplanted in this zone, before the erection of the Alba Iulia cathedral in 1597 by Michael the Brave. We assume that the high reputation of these princely foundations has stamped the features of the following churches of definite post-Byzantine pattern :

— The Virgin's Assumption — Lipoveni church in Alba Iulia (Fig. 23 a), built in 1690—1691, with pendentive-supported cupolas covering the nave and a chancel vaulted under the form of a cupola supported on four arches inscribed within the perimeter of the apse (the same pattern is met at Făgăraș);

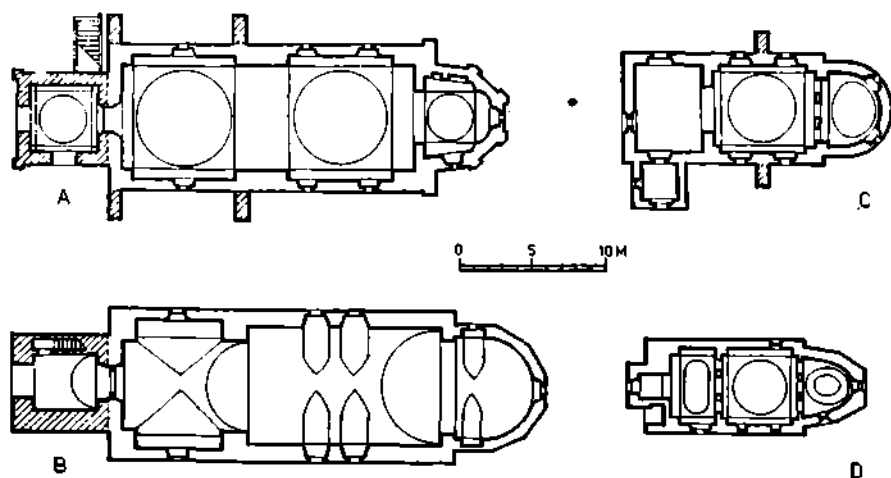


Fig. 23. — Churches of Byzantine tradition in the Alba Iulia — Teiuș area. A. — The Virgin's Assumption — Lipoveni — church in Alba Iulia. B. — The Trinity — Maieri II — church in Alba Iulia. C. — The Ampoița church. D. — The Mesentea church.

— The Trinity — Maieri II — church in Alba Iulia, erected between 1713—1740 with materials resulted from the demolition in 1713 of the metropolitan cathedral built by Michael the Brave (Fig. 23 b). The symbolic bond with the former cathedral is expressed through the apse plan and the Wallachian decoration of the façades (Fig. 24);

— The Ampoița church, enlarged in 1761 (Fig. 23 c), which uses pendentive-supported cupolas within the single nave with semicircular apse, having also a projecting porch on the southern façade, decorated with cornices made of dentwise laid bricks;

— The Mesentea church, erected in 1778 (Fig. 23 d), whose pendentive-supported cupolas show the innovations brought by the local craftsmen<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> The vaults of the Girbovița church were reconstructed in the 18th century. The stone framings — of Romanesque and Gothic pattern — still existing at two windows, permit to date the building to about the 14th—15th centuries (see E. Greceanu, *op. cit.*, p. 203).

<sup>60</sup> E. Greceanu and I. Cristache-Panait, *op. cit.*, p. 318 (Alba Iulia — Lipoveni), pp. 316—318 (the Trinity church — Maieri II), pp. 323—324 (Ampoița), pp. 328—330 (Mesentea).



Fig. 24. — *The Trinity—Maieri II — church in Alba Iulia, seen from S—E.*

The wide spread of post-Byzantine influences during the 18th century occurred in areas with most intensive and complex relations with Wallachia, namely: the Sibiu Borderland, the territory of the ancient Amlaş dukedom — and the Făgăraş Land, both having been formerly ruled as fees by Mircea the Elder; the Hirtibaciu valley, organically linked to the Sibiu area; the Bîrsa Land, with its gate towards the East represented by the town Braşov, where one of the most ancient Romanian cultural centers, St. Nicholas church of Şchei, is located<sup>61</sup>.

The adaptation to the rural environments of the prototypes introduced by the Wallachian and Moldavian foundations is not uniform and shows certain zonal differentiations determined by the political and economic conditions of each community group.

In the wealthy villages of the Sibiu Borderland, having intensive trade relations with Wallachia, the use of vast pendentive-supported

<sup>61</sup> Within the precinct of St. Nicholas church in Şcheii Braşovului functioned the oldest Romanian school all over the country (it is recorded in the documents as early as 1495). In the same precinct were printed the first books written in Romanian, under the guidance of deacon Coresi — see: Candid Muşlea, *Biserica Sf. Nicolae din Şcheii Braşovului* (St. Nicholas church in the Şchei of Braşov), Braşov, vol. I, 1943, vol. II, 1946; P. P. Panaitescu, *Contribuţii la istoria culturii româneşti* (Contributions to the history of the Romanian culture), Bucureşti, 1971, pp. 58—59.

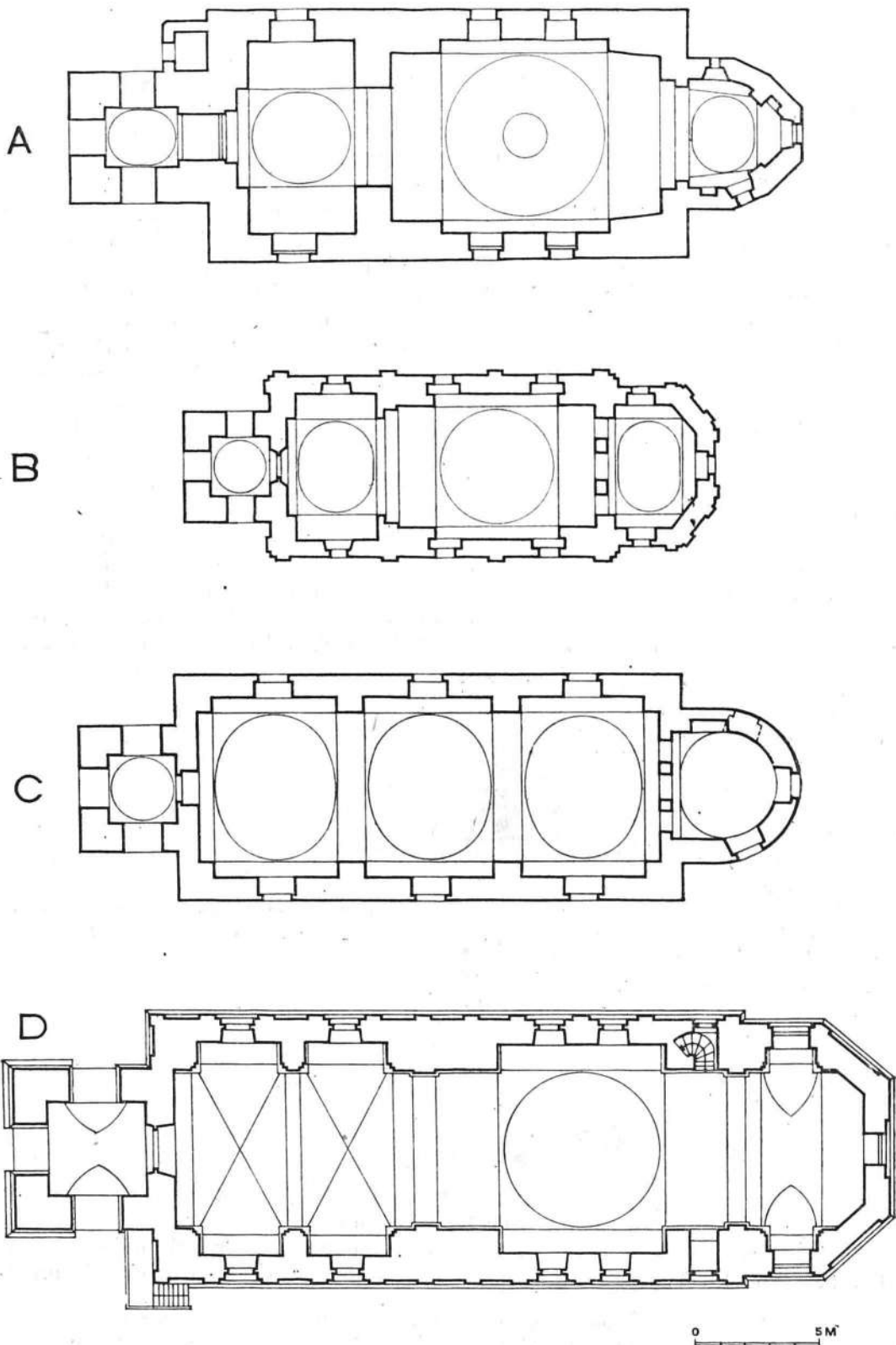


Fig. 25. — Churches of Byzantine tradition in the Sibiu Borderland. A. — The Sibiel church  
 B. — The Țichindeal church. C. — The Fofeldea church. D. — St. Parasceva church in Rășinari  
 Plans.

cupolas over the single-nave compartments is generalized. However, the form of the apse is still polygonal or semicircular and frequently covered by a cupola set on unequal pendentives. We know a single example of apse externally polygonal and internally semicircular, namely that of St. John church in Ocna Sibiului. Three churches, in Săsăuși, Sibiel (Fig. 25 a) and Țichindeal (Fig. 25 b), have pendentive-supported cupolas discharged on four arches inscribed in the apse, a solution already discussed with the Făgăraș and Alba Iulia-Lipoveni churches. Under the influence of the imposing silhouettes of the Romanesque and Gothic Saxon churches, almost all the rich Romanian villages have erected ample constructions which impart a characteristic note to the landscape, owing to their very high belfries. Among them we mention those of Sibiel, built in 1786, Fofeldea — built before 1812 (Fig. 25 c) and Rășinari, built in 1755, which replaced an old wooden church, erected — according to the tradition — by prince Mircea the Elder. The latter (Fig. 25 d) shows visible Baroque features such as the form of the belfry roof and several elements of decoration (Fig. 26).

In the Sibiu Borderland there are also, as an exception, three cases of triconch plan, namely the Ascension church at Săliște, built within 1762—1786, the Tilișca church, built in 1795 and the new chancel (Fig. 12) built within 1827—1829, to replace the apse of the Matei Basarab foundation in Turnul Roșu—Porcești. In all these churches, the technical diffi-



Fig. 26. — *St. Parasceva church in Rășinari, seen from S—W.*

culties in carrying out the Wallachian structure<sup>62</sup> have been avoided by replacing the naos lantern tower by a cupola.

As regards the exterior decoration, the Sibiu Borderland is deeply attached to the Wallachian ornaments, which were interpreted in most

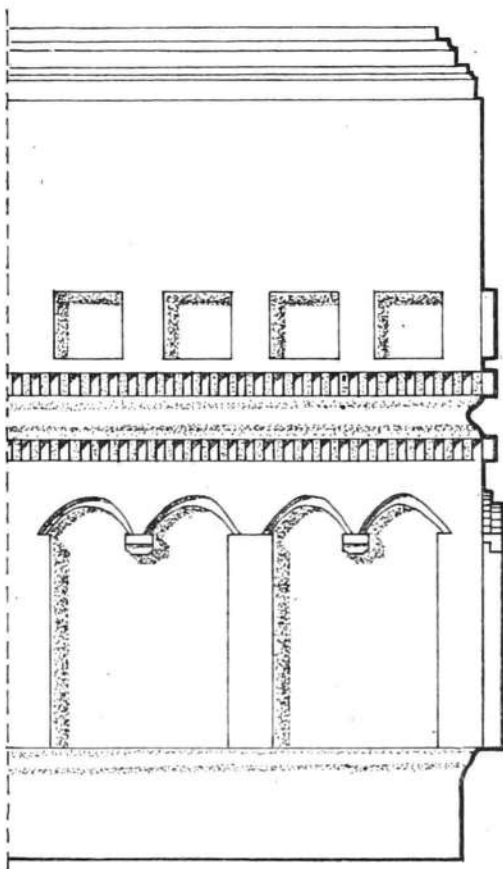
<sup>62</sup> We specify that by the Serbian triconch we mean the Byzantine structure consisting of a sturdy lantern-tower, discharged through pendentives or squinches on four cross-arches, whose thrusts are abuted, on three sides, by apses covered with semi-cupolas. This structure appeared for the first time in Wallachia, in an achieved form, at the Cozia monastery (1386) and was widely interpreted in the Wallachian school of architecture.

varied forms: lisenas with double arcatures at the Grui-Săliște church (Fig. 27 c), combined with toothed string-courses and with the ancient Romanesque pattern of zig-zag bricks, met previously at Strei and Densuș; interlaced arcatures, freely interpreted according to the Brancovan decoration, at the Sadu church tower (Fig. 28 a); double arcature band, at St. John church in Ocna Sibiului (Fig. 28 b); the wide use of recess-bands which shelter saint's images, met for the first time at the princely foundation in Turnul Roșu—Porcești and Ocna Sibiului (Fig. 27 a and b); double arcatures, combined with classicizing lisenas and recesses for saint's images, at the Rășinari church (Fig. 26) where the beautiful exterior painting is partly still preserved. The above mentioned examples represent only some of the patterns used by the Romanian communities to assert their personality. In the Hirtibaciu valley, more isolated and with less wealthy villages, the exterior decoration is simpler and resorts frequently to local patterns: simple classicizing pilasters at Țichindeal and Baroque pattern arcatures at Săsăuși, which hardly suggest the interior pendentive-supported cupolas and the wonderful painted decoration executed by the Săsăuși school of painters<sup>63</sup>.

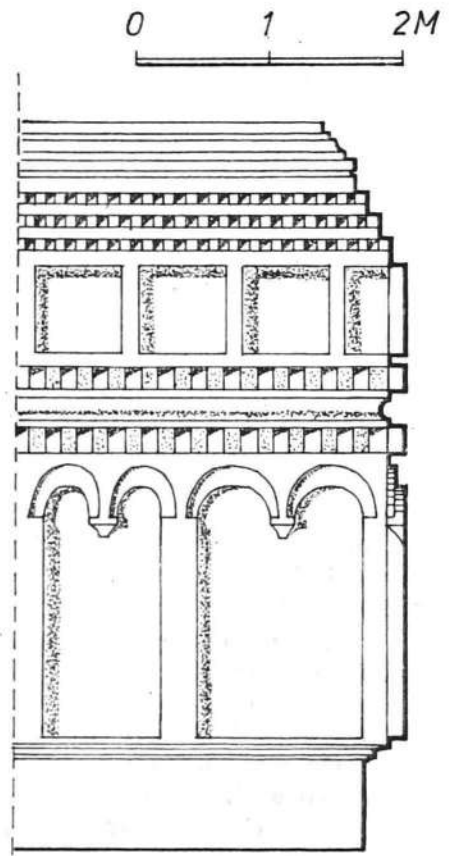
Passing on to the Făgăraș Land, we notice an obvious planimetric similarity between the churches built in this area after 1700 — and the contemporaneous churches in the Sibiu Borderland. Only partitioned single naves are used, mainly combined with semicircular or polygonal apses, often covered by cupolas set on unequal pendentives (Fig. 29). However, as compared with the Sibiu Borderland, there are differences due to the smaller sizing and to a certain rusticity of the pendentive-supported cupolas, which sometimes look like the cross vaults of the "bonnet d'évêque" type or like truncated pyramids.

Projecting belfries are sporadic and usually appear as a result of ulterior additions; they were gradually replaced by the belfry erected on the central bay of the arcaded porch. This last element represents the most important contribution of the post-Byzantine Făgăraș school, and may be considered as a direct consequence of the Brancovan foundations in Simbăta and Făgăraș. Transposed in the rural environment, the arcaded porch is somehow deprived of the majesty characterizing the Făgăraș façade, but gains in picturesque and expresses the difference in payment capacity between the employers (e.g., the church porch of Perșani — Fig. 30 a) as well as the single case of the Calbor southern porch — Fig. 30 b). The outer decoration is sober, with a single example of exterior painting in Veneția de Jos, but makes wide use of cornices with dentwise-laid bricks and toothed string courses (e.g., Copăcel, 1726 and Calbor, 1730). Another characteristic of the Făgăraș Land churches is the arcade partitioning between pronaos and naos, on the model of St. Nicholas church in Făgăraș. By comparing the design of arcades at the princely church and at some

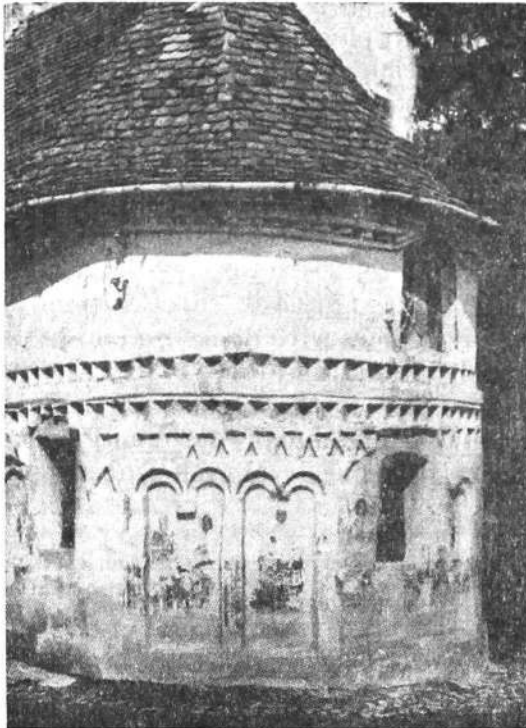
<sup>63</sup> For the history of the Sibiu Borderland churches, see Ioana Cristache-Panait, *Conșiderații privind arhitectura românească de zid din Transilvania, secolul XVIII* (Considerations concerning the Romanian masonry architecture in Transylvania, 18th century), BMI, XLII, 1973, 2, pp. 37—40.



A



B



C

Fig. 27. — Exterior decoration of some churches from the Sibiu Borderland (double arcatures). A. — St. Archangels church in Ocna Sibiului. B. — The Turnul Roșu — Porcești church. C. — The Grui — Săliște church.

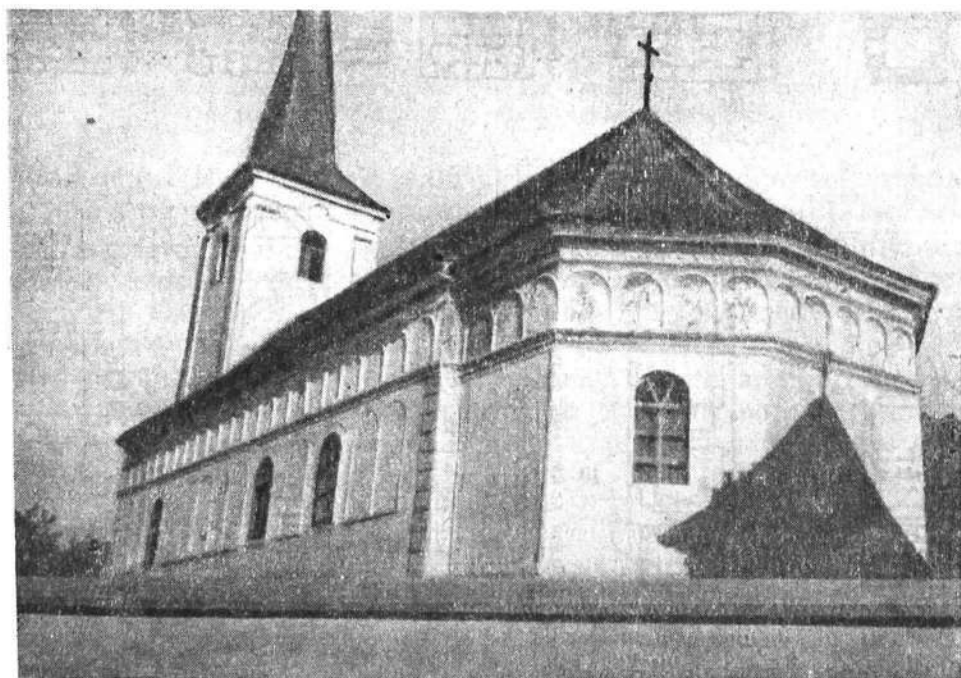


Fig. 28. — *Other exterior decorations from the Sibiu Borderland churches. a.— The Sadu church belfry. b.— St. John church in Ocna Sibiului.*

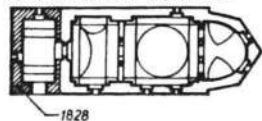


**B**

**A**



COMĂNA DE SUS - about 1600



1828

OHABA - 1769-1773

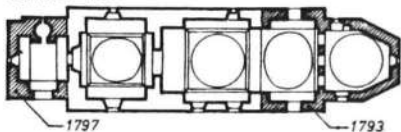


1823

SÎMBĂȚA DE SUS - THE VIRGIN'S DORMITION - 1786



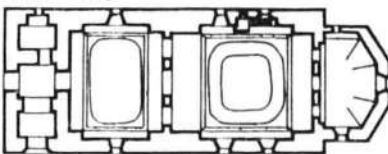
COPĂCEL - 1725



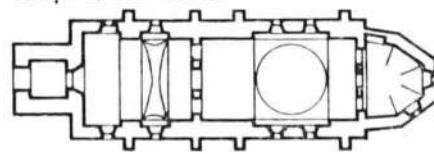
1797

1793

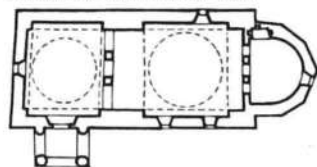
MÎNDRA - 1779



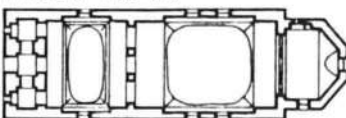
VENEȚIA DE JOS - 1790-1801



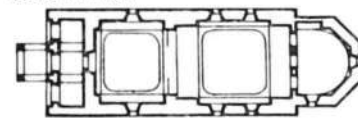
CALBOR - ST. ARCHANGELS - 1730



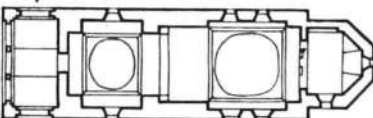
MĂRGINENI - 1769-1776



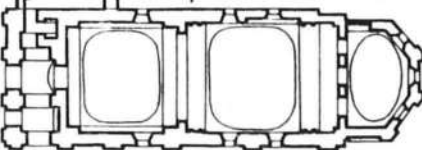
CUCIULATA - 1790



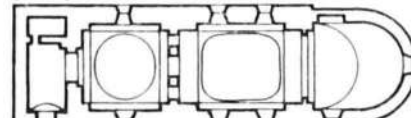
PERȘANI - 1767



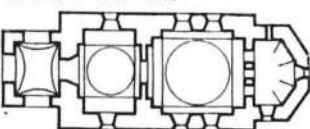
FĂGĂRAȘ - TRINITY CHURCH - 1783



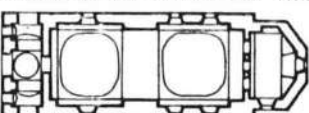
ȘERCĂIȚA - 1798



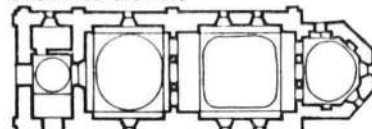
VOIVODENII MICI - 1769



SÎMBĂȚA DE SUS - ST. THEODORE TYRON - 1784



SÎMBĂȚA DE JOS - 1802



0 5 10 15M

Fig. 29. — Romanian post-Byzantine churches in the Făgăraș Land.

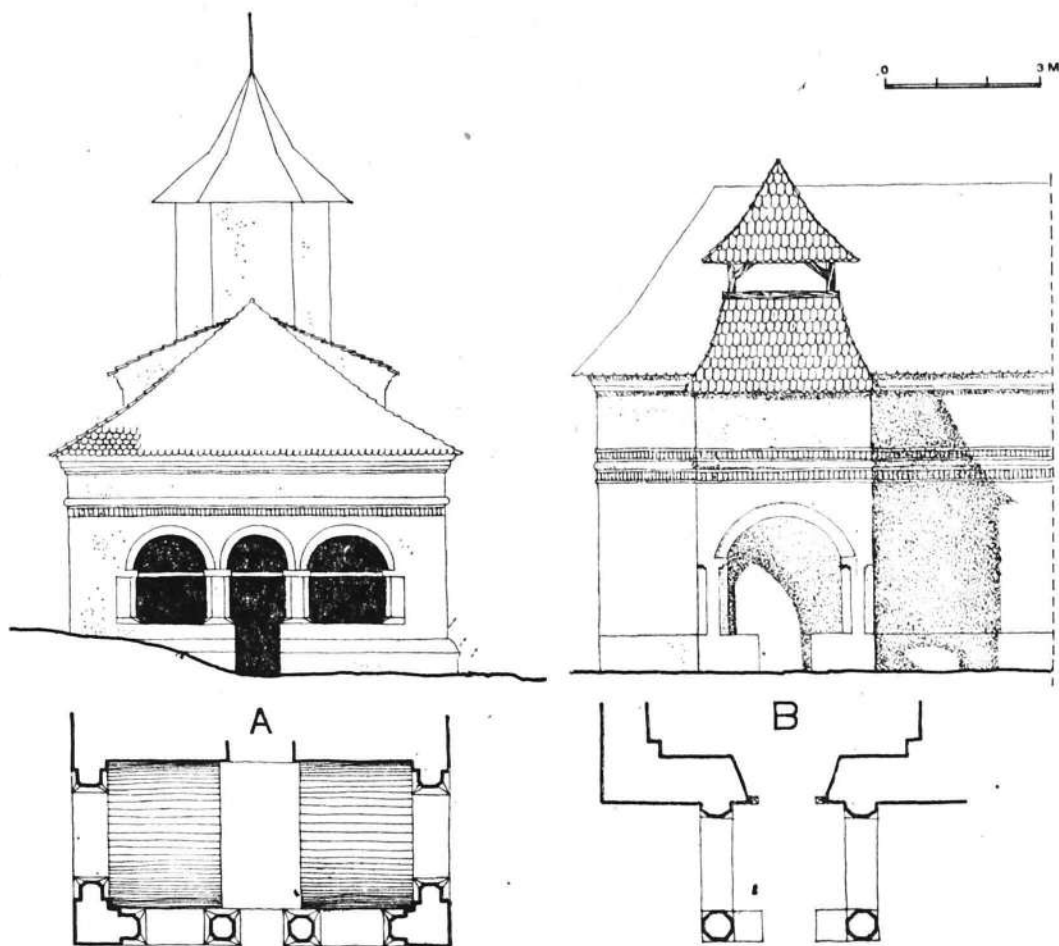


Fig. 30. — Examples of arcaded porch in the Făgăraș Land. A. — The Perșani western porch  
B. The southern porch of St. Archangels church in Calbor.

rural churches (Fig. 31), we realize the suggestive aspect expressed in rustic forms by this architecture of remote Byzantine traditions<sup>64</sup>.

A last group of Romanian churches with marked individuality appears towards the end of the 18th century in the Bîrsa Land and shows the greatest East-West interference in the Transylvanian architecture. This phenomenon is due to the following factors :

— The prosperity of the Șchei and Săcele Romanians who were accustomed to cross the mountains either with their big sheep flocks, or as goods traders on the Brașov road. They enjoyed the privileges granted already in the 15th century by the Romanian princes and enjoyed also

<sup>64</sup> For the history and architecture of the churches in the Făgăraș Land, see : I. Cristache-Panaît, *Cu privire la unele monumente din Țara Făgărașului în lumina relațiilor cu Țara Românească* and E. Greceanu, *Țara Făgărașului, zonă de radiație a arhitecturii de la sud de Carpați* (The Făgăraș Land as spreading zone of the South-Carpathian architecture), *BMI*, XXXIX, 1970, 2, pp. 33—50.

the goodwill of the Saxon Council in Braşov who appreciated the important contribution of these communities to the town trade<sup>65</sup>.

— The staunch resistance, in the first half of the 18th century, to adhere to the union with the Roman church, an action in which St. Nicholas church of Şchei played a most prominent part, so that the Birsa Land was the only zone in Transylvania where the Union did not pene-

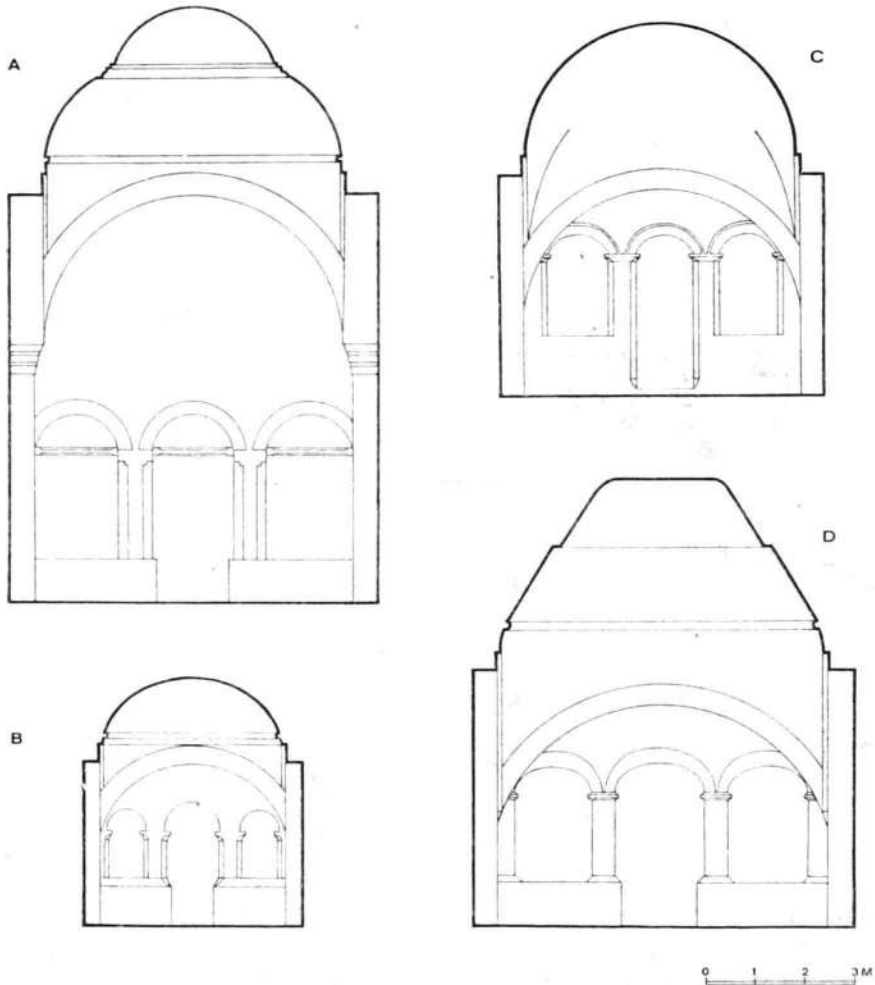


Fig. 31. — Arcade partitioning between pronaos and naos at some Făgăraş Land churches. A. — St. Nicholas church in Făgăraş. B. — The Veneția de Sus church. C. — The Mărgineni church. D. — The Mindra church.

trate<sup>66</sup>. In this way, the Romanian communities became more receptive to the contemporaneous Baroque decoration, obviously assimilated under the provincial forms of the environment, which they fully used in combi-

<sup>65</sup> I. Cristache-Panait, *Monumentele româneşti din Săcele* (The Romanian monuments in Săcele), in "Monumente istorice. Studii și lucrări de restaurare", vol. 3, Bucureşti, 1969, pp. 72–93.

<sup>66</sup> Silviu Dragomir, *Istoria dezrobirii religioase a românilor din Ardeal în veacul XVIII* (History of the religious emancipation of the Romanians in Transylvania during the 18th century), vol. I, Sibiu, 1929, pp. 112–121.

nation with the Wallachian forms and structures, with which they were well acquainted. Significant for the receptivity to Baroque influences, when these were not associated with the notion of political oppression, is the fact that in Banat, where the union with Rome was also rejected, some of the 18th century Romanian churches are representative for this current, while the Făgăraș Land, which was devastated by the armies of general Bukow in 1762, rejected even the simplest decorative motives which could have suggested a reconciliation with the authority imposed by force.

The evolution of St. Nicholas church in Șchei during the 17th and 18th centuries (Fig. 6) expresses the spiritual attitude of a community thoroughly aware of its contribution to the Romanian culture, but without sores which alienate it from its environment. The closed porch, the chapels at attic level, the buttresses added in the 17th century on the western sides of the Byzantine narthex, as well as the chapel added on the northern side in 1738, have all the characteristic forms of the contemporaneous Transylvanian architecture. About 1750, the southern chapel (Fig. 32) and the vast triconch built on the site of the former Gothic

Fig. 32. — *St. Nicholas church in Șchei Brașovului. The southern chapel seen from the East.*



church show in structure and decoration the influence of the Wallachian architecture, which is also evident in the new exterior painting. On the other hand, the narthex was transformed internally by the suppression of the three naves, which were joined together by a new "a vela" vaulting

except for the two western bays. The clock-tower, built in 1752 through the bounty of Elisabeta Petrovna, empress of Russia, as well as the Baroque arcature stage, added to the 16th century belfry, are of Transylvanian pattern.

About the end of the 18th century, the experiments made at Șchei reached a final stage in the Seven Villages, generally called Săcele, in a group of masonry churches whose structural unity and expressiveness has influenced all the Romanian churches in the Birsă Land and has extended even to Sighișoara and Daneș. Although these churches have a triconch plan with internally semicircular and externally polygonal apses, the triconch structure was deliberately given up on account of the vast dimensions of the nave, which was covered by barrel vaults with penetrations, frequently partitioned through cross arches on composite pilasters. However, in order to suggest the Wallachian triconch, a lantern tower was set up above the naos bay, in the most stressed zone of the cross-vault (Fig. 33). To solve this constructive difficulty, the lantern towers were frequently half timber (a solution encountered in all the 18th century lantern towers in Șchei) and their weight was transmitted to the longitudinal walls through a wooden beam grate, situated above the vault's extrados and embedded in the masonry of the lantern tower. In a single case, at St. Nicholas church in Zărnești, built before 1810 near the old chapel, the lantern tower was raised on a genuine flat cupola, resting on pendentives and cross arches.

All these churches have on their western façade a porch of Wallachian pattern, interpreted in a quite personal manner under the influence

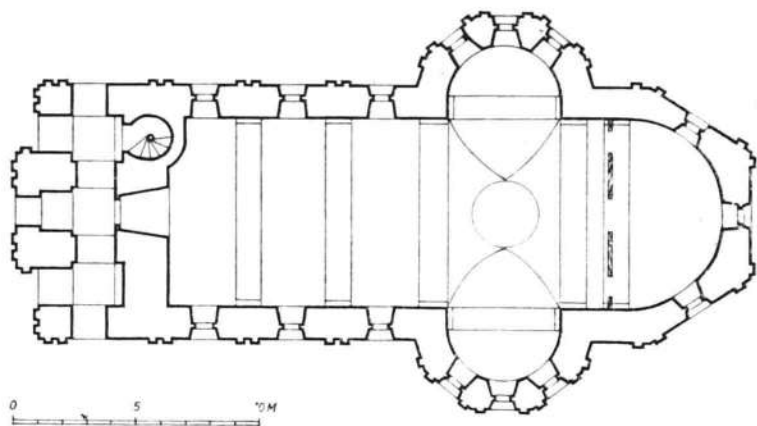


Fig. 33. — St. Nicholas church in Baciu—Săcele. Plan.

of the Baroque, by developing in height the arcades and by raising on the central bay a stately belfry, connected to the cornice by Baroque gables. The verticality of these churches is emphasized by pilasters with composite capitals. The exterior decoration is very rich, combining beautiful pictorial adornment with an extremely varied architectural plastic, such as arcature bands, recesses, moulded or dentated string courses, stuccoworks.





Fig. 34. — *St. Nicholas church in Cernatu-Săcele, seen from the south.*

We illustrate this final aspect of the East-West meeting in the Romanian architecture of Transylvania by the following examples: St. Nicholas church in Cernatu-Săcele (Fig. 34), erected in 1783; the Turcheș Săcele church (Fig. 35), also built in 1783; St. Nicholas church in Baciul Săcele (Fig. 36), built in 1808—1817<sup>67</sup>.



As a provincial creation of an oppressed people, the Mediaeval architecture of the Romanian masonry churches in Transylvania is interesting since:

— It reflects the occidental influences in simple forms, whose knowledge is useful for the general understanding of the subsequent development of an architectural current.

— It achieves a synthesis between western and eastern currents, significant for the impact of the historical background on the architectural creation.

— It confirms the political and ideological meaning of the Mediaeval architecture by the spread of Byzantine and post-Byzantine forms, mainly determined by the growing awareness of the idea of national unity with the Romanians.

<sup>67</sup> For the dating of the Săcele churches, see I. Cristache-Panait, *op. cit.*



Fig. 35. — *The Virgin's Dormition church in Turcheș—Săcele, seen from S—W.*



Fig. 36. — *St. Nicholas church in Baciu—Săcele. Western façade.*



# ȘERBAN CANTACUZÈNE ET LA RESTAURATION BYZANTINE. UN IDÉAL À TRAVERS SES IMAGES\*

DAN IONESCU

Une généalogie de la famille Kantakouzenos<sup>1</sup> relève que « sa ligne de succession après la moitié du quinzième siècle est au moins incertaine ». La liaison entre la Maison byzantine et la lignée Michel Chaitanoglu → Andronic → Constantin → Șerban Voïvode y est considérée comme « extrêmement faible ».

Ce problème du quantum de sang impérial authentique dans les veines des Cantacuzène roumains ne présente pourtant aucun intérêt pour notre travail. Le seul fait qui retient notre attention est la conscience d'une origine impériale (illusoire ou réelle) qui anime Șerban Cantacuzène et qui nourrit son propre idéal historique de vie<sup>2</sup> : l'espoir dans la restauration de l'Empire byzantin sous une nouvelle dynastie cantacuzine.

La confiance de Șerban Voïvode dans la possibilité d'un *Byzantium redivivum* se trouvait renforcée par la tradition en vertu de laquelle les princes de Valachie assumaient couramment certaines responsabilités des anciens empereurs byzantins. Cette profession de foi des Basarab (Șerban lui-même en était un, par sa mère) dépasse l'objet de notre analyse<sup>3</sup>.

Si on laisse de côté tout ce qui pouvait paraître « romantique »<sup>4</sup> dans la vision du prince, il en reste toutefois une très haute idée du pouvoir et de l'État, idée qui mérite une considération particulière car (c'est Nicolae Iorga qui l'a dit) « l'opinion que les hommes et les puissances ont d'eux-mêmes est une vérité, même lorsque les circonstances les empêchent de la transformer en réalité »<sup>5</sup>.

\* Version revue et augmentée d'un texte publié en anglais dans RESEE, XII, 1974, 4, pp. 523—535, 14 images) sous le titre *Ideal and Representation. The Ideal of the Restoration of the Byzantine Empire during the Reign of Șerban Cantacuzino (1678—1688)*.

<sup>1</sup> Donald M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1450, A Genealogical and Prosopographical Study*, *Dumbarton Oaks Studies*, volume XI, 1968, pp. V—VI.

<sup>2</sup> L'expression appartient à Johan Huizinga, *Over historische Levensidealen*, Harlem, 1915. Traduction anglaise dans *Men and Ideas, essays by Johan Huizinga*, New York, 1966, pp. 77—96.

<sup>3</sup> Renseignements à ce sujet dans *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècle)* par Valentin Al. Georgescu ; *Byzantina*, 3, 1971.

<sup>4</sup> Iorga parle de « traditions de la chevalerie aventureuse » encore visibles « même dans la politique de ce Șerban Cantacuzène, fils du Postelnic Constantin, émigré de Constantinople et d'Hélène, héritière de Radu Șerban, qui, après l'insuccès turc à Vienne (1683), entra en relations avec l'Empereur et montra plus d'une fois qu'il ambitionnait, en vertu de son sang impérial, l'héritage de Byzance, qui serait délivrée par la nouvelle croisade d'Eugène de Savoie ». *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, Bucarest, 1922, p. 165.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971, pp. 185—186. V. aussi la devise d'une étude de Dumitru Nastase : *Ideea imperială în Țările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească (secolele XIV—XVI)*, Fondation Européenne Dragan, Athènes, 1972.

## IDÉAL ET RÉALITÉS POLITIQUES\*\*

Il est difficile à croire que Șerban Cantacuzène ait fait connaître à l'empereur d'Autriche qu'il aspirait, en vertu de son ascendance impériale, à saisir le trône de Byzance (voir note 4).

Il semblerait plutôt que ses désirs personnels n'ont jamais fait l'objet des négociations officielles avec les Autrichiens, mais, gardés toujours en réserve, ils ont été laissés transparaître dans des titres et des emblèmes.

Il n'est pas moins vrai que le prince s'intéressait de très près au cours des événements, cherchant dans la débâcle d'après le siège de Vienne un moment favorable à l'accomplissement de ses ambitions les plus secrètes. Pour un prince qui visait si haut, l'offensive autrichienne d'après 1683 représentait l'aurore d'un changement profitable de l'équilibre des forces et, par conséquent, de la carte politique de l'Europe du Sud-Est ; en même temps, une initiative prématurée de sa part aurait mis les Autrichiens sur leurs gardes.

Un diplôme, contenant « les points acceptés par l'Empereur des Romains et roi de Hongrie, etc., etc., et permis à Son Altesse Șerban Cantacuzène, prince de Valachie », délimite l'essentiel des négociations austro-valaques.

Le document a été transcrit par Mihaïl Cantacuzène dans sa *Généalogie des Cantacuzène* écrite en 1781 et il porte un très long titre : « Les privilèges promis par Léopold l'empereur à Șerban Cantacuzène Voïvode par l'entremise du comte Csáky, dans leur version roumaine datant du temps de Șerban Voïvode ; les originaux se trouvent chez les petits-fils du nommé Șerban Voïvode ; A.D. 1688 »<sup>6</sup>.

Les dix articles du diplôme peuvent être résumés de la manière suivante :

- 1) Confirmation du prince Șerban et de son fils sur le trône ;
- 2) Restitution des territoires occupés par les Turcs et reconnus de tout temps comme appartenant à la Valachie ;
- 3) Liberté confessionnelle ;

\*\* Pour les réalités de politique internationale de l'époque v. I. Radonić, *Situațiunea internațională a Principatului Terit Românești în vremea lui Șerban Cantacuzino (1678—1688)*, AARMSI, 2<sup>e</sup> série, t. 36 (1913—1914), pp. 949—971, et surtout Virgil Zaborovschi, *Istoria politicii externe a celor trei principate Țara Românească, Transilvania și Moldova dela asediul Vienei (1683) pînă la moartea lui Șerban Cantacuzino și sutrea pe tron a lui Constantin Brâncoveanu (1688)*, Bucarest, 1925, 151 pages. L'analyse de Zaborovschi garde toute son actualité en ce qui concerne les réalités d'une politique internationale habile des princes valaques. L'auteur ne s'occupe pourtant que très peu des idéals politiques de l'époque. Il affirme quelque part que « cette politique opportuniste des princes valaques n'exclut pas un idéal politique, un "maximum", gardé en réserve pour plus tard, pour un moment favorable. Ce maximum est le rétablissement de l'intégrité territoriale, de l'indépendance politique et de l'hérédité dynastique » (p. 22). Or, pendant le règne de Șerban Cantacuzène, notamment entre 1684 et 1688, ce prétendu « maximum » n'est pas « gardé en réserve », mais il forme, au contraire, l'objet des négociations avec les Autrichiens. Le maximum non négociable, le véritable idéal du prince doit être cherché ailleurs, et Zaborovschi ne fait qu'une vague allusion à cet égard : « peut-être que l'édifice de ses vastes projets incluait aussi la couronne de l'Empire oriental, comme elle se trouvait également incluse dans les rêves d'autres encore, plus puissants que lui, mais au moins si éloignés de la réalisation de ces rêves » (p. 101).

<sup>6</sup> Banul Mihaïl Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, édité par N. Iorga, Bucarest 1902, p. 218 et les suivantes.

- 4) Stipulation de la fin de la suzeraineté ottomane sur les pays roumains, dans l'éventualité d'un traité de paix turco-autrichien ;
- 5) Règne héréditaire au profit de la Maison Cantacuzine en Valachie et en Moldavie également ;
- 6) Le titre de *Graf* pour les proches parents de Șerban Voïvode ;
- 7) Respect des coutumes du pays et restauration des coutumes abolies par les Turcs ;
- 8) Un tribut annuel de 75 000 lei (sic) envers les Autrichiens, tout en excluant d'autres obligations ;
- 9) Droit d'asile à Sibiu pour le prince et sa famille ;
- 10) 6 000 soldats autrichiens et hongrois pour la protection du prince valaque.

L'authenticité d'un document transcrit quelque cent ans après peut être facilement mise en doute, mais les clauses fondamentales du diplôme — véritable programme cantacuzin<sup>7</sup> — paraissent déjà dans la beaucoup plus ancienne *Chronique anonyme de Brâncoveanu*.

Le chroniqueur considère les prétentions des Cantacuzène comme « contraires à la justice chrétienne et au pays » et il ajoute qu'elles avaient été rejetées par les Autrichiens. Rejetées ou non, les voici dans la version de la chronique anonyme :

« Premièrement, ils exigeaient que les princes de Valachie ne fussent jamais plus que des Cantacuzène. Deuxièmement, la Moldavie devait avoir elle aussi un prince de souche cantacuzine. Troisièmement, ils demandaient que les princes fussent des autocrates, que leur volonté fût loi pour le pays et ses habitants, et que personne n'eût rien à redire. Quatrièmement, ils demandaient une partie de la principauté de Transylvanie, où il y avait les villes fortes de Lugoj, Caransebeș, Mehadia, Lipova, ainsi que le comté d'Amlaș, comme apanage de la famille cantacuzine, en vertu des privilèges impériaux »<sup>8</sup>.

Ni le diplôme léopoldin, ni la chronique valaque ne font aucune allusion à une reconnaissance officielle de la part de Vienne des droits du prince Șerban au trône d'un Empire byzantin restauré. Une pareille reconnaissance semble n'être qu'une légende cultivée par la famille ou bien par certains milieux de la cour. Anton Maria del Chiaro, le secrétaire italien de la cour de Brâncoveanu, intime de Constantin et Mihail, frères du prince Șerban (« questi due ultimi fratelli da me ben conosciuti, e che molte volte degnavansi invitarmi alla loro mensa ») ne parle, dans son *Histoire des révolutions modernes de la Valachie*, que d'une reconnaissance de la descendance impériale des Cantacuzène : « da lui [l'empereur Jean Cantacuzène] pretendono la Discendenza loro i Cantacuzeni moderni, che però portano nell'Arma loro Gentilizia l'Aquila Imperiale, il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di Gloriosa memoria allorchè li dichiarò conti del Sagro Romano Imperio »<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> L'importance de ce programme a été mise en évidence par Eugen Stănescu. *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*, dans *Cronicari Munteni*, édité par Mihail Gregorian. Bucarest, 1961, p. LXXVIII.

<sup>8</sup> Anonyme. *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, édité par Const. Grecescu. Bucarest, 1959, p. 14.

<sup>9</sup> Anton-Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 124.

Le temps aidant, la légende est devenue de plus en plus confuse. En 1692 déjà, un envoyé des Autrichiens (le comte Marsigli) informait l'empereur que feu le prince de Valachie aurait eu l'intention de refaire l'Empire grec avec l'aide militaire... du tsar : « da un prete Greco mi è stato comunicato il concerto di fù Serbano Vaiuoda di Valachia, col Czar di Moscouia per introdurlo all'Imperio Greco, servendosi del mezzo delle di lei armi per facilitarlo »<sup>10</sup>.

Dimitrie Cantemir (marié en 1699 à Cassandre, fille de Șerban Cantacuzène) est du même avis, dans une note de son *Histoire de l'Empire Othoman* où il écrit notamment que feu son beau-père « fit aussi une étroite alliance avec les deux frères Jean & Pierre Czars conjointement de *Moscovie*. On lui promettoit pas moins en cas que *Constantinople* fût pris, que de le faire déclarer Empereur des *Grecs*, comme représentant par son extraction l'ancienne famille des Empereurs de son nom »<sup>11</sup>. Mais le dernier mot des Russes, qui a heureusement subsisté jusqu'à nos jours, la réponse adressée par le « trio » impérial (Ivan Alexeievitch, Piotr Alexeievitch, futur Pierre le Grand, et Sophia Alexeievna) n'a rien à faire avec le *concerto* dont Marsigli faisait état à l'empereur.

Les termes de cette esquisse de traité<sup>12</sup> sont généralement assez vagues, à l'exception de deux clauses explicites. La première conditionne la libération de la Valachie d'une participation roumaine à une éventuelle campagne contre les Tartares (hordes de Crimée et de Bélogorod). La seconde, une clause sévèrement prohibitive, interdit l'annexion par ou la soumission à n'importe quel autre État, ainsi que tout serment de vassalité.

Il est bien possible que les hésitations du prince Șerban à demander l'aide des tsars aient leur source dans les prétentions moscovites à la succession byzantine, car rien ne peut rapprocher deux héritiers intéressés par l'un et le même héritage. Le fait est que les négociations avec la Russie ont été engagées peu avant la mort du prince, et surtout comme une issue de secours à un moment de grande pression aussi bien de la part de l'Autriche que de la Turquie.

Le 28 décembre 1688, date à laquelle le Père Isaïe, archimandrite du monastère Saint-Paul d'Athos recevait les conditions russes pour les faire passer en Valachie, le prince Șerban était déjà mort.

Dans les dernières années de son règne un chroniqueur avait interpolé et commenté dans une compilation historique un texte très intéressant sur les origines des prétentions russes au titre impérial et leur manque total de substance (à son opinion, au moins) :

« Après Ivan grand cnéaz des Moscovites, son fils, Basile Ivanovitch lui succéda. Celui-ci était né d'une mère grecque, la nommée Sophie, fille de Thomas Paléologue, le despote de Morée (c'est-à-dire de Péloponnèse). Il prit à grandes forces la ville forte de Smolensk, qui était aux Polonais,

<sup>10</sup> Lettre envoyée de Constantinople en avril 1692. Const. Giurescu et N. Dobrescu, *Documente și regeste privilegiate la Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1907, document n° 101.

<sup>11</sup> D. Cantimîr, *Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*, traduit par de Jonequière, Paris, chez Le Clerc, 1743, t. II, p. 161.

<sup>12</sup> *Acte și documente relative la istoria renascerii României*, édité par A. Sturdza et C. Colescu-Vartic, Bucarest, 1902, t. I, (1391-1841), pp. 12-14.

aux Litvaniens et, par des guerres fréquentes s'empara de Kazan, domaine des Tartares, et étendit son pouvoir sur d'autres territoires. Ensuite, se croyant élu par la chance, il commença à s'intituler empereur [italiques de l'auteur]; et désormais, tous les souverains de Moscou prennent le titre d'empereur, tandis qu'auparavant ils s'appelaient *cnéaz*, c'est à dire duc, ou en roumain « domnu », comme leurs voisins : les Polonais, les Suédois et d'autres, les Allemands, les Français et d'autres nations, tous, jusqu'à présent l'appellent *dux Moscovie* et jamais *imperator* comme il s'intitule lui-même »<sup>13</sup>.

On voit que le chroniqueur met sur le même plan le « *cnéaz* » ou « *dux Moscovie* » et le prince valaque ; « *dux* », « *cnéaz* » et « *domn* » (voïvode ou prince de Valachie) apparaissent comme synonymes. Les prétentions impériales russes ne sont même pas justifiées par la filiation de Paléologue authentique du tsar Basile Ivanovitch, mais tout simplement par la chance. L'auteur est, d'ailleurs, à ce point adversaire du tsarisme, qu'il passe par-dessus ses ressentiments envers les Cantacuzène, qui forment une sorte de refrain dans sa chronique, car, finalement, ses arguments ne font que flatter les visées impériales des Cantacuzène, en contestant du point de vue théorique les droits d'un rival dangereux.

Des expressions comme « désormais », « jusqu'à présent », employées dans le commentaire du chroniqueur valaque ne faisaient que rendre actuel le texte interpolé, en relevant l'intérêt que les intellectuels du temps accordaient au problème de la légitimité du pouvoir. A la même époque, en Moldavie, Miron Costin se prononçait contre l'attribution du titre de roi de Hongrie aux princes transylvains :

« On donne le nom de roi de Hongrie aux princes transylvains ; en ce qui me concerne je ne peux les appeler ainsi, parce qu'ils ne sont pas des rois, mais de vrais princes ou *cnéaz* »<sup>14</sup>.

### LES EMBLÈMES \*\*\*

#### 1. PREMIÈRE FORMULE D'INTÉGRATION EMBLÉMATIQUE

A. Les représentations héraldiques du temps de Șerban Cantacuzène sont une véritable métaphore des ambitions impériales du prince : c'est l'aigle bicéphale qui porte au cœur le traditionnel corbeau valaque, la croix

<sup>13</sup> Radu Popescu, *Istoriile Domnilor Țării Românești*, édité par Const. Grecescu, Bucarest, 1963, pp. 27-28.

<sup>14</sup> Miron Costin, *Letopiseful Țării Moldovei de la Aronă Vodă Incoace*, dans *Opere*, ESPLA, Bucarest, 1958, p. 43. N. Iorga fait, dans le sixième tome de *L'histoire des Roumains et de la Romanité Orientale* (Bucarest, 1940, p. 312), le commentaire suivant à ce passage : « ... [Costin] nie décidément le caractère royal attribué à la monarchie magyare de ce côté [de Transylvanie] ».

\*\*\* Il est nécessaire d'apporter quelques précisions sur l'objet des analyses contenues dans ce chapitre. Il s'agit de surprendre la manière dont un idéal se laisse deviner à travers certaines métaphores visuelles. Systématiser une catégorie de témoignages sur l'existence presque insaisissable d'un idéal, voilà donc la véritable intention de l'auteur de ces pages. Ces métaphores visuelles ne forment pas une héraldique dans le sens « classique » du mot, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Europe Orientale.

au bec (voir la pierre écrite dédicatoire — « pisanie » — de l'église du monastère de Cotroceni. Figure 1 ; planche, type 3a). Cet emblème est une preuve du fait que « la pensée et l'intention de Șerban Voïvode était d'être lui-même



Fig. 1. — Pierre écrite dédicatoire. Église de la Dormition, monastère de Cotroceni (1679—1680). Détail.

empereur à Tsarigrad » comme une chronique moldave en fait écho un demi-siècle plus tard, mentionnant également que Șerban « nourrissait le ferme espoir de réussir à libérer toute la chrétienté de ce côté-ci de Tsarigrad de sous l'emprise des Turcs » et qu'il « était convenu avec les Alle-

Pour ce qui est de l'emblème à l'aigle-et-corbeau type Cotroceni, il est, très difficile de considérer l'aigle comme un *écu* armorial. (Alexandru Popescu, *Șerban Cantacuzino*, Bucarest, Ed. militară, 1978, p. 104). On voit clairement, surtout sur la Bible de 1688, qu'il s'agit d'un médaillon suspendu au cou de l'aigle. L'auteur de la première synthèse sur la *Știința și arta heraldică în România* (Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1977). Dan Cernovodeanu, en est du même avis lorsqu'il écrit, à propos de l'emblème ornant la Bible de Bucarest, que « dans la seconde partie du règne de Șerban Cantacuzène la situation est inverse, l'oiseau héraldique de la Principauté valaque apparaissant en position subordonnée par rapport à l'aigle bicéphale byzantine » (p. 75).

Le symbole de l'aigle à deux têtes, constamment impliqué dans nos analyses, connu une diffusion très large, au point de le rendre complètement atypique : il se retrouve, à d'époques différentes, un peu partout dans les Balkans. Même le premier « pattern » d'intégration emblématique a son histoire à lui, car il apparaît déjà sur une pièce de broderie d'Athos au XIV<sup>e</sup> siècle (voir *Hilandarski Zbornik*, 2, 1971). Il faut donc tâcher la récupération d'un contexte particulier de l'emploi de ce symbole, ainsi que des significations qui se dégagent du recours conscient à un certain jeu de symboles.

Pour conclure ces précisions, ajoutons que nous avons décidé de nous concentrer sur la signification des *emblèmes* du prince. L'examen des *titres* assumés par Șerban Cantacuzène doit constituer l'objet d'une investigation séparée ; nous nous bornons à rappeler les lettres T.Ț., ornant le sceau du prince et interprétées comme initiales des mots Țar Țarigradski (N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, t. II, Bucarest, 1928, p. 39).

mands [c'est à dire les Autrichiens, *note D.I.*], la Moscovie et les Polonais »<sup>15</sup>.

L'emblème hybride de Cotroceni paraît d'une nouveauté saisissante surtout si on le compare à un exemple de la tradition héraldique valaque, tel le corbeau figuré sur la pierre tombale de Matei Basarab, à Arnota (fig. 2 ; planche, type 2), exemple qui ne le précède que d'un quart de



Fig. 2. — Pierre tombale de Matei Basarab (+1654). Monastère d'Arnota. Détail.

siècle. Le prince Matei avait représenté le type du voïvode profondément ancré dans les réalités de son pays. Son réalisme politique ne contenait pas d'élément spectaculaire : être prince régnant de Valachie signifiait pour lui le dernier échelon d'une hiérarchie et non pas un tremplin vers la suprême dignité impériale. N'oublions tout de même pas que l'emblème intégrée, aigle-et-corbeau, apparaît déjà sur le sceau et les médailles de Mihnea III Radu (1658—1659).

<sup>15</sup> Ion Neculce, *Letopiseful Țării Moldovei de la Dabija-Vodă pînă la a doua domnie a lui Constantin Mavrocordat*, édité par Iorgu Iordan, ESPLA, Bucarest, 1955, p. 168.

La chronique a été écrite après 1732.



L'aigle-et-le-corbeau qui surmontent l'entrée dans l'église de la Dormition de la Vierge de Cotroceni peuvent être remarqués aussi sur d'autres œuvres d'art contemporaines. Il y en a trois d'une importance particulière :

— les élégantes armoiries encastrées dans la paroi est du clocher (1680—1681) au couvent de Cotroceni (fig. 3) ;



Fig. 3. — Armoiries. Paroi est du clocher (1680—1681). Monastère de Cotroceni.

— la pierre tombale de Șerban Cantacuzène (+1688), à l'intérieur de l'église de la Dormition (fig. 4) ;

— la page dédicatoire de la Bible de Bucarest (1688), première édition d'une traduction intégrale de la Bible en roumain (fig. 5). L'emblème imprimé sur la page est accompagné de huit vers d'explication signés par « le très humble serviteur de Votre Altesse Radu le Logothète [Greceanu] » et remplis d'allusions politiques transparentes :

« Le soleil, la lune, la harpie et le corbeau ensemble  
ainsi que l'épée et le sceptre en ton honneur se rassemblent.  
Ceux-ci composent ô, Maître, un emblème éclatant :  
le soleil et la lune à la place des parents,  
Ils te donnent naissance de nouveau, ô, lumière,  
digne gouverneur du peuple et des terres.  
Quant au corbeau qui nourrissait l'affamé Élie  
avec la croix, Seigneur, t'apporte de l'appui.  
Déploie tes ailes, comme l'aigle, et domine !  
avec épée et sceptre triomphe et ruine  
Tes ennemis visibles et invisibles car  
nous prions à genoux Dieu de notre part  
Qu'Il te donne de la force dans un règne glorieux,  
de la paix et du calme et un sort heureux.  
Et même au paradis et dans sa grâce  
que le Céleste Empereur t'accorde une place ».

Dimitrie Cantemir donne, dans son *Histoire Hiéroglyphe*, un équivalent littéraire involontaire de la formule d'intégration avancée type Cotroceni :

« Les plumes du feu corbeau [Șerban Cantacuzène] se distinguent de celles du corbeau actuel [Constantin Brâncoveanu], ayant deux faces :



Fig. 4. — Pierre tombale de Șerban Cantacuzène (+1688). Intérieur de l'église de la Dormition; Cotroceni. Détail.



Fig. 5. — Bible de Bucarest (1688). Page dédicatoire. Détail.



Fig. 6. — Anciennes portes en bois (1707) de l'église de la Dormition du monastère de Cotroceni, actuellement au Musée de Mogoșoia. Détail.

l'une noire, comme les plumes du corbeau, l'autre tachetée comme celles de l'aigle, et gris fer comme celles du vautour »<sup>16</sup>.

B. Une variante de ce « pattern » d'intégration est également liée à la famille des Cantacuzène et à ses idéals politiques. Les anciennes portes en bois de l'église de la Dormition de Cotroceni (1707, donc une vingtaine d'années après la mort du prince Șerban) sont ornées, sur leurs panneaux rectangulaires supérieurs, d'aigles bicéphales surmontés de couronnes (fig. 6 ; pl., type 4). L'emblème valaque est remplacé par un bouclier à la croix de Saint-Georges. La composition symbolise la protection accordée à l'orthodoxie par l'ancienne Maison des Cantacuzène (les portes ont été commandées par un des « protégés », Axentie, ex-métro-

<sup>16</sup> D. Cantemir, *Istoria Ieroglifică, Opere Complete*, vol. IV, Bucarest, Ed. Academiei, 1973, p. 272. Dans son allégorie Cantemir parle de « la monarchie des oiseaux » (la Valachie), du « Corbeau » (le prince valaque, en général), ainsi que du « Corbeau qui fut, avant lui [Brâncoveanu], le supérieur des oiseaux » (Șerban Cantacuzène).

polite de Sofia) et fait allusion à une croisade anti-ottomane ardemment désirée, la croix de Saint-Georges étant le signe de l'ordre Constantinien.

La qualité de grand maître de ce « saint, angélique et doré ordre impérial du grand martyr Georges »<sup>17</sup> (qualité revendiquée aussi par les Flavii-Angeli-Comneni de Parme) est reconnue et témoignée par l'empereur Charles VI en faveur des Cantacuzène. L'acte de reconnaissance impériale, dont le *ban* Mihaïl Cantacuzène possédait une copie authentifiée par la Chancellerie de Vienne, est daté le 1<sup>er</sup> février 1735 et destiné à Radu/Rudolf Cantacuzène, fils de Ștefan Cantacuzène Voïvode<sup>18</sup>. Ce Radu avait dressé une liste des grands maîtres de l'ordre, liste transcrite par l'auteur de la *Généalogie* au début de son livre. En 1680 Șerban lui-même y figure en tant que grand maître de l'ordre. Après sa mort il n'y a personne sur la liste jusqu'à 1712, quand y paraît le nom de Constantin (le *Stolnic*, sans doute). Il est possible qu'après la mort de Șerban, le titre soit revenu à son frère Iordache (Gheorghe) qui se trouvait, à ce moment-là, à la tête d'une grande ambassade de soumission à Vienne, d'où il ne reviendra que quelque trois ans plus tard, à la veille de sa mort (1692). Son souci pour garder le monopole d'un nom qui attirait des prétendants plus ou moins dangereux (v. Appendice 2), sa formation intellectuelle (il s'est occupé de la parution de l'*Évangile* de 1682), le fait qu'il était le frère préféré de Șerban, tout contribue à le recommander comme le plus probable successeur à la suprême dignité de l'ordre.

De toute façon, au cœur de l'aigle bicéphale qui orne sa pierre tombale, paraît, dans un médaillon cordiforme, la croix de Saint-Georges stylisée, ce qui différencie cette composition héraldique de celle de la pierre tombale d'un autre frère cantacuzin, ağa Matei, mort en 1685 et enterré aussi dans la nécropole de Cotroceni (fig. 7 ; pl. type 4 et fig. 8 ; pl. type 1).

En ce qui regarde le document impérial qui octroie la conduite de l'ordre Constantinien à Radu Cantacuzène, il faut dire que cet acte mentionne expressément que « la très ancienne famille des Cantacuzène descend des Empereurs des Romains de l'Orient et de l'Occident... », ce qui équivaldrait à une reconnaissance de l'origine impériale des Cantacuzène, arrivée malheureusement à un moment où les représentants de cette Maison établis à l'étranger ne jouaient que tout au plus le rôle d'une partie de manœuvre entre les mains des Autrichiens.

On a déjà vu que les emblèmes étudiés ont, pour la plupart, un rapport avec le couvent de Cotroceni. L'abondance de symboles concentrée dans l'appareil héraldique de l'établissement cantacuzin n'était pas fortuite ; la fondation même d'un établissement religieux d'une telle envergure aux premières années (1679—1680) d'un nouveau règne (1678—1688) ne l'était pas non plus. Constantin Brâncoveanu va aussi faire ériger la plus grande de ses fondations au commencement (1690—1692) d'un long règne (1688—1714). Ces efforts prenaient ainsi la valeur des véritables manifestes politiques et religieux, démontrant que le nouveau prince était prêt

<sup>17</sup> Banul Mihaïl Cantacuzino, *op. cit.*, pp. 326—327.

<sup>18</sup> V. aussi *Documente privitoare la familia Cantacuzino din arhiva G. Gr. Cantacuzino*, publiés par N. Iorga, Bucarest, 1902. Doc. n° LXXXVI.



Fig. 7. — Pierre tombale du spathaire Iordache (+1692). Cotroceni. Détail.



Fig. 8. — Pierre tombale de l'ağa Matei (+1685). Cotroceni. Détail.

à assumer le patronage des chrétiens orthodoxes de tout l'Empire ottoman<sup>19</sup>.

## 2. DEUXIÈME FORMULE D'INTÉGRATION

Quoique la solution d'intégration précédente paraisse avoir été la plus agréée, elle n'est pas unique. La *Liturgie* imprimée à Bucarest en 1680 offre l'exemple d'un autre type de coexistence des symboles héraldiques (fig. 9 ; pl., type 5a). La position de l'aigle impérial au cimier des armoi-



Fig. 9. — *Liturgie* (1680). Page dédicatoire.

ries est moins avantageuse que celle du corbeau. Néanmoins les dimensions de l'aigle augmentent dans les compositions similaires ornant *l'Évangile* de 1682 et *l'Apôtre* de 1683 (figs 10 et 11 ; pl. types 5b et 5c). L'aigle bicéphale croissant commence à suggérer le même rapport de subordination

<sup>19</sup> Pour les problèmes de ce patronage voyez au moins le huitième chapitre (*Le patronage par les princes Roumains de l'Église byzantine et de la civilisation*) du livre de N. Iorga *Byzance après Byzance*, ed. cit., pp. 159–205.



que dans la première formule d'intégration. La priorité de la descendance paternelle, impériale, est respectée aussi par les auteurs des vers qui accompagnent les armoiries respectives. Dans les deux derniers des trois poèmes



Fig. 10. — *Evangile* (1682). Page dédicatoire.



Fig. 11. — *Apôtre* (1683). Page dédicatoire.

qu'on cite plus bas, l'aigle (« la harpie ») est mentionné avant l'autre symbole héraldique, le corbeau<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> La signification politique des vers de dédicace de l'époque a été mise en relief par Virgil Căndea, dans *Semnificația politică a unui act de cultură feudală*, *Studii*, 3, 1963, pp. 656—657. L'auteur s'occupe, dans une note, de l'évolution des emblèmes imprimés sur les livres parus pendant le règne de Șerban Cantacuzène; il considère l'emblème de la *Bible* de 1688 comme un couronnement de l'héraldique du prince. Il ne s'agit, en réalité, que de reprendre un type déjà constitué au moment de la fondation du monastère de Cotroceni.

Pour rester à cette deuxième formule d'intégration, il faut dire que la priorité accordée par les poètes (des vers que nous allons citer) à la descendance paternelle semble tout à fait normale, même en dehors de toute implication impériale. Pourtant, les *préfaces* des livres, à la différence des poèmes dédicatoires, ne font allusion à l'ascendance impériale du prince qu'à partir de 1683. En 1680 le métropolite Teodosie insiste sur le fait que le prince est « création et épanouissement de nos terres »; en 1682, dans la préface à l'*Evangile*, rédigée au nom du prince même, il se déclare digne maître du « trône honoré de nos aïeux et bisaïeux », c'est-à-dire des Basarab. Pour un nouveau prince il était donc question de rappeler au "grand public" (habitué à trouver dans les avant-propos des livres des considérations sur l'opportunité de la publication des textes respectifs) les droits du voïvode à la dignité princière. Les vers dédicatoires, dépourvus de dimensions didactiques, n'engagent pas de rapport direct avec les lecteurs. Destinés au prince, ils exaltent, dès le début de son règne, le souvenir de son noble ascendance paternelle, souvenir qui ne s'insinue dans les préambules des livres qu'à partir de 1683, date à laquelle Șerban Cantacuzène pouvait se permettre de reléguer les Basarab au plan second.

Voici d'abord les vers de la *Liturgie* :

« Cet emblème dûment se compose  
 Au bénéfice de ce maître qui la domine  
 Car du côté de son père il descend de l'empire  
 Et par sa mère — de la principauté.  
 Toi donc, Seigneur, qui as tout disposé  
 Garde-le, constant et ferme, et le protège  
 Car c'est toi seul qui es l'empereur  
 Éternellement immuable et fort ».

Les vers de *l'Évangile* de 1682 :

« Les harpies et les emblèmes sont les signes de l'Empire,  
 Ainsi que le corbeau celui de la principauté  
 Qui orne dignement ce prince éclairé.  
 Des deux emblèmes également héritier,  
 Il maîtrise la harpie, du côté de son père,  
 Et domine le corbeau, du côté de sa mère.  
 Toi donc, Seigneur, qui es le grand empereur,  
 Qui as sacré toi-même ce prince éclairé  
 Accorde-lui la paix, le sort heureux,  
 Sur le trône des ancêtres, un règne glorieux ».

Les vers de *l'Apôtre* de 1683 :

« Les philosophes, tous, appellent la harpie empereur  
 Et du corbeau disent qu'il nourrit les prophètes.  
 Ceux-ci couronnent ensemble le prince Șerban Voïvode,  
 Signes en même temps des souches de la famille.  
 La harpie, du côté de son père — le sang impérial,  
 Le corbeau, par sa mère — descendance princière.  
 On supplie donc Dieu qu'à ce prince éclairé  
 Il lui accorde sa grâce et un règne heureux ».

### 3. DES SOLUTIONS NON INTÉGRÉES

A. *L'aigle bicéphale seul* est souvent représenté, surtout dans l'orfèvrerie, comme un signe destiné à souligner le caractère privé de tel ou tel don, offert par le prince ou par sa famille à quelque établissement religieux (fig. 12 ; pl., type 1). Il joue un rôle similaire à celui de petits portraits de famille brodés, par exemple, sur les épitaphes de Cotroceni, Tismana ou Biserica Doamnei, ou bien, ouvragés au repoussé sur diverses pièces en argent.

B. *Le corbeau seul* paraît sur l'inscription de Biserica Doamnei, église bâtie en 1683, probablement dans l'intention de servir de chapelle à un des palais de Șerban Cantacuzène. L'existence d'un palais pourrait expliquer cette option héraldique prudente, car un tel édifice est toujours un symbole de la vie politique du pays (fig. 13 ; pl., type 2).

On a déjà vu que la politique panorthodoxe et celle panbalkanique avaient acquis un centre distinct, dans le récent monastère de Cotroceni. Cette spécialisation des fonctions, où un grand monastère, fondé par le prince même, assume une partie de la politique extérieure (le patronage panorthodoxe) se retrouve aussi dans la Moldavie contemporaine. Gheorghe Duca, qui a précédé Șerban Cantacuzène sur le trône valaque, pour être

transféré par les Turcs à Jassy en 1678, avait transformé le monastère de Cetățuia dans une résidence du patriarche Dosithée de Jérusalem. Le couvent de Cetățuia, construit sur une des collines qui dominent Jassy, au



Fig. 12. — Diskos en argent, œuvre du Maître E.V. de Brașov, offert par le prince Șerban au monastère de Cotroceni en 1680. Actuellement au Musée de Mogoșoaia.

cours du premier règne de Duca en Moldavie (en 1672) était devenu le siège d'une intense activité typographique, destinée aux Grecs de tout l'Empire ottoman.



Fig. 13. — Pierre écrite dédicatoire. Biserica Doamnei (1683), Bucarest. Détail.



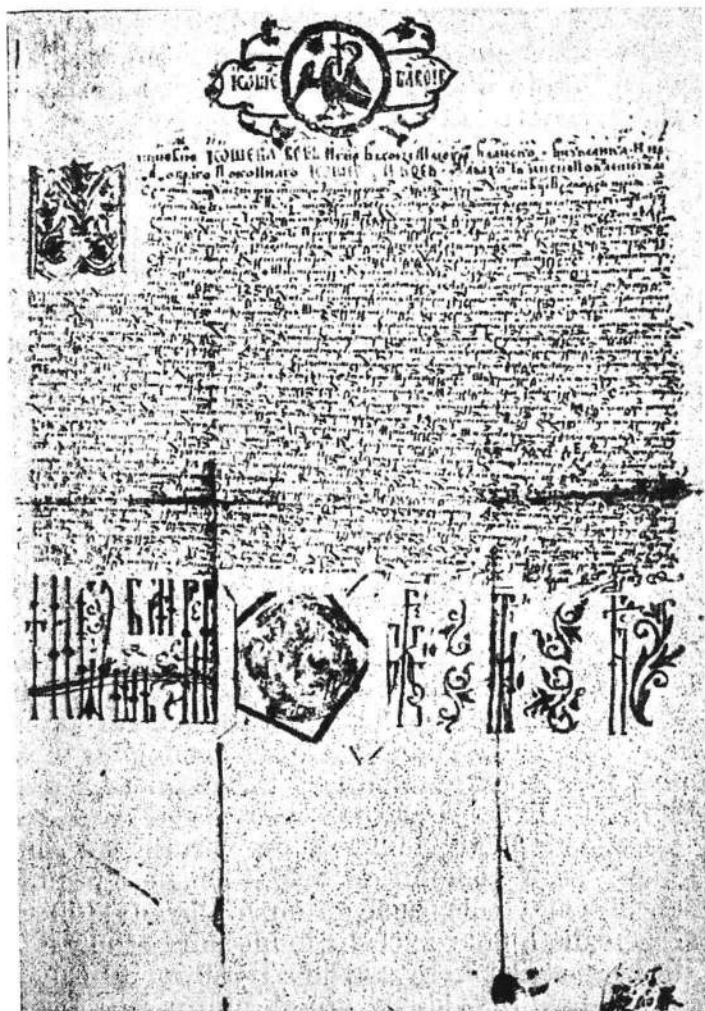


Fig. 14. — Acte signé par Șerban Cantacuzène (1679).

Șerban Cantacuzène, dont les ambitions de fondateur avaient été déjà réalisées par l'édification du monastère de Cotroceni, ne tenait plus à figurer en tant que fondateur de l'Église de la Princesse (Biserica Doamnei) de Bucarest. Il concède ce droit à sa femme, Marie. Pour la fille de Gheorghe Ghețea, ex-marchand de bure de Nicople <sup>21</sup>, le corbeau valaque comme emblème était déjà trop.

Le corbeau seul pare aussi les en-têtes de certains actes scellés par la chancellerie du prince (fig. 14). La vie de palais et l'activité de chancellerie étaient, à coup sûr, plus réceptives aux solutions stéréotypés, dans la tradition valaque. Le prince lui-même n'a jamais manqué à souligner la parfaite assimilation de sa famille à l'aristocratie locale, ainsi que ses droits justifiés au trône de Valachie, en qualité de « véritable petit-fils du bon et très ancien prince Șerban Basarab Voïvode », comme tout livre paru au

<sup>21</sup> Radu Greceanu, *Istoria Domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod (1688—1714)*, édité par Aurora Ilieș, Bucarest, 1970, p. 59.

cours de son règne le présente <sup>22</sup>; d'ailleurs, en concordance avec la politique de son père, le *postelnic* Constantin, lequel, bien que né et élevé à Constantinople, s'était placé à la tête des défenseurs les plus acharnés des droits de l'aristocratie valaque contre « les Grecs de Tsarigrad ».

#### 4. FORMULE DE DÉSINTÉGRATION : LE PARFAIT ÉQUILIBRE FORMEL

Le récit pittoresque d'un étrange épisode (voir Appendice 1) suggère que même le penchant de Șerban Cantacuzène à la superstition n'était pas en dehors du mécanisme de sa pensée héraldique. Son attachement à un certain symbolisme, qui dépasse parfois le seuil de la conscience, est confirmé par l'importance inhabituelle accordée à la découverte, après une partie de chasse à courre, d'un petit monstrueux à deux têtes dans la matrice d'une hase.

Bien que l'augure fût interprété différemment par des courtisans érudits, le prince accepta la prédiction la plus pessimiste, basée sur le potentiel de désintégration contenu dans toute créature hybride («... de la famille de Șerban Voïvode deux têtes se hausseraient, l'une contre l'autre, tirant dans des directions opposées... elles causeraient de gros dégâts et endommagements au pays... »).

La « tête » qui consolida finalement son autorité, Constantin Brâncoveanu, adopta de nouvelles formules emblématiques. La *pisanie* de l'église principale du monastère de Horezu en constitue un exemple révélateur. Le caractère hors-ligne d'une telle fondation oblige à une étude plus attentive de la *pisanie* mentionnée; on remarque d'abord la complète séparation des symboles — l'aigle bicéphale et le corbeau sont placés dans deux médaillons distincts, sur les deux côtés du linteau du portail. Au point de vue strictement formel ce serait la solution parfaitement équilibrée (fig. 15; pl., type 6). Pourtant, il s'agit de la fin de « l'impérialisme » valaque. Le nouveau prince était trop réaliste pour investir le moindre espoir dans les affaires compliquées de la succession byzantine. D'autant plus qu'il était confronté avec des problèmes quotidiens visant plutôt à la survie politique qu'à la suprématie impériale. L'aide militaire désintéressée de l'Autriche pour la libération de l'Orient chrétien s'était avérée depuis longtemps une simple illusion. C'est d'ailleurs un fait qui semble avoir été assez claire pour Șerban Cantacuzène lui-même, car on connaît ses efforts d'éviter, aux dernières années de son règne, toute intervention militaire directe de l'Autriche et d'obtenir en même temps un minimum de garantie russe.

L'attitude de la Maison de Habsbourg à l'égard de la Transylvanie « libérée », de même que l'expédition militaire autrichienne en Valachie (en novembre 1689, un an après la mort de Șerban Voïvode), avaient relevé la véritable nature de la politique orientale de la cour de Vienne. Le général Heissler, fait prisonnier par les soldats de Brâncoveanu en 1690, exemplifie parfaitement l'arrogance des Autrichiens. On lui attribue cette déclai-

<sup>22</sup> Dans le sens d'une plus que parfaite assimilation du prince, P. V. Năsturel considérait, dans une étude de généalogie et héraldique, que l'emblème ornant la Bible de Bucarest « ne représente pas un Cantacuzène régnant en Valachie, mais un Valaque régnant à Byzance » (*Neamul boierilor cantacuzini din ramura lui Șerban Voievod*, Literatură și artă română, XII, 1908, p. 322).

Fig. 15. — Portail de la Grande Église du monastère de Horezu (1690—1692).



ration cinglante faite au prince Constantin : « si je suis prisonnier, ce n'est que dès aujourd'hui, mais toi, tu es serf du moment même de ta naissance »<sup>23</sup>.

En même temps, la défaite des Turcs à Vienne n'annonçait nullement une époque de déclin rapide de l'Empire ottoman ; par conséquent, une politique d'équilibre entre les deux géants s'imposait comme seule valable pour les princes valaques. La tentative d'obtenir une participation russe à la balance du pouvoir dans le Sud-Est européen faisait partie du même jeu politique lucide.

La nouvelle ère de réalisme commençait par la limitation des objectifs politiques : on ne retenait de l'éclat du règne précédent que la conscience de la nécessité d'une politique culturelle panorthodoxe dont les traditions remontaient au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>.

On a vu qu'à Horezu le linteau du portail de la Grande Église expose néanmoins l'agile bicéphale (cette fois-ci dans un médaillon séparé), malgré l'abandon des idéals impériaux par le prince Constantin.

<sup>23</sup> *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717, ed. cit.*, p. 32.

<sup>24</sup> Iorga considère le règne de Brâncoveanu une « monarchie culturelle » par excellence. V. le chapitre *La monarchie culturelle de Brâncoveanu*, dans *L'histoire des Roumains et de la Romanité orientale, ed. cit.*, pp. 479—561.

Cette présence n'est point dépourvue de signification. Grâce à sa mère, Stanca, sœur de Șerban Voivode, Brâncoveanu se croyait en droit de porter le nom de Cantacuzène. Cantemir l'accuse d'avoir signé de ce nom des lettres destinées à la cour de Vienne, fait qui provoqua, paraît-il, la réaction violente des frères du prince Șerban (V. Appendice 2). On entrevoit dans cet effort de Brâncoveanu de se faire prendre pour un Cantacuzène le désir de créer à Vienne l'impression d'une continuité politique en Valachie, afin de gagner le temps pour désamorcer lentement une alliance explosive<sup>25</sup>.

L'aigle de Horezu représente également le signe d'association de la plus importante famille du pays aux actions du nouveau règne, plus précisément à sa politique panorthodoxe. L'aigle à deux têtes figure sur les armoiries de tous les frères cantacuzins. Il est taillé, par exemple, dans la corniche de la *pisanie* à l'église de Afumați, bâtie par le *stolnic* Constantin en 1696, dans le linteau du portail de l'église de Fundenii-Doamnei, fondée par le spathaire Mihaïl en 1699, dans la pierre tombale du spathaire Iordache (+1692), ou bien dans la pierre tombale de l'ăga Matei (+1685).

Brâncoveanu, proche parent des Cantacuzène était aussi leur création. Il était donc à supposer que le neveu suivisse les conseils de ses oncles illustres, Constantin et Mihaïl, et qu'il défendisse les intérêts du clan. Mais, volontaire par nature, il n'est point difficile à détecter la source du conflit fatal qui l'opposa à ses oncles (après 1705), ainsi que jadis Șerban Cantacuzène avait été obligé à s'opposer à ses propres frères (les mêmes Constantin et Mihaïl), à sa mère (Elina) et à son neveu (Constantin Brâncoveanu) par amour des idéals plus élevés qu'un simple esprit de clan.

À l'époque de la fondation du monastère de Horezu on était encore très loin d'un conflit entre le prince et ses protecteurs les plus influents. Au contraire, ils étaient liés par une alliance étroite, renforcée à la suite d'une reconnaissance, un mois après la mort du prince Șerban, de tous les privilèges et possessions cantacuzins (l'acte est daté le 25 novembre 1688).

L'aigle taillé au-dessus de l'entrée de la Grande Eglise du monastère exprime justement l'esprit de cette coopération mutuellement avantageuse qui signifiait loyauté et appui pour Brâncoveanu, protection et sûreté pour les Cantacuzène.

En vertu de ces privilèges renouvelés, ils continuaient à dominer la vie politique du pays. La cour restait plus ou moins le spectacle d'une seule famille<sup>26</sup>, avec une distribution de première classe<sup>27</sup>.

<sup>25</sup> Et, en plus, un effort précoce de s'émanciper de sous la tutelle des Cantacuzène, par une habile manœuvre de superposition.

<sup>26</sup> « La Cour de Brâncoveanu, ainsi que celle de son prédécesseur est en effet une belle Cour, mais quand on y regarde bien on n'y voit qu'une seule famille avec ses parents et sa clientèle » (N. Iorga, *Scrisori de boieri, scrisori de domni*, troisième édition, Vălenii-de-Munte, 1931/1932, préface, p. 6).

<sup>27</sup> Dans *Dicționarul marilor dregători din Țara Românească și Moldova, Secolele XIV—XVII*, Bucarest, 1971, p. 136, N. Stoicescu écrit à propos du *postelnic* Constantin, père de Șerban Voivode : « Il a eu six fils : Drăghici, Șerban, Constantin, Mihaï, Matei et Iordache qui sont tous arrivés à de grandes dignités (*cas unique dans l'histoire de la Valachie* — s.a.). Ses filles ont été femmes et mères de grands dignitaires ».

## 5. FORMULE DÉSINTÉGRÉE : LA TRADITION RESTAURÉE

Le traditionalisme du règne de Brâncoveanu est illustré par les documents émis au nom du prince, dont les en-têtes et les sceaux n'exposent que l'image du corbeau valaque. La charte émise au profit des Canta-



Fig. 16. — Pierre écrite dédicatoire du Palais de Potlogi (1698). Détail.

cuzène, moins d'un mois après l'intronisation, constitue déjà un exemple d'héraldique conservatrice. Le prince revient à la tradition et il tient à le montrer en toute fermeté à ses sujets. L'ancien symbole du pays se rencontre sur des livres, des portraits et des *pisanii*. Il est intimement lié à la vie de la famille des Brâncoveni, paraissant sur les *pisanii* des grandes résidences de Potlogi (1698) et de Mogoșoia (1702), cette dernière destinée à son fils Ștefan (fig. 16).

Les vers de dédicace des livres changent de ton d'une manière significative. Le même Radu Greceanu qui avait composé le beau poème à l'honneur de Șerban Cantacuzène s'exprime de la façon suivante au début d'une traduction de saint Jean Chrysostome (*Mărgăritare*, Bucarest, 1691) :

« Le signe de la Principauté c'est le Corbeau à la Croix  
 Qui t'apporte du ciel de la force, Altesse,  
 Sur le trône des ancêtres, des anciens Basarab  
 Sur lequel tu es maître et règne à présent.

.....

L'emblème accompagnant ces vers a une particularité définitoire pour cette période de rajustement des idéals politiques : du rinceau qui entoure le corbeau surgissent des serres « végétalisées » qui serrent le sceptre et l'épée (fig. 17).



Fig. 17. — *Mărgăritare*, (1691): Page dédicatoire.

C'est ce qu'on observe également à l'emblème ornant un livre paru à Buzău, toujours en 1691 : *Pravoslavnică Mărturisire*. « Le cliché représentant cet emblème est le même qui servit à la *Liturgie* de 1680 [...] Sa partie supérieure fut quand même coupée et remplacée par une couronne. De l'aigle à deux têtes des Cantacuzène il n'en restent que les serres, tenant l'épée et le sceptre »<sup>28</sup>.

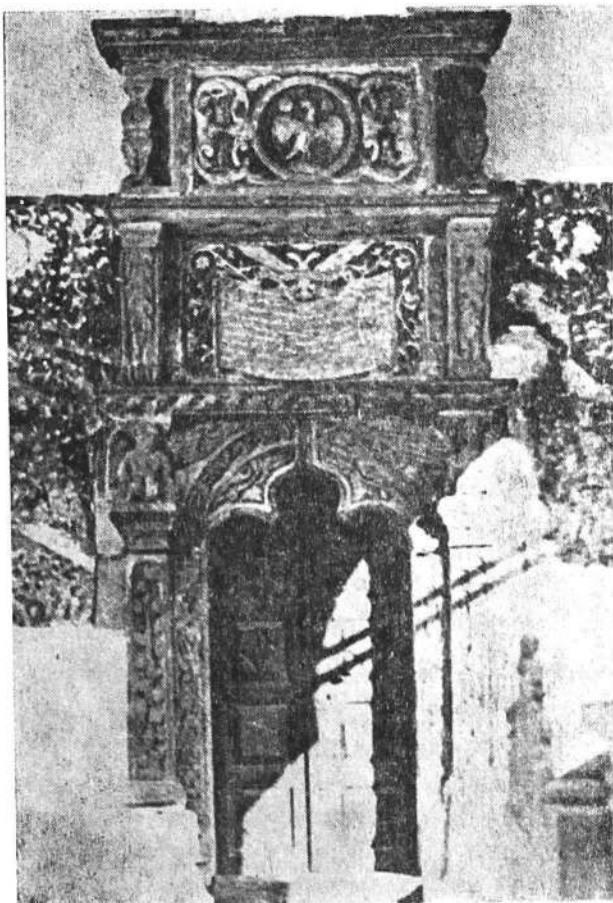
#### 6. FORMULE D'ASSOCIATION : LE PATRONAGE SUPRÊME

Tant que l'alliance des Cantacuzène et de Brâncoveanu fut en vigueur, on a tenté la réalisation d'une politique religieuse commune. Le spathaire Mihaïl Cantacuzène, pèlerin à la Terre Sainte et grand fondateur d'églises, met une de ses fondations, le monastère de Saint-Jean de Râmnicu-Sărat, sous le haut patronage de la principauté. Il s'agit

<sup>28</sup> Ioan Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, t. I, Bucarest, 1903, p. 321.



Fig. 18. — Portail de l'église de l'ex-monastère de Saint-Jean de Râmnicu Sărat.



d'une association *ad hoc*, destinée à souligner l'importance d'un établissement religieux qui « paraît avoir été l'un des plus grands du pays »<sup>29</sup>.

La composition assez chargée du portail de l'église témoigne notamment de l'existence du patronage princier : au-dessus de la *pisanie* ornée d'un aigle bicéphale, il y a une autre pierre, sans inscription, portant le corbeau encadré de rinceaux décoratifs.

Bien que placé plus haut, l'emblème valaque s'impose par rapport à l'aigle des Cantacuzène, inséré discrètement dans le texte gravé sur la pierre dédicatoire proprement dite (fig. 18 ; pl., type 7).

#### 7. TROIS FORMULES DE RÉINTÉGRATION

Un épilogue étrange à la question des idéals de restauration de l'Empire byzantin est offert par le règne de Ștefan Cantacuzène, à la veille de l'installation du régime phanariote en Valachie, c'est-à-dire à un moment de pression turque sans précédent. Fils du stolnic Constantin, Ștefan Voïvode était donc cousin de Constantin Brâncoveanu et neveu de Șerban Voïvode. Lui, ainsi que son père avaient été très actifs dans le détronement

<sup>29</sup> N. Ghika Budești, *Evoluția Arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*, Partea a patra, *Noul stil din veacul al XVIII-lea*, Bucarest, 1936, p. 77.



Fig. 19. — *Livre d'heures* (Ciaslov), 1715. Page dédicatoire.

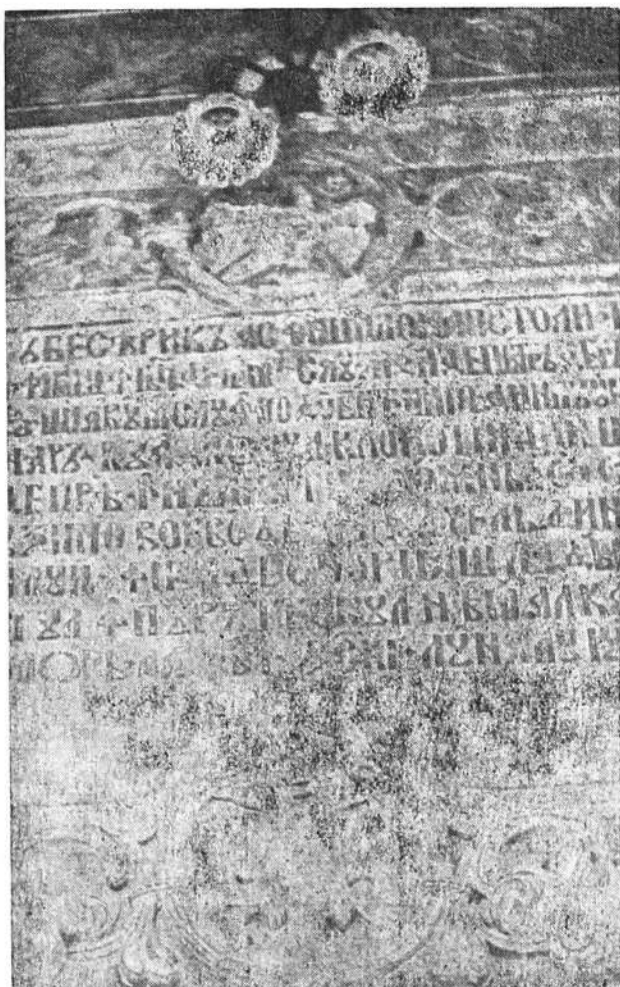
de Brâncoveanu. La correspondance secrète avec Moscou et Vienne, livrée aux Turcs, avait décidé du sort tragique de Constantin Brâncoveanu et de ses fils, décapités le 15 août 1714 à Constantinople.

Comme réaction contre son prédécesseur, Ștefan Cantacuzène tenta d'exhumer les idéals impériaux de Șerban Voïvode. L'héraldique de son temps dévoile clairement cette nouvelle tendance. Les documents princiers émis pendant son court règne (moins de deux ans) répètent une formule emblématique déjà connue : l'aigle-et-le-corbeau type Cotroceni. Ce même emblème pare des livres tels que *Le livre d'heures* traduit par le métropolite Anthime d'Ibérie et paru à Târgoviște en 1715, ou bien *Les conseils chrétiens-politiques* de ce même Anthime, paru en grec à Bucarest en 1715 aussi<sup>30</sup> (fig. 19 ; pl., type 3b).

<sup>30</sup> Il est vrai que sur le *Ciaslov* (*Livre d'heures*) de 1715 le médaillon ovale à corbeau couvre en entier la poitrine de l'aigle bicéphale, qui se trouve réduit de cette manière à un simple support (type 3b).



Fig. 20. — Pierre écrite dédicatoire de l'église des Saints-Apôtres de Bucarest, rénovée en 1715. Détail. On perçoit avec difficulté le Corbeau, dans la partie supérieure de l'image, ce qui confirme le rôle secondaire du symbole.



Les vers qui se trouvent sur la page dédicatoire du *Livre d'heures* reprennent un encomion oublié d'environ trente ans :

« La Harpie, le Corbeau et la Croix, trois signes merveilleux  
 Se présentent en hérauts de tes vertus ô, Maître.  
 La harpie est la marque de ta souche impériale,  
 Le corbeau, lui, t'annonce maître de Valachie,  
 Et la croix te désigne gardien de la Foi,  
 Ô, très chrétien Étienne, d'un cœur immaculé.  
 La croix va te garder en paix et en honneur,  
 Ruinant tes ennemis, les rendant en poussière »

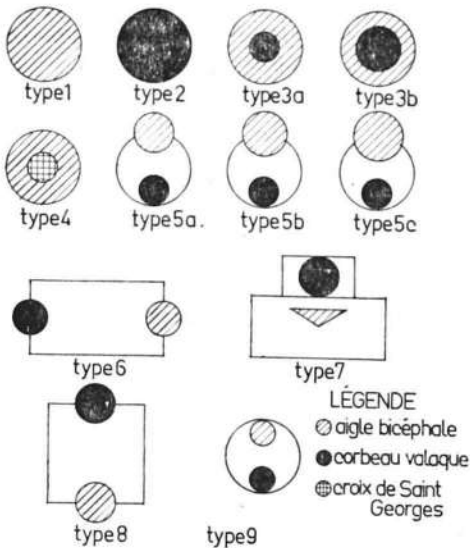
L'église des Saints-Apôtres de Bucarest, rénovée en 1715 par le prince Ștefan, possède une très intéressante *pisanie*. L'aigle et le corbeau la parent dans des médaillons séparés, de la même grandeur, disposés verticalement (fig. 20 ; pl., type 8), mais l'aigle est le symbole privilégié, placé juste au-dessus de l'entrée dans l'église, dans une zone de visibilité bien meilleure.

Que c'est bien celle-ci la hiérarchie désirée des symboles, le sceau du prince la confirme. Les éléments de la petite image, presque simultanément perceptibles, sont toujours verticalement disposés, mais cette fois-ci



Fig. 21. — Sceau du prince Ștefan Cantacuzène (1714–1716).

PLANCHE: TYPES D'EMBLÈMES



c'est l'aigle qui occupe la partie supérieur de la composition (fig. 21 ; pl., type 9).

Ce qui à l'époque de Șerban Cantacuzène fut une vigoureuse (bien que camouflée) prétention à la succession de Byzance se transforme pour Ștefan Voïvode, dû à des circonstances entièrement défavorables, dans un affichage de blason de famille, compensateur et nostalgique.

Ștefan Cantacuzène a rapidement perdu son trône. Le vizir Gin Ali a su habilement exploiter les dissensions d'entre les membres de la famille des Cantacuzène pour détruire le clan, définitivement compromis à la suite de la trahison de Toma, cousin de Ștefan Voïvode, passé dans le camp des Russes avant la bataille de Stănilești sur Prut (1711).

Au mois de juin 1716, Ștefan Cantacuzène et le *stolnic* Constantin étaient décapités à Constantinople. Deux jours plus tard, à Andrinople, les boyards de la partie cantacuzine adverse, le spathaire Mihaïl en tête,

partageaient le même sort. Le grand rôle politique des Cantacuzène était ainsi brutalement achevé. Le nouveau prince du pays, Nicolae Mavrocordat, déclencha des persécutions sauvages contre les survivants. Del Chiaro résume en quelques mots l'effondrement de la Maison Cantacuzine :

« Être Cantacuzène ou de leurs proches c'était un crime digne de la peine de mort »<sup>31</sup>.

#### LE RÈGNE AUTORITAIRE : SUGGESTIONS POUR UN MODÈLE

L'étude des idéals impériaux du règne de Șerban Cantacuzène ne clarifie qu'un aspect d'une période complexe, celui de l'élaboration des desseins d'un édifice politique de dimensions européennes, malheureusement non réalisé. En parallèle avec ce programme maximal, dont la réussite aurait été conditionnée par une ample conjoncture internationale, il ne faut pas négliger l'existence d'un programme de moindre envergure, visant à l'instauration d'un régime autocratique et d'une dynastie en Valachie, lui aussi finalement échoué. L'intensité des efforts réformateurs dirigés vers l'établissement d'une monarchie véritable prouve un surprenant synchronisme avec l'esprit européen du temps, car c'est bien l'époque de Louis XIV et de sa royauté exemplaire.

L'attitude des contemporains de Șerban Cantacuzène face à l'éventualité d'un règne autoritaire n'est que partiellement connue. On a déjà vu que la *Chronique anonyme de Brâncoveanu* prétendait que l'ambassade envoyée à Vienne pour prêter serment de vassalité avait demandé « que les princes fussent des autocrates et que leur volonté fût loi pour le pays et ses habitants, et que personne n'eût rien à redire ». Le chroniqueur attribue aux Autrichiens la réponse suivante : « que les princes soient des autocrates, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, soit de bien, soit de mal et que personne ne les y empêche — voilà une coutume mauvaise et païenne »<sup>32</sup>.

Plus tard, Neculce présente Șerban Voïvode comme « un homme terrible, qui ne respectait la volonté de personne »<sup>33</sup>.

Le patriarche Dosithée de Jérusalem aurait déclaré (selon le *ban Mihaïl Cantacuzène*) que « s'il [Șerban] avait été né autocrate dans une autre principauté européenne, son nom serait devenu fameux dans le monde entier ». Quant à l'opinion de l'auteur de la *Généalogie*, il se borne à affirmer que « le nommé Șerban Cantacuzène était un homme terrible et il avait de très hauts desseins »<sup>34</sup>.

Il paraît que l'idée d'autorité de Șerban Cantacuzène ait été fondée sur les modèles offerts par la Byzance disparue, où l'autorité impliquait

<sup>31</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 207 : « L'esser Cantacuzeno oppur loro Parente attribuivasi a un delitto degno di morte ». Il ajoute plus loin (p. 208) : « Ecco lo stato calamitoso di quella Casa Cantacuzena, ch'era stata sempre il rifugio de'poveri, e de'Forestieri! ».

<sup>32</sup> *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, *ed. cit.*, p. 14. Une brève définition de l'autocrate (« aftocrator = singur Țitoriu, carile la stăpînire altă soție nu are ») se rencontre dans le vocabulaire placé par Cantemir au début de son *Histoire Hiéroglyphique*, *ed. cit.*, p. 58.

<sup>33</sup> Neculce, *op. cit.*, p. 179.

<sup>34</sup> Mihaïl Cantacuzino, *op. cit.*, p. 251 et p. 212.

souvent un magnétisme direct émané par la personnalité de l'empereur. L'historien Filstich, par exemple, fait mention que « même les Mahométans respectaient le prince [Șerban] pour son éclat personnel »<sup>35</sup>. Cette assertion envoie à un passage de la *Chronique des Cantacuzène* qui spécifie que « son visage était si terrible que les païens et d'autres étrangers en étaient effrayés. Et pendant sa vie personne n'osa envahir le pays »<sup>36</sup>.

Del Chiaro écrit que les Turcs « s'en allaient de chez lui comme éblouis et effrayés par sa stature majestueuse et par le timbre terrible de sa voix » ; un envoyé des Turcs « à la vue de cette stature démesurée, de ces yeux grands qui produisaient l'effroi, à l'écoute du terrible ton de la voix du prince fut saisi d'une grande terreur et commença à trembler »<sup>37</sup>.

Le ton de ces commentaires rappelle celui des chroniques byzantines et, en particulier, de la *Grande Chronique* de pseudo-Sphrantzes (le métropolitain Macarius Mélissénos de Monembasie). Cette compilation a été utilisée par des historiens tels que Radu Popescu et Dimitrie Cantemir, ce qui démontre sa circulation dans les pays roumains<sup>38</sup>.

Voici, décrite dans la *Grande Chronique*, l'impression faite par l'empereur Manuel II Paléologue à l'occasion d'une visite de Moustapha, frère du Sultan Mourad, à Constantinople.

« ... le lendemain matin, le 1<sup>er</sup> octobre, il [Moustapha] est venu présenter ses hommages à l'empereur et à ses fils. [...] et les Turcs d'Asie, émerveillés à sa vue [à la vue de Manuel II, note D.I.] disaient qu'il ressemblait au fondateur de leur Loi, Mahomed, ainsi que Bajazet, son ennemi avait déclaré à son égard que "même celui qui ne connaît pas l'empereur, dirait, à sa simple vue que c'est bien lui l'empereur" »<sup>39</sup>.

Il ne s'agit, bien sûr, que de suggérer le type d'historiographie qui aurait pu offrir les « nourritures livresques » de l'idéal de vie de Șerban Cantacuzène. Pour conclure il vaut bien la peine de souligner la paradoxale actualité du modèle de l'autocrate byzantin dans une Europe où (à la Cour de Louis XIV) on était en train de réhabiliter ce modèle par la publication d'importantes sources présentant les personnalités de l'empire disparu sous un jour favorable.

## APPENDICE 1

Radu Popescu : *Istoriile Domnilor Țării Românești*, édité par Const. Grecescu, Ed. Academiei, Bucarest, 1963, p. 186.

Quelque temps après la mort de Zmaranda, sa fille, Șerban sortit se promener à Fintina Rece et, envoyant les échansons avec des lévriers et les jeunes nobles à chasser dans les taillis des alentours, il resta à regarder du devant de ses tentes. Ceux-là capturèrent quel-

<sup>35</sup> apud A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, Jassy, 1891, tome IV, p. 269.

<sup>36</sup> *Letopiseful Cantacuzinesc*, dans *Cronicari Munteni*, édité par Mihail Gregorian, Bucarest, 1961, t. I, p. 220.

<sup>37</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 138 et p. 141.

<sup>38</sup> V. Vasile Grecu, *Influența bizantină în literatura românească*, dans *Literatura Bizanțului*, Studii, Ed. Univers, Bucarest, 1971, p. 370. Idem, Introduction à *Memorii, Georgios Sphrantzes*, Ed. Academiei, Bucarest, 1966, p. XIV.

<sup>39</sup> Pseudo-Phrantzes sive Macarios Melissenos, *Chronicon, 1258—1481*, dans Georgios Sphrantzes, *Memorii*, *ed. cit.*, p. 257.

ques lièvres et, les apportant au prince, il distribua quelques-uns à ses boyards et envoya le reste à la cuisine ; et parmi les lièvres de la cuisine princière on trouva une hase qui était pleine et, en l'éventrant, on découvrit un petit prêt à être mis bas, à deux têtes et quatre pattes antérieures, dont une tête tirait dans une direction et l'autre à l'opposé, les corps joints au milieu d'une jointure indiscernable. Une fois le petit apporté devant le prince, étant aussi le patriarche Denis le Séroglane et le logothète Jean Kariophyle, chacun s'étonna de ce qu'une pareille bizarrerie pouvait signifier et chercha à l'interpréter à sa façon. Mais personne n'a su deviner, à l'exception du didascale Kakavelas car, ce qu'il a dit s'est en effet réalisé. Celui-ci avait dit que de la famille de Șerban Voïévide deux têtes se hausseraient, l'une contre l'autre, tirant dans des directions opposées, et qu'elles causeraient de gros dégâts et endommagements au pays, du moment que ce signe étrange était apparu justement sur ces terres. Et se fut ainsi que se passèrent les choses car, après la mort de Șerban Voïévide deux têtes se levèrent, Constantin Brâncoveanu du côté des Turcs, et Bălăceanul, le gendre de Șerban Voïévide du côté des Autrichiens : mortellement acharnés l'un contre l'autre, ils ont ait couler beaucoup de malheur dans le pays...

## APPENDICE 2

Démétrius Cantinir : *Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*, traduit par de Joncquières, Paris, chez Le Clerc, 1743, Tome Second, pp. 203—204

[une fois prince] il crut devoir ajouter un nouveau lustre à sa qualité en se nommant CANTACUZENE, & c'est ainsi qu'il signoit quand il écrivoit aux Rois & Princes étrangers. Dans ce tems-là demouroit à Vienne GEORGÉ CANTACUZENE frère du dernier Prince ȘERBAN, qui l'y avoit envoyé pour affaires vers l'Empereur LEOPOLD. Les Courtisans ou peut être l'Empereur lui-même, lui firent voir les lettres que ce nouveau Prince de *Valaquie* écrivoit, signées CONSTANTIN CANTACUZENE. On lui demanda qui il pouvoit être ? GEORGE ne pouvant déguiser la vérité, ou peut être fâché de voir que la noblesse de son nom servoit de voile à l'ambition d'un autre, avoua ingénument que c'étoit à tort que le Prince prenoit le nom de CANTACUZENE, & qu'il n'appartenoit à sa famille que du côté de sa mère. Non content d'avoir fait affront à Vienne à l'usurpateur de son nom, il en écrivit aussi à ses frères CONSTANTIN STOLNIC & MICHEL qui étoient alors en *Valaquie*; se plaignant du Prince, qui l'avoit exposé aux railleries de la Cour de l'Empereur, où les Courtisans se faisoient un plaisir malin de lui demander si c'étoit la coutume en *Valaquie*, qu'un homme prit tel nom qu'il vouloit ; ou s'il lui étoit permis de s'approprier celui de sa mère ? Les CANTACUZENES qui n'avoient travaillé à l'élevation de BRANCOVAN à la Principauté de *Valaquie*, que pour gouverner plus sûrement, sous son nom, & se rendre maîtres à l'abri de son autorité de toutes les richesses du païs ; n'eurent pas plutôt reçu cette lettre de leur frère qu'ils en firent une sévère réprimande au Prince : ils ne pûrent se voir deshonoré impunément avec toute leur famille par un homme, qui auroit dû sçavoir qu'à Vienne on est mieux informé de l'état des maisons de l'Europe ; & que prétendre en imposer de la sorte & déguiser ce qu'on est, c'est découvrir sa propre honte. Le prince s'excusa de son mieux, & ne manqua pas de fonder le droit qu'il croyoit avoir à ce nom sur son extraction maternelle. Les CANTACUZENES se trouvant encore plus choqués de cette réponse, lui dirent avec chaleur, qu'il pouvoit chercher ses ancêtres paternels partout où il voudroit ; mais que pour le nom des CANTACUZENES chez qui il avoit eu une mere, c'étoit un nom Royal & sacré pour lui ; & ils menacèrent, s'il ne se désistoit, de le faire déposer par la Porte ; & qu'ils sçauoient bien avertir les Puissances étrangères de se tenir en garde contre lui comme contre un Impositeur qui s'arrogeoit un nom qui n'avoit été porté que par des Empereurs, & leurs vrais descendants. A ces menaces CONSTANTIN STOLNIC joignit l'insulte, & lui rappella la Fable *Turque* : Un mulet, dit-on, interrogé, pour sçavoir qui étoit son père : répondit, ma mère étoit une jument. Le Prince ne put tenir contre les reproches de ses bienfaiteurs : forcé de quitter le nom de CANTACUZENE, il eu honte de reprendre celui de BRANCOVAN : & il s'avisait d'adopter celui de BASSARABA, nom d'une très ancienne & très noble famille de *Valaquie*, qui étoit éteinte depuis quelque tems faute d'hoirs mâles. Il n'étoit pas mieux fondé dans cette nouvelle prétention [...]

« FABLES, BAGATELLES ET IMPERTINENCES ».  
AUTOUR DE CERTAINES GÉNÉALOGIES BYZANTINES  
DES XVI<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

ANDREI PIPPIDI

Il y a huit ans, à l'occasion du colloque de Bucarest sur « la place des peuples du Sud-Est européen dans la politique internationale à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle », nous avons déjà signalé l'apparition tardive de certains prétendants au trône byzantin, affublés de titres sonores et vains, notamment les membres de la famille Angelo, d'origine albanaise mais établie au XV<sup>e</sup> siècle en territoire vénitien<sup>1</sup>. A première vue, les deux documents inédits que nous voudrions présenter ici semblent se rattacher au même sujet.

Il s'agit de deux diplômes accordés en juillet 1723, à Vienne, à Georges Hypomenas de Trébizonde, soit à titre personnel, soit en compagnie de ses frères Grégoire, Constantin et Jean, par le grand maître de l'ordre Constantinien de Saint-Georges, personnage qui, en vertu de sa descendance des empereurs byzantins, prétendait à la succession héréditaire d'innombrables royaumes et principautés, en Europe comme en Asie, et s'autorisait à signer « Jean IX Antoine I<sup>er</sup> ». Les bénéficiaires de ces actes, des marchands grecs, reçoivent la permission d'exercer le commerce, activité entachée de roture selon le préjugé aristocratique occidental, sans aucun préjudice pour leur noblesse, reconnue par leur soi-disant souverain « usque ad liberationem a Turcica tyrannide ». En même temps, Georges Hypomenas se voit promu au rang de conseiller intime de cet étrange prince sans terre qui le récompense de ses loyaux services par le titre de chevalier de Saint-Georges<sup>2</sup>.

A son sujet on savait qu'ayant été d'abord l'élève de Sébastos Kymenitès à Bucarest (1699), puis envoyé à Padoue, en 1705, par Constantin Brancovan, prince de Valachie, il avait suivi les cours du professeur Antonio Valisnieri, médecin et naturaliste illustre<sup>3</sup>. Attaché à la personne du prince, qu'il avait rejoint après 1709<sup>4</sup>, Hypomenas partagera l'exil de sa famille, dirigeant les affaires de sa veuve, la princesse Marie, et c'est en cette qualité qu'il contresigne en 1715 l'inventaire des papiers du défunt

---

<sup>1</sup> BalkSt, 11, 1970, 2, p. 325. Voir depuis Fr. Pall, *Di nuovo sulle biografie scanderbegiane del XVI secolo*, RESEE, IX, 1971, 1, pp. 91—106. On peut également consulter Carlo Padiglione, *Note storiche, araldiche e genealogiche della nobile famiglia Angeli o d'Angelo, poi Pterangeli*, Naples, 1866, le singulier ouvrage du marquis Giovanni Bisogni de Nisida et Castiglione, *Storia e genealogia delle impertite famiglie Angelo Comneno e Tocco Paleologo d'Angio*, Rome, 1950, et les articles, moins utiles, de Guglielmo Anguissola di San Damiano, *Origine e vicende del S.M.O. Costantiniano di S. Giorgio*, RivArald, 1910, pp. 515—525, et Ruggero Buonocore de Widmann, *I Nemagni-Paleologo-Ducas-Angelo-Comneno*, Studi bizantini, II, 1927, pp. 245—272.

<sup>2</sup> Voir l'Annexe.

<sup>3</sup> D. Russo, *Studi storiche greco-romane*, I, Bucarest, 1939, pp. 317—318, 321.

<sup>4</sup> Ath. Karathanassis, *Des Grecs à la cour de Constantin Brncoveanu*, BalkSt, 16, 1975, p. 66.

déposés à Braşov<sup>5</sup>. On lui doit la fondation de l'église de la communauté grecque de Vienne en 1723<sup>6</sup>. Nous verrons tout à l'heure ce qui a pu déterminer ses relations avec le pseudo-empereur.

Quant à celui-ci, on ne connaissait jusqu'à présent que deux documents émis par lui, datés du 6 avril 1720 et du 7 septembre 1722. Le premier concerne la collation du titre de chevalier de Saint-Georges à l'abbé Lorenzo Vigilio de Nicollis<sup>7</sup>. Le second confère de nouvelles armoiries à Constantin Brancovan III, le petit-fils du prince homonyme, auquel sont décernés du même coup l'honneur d'être admis dans l'ordre Constantinien et la qualité de comte du palais sacré du Latran<sup>8</sup>. Ceci explique le fait que Hypomenas, ancien protégé des Brancovan, soit devenu lui-même en 1723 chevalier de l'ordre dont le saint patron était le même que celui sous le vocable duquel les négociants de la Compagnie grecque de Vienne avaient établi leur église.

A regarder de plus près la kyrielle de titres que s'arrogeait « Jean IX Antoine I<sup>er</sup> », on verra que le premier document, qui en compte pourtant une vingtaine, ne peut pas nous aider, s'agissant d'un régeste : la titulature, peut-être négligemment copiée, est loin d'être complète. Dans le diplôme de 1722 il y a cinquante-et-un titres, plus invraisemblables les uns que les autres, dans un ordre ahurissant. En effet, après Trébizonde, la Lazique, la Médie, la Cilicie et l'Arménie, suivent des terres depuis toujours vouées au Prophète, Médine et les Jordanies, puis la Colchide, Jérusalem, Chypre et les autres îles, l'Egypte, la Galatie, la Dacie (signifiant la Transylvanie), Héraclée (ne serait-ce pas l'interprétation du surnom « Héraclide » ?), l'Epyre, la Crète, le Péloponnèse, la Bulgarie, la Macédoine, Alexandrie, la Mésopotamie, la Ionie, Babylone, la Perse et l'Arabie, énumération close par les mots presque superflus : « totius Asiae rex ». Avec « le grand-duché d'Isaurie » on est encore en Asie Mineure, comme « Zechia » rappelle le nom d'une peuplade de Transcaucasie, tandis que « Chatania » désigne la Cataonie, un autre pays d'Asie Mineure, au sud du Taurus. La Bithynie et la Paphlagonie devraient succéder tout de suite, mais leur tour ne vient qu'après la Mysie (faisant double emploi avec la Bulgarie) et la Béotie. « Luca », la Lycie, précède de peu Sinope. Suivent la Pamphylie, l'Anatolie, l'Hellespont, Epidaure, la Moldavie et la Valachie, qui n'ont que faire ici,

<sup>5</sup> C. Giurescu, N. Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brincoveanu*, Bucarest, 1907, p. 298. Voir *ibid.*, pp. 373—386 : Hypomenas, « ordinis S<sup>ti</sup> Georgii Imperialis Constantiniani eques », fut jusqu'en 1736 le chargé de pouvoirs des Brancovan.

<sup>6</sup> D. Russo, *op. cit.*, pp. 319—321. Il avait épousé la fille du boyard roumain Brăiloiu. Voir N. Dobrescu, *Istoria bisericii române din Oltenia în timpul ocupațiunii austriace (1715—1739)*, Bucarest, 1906.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, VI, pp. 297—298. Ce L. V. de Nicollis a publié plusieurs livres *Anacephalaeosis seu Brevis res diplomatica... Ordinis S. Georgii*, Presbourg, 1722 ; *Praxis canonica sive Jus canonicum castibus practicis explanatum*, Salzbourg, 1729 ; *Origo et praxis omnium sacrorum rituum et caeremoniarum ecclesiasticarum, cum rationibus easdem sic peragendi*, Augsbourg, 1732. Il faut encore remarquer que l'émettant du document en question venait d'en recevoir le droit très exactement la veille, par un diplôme impérial de Charles VI du 5 avril 1720, cité par Alessandro Scala, *Degli Angeli, conti di Drivasto e duchi di Durazzo e del loro competitori*, RivArald, 1912, pp. 592—599.

<sup>8</sup> Comte Amédée de Foras, *Notice historique et généalogique sur les Princes Bassarabe de Brancovan*, Genève, 1889, pp. 27—30 ; Virgiliu N. Drăghiceanu, *Constantin Brincoveanu, conte al regatului ungar și principe al sacralui impertu roman. Steme și portret*, ConvLit, 49, 1915, p. 935, n. 3.

Corinthe, Thèbes, Athènes et Larisse. Celui qui se dit comte de Céphalonie prend encore le titre énigmatique de « dominus de l'Ales, sive l'Asiae », comte de Dyrrachium et de Drivasto, enfin et surtout grand maître de l'ordre Constantinien.

Ces titres sont réduits à vingt-huit dans les deux actes en faveur des frères Hypomenas, émis un an plus tard. Plusieurs des plus extravagants ont été abandonnés, par exemple la royauté biblique de Babylone ou les couronnes de Jérusalem et de Chypre qui faisaient partie, on le sait, de l'héritage de la maison de Savoie. Par contre, les plus intéressants éléments de cette titulature, qui n'est pas si fantaisiste qu'elle en a l'air, sont conservés. Tel, le quintuple nom de famille « Flavius Angelus Comnenus Lascaris Palaeologus », avec le lien généalogique le rattachant aux empereurs romains et byzantins. D'eux, de ces ancêtres mythiques, Constantin ou Héraclius, on tient la Perse, l'Arménie et tant d'autres parages. La grand-maîtrise de l'ordre, les principautés de Trébizonde, de Macédoine, de Moldavie et de Valachie, les comtés de Céphalonie, de Dyrrachium et de Drivasto vont ensemble, tout en étant d'origines différentes.

Il est temps d'interroger d'autres sources à propos de qui craignait si peu de rallonger par des titres spectaculaires un nom usurpé. Car, il faut bien le dire, ce n'était qu'un aventurier, dénoncé comme tel en 1724, dans un libelle intitulé *La falsità svelata, contro a certo Gianantonio che vantasi de'Flavii Angeli Comneni Lascaris Paleologo, nell'esame della pretesa sua discendenza di maschio in maschio da Emmanuele II, imperadore di Costantinopoli*. Faute de pouvoir consulter cette rare brochure, on aura recours aux éclaircissements offerts par une lettre d'Apostolo Zeno à son parent Pier Caterino Zeno, datée de Vienne, le 19 janvier 1726<sup>9</sup>. De l'examen des preuves accumulées pour infliger un démenti formel à la généalogie qu'il avait publiée sous le titre *Privilegia quibus Serenissima gens Palaeologorum que tot retro seculis Orienti dederat Imperatores, exciso Bisantio atque eversa Graecorum Monarchia a diversis Romanorum Imperatoribus ornata est; quorum exemplum fide publica firmatum unicus ejus Prosapiae superstes Io. Antonius Flavius Angelus Comnenus Lascaris Palaeologus, qui recta linea ob Emanuele II Imperatore descendit* (à Ratisbonne, chez Johann Heinrich Krusinger, 1721) il ressortait que son nom véritable était Gian Antonio Lazier, « uomo plebeo di nascita, calzolaio de professione ». Ses parents s'appelaient Francesco Lazier et Giacobea Negroz. Il était né le 9 juin 1678, dans la paroisse de Perlo du diocèse d'Aoste, en Piémont<sup>10</sup>. Nous ignorons ce qui est advenu du cordonnier piémontais, une fois dévoilée son imposture. Peu importe. Cependant, il n'est pas superflu de considérer son cas sous l'angle des destins semblables d'autres personnages qui, nullement découragés par son échec, sillonneront l'Europe des cours, comme certains l'avaient déjà fait auparavant, émettant les mêmes prétentions généalogiques et héraldiques. Nous comptons ainsi juger de l'audience qu'ont eue, à l'époque riche en individualités originales qui fut la leur, les revenants d'une Byzance défunte.

<sup>9</sup> RESEE, X, 1933, p. 104 (notice de N. Iorga).

<sup>10</sup> Apostolo Zeno, *Eptistolario scelto*, Venise, 1839, pp. 156—157. Voir aussi A. Scala, art. cit. ci-dessus.



L'histoire de ces inlassables pourchasseurs de chimères se confond, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, avec celle de l'ordre Constantinien de Saint-Georges. Le lendemain de la conquête de Constantinople par les Turcs, toute une émigration byzantine s'était retrouvée sans feu ni lieu en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre et jusqu'en Espagne. Pour vivre, des archontes désargentés faisaient appel à la charité sous le prétexte habituel de la rançon à recueillir afin d'affranchir leurs parents de la captivité ottomane<sup>11</sup>.

Beaucoup plus rares, au début, furent les cessions de certains titres ou privilèges que ces réfugiés se croyaient le pouvoir d'octroyer. Pour sa singularité, on peut citer le cas de l'humaniste italien Angelo Colocci, anobli en 1483 par le despote André Paléologue, le même qui, en 1494, allait transmettre au roi de France Charles VIII, maître temporaire de Rome, ses « droits » aux empires de Byzance et de Trébizonde<sup>12</sup>.

Or, presque au même moment, on rencontre dans l'entourage du roi Charles un chanoine Paolo Angelo, dont l'oncle homonyme, mort avant 1478, avait été évêque de Shasi, puis archevêque de Durazzo (Dyrrachium)<sup>13</sup>. La famille avait quitté l'Albanie à la conquête ottomane, avec les masses de fuyards qui avaient envahi Venise<sup>14</sup>. Pietro Angelo de Drivasto, qui recevait une pension de la République due à ses services et à ceux de son frère l'archevêque, avait lui aussi une femme et des enfants à racheter<sup>15</sup>. Il avait épousé Lucie, fille d'Alexis Spano, seigneur albanais, et petite-fille du despote serbe Georges Branković<sup>16</sup>. L'aîné de leurs cinq fils, le chanoine Paolo est l'auteur des ouvrages *Epistola Pauli Angeli ad Saracenos* (Venise, 1522 ou 1523) et *Commentario de le cose de Turchi e del S. Georgio Scanderbeg, principe d'Epirro...* (Venise, 1539, 1541, 1545, etc.)<sup>17</sup>. C'est donc vers 1540 que prend forme une légende de Skanderbeg, entretenue sciemment par Venise et la papauté dont les desseins antiottomans tablaient sur les Albanais pour en faire l'avant-garde de la croisade projetée sans cesse mais toujours remise<sup>18</sup>. Le prestige du héros albanais rejaillit aussi sur la lignée des Angelo qui, invoquant leur parenté avec Skanderbeg, incertaine au demeurant, contribuent activement à la forma-

<sup>11</sup> Antonio della Torre, *Documentos sobre las relaciones internacionales de los Reyes catolicos*, I, Barcelone, 1949, pp. 25-26, 98, 117-118, 293-294, 318, et II, Barcelone, 1950, pp. 146, 388-389, 556-557.

<sup>12</sup> Federico Ubaldini, *Vita di mons. Angelo Colocci*, éd. Vittorio Fanelli, Cité du Vatican, 1969, pp. 6-10; *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, XX, Paris, 1913, p. 77.

<sup>13</sup> Philippe de Commines, *Mémoires*, éd. J. Calmette, III, Paris, 1925, pp. 103-105; Fr. Pall, *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del secolo XV*, Archivio storico per le provincie napoletane, III<sup>e</sup> série, IV, 1965, pp. 133-135; Joseph Valentini S. J., *Acta Albaniae Veneta saec. XIV et XV*, III, XVIII, Milan, 1974, p. 18. Sur un Angelo archevêque de Durazzo avant 1349, voir L. Thalloczy, C. Jireček, Em. Sutfly, *Acta et diplomata res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*, II, Vienne, 1918, pp. 17-18.

<sup>14</sup> Document du 10 août 1474, publié par N. Iorga, *Cinco conferinse despre Venetia*, Valenii-de-Munte, 1926, p. 219. Sur Andrea, le père de Pietro Angelo, voir J. Valentini, *op. cit.*, III, XX, Milan, 1974, p. 243.

<sup>15</sup> Fr. Pall, *Di nuovo sulle biografie scanderbegiane*, pp. 104-106.

<sup>16</sup> Du Cange, *Historia byzantina*, Venise, 1729, p. 173; Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, p. 535.

<sup>17</sup> Fr. Pall, *art. cit.*, pp. 91-98.

<sup>18</sup> Andrei Pippidi, *Les pays danubiens et Lépante*, in *Il Mediterraneo nel la seconda metà del '500 alla luce di Lepanto*, Florence, 1974, p. 301.

tion de cette tradition à demi apocryphe. Ils iront bientôt jusqu'à se forger une généalogie les apparentant aux familles impériales Cantacuzène, Paléologue et Lascaris. Ce faux du XVI<sup>e</sup> siècle est daté 1463, afin d'être porté au crédit de l'oncle archevêque (pour les besoins de la cause, on en a fait un cardinal)<sup>19</sup>. Par un beau souci d'exactitude, on a même précisé la source des renseignements ainsi prodigués : « reperiantur in archivio urbis Dryadensis, hodie vere Drivastensis, dicitur sub rubrica X, pagina C, libris aurei antiquitatum illustrium virorum »<sup>20</sup>.

Pour prouver la descendance d'un Isaac Ange, frère du conquérant romain de la Macédoine, Paul Emile, le ou les faussaires ont invoqué un diplôme de Michel VIII Paléologue du 25 avril 1293 (!). Or, ce même document, daté cette fois de 1294, mentionne encore parmi les ancêtres Michel Angelo *Flavio*, « supremus magister Militiæ Sancti Georgii, dux et comes Drivastensis et Dirachiensis ». Ce serait, au défi de toute vraisemblance historique, le propre frère de Constantin le Grand. Son petit-fils, Aléxis II, aura le titre de « magnus magister Militiæ Constantinianæ et S. Georgii », la devise de l'ordre étant, naturellement, « in hoc signo vinces »<sup>21</sup>. De ce fouillis de faux qui créent toute une armée d'aïeux imaginaires, dégageons un acte probablement authentique mais fondé sur les prétendus chrysobulles de Michel VIII et même de Léon I<sup>er</sup> (!) : un bref du pape Paul III, de 1545, en faveur des frères Paolo, Andrea, Geronimo et Giovanni Angelo<sup>22</sup>.

Les deux premiers furent d'Eglise et vécurent, respectivement, jusqu'en 1568 et 1581. Feront souche les deux autres, Geronimo (1505—1591) et Giovanni-Demetrio, « prince d'Achaïe », marié à Franceschina Magno et mort en 1571<sup>23</sup>. Une « princesse de Macédoine » que Brantôme a connue dame d'honneur de la duchesse Christine de Lorraine était peut-être leur sœur<sup>24</sup>. Andrea fut confirmé par le pape Jules III en 1550 en ses qualités de duc de Drivasto et grand-maître de l'ordre de Saint-Georges<sup>25</sup>. C'est toujours lui qui fera paraître à Rome une *Genealogia d'imperatorum romani et constantinopolitani et de regi, prencipi et signori che da Isatio Angelo et Vespasiano imperatore, suo nipote, son discesi per insino al presente anno 1553*, ainsi qu'une *Genealogia imperatorum ac regum aliorumque principum et illustrium virorum ab Adamo usque ad annum 1550*. Entre 1555 et 1559, les instances des frères Angelo et de leur neveu, Nicola Ducagino, avec leur généalogie impériale au poing, obtiendront de Paul IV la somme

<sup>19</sup> Fr. Pall, *art. cit.*, p. 101. Ils étaient aussi parents des Thopia, dont un descendant leur cédait en 1513 ses droits symboliques sur Durazzo (Felice de Martino, *Degli Angeli Flavi Comment, Gran Maestri del Sacro Militare Ordine Costantiniano di San Giorgio*, RivArald, 1912, pp. 645—646).

<sup>20</sup> N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, IV, Bucarest, 1915, pp. 197—198.

<sup>21</sup> *Genealogia Ioannis Andreae cognomento Angeli*, Naples, 1603; G. Bisogni de Nisida, *Storia e genealogia*, pp. 61—63.

<sup>22</sup> G. Bisogni de Nisida, *op. cit.*, pp. 65—66. Une bulle de Jules III, du 17 juillet 1551, en faveur des frères Angelo, est citée par le comte Zciningger de Borja, *Contribution à l'histoire de l'Ordre Constantinien*. « Hidalguia », n<sup>o</sup> 9, mars—avril 1955, p. 245. Sur les relations d'Andrea Angelo avec les Musachi, voir Ch. Hopf, *op. cit.*, pp. 304, 306—310, 319, 338.

<sup>23</sup> *Genealogia diversarum principum familiarum*, Venise, 1621, p. 35; Du Cange, *op. cit.*, p. 173.

<sup>24</sup> Brantôme, *Les dames galantes*, Paris, s.d., pp. 384—385.

<sup>25</sup> G. Bisogni de Nisida, *op. cit.*, pp. 66—67.

de cent ducats. En réponse à la bienveillance pontificale, la devise de la famille Angelo de Drivasto, telle qu'elle apparaît justement en 1555, ne manque pas d'à propos : « Deus, totius operis ac mundi praesul dominusque, regit me et nihil mihi deerit »<sup>26</sup>.

Pourtant, à Venise ou ailleurs, d'autres prétendants, de souche serbe ou grecque, offraient leur épée à la coalition antiottomane en train de s'organiser. La lignée des Branković s'étant éteinte, leurs parents plus ou moins proches se mettent sur les rangs. C'est le cas de Bojidar Vuković (1466—1539), *alias* « Dionisio della Vecchia », fondateur de l'imprimerie serbe de Venise et agent diplomatique de Charles Quint, auquel il proposait en 1535 de livrer Shkodra, sinon l'Albanie entière. Etant un peu cousin du tzar Ivan le Terrible et du prince de Moldavie Pierre Rareș qu'il cherchait à dresser contre les Turcs, en intelligence avec le patriarche d'Ochride, il réclamait pour soi le titre de despote de Serbie, porté jadis par son aïeul Vuk, frère de Georges Branković<sup>27</sup>. La famille Ochmučević de Raguse, qui donna à l'Espagne un amiral, essayait également de prouver ses quartiers de noblesse en se rattachant aux magnats bosniaques du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Auprès d'eux, les Černojević, dont l'un, Michel, drogman du baile vénitien de Constantinople, se laissera gagner par la diplomatie impériale en 1563, ne sont pas moins ambitieux, leur lignage étant « delli piu principali della provintia di Macedonia » : à tel d'entre eux il arrive de signer « duc de Salona »<sup>29</sup>. A la même époque, les descendants d'Etienne Vukčić, de la dynastie Hercegović, sont accueillis en Moldavie par leur parente, la princesse Roxane, fille de Rareș<sup>30</sup>.

C'est toujours en Moldavie qu'allait improviser une brillante carrière le plus fameux de ces aventuriers, Jacques de Marchetti, se disant Basilikos, pour bien marquer sa filiation impériale, et Héraclide, du nom d'Héraclius, le vainqueur de ces Perses qu'on confondait ordinairement avec les Turcs. Lui aussi, il avait tenté d'intéresser Charles Quint à son sort et en avait sollicité la reconnaissance des pièces qui démontraient sa parenté avec les Branković, dont il tenait son titre de despote et même ses droits au trône de Moldavie. Cette généalogie, intitulée *Arbor illustrissimae Heraclidarum familiae, quae et Diasorina, Basilica et Despotica vocatur*, avait été publiée à Brașov, en Transylvanie, en 1555. Le bref épisode de son règne, entre 1561 et 1563, tentative singulière de faire des pays roumains une terre de refuge pour les protestants, un Etat vassal des Habsbourg

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 74 ; Fr. Pall, *Marino Barlezio, uno storico umanista*, in *Mélanges d'histoire générale*, Bucarest, 1938, pp. 196—197.

<sup>27</sup> Cf. A. Pippidi, *art. cit.*, pp. 308—309. Voir surtout *Calendar of State Papers, Spanish*, V, Londres, 1886, pp. 531—532, et Al. Cioranescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, Bucarest, 1940, pp. 15—21, 30—32.

<sup>28</sup> Al. Matkovski, *Grbovite na Makedonije*, Skoplje, 1970, pp. 46—50. Cf. Al. Solovjev, *Postanek ilirske heraldike i porodica Ohmucevic*, « Glasnik Skopskog naučnog društva », XII, Skoplje, 1933, pp. 106—107. Beaucoup plus tard, en 1780, Jovan Ochmučević vivait à la cour de Valachie (Andrei Oțetea, *Contribution à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, pp. 343—345).

<sup>29</sup> Andrei Pippidi, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII<sup>e</sup> siècle*, RESEE, X, 1972, 2, p. 230. Voir ci-dessous, note 41.

<sup>30</sup> *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XXIII, Zagreb, 1892, p. 310 ; A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, II, Bucarest, 1931, pp. 183—184.

et une base d'attaque contre l'Empire ottoman, resta sans suites <sup>31</sup>. Cependant, l'exemple du βασιλεὺς Μολδαβίας, en dépit de sa fin tragique, éveilla l'intérêt de quelques imitateurs.

Dès 1565 on signale en Hongrie l'apparition d'un autre « despote », Charles, qu'on croyait frère du premier et que les Turcs s'empressèrent d'attirer à Constantinople pour l'envoyer ensuite en exil à Rhodes où il fut, peut-être, obscurément assassiné <sup>32</sup>. Aussitôt surgit en Lombardie un soldat de fortune — il s'avouait lui-même : « povero cavaglier e soldato sol con la spada e capa » —, qui, en demandant des secours au Sénat de Gênes, signait : « Giovanni Giorgio Eracleo Basilico, Despoto della Morea Pelloponense, casa di Levante, principe di Moldavia » ou, dans une lettre adressée de Naples, en 1567, à l'empereur Maximilien II : « Ioannes Georgius Heracleus Basileus, Despotis Peloponnensis, Moldaviae Rex et Vallachiae Princeps » <sup>33</sup>. On verra cette titulature s'amplifier encore lorsque, le 28 septembre 1570, de Gênes, il offrait au doge de Venise, Alvise Mocenigo, son appui, complètement illusoire, pour défendre Chypre contre les Turcs. Cette fois, la formule est nouvelle et frappante : « ex genere imperatorum Flaviorum Augustorum Romanorum moxque Constantinopolitanorum, Dei gratia restaurator ac magnus Magister equitum Sancti Georgii, totius Graeciae successor, rex Pelloponensis, Moldaviae, Valachiae, etc. » <sup>34</sup>. Ce qui a dû se passer, c'est que, après avoir relevé le titre de « roi de Moldavie », Jean-Georges avait découvert mieux : la grande-maîtrise de Saint-Georges qui, depuis 1550, avait été attribuée, avec le patronyme « Flavio » au chef de la famille Angelo.

La réponse à cette double usurpation ne se fait pas attendre : en 1573, les échos de la victoire de Lépante n'étant pas encore éteints, on publie à Venise les *Statuti e capitoli della Militia aureata Angelica Constantiniana di San Giorgio*, la règle de l'ordre dont le nom garde le souvenir de son fondateur légendaire en même temps qu'il est une allusion directe à la famille qui en a hérité la grande-maîtrise. Celui qui prend cette initiative n'est plus Andrea, mais son frère Geronimo. C'est à lui que Francesco Sansovino dédie la cinquième édition de son livre, *Historia universale dell'origine et imperio de' Turchi*, parue à Venise la même année <sup>35</sup>. En sa qualité de lieutenant de l'ordre (« cavaliere angelico di Costantino »), l'auteur lui devait cet hommage. Et encore, le conflit ne fait que commencer, risible

<sup>31</sup> « Arhiva istorică a României », I—II, Bucarest, 1864—1865 ; E. Legrand, *Deux vies de Jacques Basilicos*, Paris, 1889 ; N. Iorga, *Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilikos*, Bucarest, 1900 ; C. Marinescu, *A propos d'une biographie de Jacques Basilicos*, in *Mélanges d'histoire générale*, II, Cluj, 1938.

<sup>32</sup> Dinu C. Giurescu, *Ion Vodă cel Vlăteaz*, Bucarest, 1963, pp. 26—28.

<sup>33</sup> Hurmuzaki, XI, p. 76 ; I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului*, II, Bucarest, 1914, p. 14 ; N. Iorga, *Aventuriers orientaux en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, BSH, XVII, 1930, p. 14 ; Virginia Sacerdoțeanu, *Ceva cu privire la pretendentul Gheorghe Despot*, RI, XX, 1934, pp. 3—7 ; Al. Ciorănescu, *op. cit.*, pp. 46—48.

<sup>34</sup> L'original à l'Archivio di Stato Venezia, Collegio, Lettere Principi, busta 12, f. 138, avec la traduction en italien, f. 136. Voir C. Esarcu, *Scrisoarea inedită a unui fiu al lui Despot-Vodă către dogele Veneției*, « Columna lui Traian », 1877, pp. 187—188. Cf. Hurmuzaki, VIII, pp. 48, 158, et XI, pp. 80—81.

<sup>35</sup> Carl Göllner, *Turcica*, II, Bucarest—Baden Baden, 1968, p. 341. Voir Giovanni Storza, *Francesco Sansovino e le sue opere storiche*, « Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino », II<sup>e</sup> série, XLVII, 1897.

et pitoyable à la fois, entre les folles ambitions de ces pauvres hères qui, possédés par la manie des grandeurs, s'acharnent à proclamer chacun sa légitimité.

En 1583, le pape lui-même, Grégoire XIII, et son proche collaborateur Giovanni-Antonio Santoro sont obligés d'intervenir. Deux audiences pontificales du cardinal Santoro ne sont pas trop pour expédier l'affaire. Le 21 janvier, le Saint-Père prononçait son jugement sur les documents parvenus à sa connaissance l'avant-veille : « il papa si lamentò non poco del prencipe di Moldavia, che si faceva chiamare rè di Macedonia e d'Albania, dicendo esser gran maestro di San Giorgio, con altre vanità e truffarie ; così ancò di Pietro Angelo, che si faceva chiamare principe di Cilicia et legitimo successore di Constantino imperatore, con altre pretese vanissime »<sup>36</sup>. Les deux compétiteurs sont le pseudo-despote Jean-Georges et Pietro, le fils de Giovanni-Demetrio Angelo. On décide « che se gli faccino mostrar le scritture e le presentate non se gli rendano ».

Aussitôt, les Angelo réagissent : Girolamo, l'oncle de Pietro, s'entend avec le comte Giovanni-Maria Bonardo pour publier de nouveau le dossier, mais cette fois à Bologne. Le titre de l'ouvrage : *Angelico lume del Vecchio et Nuovo Testamento, con li capitoli della prima Militia Imperiale della Celesta Croce Aureata « in hoc signo vinces », diviso in tre libri*. Le comte Bonardo, complètement acquis aux intérêts du prétendant qui l'avait nommé chevalier et lieutenant provincial de son ordre, lui dédiera l'année suivante *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sign. D. Giorgio Castrioto, detto Scanderbeg* (Venise, 1584). C'était une seconde traduction, plus fidèle que la version produite par Paolo Angelo en 1539, de la biographie de Skanderbeg par Demetrio Franco<sup>37</sup>. L'opportunité de cette publication, pour étayer les titres contestés de la famille Angelo, était d'autant plus grande qu'un nouveau prétendant venait de s'adresser au cardinal Aldobrandini de San Severo, au chancelier de Pologne Jean Zamoyiski, à l'empereur lui-même, sollicitant leur protection.

Au sujet de ce Sigismond, « prince de Transylvanie, de Moldavie, de Macédoine et d'Albanie », on ne sait que ce qu'il a bien voulu déclarer. Venu « dalle parti del Levante », c'était probablement un Hongrois — son nom et le fait d'avoir pensé à la Transylvanie permettent cette supposition — qui se trouvait à Prague le 10 mai 1584<sup>38</sup>.

Le même jour, de sa résidence près de Naples, un autre « roi » de Moldavie, de Macédoine et d'Albanie, Jean-Georges, écrivait au cardinal de Santa Severina, ce même Santoro qui avait déjà repoussé ses prétentions<sup>39</sup>. Il revenait à la charge le surlendemain, 12 mai 1584, assurant de

<sup>36</sup> G. Cugnoli, *Autobiografia di Santoro*. Archivio della R. Società Romana di Storia Patria, XIII, 1890, p. 153 ; J. Krajeac, *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East*, Rome, 1966, pp. 58, 60.

<sup>37</sup> Fr. Pall. *Marino Barlezio*, pp. 229-230 ; idem, *Di nuovo sulle biografie scanderbegiane*, p. 102.

<sup>38</sup> Hurmuzaki, XI, p. XCIV, n. 1. Cf. N. Iorga, *Aventuriers orientaux*, p. 9.

<sup>39</sup> *Revista catolică*, II, 1913, pp. 189-191 ; I. C. Filitti, *Din arhivele Vaticanului*, II, p. 43 ; N. Iorga, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I, 1914, p. 201.

son dévouement les membres du Sénat romain, expression destinée à rappeler au Sacré Collège les temps où ses ancêtres auraient régné <sup>40</sup>.

La question ne sera tranchée qu'en 1591, par Grégoire XIV. La sentence d'un tribunal romain en faveur de Pietro Angelo Flavio, duc de Drivasto, prince de Cilicie et grand maître de l'ordre de Saint-Georges fut rendue « contra Joannem Georgium a Cephalonia, qui magni magistri dictae militiae titulum simul usurpaverat » <sup>41</sup>. Ce dernier était donc originaire de Céphalonie, ce qui pourrait expliquer le titre de comte de Céphalonie qu'on retrouve, beaucoup plus tard, parmi ceux de l'aventurier du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a fourni de prétexte à notre étude.

A sa mort, survenue en 1592, lorsqu'il avait succédé dans la dignité de grand maître à son oncle Geronimo, prince de Thessalie, Pietro Angelo sera enterré dans l'église de Santa Maria in Aracoeli, dans le tombeau de sa lointaine parente, la reine Catherine de Bosnie, morte en exil à Rome <sup>42</sup>. De son mariage avec la milanaise Lucrezia Bebulchi, il avait eu deux fils : Giovanni-Andrea et Giacomo-Antonio. Ceux-ci n'arrêtent pas de collectionner les attestations trop complaisamment accordées par des dignitaires ecclésiastiques, tels que le patriarche *in partibus* d'Alexandrie ou le vicaire pontifical de Padoue. En 1593 ils publient à Rome les faux chrysobulles de Michel Paléologue (25 avril et 1<sup>er</sup> juin 1293) <sup>43</sup>.

C'est vraiment le temps des imposteurs : avant les troubles suscités en Russie par les faux Démétrius, à l'autre bout de l'Europe, où la disparition du jeune roi de Portugal a créé une vacance du trône dont le voisin espagnol s'est empressé de profiter, il y aura des faux Sébastien pour tenter leur chance. La reprise des hostilités contre les Turcs a rendu les conditions favorables aux généalogies byzantines. Les descendants du général impérial Georges Basta, encore un Albanais né en Italie, qui, après s'être illustré aux Pays-Bas sous les ordres d'Alexandre Farnèse, a commandé ensuite en Transylvanie, faisant assassiner un prince de Valachie, son rival, Michel le Brave, et essayant de lui substituer un autre de son choix, se découvriront, à l'aide d'un héraut d'armes qui sera plus tard pendu pour ses faux, des ancêtres mêlés, à travers les péripéties les plus romanesques, à l'histoire de l'Empire d'Orient <sup>44</sup>.

<sup>40</sup> N. Iorga, *Un peintre italien en Valachie au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle et un nouvel aventurier oriental en Occident*, BSH, XVII, 1930, pp. 75—76, a cru qu'il s'agissait du Sénat suédois, mais l'adresse porte : « Illustrissimi signori consiglieri del Sacro Senato romano, nostri osservandissimi » (lettre de C. J. Karadja du 31 octobre 1930, à la Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, vol. 363, f. 52).

<sup>41</sup> *Genealogia Ioannis Andreae Angeli*, Naples, 1603 ; G. Bisogni de Nisida, *op. cit.*, p. 78. Jean-Georges fut condamné aux galères le 25 mai 1594, sentence confirmée à Madrid le 10 avril 1595 (Ugo Orlandini, *Privilegi concessi al S.M.O. Costantiniano pubblicati per cura di Francesco Farnese, duca di Parma, nel 1785*, RivArald, 1912, pp. 743—745. Au sujet du procès gagné par Giovanni-Andrea en 1597 à Venise « contra Nicolaum Alexium qui se Nicolaum Cernovichium Ducem Salonae inscribat », voir Du Cange, *Historia Byzantina*, p. 174, et *Illyricum vetus et novum*, Presbourg, 1746, p. 135. Sur ce faussaire, Niccolo d'Alessio, un ex-aubergiste de Brindisi, voir Ferruccio Pasini-Frassoni, *L'ordine Costantiniano e i suoi impostori*, RivArald, 1905, p. 29.

<sup>42</sup> F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant*, Paris, 1954, p. 271.

<sup>43</sup> *Genealogia Ioannis Andreae Angeli*, Naples, 1603.

<sup>44</sup> D. Labarre de Rallicourt, *Basta, comte de Hust et du St. Empire (1550—1607), sa vie, sa famille et sa descendance*, I, Paris, 1968.

La fortune de Skanderbeg devient considérable en France où il a trouvé un nouveau biographe, Jacques de Lavardin, et inspiré un sonnet à Ronsard<sup>45</sup>. Les pays roumains, principal théâtre de la guerre antiottomane, parcourus par les Polonais, les Cosaques et les Tatars, dont les expéditions sont plutôt des raids de pillage, reprennent dans la politique européenne une place qui avait été la leur déjà à l'époque de Lépante. Dès lors, on rencontre sans surprise à Copenhague en 1591—1594 un prince de la Grande Valachie, duc de « Buckeresky » (Bucarest) et comte de Moldavie. Ce « Pétraskos » se donnait pour frère de Pierre Boucle d'Oreille, le protégé valaque d'Henri III exécuté à Constantinople en 1589. Il demandait aux régents de Danemark et de Norvège des lettres de recommandation pour le roi Jacques VI d'Ecosse, mais on l'avait conseillé de se diriger plutôt vers Moscou<sup>46</sup>.

Le premier de la famille Angelo à prendre le titre si recherché de prince de Moldavie sera Giovanni-Andrea, né le 20 mars 1569. Quarante-sept générations le séparaient d'Adam, selon la *Genealogia Ioannis Andreae, cognomento Angeli sive Silvii, deinde Aemilii et Flavii, praeterea Comneni* (Naples, 1603). Il dédie ce fatras pseudo-historique au roi Philippe III, au moment même où, avec son frère Giacomo-Antonio, on le soupçonnait à Venise de vouloir livrer aux Espagnols Cattaro, possession de la République<sup>47</sup>.

Une seconde édition paraîtra à Rome, en 1610, intitulée : *Sommario di alcuni privilegi così imperiali come pontifici et sententie, instrumenti, fede, testimonii, testamenti della famiglia Angela Flavia Comnena, alla quale per successione spetta l'imperio di Costantinopoli da Turchi occupato*. Le prétendant inspirait peu de confiance aux témoins étrangers qui se rendaient toutefois compte de sa relative utilité en vue du soulèvement que la papauté et l'Espagne avaient l'intention de fomenter parmi les sujets du sultan. C'est à peu près l'opinion de l'ambassadeur d'Angleterre à Venise, sir Dudley Carleton, dans une lettre adressée à son ministre, lord Salisbury, le 6 décembre 1611 : « There is in this City a man of poore apparence, who stiles himselfe Don Gio. Andrea Angelo Flavio, prince of Macedonia etc. and derives his progeny from Constantine the Great, pretending to be sole heyre of that line, and he hath many acts and Pope's Bullis to manifest the same, which were given to him in all apparence to

<sup>45</sup> Jacques de Lavardin, *Histoire de Georges Castriote surnommé Scanderbeg, roy d'Albanie*, Paris, 1597 et 1621, avec ces vers de Ronsard ajoutés à la préface : « L'Empire seulement en chevaux n'est fertile, / Bons a ravir le prix au cours Olympien, / Mais en hommes guerriers, dont le sang ancien, / Brave, se vante yssu du valeureux Achille. / Pyrrhe m'en est témoin qui, razant mainte ville, / Eut enfin pour tombeau le mur Argien / Et Scanderbeg, vainqueur du peuple Scythien, / Qui de toute l'Asie a chassé l'Evangile. / O, honneur de ton siècle ! o, fatal Albanais ! / Dont la main a desfait les Turcs vingt et deux fois, / La terreur de leur camp, l'effroy de leurs murailles, / Tu fusses mort pourtant, englouty du destin / Si le docte labeur du sçavant LAVARDIN / N'eust, en forçant ta mort, regagné tes batailles ».

<sup>46</sup> N. Iorga, *Note cu privire la Ioan Mihail Cigala*, in *Prinos lui D. A. Sturdza*, Bucarest, 1903, pp. 296—300 ; du même, *Șarlatani domnești pe la 1600*, RI, XVII, 1931, pp. 29—32.

<sup>47</sup> J. Tomić, *Grada za istoriju pokreta na Balkanu protiv Turaka krajem XVI i početkom XVII veka*, Zbornik Akademii ot Beograda, II<sup>e</sup> série, VI, 1933, pp. 327—329.

mainteine the Reputation of having a Remaynder of that stock to world : sound good effect thereby of sullevation amongst the Greeks upon occasion of attempts in those parts »<sup>48</sup>.

En effet, le prince de Macédoine allait entrer en relations avec un grand seigneur italo-français, Charles de Gonzague-Nevers (1580—1637), descendant des Paléologues par les Montferrat, qui, en attendant que le duché de Mantoue lui échût par le traité de Cherasco (1631), se proposait une restauration de l'Empire latin de Constantinople. Encore une querelle de succession, celle-là, qui, avec celle pour le Montferrat, opposait le duc de Nevers à la maison de Savoie, prête à faire valoir des titres beaucoup plus anciens puisqu'ils remontaient au mariage d'Aymon le Pacifique en 1330 avec Yolande Paléologue. A son tour le cousin de Mantoue, Vincenzo I<sup>er</sup>, ayant fait la guerre aux Turcs en Hongrie en 1601 et pensant même se faire élire roi de Pologne, avait été attiré par les projets d'une expédition balkanique. Le royaume à conquérir et dont la couronne avait été aussi offerte à Ottavio Farnèse, duc de Parme, n'était pas un État national, mais une unité historique et dynastique, comprenant, sous le nom de « regno di Macedonia », l'Albanie, la Serbie, la Bulgarie, l'Épyre, le Monténégro et la Herzégovine<sup>49</sup>.

Charles de Nevers, qui, déjà en 1611 préparait un embarquement pour Chypre, mal déguisé en « emprise des Indes », avait été pressenti par plusieurs prélats grecs, parmi lesquels le vieil archevêque de Bulgarie, Denys Rhallis-Paléologue, inlassable prêcheur de croisade. Cet ancien confident de Michel le Brave se trouvait à présent à Vienne aux côtés d'un autre prince de Valachie, Radu Șerban<sup>50</sup>. Or, celui-ci sera justement un des premiers chevaliers de l'ordre de la Milice Chrétienne fondé par le duc en 1618<sup>51</sup>. De la poignée de grands noms réunis en ces circonstances ne manquaient ni le grand-maître de l'ordre Constantinien, Giovanni-Andrea Angelo Flavio Comneno, ni même un « sultan », l'aventureux Jahja (1585—1649). Ce dernier n'est pas sans rappeler par plusieurs traits les Angelo : fils d'une Comnène de Trébizonde déçue au harem, marié à une descendante de Skanderbeg, de la famille Castriota, il avait pris

<sup>48</sup> Bodleian Library, Oxford, ms. Smith 36, f. 15. Au verso de la lettre : « Venice 1611. About one Flavio, pretended Prince of Macedonia and of the blood of the Emperor Constantine ». Un aventurier du même acabit, prétendant lui aussi descendre de Skanderbeg, le prélat bosniaque Jovan Tomko Mrnavić (1580—1639), faisait remonter la lignée des Habsbourg à Constantin le Grand (Michael B. Petrovitch, *How Justinian became a Slav : the story of a forgery*, BalkSt, 8, 1967, 1, p. 24).

<sup>49</sup> T. G. Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie (1281—1913)*, Paris, 1914, pp. 145—158, 182—206 ; Angelo Tamborra, *Gli stati italiani e il problema turco dopo Lepanto*, Florence, 1961, pp. 21—49.

<sup>50</sup> St. I. Papadopoulos, 'Η κινήση τοῦ δοῦκα τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γουζάγα για τὴν ἀπελευθέρωση τῶν βαλκανικῶν λαῶν (1603—1625), Thessaloniki, 1966. Voir encore J. A. Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté de Morée*, I, Paris, 1849, p. 299.

<sup>51</sup> Bibliothèque Nationale de Paris, ms. fr. 15 777, ff. 298—307. Voir Elvira Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, RHSEE, XI, 1934, pp. 337—341 ; Th. Holban, *Un plan de cruciată din inițiativă românească*, RI, XXI, 1935, pp. 105—108 ; C. Gölner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII<sup>e</sup> siècle*, « Mélanges de l'École roumaine en France », XIII, 1936, pp. 59—118 (étude reprise ensuite dans RI, XXIX, 1943, pp. 214—228, et RESEE, VI, 1968, pp. 71—83).



le nom d'Alexandre (encore Skanderbeg !) et le titre de comte de Monténégro !<sup>52</sup>

Trois années passent et, les Turcs étant toujours maîtres de Constantinople, le prince de Macédoine s'adresse aux Habsbourg. Dans sa lettre du 18 juin 1621, il parle à l'archiduc Léopold de ses ancêtres, les Comnènes, et lui envoie sa généalogie qu'il venait de publier à Venise<sup>53</sup>. L'appui de l'archiduc lui sera utile à Rome, où il a député, en octobre, un chevalier de son ordre, le comte Maiolino Bisaccioni<sup>54</sup>. Celui qu'il avait chargé de représenter ses intérêts auprès du pape avait été aussi bien choisi que Sansovino avant lui : soldat et administrateur, historien à ses heures de loisir, il avait déjà servi Venise, l'empereur et le duc de Savoie. Louis XIII lui donnera plus tard le cordon de Saint-Michel. Né à Ferrare en 1582, mort à Venise en 1663, son principal ouvrage *Istorie delle guerre civili di questi ultimi tempi* (1653—1655) contient une brève biographie du « sultan » Jahja et un chapitre sur les troubles de la Moldavie, extrêmement bien informé, où les prétentions du prince Jacques (1561—1563) de descendre « della stirpe d'Heracleo imperadore » sont traitées avec réserve, quoique (ou précisément parce que) l'auteur connaissait bien l'extraordinaire roman construit par Giovanni-Andrea Angelo<sup>55</sup>.

Hardiment dédié à la grande-duchesse de Toscane, Marie-Madeleine d'Autriche (les dédicaces ont leur importance dans cette histoire), l'opuscule en question est une sorte d'almanach de Gotha, où toutes les dynasties d'Europe s'enchevêtrent dans le seul but de démontrer leurs alliances avec la famille Angelo, la plus noble de toutes, résultat inévitablement atteint, cette généalogie remontant jusqu'au dernier échelon, Adam. En voici d'ailleurs le titre : *Genealogia diversarum principum familiarum Mundi, incipiendo ab Adamo, et continuando per lineam rectam masculinam a Patre ad Filium usque ad videlicet a Cam tantum modo filio secundo Noe, et precipue familiae Carlingae, de Angio, de Valois, de Borbon, Meroveiae, Austriacae, Saxoniae, Sabaudiae, Gonzagae, Piae, Picae, Ursinae, Atestinae, etc. Familiae Angelae, Flaviae, Comnenae, sive Silviae, deinde Aemiliae,*

<sup>52</sup> Stjepan Antoljak. « Sultan Jahja » u *Makedontji*. Godišen Zbornik Filozofskiot Fakultet u Skopje. istorisko-filološki odel. 13 (1960—1961), 1962, pp. 109—166 ; St. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 220—230. Les aventures de Jahja ont inspiré le roman de Pierre de Boissat, *Histoire négrepontique, contenant la vie et les amours d'Alexandre Castriot, arrière-neveu de Scanderbeg et d'Olympe, la belle Grecque de la maison des Paléologues*, Paris, 1631. Un rapport vénitien du 7 mars 1646 (Vittorio Cattualdi, *Sultan Jahja dell'imperial casa ottomana et ultimamente Alessandro conte di Montenegro ed i suoi discendenti in Italia*, Trieste, 1889, p. 541), précise que Jahja avait refusé de se joindre à la Milice Chrétienne. Son fils, Maurizio Ottomano (1635—1693) sera dans la hiérarchie de l'ordre de Saint-Georges « Grand Prieur de Constantinople et Consul », ayant même fondé en 1672 un second ordre Constantinien, celui de Saint-Grégoire (*ibid.*, pp. 319, 614). Voir encore *L'histoire du Prince Osman... et l'histoire du Sultan Iacaya, avec un abrégé de l'histoire des Turcs jusqu'à présent*, Paris, 1670, pp. 89—101, et les *Mémoires de Philippe Prévost de Beaulieu-Persac, capitaine de vaisseau*, éd. Charles de La Roncière, Paris, 1913, pp. 94—99.

<sup>53</sup> N. Iorga, *Studii și documente privitoare la istoria românilor*, XX, Bucarest, 1911, p. 44 ; du même, *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919, p. 57. L'empereur Ferdinand III émettra un diplôme en faveur de Giovanni-Andrea Angelo le 3 novembre 1630.

<sup>54</sup> N. Iorga, *Studii și doc.*, XX, pp. 43—44. D'après V. Cattualdi, *op. cit.*, pp. 245, 469—470. Bisaccioni était aussi un affidé de Sultan Jahja.

<sup>55</sup> Maiolino Bisaccioni, *Historia delle guerre civili di questi ultimi tempi*, Venise, 1654, pp. 398—399, 580—592. Cf. N. Iorga, *Maiolino Bisaccioni și « războaiele civile » din Moldova*, Arhiva, III, 1892, pp. 645—651, 704—726.

*Iustinianae, Vicecomitis, Turianae, Acciaiolae, Montisfeltri, Cossazzae, Cernovicchiaie, Ducaginae et Castriolae, in lucem edita per Io. Andream Angelum Flavium Comnenum.*

Désormais, Héraclius a été avantageusement remplacé par Hercule lui-même qui, en compagnie de Jupiter et de Neptune, figure en tête des innombrables aïeux pour l'invention desquels la mythologie biblique avec Nemrod, et celle païenne, avec les guerriers troyens et les rois latins, ont été pillées sans vergogne. Faute de « Don Silvius qui fut cinq fois consul de Rome » (*Hernani*, III), on célèbre le triomphe sur les Daces d'un certain Erichthonius Sylvius, duc de Drivasto, né en « 1374 après le déluge », très exactement. Sa postérité compte des papes, des empereurs, des rois et des princes, véritable revanche sur l'histoire. Créer ainsi des dynasties, susciter des personnages fournis de biographies complètes, se persuader par exemple que les Paléologues, originaires de Viterbe selon la légende déjà retenue par Crusius, sont issus du mariage d'un Viterbianus avec Zoé Cantacuzène, dont la sœur aurait épousé Constantin Lascaris, etc.<sup>56</sup> — ce fut là agir pour Giovanni-Andrea comme pour les autres Angelo, ou plutôt la seule forme d'action qui leur était possible. En 1623 il se désista provisoirement de son titre de grand maître en faveur d'un seigneur napolitain, don Marino Caracciolo, prince d'Avellino (mort en 1630). Par les soins de ce dernier, on publie en 1624 à Rome et à Trente les *Statuti e privilegi del Sacro militare ordino Costantiniano di San Giorgio*. Cette même année paraissait à Naples une nouvelle édition de la *Genealogia d'imperatori romani et constantinopolitani*, mise à jour et suivie, deux ans plus tard, des *Privilegi imperiali e confermatione apostolica a favore della Sagra Militia Constantiniana di San Giorgio* (Plaisance et Venise, 1626). Une édition de Venise, publiée par Vincenzo Bianchi en 1628, ne nous est connue qu'indirectement, tandis que celle de 1626 fut due à Francesco Malvezzi qui, s'il s'agit bien de la famille qui a donné un nonce papal en Allemagne au XVI<sup>e</sup> siècle, était de la maison des marquis de Castelguelfo, de Bologne, dont un ancêtre, Sigismondo Malvezzi, se serait couvert de gloire en 71, « sotto Vespasiano, capitano generale di Tiberio Imperatore », donc quelqu'un fait pour le rôle d'historiographe d'une telle lignée<sup>57</sup>.

Ensuite on perd de vue pour quelque temps l'ordre de Saint-Georges et ses grands maîtres. Signalons cependant l'étonnant livre de l'abbé Lorenzo Miniati, *Le Glorie cadute dell'antichissima ed augustissima Familia Comnena* (Venise 1666, mais la dédicace à Philippe IV d'Espagne est datée de 1650). Ce produit unique du baroque dans l'art de l'imprimerie contient pêle-mêle des généalogies, une « breve descrizione della gran città di Costantinopoli », des vers en italien, espagnol et français, des oracles, des

<sup>56</sup> M. Crusius, *Turcograecia*, Bâle, 1584, pp. 59—60, 344. Voir aussi ses *Annales Suevici*, III, Francfort, 1596, pp. 838—839, à propos d'un Thomas Paléologue, marié à Agnès von Salzburg, visitant Venise en 1589 et Tubingen en 1591. Cf. C. J. Karadja, *Une branche des Paléologues en Angleterre*, « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », IX, 1922, pp. 113—115.

<sup>57</sup> Rodolfo Brändli, *Virgilio Malvezzi, politico e moralista*, Bâle, 1964, p. 11. Ce Francesco Malvezzi avait déjà traduit les *Constitutioni del Cavalieri di Santo Giorgio* (Plaisance, 1575), pour le duc de Parme, Ottavio Farnese. Voir Emilio Nasalli Rocca di Corneliano, *Per la storia degli ordini religiosi militari e delle istituzioni collegiali ecclesiastiche. Gli statuti dell'ordine Costantiniano di S. Giorgio in una edizione cinquecentesca*, RivArald, 1943, pp. 193—198, 257—263. Sur la grande-maîtrise du prince Caracciolo, voir Zeininger de Borja, *art. cit.*, p. 246.

discours académiques, la soi-disant dernière lettre de David Comnène (adressée ainsi : « amantissima mia consorte, o, mia cara imperadrice » datée et signée : « dalle carceri di Filippopoli, 27 d'agosto 1462, il vostro amantissimo Davide ») et la réponse (*Pianto d'Elena Cantacuzena, imperadrice di Trebisonda*), rédigée en style de libret d'opéra : « O, crudeltà inaudita, o, Geta, o, Troglodita »...

L'illustration n'est pas moins fantastique, avec des portraits, des armoiries, des médaillons « che si conservano nella Galleria del Palazzo imperiale » et des estampes dans le goût maniériste signées « Andreas Angelus Flavius, Eques, invenit ». Il faut donc croire que Giovanni Andrea Angelo a personnellement collaboré à l'ouvrage. La plupart des écrits réunis en ce volume sont dédiés au chanoine Vincenzo Comneno, auteur d'une tragédie, *Davidde Comneno scannato*, et d'un appel à la croisade, *Risvegliamento a Prencipi christiani contro il Turco*. La partie historique et généalogique, *La verità esaminata intorno al ramo più principale dell'Imperial albero Comneno*, s'étendant sur seize générations à partir de « Constantino Angelo principe di Filadelfia », le propre grand-père de l'empereur Isaac II Ange, est de la plume de Benedetto Orsini, évêque de Lesh, mais revue par Léon Allatius, Lucas Holstenius et le « famoso storico greco » Jean Matthieu Cariophylle. Le « cardinal » Paolo Angelo et son frère Pietro, comte de Drivasto, y figurent comme fils d'Andrea II Angelo, comte de Drivasto et grand maître de Saint-Georges, et leur sœur Agnese aurait épousé Alessio Comneno, ancêtre direct du personnage célébré par ce recueil.

D'autres contributions généalogiques concernent « la nobilissima et antichissima Famiglia Ochmuchievich Gargurich ». Le texte de Francesco de Petris, gentilhomme napolitain, écrit en 1645, s'appuie sur les documents forgés en 1594 par Pedro Ochmučević, à commencer par un faux daté de 1268 et attribué au ban de Bosnie Etienne Kotromanić (1314 — 1353). Il n'est pas indifférent de savoir que certains renseignements provenaient d'un parent des Comnène, le comte Giacomo Zabarella, qui avait été un proche conseiller de Sultan Jahja et de la famille Castriota<sup>58</sup>.

Angelo Maria Flavio Comneno, le fils de Giovanni Andrea, trouvera encore en 1671 l'occasion de publier à Venise les privilèges et diplômes accordés à ses prédécesseurs : les Vénitiens venaient de perdre la Crète et la pensée d'une revanche n'était peut-être pas étrangère à cette tentative de ressusciter le plus obscur, mais aussi, voulait-on croire, le plus antique des ordres chevaleresques voués à la croisade.

Le 8 juillet 1667 et le 26 juillet 1669 l'électeur de Bavière, Ferdinand-Marie de Wittelsbach, s'était déclaré protecteur de l'ordre et son exemple fut suivi par l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, le 25 juin 1671, et par Jean III, roi de Pologne, le 11 mai 1684<sup>59</sup>. La grande-maîtrise étant héréditaire, le dernier des Angelo légua ses droits par testament du 11 janvier 1698 au

<sup>58</sup> Lorenzo Miniati, *Le Glorie cadute dell'antichissima ed augustissima Famiglia Comnena*, Venise, 1663, pp. 35—36, 72, 77—81, 142, 155, etc. Cf. Renato de Carolis, *Maurizio di Montenegro, preteso gran maestro del ordine Costantiniano di San Giorgio*, RivArald, 1913, pp. 1—5.

<sup>59</sup> I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest, 1919, p. XXXV. Voir Emilio Nasalli Rocca di Corneliano, *Notizie su documenti dell'ordine Costantiniano di San Giorgio*, RivArald, 1948, pp. 53—58; idem, *Ricordi dell'ordine Costantiniano in Piacenza*, ibid., 1949, pp. 21—22.

duc de Parme Francesco Farnese, transaction confirmée par Léopold I<sup>er</sup> en 1699 et par les papes Innocent XII (1699) et Clément XI (1701).

Ce fut là le début d'une comédie diplomatique aux échos retentissants dans les milieux érudits de l'époque. L'esprit critique de Du Cange s'était gardé d'ajouter foi à la généalogie des Angelo<sup>60</sup>. Ce verdict de la plus grande autorité dans le domaine des études byzantines sera renforcé par l'opinion d'un correspondant de Du Cange, un chanoine de la Sainte-Chapelle de Savoie du nom de Comnène qui, revendiquant pour sa propre famille l'honneur d'être une branche des Comnènes impériaux, s'emportait contre Giovanni Andrea Angelo, auteur de « *fables, bagatelles et imperinences* »<sup>61</sup>.

Leur conviction sera partagée par Scipione Maffei dans son opuscule *Commentata de fabula equestris ordinis Constantiniani* (Zurich, 1712). L'intervention de l'érudit italien qui démontrait la fausseté d'une tradition accréditée par plus d'une bulle papale provoqua le courroux du duc de Parme. Celui-ci, ligué avec les Jésuites, obtint en 1714 la mise à l'index du livre<sup>62</sup>. Naturellement, le duc sera en 1724 tout aussi prompt à défendre son titre de grand maître contre Gian Antonio Lazier, en faisant imprimer à Rome *La Falsità svelata*. Apostolo Zeno le remarquait dans sa lettre déjà citée : « Voi vedete l'interesse che avea il Duca di Parma a far rispondere a sifatta scrittura », et il ajoute prudemment : « di che però non vi consiglio a far parole nel Giornale »<sup>63</sup>.

Si le « *Giornale de' letterati d'Italia* », rédigé par Zeno et Maffei n'eut pas la possibilité de publier la solution de ce problème de diplomatique et de généalogie byzantine, l'Académie des Inscriptions de Paris eut au moins l'occasion de s'y intéresser, lorsque, le 28 janvier 1718, elle admit à une de ses séances un « prince de Valachie, de la maison des Ducas et des Cantacuzène, nouvellement arrivé en France ». Après la réception solennelle de ce personnage et de sa suite, « on leur a donné des sièges dans le parquet et ils sont restés pendant tout le temps de la seconde lecture de l'ouvrage du P. Banduri »<sup>64</sup>.

Que faut-il penser de ce rejeton des empereurs byzantins ? Le nom de Dukas était celui de deux princes de Moldavie, dont le dernier, Constantin, vivant encore à Constantinople, avait persuadé même l'ambassadeur de France, M. de Ferriol, de son origine illustre<sup>65</sup>. Si récente et brève que fut l'ascension de cette famille parmi les Phanariotes, elle était alliée aux

<sup>60</sup> Du Cange, *Historia Byzantina*, pp. 172—174.

<sup>61</sup> Bibliothèque Nationale, ms. fr. 9503, ff. 112—113, lettres du 7 et du 29 octobre 1684, de Chambéry. Le même manuscrit, ff. 79—80, 92, 93 v. contient encore des documents au sujet de ces Comnènes auxquels l'insigne faussaire Macaire Mélissenos attribuait une origine impériale. Sur la « familia Comnenorum Sabaudica », voir Du Cange, *op. cit.*, p. 164.

<sup>62</sup> Francesco Ruffini, *L'ordine Costantiniano e Scipione Maffei*, « Nuova Antologia », 6<sup>e</sup> série, juillet—août 1924, vol. 236, pp. 130—156. Voir aussi Teresa Copelli, *Scipione Maffei, il Duca Francesco Farnese e l'ordine Costantiniano*, « Nuovo Archivio Veneto », nouv. série, VI, 1906, XII, 1, pp. 91—137.

<sup>63</sup> Apostolo Zeno, *Epistolario*, p. 156. Une nouvelle bulle, « Militantis Ecclesiae », 27 mai 1718, avait manifesté au duc l'approbation de Clément XI.

<sup>64</sup> V. Mihordea, *Știri nouă cu privire la Radu Cantacuzino*, RI, XXII, 1936, pp. 54—55. Sur Banduri, voir *Dizionario biografico degli Italiani*, V, Rome, 1966, pp. 739—750 (note par S. Impellizzeri et S. Rotta). L'ouvrage en question : *Bibliotheca nummaria*, Paris, 1718.

<sup>65</sup> Hurmuzaki, I, suppl. 1, p. 364 : « Il est de la première noblesse... Il compte parmi ses ancêtres des Empereurs grecs » (2 février 1706).

Brancovan. Constantin Brancovan avait régné en Valachie de 1688 à 1714. En 1716, la mort de son cousin et successeur Etienne Cantacuzène, exécuté avec son père et son oncle à Constantinople, ne laissait subsister de grandes ambitions nourries par ces Roumains au nom impérial qu'un rêve qui remplira la vie des deux fils d'Etienne. L'aîné, Radu (Rodolphe), fut probablement celui auquel l'Académie a fait cet accueil honorable.

Sans prétendre refaire ici sa biographie, il est nécessaire d'enrichir ce qu'on a déjà écrit sur ce sujet. Il était né à Bucarest le 17 mars 1699<sup>66</sup>. En 1718, Paris n'était qu'une étape sur sa route entre Vienne, le refuge de sa famille, et Saint-Pétersbourg où le jeune Cantacuzène, prêt à s'établir en Italie, aux Pays-Bas, à Berlin, où que ce soit, ira demander la protection du tzar<sup>67</sup>. Pierre le Grand, qui avait déjà auprès de lui Démétrius Cantemir, Thomas Cantacuzène, tout un groupe d'émigrés roumains que l'échec de la campagne de 1711 avait condamné à l'exil, daigna accorder une place dans ses gardes du corps. Le séjour de Rodolphe en Russie dura six ans. Son frère cadet, Constantin, y épousa la princesse Anne Seremetev, fille du maréchal. Quant à lui, son mariage avec une petite-nièce de Sobieski explique sa naturalisation en Pologne et ses relations avec Stanislas Leszczyński ou sa fille Marie, reine de France<sup>68</sup>.

Entre 1725 et 1728 les frères Cantacuzène étaient à Vienne, assaillant de leurs requêtes le pape Benoit XIII, l'empereur Charles VI, le prince Eugène et le vieil ami de leur grand-père, le patriarche de Jérusalem Chrysanthé Notaras. Ils signaient : « principi Cantacuzeni Bassarabba di Vallachia, conti del Sagro Romano Imperio e della Ungaria »<sup>69</sup>. Le titre de comte du Saint-Empire appartenait aux Cantacuzène depuis 1688. En revanche, ils ne pouvaient prendre le nom de Basarab, celui de la famille régnante en Valachie à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, qu'en faisant état de leur double relation avec cette famille, par le mariage de Constantin Cantacuzène avec Hélène, fille du prince Radu Șerban (1625) et par celui de leur fille Stanca avec le père de Constantin Brancovan (vers 1653).

Avant même de quitter la Russie, en 1724, la veuve d'Etienne Cantacuzène et ses fils avaient obtenu de l'empereur la promesse de leur rendre leur légitime héritage : Constantinople, le Péloponnèse et « le duché de Bessarabie »<sup>70</sup>. C'est le moment où échouait piteusement l'usurpation

<sup>66</sup> Son épitaphe, cf. T. T. Burada, *O călătorie la românii din gubernia Kamenitz—Podolsk (Rusia)*, Arhiva, XVII, 1906, p. 538.

<sup>67</sup> C. Giurescu, *Documente răzlețe din arhivele Vlenet*, « Buletinul comisiei istorice a României », I, 1915, pp. 299—305 ; N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, AARMSI, III<sup>e</sup> série, XIII, 1933, pp. 149—151 ; V. Mihordea, *Les frères Cantacuzène et le projet de révolte des chrétiens des Balkans*, Balç, VI, 1943, pp. 129—131.

<sup>68</sup> V. Mihordea, *ibid.*, pp. 132—133. Cf. N. Iorga, *Știri nouă cu privire la biblioteca Mavrocordatilor*, AARMSI, III<sup>e</sup> série, VI, 1926, p. 3, et *art. cit.*, p. 154. La femme de Rodolphe ne s'appelait pas Eugénie, car dans *Genealogia Cantacuzinilor*, éd. N. I. Iorga, Bucarest, 1900, p. 326, il est question d'une « εὐγένισσα ». Voir T. G. Bulat, *Poltzia lui Ludovic al XV-lea și Radu Cantacuzino. pretendent domnesc*, RI, VI, 1920, pp. 231, 233.

<sup>69</sup> C. Erbiceanu, *Material pentru completarea istoriei bisericești și naționale*, BOR, XV, 1891, pp. 678—682 ; N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, p. 152 ; G. Duzinchevici, *Documente din arhivele polone relative la istoria românilor (sec. XVI—XIX)*, BCIR, XIV, 1935, pp. 14—15. Eugène de Savoie répond le 15 novembre 1724 à une lettre de Constantin Cantacuzène (Archives d'Etat de Bucarest, Microfilms Autriche 1267, 117, 1177—1178).

<sup>70</sup> N. Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, Bucarest, 1902, p. 292. Cf. T. T. Burada, *art. cit.*, p. 539 : « Dominium Valachiae et Bessarabiae ».

de « Jean IX Antoine I<sup>er</sup> ». Le rapprochement entre les deux aventuriers s'impose. Apostolo Zeno lui-même semble y penser dans sa lettre de 1726, en signalant la présence à Vienne de « un altro soggetto, oltre al detto Giannantonio, che si vanta essere ultimo discendente del medesimo imperatore », ce qui lui inspire la conclusion philosophique : « la razza degl'impostori non s'è mai spenta e non finirà che col mondo »<sup>71</sup>.

En effet, on connaît l'existence de quatre diplômes émis par Rodolphe Cantacuzène entre 1735 et 1743, en tant que grand maître de l'ordre Constantinien de Saint-Georges. Cette qualité lui sera reconnue le 1<sup>er</sup> février 1735 par Charles VI, sur la foi d'un faux chrysobulle attribué à Jean VI Cantacuzène et daté du 14 août 1341<sup>72</sup>. Cependant, nous voudrions rappeler des détails qui ont leur importance. Une charte est accordée, dès le 1<sup>er</sup> août 1730, au monastère de la Vierge Olympiotissa de Platamona, en Thessalie, par « Rudolphus Princeps Cantacuzenus Angelus Flavius Comnenus ». Sa titulature est la suivante « Dei Gratia et haereditario jure, uti a Constantino Magno, Justiniano, Joanne IX et a Matthaëo primo Cantacuzenis, aliisque Romanis, moxque Constantinopolitanis imperatoribus descendens in Romanorum orientalium Asiae imperium coeteraque olim, subjecta dominia successor, Valachiae totius et Moldaviae dux, despota Bessarabiae, Thessaliae et Macedoniae, sacrique Romani imperii in Germania princeps, nec non regnorum Hungariae et Bohemiae comes, Banus Alhutae et omnium bonorum et possessionum serenissimae domus Cantacuzenae perpetuus dominus, etc. etc. »<sup>73</sup>.

On remarquera que ce Cantacuzène ajoute à son nom ceux que la famille Angelo portait au XVII<sup>e</sup> siècle : *Angelus Flavius Comnenus*, mais dans un autre ordre que chez Gian Antonio, *Flavius Angelus Comnenus*. Néanmoins, par un lapsus significatif, l'ancêtre dont Rodolphe aurait tenu ses droits au trône de Byzance est appelé Jean IX (!), quoiqu'il fût le sixième des empereurs de ce nom. Jean VI et Matthieu, son fils et associé, étaient bien connus grâce aux chroniques byzantines et aux compilations des thuriféraires de la « domus Cantacuzena », expression déjà employée par Constantin Cantacuzène, le grand-père de Rodolphe, pour désigner sa lignée<sup>74</sup>.

A la demande de l'higoumène Siméon, mais l'initiative pourrait être due au missionnaire envoyé par les moines, Denis Stergios Akrivos, un Vlaque de Thessalie, Rodolphe Cantacuzène confirme au monastère de l'Olympiotissa, fondé par Andronic III Paléologue en 1336, la possession de tous ses biens. L'occasion était vraiment trop belle pour être dédaignée. Il est intéressant de voir Cantacuzène invoquer l'exemple de ses prédécesseurs de glorieuse mémoire : « exemplo itaque antecessorum Nostrorum augustissimorum imperatorum, serenissimorum despotum,

<sup>71</sup> Apostolo Zeno, *Epistolario*, p. 156.

<sup>72</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 327—330 ; N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, pp. 195—198 ; I. C. Filitti, *Arhiva Cantacuzino*, pp. XXXIV—XXXVI.

<sup>73</sup> E. A. Skouvaras, *Olympiotissa*. Athènes, 1967, p. 514.

<sup>74</sup> A. Veress, *Documente*, XI, Bucarest, 1939, p. 338.

ducum et principum, semper gloriosae reminiscentiae ». C'est exactement la formule connue en pareil cas dans la diplomatie roumaine <sup>75</sup>.

Mais celui qui se permettait de trancher de son autorité impériale (« *authoritate nostra tanquam legitimi successoris et imperialis stematis haeredis, augustoque sanguine descendentis* ») poursuivait encore d'autres buts qu'il estimait plus proches que la couronne des basileis. Le titre de « *Banus Alhutae* », qu'il prend en 1730, signifie gouverneur de la province arrachée à la principauté de Valachie par la paix de Passarowitz, la Petite Valachie, dont le nom roumain est donné par l'Olt, rivière dite en latin *Aluta*, qui en forme la frontière entre 1718 et 1739. La Petite Valachie (ou Valachie cis-alutane) étant érigée en principauté pour Charles VI, le gouvernement en avait été confié par l'empereur à Georges Cantacuzène, le fils de Șerban, prince de Valachie entre 1678 et 1688, que remplacèrent après 1726 des généraux autrichiens <sup>76</sup>. Rodolphe, dont le père avait été cousin germain de Georges, réclamait sa succession, y étant probablement poussé par plusieurs boyards valaques qui avaient été, en même temps que Georges Cantacuzène, évincés de leurs dignités dans la province d'outre-Olt.

Le diplôme en faveur de l'Olympiotissa est confirmé selon la coutume roumaine par les témoignages du conseil princier, dont les membres présents ce jour-là d'août 1730 au palais de Waffenberg, à Vienne, étaient Radu Golescu, protospathair, Grigore Băleanu, grand chancelier, Ilie Știrbei, grand trésorier, Barbu Cornea Brăiloiu (« *Bartholomeus de Brayoli* »), grand serdar, Manthos, grand capitaine, le secrétaire Anton-Franz von Silbermund, le vice-chancelier Jean-Théodore de Sardonis et le secrétaire adjoint Mihul. De ces huit personnages, les quatre premiers avaient été nommés en 1719 conseillers du gouverneur de la Petite Valachie. C'étaient les chefs du parti antiphanariote qui, après avoir perdu Brancovan par leurs dénonciations à Constantinople (1714), puis livré Nicolas Mavrocordato aux Autrichiens (1716), ne cessaient d'intriguer de leur exil en vue du rétablissement des Cantacuzène sur le trône de Valachie <sup>77</sup>. Ils avaient appuyé d'abord Georges, ensuite Rodolphe, afin de substituer à la domination ottomane l'administration autrichienne.

Cinq ans plus tard, ces irréductibles conspirateurs de la revanche anti-ottomane avaient disparu. Leurs signatures manquent sur le parchemin d'un nouveau privilège obtenu de Rodolphe Cantacuzène par le même monastère de Thessalie, dont le prieur devient, le 8 février 1735, chorévêque et abbé mitré. Cette fois, le descendant et continuateur des basileis a comme secrétaire un comte Martin de Loewenkron-Schusseburg et comme chancelier Georges-Théophile de Bronner <sup>78</sup>.

<sup>75</sup> E. A. Skouvaras, *op. cit.*, p. 515. La formule est adoptée en Valachie au XV<sup>e</sup> siècle (*Documenta Romaniae Historica*, B, I, pp. 46, 49, 252 et suiv.) : elle se maintient jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> (D. Mioc, *Materiale românești din arhive străine*, SMIM, VI, 1973, pp. 330—332).

<sup>76</sup> Șerban Papacostea, *Oltenia sub stăpînirea austriacă, 1718—1739*, Bucarest, 1971.

<sup>77</sup> E. A. Skouvaras, *op. cit.*, p. 517 ; C. Giurescu, *Material pentru istoria Oltentei suplt austriaci*, Bucarest, 1944, pp. 378—384, 391—394. Le complot des familles Golescu, Băleanu et Știrbei en 1714 est dénoncé par un mémoire adressé au prince Eugène en 1720 (Th. Codrescu, *Uricariul*, IX, Jassy, 1887, pp. 162—166). Sur les événements de 1716, voir la chronique de Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, pp. 230—236.

<sup>78</sup> E. A. Skouvaras, *op. cit.*, pp. 523—525.

L'année 1735 est celle où Charles VI reconnaît les droits héréditaires de Rodolphe à la grande-maîtrise de l'ordre Constantinien. Une semaine après le diplôme impérial daté du 1<sup>er</sup> février, le prince Cantacuzène s'empresse de conférer la dignité de chorévêque au supérieur de l'Olymptotissa et de régler minutieusement la question des insignes appropriés à son nouveau rang. Cette même année ne s'achèvera pas qu'il n'ait nommé préfet de l'ordre pour la province de Transylvanie l'évêque uniâte Jean-Innocent Klein.

La rencontre est pour le moins singulière entre le grand seigneur cosmopolite et cette grande figure de l'histoire politique et religieuse des Roumains de Transylvanie, fils d'un simple paysan de Sad, près de Sibiu, où il était né en 1692, ancien disciple des Jésuites de Cluj, promu à l'épiscopat en 1729, ce qui l'entraîna pour le reste de sa vie dans un long combat sans répit pour les droits méconnus de la « *natio valachica* ». Le prélat roumain se trouvait en 1735 à Vienne pour remettre à son souverain un nouveau mémoire, exprimant les revendications de cette population dont il était le représentant et qu'il disait être « non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus nombreuse sur la terre de Transylvanie »<sup>79</sup>. Or, voici qu'à la même époque Rodolphe Cantacuzène créait des « barons de l'empire de Dacie » ; il est même probable que Klein ait reçu un tel titre, accompagné d'une pension prélevée, on ne sait pourquoi, sur les revenus du monastère de Saint-Paul de Lépante<sup>80</sup>. Il y a une différence entre l'idée d'une restauration de l'Empire byzantin, trop souvent agitée par des aventuriers, et cet idéal d'un « empire de Dacie », qui se rattache directement à l'œuvre historique de Constantin Cantacuzène, ainsi qu'à celle, que l'évêque avait lue, de Démétrius Cantemir.

Avec la bénédiction de Jean-Innocent Klein, le « duc de Valachie, de Moldavie et de Bessarabie » croyait-il, en octobre 1735, avoir gagné un appui ferme pour la réalisation de ce qui semble avoir été « le grand dessein » de Șerban Cantacuzène et de ses descendants ? Certes, il n'oubliait ni le titre de « despote du Péloponnèse », ni ceux, également brigüés par Gian Antonio Lazier, de « prince de Thessalie et de Macédoine » ou de « comte d'Épidaure et de Corinthe », mais, surtout, il pensait aux terres roumaines : « marquis d'Ilfov, de Romanati, de Teleorman, de Succava, de Galați, de Ialomița, de Prahova et de Dimbovița, dynaste et seigneur de l'Olt et du Mehedinți, hospodar de Hotin et de Giurgiu, baron de Telega et des rives du Danube »<sup>81</sup>. Ces noms qu'on dirait choisis au hasard sont ceux de six districts valaques, de deux autres de la Petite Valachie, de deux villes de Moldavie, de deux forteresses occupées par des garnisons ottomanes aux extrémités nord et sud du territoire roumain et celui d'une possession de famille des Cantacuzène, les mines de sel de Telega. Dans cette perspective vertigineuse la conscience nationale et le principe historique se confondent. Mais au titre de « prince de Transylvanie », que Ro-

<sup>79</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, II, Bucarest, 1940, pp. 65—95, 104—107. Sur le diplôme du 26 octobre 1735, voir N. Densusianu, dans AAR, secțiunea administrativă și dezbateri, II<sup>e</sup> série, II, p. 211.

<sup>80</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 332 : il s'agirait d'un ordre de chevalerie inconnu, celui « des SS. Nicodème de Tismana et Paul de Valachie ».

<sup>81</sup> N. Densusianu, *loc. cit.* ; I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 63 ; N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, p. 185.



dolphe avait l'audace de prendre, il ajoutait celui de « prince de l'Ukraine », octroyé par la Porte à son vassal moldave, Georges Dukas en 1681<sup>82</sup>. Enfin, sans adopter la qualité de grand maître de l'ordre de Saint-Georges, Rodolphe Cantacuzène s'est contenté d'en être le grand prieur et administrateur perpétuel (« Supremus Prior et Magni Magisterii Gubernator et administrator perpetuus »). Tels sont les termes d'un document du 26 septembre 1736. A cette date, le prévôt des marchands de Bucarest, Ioan Moscu est reçu chevalier grand-croix de l'ordre<sup>83</sup>. La noblesse de sa famille, originaire de Salonique, est certifiée sur la foi de deux chrysobulles, dont l'un aurait été signé par Manuel II Paléologue et l'autre par les despotes du Péloponnèse Constantin et Andronic « Cantacuzène » — apparemment, des faux.

Rodolphe venait d'être nommé, le 26 septembre 1736, colonel de cavalerie. On lui donnait le commandement des hussards illyriens, levés dans la région du Srem par un officier serbe, Vuk Milovanović. Il est vrai que Cantacuzène n'était nullement pressé de rejoindre son régiment, qui combattait en Italie, mais, ayant déclaré qu'il pourrait attirer à la cause des Habsbourg les Serbes et les Albanais, il prétendait le grade d'« oberstfeld-wachtmeister », obtenu le 16 juillet 1737, et le gouvernement de la principauté de Valachie<sup>84</sup>.

Tandis qu'un corps d'armée autrichien s'avancait vers Bucarest, le prince phanariote Constantin Mavrocordato s'était enfui au sud du Danube. Lorsqu'il revint avec des renforts turcs, les boyards qui avaient accueilli les troupes impériales durent les suivre, de gré ou de force. Retenus sous bonne garde en Transylvanie, ces chefs du parti national roumain — le métropolite Etienne, Iordaki Crețulescu, le gendre de Brancovan, Constantin Dudescu, marié à une nièce de Démétrius Cantemir, trouveront moyen d'adresser leur vœux à la Russie, coalisée avec l'Empire contre leur commun ennemi ottoman. Constantin Cantacuzène, le frère cadet de Rodolphe, se trouvait dans l'armée russe qui, sous les ordres du maréchal Munnich, allait franchir le Dniestr et, malgré la reprise de la Valachie par les Turcs, ils devaient espérer une prompte revanche chrétienne en Moldavie. L'intermédiaire choisi pour cette négociation était le propre secrétaire de Rodolphe qui, craignant de mettre celui-ci dans le secret, écrivait en cachette au chancelier russe A. I. Osterman, en mars 1738,

<sup>82</sup> Ainsi chez Densusianu, tandis qu'un document édité par Iorga porte seulement : « territoriorum, locorum et possessionum Serenissimae Domus Cantacuzenae per Ucrainam et Transsylvaniam perpetuus haeres ac dominus », en 1743.

<sup>83</sup> I. C. Filitti, *op. cit.*, pp. 63—64, 280. Déjà en 1602, en Transylvanie, on anoblit un marchand grec dont les armoiries « antea quoque a praefatis imperatoribus Constantinopolitanis praecedessoribus suis concessa fuisse perhibentur » (A. Veress, *Documente*, VII, pp. 23—24).

<sup>84</sup> Al. Papiu-Iliarian, *Tesauru de monumente istorice*, III, Bucarest, 1864, pp. 106—110; N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, pp. 301—304; idem, *Hadu Cantacuzino*, pp. 156—157. Voir les notes du capitaine Samsonov, du régiment des hussards illyriens, in *Arhivele Basarabiei*, I, 1920, 1, pp. 59—60. Il est curieux de remarquer que l'ordre constantinien avait déjà été mêlé à une action semblable dans la même région, en 1715—1718, lorsque le duc de Parme avait envoyé 200 soldats contre les Turcs (Em. Nasalli Rocca di Corneliano, *Una gloriosa pagina militare dell'ordine Costantiniano di San Giorgio. Il reggimento Costantiniano in Dalmazia*, RivArad, 1912, pp. 181—185).

pour lui demander de recevoir en audience Constantin Cantacuzène<sup>85</sup>. Ce modèle des secrétaires, qui signait du nom bizarre : « Vladislav Malaeski de Fidélité », s'appelait Vlad Boțulescu de Mălăești et avait vécu auprès des frères Cantacuzène en Russie entre 1721 et 1724<sup>86</sup>.

Cependant, un Cantacuzène de la branche établie en Moldavie, Șerban, ayant aidé les troupes autrichiennes qui avaient pénétré dans cette province, fut arrêté par ordre du prince Grégoire Ghika et eut à subir de mauvais traitements avant de se réfugier à Sighet, au Maramureș. Il y demeura encore en 1741, essayant d'attirer la bienveillance des magnats hongrois par sa généalogie (« unus ex familia nostra erat Caesar Constantinopolitanus »)<sup>87</sup>.

Un autre concurrent s'était déjà mis sur les rangs, le petit-fils de Brancovan, Constantin, que nous avons vu en 1722 entrer dans l'ordre de Saint-Georges. Celui-là suivait avec inquiétude les démarches de Rodolphe Cantacuzène à la cour impériale. Aussi, son agent de Vienne, l'abbé Vincenzo Giustiniani, s'efforçait-il de le rassurer, en se moquant des prétentions de Rodolphe au titre de prince de Valachie et des parchemins qu'il distribuait généreusement au nom du patriarche de Jérusalem<sup>88</sup>.

Le soupçon de supercherie commençait à peser sur ce personnage trop pittoresque. Les railleries du chevalier Francisco Xavier d'Oliveira, jeune et brillant diplomate portugais qui l'avait vu, avec sa femme, roulant carrosse à la Favorite, le prenaient pour cible, à l'occasion<sup>89</sup>.

Les revers militaires et la reddition de Belgrade en 1739 amenèrent la dissolution du régiment illyrien, qui n'avait plus de sens maintenant que la Serbie et la Petite Valachie avaient été évacuées<sup>90</sup>. La mort de Charles VI (20 octobre 1740) porta encore un coup aux espérances de Cantacuzène. François de Lorraine, auquel la Pragmatique Sanction devait assurer le trône impérial, refusa à Rodolphe l'avancement qu'il sollicitait.

Celui-ci demanda alors la permission d'aller rejoindre son frère à Saint-Pétersbourg, puis, s'arrêtant en route à Dresde, offrit ses services

<sup>85</sup> Al. Vianu, *Din acțiunea diplomatică a Țării Românești în Rusia în anii 1736—1738*, VIII, 1963, p. 24. Cf. G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, Bucarest, 1958, p. 134.

<sup>86</sup> Emil Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre români și iugoslavi*, Cerc. Lit., III, 1939, p. 185.

<sup>87</sup> Hurmuzaki, IX, 1, pp. 675—676, 680—682. A propos de cette branche des Cantacuzène, N. Stoicescu, *Dictionar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova*, Bucarest, 1971, pp. 364—365. Selon l'inscription publiée par Burada, *art. cit.*, p. 539, Radu était « a Cantacuzenis Orienti ab 1341 imperantibus ortus ».

<sup>88</sup> Jean Gouillard, *Constantin III Brancovan (1709—1757) et l'Autriche, d'après des documents inédits*, BSH, XXIV, 1, 1943, pp. 80, 97—98. Voir aussi Hurmuzaki, VI, pp. 266—267, un comte Matthieu Cantacuzène, prétendant au trône de Valachie en 1719.

<sup>89</sup> A. Gonçalves Rodrigues, *Cartas inedite do Cavatheiro de Oliveira*, « Biblos », 1935, pp. 139—140 (signalé par N. Iorga, RHSEE, XIII, 1936, p. 224); Mendes dos Remedios, *Historia de literatura portuguesa desde as origens até a actualidade*, Coimbra, 1908, pp. 502—504 (renseignement almalablement fourni par notre collègue Dan Ionescu).

<sup>90</sup> Al. Clorănescu, *Documente*, p. 268. Toujours en 1740, la mère de Rodolphe lui léguait « la croix d'or de l'ordre Constantinien, sertie de diamants et de rubis » (A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, V, Jassy, 1892, p. 765). Sur la vie de la princesse Păuna à Venise voir les mémoires d'Athanase Comnène Ypsilanti (AAR, *vol. cité*, p. 462) et les documents publiés par N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, pp. 193—194, et *Foia de zestre a unei domnițe moldovene din 1587 și exilul venețian al familiei sale*, AARMSI, III<sup>e</sup> série, VI, 1926, p. 234.

à Frédéric II. Dans sa lettre à la reine douairière de Prusse, Sophie-Dorothée de Hanovre, il continuait de jouer à l'orphelin persécuté : « Je me flatte que Votre Majesté m'honorera de sa grâce royale en considération de tant de calamités et de travaux que j'ai soufferts avec la perte de mon père et de ma patrie, pour le bien et service de la chrétienté, pour l'Empire et pour la maison d'Autriche ». L'argument n'ayant pas eu de succès à Vienne avait encore moins de chances d'émouvoir Frédéric, auprès duquel ce terrible plaideur essayait de faire valoir les mérites de ses ancêtres « qui dans les siècles reculés étaient les souverains absolus de l'Empire d'Orient et du S. Empire ». Rodolphe Cantacuzène se proposait de former un régiment à la solde du roi, moyennant 110 thalers pour chacun de ses 1 200 futurs soldats dont il dessinait d'avance l'uniforme. Restait seulement leur recrutement : à cet effet, il exigeait des brevets en blanc pour les officiers et une lettre de recommandation pour Auguste II de Pologne sur le territoire duquel il allait lever des recrues pour Frédéric. Cantacuzène se souvenait avec mélancolie de ses hussards, troupe hétéroclite composée « de Vallacs, de Moldaviens et de Dalmatiens », qui, à Pentendre, auraient été ses sujets, lui « ayant beaucoup de pouvoir dans le país ». Peut-être envisageait-il de chercher fortune à Varsovie, où il voulait demander l'indigénat. A Berlin il rencontra des sceptiques : le 13 août 1741, le refus du roi arrêta net ces projets<sup>91</sup>.

Rentré à Vienne et toujours accompagné de ses familiers Vlad Boțulescu et Giambattista Tedeschi, Cantacuzène trouvera encore quelques dupes. Tel ce hobereau allemand pourvu de la commanderie de Sainte Marie Olympiotissa, Hans-Augustin, baron d'Abschatz et Wallstadt, auquel il accorde, le 11 septembre 1743, le collier de l'ordre de Saint-Georges<sup>92</sup>. On finit par s'étonner du nombre de chevaliers qui n'étaient même pas gentilshommes, on défendit à Rodolphe d'en créer d'autres et on annula ses diplômes<sup>93</sup>.

Alors, dans cette existence mouvementée, toute en saccades et rebondissements, une nouvelle équipée commença. L'électeur Charles-Albert de Bavière avait été élu empereur avec l'appui de la France. Rebuté par Marie-Thérèse et son mari, Cantacuzène décida pour la seconde fois de voler au secours de leurs ennemis, en se mettant à la disposition de Charles VII. Il prétendait que ses parents et ses amis de Pétersbourg auraient pu précipiter l'entrée de la Russie dans la guerre, « ayant son frère actuellement dans le service russe, comme aussi son cousin Cantemir, ambassadeur russe à la cour de France »<sup>94</sup>. Lui qui n'avait pu être rétabli dans ses États héréditaires, il offrait généreusement au prétendant bavarois de lui garantir la possession de l'Empire. En sa faveur, il reprenait le projet de 1737—1738 d'insurger la Serbie, mais cette fois contre les Habsbourg. Ses arguments, exposés dans un français hésitant, apparaissent assez bien fondés : « Il y a des maiecontentes beaucoup parmi les nations

<sup>91</sup> Al. Papiu-Ilarian, *op. cit.*, pp. 110—111, 116—118.

<sup>92</sup> N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, pp. 185—191.

<sup>93</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 332—333.

<sup>94</sup> N. Iorga, *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, I, Bucarest, 1895, pp. 370—373. Voir Marcelle Ehrhard, *Le prince Cantemir à Paris, 1738—1744*, Paris, 1938, et V. Mihordea, *Note cu privire la Antioch Cantemir*, Bucarest, 1946, ainsi que le récent livre de Helmut Grasshoff, *Antioch D. Kantemir und Westeuropa*, Berlin, 1966.

slavone, vallaque, dans la Transylvanie rassinienne et croate, ceux du rite grecque, lesquelles ne peuvent jamais avoir bonne intelligence avec les Hongrois, depuis la rébellion de Ragozzj ». La « nation illyrique » dont Cantacuzène se faisait ainsi le défenseur comprenait « Grecques, Vallaques, Moldaves, Slavons, Dalmatiens, Albanais et tout autre genre de gens », ce qui prouve que son ambition démesurée ne s'arrêtait guère aux frontières de l'ancienne Dacie. Le centre de la révolte aurait été le Srem ou, plus probablement, le Banat, ce qui n'eût pas manqué de rallumer la guerre avec l'Empire ottoman.

La nécessité d'une telle diversion était ressentie par la diplomatie française qui travaillait également au rétablissement du beau-père de Louis XV, Stanislas Leszezyński, sur le trône de Pologne. Nous touchons ici à un nœud des intérêts politiques qu'on découvre derrière les actions qui mirent à l'épreuve l'équilibre européen à l'époque de la guerre de la succession d'Autriche. Charles-Edouard Stuart était le fils d'une princesse polonaise, Clémentine Sobieska, et justement en 1745 le Prétendant venait d'envahir l'Angleterre à la tête d'une petite armée franco-écossaise, tandis que le maréchal de Saxe, qui avait vainement tenté lui-même de se tailler une principauté en Courlande, remportait pour la France la victoire de Fontenoy. Or, Rodolphe Cantacuzène avait épousé une parente de Marie Leszezyńska et de Clémentine Sobieska, ce qui lui inspirait probablement l'espoir de rattacher sa propre fortune au sort des armes françaises dans le conflit qui les opposait à la coalition Habsbourg-Hanovre<sup>95</sup>. Le jeu était infiniment trop grand pour ce personnage où il y a du rêveur et de l'intrigant, mais c'est à la mesure du jeu qu'il faut juger les conceptions de l'homme.

Constantin Cantacuzène que son frère avait rappelé de Russie ne se rallia à ses projets que pour en tomber bientôt victime. Le voyage qu'il fit à Semlin pour s'aboucher avec le pacha de Belgrade et quelques membres du clergé orthodoxe serbe, les propos imprudents qu'il tint sur la prochaine insurrection qui l'eût proclamé despote de Serbie, firent croire les autorités impériales à une redoutable conspiration. Des espions l'accusaient de fomenter une révolte en Transylvanie, ce qui était vraisemblable, et une dénonciation du prince de Valachie, Constantin Mavrocordato, inquiété par ces bruits, s'ajouta à leurs rapports<sup>96</sup>. Le prince Constantin, arrêté le 27 mai 1746, et convaincu de haute trahison, fut détenu d'abord à Wiener-Neustadt puis à Gratz, prison qu'il n'allait plus quitter du vivant de Marie-Thérèse. Il ne fut délivré que la veille de sa propre mort, en 1781<sup>97</sup>.

Rodolphe, qui avait réussi à gagner Erfurt, dans les Etats de l'électeur de Mayence, s'était éloigné à temps<sup>98</sup>. Pourtant, il regardait l'avenir avec autant de confiance que jamais. La dernière tentative que nous sachons qu'il fit de réaliser ses prétentions au trône de Valachie date de 1749.

<sup>95</sup> Comte Jean du Hamel de Breuil, *Le mariage du Prétendant (1719)*, Revue d'histoire diplomatique, 1895, pp. 53-96 ; Halina Zdzilowiecka *Projets de rétablissement du roi Stanislas en Pologne pendant son séjour à Lunéville, 1737-1766*, Paris, 1915, pp. 111-112. En 1746 il était question du mariage de Charles-Edouard avec une fille de Louis XV.

<sup>96</sup> V. Mihordea, *Les frères Cantacuzene*, pp. 138-143.

<sup>97</sup> Hurmuzaki, VI, pp. 587-595.

<sup>98</sup> *Ibid.*, pp. 580-587.

Le 20 juin il se présentait à Paris, rue du Bouloy, où il louait la maison du perruquier Royer pour lui, sa femme (« déjà d'un certain âge, bien faite et de bonne mine ») et ses quatre enfants. Ses allées et venues furent suivies avec intérêt par la police pendant deux mois. L'identité de ces étrangers de haut parage ayant été dûment établie, les inspecteurs chargés de leur surveillance furent heureux de constater à leur départ, le 16 août, qu'ils ne laissaient « aucune dette »<sup>99</sup>. La grâce d'une audience royale ne semble pas leur avoir été accordée. Peut-être le roi Stanislas allait-il se montrer plus accueillant ? Voici le couple prêt à se remettre en route pour Lunéville.

A défaut de la principauté que la contrainte étrangère lui avait dérobée, on serait heureux de savoir qu'au moins une pension permit à Rodolphe Cantacuzène de vivre à l'aise ses dernières années, sur lesquelles nous sommes moins renseignés que sur les précédentes. Il serait d'ailleurs inutile de serrer de plus près chaque étape traversée par cet éternel voyageur. La fin le surprit le 21 mai 1761 à Lastowice, en Podolie, et il repose dans l'église Saint-Jean de Kamienec<sup>100</sup>. Georges, son fils, qu'on appelait le chevalier de Cugniazzo, vivra encore dix ans en Russie et mourra capitaine de la garde impériale. L'aînée de ses sœurs fut mariée au général comte Henry O'Donnell, la seconde, Cécile, ayant épousé un comte Malza, de Modène<sup>101</sup>. Leurs cousins, les fils de Constantin, étaient officiers dans l'armée russe : le major Alexandre Cantacuzène (mort en 1772) et le capitaine Abraham Cantacuzène (mort en 1781)<sup>102</sup>.

Il nous reste quelques points à éclaircir concernant les derniers avatars de l'ordre Constantinien. Au temps de la mort de Rodolphe, il y avait au Castello Sforzesco de Milan un prisonnier politique qui expiait par une longue captivité ses ambitions déraisonnables. C'était l'ancien secrétaire des frères Cantacuzène, Vlad Boțulescu de Mălăești, condamné avec son maître en 1746. Pour passer le temps, lourd à s'écouler dans son cachot, pour exercer sa langue qu'il n'avait plus eu l'occasion d'employer depuis dix-huit ans, et, comme il l'explique lui-même, « pour chasser le chagrin et la peine d'une telle vie désolée », il traduisait en roumain ses lectures. On hésite d'attribuer leur choix au hasard car, à côté de livres édifiants comme la légende des saints Barlaam et Josaphat ou la vie du capucin Félix de Cantalice, canonisé seulement en 1712, les deux autres traductions sont une histoire universelle allemande et l'ouvrage de Demetrio Franco, *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg*, livre dont les éditions succes-

<sup>99</sup> *Ibid.*, I, suppl. I, p. 597 ; T. G. Bulat, *art. cit.*, pp. 229—235 ; V. Mihordea, *Știri nouă*, pp. 65—66. On a soutenu sans preuves que la femme de Rodolphe fût une princesse de Hesse-Darmstadt (Hurmuzaki, VI, p. 584).

<sup>100</sup> T. T. Burada, *art. cit.*, pp. 538—540. « Elisabeth, princesse Cantacuzène, née comtesse de Bauffremont » était encore en vie le 14 janvier 1774 (lettre aux Archives d'État de Bucarest, microfilms Pologne 2, 807—808). Une autre de ses lettres, du 6 février 1777, a été signalée par P. Cernovodeanu, *Cădtortă de studii în R. P. Polonă*, *Studii*, 23, 1970, 4, p. 821. Cf. *Inwentarz rękopisow biblioteki zakładu narodo wego im. Ossolińskich we Wrocławu*, II, Wrocław, 1945, p. 389.

<sup>101</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 333—334 ; N. Iorga, *Doc. Cantacuzino*, p. 10.

<sup>102</sup> *Famille Kantacuzène, dont l'origine remonte aux Valois, pairs de France, de 800 à 1787* (tirage à part des « Archives historiques. Souverains, personnages historiques ; toutes les nations »), Paris, s. d., p. 94.

sives de 1584, 1591, 1610 et 1679 avaient eu pour but de glorifier la famille Angelo. Quant à l'*Allgemeine Geschichte* traduite par Boțulescu, elle lui fournissait des renseignements sur les principaux pays européens, les élections impériales et les ordres de chevalerie comme la Toison d'Or, toutes choses qui devaient l'intéresser extrêmement à cause de leur rapport avec l'« Aureus Ordo Constantinianus »<sup>103</sup>.

La dignité de grand-maitre de l'ordre Constantinien que les Farnèse s'étaient appropriée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle passa en 1731, après l'extinction de cette famille, à l'infant don Carlos de Bourbon, fils de Philippe V d'Espagne et d'Elisabeth Farnèse, designé par le traité de Vienne à la succession du duché de Parme. En 1734, l'avènement de ce prince au trône de Naples sous le nom de Charles VII — en Espagne il sera Charles III (1759) — fit rattacher l'ordre à la couronne de Naples. Après les guerres de la Révolution et de l'Empire, Parme devenue l'apanage de Marie-Louise qui descendait des Farnèse par sa mère Marie-Thérèse de Sicile, l'ordre y revint et l'ex-impératrice s'en déclara la grande-maitresse le 13 février 1816. A leur tour, les Bourbons restaurés à Naples réclamèrent le même droit : Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, créa un autre ordre de Saint-Georges en 1819. L'insigne en était « une croix rouge fleurdelisée, chargée du monogramme du Christ, surmontée d'une couronne »<sup>104</sup>.

Cependant, les souvenirs de l'ordre et de son origine byzantine, joints à l'orgueil de compter dans leur ascendance des empereurs du XIV<sup>e</sup> siècle, s'étaient conservés chez les Cantacuzène roumains<sup>105</sup>. Un d'eux, Michel, rédigeant en 1787 une généalogie de sa famille, tirait le plus grand parti de cette nostalgie dynastique. Il rappelle l'existence d'un « livre imprimé » qui aurait fixé la règle de l'ordre, selon plusieurs diplômes impériaux ou patriarcaux. L'auteur ajoute : « on le porte comme les autres décorations impériales, en écharpe, au cou et en sautoir, suivant les classes, dont il y en a trois... Le ruban est de velours vert, avec une étoile, selon les classes, ou une croix pendue au cordon, avec un aigle d'or et au centre Saint-Georges »<sup>106</sup>. Une description moderne contient la précision que cette croix fleurdelisée, portant sur les bouts les initiales des mots légendaires, I en chef, H en pointe, S à senestre, V à dextre, était chargée du monogramme du Christ, flanqué à dextre et à senestre de l'*alpha* et de l'*omega*, mais ceci semble se rapporter à l'ordre officiel plutôt qu'à celui qu'on pourrait nommer « ordre des Cantacuzène »<sup>107</sup>.

<sup>103</sup> N. Iorga, *Studii de istorie și de istorie literară*. « Literatură și artă română », IV, 1899, 2, pp. 17—28 ; Paul Cernovodcanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, RRII, X, 1971, pp. 715—716, 719.

<sup>104</sup> Auguste Wahlen, *Ordres de chevalerie et marques d'honneur*, Bruxelles, 1844, pp. 59—61, 164—165.

<sup>105</sup> Voir un témoignage de 1739 sur la présence de l'aigle bicéphale dans les armoiries de plusieurs familles moldaves, à cause de leur parenté avec les Cantacuzène (C. I. Karadja, *Scrisorile lui Kelemen Mitkes*, AnD, IV, 1923, 4, p. 112).

<sup>106</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 327. Mais Du Cange, *op. cit.*, p. 172, parle de « crux serica rubea, in cujus centro labari figura effingitur » et, avant lui, Lorenzo Miniati, *Le Glorie cadute*, p. 36 : « la sua croce è di velluto rosso, con un cordone d'oro attorno e nell'estremità, è a modo d'oliva con tre foglie e nel mezzo vi è una crocetta d'oro con due lettere A et ω per banda ».

<sup>107</sup> A. de Foras, *Notice*, p. 29.

Une des sources que nous venons de citer, celle de 1787, pose certains problèmes d'ordre généalogique et héraldique. Ces derniers n'ont jamais été étudiés à fond, faute de documents, le livre de I. C. Filitti (1919) étant antérieur à la publication par N. Iorga (1933) d'un cliché photographique représentant la bannière de Rodolphe Cantacuzène comme colonel du régiment illyrique<sup>108</sup>. A cette forme des armoiries (1) des Cantacuzène, datant de 1736, on peut désormais comparer les armes de patronage accordées à l'abbaye de l'Olympiotissa en 1735 (2) et les armes de prétention scellant les deux diplômes de 1723 en faveur de la famille Hypomenas (3).

(1) Brodé, parti de trois traits, coupé de deux, qui font onze quartiers, au premier et onzième à deux couronnes, au second à un ange, au troisième huitième à deux mains tenant une couronne, au quatrième à une aigle adextree du soleil et a senestree de la lune, au cinquième et dixième à deux pals, au sixième illisible sur l'image que nous décrivons, au septième à une recueontre d'aurochs sommée d'une rosette, au neuvième à la fasce grêlée et au chef chargé de cinq rosettes, sur le tout aux trois fleurs de lys; l'écu surmonté de la couronne de prince du Saint-Empire, entouré du collier de l'ordre de Saint-Georges d'où pend la croix, supporté par une aigle bicéphale couronnée et déployée qui tient dans ses griffes l'épée et le sceptre, posé sur un manteau de gueules doublé d'hermine et frangé d'or, sommé d'une couronne fermée et fleurommée. On remarque tout de suite les armes de Valachie, au flanc dextre, et de Moldavie, au flanc senestre (quatrième et septième quartiers). Les fleurs de lys qui brillent d'un éclat particulier en abîme de l'écu symbolisent une descendance imaginaire des Valois. Trois autres meubles, l'ange, les deux couronnes et les mains tenant une couronne, dérivent du blason du prétendant Jean IX Antoine I<sup>er</sup>.

(2) Armoiries peintes sur une feuille attachée au document du 8 février 1735 («σχήμα τῆς χορηγησασομένης σφραγίδος τῆς βασιλικῆς μονῆς τῆς ὑπεραγίας Ὀλυμπωτισσῆς, ἐν τῇ Ἐλλάσσονα»). Écartelé, au premier et quatrième Θεοτόκος de sinople à une aigle au naturel, au second et au troisième de gueules au lion d'or, ayant en abîme, sur un petit écu surmonté d'une couronne à l'antique et entouré du collier de l'ordre de Saint-Georges, représenté le monastère même de l'Olympiotissa au-dessus duquel plane dans les nuages la Vierge orante entre deux anges agenouillés. Derrière le grand écu surmonté d'une mitre, sont croisées la croix et la crosse épiscopale. Il n'y a pas de manteau, mais seulement un chapeau ecclésiastique avec cordelière à douze houppes.

Or, ces ornements extérieurs, croix, crosse, mitre et chapeau, pareillement disposés, figurent dans les armoiries de la métropole d'Hongro-Valachie au moins depuis 1651—1652<sup>109</sup>. Rodolphe Cantacuzène a dû s'en souvenir au moment où il élevait le supérieur de ce monastère grec à la dignité épiscopale. Les aigles à la tête auréolée et tournée de profil

<sup>108</sup> N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, pl. 1; les autres illustrations reproduisent les quatre pennons des compagnies du même régiment.

<sup>109</sup> I. Blau, N. Hodos, *Bibliografia românească veche*, I, pp. 179, 191, 218. A signaler encore une influence de l'héraldique roumaine sur le sceau du patriarche de Peć en 1712 (R. M. Grujić, *Pećki srpskih patrijarha krajem XVIII početkom XVIII veka*, «Glasnik srpskog naučnogo društva», XIV, 1935, 8, pp. 233—239).



Fig. 1. — Sceau du document du 1<sup>er</sup> juillet 1723.

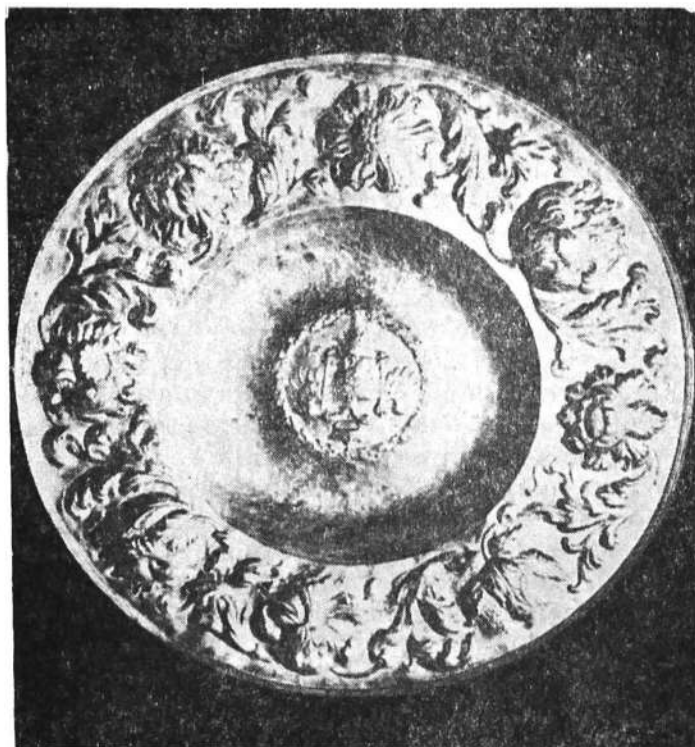


Fig. 2. — Sceau du document du 27 juillet 1723.



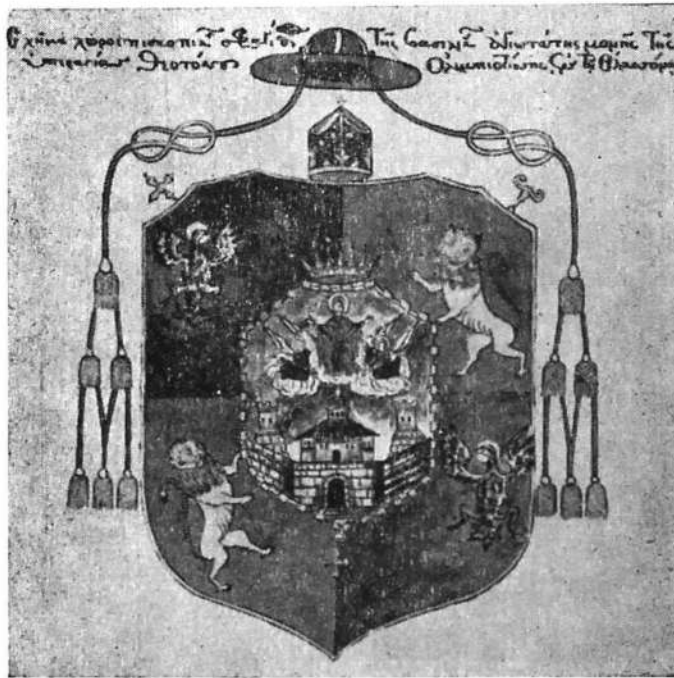


Fig. 3. — Armoiries accordées par R. Cantacuzène au monastère de l'Olymptissa en 1735.

à dextre (au 1) ou à senestre (au 4), et les lions ne semblent pas étrangers aux armoiries d'un autre aventurier de l'époque, Georges II Branković (1645—1711), telles qu'elles sont peintes en bas de son portrait, souvent reproduit <sup>110</sup>.

(3) Il est temps de passer à l'étude des deux sceaux en cire rouge apposés aux documents que nous reproduisons en annexe. Ils sont identiques, en assez bon état. On y lit la légende suivante, sur deux lignes circulaires et concentriques :

I IO. IX. ANT. I. FL. AUG. COMN. LASC. PALAEOLOG. D. G. EX IMP. ORIEN. ONAE & ASIAE D. G. MAGN. DUX. EPYR. MACED. & LIB.

II CO. CAEPHALONIAE. SANCT. SUPR. AUG. ORD. CONSTANT. S. GEORG. PERP. MAGN. MAGIST.

L'écu, parti de deux traits coupé d'un qui font six quartiers, au premier de gueules à croix pleine cantonnée de quatre briquets, au second de gueules à la croix, au troisième à deux mains tenant une couronne, au quatrième à un personnage de profil, agenouillé et tourné à dextre, auquel une main sortie d'un nuage tend une palme, au cinquième à un pont à deux arches surmonté de deux couronnes, au sixième à une aigle aux deux têtes couronnées, sur le tout à l'aigle bicéphale. Le support en est une autre aigle bicéphale couronnée, armée et lampassée. Comme dans les autres cas, l'écu est ceint du collier de l'ordre de Saint-Georges, d'où

<sup>110</sup> Voir les livres de Jovan Radonić, *Гроф Ћураџ Бранковић и његово време* (Beograd, 1911) et *Ђураџ II Бранковић „деспот Илирика“* (Cetinje, 1955). Voici certains de ses titres : « *Dei Gratia omnium Illyriae, Thraciae caeterorumque Orientalium et Septentrionalium Ditionum ... Haereditarius Despota, Superioris et Inferioris Mysiae Dux atque Sacri Romani Imperii et Potentiae Sancti Sabbae et Nigri Montis Princeps* », etc.



Fig. 4. — Portrait de Jean-Antoine « Angelo Flavio Comneno », faux grand maître de l'ordre Constantinien, gravé par Dietell.

pend la croix-labarum, et sommé de la couronne de prince du Saint-Empire. Pourtant, la couronne qui en forme le cimier est impériale.

Toutes ces couronnes, dont la profusion gênante trahit le charlatan s'efforcent d'accréditer l'idée de la légitimité byzantine. Le labarum constantinien et l'aigle bicéphale faisaient partie du blason des Lascaris, les briquets appartenaient aux Paléologue, tandis que l'ange recevant une palme conduit aux armes parlantes des Angelo. Les mains tenant une couronne se retrouvent aux deuxième et troisième quartiers des armoiries de l'empire de Romanie dans les recueils héraldiques de Paul Ritter Vitezović et de Christophe Jefarović. Sur ces mêmes armes, le premier et quatrième quartiers sont coupés, le champ supérieur étant occupé par deux couronnes et le champ inférieur par deux pals. Nous avons vu tous ces meubles employés par Rodolphe Cantacuzène en 1736 et ils seront gardés avec confiance dans la composition du blason de ses descendants collatéraux<sup>111</sup>. Mêmement, le briquet sera placé sur la croix de l'Aigle Blanc, ordre de chevalerie fondé en 1883 par Milan I<sup>er</sup> de Serbie.

Avant de se galvauder, ces symboles avaient connu de nombreux avatars. Rappelons encore que, selon les *Principum christianorum stemmata* (1608) d'Antonio Albizzi, l'écu des Paléologue, parti en deux, porte à dextre l'aigle bicéphale couronnée et à senestre les quatre briquets écartelés en croix d'un filet de gueules. C'est à la même époque que les briquets, associés aux aiglettes et aux fleurs de lys, apparaissent sur les armes du duc de Nevers<sup>112</sup>. Serait-ce là la source des variations héraldiques ultérieures? L'hypothèse n'est pas à exclure, si l'on pense aux relations du duc avec Giovanni-Andrea Angelo, « prince de Moldavie » et avec Nicéphore Mélissène Comnène, le neveu du métropolitain Macaire Mélissène dont le faux le plus connu, mais non le seul, est la Grande Chronique de Sphrantzes<sup>113</sup>.

C'est à dessein que nous avons tardé jusqu'à présent de soulever la question des premières généalogies des Cantacuzène, qui indiquent clairement des liens entre cette famille et l'ordre Constantinien antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. La généalogie retracée par Michel Cantacuzène avait été précédée par au moins deux autres, l'une conservée en possession de la fille de Rodolphe, Léopoldine O'Donnell, l'autre dressée en 1765 par l'érudit Georges Saul<sup>114</sup>.

Déjà en 1664 le riche boyard Constantin Cantacuzène, le premier de sa lignée établi en Valachie, était connu jusqu'en Transylvanie pour descendant « de l'ancien empereur Constantin qui a fondé Constantinople et, à sa mort, on célébrait son illustre origine — Καντακοζηνῶν γέννη παλαιστερέων »<sup>115</sup>. Son petit-fils, Constantin Brancovan, en 1683, expri-

<sup>111</sup> Du Cange, *op. cit.*, pp. 178, 188; A. V. Solovjev, *Les emblèmes héraldique de Byzance et les Slaves*, « Seminarium Kondakovianum », VIII, 1935, pp. 155—162; Hr. Jefarović, *stemmatographia izobrazentje orujit ilirceskih*, Novisad, 1972. Cf. *Genealogia diversarum principum familiarum*, p. 3 où l'écu à l'aigle tenant une palme est supporté par une aigle bicéphale.

<sup>112</sup> Marcel Romanescu, *Albizzi și Paleologii, studiu genealogic*, Bucarest, 1946, pl. II; St. Papadopoulos, *op. cit.*, p. 81, figs 1 et 2.

<sup>113</sup> J. K. Hasslotis, Μακάριος, Θεόδωρος και Νικήφορος οι Μελισσηνοί (Μελισσοῦργοι), Thessaloniki, 1966.

<sup>114</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 25—35; A. Veress, *Istoricul marele serdar Gheorghe Saul (1743—1785)*, AARMSI, VI, 1931, pp. 95—100.

<sup>115</sup> Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei, 1608—1665*, Bucarest, 1965, p. 571; Al. Elian, *Eplgrame funerare grecești în epoca fanariotă*, SMIM, I, 1956, p. 336.

mait dans l'inscription apposée au portail du monastère de Bistrița, fondation de ses ancêtres paternels, sa fierté d'appartenir à « la vieille maison impériale des Cantacuzène »<sup>116</sup>. La modification des armes de la principauté, à partir de 1679, en plusieurs variantes mettant en relief l'aigle byzantine témoigne de la force de cette même tradition de famille<sup>117</sup>. Après la délivrance de Vienne assiégée par l'armée ottomane, Șerban Cantacuzène était ouvertement appelé « ὁὸς βασιλεῶν » et « empereur » lui-même, quoique « prince d'une petite province » (καὶ ἂν εἰς παρὰ μικρὴν ἐπαρχίαν αὐθεντῆς καὶ βασιλεὺς). On l'invitait à venir en aide au « malheureux peuple des Rhomées, réduit en esclavage ». La préface de la Bible qu'il avait fait imprimer à Venise en 1687 fait longuement son éloge : « orgueil des Héliènes, honneur de Byzance, gloire des Cantacuzène », etc. Le frère de Șerban, Constantin, titré « protosébastes de noblesse impériale », était également comblé d'épithètes flatteuses<sup>118</sup>. Le patriarche Dosithée de Jérusalem, dans l'introduction à la Bible éditée à Bucarest en 1688, partant des informations fournies par l'*Ekthesis Chronika*, évoque brièvement les aïeux du prince Șerban, à commencer par le grand échanson Jean Cantacuzène, duc de Thrace « vers 1225 »<sup>119</sup>. Reprenant, deux ans après, cet essai de démêler la généalogie des Cantacuzène, Dosithée y ajoute la brillante alliance avec les Comnène pour légitimer l'usurpation de Jean VI, mais en confondant son père avec l'homonyme qui, cinq générations plus tôt, avait épousé une nièce de Manuel I<sup>er</sup> Comnène<sup>120</sup>. On n'a pas encore signalé d'exemplaire des *Familiae Byzantinae* de Du Cange dans la bibliothèque, au demeurant riche en sources historiques byzantines, de Constantin Brancovan, mais en 1699 Jean Comnène, auteur d'une biographie de Jean VI dédiée à Constantin Cantacuzène en fera ample usage<sup>121</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on n'hésitera pas à recourir à d'autres sources moins sûres, ce qui achève d'embrouiller sans espoir la filiation des Cantacuzène. Pour mesurer l'effet de cette hétérogénéité il n'y a qu'à voir de quels documents disposait Michel Cantacuzène lorsqu'il s'évertuait à suivre son ascendance sur un millénaire, jusqu'à l'an 800 ! Cette compilation, citant des paladins de Charlemagne de la maison de Valois, dont seraient issus les Cantacuzène, compte vingt-sept grands maîtres de l'ordre Constantinien entre l'empereur byzantin Jean VI et Etienne Cantacuzène, prince de Valachie en 1714—1716<sup>122</sup>.

<sup>116</sup> N. Iorga, *Inscripții din bisericile României*, I, Bucarest, 1910, p. 194.

<sup>117</sup> Dan Ionescu, *Ideal and Representation. The Ideal of the Restoration of the Byzantine Empire during the Reign of Șerban Cantacuzino, 1678—1688*, RESEE, IX, 1974, pp. 523—535.

<sup>118</sup> Virgil Căndea, *Les Bibles grecque et roumaine de 1687—1688 et les visées impériales de Șerban Cantacuzino*, BalkSt, 10, 1969, 2, pp. 351—376.

<sup>119</sup> I. Bîanu, N. Hodoș, *op. cit.*, I, p. 288.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 305 (préface à l'ouvrage de Mélétilus Syrlgos, Κατὰ τῶν καλβινικῶν κεφαλαίων, Bucarest, 1960).

<sup>121</sup> C. Dima-Drăgan, M. Caratașu, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, RESEE, V, 1967, pp. 435—444 ; D. M. Nicol, *The Doctor-Philosopher John Comnen of Bucharest and his Biography of the Emperor John Kantakouzenos*, *ibid.*, IX, 1971, pp. 511—526 ; Olga Cicanci et P. Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérophée) Comnène (1658—1719)*, BalkSt, 12, 1971, 1, pp. 113—186. Le même Jean Comnène est l'auteur d'une Biographie de Matthieu I<sup>er</sup>, également dédiée à Constantin Cantacuzène (A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη St.-Petersbourg, IV, p. 327).

<sup>122</sup> *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 1—2.

Cette liste doit être à peu près la même dont s'est servi Rodolphe Cantacuzène à l'appui de ses prétentions de succéder à son père Etienne. A comparer de manière plus précise les deux variantes, on s'aperçoit que, saisi de scrupules justifiables, le docteur Saul a supprimé huit noms qui nous sont connus seulement par la première version. Ce sont les suivants :

- *Andronic* (1507), marié à Eudoxie, fille du despote Lazare Branković ;
- *Thomas* (1525), marié à une Roxandra ;
- *Démétrius*, despote (1532), marié à Anastasie Paléologue ;
- *Radu*, prince de Valachie (1561), marié à Marie Castriota ;
- *Șerban*, prince de Valachie (1584), marié à Marguerite Movilă ;
- *Démétrius II Movilă Cantacuzène* (1592), marié à Alexandra Potocka ;
- *Alexandre Movilă* (1633), marié à Anne Dukas ;
- *Jean-André*, prince de Moldavie (1640), marié à Hélène, fille du prince Vladimir Prozorowski.

Suivent encore : *Andronic Cantacuzène* (1657), *Constantin Basarab* (1668) et *Șerban Basarab Cantacuzène* (1680). Toutes ces dates paraissent fausses, les noms, sauf les deux derniers, aisément reconnaissables, semblent fictifs. Dans l'état actuel de nos connaissances, si faibles en ce qui concerne la généalogie des princes de Valachie et de Moldavie, il est toutefois permis d'émettre des hypothèses qui, sans viser à une explication complète des confusions commises, tendraient à démontrer l'authenticité de plusieurs renseignements parmi ceux transmis par Michel Cantacuzène.

Pour commencer, un Jean-André portant le titre de prince de Moldavie vers 1640 ne peut être que Giovanni-Andrea Angelo, le seul qui y joignit la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Georges. Le mariage qu'on lui attribue représente un élément ajouté après coup, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Alexandre Alexandrovitch Prozorowski (1732—1809) étant général dans l'armée russe en même temps que Michel Cantacuzène, l'idée serait donc venue à ce dernier d'invoquer un ancien lien de parenté entre leurs familles.

Andronic, présumé fils de Jean-André, pourrait être le produit d'une confusion avec un autre Andronic, dit « le Sage » et mentionné ailleurs comme grand-maître en 1589, date qui correspond à ce que nous savons (bien peu de chose, hélas !) sur la carrière d'un Cantacuzène de ce nom, protecteur, sinon parent du prince valaque Michel le Brave<sup>123</sup>.

Encore un détail qui renforce la certitude que cette histoire si décousue se fonde sur des faits authentiques : le mariage d'un prince de Valachie nommé Radu avec Marie Castriota a eu effectivement lieu, mais un siècle avant la date indiquée. Il s'agit de Radu le Bel (1462—1474), qui, comme on ne l'a avancé que récemment, aurait épousé Marie, fille de Georges Arianitès Comnène et belle-sœur de Skanderbeg (Castriota)<sup>124</sup>. On pourrait même rattacher cette princesse à la famille Angelo, puisque la mère de ce Pietro Angelo qui allait s'établir à Venise en 1475 était Agnès Arianitissa

<sup>123</sup> I. C. Filitti, *Notice sur les Cantacuzène du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècles*, Bucarest, 1936, pp. 13—14.

<sup>124</sup> Ștefan S. Gorovei, *Contribution à la généalogie des Basarab* (communication à la Commission de généalogie, héraldique et sigillographie près de l'Institut d'histoire « N. Iorga », en 1975). Voir Ch. Hopf, *op. cit.*, p. 535, et F. Lenormant, *Turcs et Monténégrins*, Paris, 1866, p. 283.

Comnène<sup>125</sup>. Ajoutons qu'une sœur de Marie, Angéline, dont le sceau offre l'image d'un ange portant une bannière à l'aigle bicéphale, avait épousé le despote Etienne Branković<sup>126</sup>. Ceci permet de comprendre pourquoi on s'est appliqué à introduire dans ce fatras généalogique Lazare, frère d'Etienne, qui n'eut jamais de fille appelée Eudoxie : ainsi, on peut éliminer comme imaginaire l'Andronic de 1507.

En revanche, l'énigme reste insoluble au sujet de Thomas et de Démétrius, quoique le voisinage de ces deux noms et le titre de « despote » dont se trouve gratifié le second nous suggèrent leur possible identification avec les derniers Paléologues de Mistra, les frères ennemis de l'empereur Constantin XI.

Un « puzzle » plus déconcertant nous est proposé par les noms et les alliances de trois autres des grands-maitres cités par Michel Cantacuzène. En effet, que croire du mariage de Marguerite Movilă avec un Șerban prince de Valachie en 1584 (!), ayant comme postérité Démétrius Movilă Cantacuzène, père lui-même d'Alexandre Movilă ? Ce dernier est mentionné à la date exacte où régnait en Moldavie Alexandre Iliăș. Nous n'ignorons pas que sa femme, originaire du Phanar ainsi que le proche entourage de ce prince, était Hélène Karadja<sup>127</sup>. Une alliance avec les Dukas qu'un document de 1629 compte parmi les trois principales familles phanariotes n'est pas exclue pour autant. Si l'on veut seulement admettre qu'Alexandre Iliăș ait épousé en secondes noces Anne Dukas, tout ce passage devient clair<sup>128</sup>.

L'invention d'une « Alexandra Potocka » ne serait, dès lors, qu'une réminiscence des mariages de Marie Movilă, fille du prince Jérémie, avec un grand seigneur polonais, Etienne Potocki (mort en 1631) et de sa sœur Anne avec le neveu de celui-ci, Stanislas Potocki (1579—1667)<sup>129</sup>.

On cherche vainement autour de 1592 un personnage qui eût pu donner l'idée de Démétrius Movilă Cantacuzène, à part le prétendant qui prêtant serment au roi de Pologne en 1600, signait : « Demetrio Despoto », en tant que fils de l'ancien prince de Valachie Pierre Boucle d'Oreille<sup>130</sup>. Il y a eu aussi un Démétrius Cantacuzène qui régna en Moldavie en 1673—1675 et en 1684—1685. Quant au rapprochement insolite des deux noms de famille, nous songeons à l'inscription fantaisiste lue au bas d'une toile qui copiait un portrait de Constantin Cantacuzène (1598—1663) : « Constantinus Cantacutzenus Moghyla Bazarab dictus, anno Domini 1564 »<sup>131</sup>.

<sup>125</sup> Du Cange, *op. cit.*, p. 173. Voir encore D. S. Shuteriqi, *Aranitet*, Studime historike, XIX (11), 1965, 4, pp. 1—38.

<sup>126</sup> A. V. Solovjev, *art. cit.*, p. 143.

<sup>127</sup> N. Iorga, *Femelle în viața neamului nostru, chipuri, datine, fapte, mărturii*, Vălenii-de-Munte, 1912, p. 32 ; C. J. Karadja, *Sur l'origine des Karadja*, RHSEE, XV, 1938, 7—9, pp. 222—226.

<sup>128</sup> On pourrait penser aussi au mariage de Catherine, la fille de Georges Dukas, avec Etienne, petit-fils d'Alexandre Iliăș.

<sup>129</sup> Marie Kastarska, *Les trésors des Movilă en Pologne*, RHSEE, XIII, 1936, pp. 69—78, 177—186. Cf. Włodzimierz Dworzaczek, *Genealogia-tablice II*, Varsovie, 1959, 140—142.

<sup>130</sup> P. P. Panaitescu, *Documente privitoare la istoria lui Mthai Viteazul*, Bucarest, 1936, p. 132.

<sup>131</sup> I. C. Filitti, *Arhiva Cantacuzino*, p. XXVIII. Le portrait se trouvait au XIX<sup>e</sup> siècle dans la collection du marquis de Blaisel, après avoir appartenu à Rodolphe (N. Iorga, *Despre Cantacuzini*, Bucarest, 1902, p. XLVIII). Cette collection a été liquidée à Paris par trois ventes successives, à Paris, le 25 mai 1868 et le 16 mars 1870, et à Londres en 1872.

La date doit être corrigée en invertissant les chiffres 5 et 6. Celui qu'un peintre anonyme a représenté sous ce nom était le gendre du prince de Valachie Radu Șerban qui avait été élu en 1602 précisément à cause de sa lointaine parenté avec la dynastie des Basarab. Rien d'étonnant à ce que Radu Șerban ait pris place parmi les grands-maîtres de l'ordre. Le duc de Nevers lui avait conféré la grande-croix du sien, celui de la « Militia Christiana », sous l'inspiration duquel, en 1624, l'ordre de Saint-Georges avait changé son nom en « Sagra Militia Constantiniana ». Radu Șerban était aussi l'ancêtre direct des derniers grands-maîtres de la liste citée — père de Constantin Basarab (+1685), grand-père de Șerban (+1688) et de Constantin Cantacuzène, arrière-grand père d'Etienne — on tient finalement l'origine de ce roman de chevalerie « byzantin ».

Mais est-ce bien un roman échafaudé de toutes pièces au début du XVIII<sup>e</sup> siècle? Nous croyons avoir au moins deux preuves des rapports entre l'ordre Constantinien et les princes roumains, établis dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, les instructions dont était chargé en 1596 le nonce pontifical en Pologne contiennent l'affirmation que « la casa reale di Moldavia », on l'appelle la famille régnante des Movila, serait une branche de la dynastie Flavia des empereurs de Constantinople<sup>132</sup>. Or, le prince Jérémie Movilă était, par sa mère, petit-fils de Pierre Rares, et de la princesse serbe Hélène, fille du despote Jean Branković, d'une famille alliée tant aux Paléologues qu'aux Cantacuzènes byzantins<sup>133</sup>. Que les deux premiers fils de Jérémie aient reçu les noms impériaux de Constantin et d'Alexis (changé ensuite en Alexandre, pour s'adapter à la tradition roumaine) n'est peut-être pas un hasard<sup>134</sup>. On a vu que le trait d'union entre les Movilă et les Cantacuzène serait une certaine Marguerite Movilă. La généalogie citée redevient compréhensible si l'on suppose que son auteur entendait parler de la femme de Siméon Movilă, frère de Jérémie et lui-même prince de Valachie (1600—1602) et de Moldavie (1606—1607). Le fils aîné de Siméon et de cette Marguerite, Michel (Mihailaș) n'a succédé à son père que pour quelques mois : étant détrôné en 1607, il a cherché refuge en Valachie, où il est mort l'année suivante, après s'être fiancé à une fille de Radu Șerban<sup>135</sup>. Le souvenir de ces brèves fiançailles, dont les historiens ne semblent pas jusqu'ici s'être avisés, demeurerait donc chez les Cantacuzène, descendants de l'autre fille de Radu Șerban.

Nous nous arrêterons enfin sur les symboles de la survivance d'une tradition byzantine dans la famille des Cantacuzène valaques, étudiés ici-même par notre collègue Dan Ionescu<sup>136</sup>. Le premier, datant au plus tard de 1681, est la représentation des aigles bicéphales sur la porte de l'église de Cotroceni, érigée sous le vocable de l'Assomption par le prince

<sup>132</sup> Al. Papiu-Illarian, *op. cit.*, II, pp. 141—142. Le cas se présente aussi en Espagne au X<sup>e</sup> siècle (Robert Folz, *L'idée d'Empire en Occident*, Paris, 1953, p. 51).

<sup>133</sup> I. C. Miculescu-Prăjescu, *New Data Regarding the Installation of Movilă Princes*, « The Slavonic and East-European Review », XLIX, 115, 1971, pp. 214—234.

<sup>134</sup> M. A. Musicescu, M. Berza, *Mănăstirea Sucevița*, Bucarest, 1958, p. 158, bonne photo du tableau votif, le nom du jeune prince pouvant y être lu clairement : Αλεξιν. Cf. l'obituaire de Slatina (*Inscriptiile medievale ale României*, I, Bucarest, 1965, p. 326).

<sup>135</sup> V. Lungu, *Mihailaș Vodă Movilă și Moldova în anul 1607*, « Cercetări Istorice », VIII, 1932, 1, pp. 3—15.

<sup>136</sup> Voir son étude ci-dessus, pp. 239—267.



Serban Cantacuzène : sur l'écu supporté par l'aigle on distingue sans peine la croix de Saint-Georges. La même aigle surmontée de la couronne impériale, armée de l'épée et du sceptre et décorée du collier de l'ordre Constantinien, se trouve sur la pierre tombale d'un frère de Serban, Matthieu Cantacuzène, mort en 1685, et elle est reproduite sur le tombeau d'un autre frère, Georges (Iordachi), en 1692, à un détail près : la lourde couronne des basileis a été remplacée par la couronne à fleurons des princes roumains.

Le cas des Cantacuzène est loin d'être unique. On connaît trop bien pour le seul XVIII<sup>e</sup> siècle, les prétentions des Comnène corses, dont était la duchesse d'Abrantès, de descendre de la dynastie de Trébizonde<sup>137</sup>, les mésaventures d'un « prince Justiniani de Chio », né dans un village de l'Orléanais<sup>138</sup>, ou la tentative d'une héritière des Crispo, ducs de la Mer Egée, d'obtenir de Louis XVI, même en 1790, la reconnaissance de ses droits<sup>139</sup>.

Cependant, nous ne pouvons encore clore cette trop longue présentation de faits souvent dérisoires, incompréhensibles parfois. Une question qu'on ne saurait éluder demeure, quant au sens des démarches acharnées de ces gens-là afin de voir admises leurs fabuleuses généalogies. Authentiques ou faux Angelo, dynastes de Serbie où de Macédoine, prétendants au trônes de Moldavie ou de Valachie — Etats vassaux de la Porte mais, quand même, terres byzantines, les seules à abriter l'espoir séculaire d'une revanche, — tous, on l'a vu, ourdissent des projets grandioses, celui d'une Dacie impériale n'en étant qu'un, et le plus proche de la réalité nationale, sinon de la conjoncture politique. Peu importent les moyens. On n'entend pas accepter le fait accompli de la conquête ottomane dans le Sud-Est européen. Le modèle médiéval de l'ordre byzantin n'est nullement contredit par le sens de l'individualité ethnique acquis, avec le temps, par chaque peuple de cette région. Le long de ce cheminement, parfois hésitant, il est inséparable, jusqu'au cœur des temps modernes, de leurs rêves de grandeur, même quand ceux-ci ne viseraient qu'à l'indépendance. C'est la preuve la plus éclatante de la pérennité de Byzance ou, pour citer un écrivain contemporain, de « la gloire de l'Empire ».

N.B. Au moment d'envoyer ces pages à l'impression, il est déjà trop tard pour donner à quelques détails supplémentaires le développement qu'ils exigeraient.

1. L'un des livres traduits par Vlad Boțulescu à Milan est bien celui de Francesco Sansovino, *Della origine de' cavalieri libri quattro ne' quali si contiene l'inventione, l'ordine e dichiarazione di tutte le sorti de cavalieri*,

<sup>137</sup> *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès*, I, Paris, 1927, pp. 22—31 ; Dém. Stéphanopoli-Comnène, *Précis historique de la maison impériale des Comnènes*. Amsterdam, 1784, pp. 14—34, 70 ; « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », III, 1916, pp. 159—160.

<sup>138</sup> *Notice historique et généalogique de la maison des princes Justiniant, princes souverains de l'île de Chio*, Paris, 1775. Voir encore les *Mémoires de la comtesse de Botigne, née d'Osmond*, I, Paris, 1908, pp. 37—39 et surtout le dossier 12 228 de la Bibliothèque de l'Arsenal, fonds Bastille, au sujet d'un certain François Douceur « de Saint-Ange ». L'épisode a été rapidement évoqué par Guérin de Valmole, *Un escroc de haut vol à la Cour de Louis XV, faux grand maître de l'ordre de Saint-Georges*, RivArald, 1919, pp. 240—245.

<sup>139</sup> I. C. Filitti, *Les ducs légitimes de la Mer Egée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, RHSEE, III, 1926, pp. 273—276.



con gli statuti e leggi della Gartiera, del Tosone, di San Michele e della Nuntia, Venise, 1570.

2. La brève note de N. Iorga, *Une icône byzantine au Portugal*, « Buletinul comisiunii monumentelor istorice », XXII, 60, 1929, pp. 88—89, signale une peinture religieuse, fortement influencée par la tradition chrétienne orientale mais s'écartant des modèles iconographiques orthodoxes, qui représente les Saints Empereurs Constantin et Hélène. Au centre, le tondo soutenu par les deux personnages porte une croix fleurdéliée autour de laquelle court la légende IN HOC SIGNO VINCES, ce qui permettrait de rattacher cette composition insolite à l'ordre Constantinien. Iorga se hasardait à la dater du XVI<sup>e</sup> siècle et lui attribuait comme lieu de provenance Naples : en effet, un Angelo aurait pu concevoir une telle image de propagande. Toutefois, il est plus tentant d'expliquer sa présence au Portugal par l'amitié qui a rapproché, à Vienne en 1737, le chevalier d'Oliveira de Rodolphe Cantacuzène et de sa femme, Marie-Elisabeth de Bauffremont. Cet épisode que nous avons évoqué plus haut vient d'être rappelé par Adrian Marino dans un article de la revue « România literară » de Bucarest, 22 septembre 1977, p. 21.

3. Après son séjour à Erfurt en 1746, Rodolphe Cantacuzène a vécu quelque temps à Würzburg, en Bavière, accueilli dans son nouveau château décoré des fresques de Tiepolo par l'évêque Anselm-Franz von Ingelheim. Else Brater, *Alchimie in Würzburg in dem Jahren 1746—1749*, « Archiv für Geschichte der Medizin », XXIV, 3—4, Leipzig, 1931, p. 351, l'avait mentionné : « Unter dem Namen eines Grafen von Langenfeld weilte ein moldavischer (*sic*) Fürst mit der Frau seines Bruders am Hofe ». « Langenfeld », c'est la ville valaque de Cîmpulung et la dame devrait être Anne Cantacuzène, dont le mari avait été arrêté.

## ANNEXE

1. Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (Bucarest), Manuscrits P. 331.

Ioannes IX Antonius I Flavius Angelus Comnenus Lascaris Paleologus Dei Gratia ex genere Imperatorum Flavioꝝ Augustoꝝ Romanoꝝ moxque Constantinopolitanorum ortus, jureque successione et haereditariae actionis legitimus Princeps Trapezundae, Lazii, totius Armeniae, Colchidis, Epyri, Peloponesi, Bulgariae, Macedoniae, Persiae ac totius Asiae etc. Rex, Magnus Dux Bythiniae, Paphlagoniae, Onei, Synopsis, Anatoliae, etc., Epidauri, Moldaviae, Valachiae, Corinthi, Thebarum, Athenarum et Larissarum Princeps. Liber comes insulae Cephaloniae, Dirrachii, Drivasti, Dominus del Ales, etc., e Sacry Romani Imperii proceribus ac Comes Palatinus Imperialis, Supremi Angelici et Imperialis Ordinis Auratae Militiae Constantiniani et Heracliani Equitum Sancti Georgii Perpetuus Magnus Magister, etc. etc. Fidelibus nobis ac dilectis Georgio et fratribus germanis Gregorio, Constantino et Ioanni Trapezuntiiis de Hypomnemone, vulgariter de Hypomena, Graecae nostrae nationis de Trapezunda, liberis comitibus de Platana et equitibus custodibus Sacri ordinis nostri Auratae Militiae Imperialis Constantiniani Sancti Georgii nec non nobilibus civibus patritiisque Romano-Byzantinis salutem, gratiam nostram et omne bonum.

Exiguunt nonnunquam et in diversis mundi locis et partibus temporum calamitates, alique eventus ac necessitates, ut personae nonnullae nobilitate et specialibus etiam privilegiis munitae et condecoratae praecipue Graeciae nostrae nationis fideles sub Turcarum Tyranno tributariae, tam licitae mercaturae et negotiis quam aliis honestis laudabilibusque et utilibus exercitiis ac artibus liberalibus, ad eorum melius suslinendum gradum, operam coacte praestant. In qua consideratione, nec non aliis de causis animum nostrum moventibus eosdem, quibus





de praesenti aut successu temporis necessarium fore nobis videtur, speciali etiam dispensatione ad convenientes honestasque mercaturas, seu alias liberales artes ipsis utiles et benevivas exercendas gratiare solemus. Cum itaque et vos praefatos fratres Trapezuntios, vestrosque descendentes et successores, qua sub Turca tyranni de tributarios constitutos, non extra dictos casus et eventus positos diversisque accidentibus et oneribus subjectos et subjugatos, facillimeque vos quibusdam temporibus, sive mercaturae sive artis alicujus liberalis et honestae ad meliorem vestram sustentationem exercitio indigere posse videamus. Hinc Nos attentis perpensisque talibus periculis et urgentibus necessitatibus facile contingentibus, praeterquam quod in hodierno rerum statu negotia tam nostra quam Sacri ordinis nostri id quoque exigant dispensatione utilia et honesta negotia, mercaturas aliasque convenientes artes liberales, pro meliori gradus vestri ac vestra sustentatione, ad libitum vestrum et prout necessitas id postulaverit vobisque melius et utilis videbitur, omnibus et singulis temporibus et ubique locorum publice et secretae, libere, absque cujusquam impedimento exercere posse et volere, proprio motu, maturaque deliberatione auctoritate nostra vobis benigne concedimus.

Derogantes propterea et usque ad liberationem a Turcica tyrannide, quibuscumque decretis, legibus, statutis aut consuetudinibus hactenus sub praedecessoribus nostris editis, factis et observatis, volentes praesentem dispensationem nostram semper firmam et constantem haberi, quam idcirco propria manu nostra subscripsimus atque majori nostro sigillo muniri et extradi jussimus et mandavimus.

Viennae Austriae, die primo mensis Julii, anno millesimo septingentesimo vigesimo tertio.

*Ioannes Antonijus p[er]p[et]u[us] m[agn]u[s] m[ag]ist[er]*

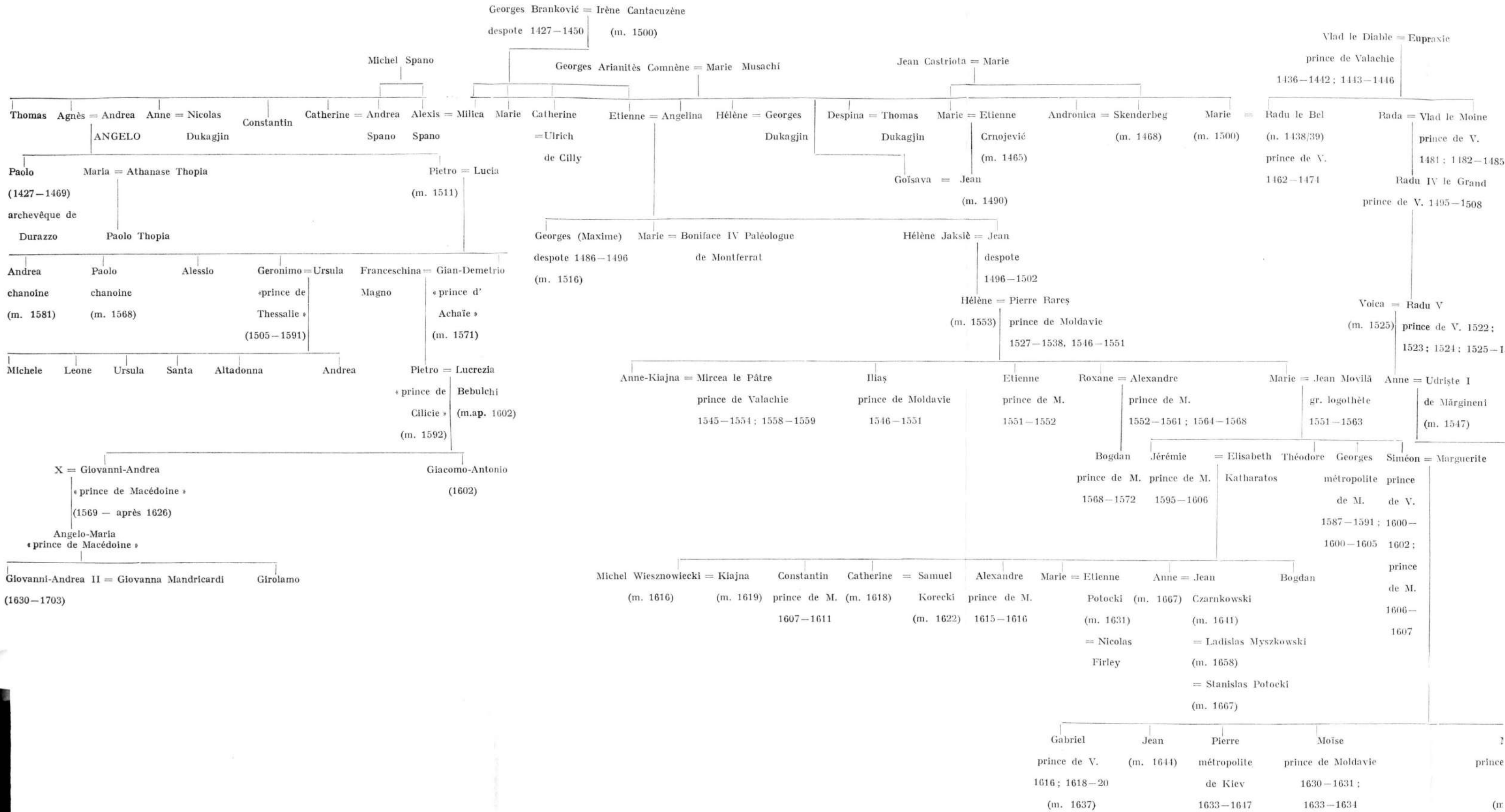
2. *Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Manuscrits, P. 332.*

Ioannes IX Antonius I Flavius Angelus Comnenus Lascaris Palaeologus Dei Gratia ex genere Imperatorum Flavioꝝ Augustoꝝ Romanoꝝ moxque Constantinopolitanorum ortus, jureque successionis et haereditariae actionis legitimus Princeps Trapezundae, Lazii, totius Armeniae, Colchidis, Epyri, Peloponesi, Bulgariae, Macedoniae, Persiae ac totius Asiae etc. Rex, Magnus Dux Bythiniae, Paphlagoniae, Onel, Synopsis, Anatoliae, etc., Epidauri, Moldaviae, Valachiae, Corinthi, Thebarum, Athenarum et Larissarum Princeps, Liber comes insulae Cephaloniae, Dirrachii, Drivasti, Dominus dell'Ales. E Sac. Rom. Imp. proceribus ac Comes Palatinus Imperialis Supremi Angelici et Imperialis Ordinis Auratae Militiae Constantiniani et Heracliani equitum Sancti Georgii Perpetuus Magnus Magister etc. etc. Dilecto nobis ac fideli GEORGIO TRAPEZUNTIO de Hypomena equiti custodi Sacri ordinis nostri Angelici Constantiniani Sancti Georgii et comiti de Platana salutem, gratiam nostram et omne bonum.

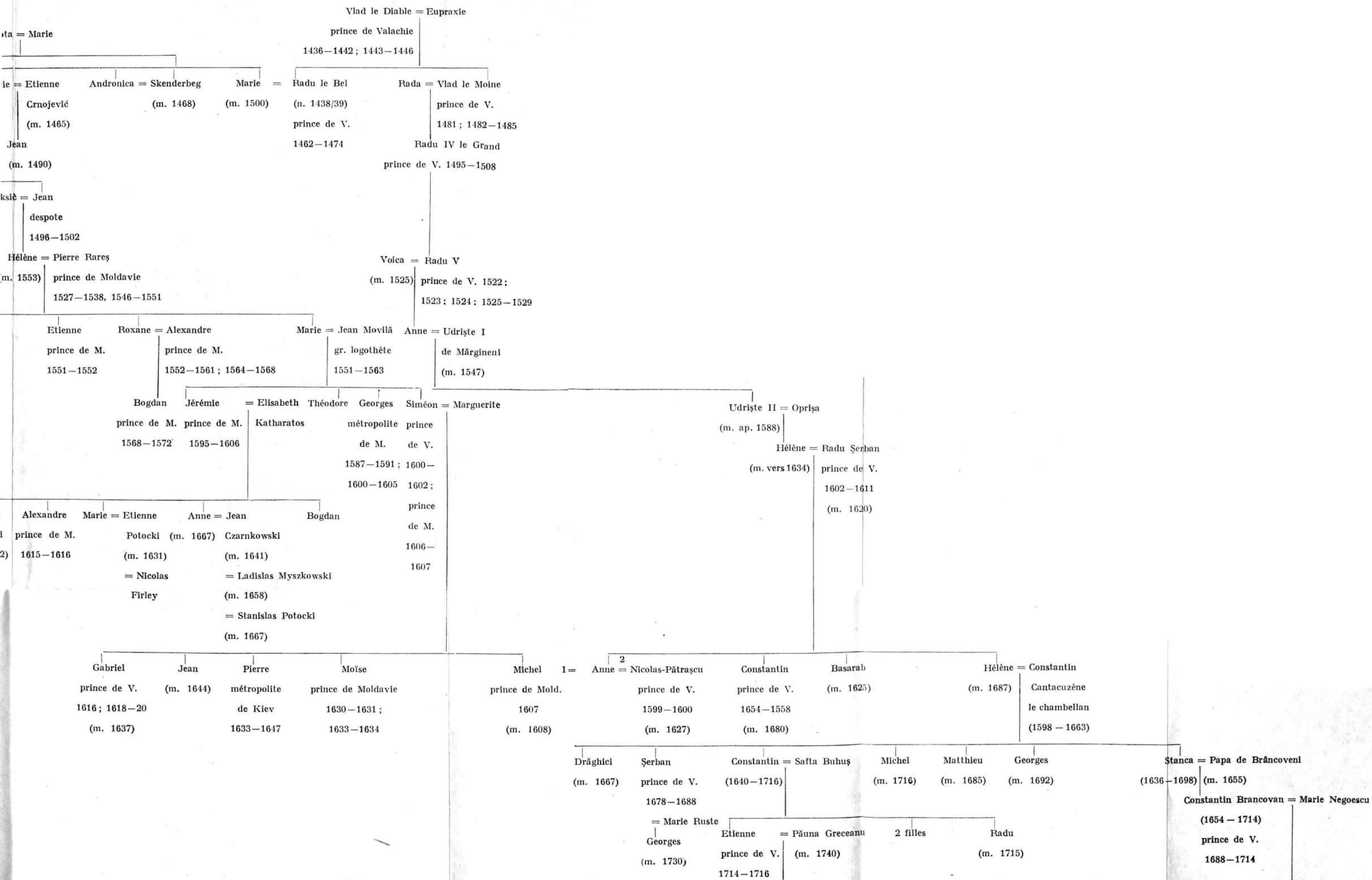
Virtutum claritas, nec non inculpatas vitae morumque tenor quibus te singularem undique exhibuisti, non solum nuper coegerunt, ut ad gratiam nostram tibi redderemur liberales. cum in Supremi Angelici Constantiniani Ordinis nostri Sancti Georgii (cujus jure sanguinis Magnus et Perpetuus Magister sumus) Militiam et clientelam te cooptandum duximus, sed et intemeratae Fidei praestantia, summa in agendis rebus peritia, nec non verae eruditionis et consilii laus, quibus maxime polles ac assidue apud nos commendaris experientia, majoribus te in dies, beneficiis cumulandum plane exposcunt, atque, ut ad praestantiores evehemus gradus. Nos incitant. His propterea, aliisque justis moti ex causis, quibus gratiam nostram quotidie magis ac magis demereri summa ope niteris, te praefatum GEORGIUM TRAPEZUNTIUM in Intimum nostrum ac Imperialis Domus nostrae Sacrique Angelici nostri Ordinis Consiliarium actualem tenore praesentium recepto prius debito, quod in manibus nostris praestiti juramento ex certa nostra scientia, motu, proprio, animo bene deliberato constituimus, denominamus et declaramus, valentes quod ab inde imposterum omnibus gratis, praerogativis, juribus, praeminentiis concessionibus ac privilegiis, quibus caeteri pari dignitate ac titulo condecorati usi sunt, utuntur ac uti de jure possunt ac debent, ipse omnino fueris ac gaudere possis ac debeas. Mandantes Itaque omnibus et singulis nostris equitibus cujuscumque gradus aut dignitatis, consiliariis, cancellariis, vicecancellariis, superioribus aequae ac subalternis officialibus, uti et omnibus aliis nostris, quibuscumque quatenus te Intimum consiliarium nostrum ut supra, pro tali agnoscant, habeant, tractent, reputent et honorent, hoc que praedicatum tibi semper adscribant. Harum testimonio litterarum manu nostra subscriptarum, ac sigillo nostro majori muniri jussarum, datarum Viennae Austriae, die vigesima septima mensis Julii anni millesimi septingentesimi vigesimi tertii.

*Ioannes Antonius p.p.m.m.*





Généalogie sommaire des Angelo et de leurs parentés des XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles



= Stanislas Potocki

(m. 1667)

Gabriel  
prince de V.  
1616 ; 1618—20  
(m. 1637)

Jean  
(m. 1644)

Pierre  
métropolit  
de Kiev  
1633—1647

Moïse  
prince de Moldavie  
1630—1631 ;  
1633—1634

Michel 1 = Anne = Nicolas-Pătrașcu  
prince de Mold.  
1607  
(m. 1608)

Constantin  
prince de V.  
1599—1600  
(m. 1627)

Basarab  
prince de V.  
1654—1558  
(m. 1680)

Hélène = Constantin  
(m. 1687)  
Cantacuzène  
le chambellan  
(1598 — 1663)

Drăghici  
(m. 1667)

Șerban  
prince de V.  
1678—1688  
= Marie Ruste  
Georges  
(m. 1730)

Constantin = Safta Buhuș  
(1640—1716)

Michel  
(m. 1716)

Matthieu  
(m. 1685)

Georges  
(m. 1692)

Stanca = Papa de Brâncoveni  
(1636—1698) (m. 1655)  
Constantin Brancovan = Marie Negoescu  
(1654 — 1714)  
prince de V.  
1688—1714

Etienne = Păuna Greceanu  
prince de V.  
1714—1716

2 filles

Radu  
(m. 1715)

Rodolphe  
(7 III 1699—21 V 1761)  
1 = X

Anne = Constantin  
Seremetev  
(m. 1781)

Constantin  
(1703—1781)

Constantin  
(m. 1714)  
= Anne Balș

Etienne  
(m. 1714)

Radu  
(m. 1714)

Matthieu  
(m. 1714)

Abraham  
(m. 1782)

Alexandre  
(1738 — 1772)

Constantin  
(1709 — 1757)

Georges  
(1738 — 1771)  
2 = Marie-Elisabeth de Bauffremont  
(m. après 1777)

Léopoldine = Henry O'Donnell

X = baron de Fornac(?)

Cécile = comte Malza





## LISTE DES ABRÉVIATIONS

AAR	Analele Academiei Române, București
AARMSH	Annales de l'Académie Roumaine, Mémoires de la section historique, Bucarest
AARMSI	Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice
AARMSL	Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii literare
AMN	Acta Musei Napocensis, Cluj-Napoca
AnBoll	Analecta Bollandiana, Bruxelles
AnD	Analele Dobrogei, Constanța
Anuarul Iași	Anuarul Institutului de istorie și arheologie din Iași
ArhMold	Arheologia Moldovei, Iași
ArhOlT	Arhivele Olteniei, Craiova
Balc	Balkanica, București
BalkSt	Balkan Studies, Thessalonique
BAR	Biblioteca Academiei Române
BCIR	Buletinul Comisiei istorice a României, București
BCMI	Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, București
BF	Byzantinische Forschungen, Amsterdam
BMI	Buletinul monumentelor istorice, București
BOR	Biserica Ortodoxă Română, București
BSH	Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine, Bucarest
Bsl	Byzantinoslavica, Prague
BSNR	Buletinul Societății Numismatice Române, București
Bulletin AIESEE	Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest
Byzantina	Byzantina, Thessalonique
BZ	Byzantinische Zeitschrift, München
CercLit	Cercetări literare, București
ConvLit	Convorbiri literare, București
Cultura bizantină	Ion Barnea, Octavian Iliescu, Corina Nicolescu, Cultura bizantină în România, București, 1971
Dacia N.S.	Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne. Nouvelle série, Bucarest
DID	Din istoria Dobrogei, București
DIR	Documente privind istoria României, București
DOC	Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection, vol. III, part 2, Washington D.C., 1973
DOP	Dumbarton Oaks Papers, Washington

DRH	Documenta Romaniae Historica, București
EEBS	Epeleris Hetaireias Byzantinon Spondon, Athènes
EO	Echos d'Orient, Paris (Bucarest)
Etudes CIHAE	Etudes présentées à la Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'Etat
Faenza	Faenza, Bolletino del Museo Internazionale delle ceramiche in Faenza
PHB	Fontes Historiae Bulgaricae, Sofia
Hellenika	Hellenika, Athènes (Thessalonique)
Hurmuzaki	Eudoxiu de Hurmuzaki, Documente privitoare la istoria românilor, București, 1876—1942. Seria nouă, București, 1962.
IRAIK	Izvestija Russkogo Arheologiceskogo Instituta v Konstantinopole, Sofia (Odessa)
Izvestija-Varna	Izvestija na narodnija Muzej, Varna
JÖBG	Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, Wien
MA	Mitropolia Ardealului
Makedonika	Makedonika, Thessalonique
MIA	Materiali i issledovanija po arheologija SSSR, Moskva
MM	Acta et diplomata Graeca Mediae Aevi sacra et profana, collecta ediderunt F. Miklosich-J. Müller, Wien, 1860—1890, vol. I—VI
MMS	Mitropolia Moldovei și Sucevei, Iași
MO	Mitropolia Olteniei, Craiova
NE	Neos Hellenomnemon, Athènes
NEH	Nouvelles Etudes d'Histoire, Bucarest
OCP	Orientalia Christiana Periodica, Rome
Peuce	Peuce. Studii și comunicări de istorie, etnografie și muzeologie. Delta Dunării, Tulcea
PG	J. P. Migne, Patrologiae cursus completus. Series Graeca, Paris
RA	Revue archéologique, Paris
RArhiv	Revista arhivelor, București
RE	Pauly-Wissowa, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Stuttgart
REB	Revue des Etudes Byzantines (Bucarest), Paris
REG	Revue des Etudes Grecques, Paris
RESEIE	Revue des études sud-est européennes, Bucarest
RevHist	Revue historique, Paris
RevMuz	Revista muzeelor, București
RF	Revista fundațiilor, București
RHD	Revue historique du droit, Paris
RHSEIE	Revue historique du Sud-Est européen, Bucarest
RI	Revista istorică, București
RIR	Revista istorică română, București
RivArald	Rivista araldica, Rome
RRH	Revue roumaine d'histoire, Bucarest
RRHA	Revue roumaine d'histoire de l'art, Bucarest
RSI	Rivista storica italiana, Rome
Rsl	Romanoslavica, Bucarest

SBANI	Sbornik na bǎlgarskata Akademija na naukite i iskustva, Sofia
SCI	Studii și cercetări de istorie, Iași
SCIA	Studii și cercetări de istoria artei, București
SCIV	Studii și cercetări de istorie veche, București
SCIVA	Studii și cercetări de istorie veche și arheologie, București
SCJ	Studii și cercetări juridice, București
SCN	Studii și cercetări de numismatică, București
SMIM	Studii și materiale de istorie medie, București
StCl	Studii clasice, București
Studii	Studii, Revistă de istorie, București
TM	Travaux et mémoires, Paris
VV	Vizantijskij Vremennik, (Leningrad) Moscou
Zapiski	Zapiski istoriko-filologičeskogo fakulteta Imperatorskogo S.-Petersburgskogo Universiteta, Saint-Pétersbourg
ZRVI	Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, Belgrade

